



Supplément du Nouvel Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

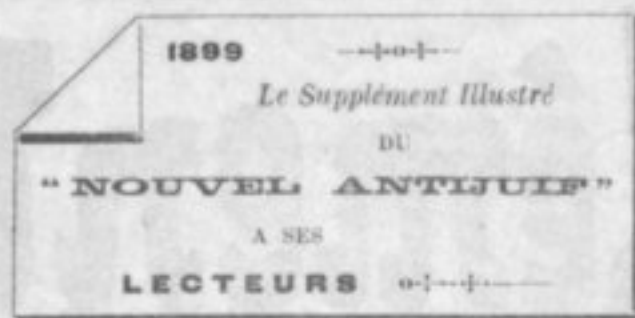
A la porte les Juifs !

L'Algérie au Parlement



MM. Dupuy et Rouanet interrogeant l'Algérie sur la question juive....

L. 11298



NOS GRAVURES

Les armes des juifs et judaisants. — Il est bien d'actualité le dessin que nous donne cette semaine Herzig.

On connaît les péripéties des deux duels de Max Régis à Paris, avec un certain Lepic, agent des dreyfusards, qui, pour justifier son étrange pseudonyme, s'est fait gravement piquer par le vaillant leader antisémite algérien.

Ce dessin rend bien le tempérament juif aussi lâche sur le terrain que dans ses journaux.

Dans le lointain, tous les youtrons sont porteurs de sac d'écus constituant la récompense promise si l'on blesse Max.

Mais celui-ci, souriant, s'apprête à infliger une nouvelle leçon à l'un des champions des dreyfusards.

L'Algérie. — Bien suggestif aussi ce tesson, bien conçu et bien rendu.

Le gouvernement, par l'organe de l'opportuniste Dupuy et du pseudo révolutionnaire Rouanet, fait mine d'interroger l'Algérie sur la question juive.

Mais comme ses révélations seraient trop compromettantes, on étouffe sa voix.

C'est l'esprit qui se dégage de la dernière séance de la Chambre.

Mais la voix de l'Algérie, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, finira bien par se faire entendre, avant peu. L'A.

Leurs convictions

Monsieur Marchal interviewé a déclaré : J'avais prévu ce qui arrive. M. Régis par son intempérance de langage compromet plus la Cause Antijuive qu'il ne la sert.

Les JOURNAUX.

La scène se passe hôtel du baron de Rostchild rue Laffitte. Personnes : ZADOC KHAN, ROSTCHILD et MARCHAL.

ROSTCHILD. — Je vous ai fait demander car j'ai encore besoin de vos services.

MARCHAL obséquieux. — De quoi s'agit-il, M. le baron ?

ROSTCHILD. — Mon ami Zadoc-Khan va vous expliquer ce que vous avez à faire.

MARCHAL s'adressant à Zadoc. — Tout à vos ordres, mon cher rabbin.

ZADOC. — Le ministre vient d'avertir son Eminence le baron de Rostchild qu'il avait donné ordre à Laferrière de suspendre Max Régis.

MARCHAL joyeux. — Ah !

ZADOC. — Mon ami de Pressensé vient d'aller

avertir un journal ami, l'Aurore ou la Volonté je crois, que, dès que la nouvelle serait connue ici, d'envoyer un rédacteur pour vous interviewer.

MARCHAL. — Très bien... Et que dois-je dire à ce rédacteur ?

ZADOC radieux. — Que vous aviez prévu ce qui arrive, que la cause antisémite est sérieusement compromise par la parole maladroite de Régis ; et que vos amis (1) là-bas, feront œuvre utile en repoussant cet énergumène, ce Marat algérien ; cet affameur du peuple.

MARCHAL hésitant. — Mais, c'est que... si je fais pareille déclaration, je... je ne pourrais plus mettre le pied dans Alger ; mon honneur...

ZADOC doux. — Bah ! ne soyez pas si scrupuleux M. Marchal, voyez Gerente ! il vote avec les amis de Dreyfus, qui sont aussi les nôtres. Réfléchissez... à votre fortune, à votre avenir et votre place de préfet.

MARCHAL vicieux. — Ma place de préfet !

ZADOC mielleux. — Et bien, nous ne pourrions vous l'obtenir qu'en échange des services sérieux que vous nous aurez rendus.

MARCHAL très digne. — Je suis votre serviteur monsieur le Rabbin et celui... de monsieur le Baron.

ZADOC lui tendant la main. — Topez-là mon cher ami. Et surtout... ne soyez pas si maladroit que pour les dernières élections.

Ils se quittent en s'embrassant.

Taharin.

NOUVELLE A LA MAIN

Mme Kuguelmouss donne des ordres à sa bonne pour le déjeuner :

— Vous achèterez un beau poisson, un beau bar, n'est-ce pas, ma fille ?

LA BONNE (qui suit l'affaire Dreyfus). — Au marché, madame, ou à la cassation ?

Mme KUGUELMOUSS (effrayée). — Au marché, ma fille, au marché ! ce sera beaucoup moins cher.

Pau-avant.

REFRAIN D'ALSACE

L'Alsace a mauvais caractère :
Quand l'Allemand lui tend la main,
Sombre elle regarde la terre
Qu'écrasent les pieds du Germain.
« Brave Alsace ! La paix est faite,
Si j'ai brûlé, j'ai rebâti ;
Ne songe plus à la défaite ? »
— Puis-je oublier quand tu n'es pas parti !

« J'ai relevé tes cathédrales,
J'ai même agrandi tes remparts :
Les trous des obus et des balles
Sont réparés de toutes parts.
Sur les toits des maisons connues,
Regarde ! ayant pris leur parti,
Les cigognes sont revenues. »
— Pauvres oiseaux, ils l'auront cru parti !

« On t'a faite avec la Lorraine
Pays d'Empire, et des deux sœurs
Nous récoltons la double haine.
Sommes-nous donc des oppresseurs ?
Mantouffiel n'eut pas la main dure,
Et l'impôt est bien réparti.
Le temps passe, ta haine dure. »
— Voilà quinze ans ! et tu n'es pas parti !

« Voici les brises printanières
Et le coteau tout reverdi.
La blonde fleur des houblonniers
S'échauffe au soleil du midi.
Allons quitte ce front sévère,
Tout discord soit anéanti !
Viens avec moi vider un verre ! »
— Je trinquerai, quand tu seras parti !

« Eh bien ! va donc, mauvaise tête,
Ne pardonne pas au plus fort ;
Maudis sans trêve la conquête,
Pleure le traité de Francfort !
Mais perds à jamais l'espérance :
Ta haine n'a pas abouti.
Je te tiens bien, fille de France ! »
— Tu n'as qu'un corps dont le cœur est parti !

Louis Ratishonne.

DOUCE ÉMOTION

CHEZ ZADOC KHAN

THARIEUX. — CLÉMENCEAU. — REINACH. — JAURÈS.
YVES GUYOT. — SÉBASTIEN FAURE. — MICHON.

ZADOC KHAN se lève. — Messieurs...

Tous. — Non, non, citoyens...

ZADOC KHAN. — Citoyens, nous allons être obligés de vous couper...

Tous, sauf Reinach, faisant le geste de la « Suzanne au bain ». — Non, non ! Pas ça, pas ça !...

ZADOC KHAN, souriant. — Laissez-moi achever la phrase... De vous couper une partie...

Tous. — Oh ! Oh !...

ZADOC KHAN. — Une partie des vivres...

JAURÈS. — Zut ! vaut pas la peine d'être les ouvriers de la...

REINACH. — Chut, ne parlez pas de l'Allemagne...

CLÉMENCEAU. — Je dépose des conclusions...

ZADOC KHAN, continuant. — L'heure du désintéressement a sonné...

MICHON. — Je m'en f...

SÉBASTIEN FAURE. — Je ne travaille pas à l'œil...

ZADOC KHAN. — Voyons, voyons, mes chers amis, vous devez comprendre que pour des convaincus...

THARIEUX, se dressant. — Qui a dit que nous étions vaincus...

ZADOC KHAN. — Des convaincus comme vous, il est préférable au lieu de vil métal, de récolter la gloire. Ce sont des statues que l'on vous élèvera plus tard...

YVES GUYOT. — Je demande à les inaugurer ; je fais une réduction...

Depuis un moment Pressensé chuchotte à l'oreille de Reinach. Ce dernier murmure : « Chez moi, chez moi. »

ZADOC KHAN. — Depuis quelque temps, nous sommes obligés d'envoyer une portion de rata en supplément à l'illustre prisonnier, au héros qui git sur la paille humide...

MICHON. — Je m'en f...

ZADOC KHAN. — Et je me vois forcé de réduire vos appointements...

Tout à coup, Pressensé, pris d'une attaque d'érotisme, cherche à embrasser Reinach, qui se défend en criant : « Pas ici, pas ici ! »

ZADOC KHAN, s'adressant à Boule-de-Juif. — Laissez-vous faire, Joseph !...

Pressensé, les yeux hors de la tête, embrasse Reinach frénétiquement, puis se rassied.

ZADOC KHAN. — Comme compensation, nous vous offrons gratuitement un abonnement aux Archives Israélites et une invitation pour deux personnes à la soirée que donne le Maître lundi prochain, rue Laffitte.

S. FAURE ET MICHON. — Y aura-t-il un buffet ?

ZADOC KHAN. — Parfaitement... des truffes russes...

THARIEUX. — Quelle veine ! J'emmenai Scheurer-Kestner ; il les adore.

MICHON, qui se trouve à côté de la porte. — Dieu des Juifs ! Voilà Guérin !

(Aussitôt Zadoc Khan et Reinach se cachent sous la table, Tharieux dans la cheminée, Sébastien Faure sous la lévite de Clémenceau, les autres tombent à genoux en demandant grâce.)

Pendant ce temps, Michon rasle dix-sept sous et un jeu de cartes qui se trouvent dans le pardessus de Sébastien Faure, un sécateur appartenant à la Synagogue et s'enfuit par la fenêtre en criant : « Je m'en f., je me paye d'avance !... »

Pierre Mèrac.

LIRE TOUS LES MATINS

“L'Express Algérien”

Journal Quotidien

5 CENTIMES

Directeur : MAX RÉGIS

Ass pas peur, mon youpin !

MONOLOGUE

Y en a qui s'foulent pas la rate
Qui n'foulent rien, ça c'est connu.
Dans Bab-Azoun, qui vous épate ?
C'est un youtron au nez crochu,
Aux yeux châtieux, aux sal's narines.
C'est euss qui font hausser le pain
En accaparant les farines...
Ass pas peur, va, mon youpin !

Au temps du règne de Lépine,
Ils étaient gais et goguennards :
Ils nous faisaient sentir l'épine,
Gardant la rose, ces vieux veinards !
Aujourd'hui, c'est la même chose
Ils se baladent en sapin
Le Gouverneur soutient leur cause ;
Mais, ass pas peur, mon vieux youpin !

Et puis, soutenus par la Rousse,
Ils rapinent tranquillement.
Sachant fort bien que Barberousse
N'existe véritablement
Que pour les antisémites.
Les juifs pratiquent le surin ;
Tout est permis aux z'raélites,
Mais, ass pas peur, mon vieux youpin !

En ville, ils insultent nos dames,
Sous l'œil paternel de Thémis,
Mais, patientons et soyons calmes
Pour mieux tomber nos ennemis.
Plus tard, nous aurons cette gloire
D'avoir, avec nos copains,
Remporté la grande victoire,
En écrasant tous les youpins !

Commy-R.

Fables Antiques

Jonas.

Cette unité de la douzaine, des petits prophètes juifs, reçut sous le règne de Jéroboam, la mission périlleuse, de faire entendre aux habitants de Ninive, la parole outrée du Seigneur.

Mais, peu courageux de sa nature, il préféra se dérober, par une fugue clandestine, aux conséquences inévitables de ce dangereux apostolat.

Muni de tous les objets nécessaires aux besoins d'un long voyage, Jonas se dirigea pedestrement, vers le port de Joppé, qu'il choisit comme lieu d'embarquement, à l'effet de se réfugier dans la ville de Tparis, où il espérait pouvoir délier toutes les recherches, et vivre en sûreté.

En cours de route maritime, une violente tempête provoqua le malaise et l'appréhension de tous les passagers.

L'intensité de cette perturbation atmosphérique, éveilla même, l'inquiétude du chef-pilote, qui fit jeter à la mer, la cargaison entière du vaisseau ; espérant obtenir par cette précaution d'allègement, une atténuation à la fureur des flots.

Jonas, peu rassuré, dans son inexpérience nautique, se cacha, pendant la tourmente, au fond de la cale du navire ballotté, où le découvrit le maître du pilotage ; qui, renseigné sur l'origine du passager blotti, attribua à sa condition d'hébreu, la cause des éléments déchaînés.

Dans la pensée de conjurer les malices du

destin, ce marin superstitieux, décida, d'accord avec ses subordonnés, d'offrir en holocauste, une victime expiatoire tirée au sort, qui désigna, nécessairement, l'infortuné israélite.

Saisi aussitôt par les quatre membres, et faute d'un bûcher, le malheureux fut lancé par dessus bord.

Une baleine, en quête de subsistance dans ces parages, bénéficia de l'aubaine qu'elle happa à l'étonnement craintif, mais justifié, du prophète naufragé.

Pendant trois jours et sans relâche, le mam-mifère monstre fit tous ses efforts, pour réduire, dans une trituration stomacale, cet aliment indigeste, et ne pouvant y parvenir, il le vomit sur le rivage.

Epruvé par tant d'émotions, Jonas, exprima un sincère repentir de sa poltronnerie apostolique, dont il obtint le pardon, en acceptant, enfin, l'obligation de prévenir les ninivistes que, de par la volonté du Seigneur, il ne leur restait plus que quarante jours à se gaudir.

Si je bornais à ce récit, mon commentaire, sur la bible, légèrement étrillée, je priverais les lecteurs du Supplément illustré, de l'explication que je leur dois, sur des métaphores, qui dissimulent dans leur figure de rhétorique, autre chose que des images religieuses.

La négligence, ou plutôt le refus de Jonas de se rendre à Ninive, malgré la volonté du Seigneur, exprime la fausseté et l'entêtement des juifs, en nature de religion.

La tempête survenue pendant la traversée et la supposition du maître pilote, représentent les juifs, comme la cause reconnue, de toute calamité.

La cachette cherchée par Jonas, au fond de la cale du navire en détresse, est l'indice de leur peu de courage en face du danger.

L'immersion du juif, préjuge le châtimement infligé, tôt ou tard à leurs méfaits.

Les efforts du cétacé, et l'expectoration de Jonas, figurent la difficulté et même l'impossibilité de leur accorder asile.

Enfin la prophétie de la destruction de Ninive dans l'espace de quarante jours, nous montre le juif, forcé à l'obéissance, toujours coupable de quelque infamie, vengeresse.

E. Noé.

POUR RECONNAITRE LE JUIF

Moyen infallible avec les cinq sens, de reconnaître un Juif.

Par la vue : A son nez en bec d'oiseau de proie et à ses cheveux crépus d'un noir d'ébène, parfois zébrés de cicatrices teigneuses.

Par l'odorat : A cette persistante odeur âcre et nauséabonde qu'il laisse dans son sillage.

Par le toucher : A la flaccidité de sa chair, marquée indélébile de sa lâcheté originelle.

Par le goût : A l'empoisonnement immédiat du Goy, s'il lui prenait la fantaisie de s'offrir une tranche de beefsteack cachir.

Par l'ouïe : Il n'y a que ce sens qui se montre rebelle, car l'on n'entend jamais un Juif voler.

Un Algérien.

BANKER EN ALGÉRIE

Aujourd'hui à 2 heures courses passionnantes au Velodrome de Mustapha avec le concours des meilleurs coureurs d'Amérique, d'Italie, de Belgique, de France et d'Alger :

Banker, Tommaselli, Grogna, Coquelle, Guignard, Lagarde, Never, Charlot etc., etc.

Tous les amateurs de spectacles, émotionnants voudront assister à cette joute, la plus importante qu'on ait vue.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits ; Joli Gilles et Les Crochets du Père Martin, Le Soir : Les Dragons de Villars et Le Maître de Forges.

7.000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire. S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

MAISON ANTIJUIVE

Grand Bazar Bolufer

RUE BAB-EL-OUED, 6, ALGER

Vendre bon marché pour vendre beaucoup

ARTICLES DE PARIS

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Ouverture du Grand Bazar Bolufer

DÉBALLAGE DE JOUETS D'ENFANTS

Suspensions, Lampes, Abats-Jour, etc.

Prix modérés pouvant satisfaire toutes les bourses

GROS DEMI-GROS ET DÉTAIL

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémitique, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT S^T-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

—o de France et d'Alger o—

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

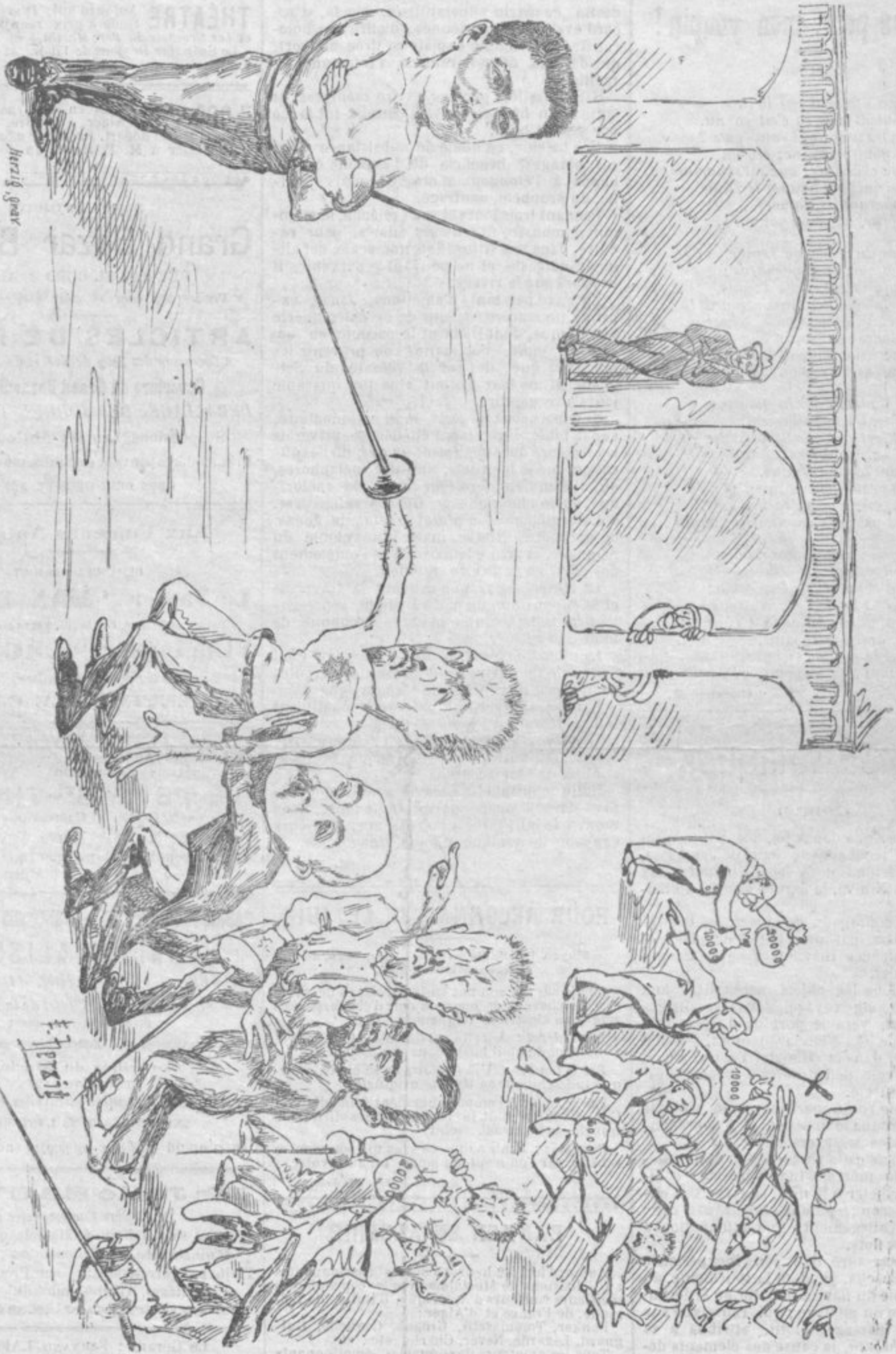
Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

floppine



Ils se battent comme ils écrivent ; lâches avec la plume, lâches avec l'épée !!



Supplément du Nouvel Algérien

illustré

F. Herzi

L'Algérie aux Français !

REDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !

Le Pavé de l'Ours



Les tuiles de Laferrière

NOS GRAVURES

Les tuiles de Laferrière. — Emporté par son crapulisme, Laferrière-Niemoska avait rêvé *Les Délégations Financières*, pour faire triompher sa politique qui est aussi celle d'Israël. C'est un peu l'histoire du pavé de l'ours de la Fable. Laferrière a réussi à faire tomber de son édifice branlant quelques tuiles sur le dos de ces bons youddis. Encore une pluie d'aérolithes semblables et l'écrasement sera complet.

Le Discours de Dupuy. — Les juifs étaient dans la jubilation. Pensez donc ! Le discours de Dupuy allait rayonner sur les murs d'Alger comme un soleil étincelant. Et les sergots et la mouche de Desc'aux parcouraient les rues pour surveiller les pancartes. Malgré ces menaces, l'Algérie, la fière colonie, a haussé les épaules et a répondu dignement à ce discours en y collant ces seuls mots : « A bas les juifs ! » qui sont l'essence de toutes ses revendications qui marchent à grands pas vers le triomphe. L'A

Le Retour de Max Régis

Notre Directeur, retour de Paris, s'est embarqué hier à Marseille. Il sera dans quelques heures parmi nous.

Tous les antijuifs sincères, tous les vaillants amis qui ont voulu faire de Max le premier magistrat de cette ville, iront certainement le saluer au débarcadère.

Tous ses compagnons de lutte seront là pour le recevoir, toute la population aussi, lui apportant l'éclatant témoignage de leur confiance, de leur gratitude et de leur dévouement.

Avec ce témoignage chacun voudra, par cette pacifique et libre manifestation, jeter un démenti public aux calomnies intéressées dont quelques mercenaires sans conviction comme sans vergogne ont essayé de salir le maire d'Alger.

Ce sera là, en outre, la confirmation des sentiments populaires tant de fois exprimés, en même temps qu'un avertissement nouveau à l'adresse des gouverneurs matoeurs et des préfets à poigne que Rothschild nous envoie.

Le Conseil municipal tout entier se rendra en corps au ponton, ainsi que de nombreuses Associations, etc., etc.

A tout à l'heure donc.

A bas les juifs !

Le N. A.

EN RUSSIE

Scènes de la Vie des Juifs. — Ce qu'ils pensent de l'affaire Draill'fous.

(La scène se passe à Moscou, la ville sainte, dans un salon de Juifs. En Russie, les Juifs ne sont point admis dans les administrations d'Etat, ni comme officiers ; ils sont détestés de la population.)

Personnages : UNE DEMOISELLE DE 20 ANS, UNE DE TREIZE ; TROIS JEUNES GENS DE 22 A 30 ANS. — LE PÈRE ET LA MÈRE, COMMERÇANTS, SONT EN VOYAGE POUR AFFAIRES.

LA JEUNE FILLE DE 20 ANS, à la maîtresse de français. — N'est-ce pas, Mademoiselle, en Russie, c'est partout comme chez nous... on fait un repas froid, le soir ?

LA MAÎTRESSE. — Partout où je fus gouvernante,

ou partout où je mangeais, on faisait un repas chaud.

LA DEMOISELLE, un peu décontenancée. — Oui, enfin, nous aussi... Nous prenons du thé... Après un arrêt, saisissant les mains de la maîtresse de français. — Que je suis contente d'avoir chez nous mademoiselle pour nous apprendre le français ; nous ne sommes pas riches, mais, comme je vais me marier et aller à l'Exposition de 1900 pour mon voyage de noces, nous ferons ce sacrifice. De quoi aurais-je l'air, si je ne pouvais m'expliquer en français ?

LA MAÎTRESSE, qui accompagne chaque jour ces demoiselles acheter pour une dizaine de roubles (le rouble, 2 fr. 65 environ) de bibelots et qui ne croit plus à leur pauvreté. — Je voulais justement vous demander une augmentation, car j'ai trouvé une place plus avantageuse, et, naturellement, chacun veille à ses intérêts...

LA DEMOISELLE DE 20 ANS, lâchant les mains de la maîtresse. — Quand mes parents reviendront, nous vous donnerons une réponse ; vous pouvez attendre un peu, n'est-ce pas ? — Après un arrêt : Que je suis contente d'aller voir l'Exposition.

Dans la chambre contiguë, un fils profère, furieux. — Si ça continue comme ça en France, aucun de nous n'ira ; il n'y aura personne à Paris en 1900 si on n'acquiesce pas Draill'fous ; ça sera bien mérité !

LA JEUNE FILLE DE 16 ANS, à la maîtresse. — En vérité, mademoiselle, la France est tombée bien bas, bien bas. Des amis qui reviennent de Paris, nous ont dit qu'il est d'un vide et d'une tristesse de désert. Les Français se portent grand tort avec l'affaire Draill'fous : les gens intelligents de tous pays sont pour le condamné et savent bien qu'il est innocent...

UN FILS. — Il faut que votre grand écrivain Zola soit un homme vraiment courageux pour avoir ainsi pris sa défense, et je l'admire. Draill'fous n'a jamais livré de secrets à l'Allemagne, puisque l'empereur Guillaume, même, l'a juré.

LA MAÎTRESSE DE FRANÇAIS, ennuyée de cette avalanche d'attaque contre sa patrie, d'un air conciliant. — Je n'aime pas discuter de politique quand je donne des leçons : chacun a ses idées ou sa religion. (Les Juifs se regardent.) Quand on discute sur ces sujets, la discussion dégénère toujours en dispute. Et puis, je ne m'occupe jamais de politique.

LA DEMOISELLE DE 16 ANS. — Mais, il n'y a pas de preuves que Draill'fous soit coupable : le bordereau n'est pas de lui !

LA MAÎTRESSE. — Je ne sais pas, mademoiselle ; je ne m'occupe jamais de politique.

La demoiselle, vexée, reste silencieuse toute la soirée.

Le déjeuner est servi ; on se met à table. Depuis qu'une Française partage les repas, une bouteille de bière (10 kopecks — 25 centimes) orne la table. La maîtresse de français s'en verse courageusement un verre, sous l'œil attentif des maîtres, pendant que ceux-ci boivent de l'eau.

Les jeunes gens, fort animés, continuent à converser en allemand, et ces termes reviennent sans cesse dans la conversation : Capitain Draill'fous, Herr Chânouane, Herr Billot, Herr Zola.

On discute sur un article du *Novosti-Dnia* (nouvelles du jour), journal du juif Lipskéroff, jadis porteur de journaux, aujourd'hui millionnaire et doté d'une réputation d'escroc.

UN FILS. — Je vais envoyer une dépêche de félicitations, que je signerai de mon nom, car on ne la laisserait pas passer avec une signature collective.

UN AUTRE FILS. — C'est cela, envoie une dépêche de félicitations en ton nom.

Les hommes sortent. La conversation continue entre les demoiselles, dépourvues d'intérêt.

H. O.

LIRE TOUS LES MATINS

"L'Express Algérien"

Journal Quotidien

5 CENTIMES

Directeur : MAX RÉGIS

Pour les Jeunes

On entend dire souvent : « Les Groupes antisémites ne sont pour la plupart composés que de jeunes écorchés qui ne voient là-dedans qu'un prétexte à chahut... »

Sous l'étreinte du juif la France se débat
Allons, jeunes Français ! debout pour le combat.
Si nos aînés ont peur, au diable leur tutelle !
Qu'ils nous traitent de fous, de têtes sans cervelle
Que nous importe ! à nous ! En avant, montrons-leur

Qu'à défaut de raison la jeunesse a du cœur.
S'il s'agissait d'aller défendre la frontière,
S'il fallait repousser l'attaque meurtrière
De l'orgueilleux Anglais ou du brutal Teuton,
Au-devant du danger qui donc enverrait-on ?
Qui viendrait s'abriter derrière nos poitrines ?
Que feriez-vous, mentors, de vos sages poitrines ?
Pour affronter la mort, pour recevoir des coups,
Nous ne serions alors ni trop jeunes, ni fous !
De grâce, laissez-nous accomplir notre tâche,
Avec votre prudence on serait vite lâche.
Et puisque notre rôle à nous, jeunes Français
Est d'aller en avant, permettez désormais
Que, dans la chasse au juif, nous prenions notre

place :
Elle est au premier rang, nous voulons voir en face
Les youpins sous lesquels la France se débat,
Et les anéantir dans un dernier combat.

Un jeune Goy.

SCÈNES VÉCUES

Palais du Gouverneur. Salon de réceptions. — Personnage : LAFERRIÈRE. MARTIN. DESCLAUX. LUTAUD. HONEL. NICAISE et... LAURENS.

LAFERRIÈRE, parlant bas à Honel. — Oui, mon cher, j'avais déjà pensé à ça ; il faut le tuer.

HONEL, s'adressant au groupe. — Oui camarades, il faut le tuer. (S'emballant.) L'heure des grands actes est arrivée, comme aussi celle des grands sacrifices.

NICAISE. — La peau ! je ne travaille pas à l'œil, pas de sacrifices.

LAURENS, chantant l'air connu. — C'est la galette... la galette... la galette qu'il me faut...

HONEL, s'exaltant. — Vous connaissez tous notre largesse, nous y mettrons le prix, mais je le répète, il faut qu'on le tue.

TOUS. — Oui ! Oui ! à mort ! à mort !

LAFERRIÈRE. — Bravo amis, j'admire votre courage ! Maintenant nous allons tirer au sort pour savoir qui portera le coup mortel ; il faut savoir qui aura l'honneur de nous débarrasser de cette fripouille.

MARTIN, ému. — M. le Gouverneur a raison ; tirons au sort. (Il fait mine de réfléchir.) Tiens ! mais j'y pense, j'ai oublié d'expédier mes étrennes. J'y cours. (Il sort.)

HONEL, blanc comme neige. — Si c'est pour Barbezieux, attendez-moi... J'ai un mot personnel à lui faire parvenir. Du reste, on fera bien sans nous. (Il le suit.)

NICAISE, bas à Laurens. — Si qu'on s'trottait ! je crois que c'est le moment. (Ils s'esquivent.)

DESCLAUX, sortant sa montre. — Trois heures !... J'ai des ordres à donner à mon secrétaire ;... il faut faire respecter les affiches de notre cher Dupuy.

LUTAUD. — Sapristi, plus malins que moi ces oiseaux-là sont tous partis ; je ne puis pourtant pas m'offrir comme bourreau ! Que faire ? Si je me fourrais sous la table... (Il s'y glisse.)

LAFERRIÈRE, restant seul. — Quel courage... avec de tels hommes on peut faire de grandes choses... (tapant du pied.) Fumistes... lâches... capons !... et dire que c'est pour eux que je me sacrifie... C'est à devenir anti-juif, j'ai presque envie de crier ; vive Régis... (Il se promène de long en

large sans apercevoir Coco n'a qu'un œil. Il sonne son valet.) — Placide, portez moi ma bouteille de fine, pas celle des amis, non, la bonne : vous savez bien, celle dont je me sers d'habitude.

LE VALET. — Oui monsieur.

LUTAUD, qui est aussi alcoolique que son patron, sort précipitamment de son trou. — Vous me permettrez bien d'en goûter... Voilà le moment de montrer ma poigne et... j'ai besoin de me faire des forces !

Taharin.

UN CAMELOT CHANTE

SUR L'AIR : On n'en finira donc jamais de MAC-NAB.

I

On n'en finira donc jamais
Avec cette canaille de Youtre !
Dans mon bidon, si rien je mets,
Suis donc obligé d'passer outre ?
V'là Noël qui va rappliquer,
Et ça va si mal, les affaires,
Que j'perds mon temps à poireauter,
Pour bouffer aux soup's populaires.

II

Parait qu'Dreyfus, c'est pas assez ;
Faut encor que Picquart s'en mêle...
Parc'qu'ils ont les goussets tassés,
Ils s'en fout'nt, que j'aie pas d'semelle.
Moi, vous savez, je suis pas smart ;
Les youpins, vrai : ça me révolte,
C'est pourquoi j'ai Heinach qu'qu'part,
Et Picquart, dans l'fond d'ma culotte.

III

Ils ont de la galette, parbleu !
C'est eux qui font les coups de bourse —
Ils en refil'nt aux Bas-bleus,
Et moi je refil' la Grande Ourse !
Alors ça s'ra toujours mon tour
De trimer pour remplir leur poche...
Bon Dieu ! quand viendra-t-il, le jour
Où qu'on s'paiera sur leur bidoche !

IV

Je suis Français, je suis chez moi ;
Je suis pas chic, j'ai pas d'pelure,
Mais il viendra pas m'faire la loi,
Le juif, c't'oiseau d'mauvais augure,
Mon prince ! ach'tez-moi l'Antijuif ;
C'est l'journal que Régis dirige.
Y en a pas pour flanquer un suif
Aux youpins, qui lui fass'nt la pige !

Jean Levenge.

AUX PIEDS DU VEAU D'OR

LE JUGE ET LE JUIF

Au mois de juillet dernier, un automobile passait à toute vitesse boulevard Saint-Germain. Sur le siège un Juif gras et blafard souriait bêtement et bêtement, en poussant de temps en temps de petits grognements joyeux, entrecoupés de brefs commandements à l'adresse du chauffeur, dans le but de lui faire activer davantage la marche pourtant foudroyante de sa machine.

Ce Juif gras, blafard et qui souriait si bêtement, tout le monde l'a déjà reconnu, c'était Henri de Rothschild.

Déjà une vingtaine de personnes avaient failli être écrasées par le véhicule, quand un

fiacre vint se ranger, au pas, devant l'Ecole de Médecine. Juste à ce moment, l'automobile du youtre milliardaire tournait pour pénétrer dans l'Ecole. Henri eut un froncement de sourcil : Comment ! un gey se permettait de ne pas se ranger pour lui céder la place ! Attends mon gaillard !

Et lancé à haute pression, l'automobile franchit le seuil de l'Ecole, culbutant le fiacre et lançant le cocher à cinq mètres sur le pavé.

Ce cocher était un vieillard de soixante-dix ans nommé Beauvois. Une brute, quoi ! Etre encore cocher de fiacre à cet âge, si ça ne fait pas suer, alors que cinq ans d'opérations « malheureuses » suffisent pour enrichir un homme d'esprit.

Bref, Beauvois, qui a eu plusieurs côtes enfoncées et des lésions internes qui le rendent incapable de tout travail pour le restant de ses jours, Beauvois, dis-je, a eu le toupet de poursuivre Henri de Rothschild en Correctionnelle.

Heureusement qu'il y a encore des juges résolument décidés à faire respecter les droits d'Israël, beaucoup trop méconnus depuis quelque temps.

Se voyant poursuivi, Henri de Rothschild siffla à travers les grilles du Palais de Justice et un aboiement bien connu lui répondit.

— Parfait, fit le jeune youtre, Puget est là, je suis tranquille.

Ces jours derniers, l'affaire vint devant la 9^e chambre, et ce fut une belle scène. L'huissier appela d'une voix mielleuse :

— Monsieur le baron de Rothschild.

Et d'une voix ordinaire, il lança le nom du chauffeur :

— Monsieur Faucon !

Seul Faucon répondit à l'appel.

Alors, on vit le président de la correctionnelle, un vilain être maigre et blond, se lever de son siège en tenant respectueusement sa toque à la main :

— Monsieur le baron de Rothschild n'est pas là, n'est-ce pas ? sussura-t-il, avec la douceur d'organe d'un monsieur abruti par des années d'un régime au sirop d'orgeat.

Si Henri manquait à l'appel, Beauvois s'y trouvait, et le pauvre homme expliqua son cas :

— Voilà, monsieur, j'ai le bras brisé et une roue de ma voiture aussi et pourtant j'étais bien tranquille sur mon siège.

L'agent 158 du sixième arrondissement confirma le fait très catégoriquement et voulut entrer dans les détails.

Mais Puget était là, aussi ferme et aussi résolu que le jour où il condamna notre confrère Judet, du *Petit Journal*, à deux mille francs d'amende et 5,000 fr. de frais pour avoir dit que le père de Zola n'était pas une crème d'Italie.

Puget bondit et foudroyant l'agent de ses yeux gris sale de serpent à lunettes constipé :

— Assez, tanna-t-il, l'affaire est entendue !

Et ayant crachouillé pendant cinq minutes dans l'oreille de ses assesseurs, Puget condamna le chauffeur Faucon à VINGT CINQ FRANCS D'AMENDE, et déclara Henri de Rothschild civilement responsable.

Puget peut être tranquille pour ses vieux jours. La pâtée ne manquera pas au chenil.

Raphaël Vian.

7.000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire. S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

Entre rédacteurs de la Lanterne et du Télégramme : NICAISE et MOUSSAT.

NICAISE, se frottant les mains. — Avez-vous reçu vos étrennes ?

MOUSSAT, riant jaune. — Oui, mais j'ai trouvé l'or rance...

L'esprit des juifs

Entendu hier dans un café des mieux fréquentés de St-Eugène.

Deux juifs dont l'un n'a presque plus soif, causent... de l'affaire.

Le Juif non ému (se résumant). — Enfin, voyons, dans l'état de chose actuel, pour qui es-tu donc, toi, pour Dreyfus ou pour Esterhazy ?

Le Juif ému (bégale). — Dans l'état actuel où je me trouve je suis pour rester assis.

BIBLIOGRAPHIE

JUSTE SOLUTION de la QUESTION JUIVE

par FRANCK

ET

LA SYNAGOGUE

par BAUBIN

Ouvrages vendus en librairie : le 1^{er}, 2 fr. 50, le deuxième, 0 fr. 60 ; adresser les commandes à M. l'Administrateur de l'Antijuif, 45, rue de la Loire, Saint-Etienne.

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémite, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

—o— de France et d'Alger —o—

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence place du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

Claudio



Le Discours de Dupuy



Réponse de l'Algérie



Supplément du Nouvel Antijui

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

L'Algérie aux Français !

A la porte les Juifs !



Où conduit le désespoir

NOS GRAVURES

Où conduit le désespoir. — Etre si haut et tomber tout à coup sous le mépris public peut conduire le cœur le plus endurci au désespoir. A son tour, le désespoir peut conduire aux plus funestes déterminations. Il y a tout lieu de croire que c'est dans le sentier du désespoir que s'engagent notre suave Gouverneur et notre inefable Préfet !

Rêve..... déception. — Ils avaient rêvé l'agonie de l'idée et avaient eu le cynisme d'annoncer ses funérailles lors de l'arrivée de Max Régis.

Et la manifestation grandiose inoubliable du 8 janvier, passa sous le balcon où il s'étaient réfugiés par prudence, balayant leurs dernières espérances....

L'aumône d'Israël

Suivant leur coutume, MM. de Rothschild, à l'entrée de l'hiver, ont versé la somme de cent mille francs pour être distribués aux pauvres des vingt arrondissements. *Echos de Presse.*

I
Soyez heureux ! les puritains,
Les miteux et les philistins
Qui parcourez, soirs et matins,
La Ville Lumière,
Et remerciez à deux genoux ;
Rothschild fait pleuvoir des gros sous
Et vient d'ouvrir exprès pour vous,
Son aumônière ?

II
Grelotteux, transis, p'tits et grands,
De nos vingt arrondissements,
Un magot de cent mille francs
Sur vos poirs tombe,
Vous allez vous gaver, enfin,
Les crêv'misér', les fout-la-faim,
Dans un balthazard, superfin,
Quell' noc', quell' bombe !

III
Ça vous fra bien chacun trois sous.
Ma parol', vous serez tous saouls...
Tous vos soucis seront dissous
Dans c't héritage ;
Mais, rappelez-vous bien ceci :
Le cadeau n'a pas un merci ;
Alphons' ne vous le lach' que si
Ça l'avantage.

IV
Car pour donner cent mille francs,
Lui qu'en a cent mille fois autant,
De tous les grands journaux, il prend
La première page,
Et fait loucher tous les gogos
Qui l'matin, lisant les échos
S'exclam'nt : il gob' les mendigots,
Ce bon roi mage !

V

Cette manne qu'il fait pleuvoir,
Mince feuillet de son avoir,
Lui crê', par la suite, un devoir
D'en rafler d'autres ;
Et, soit dit sans vous épater :
Quand il s'en' c'est pour récolter ;
Quand il donn', c'est pour barboter,
Mes bons apôtres !

VI

Feu Gygès, un ancien fourneau,
A la mer jeta son anneau
Afin de conserver sa peau
Et sa fortune.
N'a' qu'un-œil s'est dit, le roublard :
V'là-z-un tuyau pour mon milliard...
Chaque hiver, faisons du pétard
Avec des « thunes ».

VII

Alors, remis' donc boniment,
Salamaleco, remerciement,
Gueux qui bouffe, en serrant d'un cran
C'gueulard de ventre.
Cette aumône que le youpin
Te jette comme un morceau de pain,
C'est du chiqué ; mais c'est, enfin,
Ta brais' qui rentre...

Jean Levenge.

LIRE TOUS LES MATINS "L'Express Algérien"

Journal Quotidien

5 CENTIMES

Directeur : **MAX RÉGIS**

POUR RIRE

Avez-vous remarqué ce fait, dont je laisse l'explication aux oculistes. Un presbyte laissera, sans en être trop gêné, sans doute, les verres de ses lunettes se couvrir d'impuretés, alors qu'un myope tient toujours ses verres d'optique en parfait état de propreté. Aussi, les myopes sont-ils toujours à la recherche d'un linge doux et sec pour essuyer leurs lunettes.

Cela provoque chez certains de bien singulières manies.

Ainsi le Commandant F... très connu à Alger, aux premiers temps de la conquête, et qui était passablement myope, voyant son mouchoir constamment mouillé à s'essuyer le front, avait, dans le sans-gêne qu'accoutume les longues courses dans les solitudes africaines, pris la drôle d'habitude d'ouvrir son pantalon (nous ne sommes pas Anglais n'est-ce pas ?), de tirer, par là, le pan de sa chemise, d'en nettoyer ses lunettes, qu'il remettait ensuite sur son nez, tout en refermant la petite portière impudique.

Au désert il n'y avait pas grand mal, car les chameaux ne se scandalisent pas pour si peu, mais en ville grand Dieu !

Le Commandant qui était homme du meilleur monde, ne se serait pas pardonné à lui-même un tel oubli des convenances.

Et cependant combien sont traitres les habitudes, qu'on en juge :

L'excellent Commandant qui parlait supérieurement tous les dialectes arabes et s'était assimilé avec une grande perfection les mœurs indigènes, était alors fréquemment envoyé en mission dans l'extrême sud, par le Maréchal Bugeaud, alors Gouverneur.

Or, pendant une de ces courses, il était arrivé au commandant une de ces aventures, qui tout en ne laissant pas que de pouvoir tourner au tragique s'était terminée, grâce à la présence d'esprit de son héros, d'une façon fort comique.

Qu'était-ce ? Il ne m'en souvient guère... Une princesse arabe, aussi puissante par la naissance que par le développement de ses formes, n'avait-elle pas voulu retenir près d'elle, trop près même ce grand chef inconnu, tant recommandé par les plus écoutés des personnages religieux de l'islam ?

Il était jeune et beau, cavalier admiré, brave et puissant, disait-on. Elle s'en était... toquée !

Notre Commandant avait dû fuir la trop impressionnable personne, dans un moment et dans une posture ayant grande analogie avec ce que nous savons sur la belle Putiphar et son cher... Joseph...

Et là-dessus, il y avait des détails à vous rendre malade de rire.

Le récit de l'aventure avait — sans précision — avancé à Alger le Commandant où chacun attendait son retour, pour l'entendre de sa bouche.

En ce temps-là, la société était assez restreinte, mais comme on se connaissait bien — les dames, armées de leur éventail, se pouvaient permettre d'entendre de rabelaisiennes épopées, sans y perdre de considération.

Or, le jour de l'arrivée du Commandant, il y avait soirée intime chez notre Amiral et M. F.... et sa jeune femme durent s'y rendre. Il faisait chaud, on dansait peu, mais on bavardait beaucoup. On était à l'aise : les hommes en *caban* de flanelle à passementeries, pantalon d'uniforme et casquette ; les dames en robe de mousseline blanche très vaporeuses. Ce détail a son importance.

Dès que le Commandant F... et sa jeune femme furent entrés — obéissant à un mot d'ordre — les dames entourèrent le brave officier dans leur cercle de gaze et à sa grande surprise, lui demandèrent le récit de son aventure. Les invités doublèrent le cercle féminin derrière les sièges de ces dames.

M. F... se défendit longtemps, mais enfin dut se rendre. Il commença... mais bientôt arrivé aux points délicats de la narration, les rires devinrent tels, que l'assemblée était toute en larmes et le narrateur aussi.

Ces gueuses de larmes avaient obscurci ses lunettes, il les enleva ; tout à son histoire, il ouvrit, de son pantalon, la petite porte en question et tirant un... napperon dont la blancheur éclata soudain sur son garance, tout rieur, parlant, inconscient de son acte, il essuyait ses verres avec application, cependant que les rires redoublant à ce spectacle imprévu, notre myope sans lunettes, devenu, fort mal voyant, attribuait cette folle gaité au piquant de son récit.

Mais l'Amiral hilare, passant derrière M. F.... se pencha à son oreille et charitablement l'avertit.

O confusion des confusions ! Dès que l'on est conscient d'un tel état, adieu aisance et présence d'esprit.

Le Commandant se plie en deux, précipite son récit pour détourner l'attention, masquer son embarras. Pendant que sa main gauche, maladroite, rétablit sur son nez ces malheureuses lunettes, la main droite fiévreuse, guidée à peu près, par un regard qui louché vers le point fatal, enfonce, enfourne à pleine poignée un linge blanc qui par un phénomène dont le Commandant troublé, ne se peut rendre compte, se trouve avoir acquis des proportions démesurées !

Décidément, pense-t-il, il n'en finira pas ; il y a là un miracle qui se produit. Précipitamment il se lève et essaie de fuir.

Mais alors tout le linge blanc enfermé s'évade en flots de mousseline !

Parbleu ! c'était, de Mme R... sa voisine, l'énervante robe blanche qui avait dans l'inextinguible de M. F... suivi le pan de chemise récalcitrant.....

Depuis ce jour le Commandant eut, sur lui, un morceau de peau de chamois et la belle Mme R... n'osa plus sortir vêtue de blanc.

Arémotis.

AUX INSULTEURS DU DRAPEAU

Hors d'ici les coquins, les traîtres, les avares !
Hors d'ici les laquais sans foi ni loi, barbares,
Qui venez lâchement insulter le Drapeau !
Fuyez le sol français, ou gare à votre peau !
C'est le sol des vaillants, qu'aucun juif n'y demeure.
Si vous vous cramponnez, bientôt sonnera l'heure
Où la France aux Français surgira tout à coup
Et vous forcera bien à ployer le genou.
Fuyez chez l'Allemand, race cosmopolite,
Où nous vous chasserons peut-être un peu trop vite.
Fuyez, lâches banquiers, enrichis des sueurs
Du vieux peuple Gaulois, peuple de travailleurs.
Vous savez qu'il connaît le feu, le fer et l'huile,
Il n'est pas trop prudent de lui chauffer la bile.
Il vous laissera bien lui prendre son argent.
Mais l'insulte au Drapeau se lave dans le sang.

Robert.

Nouvelles à la main

Dialogues juifs.
— Tu sais Esther, soigne bien le diner, nous avons des invités...
— Soigner le diner ! jamais de la vie, ils reviendraient.

Deux bons juifs passent devant un café.
— Veux-tu prendre quelque chose ? fait Boukacis.
— A qui ? riposte Macklouff subitement tiré de sa rêverie.

VARIÉTÉ

LE COUP DU MOLE

Le plus chic coup qu'on sache fait, c'est le coup du mole.

Deux peintres qu'on se connaissait, moi, Embrouilloun, Bacora, Cuilla qu'il a la calotte jaune, Gasparette, nous avons pris le bateau du père à Sardina, et nous sommes été le soir dessus le mole en montant par les escaliers en fer. On s'avait emporté des pots de la couleur rouge et des gros pinceaux.

Sardina qui gardait le canot y surveillait côté la mer pour voir si y vient personne.

Embrouilloun au tournant de le mole y regardait si le monde y vient pas, Bacora par l'autre bout y faisait la même chose.

Cuilla qu'il a la calotte jaune y tient la peinture, Gasparette le fanal et moi je promène de vigie en dessus les blocs.

Pendant ce temps, les deux peintres y marquent vite les lettres et après, vinga les garnir vec de la couleur à grands coups de pinceau.

Quand ça été fini, coup de sifflet les autres y viennent y régarde un peu, on se ramasse les affaires, on les f... dedans le canot et vogue, en chantant :

Y a trop longtemps qu'on nous somme dans la misère

En bas les juifs !

Le lendemain matin touss on s'a vu écrit dessus les blocs :

Vive Drumont

Mais oïlà que quèque jours après il a venu une concurrence qui s'a défacé les lettres et qu'elle a écrit à côté :

Vive Samary

De plus, on s'avait mis une insulte après Drumont.

Vergogna ! Encore nous prenons le canot à Sardina la même chose l'autre fois, et nous montons dessus le mole pour arranger les lettres de Drumont, pourquoi les autres y z'avaient mis : A bas là oussqu'y avait Vive.

Bacora et Embrouilloun y s'empoignent deux balais vec de la chaux et frotte que tu frottes, pour défacer Vive Samary.

Après les peintres y refont bien comme y faut les lettres de Drumont, quand tout d'un coup Gasparette y jette le signal.

Mata !

Tout de suite on s'embusque dedans les blocs. C'était une troupe des hommes vec des lanternes et des bidons. Juste y s'arrêtent à la place de nous autres, et y commencent blaguer qui s'en vont tout défacer.

La concurrence c'était !

Oïlà nous sortons en même temps et nous commençons disputer.

— Cuilla là qui touche ces blocs, y se réveille pas vivant demain, j'y parle à l'homme qui blague le plus fort.

— Toi d'abord, qui répond, va-t-en voir à la Carrière si j'y suis !

— Pas besoin déranger le monde pour ça ! A la Carrière des c... y en a plus aucun depuis que vous avez déménagé.

— Espèce d'insolent ! qui dit l'homme, décampe où je te fais prendre un bain froid !

— Tachez moyen d'être poli ou moi je vous mets sur la tête un chapeau pareil les pompiers, bougue de mouchard ! Même temps, j'y arrache un pot de la peinture rouge qui portait un peintre et j'y verse sur la fatche à l'homme.

Attrapage numéro ouahad !

Tous on se saute dessus et vinga de bourrer à coups de pinceaux, à coups de bidons, à coups de lanternes.

— J'y f... une poussée à l'homme qui me l'envoie piquer une tête dans la mer. Pendant ce temps, un que je l'ai pas vu, y m'arrête par derrière un coup de canne qui me fait saigner la carabasse...

Quand on sa bien réglé le compte tous, on s'a tiré des pieds pour pas faire des histoires.

Nous autres nous avons descendu dedans le canot qui tenait Sardina.

Qui nous voyons ? Cuilla qu'il a la calotte jaune qu'un y s'avait f... à l'eau et l'homme que moi aussi j'y avais donné le bain froid que lui y voulait me payer.

Aie qué binette y faisait ! La couleur rouge y faisait la figure comme si elle serait dans le feu de bengale, et les habits y semblaient qu'on l'avait ensassiné. Et mouillé jusqu'à la pointe des cheveux, hein !

— L'eau elle est bonne ? j'y parle. Quand c'est le temps de baigner, vous, vous m'apprenez à nager, et moi je vous montre de plonger, comme ça taiba !

Lui y rouspétait bésèfement.

— Laisse-le ! y me dit un peintre qui s'avait la peinture blanche tout plein dans la moustache.

— Qué ! je laisse ! Lui y m'accompagne à la Carrière pour voir si il y est ; pas plus !

— Voyou ! y dit l'homme.

— A qui vous disez ça ? Si vous avez encore soif, parlez : la tasse elle est là !

— Laisse-le, Cagayous, y dit le peintre.

— Nous l'emmenons vec nous, en condition qui crie : Vive Drumont ! oïlà !

— Jamais ! y dit l'homme.

— Et ben alors criez : En bas les juifs !

— A bas les juifs ! tant que vous voudrez

— Touchez la main ici ; puisque vous êtes pas avec les juifs, moi je vous prête le paletot pour rentrer à votre maison, pourquoi vous allez chopper la fuxion potrine.

— Merci ! y répond l'homme.

Il a sauté dessus le quai et il a parti côté du square.

Cagayous algérien.

Cyclisme.

MATINÉE SPORTIVE

En attendant les grandes courses qu'organise la Direction du Velodrome, dimanche 22 janvier prochain avec un joli lot de coureurs métropolitains, aujourd'hui dimanche aura lieu à 2 1/2 très précises, une matinée sportive à prix ultra-modiques — 50 centimes à toutes les places et 25 centimes pour les enfants.

Le programme comprend une course scratch ; un handicap et un match. Cette partie terminée, la séance de patinage commencera et on finira qu'à la nuit.

Ce genre de sport prend de plus en plus à Alger grâce à la commodité et le confort que l'on trouve maintenant sous le grand hall du Velodrome qui défie par sa construction tous les rings voulus.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits ; Si j'étais Roi et Coppélia.
Le Soir : Cyrano de Bergerac.

7,000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire.
S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

BIBLIOGRAPHIE

JUSTE SOLUTION de la QUESTION JUIVE
par FRANK
ET
LA SYNAGOGUE
par BAUBIN

Ouvrages vendus en librairie : le 1^{er}, 2 fr. 50, le deuxième, 0 fr. 60 ; adresser les commandes à M. l'Administrateur de l'Antijuif, 45, rue de la Loire, Saint-Etienne.

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papler "MAX RÉGIS"

Papier antisémit, combustible sans chlore ni acide

Et le Papler "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

—o de France et d'Alger —o—

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE



Rêve..... Déception



Supplément Illustré du Nouvel Artiste

L'Algérie aux Français!

Rédaction et Administration
Villa Antiquaire, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

À la porte les Juifs.



*À ceux qui nous accusent de séparatisme !!!
Voilà le résultat de notre campagne patriotique.*

NOS GRAVURES

Un résultat. — Les juifs de tous les pays qui entretiennent si grassement la presse dreyfusarde, n'ont pas manqué d'accuser Max Régis de professer des idées séparatistes.

A cette infâme diffamation, Max Régis a opposé des faits et des actes. Il est allé en France, il y est encore et grâce à la sympathie qu'il inspire et aux conférences qu'il donne, la France s'intéresse maintenant très sérieusement à l'Algérie.

En somme, ce sont nos adversaires qui faisaient actes de séparatisme. Quant à Max Régis il a, et personne ne peut le contester, rendu l'Algérie intéressante à sa Mère-Patrie.

C'est l'idée que sous forme d'allégorie, notre collaborateur artistique Herzig représente si heureusement aujourd'hui.

Un anniversaire. — L'ami Herzig s'inspirant de la mort du pauvre Cayrol, dont l'anniversaire sera célébré dans quelques jours par tous les anti-juifs, ayant à leur tête, Rochefort, Drumont, Régis, et nous présente un monument funéraire significatif.

Sans doute, le sang de Cayrol que nous avons vengé, attriste nos cœurs, mais c'est avec le sang des martyrs que l'on féconde le sol des nobles causes.

Herzig a superbement précité l'expression de ce sentiment dans le deuxième dessin de ce numéro.

L'A

Le Phono de Smog

L'ORANG, un Tété du mois de mai à la main, soliloquant. — Il n'y a pas à se faire d'illusion, alors c'était le bon temps, mes articles avalent du nerf et les blagues de mes collabos, du sel. On nous acclamait ; et ce que nous chatouillait agréablement le tympan d'entendre : « Vive le Tété ! Vive l'Orang ! Vive Pompe à mélasse ! Vive etc... Mais ce qu'il y avait de plus rupin, c'est que la caisse du Tété, s'emplissait, que c'en était un beurre. Ah ! mes amis, qu'elles bonnes ripailles ! On en jutait, quoi ! Aujourd'hui, hélas ! le vent de la popularité a tourné comme mes.....

SMOG. — opinions.

L'ORANG. — Le Tété ne donne plus !

SMOG. — Si, il donne à la bande.

L'ORANG. — Il est certain que mes articles ne valent pas le diable depuis qu'il me faut jaspiner d'après des canevas tracés par...

SMOG. — le palais et la Synagogue.

L'ORANG. — Et Pompe à mélasse, depuis qu'il maigrit, devient.....

SMOG. — creux, balourd, indigeste.

L'ORANG. — Gaster en ses articles est.....

SMOG. — spongieux, spumeux, etc.

L'ORANG. — Ce pommadé de Six-quarts ne vaut pas.....

L'ORANG. — Quant aux Roussins, leurs rapports sont constamment.....

SMOG. — faux et visqueux.

L'ORANG. — Vrai, la situation est d'un triste ! l'horizon, d'un noir ! et la caisse du Tété, d'un sec... Quand je dis à Gérénte de me donner des subsides, il m'offre.....

SMOG. — une pensée d'Escobard ou un verset de la Bible.

L'ORANG. — Et Ni-a-mosca est d'une parcimonie à faire rêver.....

SMOG. — Harpagon.

L'ORANG. — Il m'a fait comprendre qu'avec les fonds secrets il est obligé de boucher les trous faits à la lune par.....

SMOG. — Martin.

L'ORANG. — De donner des étrennes.....

SMOG. — à Barbezieux.

L'ORANG. — Puis de caler les mandibules des crocodiles.....

SMOG. — du Radicoco.

L'ORANG. — Enfin, lorsque je demande conseil à Marchal, il me répond.....

SMOG. — Vends-toi.

L'ORANG. — C'est commode à dire, mais encore faut-il trouver.....

SMOG. — acheteurs.

L'ORANG. — Nom d'une guibre, je voudrais bien sortir de ce pétrin et me trouver dans une situation plus élevée.....

SMOG. — pends-toi ! et que Belzébut te conserve.

Certifié conforme X. Smog.

CHANSON ANTIJUIVE

J'avais un petit bout de champ
Que m'avait légué mon grand-père,
Et j'en tirais un peu d'argent
En remuant sa bonne terre.

— Du petit champ, qu'en as-tu fait,
Qu'as-tu fait, Paysan de France ?
— Les juifs me l'ont pris ! C'est parfait,
Mais demain viendra la vengeance.

J'avais un lit sans matelas,
Dans un logis sans cheminée,
Pour reposer mes membres las
Après la tâche terminée

— De ton logis, qu'en as-tu fait,
Qu'as-tu fait, ouvrier de France ?
— Les juifs me l'ont pris ! C'est parfait,
Mais demain viendra la vengeance.

Aux clameurs de la Liberté
Dominant le canon qui gronde,
Le Drapeau de la France a flotté
Sur les capitales du monde.

— De ton Drapeau, qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, soldat de France ?
— Les juifs le vendent ! C'est parfait,
Mais demain viendra la vengeance.

Jadis, j'étais la Nation,
Par tout l'univers respectée.
D'un germe de corruption,
Aujourd'hui, je suis infectée.

— La corruption, qui la fait ?
Le germe, France, qui l'apporte ?
— Ce sont les youpins ! C'est parfait.
Tu n'as qu'à les mettre à la porte.

Jean Goudetki.

POUR LA VEUVE GABLÉ

Nous avons déjà annoncé la grande fête qui doit avoir lieu Samedi prochain, au Théâtre Cirque de l'esplanade Bab-el Oued, au profit de la Veuve Gablé. Nous rappelons à nos amis et lecteurs le but si humanitaire de cette œuvre à laquelle ils voudront certainement tous s'associer.

Nous parlerons encore de cette fête et nous en publierons le programme qui promet, d'ailleurs, d'être des plus intéressants.

Le monologue de Marchal

Ma sinécure tarde beaucoup à venir et pourtant quelquefois il est bien em...bêtant d'être député.

Ainsi aujourd'hui nous avons les élections présidentielles et je me demande pour qui je vais voter :

Pour Deschanel !

Hum ! est pas antisémite, mais penche plus tôt de leur côté. Bast ! Drumont, Faure, Morinaud voteront pour lui et je devrais bien faire comme eux.

Mais.....

Pour Brisson.

C'est lui qui a engagé la révision du procès Dreyfus. Drumont l'a appelé vieille canaille, Lasiès l'a surnommé vieux légiste ranci, et Rochefort l'a appelé la reine des vaches, mais par mon vote je l'estimerai digne des colons algériens.

Et puis si je vote pour lui, je suis brûlé, personne ne me soutiens à Blida, il y a bien le Jeune Colon, mais il dit dans sa profession de foi qu'à la première reculade il ne me manquera pas, et je vais lui fournir l'occasion.

Mais, tant pis, arrive que plante ! votons pour le dreyfusard Brisson, le bras droit des juifs, l'agent de Rothschild, mais j'y pense ! et mon interpellation. Ayant voté pour le vendu Brisson, je ne pourrais faire des déclarations anti-juives ce serait de la pure fumisterie.

Bast, Zadoc-Khan m'indiquera bien la route à suivre, et mes électeurs.... j'm'en fous..... faut bien gagner son argent, pas vrai !

Tabarin.

LES RECRUES DU SYNDICAT

LE MAGISTRAT

Mis à même de choisir, entre une place de substitut en France et un poste de procureur impérial en Allemagne, Loew demanda vingt-quatre heures pour réfléchir.

(Les journaux d'hier).

La scène se passe un an après l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Décor : La chambre à coucher de Loew.

Personnages : LOEW et JUDAS.

LOEW (couché). — Que je suis donc perplexe. Accepterai-je ou n'accepterai-je pas ? Si j'accepte, c'est de suite les honneurs, mais aussi c'est mon avenir que je joue. Pour les Allemands je serai le vendu, pour les Français je serai le renégat. De toutes les façons, adieu les affaires faciles. Il me faudra peut-être, malgré moi, être un honnête homme ! (Ricanant). Un honnête homme ! le Dieu d'Abraham m'aurait-il prédestiné à devenir ce monstrueux phénix en Israël ? (Il s'endort).

JUDAS lui apparaissant en rêve. — Reste en France, ô mon fils. Là, parmi ces êtres faits de confiance et que les belles actions enthousiasment, tu connaîtras toutes les ivresses. En France tu seras le grand patriote qui a tout sacrifié à l'amour de son pays, et, honoré de l'estime de tous, tu auras cette joie de te sentir à la crapule que nul ne devine.

LOEW. — Mais l'argent ?

JUDAS. — Connaître les joies infinies et profondes des trahisons perpétrées contre ceux qui t'auront tout donné... songes-y !

LOEW impatient. — Mais l'argent ?

JUDAS. — Il y a dix-neuf siècles, vendre son maître valait trente deniers. Ignorez-tu que tout a augmenté depuis...

LOEW se réveillant joyeux. — Vive la France !

Raphaël Viau.

LE JUIF ET SON MÉDECIN

Sur son lit de douleurs Harpajon criait grâce !
Qu'ai-je fait pour souffrir d'une atroce façon ?
O mort ! Eloigne-toi, je redoute ta face !
Ton aspect importun me donne le frisson.

L'instant n'est pas venu, ce maudit mal me glace
Me faudra-t-il payer aux Parques ma rançon ?
Non, vous, qui m'entourez, allez, de guerre lasse,
Chercher vite un docteur : le médecin Purgon....

Purgon vient essoufflé, branlant, hochant la tête,
Tâte le pouls consulte, à la fin s'inquiète :
Grave, il est temps, dit-il, j'ai bien fait d'accourir.

Je pourrais vous sauver de ces maudites fièvres
Moyennant cent francs d'or. Balbutiant des lèvres
Harpajon se reprend : « Je préfère mourir. »

Alexandre Bourgoïn.

CHEZ ROTHSCHILD

ROTHSCHILD. — Qu'y a-t-il de nouveau ce matin pour l'Algérie ?

Le SECRÉTAIRE. — Les journaux rapportent que l'assemblée des délégations financières, avant de se séparer a émis un vœu demandant l'abrogation du décret Crémieux avec effet rétroactif.

ROTHSCHILD. — Vous dites ?

Le SECRÉTAIRE. — De moins en moins on accepte nos coreligionnaires comme électeurs, en Algérie.

ROTHSCHILD. — Mais nous n'en finirons donc pas avec ces Algériens ! Et c'est là ce que l'on m'avait promis avec ces délégations financières ? Elle est folle, la sélection du corps électoral de la colonie !

Le SECRÉTAIRE. — C'est extraordinaire, en effet...

ROTHSCHILD. — Ah ! ils s'imaginent que nous n'arriverons pas à les mater, ces antijuifs de malheur !

Eh bien, nous allons voir ça. D'abord commençons par employer les grands moyens. C'est le collège électoral qui nous combat ? Il faut le supprimer ! Envoyez à tous nos journaux l'ordre de commencer une campagne dans ce sens.

Le SECRÉTAIRE. — Bien, Monsieur le baron !...

ROTHSCHILD. — Ecrivez, plutôt :

« La folie antisémite semble emporter toute raison. Il ne reste plus rien de solide dans cette malheureuse Algérie et les catégories relativement éclairées et calmes de la population n'ont pas échappé à la funeste contagion. »

« Il est décidément démontré que le suffrage universel, si contrôlé qu'il soit, ne peut produire, dans notre colonie que des effets déplora-

bles. »

Le SECRÉTAIRE. — C'est fait, M. le baron.

ROTHSCHILD. — Envoyez immédiatement cette note à la presse et qu'on l'insère partout dès aujourd'hui !

(Sortant.)

Le gouvernement ne pourra pas me refuser cette mesure. S'il l'osait... il aurait affaire à moi !...

SPH.

PETITS DIALOGUES

Un bon officier

MOSSIÉ CERF, fabricant de chemises, voyageur pour sa maison. — Ponchour, Mossié Crapsmann, gommez-vous bordez-vous ?

MOSSIÉ CRAPSMANN, marchand de confections à l'enseigne « Les Droits de l'Homme » : — Drès bien, drès bien, Mossié Cerf, asseyez-vous tonc...

— Vous safez, ché fiens auchurt'hui avec des nouveautés absolument extraordinaires : manchettes, faux-gols à la Picquart, plastrons bleus Speranza, chemises ouvertes mode-Lew, egzédéra, edz... Brève, une collection de nufautés tut à fait tu chour et dout za bour bresgue rien, rien té rien...

— Ché saïs, ché saïs, Mossié Cerf, mais fus safez, le bédit gommez ne fa pas di tout, pas di tout... Ché ne bural pas fus acheter cette vois, ché le crains...

— Poufez-vous tire chose bareille, Mossié Crapsmann ! Ne rien m'acheter auchurt'hui !... Mais c'est apominable ! Vous savez cependant bien que ché suis izraélite, que ché fus ai tuchours fendu à drès pas brix...

— Mossié Cerf, ché saïs tout za. Zeulement ché fus rebède que le gommez ne fa blus di tout...

— Fus me navrez, Mossié Crapsmann, car fus êtes le soizante et guinzème client qui m'êtes za auchurt'hui... Ché suis bien dégouraché, allez !

— Qué fulez vous ? depuis les avaires de ce pauvre Dreyfus, on ne machède blus rien.

— Et moi, mossié Cerf, ché suis obliché té dire chez les trois quarts de mes glients que ché ne suis pas chuif... Malheureusement, mon aczent me dr'hit. Ché peu tire que je suis Alsassien-Lorrain, za brend pas di tout... C'est técutant !

— Moi, ché fais gomme fus, mais alors on me dit que ché honte té moi-même...

— Safez-fus ce que ché crains, Mossié Crapsmann, c'est qu'à la breième ogasion on nous chambarte tut à fait.

— Hélas !

— Auzi, foilà ce que ché fais : Ché ne garde bresgue rien dans mes macasins ; Matame Cerf qui est de Bâle, en Souissé, a acheté un bédit macasin dans son bays. Au bremier signal tu champartement, nous bartons sans rien bayer, bien entendu... Ce qui m'ennuit, c'est que je suis lieutenant dans la réserve et que ché serai téserteur et que ché ne bourrai plus revenir... Tout compte fait, ch'aimé engore mieux partir : Les Goyms feront gomme ils bourront quand nous n'y serons blus. T'ailleurs ché prentrai tu service dans l'armée Allemande et ché compte même baser gabidaine. La solde est meilleure et ch'aurai une brime gomme ancien offizier franzaïs !

Gommez truffez vous mon bédit plan, Mossié Crapsmann ?

— Chentil, très chentil, Mossié Cerf, zeulement...

— Zeulement ?...

— Fus fus y brenez un peu tard, moi ché fais za tut té suite après l'uferture de la Révision. Ché tuche même técha le temi-solde allemand...

— Fus edes très fort, Mossié Crapsmann...

Tenez une bonne occasion, achetez moi tonc, à propos té solde, ce bédit solde té chemises coton que ch'ai acquis d'un Goym, mon pon glient, à qui ch'ai fait faire faillide... Tenez, ché fus tonne, ça pour rien, sept francs la tuzaine, Mossié Crapsmann, ch'y berds ; ché fus assure que j'y perds !...

— Ne blaizandez donc pas, Mossié Cerf, fus safez bien que tépuis que Schiaff, Bloch et C^e ont la furniture pour l'armée, nous afons ça pour rien té tout.

La conversation continue.

SARAH ADJAJE

Elle était juive et se mourait d'amour.

Ses joues s'étaient subitement creusées et un vilain cercle bleu cernait ses yeux autrefois si beaux.

Le printemps venu lui rendit un peu de force et elle sortit respirer l'air pur qui devait rendre un peu de couleur à ses joues et faire disparaître le vilain cercle bistré qui entourait ses yeux.

Mais dans sa promenade elle l'aperçut au milieu d'une foule enthousiaste qui lui prodiguait ses sympathies ; elle lui lança un baiser, mais la foule ayant reconnu en elle une juive, l'expulsa.

Le soir couchée dans son petit lit, elle rêvait au bien-aimé pour qui se consumait toute son âme, pour qui son corps dépérissait sans goûter les griseries paradisiaques d'un baiser et lentement, lentement elle se consumait ; elle languissait comme une fleur qui s'étirole, ses grands yeux s'étaient agrandis de nouveau et un soir d'avril elle s'étei-

gnit dans les bras de ses campagnes, en murmurant le nom de son bien-aimé.

J'ai vu sur la route de St-Eugène, son convoi funèbre ; j'ai entendu les chants talmudiques des rabbins et les cris nasillards des pleureuses rétribuées et malgré ça, je n'ai pu me défendre d'une larme !

Larme de pitié ! Larme de compassion !

La malheureuse ! Elle aimait Max Régis.

Taharia.

VÉLODROME

Nous engageons vivement nos lecteurs et amis à se rendre aujourd'hui dimanche à 2 h. 1/2 précises au Velodrome où de superbes courses sont organisées, avec un lot d'excellents coureurs. La Direction a pris ses dispositions pour qu'il n'y ait aucun arrêt entre chaque course. Le prix des places est à la portée de toutes bourses.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits : *La Favorito* et *Le Maître de Forges*.

Le Soir : *L'Africaine* et *Trente ans ou La Vie d'un Joueur*.

BIBLIOGRAPHIE

JUSTE SOLUTION de la QUESTION JUIVE

par FRANK

ET

LA SYNAGOGUE

par BAUBIN

Ouvrages vendus en librairie : le 1^{er}, 2 fr. 50, le deuxième, 0 fr. 60 ; adresser les commandes à M. l'Administrateur de l'Antijuif, 45, rue de la Loire, Saint-Etienne.

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémita, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

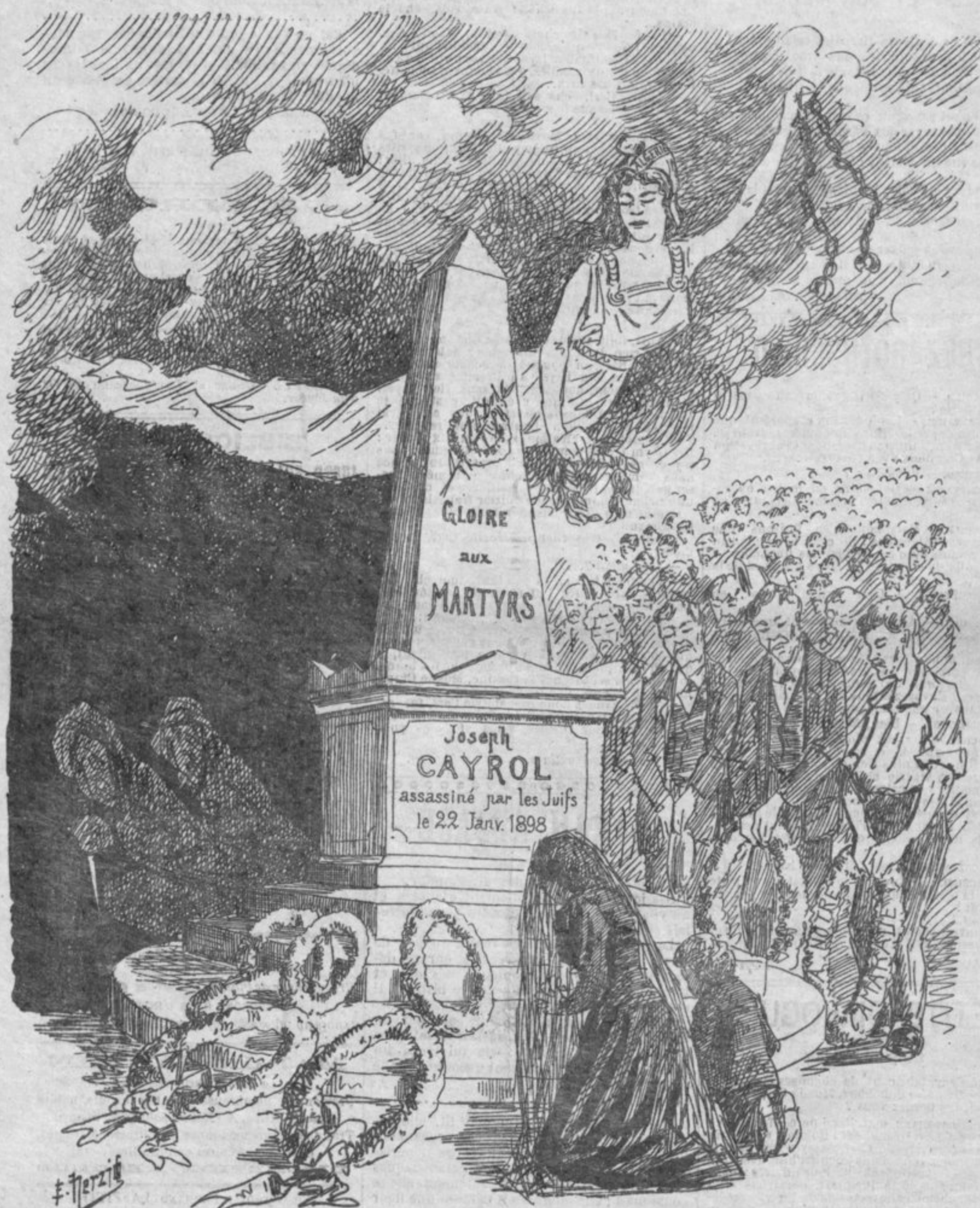
Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

J. Savary



Dors en paix, ton sacrifice porte ses fruits.



Supplément du Nouvel Antijui

E. Herzig

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Herzig grav

LE JUIF : Je te prête cent francs, sur billet, il est vrai, mais comme mon tant est de cent pour cent, je retiens mes intérêts et nous sommes quittes ! — LE COLON : !!!

NOS GRAVURES

L'usure en Algérie. — Le juif algérien est prêteur, mais prêteur de certaine façon.

Le dessin qu'Herzig nous donne aujourd'hui, traduit admirablement le rôle de sangsue que joue le youpin dans ce pays.

Un colon se présente chez lui et lui emprunte 100 fr. Le colon signe un billet et s'apprête à encaisser les douros.

— Pardon, objecte notre youtre ; comme je prête à cent pour cent, je garde mon argent et ton cart.

Le malheureux colon français, ruiné irrémédiablement, laisse tomber son porte-plume et son chapeau de désespoir.

C'est l'histoire de tous les jours dans nos campagnes.

La bénédiction des poignards. — Le sénateur Gérente cache, avec un soin jaloux, la tête que le bon Dieu lui a donnée. Notre dessinateur Herzig a pu néanmoins la découvrir, juste au moment où Gérente présidait une nombreuse réunion composée de youtres et de traîtres au parti antijuif.

— Nous serons trois mille dit Gérente, pour occire Max Régis, Rochefort et Drumont lors de leur arrivée. Je bénis vos armes...

Cette collection de lâches larbins et de puants youtrons ne se compose pas de trois mille punaises, mais bien de trente tout au plus.

Lors de l'arrivée de Rochefort et de nos amis, ces rares insectes auront prudemment regagné leurs trous.

C'est l'idée qu'a très heureusement représentée Herzig, sous le titre satirique : *La bénédiction des poignards.*

LES RECRUES DU SYNDICAT

Le Grec

La dernière conférence de M. Jean Pichart, sous-Directeur de l'Ecole des hautes études, a été particulièrement étonnante pour les patriotes. La salle entière a acclamé l'orateur aux cris de : « A bas l'armée ! »

(Les journaux dreyfusards.)

I^{er} TABLEAU

La scène se passe en Grèce.

PERSONNAGES. — UN JEUNE GREC, SON PÈRE, SA MÈRE, PARENTS ET AMIS.

LE JEUNE GREC, (s'arrachant des bras de ses parents) :

« Amis, la conscription m'appelle, Il est temps de ne point transiger. Adieu, je vais à l'étranger. Adieu, ô ma Grèce si belle ! »

LE PÈRE (les larmes aux yeux) :

Servir pour la Patrie, C'est le sort le moins beau, le moins digne d'envie

II^e TABLEAU

En France, trente ans après.

Décor. — Une salle de réunion publique.

UN VIEUX GREC, (à la tribune.) — Il est temps, citoyens, de dire enfin, et bien en face, à tous ces traîneurs de sabres, ce que les vrais patriotes pensent d'eux. Avec cette armée de faussaires et de traîtres, combien de désertions à prévoir, si demain nos frontières étaient menacées !...

LES AUDITEURS (enthousiasmés). — A bas l'armée ! A bas l'armée !

Le VIEUX GREC, (descendant de la tribune). — Qui, mes amis, criions tous : « A bas l'armée ! » (A part) : Ça même été le cri de toute ma vie.

Raphaël Vian.

Autour des Sports.

Nous apprenons que les Cyclistes métropolitains actuellement à Alger et deux de nos meilleurs sprinters algérois sous la direction de M. Paul Négrel ont organisé un team à l'effet de donner des Courses Vélocipédiques dans toutes l'Algérie, la Tunisie et l'Egypte.

Le Team commencera sa tournée par Blida, le 5 février, Orléansville le 9, Relizane le 12, Oran le 16, Sidi bel-Abès le 26 etc.

Nous ne pouvons que féliciter et encourager ces Messieurs de leur initiative, les villes visitées par le team accueilleront avec plaisir ces touristes de la pédale, par leur présence dans les grands centres occasionneront des réjouissances publiques dont la commune n'aura qu'à y gagner.

LES YOUNPINS

Chanson sur l'air des Rastas.

I

Il est en France des citoyens,
Qu'ont de sales têtes de vilains groins.
On les dénomme juifs ou youpins.

A leur carure

Les doigts crochus et les pieds plats,
La peau huileuse, les cheveux gras,
Ils ont hérité de Judas,

La sale hure.

II

En général marchands drapiers,
Tous brocanteurs ou mieux banquiers,
Ils sont plus souvent usuriers

De leur nature

Ils font parade de faux noms
Biffent Isaac, se titrent barons,
Volent une couronne, ils s'en font
Une parure.

III

Jeunes ils étaient encore des gueux
Maintenant ils ont des aïeux

Et semblent trôner sous les cieux

De notre France.

Ils ont des airs de conquérants,
Manipulent l'or et l'argent,
En imposent au Gouvernement
Par la finance.

IV

Ils occupent tous les emplois,
Ils sont au-dessus des lois.

On clame partout les exploits

De cette engeance.

Les nobles s'en vont à leurs pieds,
On les voit dans toutes leurs soirées
Trainer leur glorieux passé
Dans la fange.

V

Et quand le peuple est affamé
On les voit d'accord ruminer,
Vite une hausse sur les blés

Un coup de bourse

Quand ils ont ruiné le pays.
Que l'on s'entr'gorge à Paris,
L'on verra fléir ces youddis
Au pas de course.

VI

Patriotiques de leurs écus

Ils étalent au jour leurs certus

En complotant à la Dreyfus

Une trahison

Plus de lois pour les condamner.

Se contentera-t-on de les déporter,

Il faudrait mieux les fusiller

Avec franchise,

J. D.

Pauvre pêcheur!

Si matin, pâlot et falot, où va donc maître Jean Lapin ?

Jean Lapin s'en va dans le thym amoureux et désolé. Il pleure de vrais pleurs dans son mouchoir de malines, brodé à ses armes, qui sont « d'azur aux moineaux passant d'argent sur un moulin du même », et tandis qu'il marche vite pour tromper sa souffrance, un paysage de perles fines se lève autour de lui.

C'est l'heure de la rosée, Jean Lapin, vêtu de blanc, s'en va brimbalant. Il a une culotte de soie qui bouffe, et sur sa blouse de grands boutons pâles qui luisent comme des lunes : mais malgré cette mine et ce bel habit, on vient de le chasser.

Colombine vient de le mettre à la porte, avec une tape sous le nez ! Pichenette et pirouette ? Un saut l'a jeté au milieu de la route, et c'est ainsi que tout chagrin Maître Jean Lapin s'en va dans le thym.

— Ah ! dit-il, puisqu'elle ne m'aime plus je vais aimer ailleurs.

Il s'assied dans l'herbe et lève ses narines au petit vent frais.

Autour de sa blouse montent de tremblyants pissenlits, montent jusqu'à ses mains, montent jusqu'à son cou. A leurs tiges frissonnent de jolies billes, de frêles boules, ces globes de buée que les enfants appellent « chandelles », et qu'on voit se balancer au gré des brises. Il en cueille une et la glisse dans ses dents.

Il rêve, machinal et triste, il rêve que l'amour n'est plus.

— Pft... fait-il doucement.

Stupéfait, il lève un œil, puis il lève l'autre : son haleine a soufflé la bille de duvet, elle court ; elle court !... Une pointe d'herbe la casse en miettes, et les brins s'envolent au loin. Amour, globe de buée... la chandelle est morte !

— J'ai bien du chagrin, dit Jean Lapin dans le thym, et puisqu'un seul amour est si fragile, j'aimerais dix femmes à la fois, j'en aimerais cent ; même mieux : je les aimerais toutes !

Alors il pose le bout de son nez sur un doigt, il songe...

Et il se rappelle tout, ô la bonne histoire, son émoi d'aimer, la folie de Colombine, son rire d'alouette, la maison sainte pointue comme un chapeau d'astronome, Cassandre en colère, soufflets et farces ! tout enfin : le feu mort, la batte d'Arlequin, et jusqu'à ses larmes de guitare à la bonne lune.

— Fini... dit-il.

Il se lève, il se désolé tout le jour par les chemins et les prés dans les bandes d'oiseaux et les papillons, et des regrets en rêverie l'heure du soir approche.

Une rivière est là, l'eau coule...

— Faut-il mourir ?

— Pft...

Et il s'en va vers les saules, joli et fin dans sa culotte de soie qui bouffe, dans sa blouse aux grands boutons pâles...

C'est l'heure fraîche. Dans l'eau qui frôle, toutes les étoiles sont descendues.

Maître Jean ne se dit pas que voilà les bonnes étoiles ; tout bonnement il rêve aux yeux charmants qu'il a connus.

Il n'avoue pas non plus que c'est hardi de comparer nos regards à ces vieilleries du ciel ; il va plus loin, il croit que ces mille feux qui palpitent sont des âmes...

Et, doucement, il va des âmes aux femmes.
— Nul doute, murmure-t-il, ce sont bien celles que je cherchais.

Alors, il pique ! et la bouche pleine, il a seulement le temps de souffler :

— ... m'en faut une !

Mais que fait-il, que fait-il donc au fond de l'eau ! Voilà dix secondes qu'il a plongé. Sans doute qu'il se démène, qu'il soufflette la vase à coup de bras ! Une odeur noire aigrit le parfum des saules et à fil d'eau, comme des cloches de verre fin, des milliers de bulles éclatent !

Holà ! voici vingt secondes qu'il a sauté, à l'aide ! Mais tout à coup une ombre monte, apparaît ; le plongeur aux mains vides montre un bout de nez, puis les épaules, puis les genoux et de l'eau fraîche dont la dernière goutte file à son talon, Pierrot s'exhale sans bruit, comme une longue fleur blanche...

— Ha ! fait-il, quel bain !
Il souffle trois perles d'eau, et transi et triste regarde encore la rivière ;

Les étoiles sont là...

Debout, les revoyant si lointaines, il compte combien de lieues aurait dû faire son plongeon. Elles semblent narguer sa douleur, et tour à tour mauves et dorées sous leurs tutus à trois cornes, elles dansent ! dansent ! dansent !

— Ho !
Maitre Jean vient de voir une barque. Elle est là, prête aux promenades, allongée comme une navette de canot. Il détache l'amarrage. Un saut, il monte, et le bateau brimbalant s'en va dans le clair de lune blanc...

C'est le gagne-pain d'un pêcheur, il y a la plate-forme et l'aube à poissons, il y a même l'épervier. Maitre Jean claque des doigts ;

— Une idée !

Car il songe toujours aux étoiles, aux étoiles qu'il croit des femmes, aux femmes qu'il veut aimer. La nuit est venue, la rivière embaume et scintille, et des milliers d'âmes, des milliers d'étoiles y font la ronde. Quelle pêche ? Vraiment, c'est sûr, d'un seul coup...

Il n'achève pas. D'un grand élan, voilà qu'il jette l'épervier ; il le jette à mailles ouvertes sur les muqueuses et le filet s'enfonce comme entraîné. Debout à l'avant, Maitre Jean garde sa corde.

Puis il tire ;

— Chch...

Il tire encore ;

— Chch...

Déception !

Les femmes qu'il voudrait aimer, ces femmes qui sont des étoiles se moquent, se moquent de lui, c'est certain. Tout à l'heure elles étaient là ; il les a même vues, prises par leurs cornes au travers des fils, et maintenant elles glissent, ruissent dans les vaguelettes, coulent, s'échappent, s'envolent, retombent aux abîmes bleus. Maitre Jean croit faire un rêve. Il lance encore l'épervier, mais les âmes d'opale et d'or, les claires âmes des aimées se rient de lui ; elles ouvrent les mailles et s'évadent...

Il jette un autre coup d'épervier, — c'est le troisième, — mais les étoiles ne veulent pas de lui, et pendant qu'elles dansent, Maitre Jean, désappointé, laisse tomber deux mots, deux mots et deux pleurs :

— pauvre pêcheur...

Il sanglote sur le bateau, près de l'épervier insensible. Il rêve ainsi des heures. Il voit son image de poète au clair de lune, sur le miroir de l'eau, sa culotte de soie qui bouffe, sa blouse aux grands boutons blancs, dans le col tulle son visage de baille-aux-mouches, et non seulement il sait qu'il est pauvre, mais il s'aperçoit qu'il est laid.

— Voilà donc, fait-il gentiment.

Mais il est pâle, il est devenu pâle sous sa farine, et assis, les coudes au genou, il a regardé le ciel car c'est la très petite pointe du fin jour...

Il y a du bleu et du frais dans l'air, et il vient de voir là-bas dans les nues, il vient de voir la plus belle étoile...

C'est Vénus.

Elle est solitaire. C'est la seule qui soit sortie de la ronde et, lasse, la seule qu'un goût de silence, qu'un amour d'air pur aient portée si haut.

— ... la voilà ! dit Maitre Jean.

Alors il comprend l'amour, l'amour qui trompe les nobles cœurs ; il se dit qu'on le croit sur terre, qu'on le veut saisir et qu'il fuit de nos mains fermées, qu'on le croit proche et qu'il a déjà disparu...

Maitre Jean devine qu'il n'est qu'un amour, l'unique, celui qui n'est plus du monde...

Et le nez levé, deux doigts aux lèvres, il envoie de petits bécots à l'étoile.

Georges d'Espèrès.

Le "TURCO"

Un journal très intéressant
Qu'on lit une fois par semaine,
Et qui n'est point judaïsant
C'est le « Turco » ; feuille africaine !

Antiquif par dessus tout,
Il n'est pas laferrière
Sans trêve, il jette à l'égoût
Les méfaits des dreyfusistes !

Et puis il détient le record
Des calembours, sans aucun doute,
Avec le Télé plus d'accord
Depuis qu'il a fait fausse route.

Un jour, aux « Mots de la fin »
Dans cette... feuille on a dû lire,
Que le Télé, cet arlequin,
Valait une unité cachire ?

Croyant épater ses électeurs,
(Aujourd'hui de plus en plus rares),
Il racontait aux électeurs
Que le Télé était un gramme ?

Prophétisant son avenir,
De façon aussi remarquable :
Ainsi devait s'évanouir
Cette feuille judaïsable ! ! !

Le Turco et l'Espresso sont kilo !
Voilà pourquoi le Télé est gramme ! !
En attendant qu'il soit zéro,
L'équivalent de son programme !

Commyss'R

POUR LA PATRIE

C'est aujourd'hui, à 2 heures, au Vélodrome de Mustapha, qu'auront lieu les grandes fêtes organisées par la presse algéroise en vue de la construction d'un bateau sous-marin.

Nous sommes certains que la vaillante et patriotique population algérienne répondra au chaleureux appel qui lui est fait.

Un accouchement au régiment

Le bataillon avançait péniblement sur le long ruban de la route qui se déroulait à l'infini dans la plaine du Chélif. On venait de quitter Orléansville où nos zouaves y avaient fait séjour. Tout à coup un homme s'affaissa comme frappé d'insolation. Le major mandé immédiatement le fit relever par deux de ses camarades. Constatación faite, la chaleur seule l'avait terrassé. — « Comment se nomme-t-il ? demanda le major. »

Chloumou, M'sieu l'major, répondit un des hommes qui l'avait relevé. « Cela ne m'étonne pas d'un juif, répliqua le major. Emportez-le à l'ambulance, à l'étape je verrai ce qu'il a. — Les deux zouaves emportèrent le juif à la voiture et vinrent reprendre leur place dans la colonne. »

Lorsqu'on fut arrivé, le major alla retrouver Chloumou qui semblait être toujours plongé dans l'état comateux.

Je vais bien voir s'il est réellement malade se dit le major. Il sortit une pièce de monnaie de sa poche et la fit sonner sur le sol. Chloumou ouvrit les yeux et son regard se dirigea, avide, vers la pièce.

Ah ! Ah ! mon gaillard dit le major, on ne veut plus faire les étapes à pied ! Un grognement plaintif fut la seule réponse du juif.

— Où te sens-tu mal ? ajouta le major. — Z'm'itouffe adonai. Désabillez-le. L'infirmier exécuta l'ordre. Il déroula la longue ceinture et sentant un amas sous le pantalon, il le déboutonna et en tira... une grande poupée, à la stupefaction des assistants. Oh ! ça va mieux ! soupira Chloumou. Où as-tu pris cela ? interrogea le capitaine qui venait d'arriver. J'l'a acheté à Orléansville ma capitaine c'est pour ma petite cousine Rachel.

Il fut prouvé que Chloumou n'avait rien acheté à Orléansville : aussi le Conseil de Guerre l'envoya à Biribi accoucher à son aise de tout ce qu'il veut.

Il casse des cailloux sur les grandes routes et le soleil ne lui cause plus d'étourdissement.

Eha.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits ; *Carmen*.

Le Soir ; *Coppélia* et *Trente ans ou La Vie d'un Joueur*.

ALGER - Rue Bab-Azoum - ALGER

VINCENT BOLLEER

BLEUETS & DRAPEAUX ANTIJUIFS

GRANDE MISE EN VENTE DE

Pour l'arrivée de DRUMONT, RÉGIS

BLIDA. — Nous recommandons à la population blidéenne, la maison française et de confiance,

LE PETIT S'-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Vve Jean GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons de France et d'Alger

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémite, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Préviens sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

f. Laffitte



La bénédiction des poignards : (Scène tragico-comique par le sénateur (vèrente).



Supplément du Nouvel Antijuif

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !

La brigade des Sifflets



LAFERRIÈRE, GÉRANTE, LUTAUD ET PRADELLE (en chœur). — Messieurs les agents, voici de bons sifflets à deux sous, il faut vous en servir pour aller recevoir Rochefort, Drumont et Max Régis.
UN AGENT. — Et quand nous aurons bien sifflé ?
UNE VOIX (dans la coulisse). — Vous danserez, tas d'imbéciles !...

ALLONS AU DÉBARCADÈRE

Le Gouverneur Laferrière a fait courir le bruit, par ses mouchards, qu'une manifestation aurait lieu tantôt, à l'arrivée de Drumont, Rochefort, Max Régis et leurs amis.

De même il a eu l'imbécille audace de télégraphier en France au juif Rothschild pour que nos amis ne puissent s'embarquer sur un navire à grande vitesse et arriver par conséquent très tard.

Tout cela est une manœuvre grotesque tendant à faire croire à des bagarres possibles et à diminuer l'importance de la grandiose manifestation projetée.

Que le Peuple soit sans crainte.

Il n'y aura aucune contre-manifestation. — Les couards resteront dans leurs antres, Pradelle tout le premier.

Et quelle que soit l'heure à laquelle nos hôtes débarqueront, c'est l'unanimité de la population qui viendra les acclamer.

A ces manœuvres grotesques, nous répondrons par des ovations plus nombreuses et plus vibrantes.

Et si, par impossible, quelques fous ou quelques ivrognes essayaient de se servir des instruments de musique que leur a donnés Laferrière, le Peuple saura répondre à ce défi et corriger proprement ces agents provocateurs.

NOS GRAVURES

La brigade des sifflets. — Laferrière aimant la musique, il a fait mander ses mouchards et leur a distribué des sifflets.

Ce qu'il y a de fâcheux pour Laferrière c'est que ses mouchards eux-mêmes, qui se moquent de lui, reçoivent des sifflets qui ne siffleront pas.

Laferrière en sera pour ses frais d'orchestre.

L'acte le plus cocasse de cette comédie en plusieurs actes est celui où le Gouverneur, Gérénte, Lutaud et Pradelle procèdent à la distribution, contre dix ou vingt-cinq centimes, de ces sifflets qui resteront aphones.

France et Algérie. — Herzig rend bien l'opinion générale qui va accueillir tout à l'heure l'arrivée de Drumont, Rochefort, Max Régis et leurs amis. C'est en somme l'union de la France intelligente et libre avec l'Algérie non moins intelligente mais encore avide de liberté, qu'a cimentée notre Directeur Max Régis.

Désormais l'Algérie, grâce à lui, sera au premier plan de l'actualité en France.

L'A

Bleuets du Jour

A l'occasion de l'arrivée de Rochefort et de ses amis, la vaillante antijuive qu'est Mme Alisse met en vente de superbes bleuets à dix centimes.

Les pétales des ces jolies fleurs antijuives, entourent gracieusement un ovaire tricolore.

C'est du plus bel effet. Les antijuifs envahiront les magasins de la Maison Alisse, rue d'Isly ou place du Gouvernement.

Nouvelles à la main

Un candidat malheureux aux dernières élections, réprimande son fils :

— Il paraît que tu ne fais aucun progrès en classe, lui dit-il ?

— Et toi papa, répond le gosse, en as-tu fait au collège électoral ?

Calino va se marier :

— Rondez-vous ? lui demande sa fiancée.

— Jamais, répond l'ineffable gâteux.

— Comment pouvez-vous l'affirmer.

— Je suis resté toute une nuit sans dormir, pour m'en assurer !

Après avoir attendu son tour pendant 40 minutes, le Vieux Louette se présente à l'unique guichet de la poste et fait peser une lettre.

— Elle pèse 1 gramme de trop, fait l'employé, il faut un timbre de trois sous en plus ;

— C'est ça, pour qu'elle pèse davantage encore !

Manœuvres des Judaisants

Nous amis savent que cinq ou six ligues destinées à combattre le parti antijuif ont été formées à Alger. Pradelle et Kling sont les chefs des groupes de Mustapha.

Les gens de l'Echo des Mouchards et du Radicoco flanqués de Guillemain et Dupuy président les réunions d'Alger, Robbazz dirige celles de Bab-el-Oued.

Gérénte, le pasteur Gérénte, est leur sous-chef suprême. Quant au grand-chef, vous le connaissez tous, il loge dans les palais somptueux que nous lui payons et il est le digne valet de Sa Majesté le Juif roi de France.

Ces gens là, servis par quelques familles, escrocs, marlous, bons à tout faire et payant même au taux de 3 francs chaque pauvre hère qui veut bien aller chercher chez eux, un sifflet ont monté une contre-manifestation dont nous connaissons les ligues.

Nous allons vous les dévoiler, chers amis, afin que vous ne vous ne vous laissiez pas surprendre.

Le plan des intellectuels, juifs, marlous et mouchards est simple et facile à déjouer.

Il comprend deux manœuvres à opérer simultanément.

La première consiste à se porter de bonne heure au débarcadère et le long des rampes descendant sur les quais. Occupant ces emplacements les premiers, nos ligueurs munis de sifflets, œufs etc. s'efforceront d'empêcher nos amis d'approcher.

Au moment du débarquement, ils siffleront ferme sous la conduite de Pradelle et de de Vialar ; ils essaieront d'entourer les voitures de Drumont, Rochefort, Régis et leurs amis ; ils chercheront à disloquer le cortège tandis que des rampest de quelques maisons juives, il feront pleuvoir leurs œufs et ordures.

La 2^e manœuvre consiste à se masser en plus ou moins grand nombre près des troupes qui doivent occuper certains points importants du boulevard. Nos ligueurs ainsi postés provoqueront nos amis et dès que ceux-ci feront mine de leur répondre, les lâches supports des youpins se replieront derrière les troupes et celles-ci qui ont reçu une consigne des plus sévères seront lancées sur le peuple antijuif par un Makoko quelconque qui se perchera encore au Palais Consulaire.

Vous voilà avertis, amis, ouvrez l'œil et du calme.

Politique gubernatoriale

Décor. — Palais d'Hiver. — Bureau des renseignements.

Personnages. — LAFERRIÈRE, DESCLAUX, LAURENS, MOUSSAT, BASSET, LE TALHOUIDEC, BATAIL, NICAISE, POLICIERS, MOUCHARDS, QUELQUES YOUNGINS.

I

LAFERRIÈRE, seul dans son bureau examine des notes. Devant lui une liasse de billets, quelque menue monnaie et une sonnette. — Cré nom d'un chien ! quel jour... C'est aujourd'hui Sainte Touche et je ne croyais pas avoir une si forte somme à payer... Bref, je vais avertir Rothschild. (Il sonne).

II

DESCLAUX, apparaît ; il s'incline obséquieusement. — Vous avez sonné Monsieur le Gouverneur...

LAFERRIÈRE, sec. — Oui. Tenez, écrivez. (Il dicte). Rothschild — rue Laffitte, Paris — Envoyez fonds au plus tôt, suis à sec. Tout va bien. Edouard.

DESCLAUX hésitant. — Un télégramme... vous ne craignez pas que...

LAFERRIÈRE froissé. — Soyez tranquille. Veillez pour que rien ne transpire... du reste ce n'est pas votre affaire... Faites l'appel, je vous prie.

DESCLAUX appelant. — Laurens... Moussat...

III

Ces derniers entrent, saluent, et tendent chacun une note.

LAFERRIÈRE à Laurens. — Un peu exagérée savez-vous votre note... faudrait un peu en rabattre...

LAURENS interloqué. — C'est que... nous avons inventé un nouveau péril... et entre nous soit dit ; je crois que... ça a l'air de prendre.

MOUSSAT, grattant ses poils de cochon. — D'autant plus que nous avons expédié à l'œil plus de 4.000 journaux dans l'intérieur.

LAFERRIÈRE. — Bon, bon, continuez.

Il leur tend un paquet de billets. Laurens et Moussat saluent poliment. (Ils sortent.)

IV

DESCLAUX, continuant. — Basset, Talhouidec. (Ils entrent.) Talhouidec qui semble avoir la cuite a des renvois de satisfaction.

LAFERRIÈRE à Basset. — Et vous !... à quel sujet vous prélevez trois cents francs de plus qu'à l'ordinaire ?

BASSET. — Comment vous ne savez pas ? mon rédacteur Talhouidec a manqué de tuer le matamore.

TALHOUIDEC entre deux hoquets. — Et... Et... et s'est fait casser la g... ; même que... que...

LAFERRIÈRE. — Bon ! bon, tenez, et f... ichiez-moi la paix.

TALHOUIDEC, sortant le journal de Barbezieux de sa poche et le tendant au Gouverneur. — Tenez, voici la « Paix », vous me la ferez rendre au « Café de Paris » où je vais boire un verre à votre compte. (Ils sortent.)

V

DESCLAUX, continuant sur un ton de commissaire-priseur. — Batail.

Ce dernier entre en habitude. Il tend la main au Gouverneur puis il lui dit à l'oreille : « Je suis heureux de vous rencontrer, car en qualité de plus ancien... serviteur, je voulais vous demander une petite augmentation.

LAFERRIÈRE, lui tendant son argent. — J'y avais déjà pensé, cher Batail, mais... ce sera pour le prochain règlement.

VI

Pendant ce temps, Desclaux a filé. Laferrière ne voyant plus le petit pot à tabac, l'appelle vivement. — Desclaux ! Desclaux ! d'où venez-vous donc, nom de nom ! nous en avons une vingtaine encore à payer et vous me faites perdre un temps infini.

DESCLAUX, balbutiant. — Je viens de boire une goutte ; j'avais le gosier tellement sec que...

LAFFERRIÈRE, radieux. — Au fait, vous avez raison. Renvoyez-moi tout ce monde à Lutaud. La police ça le regarde ; et faites-nous servir quelque chose. A Nicaise qui attend qu'on l'appelle. — Voulez-vous faire comme nous Monsieur Nicaise.

Le rideau tombe,

Tabarin.

VENGEANCE DE REBECCA

Ce satané Hauser — pour les dames : Ruben — le brocanteur si en renom de la rue de l'Arc, dans la capitale de la Côte d'Azur n'est pas, tant s'en faut ! un modèle parfait de fidélité aux ordonnances de la Synagogue et du Talmud.

Penchant vers la quarantaine, luron bien tourné, au moins en apparence, il a épousé, pour ses blancs et nombreux dours, une Rebecca défrachée, bonne tout au plus à figurer au rang des natures mortes au poussiéreux étalage du bric à brac moyen-âgeux. Et sans doute lassé des vieilleries au milieu desquelles il vit non moins que des caresses par trop superficielles de sa miquette moitie, avec des risettes provocatrices et des sussurements audacieux il accueille les jolis minois de la Baie des Anges qui pour la vente ou l'achat se fourvoient dans son antiquailleux capharnaüm.

Grâce à la dot matrimoniale, les conquêtes lui sont faciles et, parmi les complices aimables de ses... oubliés libertins, une surtout l'a subjugué au point que, volontiers, il lui ferait escabeau de sa personne pour conquérir la lune si, tant soit peu, cette conquête titillait la convoitise.

Elle est de formes superlativement sensationnelles et se recommande du nominatif non moins sensationnel de Gracieuse.

Etrangement suggestive en ses sautilllements gentils de biche épeurée, comme bercée en des balancements de mystérieux ondins elle va, tous les soirs, favorisée par la complicité crépusculaire des platanes bordant le Pavillon, vers un pavillon aux rustiques panneaux de chaume où, à l'intérieur exquieusement capitonné, dans le quartier silencieux et solitaire de St Roch, le fils d'Israël l'attend.

Nous ne profanons pas de notre indiscretion le seuil de cette alcôve rustique où, en des communions sacrilèges, au souffle impudique de Juda se prostitue la fille de l'antique Niké.

Un soir de mal, cependant que le volage Ruben se dirige pédestrement vers l'eden où Gracieuse viendra offrir et agréer le... quotidien tribut, Rebecca, instruite de ses amours clandestins, au trot d'un coupé se précipite avec son père vers le mystérieux colombier et, munie d'une clé-façonnée sur celle même de l'infidèle, y précède la pigeonne et le pigeonneau qui ne tarderont pas à y venir roucouler.

Oh ! dans ce colombier, combien de témoignages cruels pour le cœur, de la délaissée !...

— Regarde ! se lamente-t-elle. Et aux regards scandalisés de son père, elle expose une fine batiste papillonnée de faveurs bleues, subtil atout féminin de la coupable volupté.

— Regarde ! Et dans ses mains tremblantes, sur l'ivoire d'un bristol, dans un enlacement non équivoque, comme versés dans les suaves langueurs de la suprême caresse, sa rivale et son mari inhumainement lui sourient.

De par le Dieu d'Abraham, elle se vengera ! Un plafond auquel, en des poses plus ou moins chastes, folâtraient anges mignons et amours roses s'étend comme un velours sur le reposoir que Gracieuse et Ruben se plaisaient à orner de fleurs les plus suaves de Cyprès.

Et ce plafond forme avec le toit un vide auquel un minuscule escalier en torsade donne accès.

C'est de cette cachette providentielle que, dissimulée par des tentures démodées, Rebecca assistera aux ténébreuses intimités de son mari et de sa rivale, à leur insu.

Elle a congédié son père et désormais seule, dans un silence douloureux elle attend les misérables dont, à l'avance, les félicités illicites ulcèrent son cœur horriblement.

Un bruissement de gravier foulé a trahi des pas qui s'arrêtent au pavillon. Un frou-frou caractéristique promène son impatience au rez-de-chaussée. La présence de la pigeonne se révèle dans un soupir.

Tandis que délivrée d'atours maintenant superflus, dans les flacons complaisants elle puise l'essence qui la rendra plus chère, l'amant déjà, la couvre de ses plus folles caresses, la brûle de ses plus enivrants baisers.

Et sur l'autel de leurs adorations mystiques leurs cœurs unifiés entonnent le cantique divin, tandis que dans l'âme de l'outragée, s'enfoncent — éclairs d'acier — les soupirs triomphants de la sublime ivresse.

Longtemps ils chantèrent les baisers !

(A suivre).

Louis Vincent.

POSTE RESTANTE

Alors que j'épluchais les annonces matrimoniales de mon journal avec le vague espoir de réaliser enfin le mariage confortable qui me sortirait d'un célibat odieusement parsemé de déjeuners à 1 fr. 10 — pain à discrétion — et d'amours à 2 fr. 50 la tranche, mes yeux tombèrent — sans se faire mal, d'ailleurs — sur un entrefilet ainsi conçu :

Mons. bien, phys. agr. ép. dem. ou v. priv. de sajamh. dr. et chaussant 40 1/2 E. B. T. p. r.

Comme je ne suis ni demoiselle, ni veuve, mais pourvu d'une superbe paire de moustaches et de tous les ornements dévolus au sexe masculin, j'aurais dû passer outre et continuer à chercher l'héritière que — j'aime à le croire — le hasard me tient gentiment en réserve, mais, intrigué, je me mis à réfléchir et à me demander par quelle aberration ce monsieur bien et d'un physique agréable ne croyait trouver le bonheur définitif qu'avec une demoiselle chaussant 40 1/2 et lui apportant en dot une jambe de bois.

Pour savoir la vérité je n'avais qu'à écrire au monsieur bien ; c'est ce que je fis en ces termes :

Monsieur,

« Venue au monde avec une jambe de bois, si j'ose ainsi dire, et chaussant 40 1/2 du pied gauche, je me suis vue jusqu'ici délaissée par des épouseurs remplis de préjugés, bien que j'eusse des yeux bleus assez naïfs, des cheveux longs comme la queue d'un cheval arabe, un nez presque grec et une bouche pleine de promesses.

« La Providence qui a voulu que chaque pot trouvât son couvercle, m'a créée pour votre bonheur, je le vois par l'annonce de ce matin.

« Veuillez donc m'écrire pour m'apprendre si le portrait que je vous ai tracé de moi vous séduit et si les raisons qui vous ont déterminé à fixer vos conditions me permettent de compter sur une fidélité perpétuelle.

« Recevez, etc.

« Q. K. C... Poste restante.

Le lendemain matin je recevais la lettre suivante :

Mademoiselle,

« Je me précipite à votre pied pour vous offrir mes hommages ; vous êtes mon unique espoir ici-bas puisque je n'ai pas reçu d'autre proposition que la vôtre.

« Ayant eu la jambe écrasée par l'automobile de la duchesse d'U... et chaussant 40 1/2 du

pied droit, je me vois, avec mes faibles appointements, obligé de me faire confectionner sur mesure des chaussures que je paye les yeux de la tête, les marchands ne voulant pas dépareiller leurs paires.

« Si vous le voulez bien, à nous deux nous ferons la paire, à ma charmante, et nous suivrons le chemin de la vie en narguant les bottiers qui voulaient nous exploiter.

« Envoyez-moi votre photo que je la colle avec ivresse sous mon gilet de flanelle.

« Et croyez-moi pour la vie votre

E. B. T... Poste restante.

Je mis soigneusement sous enveloppe à cette adresse une photographie que j'avais rapportée du Sénégal ; un portrait de femme nègre aux cheveux crépus bardés de suif, avec un anneau dans le nez et des seins tombant jusqu'aux cuisses.

Il y a huit jours de ça et je n'ai pas encore reçu de réponse.

L. Lebégue.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits ; *Rigoletto* et *Trente ans ou La Vie d'un Joueur*. Le Soir ; *Faust* et *Le Courrier de Lyon*.

Rue Bab-el-Oued, 8, ALGER

VINCENT BOLLE

BLEUETS & DRAPERS ANTIQUAIRE

GRANDE MISE EN VENTE DE

Pour l'arrivée de DRUMONT, ROCHEFORT, RÉGIS

BLIDA. — Nous recommandons à la population blidéenne, la maison française et de confiance,

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Vve Jean GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons de France et d'Alger

Aux Fumeurs Antiquais

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antiseptique, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

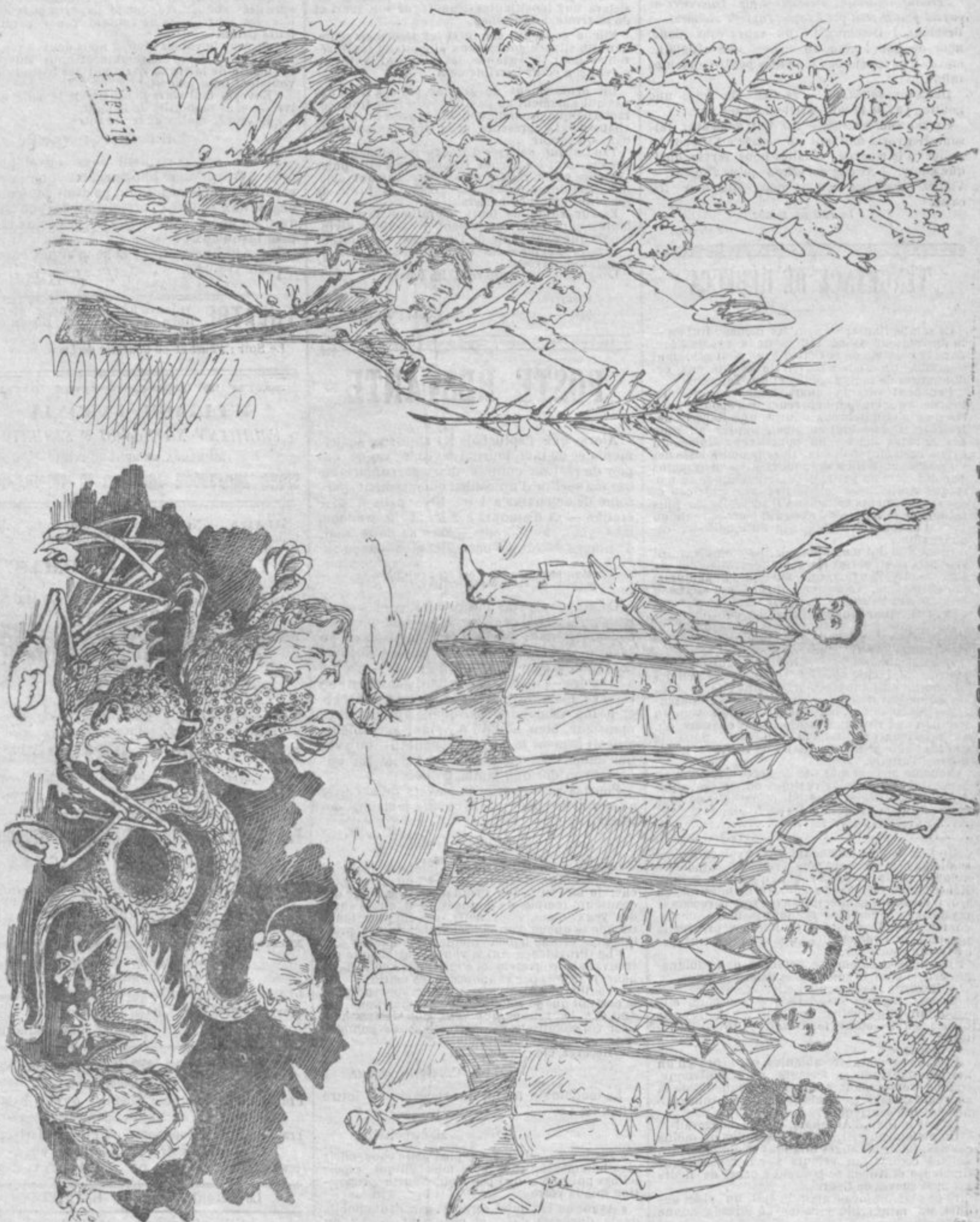
Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antiquif. — PAUL CARRÈRE

France et Algérie



Les juifs ont voulu faire l'Algérie à la France et vendre la France à l'Etranger. — Unissons-nous pour défendre en elles la Patrie Française !



Supplément du Nouvel Antijuif

E. FERTZ

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Une opération délicate

NOS GRAVURES

Une opération difficile. — Lundi dernier, sage-femme, médecins, chirurgiens étaient soucieux. Pensez, de tous côtés, ils étaient appelés pour de délicates extirpations de sifflets avalés la veille.

Enfin, grâce à des émollients, à des trachéotomies, tout s'es bien passé et nos chevaliers du sifflet sont tous sur pied.

L'Etat-Major des Sifflomanes. — S'ils avaient su !... Enfin, ils ne s'en sont pas mal tirés tout de même. Les ecchymoses commencent à prendre cette teinte lie de vin et bientôt il ne leur restera plus que le souvenir de cette chaude journée. Mais quel cuisant souvenir tout de même !

L.A.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, en matinée à prix réduits : *La Poupée* ; Le Soir : *Manon et Froufrou*.

PETITS DIALOGUES

Il n'est pas question de religion.

Mossé YAMINO, Roumain, et Mossé CRAPSMANN, Alsacien d'outre-Rhin.

C. — Ché né puis buis bas di tout gombrendre pourquoi les Français né feulent pas tolérer notre religion que nous ne bradiguons pas beaucoup zependant...

Y. — Ma moi, ze ne bouis pas comprendre, Mossé Crapsmann, pourquoi vous affichez notre sainte religion, vous autres les Youddis d'Allemagne et d'Autriche... Nous, les Youddis d'Hongrie, de Roumanie, et de Serbie, et du Levant, quand nous sommes in fiancé, nous né disoun pas deu tout qué nous sommes de la religion d'Israël — qué Zéhovah la prodédzé !... — Nous affermonss qué nous sommes librés-pensours fri maçons et qué nous avons aucoune religion. On nous croit tout à fait é et on asète nos tapis, toiles cirées, éponzes, pierres ponces, ecétera, et cetera...

C. — Tut za, tut za, Mossé Yamino, za dépend de la loys où nus obérons... Fus safez, moi, avec mon zale accent, ch'aurai peau tire qué ché souis lipre-benseur et vranc-mazon, ça ne prendrait pas di tout ! Et l'on tirait : « Foyez-fus ce misérable chuif qui feut se gacher, comme zi son nez et son accent ne le tésignaient pas comme un youtre de Francfort sur le Rhin ! » l's auraient absolument tort, t'ailleurs, gar mon famille est orichinaire de Hambourg...

Y. — Ta, ta, ta, vous pourriez bien aussi adoucir votre assent ! Nous otrez, les Youddis

dou Levant, nous parlons bon Français comme les Massellais à pi près !

C. (ironiquement). — Pas tut à fait, tut te même. Fus bariez engore plis tout !...

Y. — Né nous dispoutons pas pour ça, cher Mossé Crapsmann. Dou resté, vous faités bien tout de même, de dire qu'on nous persécuté à cause de notre religion... Y a encore de nombreux Français qui croient qué c'est la pource vérité ! Vous, donqu., dités touzours que vous voulez simplement osservé le Talmoud ; et nous, les Youddis dou Levant et dou Soud, nous tassérons de persécuter les cléricaux pour faré attendre lou Peuplé... Ça douréra ce que ça courra !

C. — Yamino mon ami, les antichifs tisent auzi qu'ils sont tolérants te notre religion, mais qu'ils en feulent zeulement à notre race...

Y. — La ratsé, la ratsé ! Per bacco !... Ma, voyons ouu peu, vous, Crapsmann, vous êtes Allemand... Zé souis Roumain, moi ! Est-ce que ça nous empesse pas d'esséré de bouns Français !

C. — Oui, oui, che sais... Ché tis za tus les chours ! Zeulement, la férité de la férité c'est que nous ne sommes ni Roumains, ni Allemands, ni Français : Nus sommes chuifs !

X...

Lire tous les matins

L'EXPRESS ALGÉRIEN

Journal de grande information

Mort aux Juifs

Hymne antisémite

I

La France a vu pâlir son ciel brillant de gloire !
D'odieux séducteurs ont trompé ses enfants !
Ils ont tous étonné leur hymne de victoire
Ils ont dit : « C'en est fait ! Nous sommes triomphants »

Nous la voyons pâle et sanglante,
Gémir au sein de ses douleurs !
Le glaive en sa main défaillante
Que peut-il, rouillé par les pleurs ?
Jadis si puissante et si fière,
Maintenant soumise à nos lois,
Brisons son orgueil éphémère,
Foulons à nos pieds tous ses droits.

II

Israël ! c'est en vain que sous ton arrogance
Tu voudrais ravalier les enfants des Gaulois.
Nous tous, fils des croisés, nous avons la vaillance,
Nous ne fléchirons pas ; nous reprendrons nos droits.
Ah ! trop longtemps ton joug infâme
A souillé ce sol frémissant !
Que peut-il sortir de ton âme
Que de pervers, de dégradant ?
Nous lutterons avec constance,
Tes coups nous laissent sans effroi.
Tu ne prendras de notre France
Ni l'or, ni le sang, ni la foi.

III

Jeunes ! serrons nos rangs, redoublons de courage,
Que pas un d'entre nous ne manque à cet appel,
En vain nos ennemis frémissent pleins de rage,
Ils ne sont que d'un jour : Dieu seul est immortel ;
Luttons toujours, luttons sans craintes
Pour la France et la liberté !
Il est passé le temps des plaintes,
Il faut agir : l'heure a sonné
Laissons là des pusillanimes
Qui n'ont d'antijuis que le nom.
Déjà pour les cœurs magnanimes
La gloire brille à l'horizon.

IV

En ces jours assombris, pleins de luttres critiques,
France, tu nous implorés, et tu nous tends les bras.
Nous saurons te venger, nous serons héroïques
Et, nous te le jurons, tu ne périras pas.

Sous les plus riches d'espérance,
De nos splendides Trois Couleurs,
L'âme pleine de confiance
Nous lutterons avec ardeur
Pour écraser la troupe impie
Des vils suppôts de Lucifer :
Les juifs, les maçons sans patrie
Ignobles valets de l'enfer !

V

France ! ton front meurtri mais couvert de noblesse
Jette encor des rayons d'ineffable splendeur
Nous avons entendu le cri de ta détresse,
Tu renaitras bientôt avec plus de grandeur.

Tes dieux t'ont faite immortelle
(Conserve un invincible espoir ;
Vois notre troupe fraternelle :
Tous accomplirons leur devoir),
Nous croyons à ta mission sainte ;
S'il faut marcher jusqu'au trépas,
Nous mourrons tous, heureux, sans crainte,
Car toi, France, tu ne meurs pas !

Auguste Godefroy Viillard.

VENGEANCE DE REBECCA

(Suite et fin).

Dans une dernière communion de leurs lèvres, ils murmurèrent « à demain », et tandis que, furtivement, l'époux infidèle s'engageait dans une ruelle vers le chemin de St-Roch, en des sautilllements gentils, favorisée par la complicité crépusculaire des platanes, Gracieuse tournait ses pas vers la cité, le long du Paillon.

Durant l'atroce supplice auquel volontairement elle s'était condamnée, la femme Hauser avait eu toutes les peines à maîtriser sa nature si légitimement révoltée. A un moment, abandonnant sa cachette, dans un élan de fureur blessée, elle avait franchi le premier degré de l'escalier pour se précipiter vers le couple et se venger. Mais soudain arrêtée par une inspiration illuminée, avec sur les lèvres un sourire bestial et, dans les yeux, les flammes de la rage, dans un soupir à son tour elle murmura : « A demain » !

L'amant de Gracieuse qui avait précédé sa légitime moitié au capharnaüm moyen-âgeux l'accueillit avec une amabilité insolente dont l'excès attisait en l'âme martyrisée le brandon déjà si ardent de la jalousie délirante la main sur le poignard, près du tombeau.

Le demain venu, bien avant l'heure fixée, pour la rencontre des amoureux, par le même coupé de la veille, Rebecca se rend au colombier capitonné et, la physionomie éclairée d'une expression de satisfaction solennelle, du plus mignon flacon au banal pot à eau, elle soumet à une manipulation infernale tous les récipients présidant aux différentes toilettes des cythériens tourtereaux.

Comme la veille, retraite derrière les tentures démodées, dans une diabolique ivresse elle attend.

Et ainsi que la veille, à l'heure où les crêtes lointaines s'estompent des floconneuses pâleurs du soir, à la porte du pavillon nouvellement s'arrêtent les pas froufrounants de Gracieuse.

Le temps est lourd. Le soleil a été brûlant comme à l'ordinaire, à la hâte elle se délivre des atours superflus. Les flacons complaisants lui offrent, avec leurs senteurs séductrices, leurs désirables fraîcheurs. Et ses formes irréprochables s'emprennent des embaumements qui la rendent plus chère.

Un cri de douleur retentit...

... pour l'épouse c'est le triomphe,

Un deuxième cri...

Rébecca exulte.

Dans une déchirante exclamation de sa poitrine, en détresse sur les tapis soyeux Gracieuse se tord dans un horrible désespoir...

Un instant retenu sur le seuil du reposoir, Hauser se précipite pour la soulager.

— Ma toute belle ? !...

— Là !... là !... secours !...

— Ange adoré !...

— Là !... le feu ! mon Dieu !...

Sur une affreuse plaie — interdite à nos regards — l'amant pratique des ablutions avec le liquide puisé au pot à eau.

— Ciel !... pitié !... l'enfer !... Ruben !...

Mais Ruben vient de sentir ce feu s'attacher à lui et ses mains dévorées par des lancements de plus en plus aigus ont laissé échapper le récipient en l'inondant d'un acide plus cuisant que la lave incandescente d'un volcan.

— Ruben !... ô mon Ruben !...

Au milieu d'indicibles contorsions ce dernier cri s'éteint sur les lèvres livides de Gracieuse.

En proie à des souffrances inouïes, paralysé, aphone, auprès de sa maîtresse qui se meurt, l'amant supporte toutes les tortures des damnés.

En ce moment, la tête haute, le front serein, la bouche entrouverte par un cynisme révoltant Rébecca apparaît.

Aussi impassible devant la poignante agonie de sa rivale, qu'insensible aux attendrissantes supplications du mari implorant sa pitié, froidement elle laisse tomber : « Le Dieu tout-puissant d'Abraham m'a vengée ! » Et l'âme doucement bercée par une joie ineffable, elle s'éloigne d'un pas léger.

Hauser le brocanteur si en renom de la rue de l'Arc ne reparut plus, jamais, à l'antiquailleux capharnaüm. Et le lendemain de cette scène tristement mémorable du colombier exquisement capitonné, à l'heure où les crêtes lointaines s'estompaient des floconneuses pâleurs du soir, de rares fidèles accompagnaient de leur piété un cercueil, la long du Paillon.

C'était le cercueil de Gracieuse.

Louis Vincent.

A LA FRANCE

ET

AUX FRANÇAIS

Le vampire a sucé ton sang de noble reine !
Et croyant te séduire en un tintement d'or,
Il a su te jeter en la sanglante arène
Où la meute aussitôt s'acharne après ton corps.

Ne les voyez-vous pas tigres à face blême ?
Se ruer d'un seul bond la gueule tout en sang.
N'entendez-vous donc pas cette voix que l'on aime
Appeler au secours, ceux qui sont ses enfants ?

Français, laissez-vous violer votre patrie
Par ceux qui la voudraient livrer à l'étranger.
Courbez-vous le front pour acclamer l'orgie
Et n'allez-vous donc pas terribles la venger ?

Encore quelque temps, une heure, une minute
L'aiguille, en son cadran, va bientôt la marquer
Cette courte seconde où nous verrons la chute
Du vampire, du juif qu'il nous faut étrangler.

France ! tu resteras la France belle et pure,
Bientôt, nous laverons la trace des Judas...
Tu as crié : « A moi ! » Ecoute ! sur la dure,
On entend un bruit sourd, ce sont tes fils soldats !

Max-Carlo.

UN BAL AU VÉLODROME

Ce soir, à 8 heures et demie, Bal paré et masqué au Velodrome, dans la vaste salle du Skating si appréciée des valseurs. A 11 heures, grande bataille de confetti.

Le bal sera précédé d'une séance de patinage.

Prix d'entrée : 0 fr. 75 pour un Cavalier et 0 fr. 25 pour une Dame.

Manœuvre Déloyale

Tout le monde avait prévenu ce pauvre Mobillon : « Un gentleman comme vous, lui avait-on dit, ne peut se battre avec John Barleycorn. C'est un homme disqualifié ; ne lui cherchez pas querelle, cela ne peut avoir que de fâcheuses conséquences pour vous. » Mais comment raisonner avec un homme ivre ?

Au surplus, voici les faits dans toute leur simplicité : Mobillon, déjà éméché, entre avec ses amis dans le café : le gérant se précipite, gracieux, remuant sa serviette sur les tables, comme un chien reconnaissant agite la queue en voyant entrer son maître. John Barleycorn était déjà attablé près du comptoir. Il en était à sa sixième absinthe, un traitement dépuratif, paraît-il, qui lui est prescrit par son médecin : il doit se garder du vin et ne boire que des amers.

Tout semblait respirer la paix. Par malheur, John Barleycorn se met en tête d'allumer sa pipe : première allumette qui rate, seconde de même, puis troisième et ainsi de suite, second porte-allumettes ; rage de John. Au même instant un garçon à la fâcheuse idée d'ouvrir la porte de la cour et de remplir des carafes d'eau à la pompe. Mobillon, à cette vue, de l'autre bout du café et malgré les exhortations de ses amis, se met, avec un entêtement d'ivrogne, à interpellier Barleycorn :

« Allume donc ta pipe à la pompe... allume donc ta pipe à la pompe... allume donc ta pipe à la pompe... »

C'était stupide, mais que faire ? La fin de tout cela était facile à prévoir. Au moment précis où la troisième interpellation de Mobillon correspondait à l'épuisement du dernier porte-allumettes, Barleycorn se lève, traverse le café et giffle Mobillon. Entre nous, il ne l'avait pas volé. On s'interpose : on sépare Barleycorn ; quant à Mobillon, il se sépare de lui-même.

Que faire ? Une gifle est une gifle. Il n'y a que les patrons qui puissent retirer le pain de la bouche de leurs subordonnés. Dans notre monde, c'est impossible, et le patron du café assiste terrifié à cette scène, impuissant à la conjurer.

Au surplus, il se trouve toujours là des amis prêts à faire un petit tour à Meudon et à glaner un bon déjeuner. Des témoins sont aussitôt constitués et la rencontre est décidée pour le lendemain matin.

Les amis de Mobillon étaient inquiets. On savait Barleycorn capable de tout. Ne l'avait-on pas soupçonné, dans de précédentes rencontres, d'avoir porté une cotte de mailles, des gants de fer et une chemise goudronnée ? Les témoins étaient sur leurs gardes.

Sur le terrain, on examine soigneusement, sans en avoir l'air, les vêtements de Barleycorn, rien de suspect, chemise molle (d'ailleurs il n'en possédait point d'empesée), gants souples, rien à dire. Allez Messieurs !

Mais, dès le premier engagement, voici que Barleycorn rompt brusquement, plante son épée en terre et refuse de continuer. On s'approche, on l'interroge.

— Inutile d'insister, dit Barleycorn froidement, je ne me battra pas contre un adversaire déloyal, je suis en état d'infériorité manifeste.

Cette fois on inspecte minutieusement les vêtements de Mobillon, rien d'anormal.

— Oui, oui, dit Barleycorn, ne faites pas semblant de chercher, il ne s'agit pas de la chemise ni des gants, regardez plutôt la tête de mon adversaire.

Tous les yeux se fixent aussitôt sur la figure de Mobillon. Chose navrante à dire, Barleycorn avait raison, Mobillon avait la gueule de bois !

W. de Pawlowki.

Rue Bab-el-Oued, 6, ALGER

VINCENT BOLLEER

BLEUETS & DRAPEAUX ANTIJUIFS

GRANDE MISE EN VENTE DE

Pour l'arrivée de DRUMONT, ROCHEFORT, RÉGIS

BLIDA. — Nous recommandons à la population blidéenne, la maison française et de confiance.

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Vve Jean GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons de France et d'Alger

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémite, combustible sans chloro ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

florent

L'Etat-Major des sifflomanes





Supplément du Nouvel illustré **ANTI-JUIF**

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



L'hydre Juive

NOS GRAVURES

Edilité - Hygiène publique. — Grâce au courage de notre maire et de ses adjoints, Alger peut respirer un peu d'air pur.

C'est égal, il faut avoir le cœur rudement solide pour pouvoir, sans en mourir, procéder à une tentative de désinfection aussi dangereuse que celle du Préfet Lutaud.

L'hydre juive. — Veille, hydre en carton sur la porte de ton enfer. Déjà des têtes sont tombées, Lépine, Guillemain ont mordu la poussière, les autres vont bientôt les suivre.

L.A.

AVIS

Nous mettons tous nos amis en garde contre les fausses listes de souscription qui pourraient leur être présentées. Il n'y a que deux listes qui circulent : celle des Dames du Souvenir et celle des Comités.

LA JUSTICE POUR TOUS

Audience correctionnelle

L'HUISSIER (appelant). — Affaire François Xérès, laceration d'affiche ! !

LE PRÉSIDENT (rogue). — Prévenu, levez-vous ? Vous êtes accusé d'avoir déchiré l'affiche Dupuy dans la nuit du 15 au 16.

L'ACCUSÉ (essayant de se justifier). — M'sieu le Président...

LE PRÉSIDENT (furieusement). — Taisez-vous ! Vous êtes né en territoire algérien, de parents espagnols naturalisés français. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

L'ACCUSÉ. — M'sieu le Président...

LE PRÉSIDENT (qui vient de donner un coup de bonnet à droite et à gauche). — Ça suffit, chenapan... un mois de prison... à l'expiration de votre peine vous serez expulsé. A un autre !

L'HUISSIER (appelant). — Affaire Jacob, attentat à la pudeur ! !

LE PRÉSIDENT (précipitamment). — Huis-clos ! Huissier, faites évacuer ! (descendant de son comptoir en se hâtant, la toque à la main, vers le mal-faiteur annoncé, que les gendarmes introduisent). Donnez-vous la peine d'entrer, cher monsieur Jacob. (S'adressant aux juges). Messieurs, voici M. Jacob, l'estimable M. Jacob, notre hôte.

LES JUGES. — Soyez le bienvenu, monsieur.

M. JACOB. — Très honoré, croyez-le.

LES JUGES. — Tout l'honneur est pour nous, monsieur.

LE PRÉSIDENT. — Descendez donc de votre banc, cher monsieur Jacob. Huissier donnez une chaise.

M. JACOB (qui s'est assis, ayant autour de lui MM. les Juges). — Il fait très chaud ici.

LE PRÉSIDENT (empressé). — Avez-vous soif ? On va vous servir des rafraîchissements, bière, sirop, vermouth, grog...

M. JACOB (avec un sourire fin). — Non pas de grog... une simple orangeade.

LE PRÉSIDENT. — Huissier, une orangeade pour M. Jacob. (Tirant de son jupon un étui à cigares). Fumez-vous ?

M. JACOB. — Oui, mais si vous permettez, j'allumerai une pipe.

Tous. — Mais certainement, comment donc !

LE PRÉSIDENT (insinuant). — Maintenant, vou-

lez-vous que nous causions un peu de votre petite... aventure ?

M. JACOB (qui fait une grimace). — Heu... Heu...

LE PRÉSIDENT. — Excusez-nous... nous ne vous retiendrons pas longtemps, et puis nous arrangerons cela pour le mieux...

M. JACOB. — Non, franchement, je préférerais remettre cela à une autre fois, si vous le voulez bien. Ne me gâchez pas le plaisir de cette première entrevue...

LES JUGES (pour rendre la politesse). — Vous avez raison, cher monsieur. Parlons plutôt de l'affaire...

(Et la causette prend une allure familière du meilleur ton).

LE PRÉSIDENT (se levant au bout d'une demi-heure). — Allons, cher monsieur Jacob, au plaisir de vous revoir. A huitaine... à huit jours, veux-je dire.

M. JACOB (serrant les mains des juges). Echanté, messieurs, de votre connaissance... Heu... Est-ce que... est-ce que...

LE PRÉSIDENT (encourageant). — Désirez-vous quelque chose ? Dites ; nous sommes à votre disposition.

M. JACOB (prenant son courage à deux pattes). — Voilà : je m'embête énormément en prison ; il y a quinze jours que j'y suis, et dame... (il ricane canaillement).

LE PRÉSIDENT (l'air entendu). — Diable... c'est délicat... Enfin si vous y tenez beaucoup, je vais vous prêter mon bureau... et l'huissier ira vous chercher la... le nécessaire.

L'HUISSIER (gouailleur). — Brune ou blonde ?

Le Hutin.

AVIS

En raison du tirage toujours croissant de notre Supplément illustré, MM. les Commerçants qui désireraient avoir une annonce dans cette feuille, sont priés de s'adresser directement à M. l'Administrateur du Journal, 34, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha. (On peut traiter par correspondance).

La Gamme des Vendus

I

Connaissez-vous Messir'Coco ?

Ho ! Ho !

Connaissez-vous messir'Coco

Ce dégoûtant rasta qui prône

Comme un vilain pou sur un trône !

Connaissez-vous messir'Coco ?

Do, ré, mi fa, sol, la, si, do.

Ho ! Ho !

II

C'est un putois qu'a du toupet ;

Hé ! Hé !

C'est un putois qu'a du toupet ;

Qui la fait au grand matador

Pour satisfaire les rois de l'or.

C'est un putois qu'a du toupet ;

Re, mi, fa, sol, la, si, do, ré.

Hé ! Hé !

III

Tant mieux pour lui s'il réussit.

Hé ! Hé !

Tant mieux pour lui s'il réussit.

Mais je crains que sa bravade

N'entraîne sa dégringolade

Tant mieux pour lui s'il réussit ;

Mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi.

Hé ! Hé !

IV

Connaissez-vous le gros verrat

Ah ! Ah !

Connaissez-vous le gros verrat

Qui au Télé pond des chroniques

Clichés usés d'arrière-boutiques

Connaissez-vous le gros verrat ;

Fa, sol, la, si, do, ré, mi, fa.

Ah ! Ah !

V

Et son cher patron Barbe-en-tôle,

Popol

Et son cher patron Barbe-en-tôle,

L'agent galeux des friponnades

Qu'aura bientôt la bastonnade.

Et son cher patron Barbe-en-tôle ;

Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol.

Popol.

VI

Connaissez-vous Nid-à-Mosca ?

Gaga,

Connaissez-vous Nid-à-Mosca ?

Vieillard poussif et cacochyme

Qu'a sur la conscience plus d'un crime.

Connaissez-vous Nid-à-Mosca ?

La, si, do, ré, mi, fa, sol, la.

Gaga

VII

Connaissez-vous ce p'tit colis ?

Hi ! Hi !

Connaissez-vous ce p'tit colis ?

Qu'est fils d'un bouffé et d'une pipelette,

Qui ressemble à une andouillette.

Connaissez-vous ce p'tit colis ?

Si, do, ré, mi, fa, sol, la, si.

Hi ! Hi !

VIII

A tous ces pantes je dis « zut » !

Qui « zut » !

A tous ces pantes je dis « zut » !

Ainsi qu'au torchon l'Élégramme,

Pour qui je monte ici la gamme.

A tous ces ventus je dis « zut » !

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.

Tas de brutes !

N. Tompe.

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ

Salomon Brabitou était un garçon très bien élevé dans son genre, qui sentait fort l'huile rance, avait les cheveux noirs crépus, le teint basané et le nez crochu comme un bec de vautour. Son allure d'homme cagneux, sa face où respirait l'amour de l'argent, sa grande redingote lui prenant correctement la taille, lui donnaient tout à fait l'air d'un israélite de bon famille.

Il se croyait, du reste, très joli et ne passait jamais devant une devanture de magasin sans jeter un coup d'œil de côté pour admirer la grâce ? ! et la prestance de sa petite personne. Souvent même, alors il s'arrêtait, feignait de regarder les étalages, et découvrant son chef pouilleux, il ajustait de ses doigts fins et crochus les boucles de son épaisse chevelure qu'il avait eu soin, avant de sortir, d'oindre de pommades et d'huiles grasses.

Dans le quartier des juifs il passait pour être un gentleman très distingué et ses succès n'entamaient pas souvent sa bourse, car jamais il n'avait fait à ses maîtresses le plus petit cadeau ; tout au plus avait-il offert un petit bouquet de deux sous à celle qui, plus hardie que les autres, s'en était remis à sa générosité pour un souvenir de lui qu'elle voulait avoir.

Or, voici ce qu'il lui arriva un jour à ce propos. Ayant rencontré derrière la synagogue la belle Ziza, il se confondit en protestations d'amour et ne cessait de répéter, en lui posant sur les mains ses baisers les plus chauds : « Oh ma bête, dis qu'il m'aime. » Ziza qui, depuis longtemps aimait Salomon, lui répondait qu'elle l'aimait toujours *fic tout son cœur* et dit qu'elle voudrait bien avoir de lui un gage de son amour ; elle ajouta qu'un bracelet ferait tout son bonheur. A ces mots Salomon se recule d'un pas et d'abord

comme s'il n'avait pas entendu « C'qu'il a dit ?... » puis se remettant : « Madmoizille, dit-il, mon père y m'a dit quand y l'iti bas mourt : brends touzours, ti donne zamais. Adieu ! z'ti prêtra bas moun cœur, z'ti dounnera bas mime oun braslit » et il partit répétant longtemps : « C'qu'il a dit ? c'qu'il a dit ? Adonai, adonai ».

A. Boulou.

VARIÉTÉS

Le lendemain de la débacle

La scène se passe dans la salle de rédaction du journal dreyfusard l'Aurore.

Scheurer-Restner arrivé bon premier est assis au coin du feu et fisonne d'une main fébrile.

Dans un coin de la salle, le vieux juif Jéchonias, trésorier du Syndicat, compulse un volumineux registre sur lequel est inscrite une longue kyrielle de noms plus ou moins propres suivie de chiffres plus ou moins importants.

Le jeune Jonathan, en livrée, se tient près de la porte, et remplit l'office d'introduit. Il annonce Mathieu Dreyfus.

Scheurer, se levant tout guilleret et les bras tendus :

Tiens, voilà Mathieu,
Comment vas-tu ? ma vieille.

MATHIEU, d'un air sombre. — Le temps n'est pas à la rigolade, la main puissante de Jéhovah s'est abattue sur Israël, et il me semble entendre la voix de Jérémie criant sur nous : malheur ! malheur !

Scheurer, à part. — Pas précisément réjouissant, le frère, ce n'est pas comme le jour où il m'a décidé à allumer le pétard.

Jéchonias grommelant. — Oui, et un pétard qui coûte déjà 35 millions, c'est une chère fusée.

JONATHAN, d'une voix glapissante. — MM. Clémenceau, Clovis Hugues, Mirbeau, Monod...

CLÉMENCEAU. — Suffit ! va chercher à boire.

YVES-GUYOT. — N'oublie pas l'absinthe.

CLÉMENCEAU. — Asseyons-nous, et délibérons sur les circonstances très critiques où nous nous trouvons en ce moment. D'abord je dois vous dire que pour rendre complètes nos lumières, nous sommes en communication directe avec notre cher Zola, grâce au fils téléphonique que voici.

— Allô ! allô !
(Une voix pâteuse se fait entendre) — Le temps d'achever mon quartier de boudin, et je suis à vous.

Jéchonias. — Dieu d'Abraham ! il est des nôtres et il mange du boudin. Faut-il s'étonner si la malédiction divine retombe sur nous !

CLÉMENCEAU. — Clovis, tu as la parole !
CLOVIS HUGUES, rejetant en arrière sa longue chevelure absalonique :

Là-haut, dans le ciel noir, voici venir l'orage. La foudre nous menace, entendez-vous, amis. Le fracas du tonnerre à travers le nuage. Sur terre et dans le ciel, partout des ennemis. Eh quoi ! tous ces millions, faudra-t-il qu'on les perde, Sommes-nous destinés à tomber dans...

Allô ! allô ! Vite ! Zola, un mot qui rime avec perde.

ZOLA. — Merde !

CLOVIS HUGUES. — Merci, ça y est.

CLÉMENCEAU. — Tout cela ne nous avance à rien, et nous perdons un temps précieux. Voyons ! Jéchonias, combien avons-nous en caisse ?

Tous en chœur. — Très bien ! très bien !

Jéchonias. — Juste 30 deniers.

Les convives, à l'annonce de ce chiffre, se regardent avec stupeur, et Yves Guyot laisse tomber son absinthe.

MATHIEU DREYFUS. — Défense de toucher à cette somme, elle appartient de droit à mon frère.

(Jonathan apporte une lettre que Clémenceau lit en faisant la grimace et dont voici la teneur :)

— « Nous ne pouvons plus marcher pour des sous on reçoit trop de gnons et on perd trop de casquettes.

Le dernier prix pour les aminches et moi est de 50 ronds, c'est à prendre ou à laisser. »

La Terreur de Montmartre.

P. S. — Faudra aussi une nouvelle provision de casse-tête et de cannes plombées.

MIRBEAU. — Et dire qu'il nous faut entrer en relations avec des gens de cette espèce, nous, les intellectuels !

DE PRESSÉ. — Les voies du Seigneur sont impénétrables, Samson s'est bien servi d'une mâchoire d'âne.

(Jonathan annonce le grand rabbin Zadoc-Kahn.)

(Tous se lèvent avec empressement excepté Yves Guyot.)

ZADOC-KAHN. — Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vous bénisse et qu'il détourne de nous sa colère !

Tous ENSEMBLE. — Amen !

ZADOC. — Notre cause périlleuse et le navire va sombrer. Prosterné devant Jéhovah, j'ai imploré son secours, et sa voix s'est fait entendre à mon oreille :

« Je veux, m'a-t-il dit, que tous ceux qui ont pris en main la délivrance du martyr se fassent circoncire : c'est à toi qu'est échu le soin de faire respecter ma volonté ! »

(Tous les convives se regardent ahuris et dirigent leurs yeux du côté de la porte : mais Zadoc se place en travers.)

JONATHAN. — Taupmann, l'opérateur.

Un robuste gaillard pénètre dans la salle, porteur d'une trousse qu'il dépose sur la table en s'écriant : A qui le tour ?

C'est alors une bousculade et un sauve-qui-peut général.

Tous veulent bien taper à la caisse, mais aucun ne veut tâter du sécateur, et voilà pourquoi les dreyfusards sont f...ichus.

Alarie.

UN JOLI TRIO

Air : Cadet-Roussel.

*Lew, Manau, Bard, sont trois malins
Ils font marcher tous les rabbins
De la Chambre criminelle.*

*Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Bard, Manau, Lew sont épatants.*

*Lew, Manau, Bard, dans leurs arrêts
N'oublient jamais leurs intérêts
La justice est bagatelle.*

Ah ! ah ! ah !...

*Lew, Manau, Bard sont convaincus
D'aimer d'abord les beaux écus ;
Leur souci c'est leur escarcelle.*

Ah ! ah ! ah !...

*Lew, Manau, Bard remplis d'égards
Portent des grogs à M'sieu Picquard
Lew met le rhum à la cannelle.*

Ah ! ah ! ah !...

*Bard met le sucre et le citron,
Le vieux Manau sent si c'est bon !
Chacun son tour tient la chandelle.*

Ah ! ah ! ah !...

*Lew, Manau, Bard ont avorté
Et perdu leur sécurité ;
Ils ont tous du plomb dans l'aile.*

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment !

Bard, Manau, Lew sont mal portant.

*Lew, Manau, Bard sont bas tous trois :
La justice a repris ses droits ;
Il faut pas trop se fier d'elle.*

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment !

Bard, Manau, Lew sont pas contents.

G...

Un Mariage juif

Nous empruntons à notre confrère l'Echo Tunisien, les lignes suivantes :

On célébrait en grande pompe le mariage de la fille du gros Brunswik, l'entrepreneur des travaux des Prisons, et toute l'élite de la juiverie locale était réunie en un banquet monstre où étaient étalées toutes les richesses amassées à la sueur... des prisonniers.

Monsieur Bloc, le marchand de chaussures et Monsieur Blum, le patron du Grand Bazar, étaient au nombre des invités et avaient pris place presque en face l'un de l'autre à la table du festin.

La conversation était devenue très animée, on parlait de tout dans toutes les langues.... Monsieur Blum crut le moment bien choisi et... prestement fit disparaître dans la poche de sa redingote le couvert d'argent qui se trouvait devant lui. Puis, sans se douter que son ami Bloc avait surpris son manège, se tournant de l'air le plus aimable vers son voisin :

— Eh bien, mon cher Elsenmann, les houplon ? ça marche-t-il comme fous foulez, cette année ?

Cependant le dîner touche à sa fin, et chacun est mis en demeure de « chanter la sienne ».

— Moi, dit Bloch en se levant, che ne sais rien tire, mais si fous foulez bien me le bermettre, che fait fous faire un betit te breditchidationb.

Puis, prenant le couvert d'argent qui se trouve devant lui :

— Fous foyez bien ce coufert l'archent ! A pien che le prends teligatement entre le bouce et l'intex et che le clisse tant la boche te ma retingote... Une... deux... trois !... Passez !... Le coufert toit se retrouver tans la boche te notre excellent ami Blum !...

Blum proteste, on le fouille et on trouve en effet le couvert d'argent. C'est un succès pour Bloc, on s'esclaffe de rire, on applaudit, c'est un triomphe.

.... Le lendemain, M. Brunswik constata que plusieurs pièces d'argenterie avaient disparu et entres autres, un couvert. Mais il ne s'en émut pas davantage. C'est à charge de revanche !

X...

VELODROME

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, grande matinée de famille au Velodrome, avec divertissements et jeux divers pour les grands et petits. Prix d'entrée : 0 fr. 50 et 0 fr. 25.

Le soir, à 8 h. 1/2, grand bal sur le ring, précédé d'un concours de patinage.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : Miss Heyllet et Boubouroche.

Le Soir : La Vie de Bohème et Coppélia.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE



Édilité -- Hygiène publique



Supplément illustré du Nouvel ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Laferrière-Quichotte et Lutaud-Pança

NOS GRAVURES

Répétition générale. — Les « Merles » société instrumentale bien connue avait fait une répétition générale pleine d'entrain et de fougue.

La première représentation fut aussi la dernière, car elle fut pleine aussi, mais... de frousse et de fugue! Ah! mes amis,...

Laferrère-Quichotte et Lutaud-Pança ou le Cervantès retourné. — Car ici c'est Lutaud-Pança qui lança Quichotte-Laferrère sur les moulins à vent — redoutables (des droits municipaux), et le laissa tomber tout net, sur son derrière.

L.A.

BIBELOTERIES

Le vieux souteneur Abraham

Abraham, fils de Taré était l'heureux époux d'une superbe femme, Sarah, grâce aux charmes de laquelle il fit son Chemin dans le monde.

La famine régnant au pays de chanaan, Abraham avec sa smala descendit vers l'Égypte, mais avant, donna à sa femme des conseils qui peuvent à juste titre passer pour des modèles du genre.

Voici, je sais que tu es une belle femme et il arrivera quand les Egyptiens t'auront vue ils diront : c'est la femme de cet homme et ils me tueront, mais te laisseront vivre.

13. — Dis donc je te prie, que tu es ma sœur, afin que je sois bien traitée à cause de toi.

14. — Il arriva donc si tôt qu'Abraham fut venu en Égypte que les Egyptiens virent que cette femme était fort belle.

15. — Les principaux de la cour de Pharaon la virent aussi et la louèrent devant le roi ; et elle fut enlevée dans la maison du Pharaon.

16. — Lequel fit du bien à Abraham à cause d'elle ; de sorte qu'il en eut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux. (Genèse Chap. XII).

Comme on le voit le métier de souteneur était fort productif.

Avec cette juive, le malheur entra dans le palais du roi qui la chassa, mais sans retirer à Abraham « très riche en bétail, en or et argent » ce qu'il lui avait donné.

Après différentes pérégrinations, Abraham alla à la cour d'Abimelec recommencer sa « bedide commerce » il dit à Abimelec en lui présentant Sarah ; C'est ma sœur ! Abimelec fit enlever Sarah (Genèse Chap. XX § 2). Pendant la nuit, Jehovah reprocha en termes durs à Abimelec de corrompre ce pauvre Abraham et au petit jour, le roi fit venir le mari complaisant et lui reprochant durement de lui avoir fait commettre le péché d'adultère en lui ayant présenté sa femme pour sa sœur.

Abraham ne fut pas court à cette réponse ;

Sarah est en vérité ma sœur, fille de mon père quoiqu'elle ne soit pas fille de ma mère : et elle m'a été donnée pour femme.

Comme on le voit, Abraham, souteneur et mari de sa sœur Sarah était le digne frère de l'iceste Loth et il faut avouer que le père Jehovah n'était pas un dégoûté pour entretenir commerce d'amitié avec de pareilles fripouilles.

Abimelec se conduisit en miché sérieux ; il prit des brebis, des bœufs, des serviteurs, et des servantes et les donna à Abraham en lui rendant sa femme ; il donna de plus, mille pièces d'argent au vieux souteneur qui « nagea » dans l'opulence.

Ce capital... qui était celui de Sarah, fut le premier capital du souteneur Abraham, qui avec Sarah, la marchande de sourires, inventa la nation juive.

Caliso.

ON DEMANDE des représentants ou dépostaires (articles de fumeurs), dans les provinces d'Alger et de Constantine. Ecrire avec références ou s'adresser chez M. Parmentier, Agent général 31, rue d'Isly — Alger — de 11 h. à 1 h. et de 6 h. à 7 h. Dimanche la matinée.

CHANSON ANTIJUIVE

Le juif est sale et peu brave et endurant.

H. HEINE.

Quand les youpins s'en vont par un,
On les distingue à leur parfum ;
Car, pour un Bloch ou pour un Schmo'll,
Se laver est un acte fol
Et la propreté... c'est le vol.

Quand les youpins s'en vont par deux,
Et que vous leur parlez mal d'eux,
Ils disent : « C'est intéressant,
Prêtons l'oreille à ce passant...
A raison de vingt-cinq pour cent. »

Quand les youpins s'en vont par trois,
Si vous les traitez plusieurs fois
D'infâmes cochons de youddis,
Ou de traitres ou de bandits,
Ils disent : « On l'a déjà dit ».

Quand les youpins s'en vont par six,
Si vous leur bottez le coccyx,
Le joyeux coccyx de chacun
Vous répondra, sans trouble aucun :
« N'entrez pas, il y a quelqu'un ».

Quand les youpins s'en vont par vingt,
Vous pourriez les cogner en vain
Sur leur appendice nasal ;
Ils diraient, trouvant ça normal :
« Vous ne vous êtes pas fait mal ? »

Quand les youpins s'en vont par cent,
Si vous jugez intéressant
De vous former un peu les bras,
Vous pouvez taper dans le tas,
Car le juif plie et ne rend pas.

... Et s'ils se lèvent à cent mille,
Pour protester avec Emile,
Il suffira d'un régiment
Pour les conduire simplement
Vers leur bon pays allemand.

Jean Gondezki.

AVIS

En raison du tirage toujours croissant de notre Supplément illustré, MM. les Commerçants qui désireraient avoir une annonce dans cette feuille, sont priés de s'adresser directement à M. l'Administrateur du Journal, 34, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha. (On peut traiter par correspondance.)

AMOURS JUIFS

Déconvenue

Il y a de fausses mauresques, comme il y a de fausses maigres.
Sagesse des Nations.
(Liv. IX - Ch. XIII).

Nous étions à quelques milles d'Alger, dont on apercevait vaguement, au loin, les constructions hétéroclites disposées en amphithéâtre. Le coup d'œil était merveilleux et la mer d'un calme superbe.

J'accomplissais, sans trop de fatigue, ma huitième traversée, et j'avais hâte de reprendre ma place sous le ciel presque toujours azuré, qui constitue à n'en pas douter, le plus grand attrait de notre pays d'adoption.

Mon compagnon de voyage — on se lie toujours avec quelqu'un — un jeune et solide gaillard, blond comme les épis de la Beauce, était accoudé près de moi sur la balustrade du pont.

Il ne disait mot depuis un moment. Ses regards, apparemment indécis, mais dans lesquels se lisait bientôt une intense préoccupation, se portaient vers la rade dont les détails se précisaient de plus en plus.

Tout à coup, se tournant vers moi d'un geste familier qu'accusait une liaison vieille déjà de quarante-huit heures :

— Puisque vous habitez Alger ; ne connaissez-vous point me demanda-t-il, la belle Aïcha ?

— Aïcha ? Ce nom m'est tout à fait inconnu ! D'ailleurs, ajoutai-je, croyez-vous sincèrement aux beautés musulmanes ?

Et je ne me fis point faute ; vous pouvez m'en croire, de noircir ma description.

Mon compagnon me regarda avec surprise, fixant sur moi son regard maintenant clair, pénétrant, empreint d'une certaine inquiétude.

Je crus l'avoir froissé et, par compassion, je me disposai à estamper les ombres du tableau que je venais de tracer avec une brutalité évidemment coupable.

— Monsieur, reprit mon interlocuteur, consentez-vous à m'écouter ? La bonne grâce avec laquelle vous avez subi mon importunité depuis notre départ de Marseille m'est un sûr garant...

Je balbutiai quelques mots d'une banalité dont je vous fais juge.

Et Isidore Machavoine (j'allais oublier de vous dire qu'il m'avait remis sa carte) me raconta ce qui suit :

L'an dernier, ayant achevé mes études de médecine, je vins à Alger chargé par mon père de régler d'importantes affaires. Ma mission accomplie, je pus disposer de quelques jours que j'employai à visiter les environs de votre coquette et grande cité.

Un beau matin, j'errai, seul, sur le chemin du Télémy. Des groupes nombreux de femmes, la plupart voilées, défilaient devant moi.

Tout à coup, l'une d'elles, dont le costume, les allures et l'entourage ne semblaient la distinguer des autres en aucune façon, s'affaissa brusquement. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle. Je me précipitai et, non sans peine, pus faire accepter mes secours.

J'eus comme une vision ! L'Autre était blonde, celle-ci était brune. Et cependant, ce regard, ces yeux, ce corps admirablement sculpté, d'une beauté marmoréenne... N'était-ce pas le portrait d'une femme que j'avais follement aimée ? Il y a quelques années, au début de mes études et qui, brusquement, avait disparu du Quartier-Latin, me laissant dans le cœur, dans le sang, je ne sais quelle attirance et quels après désirs.

Vous avez compris, n'est-ce pas ? Que je suis amoureux fou d'elle, et vous devinez le but de mon voyage ?

Isidore Machavoine, fils et héritier direct du célèbre fabricant d'essence d'arrêtes de poissons venait de clôturer son émouvant discours. J'en pleurais presque.

Une mauresque capable d'inspirer un tel amour. Isidore était malade, sans nul doute !

Je ruminais une ordonnance de ma façon pour assurer la guérison radicale de mon jeune docteur, quand j'aperçus devant moi la Mosquée. Nous étions dans le port.

A quelques jours de là, on me présenta, au Casino Music-Hall, une charmante personne qui eut jadis quelques démêlés galants avec un beau militaire de glorieuse lignée, dont un ascendant a... déposé dans l'histoire un mot célèbre.

Cette gracieuse dame m'invita à un souper d'intimes pour le lendemain, et j'en obtins l'autorisation d'amener avec moi Isidore, estimant qu'un souper chez une femme capiteuse est encore le meilleur des remèdes au mal d'amour.

Ce fut une superbe soirée dont quatre créatures divines et peu rebelles faisaient tout le charme.

Au dessert, après absorption consciencieuse de quelques coupes de champagne, ma gracieuse hôtesse me glissa un mot dans le tuyau de l'oreille :

— Mais votre ami est muet comme une douzaine de carpes, triste comme un bonnet de coton ? Coralie qui est en face de lui en est tout chose !

De fait, Isidore était moins que fêlé. Il avait l'air sinistre, sinistre comme Laferrière.

Et cependant, moi, je laissai remplir pour la dixième fois ma coupe, au fond de laquelle gisaient, si je m'en souviens bien, tous les dieux de l'Olympe...

J'étais dans un ravissement complet, et mon âme d'ordinaire si tendre, restait insensible à la préoccupation évidente d'Isidore et de Coralie.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, je m'étais les cheveux qui me faisaient un mal affreux, quand Isidore Machavoine, l'héritier direct du célèbre fabricant d'essence d'arrêtes de poisson, entra brusquement dans ma chambre, en criant :

— Un louis, la mauresque, un louis ! De stupéfaction, je laissai tomber ma brosse à dents ! Isidore serait-il devenu complètement fou ?

— Oui, un louis, continua-t-il avec chœur, Aïcha, mon ami, la suave Aïcha ! la provocante Aïcha !

— Eh bien ?

— Eh bien, la brune Aïcha, c'est tout bêtement la blonde Coralie, mon cher ! Et la blonde Coralie n'est qu'une sale youpine ! C'est de la blague vos Mauresques ! Je cours au bateau !

Isidore Machavoine, fils héritier direct du célèbre fabricant d'essence d'arrêtes de poisson, partit, en effet, le soir même.

Hier, j'ai trouvé dans mon courrier la lettre suivante :

Mon très cher ami,

« Décidément la parfumerie fait des progrès. Je suis maintenant épris d'une rousse dont les traits ressemblent à s'y méprendre à ceux d'Aïcha la brune et de Coralie la blonde. Elle joue dans les Russes (types, n'écrivez pas les rosses) au Concert d'Automne.

« Quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas de venir sabler chez moi quelques coupes de champagne. J'en ai de marque excellente.

« Mais hâtez-vous ! Ma rousse commence à déteindre, et Pierre Loti nous affirme qu'il y a en Indoustan, d'adorables créatures dont le cours n'est pas encore trop élevé.

« Je vous envoie mes amitiés bien sincères.

Isidore MACHAVOINE.

Et voilà comment j'ai réussi à guérir de l'affreux mal d'amour, Isidore Machavoine, fils et héritier direct du célèbre fabricant d'essence d'arrêtes de poissons.

Toby.

NOUVELLE A LA MAIN

RAPPORT. — Le sergent-major lit le rapport du colonel :

« Huit jours de prison aux sapeurs Durand et Boutreau parce qu'ils ont tué un gendarme qui passait. »

Le sergent oublie l'A aspiré et fait une liaison avec le t.

Le colonel :

— Comment ont tué ? Et huit jours de prison seulement ?

— Avec une H, mon colonel, avec une H ! rectifie le sergent-major.

Le colonel :

— Vous me flanquerez un mois de clou à l'homme de service qui a laissé sortir ces sapeurs avec leurs haches.

Entendu dans un magasin juif de nouveautés de notre ville :

— Voyez, madame, quelle belle étoffe, inusable et un brillant, un cachet ! C'est pure laine, madame.

— Je crois plutôt...

— Que croit madame ?

— Que c'est un tissu... de mensonge !

A MAX RÉGIS

Le jeune et vaillant champion de la Cause Antijuive

Dans l'horrible tourmente où le pays s'affole, Ta voix comme un clairon a retenti soudain ; Et dans les cœurs français, sous ta chaude parole Fait aussitôt glisser l'espoir du lendemain.

Honneur à toi, Régis ! que la vive auréole Qui couronne ton front de jeune paladin, Soit pour tous les Français la lueur qui console ! Qu'elle guide leurs pas au triomphe prochain !

Car, il faut à tout prix que le vampire immonde, A tout jamais chassé par l'orage qui gronde, Ne puisse consommer son forfait infernal.

Va ! laisse dire ceux qu'offusque ta jeunesse, Comme si le courage était un droit d'ainesse ! En avant, fier Régis, on attend ton signal !

Un Jeune Goy.

ECHOS

Au Théâtre. — La juive est une femme horrible, physiquement et moralement, mais la Juive est un opéra remarquable et goûté de toutes les oreilles artistiques.

C'est pourquoilami Saugey, certain du bon goût de nos concitoyens, sur les instances de ses abonnés et de son nombreux public, a décidé de nous offrir ce chef d'œuvre.

Malheureusement, au dernier moment Mme Catalan, qui devait remplir le rôle de Rachel s'est trouvée subitement indisposée ! Et de méchantes langues, comme on en retrouve, ont commenté désagréablement cette « relâche » forcée.

Mme Catalan est une artiste de mérite qui a obtenu déjà de nombreux succès auprès du public algérien, qui l'applaudira encore à la première occasion.

Vive la Lyre et A bas les Juifs ! — Dans sa réunion de mercredi dernier, la Lyre Algérienne, a procédé à la reconstitution de son Comité.

La nomination du Président a été ajournée à une date ultérieure.

Ont été nommés :

Vice-président, E. Gimer ; Trésorier, M. F. Godard ; Secrétaire, M. C. Reinholdt ; Assesseurs, MM. H. Bounot, C. Pozzi, E. Barrère, J. Lachaud et A. Falco. La direction artistique reste confiée à M. Moëbs.

Le prochain concert offert aux membres honoraires est fixé au Samedi 11 mars 1899.

Un bon tour

Connaissez-vous Jacques Laval, le peintre de paysages. En voilà un farceur ! C'est le plus joyeux des rapins, je crois bien, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de travailler ferme et dur, à preuve ces deux récompenses qu'il a enlevées haut la main au Salon, ce printemps dernier.

Cet été il se promenait dans la Creuse, à la recherche de quelque coin de terre qui pourrait lui fournir le sujet d'une toile. Il se promettait de revenir le lendemain se rendre compte de l'effet du soleil levant sur certain paysage qu'il venait de noter dans son esprit quand, derrière

une haie, il aperçut un paysan dans une posture qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. Le besoin avait été si pressant que le bonhomme ne s'était pas trouvé en état de résister plus longtemps aux impérieuses exigences de dame nature.

Jacques Laval prit un air sérieux, solennel, boutonna sa redingote et, sans autre préambule, se mit à demander au paysan son nom, celui de ses parents, son âge, où il demeurait, etc. Le campagnard, effrayé à la fin de ces questions et de l'attitude grave du peintre, comprit qu'il s'agissait d'une contravention. Une contravention, grands Dieux ! Que ne ferait pas un paysan pour l'éviter. Il supplia, de telle façon, le monsieur bien mis, qu'il traitait gros comme le bras « Monsieur le juge » que celui-ci finit par se laisser attendrir.

C'est bien, dit-il, pour cette fois je ne vous dresserai pas procès verbal, mais vous allez me faire le plaisir de ramasser votre ordure, de la mettre dans votre poche et de vous en aller... Voici d'ailleurs un journal que j'ai sur moi et que je vous remets »

Voilà le bonhomme à l'ouvrage. Il parvint enfin à ramasser, puis à mettre dans la poche de sa blouse l'objet du délit et s'en va, heureux d'en être, somme toute, quitte à si bon compte. Une blouse, ça se lave ; quarante ou cinquante francs d'amende, c'est plus sérieux.

Le peintre suivait sa victime. On passe dans un village assez grand. A la première boutique de boulangerie, Jacques Laval s'arrête, entre et demande le patron. « Tenez, lui dit-il, voyez vous cet homme, là-bas, il vient de vous voler un pain, il l'a mis dans la poche gauche de sa blouse. Je l'ai vu ».

Le sang du boulanger ne fit qu'un tour. Tomber sur le paysan, muet de surprise, lui mettre la main dans sa poche ne fut l'affaire que d'un instant... déchirer le papier qui contenait l'objet volé et saisir ce que vous savez ne fut également que l'affaire d'une seconde. Les deux hommes s'expliquèrent et l'un et l'autre reconnurent qu'ils avaient été dupes d'un de ces vauriens de Parisiens, — un peu tard, il est vrai.

J'en ris encore.

EL. J.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : *Manon* et le *Piège*.

Le Soir : *La Poupée* et *Latude ou 35 ans de Captivité*.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

Alger — 11, Rue d'Isly, 11 — Alger

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

Handwritten signature: Hooing



REPETITION GENERALE

Herzli

Handwritten signature or mark.



Supplément du Nouvel Antisémite

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antisémite, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



La Galette municipale Pradelliste

NOS GRAVURES

La galette municipale pradeliste. — Hardi ! les enfants... enlevez, c'est coupé ! A moi le gros tas, à vous... le reste. Dépêchons, dépêchons. — Il n'est que temps, v'là le balai qui arrive !

Ya ! M'siou Ménist' fit fire serbice 3 ans, va ? s' vo plait ! — Et Laferrière dit : « Voyez ces intéressantes vermines (victimes, pardon !) Et Zadok-Kahn s'écrie : « Dieu le veut ! Dreyfus l'ordonne... »

Et Freycinet ronchonne : ce qu'ils sont sales ces porcs-là...

Et puis Dupuy dit : « foutez-les dans un puits, je ne veux pas me tuer pour ces saligauds-là... »

L.A.

Ben, mon salaud !...

I

Qui qu'est qu'a dit qu'le *Télégramme*
Jamais personne ne diffame...
Qui qu'est qu'a dit qu'sa rédaction
A bien mérité d'la Nation ?
C'est toi, Ninand ? Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

II

Qui qu'est qu'a dit qu'le *Gouverneur*
N'était pas un vilain menteur...
Qui qu'est qu'a dit qu'ce vieux felon
N'était pas un caméléon ?
C'est toi, Saint-Kar ? Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

III

Qui qu'est qu'a dit que « *Plac'Soult Berg* »
Habite un préfet qu'a du nerf...
Qui qu'est qu'a dit qu'cet escogriff
N'a pas été vendu aux juifs ?
C'est toi, Poussah ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

IV

Qui qu'est qu'a dit qu'dans notre ville
La police était très habile...
Qui qu'est qu'a dit qu'nos bons agents
Étaient d'venus très obligeants ?...
C'est toi, Coco ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

V

Qui qu'est qu'a dit qu'mouchard de poche
Ne permet plus que l'on raecroche...
Qui qu'est qu'a dit qu'cet avorton
N'est pas le plus parfait cochon ?
C'est toi, Sodome ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

VI

Qui qu'est qu'a dit qu'à Mustapha
Le Mair' n'est pas un vrai goujat...
Qui qu'est qu'a dit qu'not député
Des Algérois avait soupe ?
C'est toi, « *Télé* » ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

VII

Qui qu'est qu'a dit qu'not sénateur
Aurait raison du grand lutteur...
Qui qu'est qu'a dit qu'ce flagorneur
N'était pas un odieux farceur ?
C'est toi, Trouille-à-Deck ? Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

VIII

Qui qu'est qu'a dit que not champion
Acceptait sa condamnation...
Qui qu'est qu'a dit que sa bravoure
S'affaiblissait de jour en jour ?...
C'est toi, Pédag... ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

XI

Qui qu'est qu'a dit qu'la *Politique*
N'était pas sujet à critique...
Qui qu'est qu'a dit qu'le *Parlement*
N'était pas un vrai charlatan ?
C'est toi, Mosca ? — Ben, mon salaud,
Il faut avouer qu't'as du culot !

X

Mais qui qu'a dit qu'tous les siffleurs,
Les rastaquouères et les ligueurs,
Le « *Télégramme* » et toute sa clique
Ne calaient pas un bon coup d'trique !
C'est « *l'Antijui* », brillant falot,
— Qui luit toujours, qu'a du culot !

S. Tompe.

Nouvelles à la main

Entre un artiste et un critique :
Qui préférez-vous ?
L'artiste !
Pourquoi ?
Parce que l'artiste vit de sa réputation, tandis que le critique vit de celle des autres !

Un magnétiseur est accusé d'un délit concernant sa profession :
— Pour démontrer mon innocence, s'écrie-t-il, je vais endormir le Tribunal !
— Accusé, répondit le Président, laissez ce soin à votre défenseur !

LE PETIT MALADE

LE MÉDECIN, le chapeau à la main. — C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

LA MÈRE DU PETIT MALADE. — C'est ici, docteur : entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon (je ne sais comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Il tombe !

LA MÈRE. — Tout le temps, oui, docteur.

LE MÉDECIN. — Par terre ?

LA MÈRE. — Par terre.

LE MÉDECIN. — C'est étrange... Quel âge a-t-il ?

LA MÈRE. — Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN. — Le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là !... Et comment ça lui a-t-il pris ?

LA MÈRE. — Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfila ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses petits pieds. Pouf ! il tombe !

LE MÉDECIN. — Un faux-pas, peut-être ?

LA MÈRE. — Attendez !... Je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur (je

vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN. — Voilà qui tient du merveilleux...

Je puis voir le petit malade ?

LA MÈRE. — Sans doute !

Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empressée de confitures séchées.

LE MÉDECIN. — Il est superbe, cet enfant-là !

Mettez-le à terre, je vous prie.

(La mère obéit. L'enfant tombe.)

LE MÉDECIN. — Encore une fois, s'il vous plaît.

(Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.)

LE MÉDECIN. — Encore.

(Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute, du petit malade qui tombe toute le temps.)

LE MÉDECIN, rêveur. — C'est inouï.

(Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras).

Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

LE PETIT MALADE. — Non, Monsieur !

LE MÉDECIN. — Tu n'as pas mal à la tête !

LE PETIT MALADE. — Non, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette nuit, tu as bien dormi ?

LE PETIT MALADE. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Et tu as appétit, ce matin ?

mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

LE PETIT MALADE. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Parfaitement. (Compétent.) C'est de la paralysie.

LA MÈRE. — De la para... Ah Dieu !

(Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

LE MÉDECIN. — Hélas ! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

(Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup) :

Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais...

(Puis, éclatant) :

Eh ! sacrédié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter avec votre paralysie ?

LA MÈRE, stupéfaite. — Mais docteur...

LE MÉDECIN. — Je le crois fichtre bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes sur la même jambe du pantalon !

G. C.

AVIS

En raison du tirage toujours croissant de notre Supplément illustré, MM. les Commerçants qui désireraient avoir une annonce dans cette feuille, sont priés de s'adresser directement à M. l'Administrateur du Journal, 34, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha. (On peut traiter par correspondance.)

VÉLODROME

La Direction du Vélo-drome de Mustapha organise pour aujourd'hui de grandes courses vélocipédiques.

Lesna, un des rois du demi-fond, essaiera, derrière son tandem infernal, d'abaisser le record du monde de l'heure et des 50 kilomètres. Nul doute qu'il ne réussisse.

Cette épreuve sera encadrée de courses sensationnelles, entre autres un military où paraîtra Ehrmann le champion algérois bien connu.

Le soir, grand bal sur le ring, brillamment illuminé.

A la Lyre Algérienne

Le bal masqué que la *Lyre Algérienne* organise pour demain soir, ancienne voûte de l'Exposition, à la Pêcherie, à l'occasion de la Mi-Carême, s'annonce comme devant remporter autant de succès que les précédents.

Le Comité n'a, d'ailleurs, rien négligé pour contenter les nombreux habitués de ces fêtes, si courues des amateurs de la danse.

ROLAND

La scène se passe au Théâtre de la Porte Saint-Denis.

PIEFFROY, dans la coulisse, attendant son entrée. — Quand je songe que dans cinq minutes j'aurai paru devant mon juge, j'en suis malade d'émotion.

(Applaudissements lointains.)

Hein, entendez-vous ? C'est Sarah... Elle joue la fille de Ganelon ; et avec un succès !... Moi, jusqu'ici, j'ai rempli l'humble emploi d'un messager sarrazin ; ça consistait à saluer Charlemagne et à lui remettre une lettre avec toutes les marques de la considération la plus distinguée. Je m'en tirais assez gentiment, mais enfin, comme effet produit, c'était plutôt limité. Or, Ledaim, qui remplit le petit rôle de Roland, s'étant trouvé subitement indisposé, j'ai profité de la circonstance pour faire un peu de chahut : je suis allé trouver Dubonnel, directeur de ce théâtre, je lui ai représenté que depuis dix-huit ans mon mérite avait été tenu sous le boisseau, que cela était ridicule de laisser le talent dans l'ombre en lui refusant systématiquement toute occasion de se produire, et j'ai conclu en sollicitant l'avantage de remplacer Ledaim au pied levé. Dubonnel, qui est un bon garçon, a accepté de me mettre à l'épreuve, en sorte que je vais débiter tout à l'heure dans le rôle de Roland, vingt lignes, dont je ne sais d'ailleurs pas la première syllabe ; oh ! mais là, rien ! pas une broque ! C'est même assez curieux, ce manque complet de mémoire chez un homme qui exerce la profession de comédien. Ainsi, voilà huit heures que je potasse mon rôle : hé bien, il n'y a rien de fait ; sorti de : « Ah ! ah ! voici ma fidèle armée ! » je ne me rappelle pas un mot.

(Philosophe.)

Ah ! et puis je m'en fiche, je prendrai du souffleur.

(Nouveaux applaudissements au loin.)

Crée Sarah, va !... Pourtant, j'ai encore deux minutes avant de faire mon entrée, si j'essayais de rassembler mes souvenirs... Voyons, j'entre en scène et je dis : « Ah ! ah ! voici ma fidèle armée !... » heu... Voici ma fidèle armée... ma fidèle armée !... parfaitement ; je ne me rappelle pas un mot. Jamais je ne pourrai en sortir.

L'AVERTISSEUR, accourant. — A vous ! A vous !

PIEFFROY. — Voilà !

(A part.)

Ah ! et puis je m'en fiche ; je prendrai du souffleur.

(Il entre en scène. Claque. Mouvement de curiosité. On entend : « C'est le débutant. Joli garçon ; joli costume ; belle tenue, » etc. Mélodrame à l'orchestre.)

PIEFFROY, jouant. — « Ah ! ah ! voici ma fidèle armée !... » euh...

LE SOUFFLEUR, à mi-voix. — « Voici mes vieux compagnons d'armes ; salut à mes preux ! »

PIEFFROY. — « Voici mes vieux compagnons d'armes, salut aux nez creux. »

(Rires dans la salle.)

LE SOUFFLEUR. — « O mes preux ! »

PIEFFROY. — Quoi ?

LE SOUFFLEUR. — « O mes preux ! »

PIEFFROY, rectifiant. — Aux lépreux ! Salut aux lépreux ! euh.

LE SOUFFLEUR, qui y renonce. — « Roland venant à l'avant-scène et posant la main gauche sur le pommeau de l'épée : Je suis le fameux paladin ! »

PIEFFROY. — Ah ! oui. (D'une voix éclatante). « Je suis le fameux Paul Adam ! »

LE SOUFFLEUR. — « Paladin ! Paladin ! »

PIEFFROY, se reprenant. — « Péletan, pardon je suis le fameux Péletan ! »

LE SOUFFLEUR. — « Auteur de Mon Nombril, légende illustrée. »

LE SOUFFLEUR. — Par cent faits. »

PIEFFROY. — « Par Sanfourche. » euh... euh... (A part). Je ne me rappelle pas un mot, c'est épouvantable. Avec ça le public commence à faire une tête !... tout à l'heure, ça va se gâter. (Haut). Heu... Heu...

(Tumulte à l'orchestre.)

LE SOUFFLEUR. — « Hé bien, mes preux. »

PIEFFROY. — Hé bien, l'épreux. »

LE PUBLIC. — Assez ! à la porte !

LE SOUFFLEUR. — « Aussi vrai que je suis Roland. »

PIEFFROY. — « Aussi vrai que je suis Laurent...

euh... Durand ! non, pas Durand... ; Chose ! »

LE SOUFFLEUR. — « Aussi vrai que je suis neveu de Charlemagne. »

PIEFFROY. — « Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne... »

LE SOUFFLEUR. — « Je suis content. »

PIEFFROY, avec autorité. — « Je suis Gontran. »

LE SOUFFLEUR. — « Avoir tant de vaillance... »

PIEFFROY. « Avorton de Mayence ! euh... euh... je suis Gontran, avorton de Mayence !... euh... euh... Salut aux lépreux ! »

Dans la salle, potin indescriptible. Huées, sifflets aigus, cris d'oiseaux. — Conspuez le débutant ! A la porte ! Le rideau !

PIEFFROY, justement indigné. — Oh ! vous pouvez faire du pétard si vous voulez, ça ne change rien à la question ! (Très affirmatif.) « Je suis Gontran, je suis Gontran, vous dis-je, et je suis également Laurent et même l'empereur Charlemagne ! » Honte et mépris à la cabale ! c'est une indignité de s'opposer ainsi à l'explosion des talents jeunes !

LE PUBLIC. — Au rideau ! des excuses ! On insulte les spectateurs !

LE SOUFFLEUR, qui tient bon. — « Sus aux Sarrasins. »

PIEFFROY. — « Suce un Sarrazin. »

LE PUBLIC. — Assez ! assez donc !

LE SOUFFLEUR. — Je veux voir tourner au-dessus de leurs têtes l'épée immense du grand Empereur !

PIEFFROY. — « Je veux voir tourner au-dessus de leurs têtes les pieds immenses du grand Empereur !

LE RÉGISSEUR, paraissant en scène. — Retirez-vous !

LE RÉGISSEUR. — A moi !

PIEFFROY. — !

(Entrent des machinistes, des pompiers, des garçons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. Hurlements dans la salle.)

PIEFFROY, soulevé de terre et amené à bout de bras. — Je n'ai pas fini ! C'est ignoble. On veut m'empêcher de me produire !... « Salut aux lépreux ! Salut aux lépreux ! Je suis... euh... Je suis Galswinthe... »

(Il disparaît.)

Georges Courtellanc.

NOTA. — Nous avons donné aujourd'hui ce morceau à titre d'échantillon des articles dreyfusards.

On voit de quelle façon on y traite l'Armée et nos gloires nationales !

Où coucher Agathe ?

Lorsqu'il s'était séparé de sa femme, Plantureau avait pris immédiatement à domicile et comme bonne à tout faire — pour parer, disait-il, *au plus pressé* — une ample flamande nommée Agathe, blonde, blanche et rose, dure et ferme au service.

M^{me} Plantureau avait judicieusement constaté que, né de la belle manière, comptant pour peu les soucis de la vie et n'ayant jamais connu Clairette Angot. « Su distinguer le mal du bien », son mari n'était nullement fait pour la pratique quotidienne des vertus conjugales et ne saurait jamais se comporter en bon mari, au sens plat du mot. Cela ne lui était d'ailleurs pas une once de son estime pour le bon garçon. En le quittant elle n'avait fait que rompre un mariage qui n'aurait jamais dû en être un. C'était pour chacun la liberté reconquise, mais ce n'était pas l'affection à jamais détruite.

Elle goûtait fort au contraire cette robuste carrure, cette gaillarde humeur et cette magnifique insouciance. Retirée chez ses parents, revivant la sombre vie de province parmi de graves et secs personnages, Madame regretta vite Monsieur.

Elle lui écrivit.

Plantureau ne répondit pas.

Dans sa paresse, quand il recevait un courrier un peu fort, il décachetait trois lettres sur six, en lisait deux sur trois et répondait — pas toujours à une sur deux. La malchance de Madame voulut que sa missive fût restée parmi les non-décachetées.

Son désir se ralluma d'autant mieux qu'elle se croyait plus formellement délaignée.

Elle prévint tout juste papa et maman, pila bagages et revint droit à Paris.

Le lendemain à cinq heures, un fiacre la déposait devant son ex-maison. Précisément son ex-mari sortait de chez lui. Il se trouvèrent nez à nez sur le trottoir.

— Louise ?... C'est vous ?... C'est toi ?...

— Hé bien, oui, c'est moi !... Il y a trop longtemps que je ne t'ai... me voici... vas-tu me renvoyer ?

Plantureau l'embrassa. Ils allèrent dîner ensemble. Ce fut une reprise charmante.

— Alors, tu me jures que tu m'as regrettée ? Je me suis renseignée. On m'a dit que tu ne sortais plus, qu'on ne te voyait plus nulle part. Alors pourquoi ne m'as-tu pas fait savoir que tu ne m'oubliais pas ? L'amour-propre, hein ?

Plantureau, toujours debonnaire, laissait dire, se laissait faire.

Ils entrèrent.

Pressée, frissonnante, Louise entraînait son Plantureau vers la chère chambre d'autrefois.

Or, la cuisinière Agathe était assise là, dans un fauteuil, près de la cheminée, attendant son maître, lisant un feuilleton, en peignoir, les manches retroussées sur ses forts bras blancs, et sa grosse gorge à l'aise hors du corsage déboutonné.

— Oh ! Jean ! s'écria Louise suffoquée... cette fille dans votre chambre... dans votre chambre !

Plantureau se gratta le front.

— Mais fichtre ! tu as raison ! C'est que je n'ai pas trente-six lits. Maintenant que tu es revenue où diable vais-je coucher Agathe ?

Camille de SAINTE-CROIX.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : *La Poupée* et *Le Parfum*.

Le Soir : *Les Deux Orphelines* ; *Coppélia* et *l'air de la folie de Lucie*.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

Alger — 44, Rue d'Isly, 44 — Alger

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

ANON. n° 1412 sous le nom de la Régence Pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite Campagne Julie SAUVAN, au pied de la côte de Notre-Dame-d'Afrique, derrière l'Hôpital du Dey, Bab-el-Oued, (Alger).

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antiquaire. — PAUL CARRÈRE



Ya ! M'siou Ménist' fit fire serbiq 3 ans, va ? s'vo plait !!!



Supplément du Nouvel Illustré Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Les mouches au rapport

NOS GRAVURES

Les mouches au rapport. — Et le Commissaire central de répondre : « Les temps sont durs, les femmes sont chères, et comme vous ne faites plus de troubles, la galette devient rare. Mes amis débrouillez-vous, si le sifflet ne va plus, prenez vos flûtes ! »

Coup d'œil séditieux. — D'habitude, les petites femmes nous arrêtaient d'un coup d'œil séduisant dit « en coulisse ». Aujourd'hui, pour le coup d'œil distrait d'une honnête femme, c'est elle qui est arrêtée.

Mesdames, fermez les yeux, c'est Lutaud qui passe.

Comité Republicain d'Union Antijuive SAINT-EUGÈNE

Elections complémentaires au Conseil municipal du 12 mars 1899

Liste de Protestation Republicaine Antijuive

- Balliste, géomètre ;
- Chéchan, architecte, Chevalier de la Légion d'honneur ;
- Chevalier Th., architecte du Gouvernement ;
- Huaut fils, employé de commerce ;
- Jourdan, ouvrier tonnelier (candidat ouvrier) ;
- Lamadeleine, entrepreneur de menuiserie ;
- Mousset F., négociant ;
- Palmade, capitaine en retraite, Chevalier de la Légion d'honneur ;
- Simon Jules, propriétaire.

AVIS

En raison du tirage toujours croissant de notre Supplément illustré, MM. les Commerçants qui désireraient avoir une annonce dans cette feuille, sont priés de s'adresser directement à M. l'Administrateur du Journal, 34, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha. (On peut traiter par correspondance.)

J suis rédacteur au "Télé"

L'aut' jour, Rue d'la Marine,
Je m'balladais tout tranquill'ment,
J'avais bu deux ou trois chopines
Et j'désirais un complément.
Quand tout à coup j'vis la binette
D'un particulier en pan' tot.
Qui embaumait l'air d'un ténier
Et qu'avait l'air d'un mendigo...
— Pardon, qu'j'y dis, j'ai l'gosier sec,
Pourriez pas m'offrir un miquette?...
— Impossib' qu'y m'répond, et j'er' grette:
J'ai pas d'pognon et rien dans l'bec,
J'ai pas d'crédit... J' suis décafé...
J suis rédacteur au "Télé" !

II

C'est véridique, c'est mêm' notoire,
A preuve que j'pourrais ajouter,
Que l'gonnier avait une sale poire
D'être resté trois jours sans croûter.
— Pauv' vieux, va, t'as pas d'veine,
Qu'j'y dis dans l'pertuis d'l'entend'ment
Tu crév' ras un jour à la peine,
T'auras jamais eu d'agrément !...
— En effet, qu'y m'réplique, j'el' sens bien,
Mais l' "Radical" n'est pas meilleur
Et j'ai la frousse d'aller ailleurs !...
Ah ! la, la, quel sal' métier !...
Faut vraiment pas êtr' dégoûté
Pour être rédacteur au "Télé" !

III

Mais qu'qu' tu dirais d' "l'Antijuif" ?
C'est un journal qu'a d' la raison ;
Son personnel ne sent pas l' suif
Et mang' du pain en tout' saison !...
— Oh ! non, qu'y m'dit, ne par' pas d' ça
J'peux pas m'réclamer d' sa pitié ;
On n'est pas bon à l'cher les plats
Quand on pratique mon sal' métier.
J'irai comm' ça tant que j'pourrai :
(J'sais qu'au "Télé" y a des mouchards)
Tant pis pour moi, j' l'ai vu trop tard,
La Contagion m'a défloré...
Et c'est pourquoi j' suis désolé
D'être rédacteur au "Télé" !

S. Tompe.

Dans le courant de la semaine prochaine nous commencerons la publication dans le *Nouvel Antijuif*, d'un ouvrage des plus intéressants dû à la plume de notre ami Raphaël Viau, un des plus brillants collaborateurs de la « Libre Parole ».

Cet ouvrage que tous nos amis antijuifs voudront lire et collectionner sera publié en feuilleton. Il a pour titre :

NOS BONS JUIFS

C'est une bonne aubaine pour les lecteurs du *Nouvel Antijuif* que cette publication que Raphaël Viau leur adresse personnellement.

L'Hospitalisé

M. et Mme Alphonse de Rothschild sont à Cannes. L'Amiral Duperré habite la villa Rothschild.

Décor : La salle à manger d'Alphonse de Rothschild à Cannes.

Personnages : Alphonse de Rothschild. Sa femme Léonora. Un amiral. Serviteurs.

On est au milieu du repas.

MME DE ROTHSCHILD, (encourageante). — Encore un peu de bécasse flambée, amiral ?

L'AMIRAL. — Merci beaucoup, chère madame, j'en ai pris deux fois et c'est suffisant.

ALPHONSE DE ROTHSCHILD, (engageant). — Vous avez tort, cher ami, ce sont des bécasces de la Sprée. Picquart, à qui j'en ai envoyé deux la semaine dernière, au Cherche-Midi, m'en a fait le plus grand éloge.

(Silence de l'amiral qui accepte une troisième portion de bécasce).

MME DE ROTHSCHILD. — A propos, amiral, croyez-vous qu'on a été assez ignoble pour ce pauvre Picquart ?

ALP. DE ROTHSCHILD (goguenard). — Voyons ! ma bonne amie, il ne pouvait pas s'attendre, le pauvre garçon, à autre chose de la part de ces canailles de l'état-major.

(L'amiral, très rouge, s'absorbe dans la mastication d'un pilon de sa bécasce de la Sprée).

MME ALPHONSE DE ROTHSCHILD, (dégoûtée). — C'est comme ces gens du Conseil de guerre qui

ont jugé ce malheureux Dreyfus !...

ALP. DE ROTHSCHILD. — Un peu de Johannisberg, amiral ? Vous savez, je vous le recommande : l'empereur Guillaume n'en a plus que dix bouteilles de cette année-là en cave.

L'AMIRAL, (de plus en plus gêné). — Ah !... vous croyez que Guillaume...

MME DE ROTHSCHILD, (amère). — Et ces cinq ministres de la guerre qui viennent, l'un après l'autre, déclarer...

ALP. DE ROTHSCHILD, (souponnant). — Pauvre France !...

Un silence : Dessert, champagne, café.

MME DE ROTHSCHILD, (insinuante). — Un soupçon de vieille eau-de-vie de Dantzic, amiral ; c'est notre bon ami Bismarck qui nous l'a envoyée dix jours avant sa mort, le pauvre homme !

L'AMIRAL, (se levant, de plus en plus troublé). — Non... non, vraiment, chère madame, merci, je ne prendrai rien de plus ; je préfère sortir un peu... prendre l'air. J'ai la tête très lourde, ce soir, et le grand air me fera certainement du bien.

Il sort.

ALPHONSE DE ROTHSCHILD, (gouaillieur). — Avoue tout de même, Léonora, que tu as été par trop « rosse » envers ce malheureux ! J'ai cru un instant qu'il allait s'étouffer avec la carcasse de sa bécasce, quand tu lui as parlé de notre « vieil ami Bismarck ».

Raphaël VIAU.

— — — — —

UN

Président plus qu'Américain

Un confrère soucieux de plaire au nouveau président de la République, raconte gravement l'histoire suivante, d'après laquelle M. Loubet serait d'une simplicité d'allure qui doit faire du premier magistrat de l'Etat une sorte de Président à la façon de la République des Etats-Unis.

« Lors de son dernier passage au ministère (1892), M. Loubet s'en fut passer quelques jours de vacances à Montélimar.

« Très populaire dans cette ville, M. Loubet, coiffé d'un chapeau à larges ailes, le veston flottant, le cigare aux lèvres, partait un beau matin à Marsanne, à quinze kilomètres de Montélimar, pour aller dire bonjour à sa vieille mère, une vénérable octogénaire qui avait alors 85 ans bien sonnés.

« Mme Loubet mère s'apprêtait précisément, ce jour-là, à cuire son pain.

« Et, avec cet accent méridional, aussitôt qu'elle vit entrer son fils, elle lui dit :

« — Tiens, Emile, je vais profiter de ta visite. Je suis trop vieille pour pétrir le pain, mais c'est toujours moi qui le mets au four.

« Tu vas m'aider dans mon travail.

Tout simplement M. Loubet répondit :

« — Eh bien, oui, mère, je vais t'aider avec grand plaisir.

« Et l'on vit le futur président de la République Française quitter sa veste et enfourner le pain.

Voyez-vous d'ici la vieille mère du président, âgée de 85 ans, pétrissant son pain et le mettant au four ! On sait ce qu'un octogénaire peut manger de pain dans sa quinzaine, environ 16 livres, représentant 4 miches de 2 kilos.

Le pain doit être dur et même légèrement moisi après quinze jours de cuisson.

Supposons que la très respectable maman de M. Loubet cuise tous les huit jours, 2 miches de pain de 4 livres.

Les 7^e et 8^e jours, le pain est assurément plus rassis, sinon plus dur que les premiers jours.

Mme Loubet aime par conséquent et a enseigné à son fils le président de la République d'aujourd'hui, à aimer le pain dur.

Le pain dur va donc devenir la nourriture de l'Elysée. Il faut s'attendre — et cela va de soi — que le Président inaugure dans ses dîners la panade présidentielle !

Le président des Etats-Unis se trouve dépassé de cent coudées dans sa simplicité. On n'a jamais ouï dire que le pain dur et la panade soient l'aliment à la mode et le mets favori de la Maison Blanche.

M. Loubet dans le pétrin d'abord, puis dans la panade ! Cela va faire rêver plus d'un des dreyfusards qui l'ont élu.

XXX.

ÉCHOS

Grand Veglione à la Lyre Algérienne. — En présence du succès considérable obtenu par le Veglione de dimanche dernier, la Lyre Algérienne organise pour ce soir, dimanche, une nouvelle fête qui clôturera la longue série des bals, dont tous les amateurs de la danse conserveront longtemps le souvenir.

Le prix d'entrée est ainsi fixé : 1 fr. pour les cavaliers et 0 fr. 50 pour les dames.

Qu'on se le dise !

L'Africaine. — A l'occasion de la Mi-Carême, nos amis de la Société philharmonique l'Africaine, de Mustapha, organisent pour ce soir, 12 mars, dans la Salle et dans le Jardin des Pyramides, un grand bal paré et masqué.

Toute la jeunesse algéroise et mustaphéenne voudra se rendre à cette fête, où la gaité la plus cordiale et même la folie seront de mise.

Au Velodrome. — Après le veglione à dix francs par personne du Municipal, il y en aura un ce soir au Velodrome, avec un prix d'entrée beaucoup plus modeste pour que tous les danseurs puissent y assister.

La fête n'en sera pas moins sensationnelle, car la salle des fêtes splendidement décorée, se prête mieux encore que le Municipal aux ébats chorégraphiques.

Chaque cavalier paiera donc 2 francs et pourra amener une dame.

Les dames seules paieront 1 franc.

La réputation du Ring est bien établie, il n'y a rien de comparable en Algérie pour faire l'enchantement des danseuses et des danseurs.

Nous savons, du reste, que nombre de fidèles du Velodrome, réservent pour cet établissement la primeur tout à fait inédite de leur costume.

Donc, à ce soir, en masse, au Velodrome-Skating.

Leçons de grec, latin, italien. — Le professeur Nicolas SYLVESTRY, grec d'origine, licencié ès-lettres, donne à domicile, des leçons de grec, latin et d'italien.

S'adresser Escalier de la Pêcherie, 3, hôtel Muscat.

LE MONDE RENVERSÉ

Monologue

L'huissier appelle :

— Veuve Coucoumelle contre François Troufignac. Approchez.

On voit s'avancer un petit vieux imberbe, aux cheveux grisonnants, vêtu d'un costume en velours plus que défraîchi, tenant à la main une casquette en peau de lapin qu'un long usage a rendue chauve comme l'occasion. Il a sur le nez une paire d'énormes lunettes bleues.

L'HUISSIER, bourru. — J'ai appelé la veuve Coucoumelle... Où est-elle la veuve Coucoumelle ?... Veuve Coucoumelle, approchez... Où est-elle la veuve Coucoumelle ?

— Me v'là ! répond le petit vieux aux lunettes. La veuve Coucoumelle, c'est moi. A votre service si vous avez besoin de cresson, vu que j'en suis marchande de mon état.

M. LE PRÉSIDENT, au petit vieux. — Que signifie cette plaisanterie ?

LE PETIT VIEUX. — C'est pas une plaisanterie. Je vous dis et vous répète que la veuve Coucoumelle, c'est moi. J'étais la légitime à défunt Coucoumelle, un vaurien, un filou ! — Dieu ait pitié de son âme — qui m'a donné ben de la tablature, je vous en flanque mon billet. Si vous n'voulez pas le croire, j'peux vous montrer mon acte de mariage.

M. LE PRÉSIDENT. — Si vous êtes la veuve Coucoumelle, pourquoi osez-vous vous présenter devant le tribunal dans un tel costume ?

LE PETIT VIEUX. — Quoi qu'il a, mon costume ? V'là un pal'tot et une culotte que je porte depuis quarante-cinq ans. J'ai pas d'autres habits. De mon costume de femme il ne me reste qu'une jarretière. C'est pas assez habillé pour venir ici. J'suis toujours en homme. C'est plus commode pour pousser la voiture et cueillir le cresson.

M. LE PRÉSIDENT, furieux. — C'est se moquer du tribunal. Je ne puis souffrir un pareil scandale en cette enceinte... Et le prévenu, Nicolas Troufignac, où est-il ?

A ce moment, une vieille femme misérablement vêtue, le visage agrémenté d'une paire de moustaches et d'un fer à cheval grisonnants, bouscule les assistants et s'approche de la barre en s'écriant :

— Me v'là ! On ne voulait pas me laisser entrer.

M. LE PRÉSIDENT. — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

LA VIEILLE FEMME. — C' que je veux ? Etre jugé justement. Qui que j' suis ? François Troufignac, soixante-deux ans, citoyen français et marchand de pommes de terre frites. J'ai ma carte d'électeur...

M. LE PRÉSIDENT. — C'est une gageure ! Pourquoi êtes-vous habillé en femme ?

François Troufignac explique au tribunal qu'atteint d'une hernie très volumineuse, il est dans l'impossibilité de porter un pantalon et qu'il a obtenu de la préfecture de police l'autorisation de s'habiller en femme pour exercer sa modeste industrie.

Au milieu de l'hilarité générale, l'affaire se juge. Le marchand de frites, au cours d'une discussion sur la franc-maçonnerie, a appuyé son argumentation d'un vigoureux coup de pied dans la banlière du dos de la veuve Coucoumelle. Il est condamné à cinquante francs d'amende et cinq francs de dommages-intérêts. Le petit vieux se frotte les mains avec jubilation ; mais il change d'attitude lorsque le président lui dit :

— Veuve Coucoumelle, comme vous n'avez pas l'autorisation de porter le costume masculin, attendez-vous à répondre devant le tribunal de simple police de cette contravention.

Le petit vieux s'en va en hurlant :

— N'en v'là une injustice !... C'est parce que j' sui une pauvre marchande ed' cresson !... Si j'aurais été un prince et que j' m'aurais mariée en culotte de bicycliste, ben sûr qu'on n'aurait rien osé me faire... Et on appelle ça une République !... Ah ! malheur !...

X...

Un juif em... bété

Le vieillard Israélite qui vint un jour nous faire offre gracieuse de nous octroyer « un coup ti revolver » a été en proie dernièrement à une de ces diarrhées qui mettent à mal ceux qui en sont atteints.

Comme toute maladie ou indisposition, la diarrhée a des prodromes ; aussi peut-on d'avance en faire soi-même le diagnostic.

Le youpin en question, lui, ne ressentit rien ; mais étant allé se ballader en compagnie de sa ravissante fille Rebecca, il fut surpris par le mauvais temps, ce qui l'obligea à passer une partie de la journée au café.

De verres en verres, de toasts en toasts portés à la santé du coreligionnaire Dreyfus, notre vieux youpin ainsi que la Rebecca se trouvèrent bientôt dans un état d'ivresse, que

les agents auraient taxé de manifeste s'ils eussent eu à faire à des non-juifs.

Chassés par le maître de l'établissement pour la mauvaise odeur qu'exhalèrent leurs éructations sonores, le papa et la fille se décidèrent à réintégrer leur ghetto.

Quelques personnes compatissantes et rompues aux dangers de l'asphyxie leur prêtèrent la main pour monter en tramway.

Mais à peine le... train fut-il en marche que, du compartiment où étaient accroupis les deux juifs, une émanation puante et morbide s'en dégageait.

Tous les voyageurs se précipitèrent sur la plate-forme pour changer l'air vicié qui allait ravager leurs poumons ; mais ce fut en vain, l'odeur persistante les poursuivait et leur arracha de tels cris de douleur que le mécanicien, ému et atteint lui aussi, stoppa aussitôt.

Immédiatement on voulut se rendre compte de ce qui causait une pareille perturbation dans la marche du train.

Un voyageur, plus audacieux que les autres, monta dans le compartiment et trouva le vieillard Israélite gisant au milieu d'une mare de... ce qui dégageait l'odeur intolérable.

Alors on fit appel au dévouement de tous les courageux citoyens, et à l'aide de mille précautions, on parvint à extirper le juif de son excrement dont la Rebecca aspirait les senteurs.

On désinfecta aussi le compartiment, et, au bout d'une heure de travail, le tramway reprenait sa marche sur Maison-Carrée.

Cette scène, qui est véridique en tous points, a beaucoup amusé ceux qui en ont été témoins.

Quant au héros principal, on l'a plongé dans un bain alcalin, mais, en égard à l'épaisseur de crasse qui recouvrait son épiderme velu, on a dû avoir recours à une brosse de chiendent, puis à le mettre dans une forte lessive.

C'est ainsi que le vieux youddi fut guéri de sa diarrhée, et que la Rebecca aux concupiscibles attraits fut guérie de la cuite phénoménale qui ajoutait à ses charmes.

S. Germain.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : *La Vie de Bohème* et *l'Artésienne*.
Le Soir : *La Traviata* et *Madame Mongodin*.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

Alger — 11, Rue d'Isly, 11 — Alger

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite **Campagne Julie SAUVAN**, au pied de la côte de Notre-Dame-d'Afrique, derrière l'Hôpital du Dey, Bab-el-Oued, (Alger).

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

F. Laffitte



Coup d'œil séditionnel

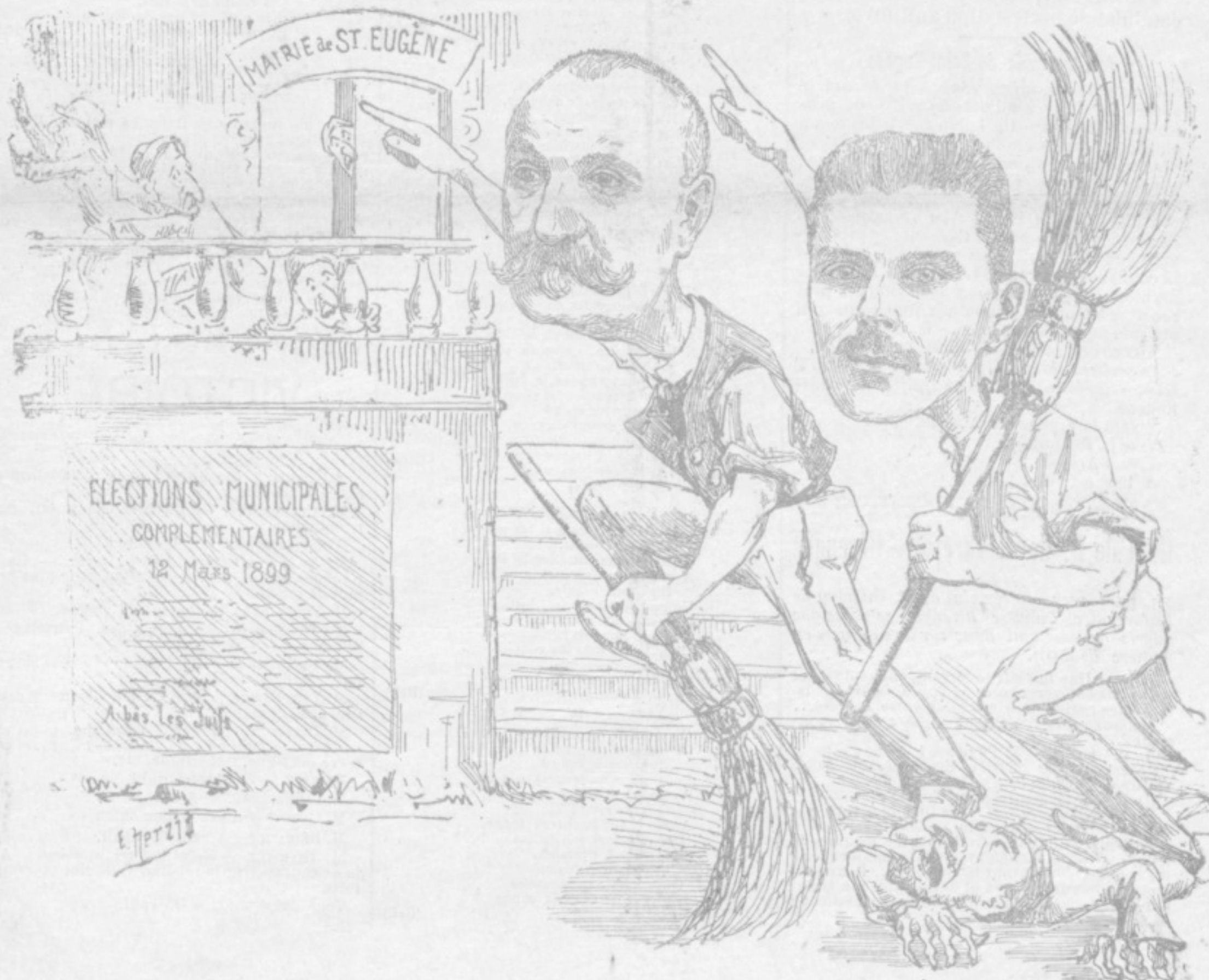


Supplément du Nouvel illustré **ANTI-JUIF**

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Bravo Palmade! Bravo Mousset! en avant du balai!

NOS GRAVURES

Bravo Palmade ! Bravo Mousset ! en avant du balai !. — En mettant le pied sur le juif, la pression fait sortir un nez long et crochu comme une calebasse ! St-Eugène a mérité le nom de Drumontville. On aura aujourd'hui la victoire complète du balai !

Desclanx : Combien j'ai douce souvenance, (Air connu). — Ah ! je te reconnais, porte qui ferme et garde l'écho de mon tendre passé. Comme tu me rappelles agréablement de doux souvenirs postérieurs à mon entrée dans ... la douane ! L.A.

Comité d'Union Républicaine Antijuive

SAINT-EUGÈNE

Election complémentaire au Conseil municipal du 12 mars 1899

2^e tour de scrutin.

Huaut fils, employé de commerce ; candidat de protestation antijuive.

Aux Antijuifs de Saint-Eugène

Dimanche dernier, vous avez assuré le succès de huit candidats de la liste de protestation antijuive. Un faible écart de voix a empêché le neuvième candidat d'être élu.

Antijuifs, allez aux urnes avec confiance ; pas d'abstentions et pas de dissensions.

Ne vous arrêtez pas à l'âge ou à d'autres considérations. Que les 160 voix obtenues par nos amis Simon et Chechan, se retrouvent sur M. Huaut. Vous renouvelerez ainsi la confiance que vous avez accordé dimanche dernier à vos huit élus, et vous rendrez plus sensible le soufflet donné aux judaïsants qui abusent de votre patience.

Aux urnes et de la discipline !

Le seul candidat antijuif est M. **HUAUT fils**, secrétaire du Comité antijuif de Saint-Eugène.

Vivent la France et l'Algérie.

Vive la République.

Vive l'Armée.

A bas les juifs !

Duel de Q. de Beaurepaire-Béranger

(Ayant reçu les témoins de M. Quesnay de Beaurepaire, l'illustre Béranger se renseigne auprès de son ami Ranc sur les coutumes en matière de duel).

RANC. — Une fois sur le terrain, vous saluerez ; puis vous enlèverez votre chapeau, votre paletot, votre redingote, votre gilet, votre cravate...

BÉRANGER (très rouge). — Y pensez-vous, monsieur ?

RANC (étonné). — Si j'y pense !

BÉRANGER (avec force). — Est-il décent de se mettre en chemise ?

RANC. — Vous garderez vos bretelles.

BÉRANGER (offusqué). — Vous imaginez-vous que moi — Béranger — dont la pudeur se refuse à contempler le lit d'une rivière ou des pommes de terre en robe de chambre, je vais commencer à me coucher devant tout le monde ?... Pour quel être immodeste, vicieux et dévergondé me prenez-vous ?... Ah, Ranc, vous me faites beaucoup de chagrin !

RANC. — Habillé ou non, on vous mettra en face de votre adversaire. On vous donnera à chacun une épée.

BÉRANGER (inquiet). — Une épée... avec des vêtements ?

RANC (interloqué). Quoi ?

BÉRANGER. Oui... On ne vas pas, j'imagine, me donner une épée (avec effort) nue ?

RANC. — Faudra-t-il l'envelopper dans un caleçon ?

BÉRANGER. — J'ai refusé la nue propriété d'un héritage ; je ne me battrai pas avec une épée nue.

RANC (impatiente). — Enfin, le directeur du combat vous fera ses dernières recommandations et vous rappellera que les corps à corps sont interdits.

BÉRANGER (indigné). — Comment ! on viendra me dire des saletés, par là-dessus ! C'est complet ! Me supposer capable d'un corps à corps !... Je ne me bats pas !

RANC. — Prenez le pistolet, alors... Vous êtes brave... Vous ne craignez pas un trou de balles...

BÉRANGER. — !!!

RANC. — Vous tirerez chacun un coup et ce sera fini !

(Affolé, M. Béranger flanque M. Ranc à la porte).

A. Cintelle.

LE JUIF

AIR : C'est le Sire de Fiche-t-on camp, Qui s'en va-t-en guerre....

I

De Judas écoutez l'histoire,
Elle date de l'ancien temps,
De l'ancien temps ;
Ami du Christ il est notoire,
Qu'il le trahit en l'embrassant !
En l'embrassant !

Il a toujours le même vice,
Le temps n'a pu le changer,
N'a pu le changer ;
Chassons cet étranger,
Faisons nous justice :
C'est l'heure de l'expulser
C'est l'instant propice.

REFRAIN : Youpins et youpines,
A deux sous tout le paquet.
Youpins et youpines,
Et le petit youpinet.

(Ref.)

II

Il est pourvu d'un pif énorme,
De doigts crochus, de poux partout,
De poux partout ;
Son corps est un bloc informe,
Ne ressemblant à rien du tout.
A rien du tout.
Mais il est fort pour la faillite,
Et pour le prêt à cent pour cent !
A cent pour cent !
C'est un succeur de sang,
Un vrai parasite.
Pour sauver notre argent,
Chassons-le bien vite.

(Ref.)

III

Les juifs corrompent le Ministère
Les rois, les comtes et les marquis,
Et les marquis.
Ils corrompraient Dieu le Père
Avec leur or bien mal acquis.
Bien mal acquis,
Un jour le peuple fera justice
De tous leurs crimes impunis ;
Bien impunis !
Renvoyons tous ces coquins
Au pays d'origine
Qu'ils prennent les chemins
De la Palestine.

(Ref.)

IV

On dit qu'à la prochaine guerre,
Le juif sera au premier rang,
Au premier rang !
Pour moi je ne le crois guère.
Ayant la crainte dans le sang,
Dans le sang !
Aussitôt que la charge sonne,
Il frousse dans son pantalon !
Dans son pantalon.
C'est le juif poltron,
Qui tremble et frissonne
Au premier coup de canon
Il se déboulonne.

(Ref.)

V

Il montre un ferme courage,
A voler le bien d'autrui,
Le bien d'autrui !
Il est fier lorsqu'il outrage
Le Français maître chez lui.
Maître chez lui !
Il est expert en espionnage,
Et nous vendra à l'ennemi,
A l'ennemi !
Chassons tous ces youpins
De notre Patrie
Qu'il n'y ait plus de coquins,
Dans notre Algérie.

(Ref.)

VI

Moitié youddi par alliance
L' Gouverneur partit un beau matin,
Un beau matin.
Vers notre belle France,
Y visita un grand rabbin,
Un grand rabbin !
Lequel lui fit avec prudence,
Une certaine opération,
Une incision !
Voilà le Gouverneur
Que l'on nous impose,
C'est un grand malheur,
Une bien triste chose.

(Ref.)

VII

Le Gouverneur de l'Algérie,
Donne parfois des réceptions,
Des réceptions.
D'Israël la confrérie
Se presse en foule dans ses salons
Dans ses salons.
Pour nous, c'est une duperie,
D'y coudoyer tous ces youtrons,
Tous ces youtrons.
On a fait citoyens
Ces rebuts de nature,
Bien plus vils que des chiens,
Et pleins de pourriture !

Archiviste.

(Ref.)

ÉCHOS

Fête au Ruisseau. — Dans la salle de l'Avenir Musical du Ruisseau, sera donné un grand concert, aujourd'hui dimanche 19 mars, avec le concours des solistes de la Lyre Algérienne et de l'Avenir. Le programme est des plus alléchants et le bal qui suivra le concert promet d'être des plus réussis.

Il y aura tombola attractive.

Bal des Coiffeurs. — Nos bons amis les chevaliers du rasoir, donnent aujourd'hui 10 mars à 9 heures du soir dans le local de la Lyre Algérienne sous les voûtes, le bal de nuit qui avait été remis par suite du mauvais temps.

Il y aura tombola.

VICTOIRE !

Dans le cabinet de M. Trarieux. — On cause.

M. TRARIEUX (rayonnant), à M. Clémenceau qui entre. — Eh bien ?

M. CLÉMENCEAU. — Eh bien, ça y est, nous triomphons.

(Tous les invités). — Victoire !

M. TRARIEUX, se frottant les mains. — Enfin, nous les tenons. Ah ! mes amis, c'est le plus beau jour de ma vie.

M. YVES GUYOT. — Popaul en prison.

M. REINACH. — La Ligue des Patriotes en purée.

M. CLÉMENCEAU. — La Patrie Française dans le lac.

M. YVES GUYOT. — Plus de concurrence à craindre, plus de ligues.

M. TRARIEUX. — Excepté la mienne, mon vieil employé ! (Chantant sur l'air de ling-ling). Je conserve ma ligue, ligue-ligue, etc.

REINACH. — Et grâce à qui ?

M. CLÉMENCEAU. — A Bibi.

M. GUYOT. — A gros chien-chien.

M. REINACH. — A petit Bengali.

M. TRARIEUX. — Merci, merci messieurs. Ah ! je ne saurais trop le répéter, vous êtes bigrement forts.

Tous, simplement. — Oh voui.

Miles.

Mais au plus fort de la mêlée,
Là-bas, dans l'étroite vallée,
.... Et d'ennemis enveloppé,
Chloumou... grands dieux, il est frappé!
Il tombe en la fournaise ardente...
Mort, mais vainqueur! Esther contente,
O ! grande ombre d'Abimélec :
—Alli ! ea t'ch...e, inaldinimek !

XXX.

MAUCOL, *plaisantant avec tendresse*. — Dieu a été obligé de vous infliger cette petite peine ; sans

Imp. du *Nouvel Antiquaire*. — PAUL CARRÈRE



DESCLAUX, (chantant) : Combien j'ai douce souvenance !... (Air connu).

772

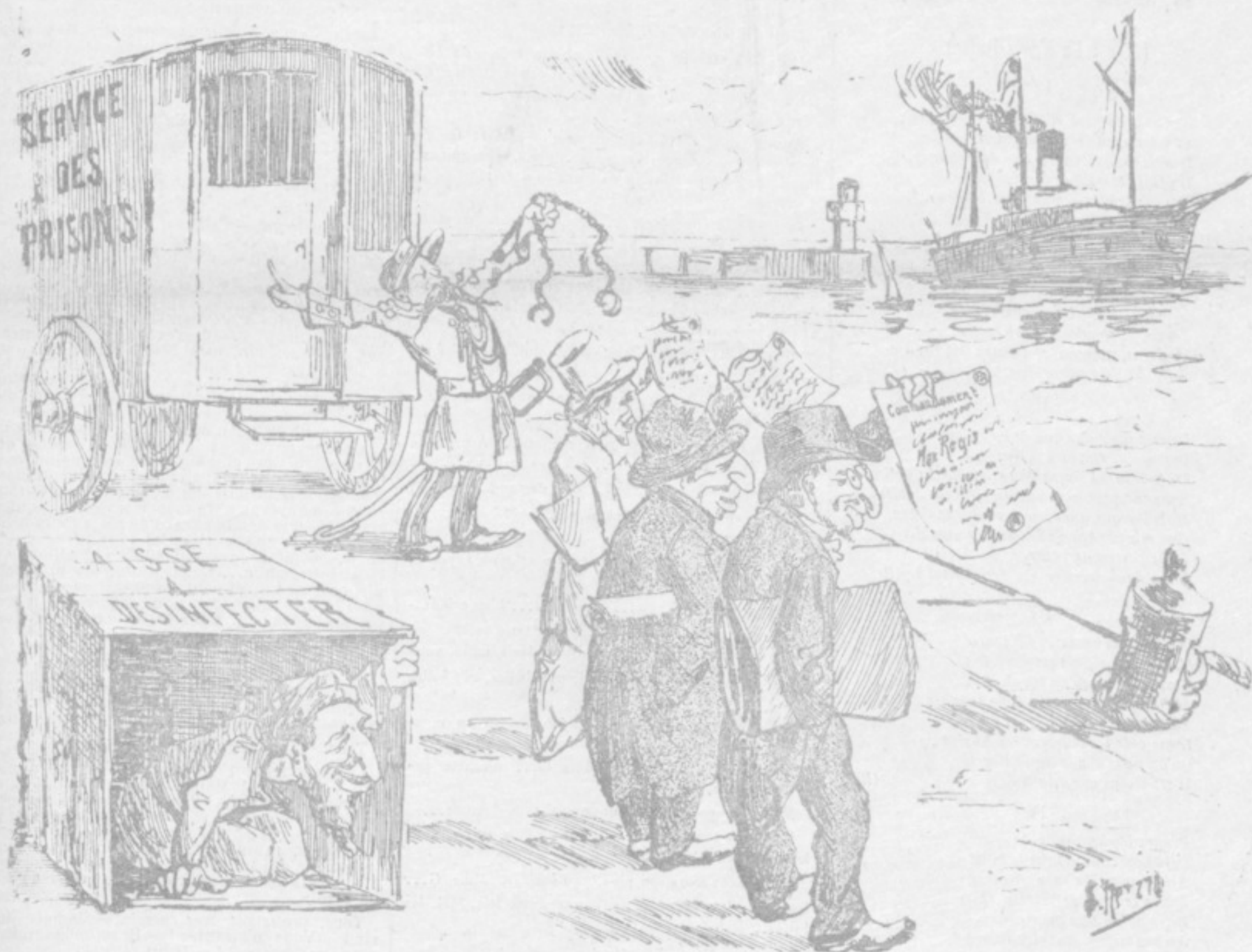


Supplément illustré du Nouvel ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



L'arrivée de Max RÉGIS préparée par les turiféraires du pouvoir

NOS GRAVURES

L'arrivée préparée à Max Régis par les turiféraires du pouvoir. — On met les huissiers en branle et l'on prépare des fers. Toutes les forces s'ébranlent... Cependant le juif n'est pas fier.

Mais si vous voulez m'en croire braves enfants d'Israël : c'est si on le met en cage que le danger sera réel !

Les juifs, par leur baptême, récompensent les services rendus. — Auprès de celui qu'on va déprépuer, les grands de la terre se sont empressés : Gérante officie, le Préfet contemple. Laferrière opère ! On accourt au temple !! Du doux Télégramme, on voit les museaux venant voir... un chat bouffer le morceau.

L'A.

A BAS LES JUIFS !

(Air : La Marseillaise)

I

Allons Algériens réglons nos comptes,
Et allons vite les désarmer ;
Depuis si longtemps que l'on compte,
Du juif être débarrassé. (bis)
Entendez-vous sur le boulevard,
Chanter ces citoyens heureux,
De suiver les juifs hideux
En criant : A bas les cafards !

REFRAIN

Allons ! mes chers amis,
Défendons notre pays
Marchons, marchons, l'heure est sonnée
De notre liberté !

II

Depuis deux ans que de supplices,
Que nous avons ici Alger,
De prison, d' coups de poings de la police,
Sans compter les nombreux procès (bis)
Mais lorsque nous serons nos maîtres,
Que nous aurons chasser les youddis
Nous pourrons rentrer au logis
Sans nous occuper de leurs têtes ! (Ref.)

III

Ces youpins remplis de crasse
L'heure du départ est arrivée ;
C'est fini puisqu'on les chasse.
Ah ! pour nous quelle belle journée (bis)
Adieu donc ; la bande Jais,
Irons voir leurs frères les Anglais,
Qu'on nous rende notre liberté
Il est temps que cela finisse

(Ref.)

IV

Prenez le chemin de la gare
Déjà l'on vous donne le billet
Allons youpins sans courage
Buvez le coup de l'étrier (bis)
Dites adieu aux montagnes
Aux maisons, au ciel azuré
Vous irez continuer votre métier
De l'autre côté des montagnes

(Ref.)

V

Quand ils quitteront notre ville
Pour nous se sera un honneur
Nous n'aurons plus de youpins viles
Pour nous voler notre bonheur (bis)
Nous serons tous des camarades
Et irons tous les accompagner
Et pour plus vite nous débarrasser
Nous leur paieront une dernière rasade (Ref.)

Jules NOIR

VENGEANCE D'ANTIJUIVE

Madame G... est une excellente et parfaite dame, mais, elle adore faire enrager les juifs...

C'est dans cet unique but qu'elle va chez eux et qu'elle passe dans leurs ghettos.

Dernièrement, elle était allée chez un certain Néboth, négociant rue Bab-Azoun, non loin du magasin « Aux Armes de France. »

C'est là que perche un de ces oiseaux de proie juifs dont l'Algérie a le triste privilège.

Ce Néboth est un nez crochu à rendre toutes les perruques affreusement jalouses.

Il est fier comme un pson, tourne et retourne, et fait la « roue » avec un glapissement de chacal affamé.

Il a un accent nasillard qui vous donne froid aux oreilles comme le mistral...

... Mais, c'est lui faire trop d'honneur que de faire sa « prospographie »...

C'est lui faire de la réclame...

Donc, elle était entrée dans le ghetto infect de Néboth... Infect, ce n'est pas trop dire, car le fumier de Job eut été à côté, un bouquet de violettes ou une odeur de foin coupé...

Aussitôt entrée, voilà que mâles d'un côté et femelles de l'autre, viennent l'entourer, plats, obséquieux, lui disant du plus lointain de leurs babines :

« Vous désirez, Madame ? »

— Je désire une pèlerine... Dans les prix moyens, vous savez...

On lui en montre tout un stock. Nonchalemment, Mme G... les regarde les uns après les autres. La dernière examinée, elle dit : « Cela ne fait pas mon affaire, n'auriez-vous pas mieux ? »

Aussitôt, la gent s'empresse de lui en étaler un nouveau stock plus riches que les premières.

Mme G... les passent en revue, patiemment, puis, avec un petit soupir :

— Vous n'avez pas ce qu'il me faut... Aucune de ces pèlerines ne me plaisent... c'est ennuyeux...

Une youpine de tribord, de demander alors :

« Quelle couleur voudriez-vous madame ? »

— Bleu marine...

On déballe aussitôt devant elle tout un rayon de pèlerines de cette couleur...

Bleu pâle... bleu mat... bleu foncé... bleu criant... bleu doux... aucune ne plaît à Mme G...

Alors, jouant au dépit, elle dit : « Mais enfin, vous devez en avoir de plus riches, de plus belles, que celles montrées jusqu'ici. »

On la mène devant un autre rayon. On lui en montre de toutes les façons, de tous les prix...

Aucune ne fait l'affaire... Mme G... n'achète pas et pour cause...

Mais le magasin était tout sens dessus-dessous...

Il fallut à toute la gent youpine toute la soirée pour le remettre en ordre.

Esquissant alors son plus beau sourire, Mme G... leur tire la révérence : « A une autre fois, MM. les juifs... »

On peut voir d'ici la tête des youpins !

D'inventa.

La Récompense !

Le bureau du conseil d'administration de la Société où Maucol est employé.

LE DIRECTEUR. — ... Il me reste à vous parler, Messieurs, d'un de nos employés, M. Maucol, dont j'ai le regret de vous demander le renvoi...

UN ADMINISTRATEUR. — Qu'est-ce qu'il a fait ? Vous en étiez toujours montré très content.

LE DIRECTEUR. — Aussi, n'est-ce pas pour un fait administratif que je suis obligé de me séparer de ce jeune homme, mais pour un fait de sa vie privée...

UN ADMINISTRATEUR. Oh ! Oh ! Il faut donc que ça soit grave ? Car, en principe, ce que font les employés hors des bureaux ne nous regarde pas ?

LE DIRECTEUR. — En principe, non ! et j'ai toujours respecté le mur qui défend la vie privée ; mais lorsque, par ses agissements, c'est l'intérêt qui le sape à la base et le fait écrouler dans la boue du scandale, j'estime que nous n'avons plus le droit de rester indifférents. (Avec force). M. Maucol est devenu pour ses collègues et pour tous ceux qui le fréquentaient et l'estimaient autrefois, un objet de réprobation ; son indignité commence à être publiquement connue, au point que j'estime qu'en le conservant plus longtemps dans nos bureaux nous risquerions de donner la plus piètre idée de notre moralité et de notre conscience...

UN ADMINISTRATEUR. — Mais enfin, qu'est-ce qu'il a fait ?

LE DIRECTEUR, avec dégoût. — M. Maucol s'est marié... (exclamations et rires).

PLUSIEURS ADMINISTRATEURS. — Ça n'a rien d'immoral, ça ! au contraire !

LE DIRECTEUR. — Laissez-moi finir, Messieurs ! Il s'est marié dans des conditions scandaleuses... (Vif mouvement d'attention). Il a épousé une infirme... une malheureuse boiteuse... (Stupéfaction générale).

UN ADMINISTRATEUR. — En voilà une idée !

UN AUTRE. — A son âge, et tourné comme il l'est !

UN AUTRE. — Il fallait qu'elle eût une très grosse dot !

LE DIRECTEUR. — Cela est de toute évidence ! (Ironique). Il a bien essayé de répandre le bruit qu'il l'avait épousée sans fortune... (Rires et exclamations). Mais, naturellement, personne ne l'a cru... Si encore M. Maucol, après avoir contracté cette union choquante avait eu le bon goût de la faire oublier en laissant le plus possible sa femme à la maison et en ne la montrant que dans les circonstances où il ne pouvait absolument pas faire autrement, on aurait pu fermer les yeux. Mais il n'a pas eu cette discrétion ; au contraire ! — Dans l'espoir, sans doute, d'en imposer à ses collègues et à ses amis, il ne manque aucune occasion de sortir cette malheureuse, et de jouer avec elle une comédie de passion qui, en de semblables circonstances, est aussi odieuse que répugnante... (Approbation énergique, dégoût général). Bref, depuis son mariage, il est entouré dans nos bureaux d'un mépris universel, qui se traduit par la désobéissance de ses subordonnés, les railleries de ses collègues, la froideur de ses chefs, et même des réflexions malveillantes de la part du public... La position n'est plus tenable, ni pour lui, ni pour les autres, et c'est pourquoi je vous propose de nous débarrasser de cet employé sous le premier prétexte qui se présentera.

UN ADMINISTRATEUR. — Parfaitement.

UN AUTRE. — Pas du tout ! En présence d'un pareil scandale, je demande qu'on nous débarrasse sans plus attendre de ce vilain monsieur.

Tous. — Oui ! Certainement ! Adopté !

LE DIRECTEUR, s'inclinant. — C'est entendu. Je vais signifier à M. Maucol son congé pour la fin du mois. (Dubitatif). Pour adoucir un peu cette décision, comme, en somme, jusqu'à ce jour, les services de cet employé avaient été des plus satisfaisants, m'autorisez-vous à lui donner une indemnité qui lui permette d'attendre une autre place en le mettant pour quelque temps à l'abri du besoin.

Tous, protestant avec énergie. — Jamais de la vie ! — Vous plaisantez ! — Il se moquerait de nous, ce monsieur ! — Il lui reste la dot de sa boiteuse !

Et, tandis qu'au milieu de l'insultante ironie de rires, on décide de jeter Maucol et sa femme à la misère, et que l'on calcule les termes froids et méprisants de la lettre de renvoi, — là-bas, dans le petit ménage que l'amour reconnaissant de la jeune femme infirme emplait encore de bonheur et de joie, pour la centième fois, la bonne Madame Viriette, doctorale et concubine, redit à Maucol, qui sourit, crédule : « Oui, mon gendre, vous aurez du bonheur, beaucoup de bonheur dans la vie. Car, en épousant ma pauvre Laure, vous avez fait une bonne action, — et ça, voyez-vous, ça ne reste jamais sans récompense ! »

Xanroff.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : *Les Deux Orphelins* et *Le Ballet du Cid*.
Le Soir :

... ET IL EN ROTE !

Moi j' comprends pas la rhétorique
Ca m' fait l'effet du p'tit vin doux ;
J' sais qu'c'est rupin, qu'c'est magnifiqu',
C'est justement pourquoi j'm'en fous !
Aussi, quand j' vois un typ' qui braille,
J' lui dis crânement : « Assez d' cam'lote,
Bouch' ton égoût, car tu sens l'ail ! »..
Et il en rote !

J' peux pas souffrir, cett' sal' vermine
Qu'a l' nez crochu, les doigts kif-kif ;
Aussi faut voir si j' les laquins,
Les beaux youpins et les sal's juifs,
Quand j'en vois un prom'ner ses nippes
J' m'écrie viv'ment : « Oh ! c' qui dégote
« C' bourriquot-là ! Quel paquet de tripes !
Et il en rote !

Y en a des ceuss' qu'a d' la galette
Et qui s' ballad'nt en obnibus,
Pour pas salir leur bell' liquette,
Leur grimant ou bien leur gibus,
Aussi, quand j' rencontr' dans la ru'
Un youpin qu' a un' belle culotte,
Tout tranquille ment j'y crach' dessus !
Et il en rote !

C'est comm' cett' poignée d'crev'-la-faim
Qui glapit dans un' feuill' de chou :
Journal fameux d' nos bons youpins
Qu'on nomm' « Télé », qui s' vend un sou.
Lorsque j' vois un d'eux partisans,
J' lui gratt' le c... avec ma botte,
J' l'appell' vendu, judaisant !
Et il en rote !

N' méprisez pas ma politiqu'
Amis, si a manqué d'élégance ;
J' vais pas plus loin, j'aval' ma chiqu'
En vous tirant ma révérence.
Ah ! pardon, n'oubliez pas Nid-à-Mosca,
Soignez-le bien ; mais s'il carote,
Mettez-lui l' nez dans son caca
Pour qu'il clabote !

S. Tappe.

HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT OUKIADLATIR

L'employé qui pour la première fois, entendit ce vocable plutôt étrange, leva le nez si brusquement que son crâne heurta violemment le grillage du guichet et que son binocle, arraché du coup, retomba en plein dans son encier, ce qui fit jaillir sur sa chemise plastronnée toute une série d'étoiles aussi noires que désagréables, et comme cette chemise lui avait été offerte par sa belle-mère, il s'ensuivit une scène très pénible au cours de laquelle le malheureux fut traité de grand serin.

Mais n'anticipons pas.
Quand l'émoi causé par ce mot bizarre eut été un peu calmé, on s'aperçut qu'il était proféré, de l'autre côté

du grillage, par un vieux campagnard berrichon, nommé Barbachoux, qui avait soigneusement gardé sur sa tête son chapeau rond muni d'une ganse ultra défraîchie.

Et ce vénérable indigène répétait placidement, comme si rien ne s'était passé : Oukiadlatir.

— Vous dites ?... implora l'employé à la chemise étoilée.

— Oukiadlatir !

Par commisération pour le lecteur, nous n'entreprendrons pas de lui raconter comment on finit par découvrir, à la banque Gripson et Cie, que le mot Oukiadlatir n'était pas, comme on l'avait supposé tout d'abord, un terme malgache, importé par un fantassin du 201^e, mais une expression approximativement française, laquelle devait orthographier ainsi : *Où qu'y a de la tire*, et signifiait une obligation avec tirages périodiques, autrement dit : une valeur à lots.

L'impartialité historique nous fait un devoir étroit d'observer que l'honneur de cette dernière découverte revint à M. Jacob Gripson lui-même, le directeur si avisé de la banque Gripson et Cie.

Une fois compris dans les grandes lignes, le père Barbachoux entra dans les détails et expliqua laborieusement qu'en fait de valeur à lot, il ne voulait pas moins de 5 0/0 d'intérêt, et qu'il désirait autant que possible être assuré de gagner le gros lot de 500.000 francs.

— Mais... voulut dire l'employé qui allait bientôt être appelé grand serin par sa belle-mère.

— C'est ça que j'v'lons...

— Mais... insista l'autre.

— Ou ben, j' donnons point nout' argent...

(A suivre).

Jean des Tourelles.

ECHOS

La Fantasia d'aujourd'hui au Vélodrome. — Aujourd'hui, à deux heures, grande fantasia mozabite au Vélodrome.

Il y aura foule évidemment, car outre les exercices émotionnants des acteurs, qui, sous la direction d'Abdellaoui Moussa ben Bachir, évolueront sur la piste enivrée par le bruit des « Moukalas » et l'odeur de la poudre, la foule bariolée des Arabes, nègres, mauresques, Mozabites, etc., sera un attrait peu banal à contempler et bien fait pour les hiverneurs, sans cesse à la recherche d'une attraction et d'un genre exotique.

Les Européens seront convenablement installés dans les tribunes. La pelouse sera réservée aux indigènes.

Le prix des places des plus minimes est fixé comme suit :

2 fr. pour les premières, 0,50 pour les secondes et 0,25 pour la pelouse.

Le soir sur le ring, brillamment illuminé, grand bal, 1 fr. pour un cavalier et une dame, 0,50 pour une dame seule.

CHRONIQUE

LA PAQUE ISRAÉLITE

A l'approche de la Pâque, jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'institution de cette antique solennité. Après la chute d'Adam et d'Eve qui furent chassés de l'Eden, les Juifs se livrèrent à de si monstrueux excès que Dieu, se repentant d'avoir fait l'homme, résolut son extermination par un déluge universel. Noé et sa famille furent épargnés.

Ainsi donc, dans tout Israël, il se trouve une seule famille de justes !

Après cet épouvantable châtement, ont eut pu penser que ce peuple s'amendait ? Il n'en fut rien, car quelques temps après, Sodome et Gomorre devaient avoir un sort identique. Avant la destruction de ces villes pécheresses, le Seigneur, sollicité par Abraham, s'engagea à les épargner, à la condition qu'il se trouvât seulement dix hommes intègres parmi leurs habitants ; mais dans le dénombrement, un seul, Loth, trouva grâce devant lui et les cinq villes furent exterminées.

Ce second exemple ne leur suffit pas, car, persévérant dans leur inconduite, ils furent entraînés en captivité pendant quatre cent trente ans et assojettis à la plus dure servitude.

Ce fut pendant la nuit qui précéda leur fuite d'Egypte, que fut instituée la Pâque.

Par ordre de Moïse, ils prirent dans chaque famille un jeune agneau qu'ils égorgèrent et dont ils durent consommer la chair avant le lever du soleil, en ayant soin de ne pas en briser les os. Il leur ordonna également de faire cuire du pain sans levain pendant sept jours et de ne manger que des légumes non bouillis. Telle est l'origine de cette cérémonie qui devait se perpétuer d'âge en âge, jusqu'à l'ère chrétienne et dont les formalités devaient être accomplies debout, les pieds chaussés de souliers ferrés et un bâton à la main.

Avant leur fuite, toujours d'après les conseils de Moïse, leur pasteur, ils n'oublièrent pas d'emprunter aux Egyptiens leurs vases précieux et leurs habits brodés d'or et d'argent qu'ils devaient oublier de leur restituer.

Trainant leurs vices à travers les mondes ils devaient donc continuer à célébrer leur Pâque jusqu'à l'avènement du Christ. Ce juste par excellence, indigne de la vie déréglée des hébreux, voulut réformer leurs lois et à l'aide des douze apôtres essaya de tourner vers le bien ce peuple dépravé. Mais vainement il dépensa sa vie à le catéchiser car, fêté par lui dans sa triomphale rentrée à Jérusalem le jour des rameaux, il devait être secrètement trahi trois jours après un de ses disciples qui le vendit pour trente sous aux princes des prêtres, ses plus mortels ennemis.

A la suite de cette trahison, le front des compatriotes de Judas, déjà marqué du signe de Caïn, devait être stigmatisé du sceau d'une indélébile infamie, celle de la trahison. Jésus, condamné à mort, et gravissant son sanglant calvaire, implora d'Ashavérus la permission de se reposer un instant sur sa porte, il se vit brutalement repoussé, car le juif plat, vil, rampant devant le fort, est cruel envers le faible, le souffrant, le malheureux. Toute autre race eût compatie à sa douleur ; mais le juif, au cœur de roche, lorsqu'il ne s'agit pas de ses intérêts, demeure inflexible.

Alors indigné, celui qu'on allait crucifier laissa tomber de sa bouche altérée la malédiction qui devait faire ce peuple un paria perpétuel de la société !

Je n'ai fait que rappeler des faits connus de tous ; ils appartiennent à l'histoire, juge de tous les peuples.

J. D.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

Alger — 11, Rue d'Isly, 11 — Alger

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gov.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite Campagne Julie SAUVAN, au pied de la côte de Notre-Dame-d'Afrique, derrière l'Hôpital du Dey, Bab-el-Oued, (Alger).

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : EMILE NOUCHET

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

Nouchet

ויעל אנדאס אז יעדן בני נשמה יום נאטיר צו אז מלחם



Les juifs par leur baptême, récompensent les services rendus

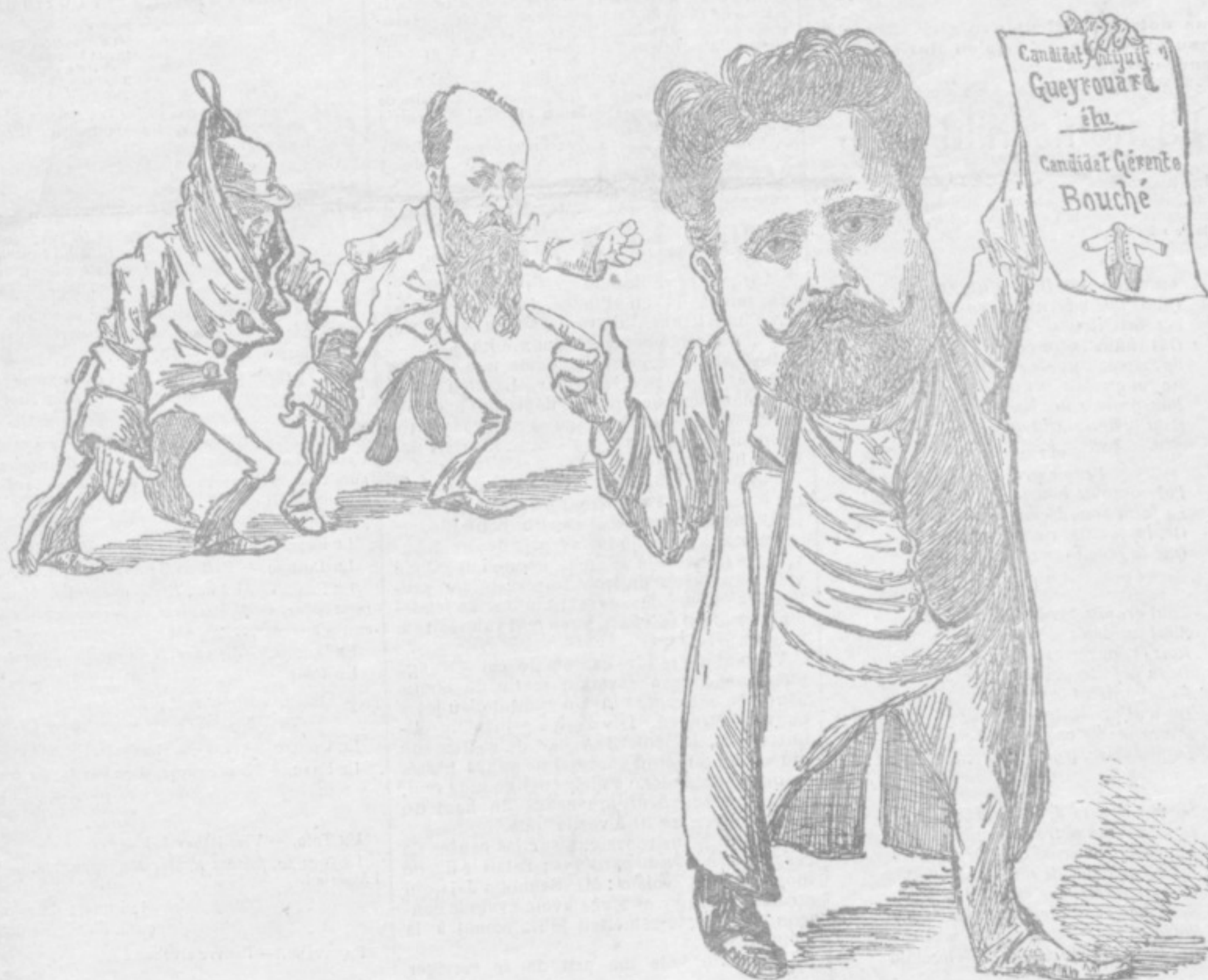


Supplément illustré du Nouvel ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Gueyrourard
Entrepreneur... d'habits confectionnés.

NOS GRAVURES

Gueirouard entrepreneur... d'habits confectionnés ! — Cet homme est étonnant a souscrit avec un brio sans pareil aux vœux du candidat de Gérente.

Le malheureux Bouché déshabillé par les électeurs reçoit une veste des mains de Gueirouard, qui l'a confectionnée pour lui.

Gérente la Honte. — Prudhomme a peint la justice poursuivant le crime. Aujourd'hui, il donnerait au crime la figure de Gérente.

Le misérable fuit devant l'anathème de nos députés Drumont, Faure et Morinaud.

Adieu, pauvre *Télégramme* ! Tu t'en vas avec le sac !

L'A.

NOTRE FEUILLETON

A partir de notre prochain numéro, nous commencerons la publication de :

CAGAYOUS ANTIJUIF

que notre excellent confrère Musette, a su avec la verve qu'on lui connaît, rendre si populaire.

La Rothschildienne

Les Rothschildiens, c'est-à-dire les juifs et les judaïsants, jaloux de nos chants nationaux viennent de commander à un juif « di bon famélie, ce chant « populaire » à l'usage des ghettos :

I

*Au rythme du De Profundis
Qu'ils nommèrent la Marseillaise
Les faméliques de Jadis
Ont châtié le roi Louis XVI,
Ce despote stupide et gras
Ne fut que le signe d'un monde ;
Bourgeois, votre bonheur immonde,
C'est le Rothschild qui l'expié.*

REFRAIN

*Peuple prolétaire
Par coups de bourse on nous détruit ;
La faim nous décime sans bruit,
Or, la famine c'est la guerre :
Que la révolte en soit le fruit*

II

*Tout gravite vers ce lingot !
Sous un décor de dissidences ;
Rois et bourgeois sont l'humble écho
De sa néfaste omnipotence
Ils organisent le malheur
Du seul producteur de la vie,
Pour combler ce gouffre d'envie :
Le financier, légal voleur.*

III

*Soyons avarés de la mort
Dont dispose notre énergie ;
Avant la chiourne de l'Or,
Visons aux rois de son orgie.
La banque énorme est le péril,
Ses pieuvres doivent disparaître.
Notre ennemi, c'est notre maître
Or, le grand maître, c'est Rothschild*

REFRAIN

*Par coups de bourse on nous détruit ;
La faim nous décime sans bruit ;
Or, la famine c'est la guerre :
Que la révolte en soit le fruit*

Raoul MAYENCE.

Paraîtra vers la Fin de la Semaine

EN FEUILLETON

La Vie d'un Haut Fonctionnaire

PAR

Max RÉGIS et Louis GARDAIS

ÉCHOS

Les Fêtes de Pâques au Vélodrome. — Le Vélodrome ne chômera pas aujourd'hui, la Direction de ce bel établissement organise pour cette date, une grande fête de famille appelée à beaucoup de succès.

Le programme que publie nos confrères quotidiens, est bien fait pour intéresser les nombreux habitués du Vélodrome.

Qu'il nous suffise de dire, pour aujourd'hui, qu'une Société musicale, dont on dit grand bien, prêtera son concours et rehaussera par sa présence l'éclat des fêtes projetées.

Club Gymnastique d'Alger. — La fête qui sera donnée par cette société, dans son parc réservé aujourd'hui et demain, lundi de Pâques, coïncidant avec le Congrès de géographie, promet d'être fort réussie.

Afin de montrer à nos hôtes que nos gymnastes algériens peuvent rivaliser avec ceux de la Métropole, la section de Dijon du Club, exécutera les exercices imposés au Concours fédéral de Dijon, et l'excellente musique « l'Africaine de Mustapha » prêtera son gracieux concours.

Les bébés n'ont pas été oubliés, une grande farandole leur est réservée et ils auront la surprise de l'ascension d'un superbe ballon, le Clubiste, suivie d'une grande sauterie.

Des baraques foraines seront installées aux abords du parc. Aujourd'hui et demain lundi soir, grand bal avec illumination féérique.

VOLEUR PINCÉ

Après avoir liquidé quelques affaires qui me retenaient en France, nous décidâmes, avec ma femme, de venir habiter l'Algérie, pays admirable pour son doux climat.

Dès notre arrivée, je louais une superbe villa à Mustapha-Supérieur. Le lieu était charmant, mais ce qui me déplaisait énormément, c'était le voisinage d'un gros youtre du nom de Jaïs. Un simple mur séparait nos deux habitations.

J'avais pour habitude, tous les matins en me levant, d'avaler un œuf frais et à cet effet, je fis l'acquisition d'une superbe poularde.

Un beau matin, je fus surpris de ne trouver que la coquille de l'œuf, celui-ci ayant été vidé au moyen d'un trou imperceptible pratiqué à l'une de ses extrémités. Le lendemain et jours suivants, mon œuf subissait le même sort.

Voulant me rendre compte de cet étrange phénomène, je me levai un matin de bonne heure et me cachai à un endroit d'où je ne pouvais être vu. Il y avait à peine cinq minutes que la poularde venait de quitter son nid sans que rien d'anormal ne se fût passé. Je me disposai donc à aller cueillir mon œuf, lorsqu'un léger bruit provenant du haut du mur mitoyen me fit lever la tête.

Aussitôt je fus renseigné sur les causes de ces mystérieuses disparitions ; c'était le fils de mon aimable voisin : M. Salomon Jaïs qui escaladait le mur et après avoir avalé le contenu de l'œuf, le remettait délicatement à la même place.

Une envie folle me prit de le corriger

séance tenante, mais me maltrisant, il me vint à l'idée de lui jouer un bon tour.

Le lendemain, je me levai à la même heure et après avoir absorbé l'œuf, je le remplis d'une matière peu agréable à l'odorat en ayant soin de la délayer avec de l'eau. Il était temps que cette opération fût terminée, car à peine avais-je rejoint ma cachette qu'un énorme appendice nasal me signala l'arrivée du youtron.

Je vous laisse le soin de juger, chères lectrices et vous chers lecteurs, de la tête que fit Salomon lorsqu'il avala la m... atière en question.

Malgré le fou rire qui m'étreignait, en voyant l'épouvantable grimace que faisait mon youpin, je fus sans pitié pour l'échantillon de cette maudite race. Et lui sautant au collet, je lui administrai une « mémorable » raclée.

Depuis ce jour-là, Salomon n'ose plus rendre visite à ma basse-cour.

Louis RAMEL.

Cagayous Antijuif

EN FEUILLETON

Libre Dimanche prochain

Ranavalo au Veglione

Le Comité d'hiverage a invité la reine Ranavalo à assister à son dernier Veglione.

Les Gazette.

(Le Veglione bat son plein. Les couples chahutent à qui mieux mieux et les apostrophes licencieuses vont train express).

UN FRAC quelconque, abordant un Domino. — Tu accepterais mon bras puis à souper.

LE DOMINO. — Le bras seulement et je le prends.

LUI conte fleurette.
ELLE lui tape sur les
doigts vite indiscrets,
de sa main noir gantée.

LE FRAC. — Figure-toi que je suis un peu venu pour voir cette vieille guenon de Ranavalo.

LE DOMINO, riant. — Hi, Hi...

LE FRAC. — C'est idiot, mais c'est comme ça. On l'a annoncé pour 11 heures et pas de reine cirage.

LE DOMINO. — Cirage !

LE FRAC. — Nubian encore... une horreur de moricaude. Le plus affamé pioupiau expéditionnaire n'en aurait pas voulu après un an de carême. Tandis que toi, mon petit cœur...

LE DOMINO. — Chut...

LE FRAC. — Tu as pris le mien pour des éternités...

LE DOMINO. — Parlons Ranavalo plutôt...

LE FRAC. — Ah ! oui, elle a une suite. Heureusement pour sa Majesté car on la confondrait avec les autres masques...

LE DOMINO. — La suite... au prochain numéro.

LE FRAC. —

Elle est épatant' cett' petit' semm'-là
Regardez-moi donc tout l'esprit qu'elle a.

LE DOMINO. — Plus que Ranavalo, hein.

LE FRAC. — Ne te compare donc pas à une cruche.

Un cercle se forme
subitement autour du
couple.

UN TRIO. — Vive Ranavalo !

LE DOMINO, faisant tomber son capuchon. — Vive l'Algérie !

Lui tombe d'une attaque... d'ahurissement.

RANAVALO. — Pauvre cruchon !

Fred.

HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT

OUKIADLATIR

(Suite et Fin)

Il fallut encore aller chercher M. Jacob Gripso. Avec une éloquence plus persuasive qu'heureuse, il finit par faire comprendre au père Barbachoux qu'on ne pouvait pas tout avoir à la fois, gros intérêts et gros lots, et qu'en conséquence il ferait bien de prendre une obligation communale du Crédit foncier emprunt 1879, laquelle rapporterait seulement 2,00 0/0, mais lui donnerait droit à six tirages où il avait quelque chance de gagner un gros lot de 100,000 francs.

Le tout coûtant au cours du jour, avec les droits et la commission, la bagatelle infime de 531 fr. 15 que le père Barbachoux paya en pièces de cent sous à l'effigie de Louis-Philippe.

Le père et la mère Barbachoux habitaient, sur les bords du Cher, un coin de pays délicieux. Située sur la pente de la colline, leur maison semblait heureuse de s'enfouir dans un fouillis capricieux de clématites et d'aubépinas blanches. Tout alentour, ces prairies drus et fleuries où aiment à paître les fameux moutons du Berry, et avec tout cela un calme absolu, troublé seulement de temps à autre par le bêlement d'une brebis ou le cri strident de quelque martin-pêcheur lancé à tire d'aile sur la rivière à la poursuite de quelque libellule.

Mais ni le père, ni la mère Barbachoux ne songent à tout cela. De tout ce qu'ils ont et de tout ce qui les entoure ils ne voient plus que ce misérable chiffon de papier où qu'y a d'ia tire, et leur seule préoccupation, fiévreuse, lancinante, est désormais celle-ci : Allons-nous gagner, cette fois ?

Quelles espérances tenaces quand approche l'époque du tirage !... à force de se persuader que cela pourra bien être, ils en arrivent aisément à se convaincre que cela sera... Aussi quelle angoisse quand il va, tous les deux mois, se faire raser au bourg, à seule fin de lire chez le barbier le journal qui doit relater les numéros gagnants !... Et quel désespoir navré, quand, chaque fois, il revient déçu, ne lisant jamais, jamais, le bienheureux numéro qui est le leur et qu'il a vu tant de fois danser devant ses yeux dans ses rêves du jour et de la nuit.

Enfin, un matin le facteur apporte une enveloppe jaune, marquée à l'angle d'un timbre humide.

Elle venait du banquier.
Ils crurent qu'ils allaient s'évanouir...
C'était bien cela !

« MM. Gripso et Cie ont l'honneur de prévenir M. Barbachoux, domicilié au Perreux, que son obligation du Crédit Foncier, émission 1879, est tirée au sort pour être au pair. Ils le prient en conséquence, de passer dans le plus bref délai possible... »

— Dans le plus bref délai possible !... dit le père Barbachoux, j'étais ben !... c'est-à-dire que j'ai des demain.

— D'abord, dit la mère Barbachoux, c'est toi qui fais que tu ailles, puisqu'on dit qu'on remboursera au « père ».

— Ben sûr que je vas y envoyer un autre !

— Mais on dit pas combien que j'avons gagné... dit la mère Barbachoux devenue méfiante.

— T'es bête !... dit le père Barbachoux en haussant les épaules, pour que tout l'monde l'save, est-ce pas ?

— T'as raison... dit la mère Barbachoux convaincue de son infériorité intellectuelle et admirant une fois de plus la perspicacité de son homme.

Ce que tous les deux firent des projets durant le voyage du Perreux à Bourges !... En prévision du numéraire à apporter, la mère Barbachoux avait passé la nuit à confectionner des sacs en toile, solides comme du zinc soudé. Est-ce qu'il en aurait assez ?...

D'abord, ils ne changeraient rien du tout à leur genre de vie... ça éveillerait les soupçons... et les voleurs pourraient venir... Et puis est-ce qu'ils n'étaient pas heureux comme ça ?... C'est pas de boire du vin tous les jours, et de manger du poulet et d'avoir des habits neufs, qui fait le bonheur...

Mais peu à peu, ils achèteraient des moutons, des vaches, de la terre, et ils deviendraient les plus gros propriétaires du pays... c'est ça qui ferait enrager la Mouton et la Bastien... et cette vieille chipie de Belœil.

A moins d'acheter encore des titres, pour regagner encore des gros lots... Ça serait encore bien le meilleur !...

Quoi qu'il en soit, le père et la mère Barbachoux se redressaient instinctivement, se gonflaient, s'élargissaient, si bien que la porte cochère de la banque Gripso leur parut petite, mais petite, petite, quand ils y pénétrèrent.

— M'sieur, j'vons pour le grous lot !...

— Quel gros lot ?

— C'ti-là que j'on gagné...

— Mais votre obligation est remboursable au pair.

— Ben !... pisqu'est moi !...

— Quoi ?... vous ?

— Le père... L' père Barbachoux !... Y en a pas deux, c' te bêtise !...

— Mais c'est pas ça... Remboursable au pair, cela veut dire que vous n'avez rien gagné.

— Comment dit le père Barbachoux portant la main à sa gorge.

— Oui... On va vous donner 500 francs.

— Mais vous me l'avez fait payer 531 fr. 15 !!!

— Puisqu'on vous dit que c'est remboursable au pair...

Foudroyé par cette déception, comme un touriste imprudent que le vertige prendrait au faite de la tour Eiffel, le père et la mère Barbachoux, aplatis, dévastés anéantis, n'eurent plus la force de dire un mot. Etrangement de rage, ils prirent machinalement les 500 francs qu'on leur tendait et sortirent dans la rue...

Ce n'est qu'au bout de cinq minutes que les deux pauvres vieux, se tournant vers la banque, purent lui tendre un poing furieux en criant cette malédiction exaspérée :

— Ah !... les canailles !...

Jean des TOURELLERS.

Nouvelles à la main

Une juive à l'approche de la mort, fait appeler son mari.

— Mardoche, lui dit-elle, je vais te révéler quelque chose : mais jure-moi que tu me pardonneras !

— Oui, Rachel, che te bardonne.

— Eh bien, tu sais, notre fils Lion (Léon)... mais tu me pardonneras ?

— Oui, Rachel, che te bardonne.

— Eh bien, notre fils Lion n'est pas de toi.

— Tu dis, Rachel ?

— Non, il n'est pas de toi, mais il est à toi tout de même parce que j'ai donné quarante sous à l'artilleur quand il s'en est allé. Alors, il est à toi. Tu me pardonnes ?

— Oui, Rachel, comme cela, je te bardonne ?

Un médecin à son malade un riche juif :

— Je vais faire une ordonnance pour vous faire rendre : ça vous débarrassera.

Alors, le bon youddi de s'écrier :

— Je ne veux rien rendre du tout. Tout ce que j'ai est bien à moi et ne me gêne point ?

Le youtron Mardoche se présente à un examen.

LE PROFESSEUR. — Si votre père emprunte mille francs, avec promesse de les rembourser à raison de 250 francs par année, combien devra-t-il au bout de trois ans ?

— Mille francs ?

— Mais, Mardoche, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique !

— Possible... mais je connais papa !

Cagayous Antijuf

EN FEUILLETON

Libre Dimanche prochain

Pour lire à l'ombre

Nommé troisième sous-secrétaire de la Ligue pour la propagation de la consommation de la morue en France, titre que m'avait octroyé la confiance des dames de la Halle, je venais à peine de prendre possession de mon poste quand un commissaire, au nom de la Loi (majuscule L), vint perquisitionner chez moi, prétextant que depuis la remise sur le tapis, de la question de Terre-Neuve, il serait dangereux et mal-séant de chagriner Victoria, à l'époque surtout où son impériale et gracieuse — pardon ! — et gracieuse personne daignait honorer notre Midi de son auguste présence.

Je dus me rendre à ces arguments convaincants.

Mon sommier fut démonté, ma table de nuit retournée, mon traversin décousu. Les argousins emportèrent les papiers jugés compromettants ainsi que ma dernière quittance de loyer remontant à 1896, et, ce qui plus est, une ode à ma belle que j'avais mis trois nuits d'insomnie à composer et qui, pour le moins, m'aurait valu une grosse de baisers.

Après leur départ, dans le fouillis des paperasses abandonnées parce que, jugées insignifiantes, j'avais un manuscrit qui me parut, en la circonstance, dans mon état d'esprit, fort intéressant.

C'était une suite de mots notés au hasard par un mien ami fort original — depuis longtemps perdu de vue — mots auxquels, m'écrivait-il alors, « j'ai rendu le sens véritable » et que je transcris textuellement :

La Charité. Acquis des amendes qu'inflige le remords.

Electeur. Genre de poire fort répandue en France.

Election. La cueillette des poires.

Eloquence. La bonne sauce d'un mauvais morceau.

Pirouette. Virer. Sport favori de l'homme public.

Justice. Bascule à faux poids.

Devoir. L'éternel errant.

Poudrière. La grange des moissons recueillies au champ du Progrès.

La Parole. La pensée déguisée.

Médiance. Paroles douces au vinaigre.

Liberté. La corde au cou du citoyen.

Profession de foi. Parade de tréteau

Carnaval. Le convoi de la gaieté.

La Science. Un hublot pratiqué sur un océan de ténèbres.

Martre. Bête dont la peau couvre la peau des bêtes.

Smart. Chic. Importation anglaise dont on peut dire de celui qui l'effectua qu'il fut ensmartant.

Frousse. Héroïsme spécial aux gens du monde en cas d'incendie.

Noblesse. Repoussoir de la roture.

Sourire. Réclame pour dentiste.

Se pendre. Porter son existence au Mont de Piété des désespérés.

Jalousie. Le tranchant de l'amour.

Dégoût. Dégoût spécial chez certains repus et blasés de vices.

Locomotive. Machine à tampon.

Indulgence. Sentiment se refusant à tout autre qu'à soi.

Réforme. Accident à la machine administrative.

Sergent de ville. Marchand de marrons.

Serment. Monnaie de singe.

Fortune. L'aveugle ne passant jamais sous les ponts.

Amitié. Un merle blanc.

Contrat. Assurance de confiance mutuelle.

Panama. Valeur à l'eau.

Administration. Chapitre des fonds de culottes au budget de l'Etat.

Champion. Sportman qui tout en sportant bien se porte souvent mal.

Silence. Eloquence des ignares.

La Politique. Egoût collecteur.

La Courtisane. Une entachée d'embrassades.

Courbette. Un baiser Lamourette.

Forfaiture. La lésion d'honneur.

P. C. C.

L. E. Alphonse MILLET.

LES "FEUILLES LIBRES"

Sommaire du numéro 9 : L'ACTUALITÉ SOCIALE : L'Antisémitisme en Algérie. — A TRAVERS LE RÊVE : Yvonne. — L'ÉVOLUTION SOCIALE : Communisme et Colonisation. — PETITS GRELOTS. — SCIENCES APPLIQUÉES : A propos de dépopulation. — LITTÉRATURE LIBRE : Petite promenade.
En vente partout, 0,10 c.

THÉÂTRE Aujourd'hui dimanche, en matinée, à prix réduits : Manon.
A 8 heures : Soirée de gala, P'tites Michu, premier acte de Coppélia et Boubouroche, comédie.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

Alger — 11, Rue d'Isly, 11 — Alger

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Préviens sa nombreuse Clientèle qu'elle habite Campagne Julie SAUVAN, au pied de la côte de Notre-Dame-d'Afrique, derrière l'Hôpital du Dey, Bab-el-Oued, (Alger).

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : EMILE NOUCHET

Imp. du Nouvel Antijuf. — PAUL CARRÈRE



Gérente la Honte



Supplément illustré du Nouvel ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Rêve juif et gouvernemental

NOS GRAVURES

Rêve juif et gouvernemental.
— De l'hôtel de Rothschild à la rue de la Lyre, voir brûler l'Antijuif... et pouvoir, ô ! pouvoir lapider Max Régis enchaîné, pieds, poings et col liés au solide poteau... Quel rêve pour les juifs ! Et pour toi Laferrière ! Quelle joie, quel orgie, quel délire ; mais c'est encore un rêve.

Dans la réalité... qui sera enchaîné ?

Dans l'espoir de l'Agonie. — Ces temps de morts subites si opportunes et si impunies, incitent notre cher Gouverneur — qui brigue le doctorat en médecine — à essayer les toxiques les plus énergiques sur cette vaillante Algérie. Elle paraît chanceler et déjà les juifs entament une joyeuse farandole.

Mourra-t-elle ? heu, heu, on dit que Max Régis a un contre poison excellent !

L'A.

Paraîtra vers la Fin de la Semaine

EN FEUILLETON

La Vie d'un Haut Fonctionnaire

PAR

Max RÉGIS et Louis GARDAIS

Not' Contrôleur ?

MONOLOGUE

A Bébé Boule-de-Suif.

I

Not' contrôleur ?

Eh ! ben j' l'ai vu, j' l'ai vu c' matin.

Il avait l'air d'un' vieill' catin

Qu'aurait avalé des orties !...

Il a la gueul' d'un ouistiti,

Not' contrôleur !

II

Not' contrôleur ?

Ah ! la sal' ross' ! ah ! l' sal' outit !

Rien qu'à r' luquer son laid profil

On a envie d'y cogner d' ssus,

Tell' ment il a l'air d'un vendu,

Not' contrôleur !

III

Not' contrôleur ?

Ah ! il est frais, y faut l' dir vite !

Sous son chapeau et sa lècte,

Il représente un p' tit cochon

Qu'aurait b' soin d'avoir un bouchon,

Not' contrôleur !

IV

Not' contrôleur ?

C'est l' plus salaud d' la création,

Car y n' crach' pas sur la ration :

Il a deux bouch' s pour la viande' cru'

C'est un' salop' ! un' vieill' moru' !

Not' contrôleur !

V

Not' contrôleur ?

Ah ! la ganach' ! ah ! l' renégat !

Y n'eut pas un pet d' Barchichat !

Il est menteur, il est poltron

Comm' ses amis les beaux youtrons.

Not' contrôleur !

VI

Not' contrôleur ?

J' vous en supplie, n' parlons plus d' lui !

Il est moisi et il est cuit ;

C'est un' citrouill' qui perd son jus,

Il me dégoûte tell' ment il pu' !

Not' contrôleur !

Octave de Niermeux

ÉCHOS

Un Bai. — Ce soir au Velodrome, grand bal sur le ring.

A mesure que les beaux jours approchent le succès des bals hebdomadaires du Velodrome s'affirme, car sur le vaste ring, 2.000 couples peuvent évoluer à l'aise.

Sans parler de l'immense pelouse si propice aux douces promenades et à toutes les... folies permises.

Le prix d'entrée est ainsi fixé : 1 fr. par cavalier et 0.25 par dame.

Cagayous Antijuif

PAR

MUSETTE

Avertissement

(Sans frais).

Cagayous antijuif !

Certes, il l'est depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

Il l'est jusqu'aux replis secrets de l'âme ; il l'est d'essence, de religion, de vocation ; il l'est totalement !

On ne pouvait, d'ailleurs, concevoir autrement cette fleur sauvage du pavé algérien, poussée dans le salpêtre et le crottin, sous une flambée de soleil d'Août.

Cagayous modéré ; Cagayous tolérant, patient et calme, prêchant l'union des races et la paix des consciences ! Mais c'était vouloir offenser Dieu qui créa et le Bien et le Mal. C'était nier l'Evidente Nature. Et quelle rhétorique eût pu rendre acceptable, sinon vraisemblable, une pareille conception !

La langue de Cagayous est pauvre et hailonneuse ; mais elle a la hardiesse des esprits résolus. Quand le mot est absent, quand le verbe se fait attendre, il supplée à l'indigence de son glossaire par l'image brutale, le geste et l'expression du masque.

Il saura, d'un coup de poing, résumer l'épopée !...

L'essentiel est qu'on le comprenne.

Sans doute, il a le coup de tête prompt ; mais il n'en faut pas déduire que ses actes soient irréfléchis et conduits sans mesure.

Cagayous a la prétention d'être, à l'occasion, un « costé » pensant.

J'ai vainement essayé de faire entendre raison — si raison il y a — à cet indépendant. Je lui ai montré, surtout, les dangers d'une confession trop franche :

« — Ne te découvre pas trop, cher filleul, et sache demeurer tout au moins sur un point. »

Il me répondit par un geste énergique de l'avant bras dans lequel il enferma, irrévérencieusement, la genèse :

« — Tiens ! Trappe ça ! »

Tout ce que je pus obtenir, c'est son silence durant la lutte électorale. Mais il fit,

sans parler, la besogne de vingt tribuns. Impétueusement, chapeau en bannière et poing haut, il entra dans la mêlée qui le prit tout vif.

Ceux qui le connaissent lui pardonneront ses violences et ses excès de langage.

Les autres devront l'accepter tel qu'il est, ou renoncer à le suivre.

Cagayous est incorrigible et j'ai fait l'impossible pour assouplir cette nature rétive, rebelle à toute éducation.

Ce filleul qui lasse ma patience sans épuiser ma tendresse, sera le gros chagrin de mes vieux jours !

MUSETTE

A BARBEROUSSE

Vous parlez, vous autres ? Jamais je m'ai tenu le bœuf comme depuis ce fant de garce de Boumatraque y m'a payé la chambre garnie en haut à Barberousse, à cause que je m'ai escarminté trois ou quatre juifs que tous ensemble y vaut pas un vieux sparadaine.

Oilà comment ça se fait que moi que j'aime adroper partout, forcé, bessif, je reste assis pareil un sabatero dans le magasin.

Aie qué peste ! La bouche elle me vient tant amère de la rage qui me sort, que si jamais je crache par terre, ma parole la chicorée y pousse !

Des fois nous allons dans la cour, histoire de promener un coup. Là, je me trouve des camarades pour faire la brisque ou une partie à la carré arabe avec des peaux d'orange. Max Régis que je le connais, tout le temps y rigole. L'autre fois y s'amène vec la chaise dans le bras et pis un mouchoir dessus la figure à cause qu'il s'avait laissé rentrer le mistral dedans la tête et que ça fait sortir plein des saloperies des œils. Premier je me pense qui voulait jouer à caraboum boum boum, vous s'avez ; mais lui sans dire rien, y s'assit et y commence parler des choses.

Ce jour là Drumont, Guérin, Rejou, Louis Régis y z'allaient venir. Gousto !

Pas pour dire, jamais vous avez vu un pluss bon garçon que Drumont. La main tant qui me fait plaisir j'y touche, quand même il est grand mecieu vec les lunettes, capable et tout. La fois que nous avons fait camarade moi et lui, y me dit comme ça :

« Vous à cause que vous avez l'air louette et que vous arrégardez le monde devant la figure et que jamais vous parlez par derrière (ça c'est la vérité, demandez-y à Embrouilloun à Gasparette et à les autres tous) je veux faire quelque chose pour vous. Parlez, mon garçon. »

Alors moi que je crevais de fumer depuis je sais pas combien, j'y demande qui me porte un paquet des cigarettes.

Le soleil y s'avait pas couché une fois, qui m'envoie une boîte du tabac vec du papier, des cigares première qualité, des allumettes et tout ça qui faut !

Moi que dans le temps je me fumais rien que le cigare maltais qui se ressemble un morceau de corde goudronnée histoire de faire la fantasia le dimanche, je me pompe tout le temps de ceuss-là qu'on appelle les ondresses riches, que de tant bon qui sont, j'ose plus lâcher la fumée de la bouche. Tout j'avale. Si elle veut sortir par force, qu'elle foute le camp par en bas, ça me régarre pas !

Quand vous mangez quelque chose de bon, vous y commandez pas qui reste tout dedans le ventre, pas vrai ? Y s'en va ça qui veut ; comme ça le bon Dieu il a dit. Et alorss !

Tous ces petits kifs y s'empêchent pas la

Imp. du *Nouvel Antiquaire*. — PAUL CARRÈRE



Dans l'espoir de l'agonie

SUPPLÉMENT DE L' "ANTI-JUIF"



Cellule de Nour (Cours de mémoire)



Porte du Fort de Sidi Ferruch (Fort Lorrain)



Les nouvelles entrées de Sidi Ferruch (Cours de mémoire)

E. J. J. J.

SIDI-FERRUCH

LA SUITE DES Mémoires du Prisonnier MAX RÉGIS

Paraitra Demain lundi, 8 mai

Ces Mémoires constitueront une sorte d'adieu du chef de l'Antisémitisme algérien, victime des ignominies gouvernementales, à notre vaillante population, au moment de sa comparution devant les Assises de Grenoble. Prix 0, 10 centimes.

SIDI-FERRUCH

Lorsqu'un gouvernement répond aux vœux et aux aspirations d'un peuple ; qu'il est juste, loyal et généreux, la force qu'il détient lui devient presque superflue.

Il surveille le libre et honnête fonctionnement des institutions du pays, et tous, dans la nation, coopèrent à aider un pouvoir qui n'est que le gérant délégué par le peuple, aux affaires publiques.

Lorsqu'un gouvernement, abusant de la confiance de ceux qui l'ont porté au pouvoir, ne se sert de ce pouvoir que pour trahir ses mandants en conspirant contre l'intégrité du sol de la patrie, contre la fortune publique, contre toutes les libertés au profit de leur intérêt personnel et des intrigues les plus viles et les plus inavouables.

La force publique, tant puissante soit-elle, ne peut plus lui suffire à comprimer les révoltes d'un peuple opprimé.

Il peut tenter sa compression ; y réussir pendant un temps, mais il est bientôt obligé d'avoir recours aux pires moyens.

Alors il fait appel à ces êtres aux appétits ignobles, aux compromis, aux tarés, à la lie, plus ou moins dorée, et s'en sert tour-à-tour pour semer la division, la suspicion entre individus ; pour rompre le faisceau populaire.

Tel est le rôle accepté par l'immonde gouverneur Laferrière.

Mais le faisceau fut lié par Max Régis et formé des éléments les plus dévoués à la Patrie.

Lorsqu'un homme, par l'idée, le courage indomptable avec lequel il la défend, vibre à l'unisson de tout un peuple opprimé, il n'est pas de brutalités policières, de charges de gendarmes, de jugements de Cour, de prison et de bagnes qui puissent étouffer l'idée et désaffectionner du vaillant martyr, qui porte et fait flotter si noblement le drapeau de la France, symbole de nos libertés.

Après Barberousse, Sidi-Ferruch ; dures, bien dures, mais aussi glorieu-

ses étapes !

A 26 kilomètres de Laferrière, de Lutaud, au bout d'une route poussiéreuse, dans un fort construit pour assurer la liberté — dans le fond d'une cellule, derrière une double enceinte, on trouve le jeune héros de 25 ans, l'espoir des Algériens, la terreur du juif, sur lequel la France et le monde ont aujourd'hui les yeux.

A un bout de cet itinéraire : Le vieux et intempérant gouverneur, drapé dans les scandales passés, les infamies présentes ; draperie constellée des mouches de Monfaucon.

A l'autre bout, le Français emprisonné par ce fourbe, ce matois, valet des juifs et des anglais, M. le Gouverneur Oliver-Curaçao.

Quand vous avez franchi le passage de l'avancée au sommet duquel est une sentinelle qui vous a arrêté par son cri : Halte là ! qui vive ? Vous vous trouvez en face de l'entrée du fort dont le pont-levis est baissé.

Regardez, la porte est belle, couverte de trophées sculptés. Sur le tympan de son linteau, on lit l'inscription suivante gravée sur le marbre :

ICI
LE 14 JUIN 1830
PAR L'ORDRE DU ROI CHARLES X.
SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL DE BOURMONT
L'ARMÉE FRANÇAISE VINT ARBORER SES DRAPEAUX
RENDRE LA LIBERTÉ AUX MERS
DONNER L'ALGÉRIE À LA FRANCE

Quelle ironie ! Aujourd'hui, Algériens, notre drapeau est prisonnier dans ce fort que nos armes ont élevé pour assurer la liberté.

N'est-ce pas là la réalisation du rêve juif ?

Nous avons conquis l'Algérie pour faire payer à deux juifs de Marseille l'argent que leur devait le Dey.

Le juif, aujourd'hui, fou d'orgueil et de peur fait garder par cette même armée Française qui l'exécra, un soldat français qui est de toute l'Algérie, son plus redoutable ennemi.

Israël, malgré le temps présent, malgré les Dupuy, Laferrière, Lutaud et toute la suite — en contemplant l'étoile de Max qui brille même au fond de son cachot, je dis que vos temps sont proches, et que par lui, avec nous, vous surez vaincus et écrasés.

Aremotis.

Mercredi matin, 10 mai, paraitra une plaquette sur le procès de Grenoble, par Louis Filippi.

Nous engageons nos fidèles lecteurs à l'acheter parce qu'elle est mise en vente pour aider Filippi dans ses frais de voyage, et que le procès qui va s'ouvrir intéresse toute la cause antijuive.

A bas les juifs ! Vive la Liberté

Air : Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine

I

A bas les juifs, Algériens à l'ouvrage ;
Ce cri bientôt sera plein de succès :
Avec Régis, ne perdons pas courage,
Sous son Drapeau, soyons de fiers guerriers.
Combattons tous contre la juiverie,
Unissons-nous à la Fraternité,
Faisons appel à la Mère Patrie,
En réclamant nos droits, nos libertés.

REFRAIN

A bas les juifs, voilà le cri de guerre
Que nous poussons dans tous les cœurs français,
Pour nous sortir enfin de la misère :
A bas les juifs ! Vive la Liberté.

II

Quand la France, sera tout antijuive,
En répondant aux vœux des Algériens ;
Nous n'aurons plus, qu'un seul coup de Qui Vive ?
Halte-là !... ces bandistes youpins.
Puis en avant ! Contre la juiverie.
Plus de pitié, plus d'hospitalité,
Puisque par eux, la Patrie est trahie
Expulsons les, de notre sol sacré.

III

A bas les juifs, ces mots sont la vengeance
Que nous crions au milieu du combat,
Pour délier notre mère la France,
De ces lâches, voleurs et scélérats.
Nous avons eu pitié de vos souffrances,
Quand l'Allemand, vous a persécutés,
Mais aujourd'hui, c'est le tour de la France,
De vous chasser tas de mauvais sujets.

IV

A bas les juifs, la race hébraïque,
Les Panamistes et les Dreyfusards,
Ils ont sali la belle République.
Dans le Pouvoir, ces traîtres, ces pillards.
Ils ont vendu à l'étranger la France,
Avec notre or ils ont tout corrompu.
Mais Max Régis, prépare leur sentence
Et par le Peuple, ils seront vaincus.

REFRAIN

A bas les juifs, voilà le cri de guerre
Que nous poussons dans l'univers entier,
Pour soulager des Peuples de la misère :
A bas les juifs ! Vive la Liberté.

Justus Léo.

Cagayous Antijuif

BAROUFES ET CASSAGE

Ce coup-ci le courage il avait venu à tous !
La poulce y marchait dans la rue ou en dessous les arcades, mais elle disait rien à aucun, pourquoi pas un d'eussés y sort vivant si jamais y touche le monde.

Les gendarmes et les soldats y se promènent basta, et chaque moment on se f... à crier :

Vive l'armée ! A bas les Juifs !

Après un y l'arrêe un coup de pied dedans un magasin juif ; après un autre y vient ; toc ! après encore ; toc ! toc ! tchaf ! boum ! même moment vous ariez dit une vague de le ponent qui cassait dessus les blocs. Tape que tu tapes ; qu'ilà vec un bâton, qu'ilà vec un fer, qu'ilà vec je sais pas quoi. Deux minutes la rue Babloutte elle se tenait pluss un magasin juif fermé. Le tonnerre y fait pas du tapage comme ça, je vous jure.

Les, portes, les volets tous y ont était arrachés et jetés milieu la rue ; les marchandises elle sautent en l'air, et oïlà qu'on se f... tout ça qu'on trouve à travers la figure pour rigoler.

— Défense de voler, hein ! Pour ça, non !

— Un arabe il a voulu emporter un paquet des étoffes et puis une blouse bleue. J'y a f... un coup de tête qui me l'a étendu,

C. Antoni

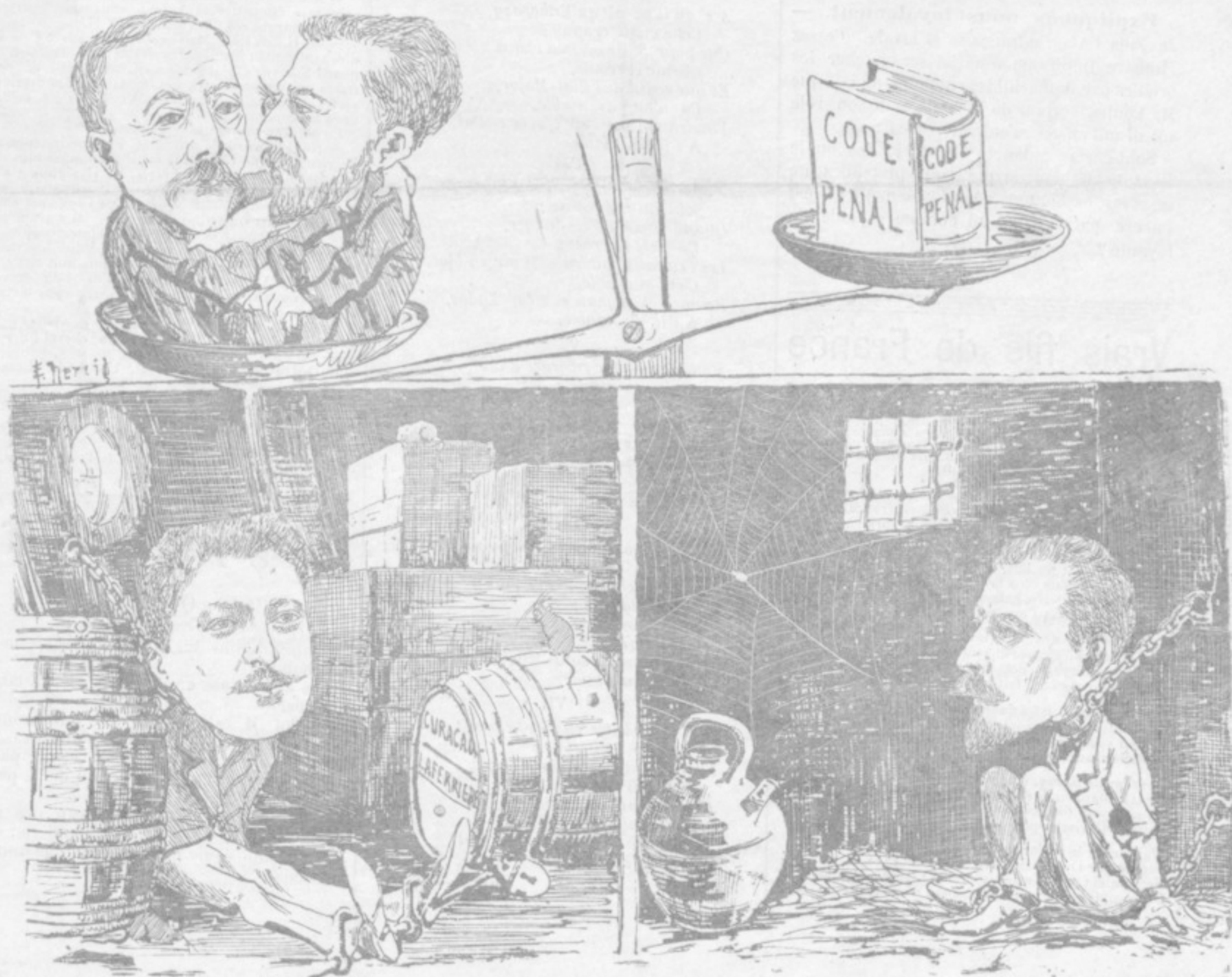


Supplément du Nouvel illustré **ANTI-JUIF**

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



Le Droit ? Asseyons-nous dessus !

PARAITRA

Demain, Lundi 15 Mai 1899

Un Supplément sensationnel rédigé et publié par les rédacteurs de l'ANTIJUIF.

Ce numéro qui produira de graves et intéressantes révélations ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs... et Lutaud et Laferrière.

105 GRAVURES

Le droit ? — Asseyons-nous dessus ! — Qu'est pour Laferrière curacao et son compère Lutaud, la loi et ses interprètes ?

Mais il y a beau temps que les fonctionnaires ne sont plus en place pour ça !

Sous le règne des juifs, il leur faut des services et non pas des arrêts. — Il leur faut Max Régis et Voinot enchaînés, en attendant les autres !

Et joyeusement embrassés ils déclarent : Le droit ? — Asseyons-nous dessus !

Expliquons nous loyalement. — Je suis l'Algérie française et loyale. Cessez Ministre Dupuy de vous laisser boucher les oreilles par Rothschild et entendez-moi — que M. Loubet sortant de la coulisse de son rôle soi-disant effacé, m'entende aussi :

Sont-ce les balances de la justice ou le fouet de la chiourne que vous prétendez me réserver, expliquons nous loyalement s'il est encore parmi vous un homme capable de loyauté ?

L'A.

Vrais fils de France

Quand vous aurez habitude le Français à voir dans l'uniforme une livrée ignominieuse tant pour le prêtre que pour le soldat, vous aurez fait faire un pas à l'opinion juive.

L'autre jour, anxieux, songeant à tes malheurs, Je sanglotais dans ma sombre désespérance. Je voyais aboutir en un chaos d'horreurs, Ton glorieux passé de douce souvenance.

Ta grandeur et tes lois, tes mœurs, tout trébuchaient, France, tu n'étais plus la nation fidèle ! Dans tes flots noirs, haineux, ton présent s'engouffrait ; Je te voyais périr d'une mort éternelle.

Dans un proche avenir ; un long déchirement De lambeaux d'étendard, semés aux vents du monde Souillés et fugitifs, crépitait en disant : (De la France ! on a fait la part du juif immonde !)

Patriote lésé, frustré dans mon bonheur, Je frémissais en dévorant ma sourde rage ; Quand soudain, m'apparut tempérant ma douleur, Brillante, auréolée, une seconde image.

Je revoyais là-bas, s'immolant pour tes droits Morès, Marchand, s'avancer sur le sol d'Afrique ; Et je voyais tomber sur la terre Asiatique, Pour le Christ et pour toi les champions de la croix.

L'apôtre et le soldat, tous deux fils de ton cœur, Frères par l'héroïsme et le même courage Se tenaient par la main, marchant pour le bonheur Des peuples abrutis qu'ils tiraient d'esclavage

Alors je m'écriai : « Oui, malgré les crachats Qu'on a bavés sur toi, tu es encore fidèle. Tu n'es pas morte encore, et malgré les Judas, Ta gloire survivra car elle est immortelle ! »

Ah ! de chaque Héros martyr Qui tombe en vrai fils de la France ! Le dévouement est la semence De ton règne qui va fleurir Dans les sillons futurs du siècle qui s'avance !

Antoine-Godefroy VIALARD

Lettre à Émile

Air : A SAINT-LAZARE.

I

C'est du bague que je t'écris,
Mon pauvre Émile ;
Si tu savais comm' je maigris,
C' que j' me fais d' bile !
D'avoir flanché sur le trimard,
J' suis justiciable.
Et j' me fais des plum's loin d' Picquart,
A l'II' du Diable.

II

Dans notre Auror', mon vieux Zola,
Tas dit : J'accuse !
Dans l' ciboulot des poir's, voilà
Que l' dont s'infuse :
Comme disait Scheurer-Kestner,
T'es bien capable
De me fair' jouer la fill' de l' Air,
De l'II' du Diable.

III

A c' qu'il paraît qu' Estherazy,
Cette vieill' crapule,
Que pour Sosie on m'a choisi
Tueule et recule,
Et que ceuss' de l'Etat-Major,
Ca n'est pas niable,
Voudraient me voir crever encor'
A l'II' du Diable.

IV

J'apprends avec joï', qu' l'Etranger
Soutient ma cause ;
Quand Israël est en danger,
Ca n'est pas rose ;
Les Français voudraient voir en bloc,
C'est pitoyable,
Reinach Vaughan et mêm' Zadoc,
A l'II' du Diable.

V

Mon jugement, c'est grâce à toi
Qu'on le revise ;
Je vais revoir, quel doux émoi !
Ma terr' promise ;
A moins que Drumont ou Guérin,
De tout capable,
Ne me laissent ronger mon frein
A l'II' du Diable.

VI

Souhait'le bonjour aux copains
Qu'tas dans la presse ;
J'envoie force poignés de mains
A leur adresse ;
Donne l'accolade à Reinach,
Au dos friable,
Et chantons : Dreyfus salvum fac
A l'II' du Diable.

VII

Je clos ma lettre en t'embrassant,
Au r'voir Mimile !
En voulant sauver l'inno-cent,
Tas mis dans l'mille.
Je t'en serai reconnaissant,
Coté palpable,
Si j'reviens avant dix-neuf cent,
De l'II' du Diable.

Jean Leveque.

Une cause Gaie

La huitième chambre correctionnelle du tribunal de la Seine vient de condamner à cent francs d'amende et à huit mois de prison un fabricant de conserves alimentaires qui avait le moyen de fabriquer et de vendre depuis huit ans un nombre incalculable de boîtes de conserves, pâtés de gibiers, de foies gras, de lièvre, de dindon, de canard, de faisan et même de chevreuil, où il n'entrait absolument que du cheval de fiacre ou d'omnibus.

Il est vrai que les étiquettes étaient très séduisantes. C'est ainsi que l'on remarquait une oie magnifique sur l'étiquette qui recouvrait les boîtes de foie gras et une superbe scène de chasse sur les pâtés de chevreuil.

Nous croyons devoir, d'après un de nos confrères de Paris, reproduire l'interrogatoire qui a mis en joie toute l'assistance :

— Je ne croyais pas mal faire, affirme-t-il, attendu que tous ceux qui préparent des viandes le font de la sorte.

Et il ajoute avec force :
— Il est ainsi dans toutes les charcuteries et dans toutes les salaisons.

— Mais vous empoisonnez vos malheureux clients !
— Si je les empoisonnais, il y aurait beau temps qu'ils m'eussent lâché, depuis huit ans !

— Vous les trompez abominablement !
— Non, Monsieur le président le client le sait !

Le président furieux de tant de mauvaise foi, puise dans son dossier, des étiquettes variées.

— Il ne sait rien le client : Je lis vos étiquettes et j'y relève ces mots « Au fin gourmet ! Ouvrez délicatement la boîte une heure seulement avant de vous en servir. Evitez la chaleur et l'humidité. Gare à l'humidité !... Terrine des gourmets... Mettez au frais ! » et d'autres recommandations qui ne sauraient être de mise pour de la viande de cheval. Non seulement, vous les trompez, vos clients, mais encore vous vous payez leur tête...

— Monsieur le président, vous n'avez point lu avec soin mes étiquettes, sans quoi vous eussiez certainement remarqué ces deux lettres : M. H.

— M. H., en effet. Mais quel est ce rébus ? Cela veut dire sans doute : Mention Honorable ou Médaille d'honneur ! Sur vos étiquettes, en effet, je relève de petits ronds qui ressemblent à des médailles, des dessins de pièces et effigies de souverains. Vous avez été médaillé dans les concours.

Le prévenu prend un air modeste :

— Non, monsieur le président. Ces dessins sont sans importance et destinés uniquement à donner plus d'œil à la marque de la maison. Mais, M. H. signifie : « Mélange hypophagique ».

A cette interprétation inattendue l'audience entière éclate d'un rire homérique que le tribunal a grand peine à ne point partager et qui met fin à l'interrogatoire.

On entend alors les témoins, c'est-à-dire les inspecteurs du service sanitaire qui ont mis huit ans à découvrir la fraude et qui ont saisi à l'usine du prévenu, 87, rue de la Glacière, ouvert et examiné une boîte de conserves de chaque espèce.

Ils reprochent à M. Person d'user de viande gâtée :

— Si encore, ça avait été du bon cheval ! dit l'un d'eux.

— Qui soupire le président, c'était du cheval de fiacre !

Notre confrère ajoute que le fabricant a été suffoqué de la condamnation prononcée contre lui.

— Tous ceux qui préparent des conserves, s'est-il écrié, en font autant.

Nous aimons à croire que c'est de l'exagération.

R

Cagayous Antijuif

TROIS - QUATRE - CINQ

Embrouilloun lui y s'a emporté rien que des habits.

Les autres tous on s'a chapardé un tas des affaires.

Boulot il est revenu vec une ombrelle, une mécanique qu'on se sert pour écraser la viande, un panier à salade et un paquet qu'on sait pas si c'est du sel ou de la poison du pharmacien.

Fartasse il a attrapé un chapeau des femmes vec des plumes ; une soupière ; deux balais et une roule de papier pour le mur des maisons.

Tape à l'œil, il a barboté une botte des gants que tous c'est la même main ; une couronne des morts et un tire-bouchon touil.

Gaspardette : un bocal des pastilles que peut-être c'est pour le rhume que peut-être c'est pour faire ch... ; deux morceaux de savon blanc et un corset riche de 3 à 4 francs comme ça.

Loulou : une botte (l'autre c'est Uguène qui se la tient et y veut pas la donner) ; trois parapluies ; une botte des sardines et un foulard rouge.

Nini : un paquet des bas noirs ; un moulin à café et une carafe un peu fendue.

Uguène le Louette : la botte que j'ai dit ; un sac de la tisane ; trois boîtes des cigares ; des étenailles ; une robe de deuil et une botte des champignons en conserve.

Le Courro : cinq morues ; un balai ; des camisoles et des autres fourbis que je sais pas bien comment les femmes elles se les enganche ; deux chemises et une chaise qui li manque une patte.

Bacora : un peigne ; un sac qu'on voyage ; un pardessus pour les enfants ; trois bols ; un pot de chambre en fer bleu ; deux casse-roles ; une paire de souliers blancs ; un bolle du fromage qui sent la peste ; un sac du riz vide et une cruche qui lui manque le bout par où elle pisse.

Sardina : un habillement pour les filles qu'elles font la communion ; une bouteille de l'huile de ricin ; un pot de la pommade de cheval ; un paquet des bougies et un gilet de flanelle !

Le Cauchon, le pègre, à la cause qui marche pas vite, il a pu rober seulement qu'un patalon des femmes tout fendu.

Les deux petits font la faim y z'ont fait la provision des olives, du sucre, du chocolat, un bidon de l'huile, un bidon de pétrole, deux tricots, un marteau et une douzaine des chaussettes de toutes couleurs.

Qu'il a embrouillé le plus des choses c'est Qu'il a la calotte jaune. Un bazar y se monte vec tous les trucs qui s'a emportés. Je sais pas comment un petit chadi comme ça, il a pu prendre tout ça qu'il a, sans se faire empoigner par la poulce !

Mais aspéra, y faut que tous on rend ça qu'il a volé ou qui li fasse cadeau à la bouchée de pain ; autrement moi je m'en trappe un par une jambe et je me démolis les autres tous avec.

Escarmentez les juifs, cassez-y la figure et f... dehors tout ça qui y a dedans les magasins d'eusses ; ça c'est la guerre, personne y peut rien dire.

Mais faire trois-quatre-cinq, la République elle veut pas.

Vous avez compris ?

(A Suivre).

ECHOS

Le Maire d'Alger rappelle que l'ouverture officielle du Concours Agricole aura lieu aujourd'hui 14 mai courant, à 9 heures du matin.

La musique du 1^{er} régiment de Zouaves prêter son concours.

Les personnes qui ont reçu des cartes d'invitation pour le Concours ainsi que MM. les représentants de la presse et MM. les officiers sont priés d'honorer de leur présence cette cérémonie.

— 0 —

C.F.R.A. et T.A. — Arrêts supplémentaires. — Afin de faciliter au public l'accès des différents concours, la municipalité a obtenu, de MM. les Directeurs des Sociétés des Tram Algériens et Chemins de fer sur routes, que pendant la durée des Expositions, un arrêt supplémentaire serait fait devant les portes mêmes du Concours, rue de Constantine et rue Michelet.

Le Maire a l'honneur de porter à la connaissance des personnes à qui ont été délivrées des cartes d'invitation pour le Concours agricole, que ces cartes sont rigoureusement personnelles, et ne peuvent servir qu'aux seules personnes qui y sont désignées.

Cette indication est donnée afin d'éviter toute méprise.

— 0 —

A bas les juifs.

La Libre Parole raconte que récemment à la poste on présentait une lettre scellée de cinq cachets de cire portant une suscription.

— Vous avez droit aux initiales ou à une devise, lui fut-il répondu.

— Eh bien ? « A bas les juifs ! » c'est ma devise.

— Nous ne pouvons l'admettre : c'est un cri séditieux.

Nous voudrions bien savoir sur quels textes ou règlements est basée cette interdiction.

— 0 —

Prenez Garde à la Peinture S. V. P. — Vu le mauvais temps de dimanche dernier, la fête organisée au Jardin Marengo par la Chambre syndicale des Peintres a été renvoyée aujourd'hui.

A la matinée, tirage de la tombola, lancement d'un ballon, et concours gracieux de diverses sociétés de notre ville.

Le soir, grand bal, prix d'entrée, 1 fr. Illumination féériques de la maison Boulver.

Exposition Canine

La liste des adhésions pour cette partie du concours a été arrêtée le 10 mai, au total de 87 exposants, pour 117 chiens des races les plus diverses et les plus variées.

Les bêtes à exposer seront présentées à l'examen de MM. Servet et Debrincat, vétérinaires municipaux qui écarteront toutes celles qui ne seront pas en parfaite santé.

L'exposition commencera le jeudi, 18 mai, à 2 heures de l'après-midi.

CONCOURS GÉNÉRAL AGRICOLE

12 et 22 MAI 1899

Programme Général des Concours et Fêtes

Du dimanche 14 au lundi 22 mai 1899 : Exposition au concours agricole des machines, instruments, produits et animaux.

Concours hippique (du 18 au 22 mai)

Exposition Canine, pendant la même période. Auditions musicales sur l'emplacement du Concours pendant toute la durée du Concours et pendant toute la durée des Expositions.

Samedi 20 mai, à 9 heures du soir : Grande Retraite aux Flambeaux.

Concours de Musique (les 21 et 22 mai).

Lundi 22 mai, à 4 heures : Défilé de toutes les Sociétés se rendant au Festival organisé au Théâtre-Cirque.

Le soir, au Théâtre Municipal : Distribution solennelle des récompenses décernées dans les différentes expositions.

Concerts sur les diverses places de la ville.

Pendant la durée du Concours : Grande Foire sur le boulevard Carnot et l'esplanade Margueritte.

+++++

LES ROTHSCHILD

LES MÉTIERS D'HENRI

J'aime beaucoup Henri de Rothschild, et si subitement Jéhovah le rappelait dans son sein, j'en serais navré.

Comme on ne peut plaire à tout le monde, je dois avouer, en revanche, que les parents d'Henri le considéraient avec une sorte de pitié.

— Il fait honte à la famille, il est comme les dindons il vole bas — font ses vautours donc, la lippe un peu méprisante.

— Il doit avoir une boule d'eau dans la tête disait, dans le temps, sa nourrice.

La vérité est qu'Henri manque d'envergure. Il vole bas, c'est exact. Dans la banque, il aurait pu imiter les siens et ajouter de nouveaux millions aux millions trouvés dans son berceau ; il aurait ainsi continué la tradition de la famille, qui veut, que tous les Rothschild soient de grands voleurs, et cela aurait eu une certaine allure.

Une anomalie bizarre veut qu'il ait l'âme d'un petit brocanteur, l'âme du père d'Anschel Mayer, un ancêtre très méprisé, qui vendit toute sa vie des savates éculées à Francfort-sur-le-Mein.

A sa majorité, Henri commença par élever des chiens de chasse, pour les revendre aux expositions canines.

Puis il monta des vacheries, lous une boutique à Paris et y vendit du lait.

Il y a quelques jours, il lançait à Nice une marque d'automobile de fabrication allemande.

Enfin, hier, le hasard m'a fait tomber sur un livre écrit par Henri, en 1896, à la suite d'un voyage en Algérie.

Or, savez-vous pour le compte de qui l'archi-millionnaire Henri Rothschild a effectué ce voyage en Algérie et écrit les deux cent quarante-sept pages de son livre ?

Ne cherchez pas, vous ne devineriez jamais.

Pour le compte de onze maisons de commerce de Paris.

Henri de Rothschild, courtier en publicité ? Parfaitement.

Dès la première page, il y a deux réclames : une pour le bec Auer et l'autre pour la lampe Edison.

A la page 2, une réclame pour la maison de fleurs Vailant et une autre pour les huîtres et le Rueder extra dry de chez Cubat.

A la page 4, une réclame pour les « ulsters » de Old England.

A la page 6, Henri parle des Arabes qu'il voit dans les rues d'Alger, et il s'étonne de les voir dans leurs habits nationaux :

Je cite : « la conquête, dit-il, n'a pu changer ces hommes qui, malgré le frolement perpétuel des vêtements de la Belle Jardinière, des robes les plus élégantes de chez Doucet ou de La Ferrière, n'ont pu se défaire de la gandoura ».

Trois réclames dans trois lignes.

Page 7, une réclame pour les « 35 francs » de Crémieux.

Page 11, une réclame pour l'épicerie Potin.

Page 19, une réclame pour Liberty, avec l'adresse.

J'arrête la nomenclature. En dix-neuf pages onze réclames, sans compter un conseil d'amis, pour qui voudrait se procurer des broderies à Alger :

— Si vous voulez acheter de jolies broderies, — dit-il, — et vous distraire un instant, allez rendre visite à Mme B... A... (le nom est en toutes lettres). Elle vous recevra fort bien dans sa maison mauresque et vous offrira du café et de la confiture d'oranges.

Enfin, pour terminer, l'excellent youtre donne aux vieux polissons, de passage sur la terre Algérienne, une indication précieuse. Il s'agit de dames aimables :

« Sous la « clarté amie » des étoiles, dit-il, elles peuvent enfin enlever le voile qui dissimulait leurs charmes. Dans le silence radieux de la nuit, elles peuvent en toute liberté se donner tout entières à la nature qui les enveloppe, etc., etc.

Après celle-là, on peut, je crois, tirer l'échelle. Comme marchand de chiens, laitier et marchand d'automobiles, Henri de Rothschild était déjà assez réussi. Courtier d'annonces, il est parfait.

Raphaël VIAU.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte)

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et

Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imp. du Nouvel Antiquaire. — PAUL CARRÈRE



EXPLIQUONS-NOUS LOYALEMENT



Supplément illustré du Nouvel **ANTI-JUIF**

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



BONNE MAÇONNERIE

NOS GRAVURES

Laferrière et la liberté ! — En 1867, sous l'Empire, le dénommé Laferrière était à ce point amoureux de la liberté, qu'il se faisait coffrer pour elle et que sa famille faillit, pour ce fait, l'ennoblir d'un conseil judiciaire.

— En 1899, Laferrière est tellement fou de cette même liberté que dans un accès curacautique, il se précipite sur elle, féroce et cherche à l'étrangler.

Moralité : on ne châtie bien que ce que l'on aime !

Bonne maçonnerie. — Le syndicat dreyfusard avait envoyé, pour démolir le socle qui soutient le buste énergique et souriant de Max et où repose à sa base, un brave ouvrier représentant le Peuple, un ignoble ami de Dreyfus armé d'une barre à mine colossale.

La statue reste inébranlable.

Et Jacques Bonhomme gouaillieur, allumant sa pipe, murmure :

— Oh ! Hiss oh ! Hiss ! tu perds ton temps, mon vieux Chloumou ! L.A.

SOUHAITS DE BIENVENUE

A toutes les Sociétés chorales ou instrumentales venues de France ou de l'Intérieur pour participer au Concours Musical d'Alger, nous adressons nos meilleurs souhaits de bienvenue, convaincus que nous sommes de leur patriotisme et de leurs sentiments antijuifs.

ODE A BARTHOU

Air : Cachir (vers coupés.)

I

Barthou, qui ne connaît l'Afrique,
Qu' d'un coup d'œil j' te sur un atlas,
Dans un discours patriotique,
Veut tout arranger ici-bas !

REFRAIN

Ah ! Barthou, Barthou ! Barthou !
Comm' t'es sagace,
Comm' t'es loquace,
Ah ! Barthou ! Barthou ! Barthou !
Encor, donn'-moi z'en pour un sou !

II

En Algérie ; tout s'rait tranquille
Sans quelque cent mil' galopins,
Qui gu... lent, pour embêter la ville,
Et d'emand'nt l'expulsion des youpins ! (Ref.)

III

Les youtres, c'est l'âme d' l'Algérie,
C'est eusses qui nous fournissent le pain...
Sans eux, y aurait pas d'Colonie
Et les français crev'raient la faim ! » (Ref.)

IV

C'est eusses qui cultivent la terre,
Euss' qu'on voit d'puis plus d'soixante ans,
Ayant l'flingot en bandoulière,
Defricher nos bois et nos champs ! » (Ref.)

V

Ils ont bâti vill's et villages,
Suant, peinant, jouant leurs santés...
Aujourd'hui, ils sont en servage,
Et des antijuifs, détestés ! » (Ref.)

VI

Barthou, les a vus dans l'Armée,
Valeureux, f'sant les coups d'éclats...
Et c'est leur audace endiablée
Qui enlève tous nos soldats ! (Ref.)

VII

Sur les pages de notre Histoire
Où s'ont inscrit le mot : « Honneur ! »
Tous les youpins du Consistoire
Se trou'nt nommés ; y a pas d'erreur ! » (Ref.)

VIII

Feuill'tez la liste des banqu'routes
Vous n'erez que des noms d'français...
Jamais un youpin, y a pas d'doute,
N'commett'ra de pareils méfaits ! » (Ref.)

IX

Le juif est brave, et probe, et juste.
Et son cœur est républicain
A la Chambre, on d'rait, sans dispute
Voter la Croix pour chaque youpin ! » (Ref.)

X

Que sont les noms de : Margueritte,
Valée, Blandan, Chanzy, Randon,
Auprès de ceux, pleins de mérite :
Chloumou, Mardochée, So'omon ? » (Ref.)

XI

Pour fair'le bonheur d' l'Algérie
Barthou ! qui n'est pas un farceur,
A demandé qu'on lui confie
Le simple emploi de...Gouverneur ! (Ref.)

XII

Si ça te sourit, ma vi-ill' branche,
Sur un Cuirassé, viens t'en, d'main,
Et j'te promets qu' l'ger-la Blanche,
Te chantera ce gai refrain :

Ah ! Barthou ! Barthou ! Barthou !
Petit Monarque,
Retourn' ta barque,
Si tu n'ceux pas, m'n p'tit chou,
Dans not'bassin, boire un bon coup !

Gyp de Blidah

CES CRAPAUDS D'ISRAEL

Je me souviens d'un livre, où je lissais naguère
Qu'une nuit de printemps, sous les voiles des cieus,
Un ver luisant brillait au bord d'une clairière
D'une douce clarté, et qu'un crapaud hideux,
Au même instant, saisi d'une haine profonde
En voyant resplendir l'insecte radieux,
S'élançant d'un seul bond de sa caverne immonde,
Vint baver sur le ver tout son venin fangeux,
La victime gémit : « Que tai-je fait infâme,
Pour venir m'engluer de ton vil résidu ? »
Le monstre lui vomit ce bas cri de son âme :
« Je voulais me venger, car pourquoi brillais-tu ? »

Voilà le juif, traînant l'anathème implacable
Du rejaillissement du sang d'un Dieu vengeur
Et portant sur son front ce mot ineffaçable :
Déicide ! (Judas, hypocrite, voleur).
France ! quand, au foyer vivifiant de ton âtre,
Tu voulais réchauffer ce reptile engourdi
(Avec les fils d'Héber, il faut être marâtres),
Tu fis mal. Aujourd'hui vois comme il t'en punit.

Ta gloire était trop éclatante,
Ton prestige trop imposant
Et, pour sa prunelle gluante,
Le reflet en était gênant.

Il a voulu ternir ton drapeau tricolore.
Il a déshonoré ses vaillants défenseurs ;
Puis, il a corrompu des juges qu'on abhorre,
Sur leur passage on dit : Vendus les sans-pudeurs.
S'il a déversé sur toi sa bave aordide,
Son virus corrosif, ce principe de mort,

C'est pour régner sur toi, veuve, pâle et livide,
C'est pour te faire esclave et gaspiller ton or,
Ton étendard sacré brillait, ô noble France !

Comme une fleur limpide au souffle de printemps,
De tes plis s'échappaient des frissons d'espérance
Qui ravivaient l'espoir dans nos cœurs confiants.
Bruissant leurs doux frémissements d'avenir ;
On lisait dans leurs plis des pages immortelles,
Hélas ! l'immonde juif est venu tout salir.

Il a sali ce bleu, cet idéal suprême ;
Ce blanc immaculé que les siècles passés
Ont toujours vu flotter à l'honneur, la victoire ;
Le rouge qui symbolise nos libertés.

Il n'a pas d'idéal cet être sans Patrie,
Cupide esclave, ô France, il jalouse ton sort.
Ah ! le rayonnement qui éclaire sa vie,
C'est le soleil massif et palpable de l'or.
Sur tes billets de banque, il règne cet infâme,
Et ses coffres d'acier regorgeant des sueurs
De tout un peuple qu'il affame,
Voilà le piédestal de ce monstre d'horreur.

Ah ! tu vas t'incliner, Gaule du Moyen-âge,
Courbant ton front vaincu sous les pieds du César.
J'en frémis, j'en rougis, ô désespoir ! ô rage !
Qui pourrait arrêter la honte ! Hélas ! trop tard !
Non, il n'est pas trop tard. Le cri de la mourante
Ne viendra pas frapper l'oreille du vainqueur.
Nous avons écouté ta clameur délirante,
Tu ne périras pas. Nous sommes là. Terreur !

Antoine Godefroid VIALARD.

Voici la dépêche que les conscrits de la classe 1898 envoient à notre Directeur :

Max Régia, détenu Grenoble

L'Association des Conscripts antijuifs classe 1898, envoi à son Président d'honneur félicitations sincères pour heureuse issue du procès de l'Algérie.

Président ACHAR.

Cagayous Antijuif

A LES RUES DES JUIFS

Sur que si on nous dit compter combien des fois nous avons crié : « En bas les juifs », et combien nous avons cassé les carreaux des maisons, les plaques en cuivre, les boîtes de lettres, les enseignes et tout, la cervelle elle s'esclaffe.

La bande de nous autres elle s'a amenée par la rue de la Lyre et la rue Randon qu'on li a sorti le nom de la rue des juifs, pour-quoi les youpins y en a dedans les maisons plein comme les vers dedans le fromage pour pêcher.

Chaque coup qu'un y voit un juif dedans les petites rues arabes qui tombent par la rue Randon, vingà de courir pour se le chopper.

Je m'en rappelle qu'un y s'a voulu sortir le revolver pour m'envoyer à le pays des esquetteles.

Maladetta ! A peine y s'a sorti le pistolet, que j'y saute dessus, j'y empoigne la main, j'y arrache le truc et, d'un coup de tête, je me l'envoie piquer une pantcha de dos dedans un collidor.

Si on se l'a pas porté à l'hôpital guila-la c'est que personne il a voulu se faire des tâches à le paletot.

Par en haut les fenêtres des maisons, les juifs et les juives y se lancaient des pierres et des pots de fleurs dessus la tête du monde. Gasparette, le povre, y s'a reçu un morceau de tuile qui li fend l'oreille et qui li fait un trou dedans l'épaule.

Nous y avons lavé tout à la fontaine et nous y avons mis la toile des araignées, et pis après nous y avons arrangé bien un mouchoir qu'un mecieu il a donné.

Comme y a un Dieu, si jamais un juif y nous tombe dedans la main, en morceaux on le met.

Bacora, lui y s'a reçu un pourpe de l'eau de la saloperie qu'on se croyait c'était le vi-triol. Mais c'était de la gargaria de juif... Quand même aucun il a rigolé, parce que, vous savez, le couteau y marche.

Voir moi si c'est des hommes ceuss-là qui lancent d'en haut les maisons des choses des lieux ! Comme on se pouvait pas le crocher vec les mains, j'y gueule à un youpin qui sortait des mauvaises paroles vec les doigts : « Khemsa ! »

— Aspéra qu'on l'empoigne, spèce de ci-trouille ! toi que tu t'enfermes dedans la maison ; avec les boyaux moi je t'étrangle et tous les chouarris qui sont chez toi. Jette encore ça qui a dedans le pot de chambre, bougue de tchelba crevée ! Jamais tu ch... dur, pourquoi la cagade y te gargouille le ventre ! De l'eau tu lâches, basta ! Allez jette de la pédra, si tu peux, boule de suif que ti es ! Tpon ! youdi ben youdi !

En bas les juifs !

Ce jour-là, la baroufe elle a été chaude beaucoup. Les soldats à cheval et la poulice y poussent partout le monde, et on s'a arrêté des chiées des hommes.

Les juifs, euss' y lancent des blocs dessus nous autres et y z'ont trappé deux journa-

lisses de le Télégramme qu'on y dit Castéran et Sicard qui marchaient en calèche par la rue de la Lyre. Y z'ont tiré des coups de revolver sur un homme qui disait rien et y me l'ont étendu. Cet homme là y s'appelle Cayrol.

Cette fois, si la troupe elle ferme pas toutes les rues, les Algériens on se met le feu à toutes les maisons des juifs et pas un y sort cru.

Sale coup pour la fanfare d'euss !

Quand nous avons rentré pour coucher, deux camarades y manquaient à l'appel. Embrouilloun et Nini. La poulce elle se les avait pigés.

En bas les juifs !

(A Suivre).

LES TRAFICS JUIFS

LES JUIFS RECELEURS

Voici une industrie sémitique observée à Londres. Sans nul doute les juifs la pratiquent partout où il se peut. (A ma connaissance, à Monte-Carlo).

Du Piccadilly Circus, l'éloquente prostitution internationale — encore qu'y dominent les sujets français — rayonne dans Regent Street et Piccadilly.

La majorité de ce lot féminin est amenée là par des souteneurs qui, en protestation, sans doute, du pouvoir odieux des juges d'instruction, ont soudainement délaissé le continent.

« Les affaires sont dures à Londres ». Des textes législatifs interdisant l'asile à la prostitution déterminent une hausse fantastique du loyer des filles, introuvable à moins de liv. st. 1.10 (37 fr. 50) par semaine ; lequel, ajouté aux frais de toilette, nourriture personnelle et entretien du chéri, oblige donc à un commerce actif.

La prostituée obérée (sauf la demi-mondaine, qui avise par des moyens moins compromettants) opte toujours pour les délestages occasionnels. C'est à défaut du portefeuille ou porte-monnaie, la montre ou l'épingle de cravate du client distraient qui équilibrent le budget. Cela est proverbial.

A Londres, les dommages étaient si exagérés que le Parlement a édicté, dernièrement, une loi répressive du « soutien » salarié des prostituées. Jugeant que le souteneur est l'instigateur de ces méfaits, la pénalité anglaise l'expose, sous la simple inculpation de sa profession, à cinq ans de travaux forcés anglais — rien moins que tendres.

Les clients londonniens sont donc fréquemment privés de leur monnaie ou bijoux — opération décisive, mais que doit compléter une plus délicate : la conversion de ces valeurs.

Sans considérer qu'une opposition rapide peut nuire au négociateur tant soit peu retardataire, il est impossible de vendre régulièrement un objet précieux de provenance inavouable. D'autre part, les mont-de-piété sont rebelles aux objets suspects, en eux-mêmes ou du fait de leur présentation par des gens équivoques. Obligation s'impose donc du recours au receleur.

Voici l'intérêt de notre étude :

On peut remarquer, dans les parages du Piccadilly Circus quelques flâneurs énigmatiques : Ce sont des receleurs ambulants. Ils sont trois, — trois juifs !

L'échantillon le plus caractérisé.

Il provient vraisemblablement de Pologne, bien qu'il prétende de Grèce.

A 11 heures du matin, il évacue un de ces grabats que la langue populaire imagée qualifie de « coffre à poux ». Respectueux de la lassitude de sa compagne, il vêt silencieusement un pantalon et un veston loqueteux, et, pour dissimuler l'absence d'une chemise, un foulard prélevé à quelque ruisseau.

Il vaque aux approvisionnements, de préférence en des endroits où il lui est loisible d'expectorer ses convictions dreyfusardes.

Il a adopté, en guise de langue maternelle, un français très accidenté.

Sans souci d'exactitude méticuleuse, il faut dire, ce juif est exceptionnellement informé. Il dégoise politique comme un lecteur d'agence de renseignements, renseigné par nécessité professionnelle. Sa provision d'informations du jour épuisée, il monte se repaître en compagnie de sa digne compagne et bientôt se précipite chez un libraire bienveillant aux munitions dreyfusistes : du titre à la signature du gérant, il apprend « l'Aurore », les « Droits de l'Homme », la « Petite République » et le « Figaro », lequel ici procure, depuis la publication du rapport, des allégories communicatives. Remarquer qu'il est cérébralement vacciné contre les témoignages à charge, dont, d'ailleurs, il déduit froidement l'innocence lilliale de Dreyfus, est superflu.

Par de petites pérégrinations incidentelles, il s'entraîne

aux incontinences oratoires du lendemain et attend ainsi la brune.

Il s'évanouit pour une heure et repart alors chemisé, redingoté et coiffé de haut. On le voit s'effacer vers le Piccadilly Circus... et là, patiemment, arpenter le territoire de ces dames, il attend leur clientèle.

Crainte d'erreur déprévisible — la nuit on nage mal — il offre le centième de la valeur approximative des objets à l'instant volés.

L'heure active écoulée, il relève sa compagne, non loin occupée, et dignement, solennellement presque, lui sonnant sa canne sur les trottoirs, qu'il considère — comme tout juif de pure extraction — exclusivement siens, tous deux regagnent leur « coffre à poux ».

S'il n'a amateur à qui les négocier directement, selon la qualité de ses achats, il les confie à un « réparateur d'objets d'art », qui les maquille, ou il les engage dans un mont-de-piété accoutumé à ses visites.

Il avouait récemment avoir vendu, espèces comptant, liv. st. 9 (225 francs) une épingle de cravate payée la veille 10 sh. (12 fr. 50).

Ce monsieur, confiant en l'intelligence (sic) d'Israël se porte garant de la défaite finale des Antisémites. Il est un des réclamateurs de « la lumière, toute la lumière ».

Ses deux concurrents ont subsidiairement capté une autre source de « pénétrées ». Profitant de la loi anglaise qui, avant d'accorder la liberté provisoire, exige de tous individus arrêtés l'intervention d'un homme honorable garantissant leur identité, ils cautionnent de leur respectabilité de commerçants patentés les souteneurs confisqués par la police pour délits divers (coût, 10 sh. — 12 fr. 50 la caution).

G O.

Fabre le Sobre

M. le Sénateur Fabre ne boit que de l'eau de Vichy coupée de lait.

(Déposition d'un des garçons de la buvette du Sénat.)

Décon : La chambre à coucher du sénateur Fabre. Il est 8 heures du matin.

M. FABRE (devant une glace est en train de se passer sur le nez une légère couche de blanc gras. Il monologue). — Ça va tout de même mieux depuis hier. Il n'y a pas à dire, ça va beaucoup mieux, mon pauvre nez dérougit décidément, seulement ce bougre de blanc gras ça vous attendrit en diable, j'ai la sensation d'avoir une petite éponge mouillée au milieu du visage... Si je passais dessus un peu de poudre de riz, ça le durcirait peut-être. (Il se poudrederise avec énergie et fait quelques pas en arrière pour juger de l'effet). — Bigre de bigre ! pour le coup, ce scélérat de Papillaud ne pourra pas dire que je l'ai « rubessent » ! (Attristé). Oui, mais c'est singulier, on dirait maintenant une dragée, c'est grotesque, ma parole ! Partout où je vais aller, les enfants voudront me sucer le nez, nom de nom de nom !

UN VALET DE CHAMBRE (enfant). — Le lait de monsieur est servi.

M. FABRE (lugubre). — C'est bon, j'y vais (le valet). — Le misérable avec quelle ironie féroce il m'a dit ça : Le lait de Monsieur est servi. (Furieux). — Depuis deux jours il m'abreuve de cet odieux et gluant liquide et je n'ose rien dire. Hier, pendant le dîner, il m'a glissé à l'oreille : « Monsieur sait, qu'il n'y a plus, en cave, que trois bouteilles de Médoc, mais monsieur fera pas sans doute renouveler la provision ?... J'ai eu, un instant, envie de le tuer net !... Je me suis retenu et, froidement, j'ai dit : « Vous donnerez demain, commande pour trois barriques d'eau de Vichy (les bras au ciel). — Trois barriques ! Et dire qu'au collège, j'ai blagué le Spartiate qui se laissait dévorer le ventre par un renard, plutôt que d'avouer qu'il l'avait caché sous ses vêtements !... »

M. FABRE (résolu). — Allez me chercher un chameau.

LE VALET (interloqué). — Un chameau ?...

M. FABRE (avec l'expression que devaient avoir les martyrs). — Oui, mon ami, un chameau, le plus sobre d'entre tous les chameaux que vous puissiez trouver à Paris, et si on vous demande pourquoi votre maître désire acheter cet animal, vous répondrez que c'est pour lui tenir compagnie aux heures des repas.

LE VALET (ahuri). — ! ? ! ?

M. FABRE (souriant douloureusement). — Oui, bon ami, je tiens absolument à avoir un chameau à ma table... pour lui faire honte.

Raphaël VIAU.

VARIÉTÉ

Au Bal

Minuit ! Les couples bariolés sautent, gesticulent, se démenent en des poses inélégantes, tandis que les musiciens de l'orchestre semblent jeter leur dernier souille dans les cuivres qui grincent !

Lentement, les « filles » aux faces peintes, arrivent, flanquées de « messieurs » en roulaquettes, qui se cambrant, orgueilleux et superbement menaçants !

C'est l'invasion du bal public, à l'heure où dame police sommeille et où les cabanons, bien clos, n'attendent plus le client attardé.

Un « chahut » échevelé commence alors entre représentants de ce monde spécial.

Les couples de tout à l'heure s'arrêtent, essouffés, et regardent, avec une curiosité malsaine, les dessous malpropres exhibés par ces « dames » en de fantastiques ailes de pigeon et les poses prétentieuses de ces « messieurs » qui bondissent, se courbent, tournent, au grand ébahissement d'une galerie émerveillée.

Et, tandis que les mollets étiques voltigent dans un tournoiement de jupons multicolores, mon esprit fuit vers le passé !

Il me semble percevoir une lente mélodie amoureuse de violon, tandis que parmi les fleurs qui se fanent se danse un menuet d'antan, un de ces menuets de Trianon, avec ses marquises, ses perruques poudrées et ses fines jambes si bien prises en des bas de soie...

... Mais la sarabande continue, l'orchestre mugit toujours, les jambes voltigent de plus belle !

Et, sur les faces trop peintes des filles, où la sueur trace des sillons, on lit une stupeur, une grande lassitude.

Les mâles se penchent, serrent de trop près leurs danseuses et leur murmurent à l'oreille des galanteries obscènes qu'elles écoutent ravies avec un sourire de volupté !

Et, c'est laid ce spectacle, laid comme ceux qui s'y livrent, laid comme cette fin de siècle où le vice toléré partout, déborde et salit ceux qui l'approchent...

Gavroche.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 41, Rue d'Isly, 41 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gov.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte)

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et

Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

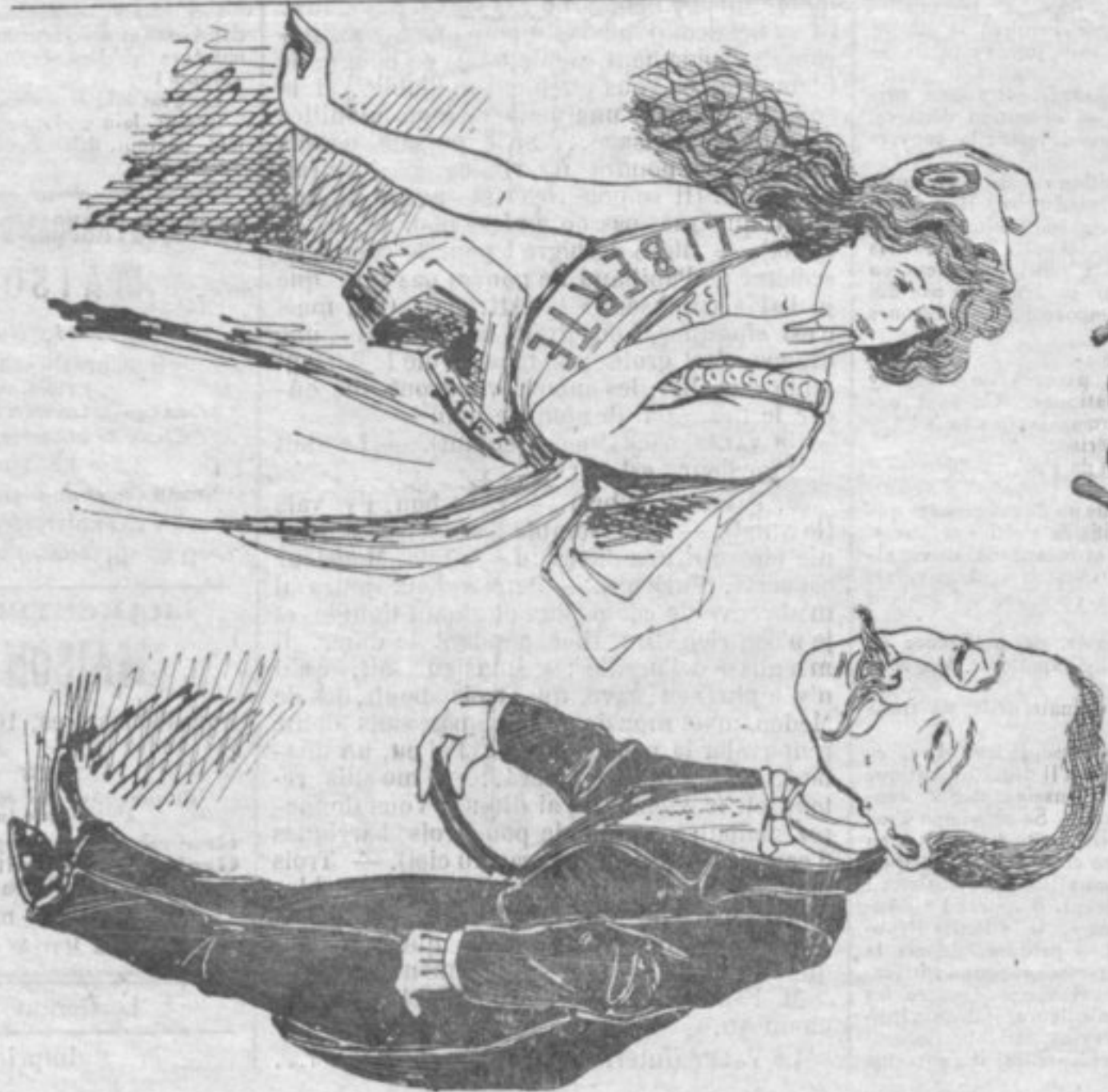
J. JeanDET

1899



L'AFRICAINE ET LA LIBERTÉ!

1867



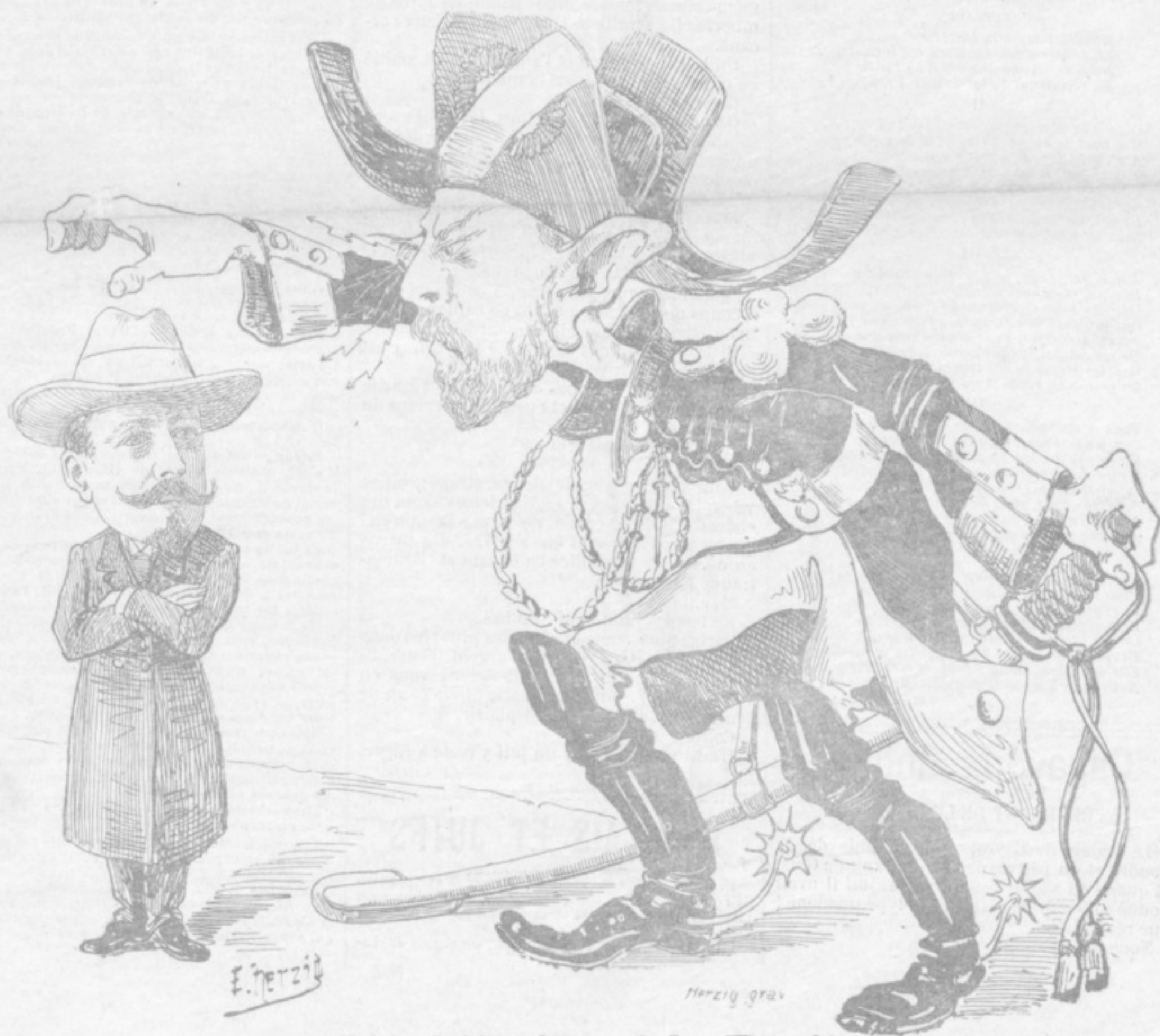


Supplément du Nouvel illustré ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



L'Arbitraire et le Droit

NOS GRAVURES

L'Arbitraire et le Droit. — Lutaud est tout : préfet, argousin et condottière. Dupuy, l'ironique d'Auvergnat, qui nargue si bien les députés qui se laissent faire. Dupuy approuve Lutaud. Mais le droit plus ironique que Dupuy fait triompher Voinot et brave le borgne Lutaud.

La justice du Peuple. — Elle a parlé la justice du Peuple. Ainsi s'est écroulé cet inique complot commencé par Brisson et fini par Dupuy.

C'est un rayon de plus à la gloire de Max. C'est une nouvelle flétrissure aux valets du Pouvoir !

Quand même !!!

Air : Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine

*Des ignorants des maux et des souffrances
Que font subir, ici, les vils youdis,
A la Tribune ou dans des conférences,
Nous ont partout créé des ennemis.
Ces gras payés, Députés ou Ministres,
Dont l'or du Juif a fasciné les yeux,
Discréditant en des discours sinistres,
Font rejeter nos légitimes vœux,*

REFRAIN

*Mobilisez toute la Juiverie
Et, contre nous, entassez ces forfaits,
Nous resterons dévoués à la Patrie
En réclamant l'Algérie aux Français !*

II

*Depuis longtemps, la terre hospitalière,
Que tant de prioux, arrosèrent de sang,
A vu grandir cette horde grossière,
Fils de Judas, au passé repoussant ;
Plus que nous tous, ici, ils sont les maîtres ;
Après leurs vols, ces ignobles pillards,
Ils ont osé, insultant nos ancêtres,
Salir de base, un jour, nos étendards ! (Ref.)*

III

*A quoi sert donc, le dévouement sublime
Des généraux, des soldats valeureux,
Qui de l'Atlas escaladant la cime,
Ont promené nos Drapeaux victorieux !
A quoi sert donc, l'énergie surhumaine
De ces colons, jamais découragés,
Qui, les premiers ont travaillé la plaine
La pioche en main et les fusils chargés ? (Ref.)*

IV

*Tout ce travail, ce labeur, ces alarmes,
Ont, au juif seul, aujourd'hui, profité ;
Et, lorsqu'il jouit du produit de nos larmes,
Il veut nous prendre, encore, la Liberté !
Cet électeur, hideux, puant, rapace,
Cet être abject, objet de tous mépris,
N'a qu'un désir, substituer sa race
Au sang gaulois qui créa ce pays... (Ref.)*

V

*Entendez, donc ?... C'est le torrent qui gronde...
Pour l'endiguer, hélas, il est trop tard,
Envoyez tous les gouverneurs du monde
Rien n'y fera... Personne n'est bête !
Ce que l'on veut c'est l'expulsion nette
Des nez crochus que nous nommons youdis ;
Elle aura lieu, malgré tout, et complète ;
Nous marchons tous aux côtés de Régis. (Ref.)*

Gyp de Blidah

Cagayous Antijuif

EN REVENANT DE LE CIMETIÈRE

Le matage de Cayrol y s'avait mis de la poudre et du pétrole dedans le sang de tous, et quand on s'a su qu'un autre juif il avait donné un coup de rasoir à un type, madone ! que révolution !

Tous on chante :

En bas les juifs !
Mort aux juifs !

Et on savait pas comment y fallait faire pour enterrer Cayrol sans qui vient des histoires.

Le gouverneur il a envoyé des couronnes et de l'argent à la famille de ça que les juifs y z'avait ensassiné. Max Régis y court partout en calèche pour arranger l'enterrement qui se ressemblait un enterrement de l'Empereur si tant y avait le monde, les soldats, les fleurs, la musique et tout.

Nous autres tous, excepté Embrouilloun et Nini qui se couchaient à la boîte, nous avons mis le costume des dimanches et nous sommes été derrière le mort quand même on le connaît pas.

Respect, vous savez, c'est forcé !

Au cimetière on a fait les discours. Beaucoup des hommes et Max Régis y z'ont parlé bien. Moi si on me laisse passer, j'y touche trois ou quatre paroles première qualité que tous on saute en l'air.

Mais aucun il a voulu à cause que la poulce elle me colle au bloc, en tendant qu'on m'envoie en galère.

En revenant, la foule qu'elle était pluss chaude que le siroco, elle s'avait perdu la tramoutane. On se voulait tout casser. L'hassard il a voulu que juste y passe un tramaille oùsqu'y avait deux juifs dessus.

Mà ! si vous arriez vu cette barouffe ! La même chose que si une bande de toros de muerte elle serait été lâchée contre deux carcans.

Un juif il a mouru et l'autre y l'a été moitié au cimetière et moitié à la maison.

Ça, ça vaut rien !

Qu'on se jette à la mer tous les juifs ensemble, bon ! Si on veut se les mettre dedans une caisse grande et qui respirent, moi je bouche le trou ! Mais escarminter deux juifs de misère, ça c'est pas bien.

Moi si je serais été en côté d'euss, quand même je suis pluss antijuif que ceuss-là qui blaguent beaucoup et qui font rien, ma parole je prends la défense à coups de tête, à coups de genou, à coups de poing, à coups de pied, à coups de couteau, à coups de cailloux. Et je m'en laisse une douzaine dessus le carreau.

Si les juifs y z'ont ensassiné Cayrol, c'est pas la peine faire comme euss.

Si y en a qui sont pas contents de ça que je dis, qui sortent ! Moi et euss nous parlons du pays, un par un !

Allez, numérotez vous !

C'est vrai ça !

Pour une compagnie de sacatrapes, on se va croire que tous les Algériens y sont des chacails. Et à la cause de ceuss-là on s'engueule nous autres et on s'y f... des turcos au c... et de la poulce en devant et Boumatraque par dessus.

M... alors !

En bas les juifs ! oui : En bas !

Parlez plus vec euss. Achetez plus rien dans les magasins d'euss. Jetez l'argent d'euss. Si un y fait le malin : une calbote. Si vous en voyez un qui s'embrouille une fille : coup de soulier oùsqu'ça vous fait plaisir.

Comme Ça, taiba !

L'autre année, plus un juif y reste à Alger.

(A Suivre)

FRANÇAIS ET JUIFS

Si j'étais peintre, je voudrais exposer à l'Exposition de 1900 deux toiles, sur lesquelles je mettrais tout mon talent et toute mon âme — et je suis sûr qu'elles feraient sensation.

L'une de ces toiles représenterait un champ de ba-

taille, la nuit. Des cadavres et des blessés partout. Des hommes à figures sinistres, le nez crochu, avec des lanternes, fouillant les morts, achevant les mourants et les dévalisant... Le catalogue dirait : *Juifs allemands en 1870.*

Le pendant montrerait une mer furieuse, démontée par une tempête. Près de la côte, un navire en perdition avec des matelots et des passagers éplorés, les uns à genoux, les autres les bras levés vers le ciel, implorant la pitié de la mort.

Dans une embarcation de sauvetage, des marins à figures énergiques, parmi eux un mousse. Ils vont tenter de sauver les malheureux naufragés... Sur la jetée et sur la plage, des femmes et des enfants les mains jointes priant pour ceux qui sont à bord du navire et pour les pères, les maris, les frères les fils qui vont exposer leur existence et la vie de leur famille pour arracher du gouffre, des êtres qu'ils ne connaissent pas... Le catalogue porterait : *Sauveteurs Français.*

Car les juifs c'est le meurtre, le vol, la rapine, la trahison, la lâcheté féroce ; les Français de France, ceux qui ont dans les veines le sang gaulois, c'est le dévouement, le courage, l'abnégation, la charité, la loyauté, l'héroïsme.

Pas de juif marin : trop de dangers à courir, pas d'or à gagner ou à voler dans cette carrière de sacrifice et de résignation sublimes.

Mais ce qui est une tâche ignominieuse pour la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés, c'est de voir figurer parmi les administrateurs de la Société, qui compte des officiers de marine, honneur de notre flotte, des noms de juifs exécrés.

Et ces officiers qui donnent l'accolade publique à ces braves sauveteurs, gloire pure et grande de la Patrie Française, ne rougissent pas de se trouver en si mauvaise compagnie. Je les plains du fond de mon âme.

Non seulement ils reçoivent ces juifs comme administrateurs, mais ils vont plus loin : ils recommandent d'adresser les dons en faveur de la Société au Roi des juifs. Il n'y a donc plus en France de Français à qui on puisse confier des fonds pour la Société ?

C'est encore un des plus douloureux spectacles de la décadence de toute une race autrefois si fière, si brave.

Là, la main sur la conscience, croit-on que si Jean Cousin, Jacques Cartier, de Vivonne, Jean-Bart, Duquay Trouin, de Trouville, Duquesne (un protestant), Surcouf, Cassard, de Vendôme, de Suffren, de Forbin-d'Estaing, de Capcyroune et des centaines d'autres de ces époques, où la gloire et l'honneur planaient bien haut au dessus de la fortune, croit-on que si ces héros étaient administrateurs de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés ils souffriraient de voir leurs noms illustres accolés à ceux des sales échappés des ghettos allemands et portugais, et d'intrigants et mercantis qui ont le seul talent de se fourrer partout où ils ne devraient pas être ?

Autres temps, autres mœurs.

Alors Dreyfus aurait été pendu haut et court, et il ne se serait pas trouvé un seul homme assez méprisable et assez osé pour le défendre.

Epoque d'idéal et de gloire où la France brillait et régnait en maîtresse sur le monde par les armes, par les arts, par les lettres et par son admirable clergé ; la lumière éblouissante s'échappait de chez elle de tous côtés pour éclairer l'univers, qu'elle fécondait de ses germes bienfaisants.

Quelle descente vertigineuse après la chute de Napoléon !

Le juif commence à se montrer sous Louis-Philippe, il s'enhardit sous la seconde République, s'étale sous le second Empire et règne en maître sous le régime actuel qu'on nomme République et qui n'est que l'ignoble gouvernement de la juiverie, de la Franc-maçonnerie et du protestantisme.

Et toutes ces pensées s'entrechoquent en foule dans mon esprit à propos de la belle réunion publique annuelle dans laquelle la Société signale et récompense les actes de dévouement accomplis pendant l'année précédée par nos héroïques marins et pêcheurs.

Cette réunion a eu lieu dans la grande salle de la Sorbonne, dimanche dernier. La salle était comble et si elle pouvait contenir 100.000 personnes, elle eût été encore trop petite, tant la population parisienne aime à aller acclamer ces modestes héros qui sont toujours prêts à sacrifier leur vie pour sauver celle de leurs semblables en danger, par pur amour du devoir simplement sans autres témoins que le ciel noir d'orage et de tempête, et la mer monstrueuse, irritée, cassant, brisant, engloutissant tout sur le passage de ses flots immenses comme des monts et terribles comme des gouffres sans fonds !

Deux choses surtout intéressent les spectateurs à cette reconfortante cérémonie :

Une poésie inédite de circonstance, dite par un artiste d'une de nos grandes scènes et la distribution des récompenses.

Cette fois la pièce de vers *Les Sauveteurs* était de Jean Aicard, le traducteur de *Othello* que représente la Comédie Française, interprétée par Mounet-Sully, qui a magistralement déclamé ces vers :

J'en extrais ceci :

Le secours espéré te viendra de la terre
O naufragé ! — Comment ? — C'est un touchant mystère.
Ce prodige du cœur étonne la raison.
Des hommes, endormis là-bas dans leur maison,
Levant sur l'oreiller, au bruit du vent, leur tête,
Te devinent perdu dans l'horrible tempête,
Viennent dans ton danger te crier de le fuir,
Et sauveront la vie au risque d'en mourir.

Savent-ils seulement quel pavillon te couvre ?
Ils savent que la mer c'est l'abîme qui s'ouvre,
Ils sont le dévouement, ils sont, sans le savoir,
L'idéal du réel, les héros du devoir,
L'invisible amour des hommes par les hommes,
L'inconscient dédain de tous ce que nous sommes,
Le malheur sur un mal plus grand aplôyé,
L'espoir divin qu'implore en mourant le noyé,
La réponse que Dieu ne fait jamais lui-même,
Mais qu'il a mise en nous comme un reflet suprême,
Verbe muet qui se révèle en traits de feu,
Dans les simples de cœur, qui répondent pour Dieu.

O dans nos sombres jours de détresse morale,
Soyez bannis, — méros de la cause idéale,
Sauveteurs ! Un honneur du moins nous est resté,
Marins, c'est votre honneur, c'est votre humanité,
Les feux de vos bateaux éclairaient toute l'ombre.
Vous ne demandez pas au navire qui sombre,
Avant de le sauver, son pays et son nom,
La flèche de secours sort de votre canon.
Jamais la cruauté n'a souillé vos courages ;
Vous opposez le calme aux haines des orages ;
Vous n'avez d'ennemis que l'embron et l'éclair,
Et sous l'horreur des nuits, les assauts de la mer,
Vous êtes le combat, sans être la tuerie,
Et vous réalisez, sublimes sans patrie,
Ce rêve qui sera la France de demain :
Une patrie aimante, un cœur vraiment humain.

Puis est venu le discours du docteur Eugène Ro-
chard, administrateur de la Société, sur les récompenses
accordées.

Au fur et à mesure qu'il racontait les traits de cou-
rage accomplis par nos vaillants frères des côtes de
France, les héros venaient recevoir leurs médailles aux
applaudissements frénétiques des assistants.

Que de scènes émouvantes ! Que de larmes versées !
Il faudrait citer en entier le discours du docteur Ro-
chard, mais faute de place, qu'on me permette de dire
deux mots du brave Auffret, de St-Guénolé, qui, le
même jour, avec le canot *Maman-Poynénot*, pendant
une lutte de 7 heures, arracha 25 marins à la mort.

Quel ne fut pas le bonheur des sauveteurs et des
sauvés en remettant les pieds sur la terre ferme et en
y trouvant Mme Auffret, qui, après s'être mise dans
l'eau jusqu'aux épaules pour aider au lancement du
canot, avait tout préparé pour reconforter les malheu-
reux marins mouillés et transis de froid.

Et leur fils Louis, âgé de 11 ans 1/2, sauve un en-
fant de 8 ans qui se noyait et le ramène sur le rivage
à moitié asphyxié, et lorsqu'il revient au foyer paternel,
après avoir accompli sa belle action, sa mère dit à ceux
qui l'accompagnaient ces paroles sublimes de simplicité.

« Louis est un brave garçon, mais je n'aurais jamais
cru qu'il aurait autant de sang-froid. »

Et ce sont des héros de cette trempe que les juifs ré-
vent d'asservir ? Les insensés !

M. Rochar d a terminé par cette superbe péroraison :
« De cette réunion, nous sortirons meilleurs et per-
suadés, que loin de nos luttes mesquines, il existe de
braves gens, qui, vivant constamment en face de la
nature, gardent immuable le sentiment de la patrie, du
dévouement et du devoir. Ces gens là sont la France,
dont, vous permettrez bien cette comparaison à un mé-
decin, le cœur peut un moment avoir des *faux pas*,
quelques terribles palpitations ; mais le sang du pays
est là qui revient toujours chaud et généreux, et qui
finit par triompher de ces malaises passagers, quelque
violents et prolongés qu'ils puissent être. »

Un tonnerre d'applaudissements a accueilli ces pa-
roles qui avait fait passer un frisson patriotique dans
les veines de tous.

Et lorsque, pour la forme, le vice-amiral de Fauque
de Jonquières a demandé à l'assemblée de ratifier la
réélection comme administrateur de MM. Henri Bor-
des, François Coppée, général Dard, Delabre, vice-
amiral baron Alquier, comte de Rorthays, baron
Arthur de Rothschild et Turquet, je me suis levé et à
pleine voix j'ai crié :

Vive François Coppée !

A bas Rothschild !

Je n'avais que ce moyen de protester contre toutes
les infamies qui nous sont infligées par nos dégoûtants
gouvernants, et j'en ai usé.

Ariste Body.

VÉLODROME

Aujourd'hui au Velodrome, Match sensationnel entre
Mezali Rabah réputé champion pedestre qui vient de
remporter d'éclatantes victoires en Tunisie, et M^r et
Madame X si connus des tandemistes mixtes que des
sportemens algérois.

Le soir Grand Bal.

Dimanche grandes courses, se faire inscrire chez
MM. Lors ou Tuaniid délégués généraux.

En revenant de Sidi-Ferruch

Air : En r'venant de la Revue

1^{er} COUPLET

Les braves antijuifs d'Alger,
Pour aller voir Max prisonnier,
Sur des chariots de la ville,
Etaient montés tous en famille ;
Aussitôt l'on se mit en route
Emportant pour casser la croûte.
A Sidi Ferruch arrivés
En chœur nous criions : Liberté !
Mais voilà qu'une dérive
Toute administrative,
Donner des ordres inflexibles
En tenant Max invisible,
Tous les antijuifs surpris
De cette coquinerie,
Casse la croûte subito
Pour partir via Curaçao.

REFRAIN

Gais et contents
Retour Sidi-Ferruch,
En marchant triomphant,
Tout à coup l'on trébuche ;
On crie en chœur :
Qu'arrive-t-il par là ?
C'est m'sieu le Gouverneur,
Qui nous crie halte-là !

II^e COUPLET

Halte-là ! Dumont, Voinot,
Au nom de la loi Curaçao,
Et puisque vous êtes en tête,
Nous vous croisons les baïonnettes,
On nous force d'arrêter
Ceux qui défendent l'Armée !
Ou sinon le Roi Curaçao,
De peur va cr... dans sa peau,
Tout cela nous paraît drôle,
On arrête Jean Drault
Lionne aussi est de corvée
Et tous les deux sont emboîtés.
Nous, voyant ce qui vive,
Pour prendre l'offensive,
Au nombre de dix mille
Rentrions triomphants en Ville.

III^e COUPLET

Ne nous faisons pas de la bile,
Pour le moment restons tranquilles
Puisque l'on nous fait pas nos droits
A l'avenir nous verrons ça !
Antijuifs, l'heure s'approche
Où nous mettrons tout à la broche,
Sans autre forme de procès
Tous ces cochons de crochus nez ;
Nous barrerons les routes,
A tous ces vilains youtres.
Nous leur crierons halte-là !
Dans la fureur du combat :
Laserrière et Lutaud,
Prendront vite le bateau,
Pour partir en Judée,
Avec les juifs leurs sujets.

REFRAIN

Le jour viendra
Où nous triompherons
De tous ces gredins-là
A la voix du canon,
Sans plus tarder
La France, l'Algérie
Vont se débarrasser
De la youpinerie.

Justus Léo.

MŒURS JUIVES

Yacoub et Chloumou, honnêtes courtiers dans notre
bonne ville, faisaient de temps à autres de très hon-
nêtes opérations commerciales ; chacun d'eux tenait à
tour de rôle la caisse de l'association.

Un jour, celui ou Yacoub annonça à son associé qu'il
convoitait en de légitimes noces avec la brune Rebecca,
le coffre fut trouvé ouvert et le fond social avait
disparu.

Colère, menaces et jérémiades de Schloumou, qui,
pour toute fiche de consolation, obtint promesse de son
associé qu'il serait employé, avec une part aux béné-
fices dans la maison à fonder avec le concours du futur
beau-père.

Il fallait passer par là, et quelques jours après, celui-
ci faisait l'article pour la maison Yacoub, Bou-Re-
becca et Cie. La paix entre les deux anciens copains
était faite, mais la douce Rebecca accablée à son
immonde youpin, dont la face charmante la répugnait,
remarqua Schloumou robuste gaillard, qui s'intéressait
à sa grassouillette personne. Quelques invitations avec
l'assentiment du mari, à venir partager le repos cachir
du soir, enhardirent l'émouvé et l'adonis déclara sa
flamme.

Révolte factice de la gourmande Hélène, qui, après
un marchandage bien débattu, consentit à accorder
rendez-vous pour le lendemain, moyennant 100 francs.

Schloumou fut correct un tout, il donna même, sans
murmurer le billet bleu promis et ce n'est qu'après
plusieurs joutes furieuses de part et d'autre qu'il se
retira l'air conquérant et joyeux. A peine une demi-
heure écoulée, le légitime arrive le visage boursoufflé,
en gestes sacadés, et d'une voix inquiète :

— Est-il vrai que Schloumou sort d'ici et qu'il t'a
remis 100 francs.

Plus moyen de nier au risque d'être tué.
— Oui mon ami, ah ! dit Yacoub rayonnant, je croyais
bien qu'il m'avait volé, je lui ai prêté ce matin 100 fr.
sur la promesse formelle qu'il me les rendrait aujour-
d'hui ; il a tenu sa parole, il te les a donnés, c'est un
honnête garçon un bon employé qu'il faut conserver.

— Mais, dit Rebecca tu ne lui avais pas retenu les
intérêts d'avance ?

J. J.

BONNE OCCASION

A Vendre Un beau MOTEUR de 4 chevaux,
à gaz et au pétrole.

S'adresser à l'imprimerie HEINTZ, 47, rue d'Isly,
Alger.

ACROSTICHE

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence
Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbelles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte)
Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.
Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.
Graisse Brune de Rôtir..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agla, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

- Imprimerie FALCA

J. Jeandet

A political cartoon by E. Herzi, titled "GRENOBLE 18 Mai 1899". The scene is set in front of a large, semi-circular archway. A man in a long, dark, double-breasted coat and a mustache stands on the right, holding the hand of a man in a striped shirt and trousers. The man in the striped shirt is being led away from a group of people on the ground. He holds a chain in his right hand, which is attached to a man in a top hat and a man in a suit who are lying on the ground. The man in the striped shirt is looking back over his shoulder at the people on the ground. The man in the top hat is holding a book or a small object. The man in the suit is looking up at the man in the striped shirt. The cartoon is signed "E. Herzi" in the bottom left corner.

Experiētiā

La justice du Peuple

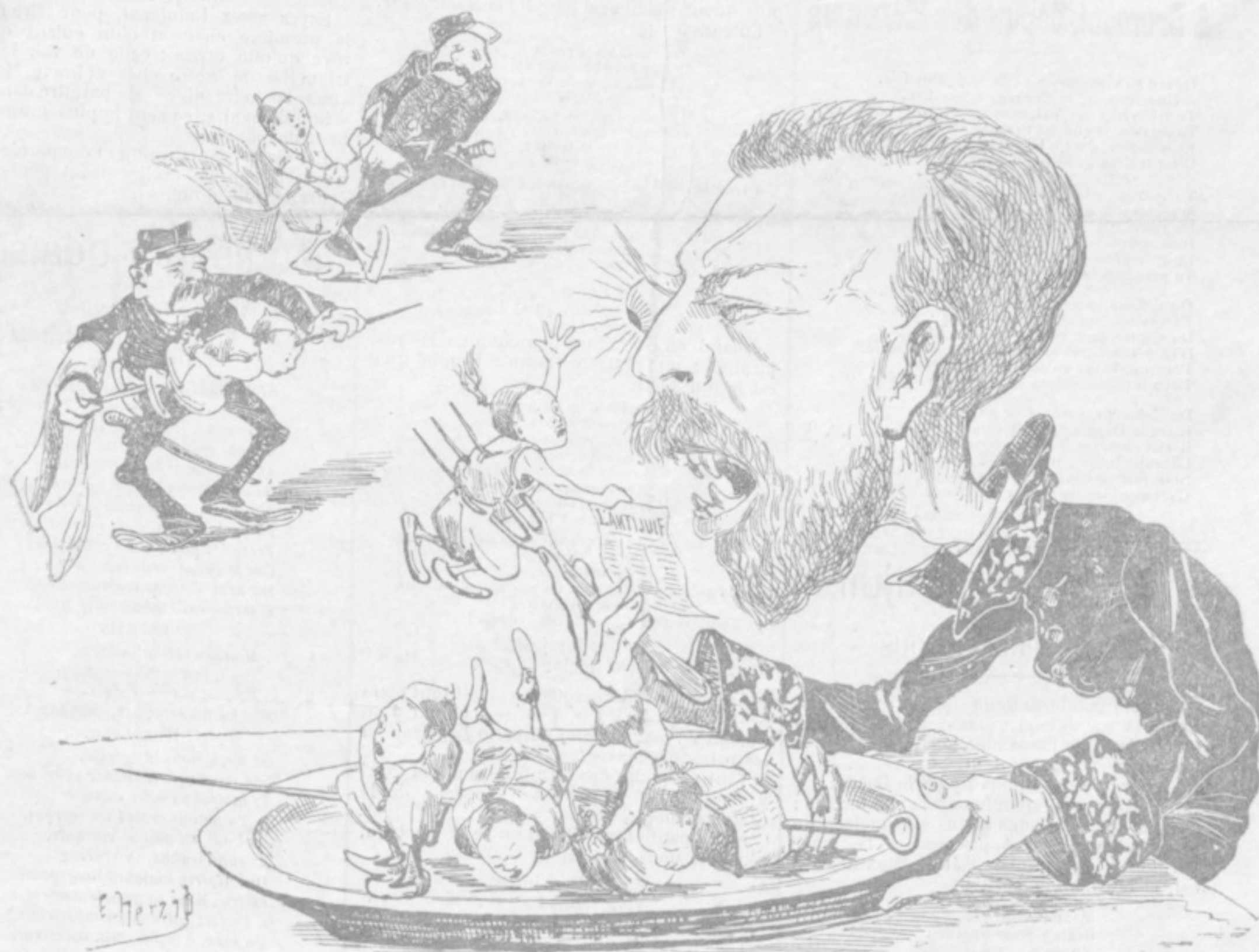


Supplément du Nouvel illustré **ANTI-JUIF**

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la Porte les Juifs !



LUTAUD OGRE

NOS GRAVURES

Lutaud Ogre. — M. le Préfet a des goûts vraiment exotiques mais il a le palais délicat et l'estomac malade. Les gros antijuifs sont coriaces et Max est réfractaire à toute mastication. Aussi c'est-il rattrapé sur la chair plus tendre de nos petits vendeurs. Il en fait des brochettes exquises !

La Tragédie Algérienne. — Zadok-Khan et Rothschild en sont les impressari et leurs acteurs, Dupuy, Jaurès, Rouquet, Laferrière et Lutaud.

Sinistre est le drame que jouent ces sombres personnages. Car il s'agit en réalité, de tuer l'Algérie et démembrer la France !

Mais il y a encore loin du complot à la réussite et les antijuifs le leur montreront.

L'A.

A Drumont, Député des Mahonais

Quand tu viendras, pour la troisième fois,
A Hussein-Dey, je t'engage à paraître,
Tu trouveras des Mahonais courtois,
Tu seras reçu comme tu dois l'être,
Et le papier, dont a besoin tout être,
C'est le *Télé*, que chacun a sur soi.

Tu goûteras la vieille *soubressade*
Accompagné du noir *boutifar*,
Le céleri, le cerfeuil en salade,
Bien arrosé de bon vin de coteaux.
Pour digérer toute la marmelade,
Tu prendras le *Télé* pur et sans eau.

On t'offrira, pour fêter ton voyage,
Et t'éviter surtout le mal de mer ;
Du *Camot*, chez nous, c'est un vieil usage
D'en prendre très souvent, même au dessert.
Pour que le fisc en permette passage,
Nous le plierons dans le *Télé* cancer.

Du Mahonais, garde-donc souvenance,
Etant le Député du Mahonais
Il sait observer toute convenance
L'insulte basse : il ne l'oublie jamais.
Si le *Télé* manque aujourd'hui de chance,
C'est que l'insulaire en a donc assez.

Un Insulaire.

Cagayous Antijuif

A LA PRISON TOUS

Comme Embrouilloun et Nini y z'étaient toujours en prison, nous avons entendu qu'on s'en irait demander tous ensemble si y a pas mèche qui sortent.

— Par où nous allons ? y parle Bacora.

— Primo nous marchons à la Préfecture ; si c'est pas là, nous allons à la maison du Gouverneur ; si c'est pas encore là, nous partons à Barberousse. Juste Max Régis il est, et bessif on le sort.

Montons vite à la prison
Régis y nous appelle ;
Montons vite à la prison
Régis y nous atton !

Et vingà de défilér. Comme des mouches

le monde y venait.

Tout d'un coup, Bacora y se f... à gueuler :

Démision !

Démision !

Démision !

Tout le monde y commence de gueuler comme lui.

Démision !

— Pourquoi tu cries comme ça ? j'y demande à Bacora.

— Parce que oui.

— Quoi c'est ça veut dire démission ?

— Démision ?

— Oui ?

— Ça veut dire qui faut qu'on sort Régis de la prison pourquoi il a rien fait.

— Comme ça tu connais les mots, toi ? Démision ça veut dire que ceuss-là qui commandent ici y f... le camp pour qu'il en vient des autres qui font ça qu'on li demande, et que ça soye fini.

— Ti as raison, allez !

Et Bacora y recommence gueuler plus fort :

Démision !

Démision !

Mais comme ceuss-là qui commandent y f... pas le camp quand même Bacora y le veut, oïlà qu'on s'attrape une autre chanson plus mieur qu'elle est pareille la *Marseillaise*. Entention :

A Paris en France
On n'est plus chez soi
Qu'elle est donc l'engeance
Qui nous fait la loi,
Pendant qu' la vermine
Travaille pour rien,
Chez nous la famine
Tue le citoyen

Y a trop longtemps qu' nous somm's dans la misère
Chassons l'étranger
Ça fra travailler.

Ce qu'il nous faut c'est un peu plus d' salaire

Chassons du pays

Tout' cett' sal' bande de youdis !

Vive Régis !

En bas les juifs !

Quand on s'a fait un bon coup de la respiration ; on s'attrape l'autre couplet qu'il est le pluss joli.

Y a plus d'un juif-e
Au Palais-Bourbon ;
Rien qu'à voir leur pif-e
Pas besoin du nom.
Chassons tout' la bande
A grands coups d' balais
Il faut que l'on rende
La France aux Français.

Y a trop longtemps qu' nous somm's dans la misère
Chassons l'étranger,
Ça fra travailler.

Ce qu'il nous faut c'est un peu plus d' salaire

Chassons du pays

Tout' cett' sal' bande de youdis !

En bas les juifs !

Vive Régis !

Autour de Barberousse y avait tout plein des soldats et de la poulice, comme si on s'arrait eu peur qu'on s'emporte la prison et les prisonniers avec.

Tant pis pour euss ! Embrouilloun et Nini y boulotteront encore des zharico's de le Gouvernement.

Mais pantience, quand on se les lâchera, plus fort uous crierons :

En bas les juifs !

Vive Régis !

Pourquoi Régis c'est le roi des Antijuifs, Les juifs y sont en bas et lui il est en haut !

(A Suivre).

ANTONI AUX ASSISES

C'est mardi, 6 juin, que notre collaborateur Antoni passe aux assises, pour tentative de meurtre sur le bandit Chou-raqui, nous invitons tous nos amis à assister à ces débats et à manifester avec calme.

ECHOS

Monsieur de la Rochetulon, président des sections Savoyardes et Dauphinoises du souvenir de Morès, appelé par la célébration du III^e anniversaire de la mort du héros d'El-Ouatia, arrivera aujourd'hui dimanche, 4 courant, par le paquebot de la Compagnie Transatlantique.

MM. les membres de la Société amicale du souvenir de Morès, ainsi que MM. les membres du Comité des soldats morts à Madagascar, désireux de lui souhaiter la bienvenue, sont priés de vouloir bien se réunir au café d'Apollon, une demi-heure avant l'arrivée du courrier.

Les Enfants du Poitou. — Il n'est pas inutile de rappeler aux sociétaires que le premier banquet des Enfants du Poitou a lieu demain, dimanche, chez Lhéritier, à El-Biar.

Départ à 11 heures du matin, place Bresson à côté du Théâtre municipal.

A LOUER Petite VILLA avec joli jardin 50 fr. par mois, ainsi qu'un grand appartement de 35 fr. (Vue splendide, eau dans la maison. — S'adresser rue du 14 Juin, n° 16. (au-dessus de la Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil, Mustapha).

Monsieur le Directeur,

Soyez assez indulgent, pour faire insérer la première chanson d'un enfant qui ne rêve qu'une chose : celle de voir le grand triomphe de notre cher et brave Max. Si vous la jugez digne de paraître dans votre « Supplément », ce sera le plus grand bonheur de ma vie.

Cet air est assez connu et ces paroles naïves d'un simple écolier iron peut-être au cœur de tout le monde.

Recevez, etc....

C. F...

Maudis-toi, judaïsant !

Air du (Vin de Marsala) ou

(Maudite soit la Guerre)

1^{er} COUPLET

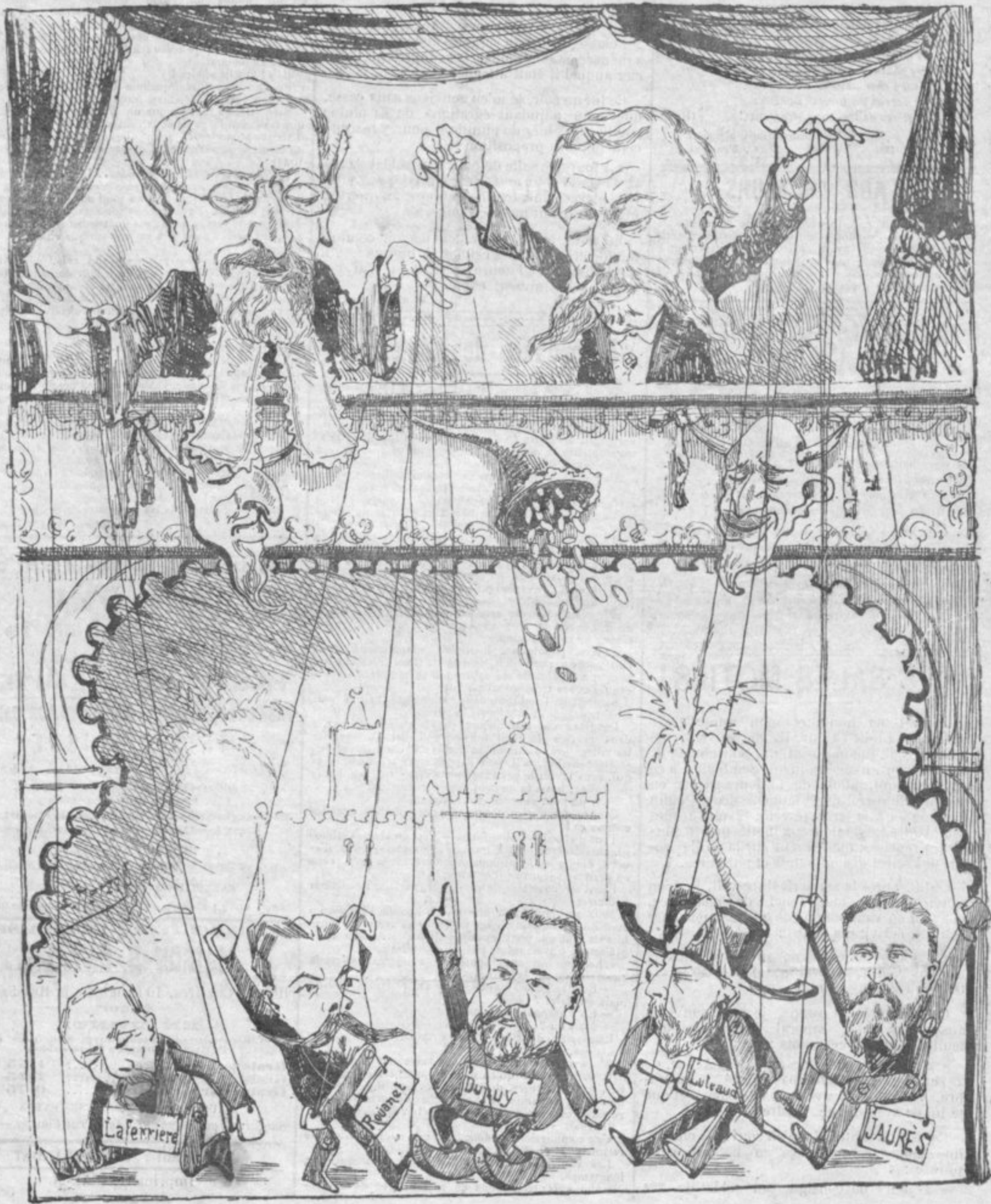
Régis, dans son amour suprême
Le voyez-vous frissonner d'horreur ;
Pour nous, il se livre lui-même,
Et veut rendre l'Algérie vainqueur.
Ah ! c'est pour la Patrie entière,
Qu'il marche glorieux au trépas,
Abandonnant biens de la terre
Pour châtir tous ces scélérats.
Tremblez donc, âmes criminelles
Car le Peuple vous fera la loi ;
Ses arm's seront toujours belles
Il sera quand même votre Roi !

REFRAIN

Maudite soit la juiverie,
Qui a fait le judaïsant,
Et veut vendre l'Algérie
Dont les fils seront triomphants !

II^e COUPLET

Sa vie, il nous la sacrifie,
Son cœur prêt à saigner pour nous ;
Et malgré sa mère chérie
Il n'a jamais craint les verrous.
Ah ! oui, sa parole vibrante,
A enfin calmé la fureur
De l'Algérie toujours souffrante,
Et crie, dans sa grande douleur :
« Arrêtez votre main meurtrière,
Un jour, ô lâches, vils agresseurs,
Je me lèverai, alors guerrière,
Chantant à la France, ses grandeurs ! »



LA TRAGÉDIE ALGÉRIENNE



Supplément du Nouvel Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la Porte les Juifs !



LE SPECTRE DE BANCO !

NOS GRAVURES

Le Spectre de Banco. — Le Préfet Lutaud est loin de jouir de la quiétude qu'un vain peuple lui pourrait supposer.

Au milieu des préoccupations qui l'assiègent pendant qu'il rumine des mauvais coups contre les antijuifs, il voit apparaître soudain le spectre de Léandri qui lui creva un œil de la pointe de son épée.

Terrifié, il songe que Léandri n'est pas mort !

L'Antijuif à Barberousse. — Lutaud, qui perd la tramontaine, a juré de mettre sous les verroux toute la rédaction de l'Antijuif :

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques jours, nos camarades Chaze, Gobillon, Jeandet et Antoni ont été appréhendés par dame Police et incarcérés sous des prétextes fantastiques.

Notre ami Faure, que semble protéger sa croix de chevalier de la Légion d'honneur vaillamment gagnée sur le champ de bataille et contre lequel Lutaud a déchaîné son roquet Laurens, n'y est pas encore allé, mais son tour viendra...

Pauvre Lutaud ! ce sont là des efforts bien inutiles.

L.A.

L'ŒIL DE LUTAUD

Notre collaborateur Le Liamone envoie à notre collaborateur Louis Gardais, la communication suivante :

Il est furieux le petit préfet n'a-qu'un-œil ; il est furieux et tempête... Il fulmine, ronchonne et rouspette, mon ami Coco.

Pensez donc lui qui avait si bien oublié les nombreux camouflés que les corsas lui ont administrés, ne voit-il pas qu'il se trouve des gens assez peu scrupuleux pour les lui rémémorer.

Mais avant d'aller plus loin, dégustez-moi ce démenti lutaudesque que je cuse dans une feuille quelconque qui...

« Dans un de ses derniers numéros le journal l'Antijuif prétend que c'est M. Léandre (sic), avocat à Paris, qui lors d'un séjour en Corse aurait éborgné M. le Préfet Lutaud.

« J'ai vu dernièrement, en France M. Léandre (sic) qui est un de mes amis intimes et je suis autorisé par lui à démentir de la façon la plus absolue ce racontar absurde de l'Antijuif.

« M. Léandre n'a jamais été Conseiller général de la Corse et n'a jamais connu ni vu M. Lutaud !!

« Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien insérer cette protestation afin de démontrer, une fois de plus combien mensongères sont les allégations de ce journal. »

« Signé : Antoine-Pierre Giovachini »
« Hôtel de la Colonie ».

Ceci mérite d'être relevé, car mon très bon et très brave Lutaud, veut aujourd'hui inaugurer une nouvelle politique... celle des démentis... officieux ; n'osant pas entrer en lutte lui-même, ce bon cyclope, il fait entrer en ligne un corse, à qui il donne mission de révoquer en doute le bien fondé de notre information.

Et bien n'en déplaise au n'a-qu'un-œil de la place Soult-Berg, n'en déplaise aussi à mon honorable contradicteur, je maintiens en tous points mes allégations... mensongères (?) (n'est-ce pas) mais véridiques — quand même (re-n'est-ce pas). Je comprends tout ce qui a de pénible et d'ennuyeux, pour mon excellent ami Coco de voir rééditer, en Algérie, tous les reproches qui ont été adressés dans ses nombreux postes et aussi de voir rappeler que c'est pour avoir été insulteur d'une morte qu'il a été éborgné.

Donc en réponse à ce démenti... officiel et de commande, et dont je mets en doute l'authenticité, je réponds ceci :

1° Mon parent Léandri et non Léandre, qui quoi que inscrut au barreau de Paris, n'habite pas cette ville, a parfaitement connu et vu Lutaud en 1887, en Corse ;

2° Le même Léandri, actuellement secrétaire particulier du Prince Rolland Bonaparte à Bruxelles, n'a jamais été conseiller général de la Corse, il est vrai, mais il a été l'objet des imputations mensongères du nommé Lutaud au cours d'une séance du Conseil général et c'est à la sortie de cette séance, qu'il souffleta, Lutaud devant le café Solferino, en présence d'un nom-

breux public, lequel Lutaud qui n'était pas encore Coco bel-œil, constitua ses témoins et le lendemain Léandri, l'éborgna à l'endroit dénommé — Le Casone ;

3° Léandri avait d'autant plus sujet à vengeance envers le reptile Lutaud qu'il venait d'être l'objet de tracasseries immondes de la part de ce prostitué aux juifs. Lutaud en effet, a agi envers Léandri, comme aujourd'hui envers Max ;

4° Léandri, sait assez manier une plume, pour qu'il n'ait pas besoin d'avoir recours à un porte parole pour démentir un fait absolument véridique et que se rappellent tous les corsas se trouvant à Ajaccio en 1887. Et pour conclure j'ajoute ceci :

J'affirme de la façon la plus absolue, la plus catégorique, que Lutaud, le préfet indigne a été éborgné par Léandri, pour avoir osé insulter la mémoire de la mère de ce dernier, au cours d'une séance de Conseil général

Il est vraiment embêtant pour Lutaud de voir revenir sur le tapis son passé, mais il était de toute nécessité que l'on connaisse l'homme que Dupuy, nous a envoyé pour représenter le gouvernement de Dreyfus.

Allons ! allons ! Coco, sois plus prudent une autre fois, car cette fois-ci tu as fait — une gaffe — et ton démenti donne encore plus de force à nos allégations... mensongères ? Car dans notre journal nous ne disons que des vérités, et rien que des vérités.

Tu es démasqué et brûlé mon pauvre Lutaud — crois-moi, va-t-en déguerpir au plus vite, car les révélations vont continuer... et les démentis aussi n'est-ce pas ??

Cagayous Antijuif

DISPUTE VEC UN TURCO

Depuis qu'on s'a cassé les magasins des juifs, les soldats y gardent les rues la même chose vue si ça serait la guerre ; et comme les zouaves et les carapatas, chasseurs à cheval y sont pas assez méchants vec le monde pour-quoi y sont Français, on s'a fait venir des turcos de la montagne esprès pour qui tapent dessus nous autres.

Qu'en éfiche à euss que ça soye des juifs, des chrétiens, des femmes, des vieux ou des gosses ! Dans le tas y touchent à coups de baïonnette et de bois du fusil. Pluss y escarmentent ceuss de nous autres et pluss y sont contents.

Ale qué pipé je m'a fumée en voyant ça qui font ces bedouis qu'on s'a mis milieu chaque chemin,

Un soir qui y en avait partout, deux ou trois jours après la grande barouffe du cimetière de Saint-Ugène, nous voulons rentrer moi vec la bande dans la place de le Tréâtre et pas moyen passer.

Alors j'y commande Çuila qu'il a la calotte jaune qui saute en dedans le Square et qui s'en va voir l'autre côté si on peut rentrer dans les autres rues

Mais ce c... là y s'a faitchopper par l'homme qui garde, et d'un peu on le f... à la boîte.

Cette fois que je parle, Embrouilloun y s'a fait ramassé une patate première classe dedans la potrine qu'un turco il y a envoyée pourquoi il a voulu monter dans les arcades. La respiration elle y sort plus d'une heure.

Mâ ! si vous arriez vu la colère qui prend contre les bicots ! Vec un canon je vous jure y se les écrabouille tous

Et moi, y s'a manqué d'un cheveu qu'un turco y me trouble la barrique ; pour rien encore

— Ti basses bas !

— Alors c'est défendu aller coucher à la maison.

— Tibasses pas ! J'ti dis ti basses bas, ti basses ! Ti basses, ti basses bas ! Sacrididio

— Tu touches pas le monde vec ton morceau de fer, tu sais spèce d'akchiche ! Pour-

quoi ti es habillé en zouave bleu, tu fais le malin ? Alors tu te rappelles pas quand tu sortais les gargoulettes à bord les balancelles spagnoles ? Dis la vérité, c'est pas toi que tu me cires les souliers quand je suis été invité à le bal du Gouverneur ? Pas tant de fantaisie et des oskines hô ! Mecieu ben Kouskous !

— Alli battan, ou ji donne coup d'crosse dans la tête et ji casse bor toi ! Salouprie ben salouprie !

— Quitte, quitte le fusil et sors, ici, bougue d'enroulé ! Moi je te fais manger une boule de son qui t'enlève la faim des dents pour le restant de tes jours, y n'ahal din pour toi ! Ouled el Kahbâ, ya !

Le turco qui se faisait les œils blancs parce qu'il se croit y me fait peur, il abaisse son fusil et y me lance un coup de baïonnette par en bas. Zac !

Moi que je connais le truc, je saute en côté vite, j'y empoigne la baïonnette et je me sors un gabinet de dedans la ceinture...

Ma parole si lui y bouge, j'y ouvre la pastèque d'en bas en haut !

Quand le turco il a vu ça, y tire fort le fusil et y commence appeler les autres pour qu'on m'arrête.

Tête de carton ! Y sais pas à qui il a affaire !

D'un saut je monte dessus le trottoir, et ventre à terre par le boulevard. Cours après si ti as des jambes.

La première fois que je me trouve ce turco-là dedans un coin, il y coupe pas : une blague pour mettre le tabac faut que je me fasse vec sa peau.

Les autres soldats bravo alik ! Vous y parlez poliment et y vous répond poliment.

— On passe pas ? ça va bien ; on s'y a dit la consigne et si y manque on se le f... au clou.

Pas besoin marchander. Dimi tour et andar !

Mais les turcobicots, tout le temps y pensent esquinter le monde qui dit rien.

Les officiers y z'y ont pas commandé taper personne et pourquoi alors euss y cherchent chicane à ceuss-là qui bougent pas ?

Pourquoi on se met pas à côté d'euss un ou deux sergents français pour qui s'empêchent qu'on buscule les gens, comme si ça serait des sauvages qui comprennent rien ?

Combien des tas y en a qui z'ont encaissé des astings des turcos depuis le commencement ? Et tous c'est des femmes, des gosses et des hommes vieux. C'est bien, ça ? Allez ! laissez-moi tranquille ! Jamais vous avez vu un français, qui soye officier ou soldat, qu'il a fait du mal à un, et quand même y z'ont fait bien le service. Alorss quoi !

(A Suivre).

ECHOS

A la mémoire de de Morès. — Hier matin a eu lieu à Mustapha, au milieu d'une très nombreuse assistance, un service religieux en souvenir de de Morès.

Aujourd'hui dimanche, à 5 heures du soir, aura lieu à l'ancienne résidence du Marquis, à Mustapha, la remise au Souvenir de Morès, d'un drapeau offert par un groupe de Dames de Paris.

Un dîner d'adieu sera offert à M. de la Rochetulon au Château-Vert, à Saint-Eugène, ce soir à 7 heures.

La Musique des Pompiers au Square Bresson. — Nous rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui dimanche, qu'aura lieu, au Square, la grande fête annuelle de la musique des sapeurs-pompiers.

En outre du concert de gala qu'il y sera donné cet après-midi, un bal à grand orchestre clôturera cette fête et commencera à 9 heures du soir.

Ce bal, donné dans l'enceinte du Square, promet d'obtenir un succès monstre ; le coup d'œil sera féérique, notre ami Bolufer, l'entrepreneur de fêtes bien connu, ayant promis de se surpasser pour la décoration et l'éclairage.

Au Vélodrome. — Aujourd'hui, matinée de famille au Vélodrome. Prix ultra-modique. Au programme : grande matinée dansante, guignol, jeux divers, tombola gratuite avec lots riches et nombreux.

La matinée commencera à 3 heures. Prix 0,50 pour les grandes personnes, 0,25 pour les dames, 0,15 pour les enfants.

Le soir, dans l'immense salle des fêtes si propice aux ébats chorégraphiques, grand bal à brillant orchestre.

Ces bals du Vélodrome obtiennent un succès de plus en plus vif et cela se comprend, car les danseurs qui ont taté du parquet ciré du ring ne veulent pas aller ailleurs.

La ménagerie de Mme Alisse. — Ce soir dimanche, sur l'Esplanade Bab-el-Oued, la Ménagerie de Mme Alisse, notre amie, rouvrira ses portes, pour la continuation des débuts de M. Emmanuel, le célèbre dompteur.

Voilà où vont se rencontrer en masse les Algériens, car la ménagerie est vraiment remarquable.

Fête de Birmandreïs. — Le succès de la fête annuelle qui doit attirer aujourd'hui dimanche et demain Lundi tant de visiteurs dans notre charmant village, s'assure de plus en plus. La commission d'organisation, si intelligemment dirigée, a d'ailleurs pris toutes les mesures pour ajouter de nouvelles distractions à celles que les Algérois connaissent déjà.

L'éclairage et la décoration de la salle de bal sont assurés par M. Bolufer, c'est-à-dire que rien de sera négligé pour donner aux illuminations un caractère véritablement grandiose.

Frime et Crime

I

Insulter l'Etat-Major ;
Hurler à cris et à cor
Qu'il est toujours dans son tort ;
C'est de la frime.
Mais raconter que Reinach,
En veston, redingote ou frac,
Est bandit de corde et de sac ;
Ça, c'est un crime !

II

Vilipender le Français ;
Faire en tous lieux son procès,
Afin d'amuser l'Anglais,
C'est de la frime.
Mais pour notre honneur blessé,
Exiger que Delcassé
Soit plus de vingt fois fessé ;
Ça, c'est un crime !

III

Voir la Patrie en danger,
En deux camps se partager,
Sous les yeux de l'étranger,
C'est de la frime.
Affirmer que le youpin
Prend noire sang, notre pain.
Et Zola pour son copain...
Ça, c'est un crime !

IV

Certifier qu'Alfred Dreyfus
— Qu'oïqu'en dise Bertulus —
Ne vaut pas un Oremus ;
C'est de la frime.
Accuser Dumas et Bard,
Manau, Zadoc et Picquart,
D'avoir le cœur dreyfusard ;
Ça, c'est un crime !

V

Casquer million sur million
Pour corrompre l'opinion,
Par la force du « pognon »,
C'est de la frime.
Mais prétendre démasquer
Le juif, qui vient s'embusquer
Afin de nous extorquer
Ça, c'est un crime !

VI

Près Rothschild, voir Clémenceau
S'incliner comme un roseau,
Pour avoir part au gâteau,
C'est de la frime.
Dire à Fabre à bout portant :
Le Bordeaux est épatant !
Sénateur ! n'en bois pas tant...
Ça, c'est un crime !

VII

Supporter chèquards vendus,
Fourbes faces de Janus
Par concussion élus,
C'est de la frime.
Mais laisser sur le pavois
Tous ces transgresseurs de lois,
Avec la glu plein leurs doigts...
Serait un crime !

Jean Leveque.

APPLICATION DES LOIS

Pattenzine, le secrétaire de la Mairie de Bli-bli-Cacaouettes était l'homme le plus froussard de la terre lorsqu'il voyait un chien.

Dans sa jeunesse il avait été mordu de toutes façons par des petits chiens-chiens de toutes provenances, et sur l'âge mûr, il leur en avait conservé une dent, la seule du reste qui lui restât.

Sa petite vengeance était de faire signer au Maire, de temps en temps, la mise en vigueur de ce certain arrêté concernant la capture des chiens errants, et son seul bonheur, de voir ramener chaque jour dans une coquette voiture en fer, la cueillette du ramasseur, un être d'une brutalité révoltante que le journal salarié par le grand Lama de l'endroit appelait simplement « l'honnête fonctionnaire municipal ».

Il m'a été donné un jour d'assister à la scène suivante :

Le capteur accompagné d'un agent de police, faisait les cent pas sur la place d'Armes : c'était l'heure de la sortie du travail ; il y avait beaucoup de monde, surtout des femmes et des enfants. Depuis quelque temps ce digne homme guettait un chien roux qui ne semblait pas vouloir de ses soins et l'évitait très habilement. Cependant pressé d'en finir par l'agent, le fonctionnaire en question lança le la zzoet entoura de la corde, le cou du chien qu'il attira fortement à lui, l'étranglant à demi ce qui fit pousser un cri de douleur à l'animal. La lutte fut horrible et dura près d'un quart d'heure, la bête se défendait avec rage, une partie de l'oreille était arrachée, et ses cris de détresse remplissaient toute la place.

La scène était d'une sauvagerie inouïe.

Le public présent s'irritait, les femmes étaient pâles d'émotion et les enfants avaient les larmes aux yeux, en un mot les cœurs étaient dégoutés par ce spectacle. Par un dernier effort le chien finit par briser le lacet qui l'étranglait et la queue basse détalait à toute vitesse usant dans cette fuite les dernières forces qui lui restaient.

Ce fut un soulagement général lorsque l'on vit l'animal échapper à son bourreau quelques braves éclatèrent.

L'agent semonça vertement le capteur, le traitant de maladroit parcequ'il avait laissé échapper la proie et redescendit paisiblement la grande Rue à la recherche d'un autre coup à faire.

A quelques pas il rencontra son collègue le numéro double zéro.

Que fais-tu lui dit ce dernier ?

— Tu vois je suis de service pour les chiens... Arrêté du Préfet... Voici la voiture... Et toi ?

— Moi je viens de faire un procès-verbal contre une brute d'indigène de la montagne... Loi Grammont.

— Qu'est ce qu'il avait fait ce sauvage là ?

— Devant moi, mon cher il a fichu un coup de poing sur le ventre de son bourricot.

— Quelle horreur !!!

— Heureusement que nous sommes là pour la Morale et la Sécurité, sans quoi... mon cher...

— Ah ! à qui l'as-tu dit, mon vieux !!!

GYP de BLIDAH.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Chapellerie du Progrès

ROMOLI

19, Rue Bab-Azoun, 19

MAISON FRANÇAISE

HAUTES NOUVEAUTÉS

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gov.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte)

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

J. JeanDET



" L'Antijulf " à Barberousse

Handwritten signature



A la Porte les Juifs !

Tape à l'œil et Eugène le louette y voulaient s'habiller en femmes comme dans le temps du carnaval et s'en aller faire la manifestation vec les autres ; mais quand y z'ont vu que les femmes elles rigolaient pas et que toule

les filles elles se mettaient à marcher y z'ont pas eu le courage sortir.

Moi j'y avais prévu. J'y avais dit comme ça : Entention de pas faire le c... Maintenant que les femmes elles vient antijuives ; mettez la gargoulette vec le liège autour, sinon on vous la casse en mille morceaux.

Bacora qui fréquentait — par la main gauche — vec une cigarière jolie, y s'a été obligé faire divorce pourquoi y s'avait acheté la chemise des dimanches chez un juif de la place de Chartres.

Lui il a déchiré la chemise devant elle, mais elle, elle a rien voulu savoir. Alors Bacora il y'a promis qui prend le bain vec le savon arabe pour qui s'enlève l'odeur de la peau. Elle il a craché par terre en faisant la bouche comme quand on se mange une clovisse morte.

Amane' qu'en noir il y monte à Bacora depuis ça. — Quoi c'est y faut faire y me dit, pour que ma bonne amie elle fait plus fâchée ?

— Porte-z-y le bouquet.

— Qué ! le bouquet ! Quinze sous des violettes j'y a acheté depuis la semaine dernière et chaque coup elle me les f... dessus la figure et encore m'appelle sale juif Miséria ! Parle-z-y toi que ti as la langue mieur qu'une femme de la Casbah !

— Tu me laisses j'y pose un bous ou deux dessus la joue pour la commission ?

— Oui, allez ! Seulement tu te gardes les mains dedans la poche. Tu t'en rappelles le coup de couteau de l'autre année ? Entention, hein !

— Et toi tu te rappelles pas la plongée dans les rochers de Saint-Ugène ?

— Enfin, c'est passé. Laissons. Alors t'y parles pour moi ?

— Ho ! Combien des histoires pour une gonzesse ! Si tu veux elle vient encore vec toi, reste tranquille et fait semblant la jeter. Tant pluss tu fais le poireau, et tant pluss elle y te fera manger le fourrage.

— Celle là c'est pas comme les autres tu sais...

— Tête de n... va ! Ma parole tu me fais la peine jusqu'en dessous les pieds.

— Alors y a pas moyen ? Tu veux pas y parler qu'elle fait camarade vec moi ?

— Ti as dix sous ?

— Huit sous, j'a. Pourquoi c'est faire ?

— Attends, moi je te prête deux ronds et ça fait que tu peux t'acheter la photographie de Max Régis. Porte-z-y à la gonzesse. Ce soir elle laisse que tu montes.

— Aouah ?

— Que le bon Dieu y me lève le nom, si c'est pas la vérité !

Bacora il a fait comme moi j'ai parlé, et le jour d'après quand y m'a vu, tout de suite y m'a payé une miquette chez Valéro.

— Sorcier ti es ! Quand elle s'a vu le portrait de Max Régis, oilà qu'elle commence de chanter des chansons et de faire des gallipètes par la chambre. Et tout de suite nous s'avons embrassés. Moi, de content que je suis, je me f... à gueuler un coup de : En bas les juifs ! qui s'a éteint la bougie,

+ Et ti avais oublié les allumettes.

— Saoua ! Qui c'est qui te l'a dit ?

— Je l'ai deviné tout seul.

Bacora y se met à rigoler fort et y me tape un coup dessus l'épaule que d'un peu y me tombe le bras.

Alors, moi, pour pas qui se croit que j'ai pas la monnaie, j'y colle une castagne dessus la carabasse qu'il y a fait couper un morceau la langue,

Il y a plus rien dit et moi non plus.

Comme ça personne il est jaloux.

(A Suivre).

Triple Retour

Sur l'Air du Bal de l'Hôtel de ville

I

France, voici Gallieni,
Général de victoire ;
D' Madagascar il a fini
D' pacifier l' territoire ;
Il faut au vainqueur
Réserver l'honneur
Que sa valeur mérite.
— Français, je ne prux,
Rapport aux Hébreux
Qui perchent ru' Loffitte. (bis.)

II

Et pour le Commandant Marchand,
France, que vas-tu faire ?
En Afrique il s'en fut, coupant
La route à l'insulaire,
Planter l'étendard
Dans l'El-Ghazat Barh
Dont il faut qu'il s'éloigne...
— Pour lui, rien encore,
Car Sébastien Faure
Craint les soldats à poigne ! (bis.)

III

Ah ! dis-moi, France ! est-ce bien toi
Qui conte cette bourde ?
Désormais s'rais-tu sous la loi
De l'infest Cul-de-Gourde ?
France à chevaliers,
Preux aventuriers,
Qui conquéraient la terre !
Serais-tu si bas,
Que tu n'oses pas
A cause de l'affaire (bis.)

IV

L'Anglais Delcassé, qui règne aux
Affaires Etrangères,
Pour recevoir tous nos héros
Ferm' sa porte cochère.
Un timide accueil
Du froussard ministre,
Qui se met en d'uil
Pour flatter l'orgueil
De la reine d'Angleterre ! (bis.)

V

S'il revient, le traître Dreyfus,
Faut-il qu'on s'avoise ?
Que les trois couleurs flottent dessus
Tous nos clochers d'ardoise ?
Et que le tocsin,
Par la voix d'airain
Que vomira sa cloche,
Nous annonce, hélas !
Qu'un nouveau Judas !
De nos fortifs est proche. (bis.)

VI

Les Français devront sans retard,
En cette ci constance,
De tout arbre du boulevard
Faire solide potence...
Dreyfus, c'est certain,
Voyant un youpin
Au bout de chaque câble,
Pens'ra : mon ami,
C'est malsain ici !...
Retourne à l'Il au Diable !
Jean Levenge.

ECHOS

Les Courses d'aujourd'hui. — Les grandes Courses vélocipédiques qui auront lieu ce soir à trois heures seront superbes à en juger par le lot de brillants coureurs et de coureuses qui y prendront part.

En effet, on verra pour la première fois, des courses de dames qui mettront aux prises Mmes Liane Nancy, championne de Bordeaux et Jeanne championne d'Alger. Dans la grande Internationale figureront : Lor, Noque, Champion, Poly-

dore, Maner, Novis, Yessof, Fleurant, Maggi. Il y aura aussi de très nombreux amateurs. Malgré l'inauguration de cette réunion, le prix des places est modique : 1 fr. 50. — 1 fr. et 0 fr. 50 centimes.

Le soir, grand bal populaire avec réduction de 50 centimes pour cent sur les prix habituels, soit 1 fr. pour un cavalier et 0 fr. 50 pour une dame.

En outre, chaque assistant aux courses et chaque assistant au bal recevra un billet de la Tombola gratuite qui permettra de gagner un magnifique mouton.

Le tirage de la tombola aura lieu pendant le bal.

Grenoble à Max. — Pour répondre aux vœux exprimés par la population algérienne, nous exposons chez notre ami Nardi, chapelier, rue Dumont-d'Urville, la belle palme d'or que la ville de Grenoble a offert à notre Directeur Max Régis.

La Fête du Club Gymnastique d'Alger. — Le programme de la fête donnée aujourd'hui dimanche 18 Juin, par le Club Gymnastique d'Alger, pour le XVIII^e anniversaire de sa fondation, est des mieux composés et promet des attractions aussi multiples qu'inédites : une farandole et une grande ronde sont réservées aux enfants, à la suite desquelles aura lieu l'ascension du ballon « le Clubiste », et enfin, une longue sauterie terminera cette première partie de la fête à laquelle des billets de tombola serviront de droit d'entrée.

Le soir, à 9 heures, grand bal ; annoncer que c'est le sympathique Bresson qui conduira l'orchestre, c'est dire que les danses seront aussi charmantes qu'inédites et qui, jointes à l'illumination féerique du Parc due à la maison Nelson-Chiérice, feront de ce lieu charmant le rendez-vous de tous ceux qui aiment la gymnastique, la danse et la bonne société.

Colonne Voirol. — Aujourd'hui dimanche et demain lundi, ce charmant village donne sa fête annuelle. Nos voisins sont de vaillants défenseurs de notre idée, nos amis iront en foule admirer la décoration confiée à l'ami Bolufer.

Ils sont sûrs qu'aucun nez crochu ne sera admis au bal.

Jardin Marengo. — Aujourd'hui dimanche 18 Juin à 2 heures de l'après-midi, « La Comédienne » donne sa fête au Jardin Marengo. Elle jouera à cette occasion et pour la dernière fois Paolo Hazna et un Concert avec le concours de plusieurs artistes et amateurs bien connus, ainsi que les Sociétés Chorales et musicales.

Après la matinée Concert, Sauterie générale. Le soir à 9 heures, grand Bal.

Qu'on se le dise ! et à bas les juifs.

A LOUER. — Petite VILLA avec joli jardin 50 fr. par mois, ainsi qu'un grand appartement de 35 fr. (Vue splendide, eau dans la maison. — S'adresser rue du 14 Juin, n° 16, (au-dessus de la Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil, Mustapha).

LA SEMAINE ANTIJUIVE

Che ne suis pas Chui ! — La lèpre juive s'étend partout où la méthode de vente soi-disant à bon marché — fait des dupes par milliers. La ville de Saint-Denis, où la population est surtout ouvrière, connaît l'envahissement des ouailles de Zadoc-Kahn ; outre la tribu absorbante des Blum, la cité dyonisiennne souffre beaucoup de tous les échantillons juifs, surtout au marché, tenu trois fois par semaine, où s'approvisionnent les ménagères du pays.

Le « pon bedide commerce » marche bien : les femmes des ouvriers de Saint-Denis ne voient pas plus loin que leur maigre bourse, les pauvres !

Cependant — nous pouvons le dire sans forfanterie — depuis quelque temps, l'influence de l'antjuif fait quelque peu mettre en garde la population. Voici, d'ailleurs, un fait typique dont nous garantissons l'authenticité,

Récemment, une jeune dame parcourait le marché de Saint-Denis et s'arrêtait devant une boutique, faisait son choix. La mar-

chande s'employait de son mieux à faire valoir son étalage et presque l'achat était conclu, lorsqu'une autre dame, survenant, dit :

— Avez-vous fait ma commission, madame Dreyfus ?

L'acheteuse posa aussitôt l'objet qu'elle désirait et, avec une sorte d'indignation :

— Comment ! vous vous appelez Dreyfus ?

— Mais, oui, matame, répondit la marchande interloquée.

— Et alors vous êtes juive ?

— Non, che ne suis pas chuife !...

— Oh ! s'exclama la jeune dame en s'éloignant avec précipitation de la boutique.

Et, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle déterminait le départ de plusieurs autres personnes qui survenaient et qui ne furent pas peu stupéfaites d'entendre renier sa race par cette juive, avec un accent capable de rendre « chaloux » Joseph Reinach.

Françaises d'yonisiennes, méfiez-vous !
N'achetez rien aux juifs !

Louis Orliac.

+++++

UN GRAND MALHEUR

AIR : A la façon de Barbari

I

Chacob, savez-vous l'incident
Qui vient d'arriver en France ?...
On a voté l'indemnité
Sans d'us d'us d'la balance !...
Not' bon Dupuy... il é tombé !
Tia sadek baba !
Tia sadek bibi !
Por nos, quel malheur arrivé
Mon z'ami !
Tia sadek baba et bibi,
Donai !

II

Dupuy, c'était un homme très fort,
Nos aimant comme un père,
Aux antiques, y donnait tort...
Mais à nous, d'bonne manières,
Y nos app'ait ses p'tits chéris,
Tia sadek baba !
Tia sadek bibi !
Fermant son z'yeux sur nos fourbis
Mon z'ami !
Tia sadek baba et bibi,
Donai !

III

C'était un ministre délicat
Pour le yout' qu'on conspuait,
Il savait dir'... mais... taiba :
« Qu'la science continue ! »
Hélas, por lui, c'est bien flambi !
Tia sadek baba !
Tia sadek bibi !
Les députés viennent de l'rafi
Mon z'ami !
Tia sadek baba et bibi,
Donai !

IV

Hélas, portant, qu'avait-il fait ?
Un' chos' très folichonne...
Parce qu'on assommait qu'qu' français...
Y dit : « Y a pas maldonne ! »
Mais les aut's ont pas applaudi
Tia sadek baba !
Tia sadek bibi !
Chacob !... Samuel !... c'est bien fini
Mon z'ami !
Tia sadek baba et bibi,
Donai !

V

C' qui m' donn' la frouss', c'est p't-êtr' qu'un
Cett' Chambre qui s'irrite
Quand ell' connaît nos p'tits tours
Ne d'ienne antisémite,
Et comme elle balance Dupuy
Tia sadek baba !
Tia sadek bibi !
Ell' nous flanqu' dehors tout comm' lui
Mon z'ami !
Tia sadek baba et bibi,
Donai !

Gyp de Blidah

La Plaque Velocipédique

Chinoiseries et voleries

L'autre jour, l'envie me prit d'aller faire un tour à bicyclette. Sur mon guidon brillait, toute neuve, la plaque de contrôle prescrite par la loi de finances de 1898 et obligatoire depuis le 1^{er} mai, et que le percepteur m'avait remise la veille même, moyennant six francs et un sou.

Pas d'accident en route. Arrivé à X... je mis ma bicyclette dans la cour d'un hôtel, non fermé et donnant sur la rue. Dans le voisinage flânaient des gamins, des rodeurs. Sans trop les remarquer, je m'éloignais.

Au bout d'une heure je reviens à l'hôtel et hop ! à cheval. Mais au moment où j'enfourche ma machine, je m'aperçois que ma plaque a disparue. Je reste une minute interloqué, puis : « Après tout, me dis-je, le mal n'est pas bien grand, j'irai en demander une autre au percepteur ; ça vaut un sou : je n'en mourrai pas. » Et je démarre.

Je me fais seulement, tout en roulant, cette réflexion : « Puisque l'Etat se mêle de nous imposer une plaque et d'exiger que nous la fixions à notre machine, en la mettant bien en vue, il devrait au moins nous fournir les moyens de l'y attacher solidement, tandis qu'il nous remet, pour la faire tenir, une lamelle qui ne tient rien du tout ou qui du moins s'enlève en un tour de main. »

Je n'avais pas pédalé trois kilomètres, voilà qu'un gendarme m'arrête :

— Votre plaque de contrôle ?

— On me l'a volée à X.

— Vous êtes en contravention. Conséquemment je vous dresse procès-verbal.

— Mais je vous assure qu'on vient de me la voler.

— Je veux bien le croire ; mais tous ceux qui sont en défaut, comme vous, donnent la même raison.

— Tenez, la preuve que je ne vous trompe pas, voici la quittance que le percepteur m'a remise hier...

— Possible, mais vous n'avez pas de plaque. Conséquemment je vous dresse procès-verbal. C'est la loi.

— Drôle de loi. Mais enfin, puisque c'est votre devoir...

Et je décline mes nom, prénoms, profession, domicile, etc.

— Et cette contravention, quelle peine entraîne-t-elle ?

— Une peine de simple police, qui vous sera infligée par le juge de paix : une amende d'un franc, plus les frais, en tout neuf francs, approximativement.

— Comment ! possible d'une amende, pour avoir été volé !...

— C'est la loi. Je l'exécute ponctuellement.

— Dura lex !

A ce mot, Pandore, qui apparemment ne savait pas le latin, fronga le sourcil, me toisa de la tête aux pieds en me demandant s'il n'y avait pas dans ces deux vocables une raillerie ou un manque de respect à l'adresse du représentant de l'autorité, puis, dignement tournant les talons en faisant sonner ses bottes sur le pavé, tandis que, majestueusement, au-dessus de sa tête, son bicorne arrondi se profilait comme un dôme sur le fond du ciel bleu.

Rentré chez moi, je vais droit chez le percepteur.

Monsieur le percepteur, je voudrais une nouvelle plaque de contrôle pour ma bicyclette.

— Vous avez perdu la vôtre ?

— Non, on me l'a volée.

— Vous n'avez pas de chance : il faut payer une seconde fois.

— Ici, du moins, c'est peu de chose : un sou.

— Comment, un sou ! Six francs, vous voulez dire !

— Six francs ?

— Mais oui, le prix de la taxe.

— La taxe ? mais je l'ai acquittée hier : j'ai versé l'argent entre vos mains.

— Eh ! oui ; mais la loi n'entre pas dans ces détails.

— Permettez : la loi dit que la taxe est de six francs. Ces six francs, les ai-je versés ?

— Sans doute.

— Je ne vous dois plus rien.

— Si, parce que vous n'avez plus votre plaque, la marque visible de votre droit. Il faut payer une seconde fois.

Voyons. Comment qualifieriez-vous l'acte d'un propriétaire qui, apprenant que son locataire a perdu la quittance de son loyer viendrait lui dire : « Monsieur, payez-moi une seconde fois ? »

— Ce serait un vol.

— Et quand c'est l'Etat tout-puissant qui commet cet acte, n'est-ce plus un vol ?

— Que voulez-vous ? Je n'y puis rien. C'est la loi : je suis forcé de la faire exécuter ponctuellement.

— Comme le gendarme ?

— ?

— Qui, en passant, m'a fait une contravention, pour laquelle j'aurai à payer neuf francs, approximative-

ment. En sorte que, au lieu de six francs — montant de la taxe qui confère le droit de circuler par les routes de France sur une machine « mue par l'action des pieds » — j'aurai déboursé d'une part douze francs pour double taxe et, d'autre part, neuf francs pour contravention, au total 21 francs ; et cela sans qu'on puisse rien me reprocher, uniquement parce qu'un malfaiteur m'a volé ma plaque, et alors que l'Etat sait que je suis en règle avec lui. — Et si demain encore on me vole ma nouvelle plaque, et après demain de même ?...

— Vous serez obligé d'acquitter la taxe une troisième et une quatrième fois. La loi n'a pas fixé de limite.

— Merci du renseignement.

Voilà, bibyistes, mes confrères, une aventure à laquelle vous êtes exposés comme moi ; d'autant plus exposés que votre plaque, en passant sur une autre bicyclette, dispense celle-ci de payer la taxe. Jugez de ce qu'il peut y avoir de braconniers à l'affût de ces plaques maudites (1).

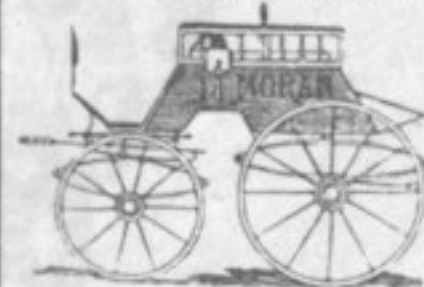
Pensez-vous que le Touring-Club ne serait pas bien inspiré en provoquant un mouvement de protestation, en faisant signer une pétition par toute la France.

Bien d'être tondue une fois au mois de mai, mais tous les jours !...

Apôtre.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Chapellerie du Progrès

ROMOLI

19, Rue Bab-Azoun, 19

MAISON FRANÇAISE

HAUTES NOUVEAUTÉS

Un défi qui n'est pas banal. — Le dompteur Emmanuel avec l'agrément de sa Directrice, de Madame Alisse veut mesurer sa valeur personnelle et celle de son collègue Henri.

En dehors des exercices ordinaires des fauves. La cage centrale servira d'arène, avec fauves ou sans fauves, selon les conventions et-blies.

Mais en tous cas, nous offrons non pas 1000 fr., c'est presque une exagération (pas de chèque) mais 200 francs déposés à la caisse municipale.

A quiconque dans une lutte honnête et brave, suivant les principes de cet art viendra nous porter le défi. Dresseur d'animaux féroces nous voulons démontrer que nous sommes parfaits luteurs et que nul n'est capable de nous tomber.

Qui va s'offrir... Mystère !... s'il y a amateurs, cette lutte non fantaisiste aurait lieu mardi à 8 heures 1/2 du soir ou autres jours qui conviendraient.

Qu'on se le dise !

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

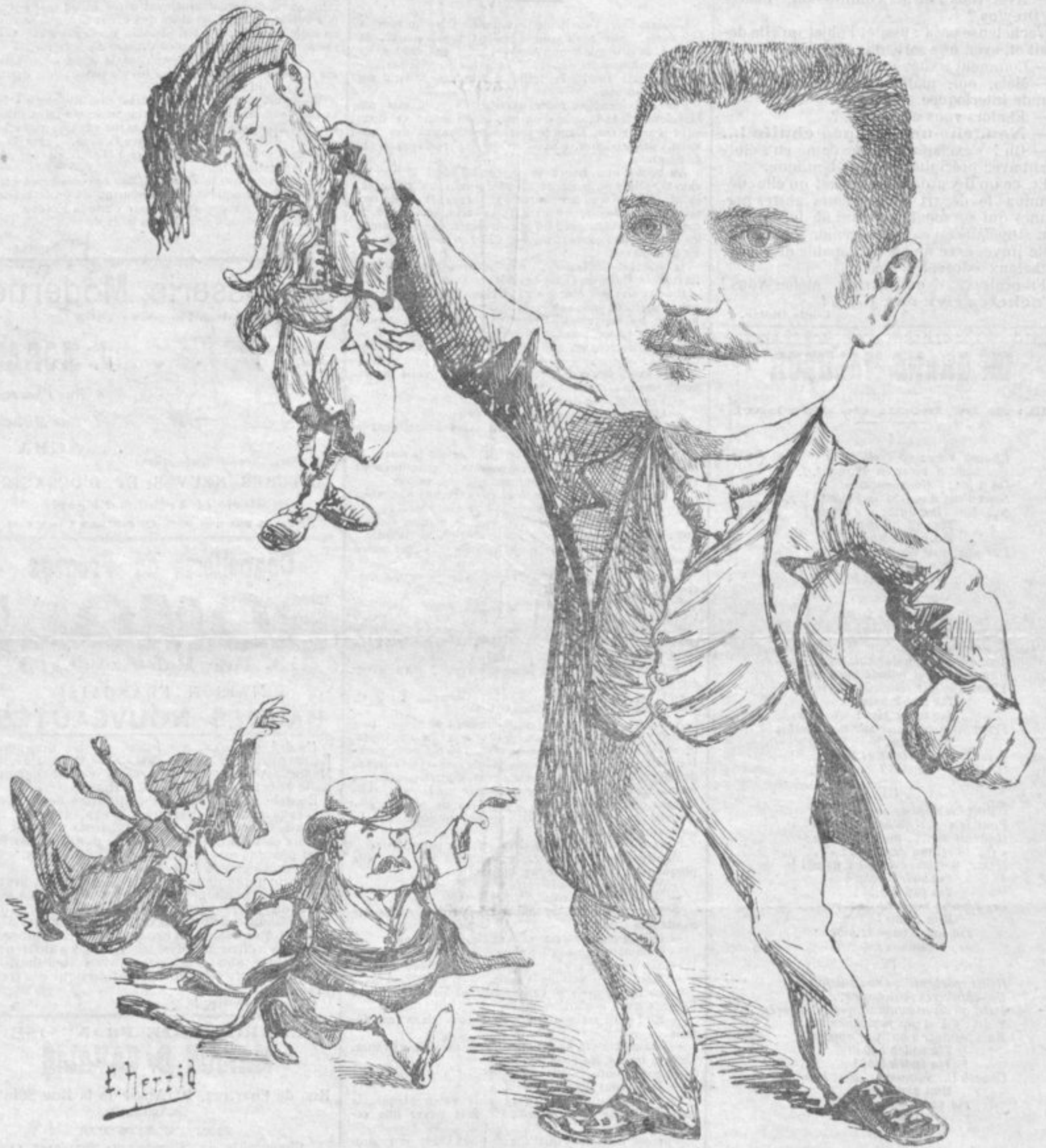
SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant.: JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Signature of Jean Janet



Notre ami König et ses ennemis



Supplément du Nouvel Antijuif

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la Porte les Juifs !



Une salle de rédaction à « L'Antijuif » (conserves gouvernementales).

L' "Antijuif" à Barberousse

Par ordre des nouveaux dreyfusards ministériels et de Lutaud, on traque l'ANTIJUIF.

On a arrêté nos rédacteurs, Fernand Laffitte, Gobillon-Gardais et Antoni; Lucien Chaze va les rejoindre.

On croit supprimer cette vaillante feuille.

Imbéciles !

Nous sommes cent, mille s'il le faut pour les remplacer !

En réponse à vos provocations idiotes et antipatriotiques, nous crions plus fort que jamais :

A bas les juifs !

A bas les dreyfusards !

Vive l'Armée !

L'Antijuif.

NOS GRAVURES

Une salle de rédaction à l'Antijuif. (Conserves gouvernementales.)

C'est le musée des traîtres, des vendus, les uns à la foi jurée, les autres à la vraie République, tous à leur Patrie !

C'est un spectacle réconfortant par le dégoût, pour le patriotisme de ceux qui se sont donnés la noble mission de sauver leur pays.

A qui le tour ? — A qui le tour ? demande Max Régis, aux applaudissements de l'Algérie entière lorsqu'après Lépine, Laferrière a dégringolé du mat de cocagne du Gouvernement général sous les irresistibles matraquades, de notre jeune héros ?

Pendant qu'ils frictionnent leurs gnons, Rothschild devient rêveur. Par les cornes de Mo'och, clame le roy de France de la rue Laffitte, cet enragé me les démolira tous ? Si encore je pouvais l'y mettre lui-même, mais voilà, il me rosserait, car celui-là ne se vend pas ?

L'A.

La Légende de Morès

DANS LA GLOIRE

Et tous s'étaient levés, au Paradis des braves ! un hommage muet inclinait les fronts graves. Les armures vibraient avec les écussons, et dans les étendards couraient de longs frissons. Ils s'étaient tous levés devant leur nouvel hôte, Et Roland fit un pas, tenant sa coupe haute.

« Frères, on se trompait ! Frères, que disait-on ? »

« Non, nous n'avons pas vu le dernier rejeton de notre race martiale ! »

« Toujours s'éveille un preux, quand un autre s'endort. »

« Non, nous ne devons pas fermer le livre d'or sur l'épopée impériale ! »

« Lasalle eut son bancal ; Jean Bart son pistolet, d'Artagnan sa rapière, et Bussy son stylet, »

« et sa lance le Téméraire ; »

« Godefroy de Bouillon son estoc féodal ; »

« Charlemagne eut Joyeuse et moi j'eus Durandal ; »

« Morès, ton fusil est leur frère ! »

« Salut à toi ! Par moi, je sais ce que tu vaudras : »

« Dans ton El-Outia, je vois mon Roncevaux ; »

« la distance entre nous s'efface. »

« Tu connus ce plaisir des suprêmes combats »

« de jeter, sans espoir, le plus d'ennemis bas »

« et d'embrasser la Mort en face ! »

« Salut à toi ! je pleure en t'ouvrant mes deux bras, »

« car la terre où, fameux, à jamais tu vivras »

« est la terre de ma Patrie, »

« France du Paladin, généreux et féal. »

« où fleuriront toujours ces fleurs de l'idéal : »

« l'Honneur et la Chevalerie ! »

« Salut à toi Morès ! Salut à ta valeur ! »

« Salut à ton effort, toi le dernier haleur, »

« venu de la terrestre grève : »

« Nous acclamons en toi l'obstiné champion »

« qui sème autour de lui l'idée et l'action »

« et qui sait mourir pour son Rêve ! »

SI...

GELOUMOU A SON AMI CHACOB

AIR : de Cadet-Roussel

I

Si not' Dreyfus est acquitté,
Si not' Dreyfus est acquitté,
Ca prou'ra bien not' honnêt'té,
Ca prou'ra bien not' honnêt'té.
Ca prou'ra à tous ces crapules
Qu'nous n'avons ni teign'nt ni pustules ;
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs, y s'ront finis. (bis.)

II

Si not' Dreyfus est acquitté (bis.)
Nous lè'rions l'front avec fierté (bis.)
Ca s'ra la preuve la plus entière (bis.)
Qu'nous somm's des gens pleins d'bonnes ma-
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs y s'ront finis. (bis.)

III

Si not' Dreyfus est acquitté (bis.)
Ca clora l'bec des Deputés (bis.)
Qui dis'nt qu'nous n'a-ons d'aut' m'rite
Que d'fuir sept ou huit fois faillite
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs, y s'ront finis. (bis.)

IV

Si not' Dreyfus est acquitté (bis.)
Nous reterons la Société (bis.)
Tous les juifs s'ront aux Ministères
Pour bien conduire les affaires...
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs, y s'ront finis. (bis.)

V

Si not' Dreyfus est acquitté (bis.)
Nous ferons d' l'argent de tout côté (bis.)
Comme on vendit l'base-Lorraine
Nous v'ndrons Champagne et Touraine
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs y s'ront finis (bis.)

VI

Si not' Dreyfus est acquitté (bis.)
Nous trafiqu'rons à saleté (bis.)
Quand nous aurons tout l'or de France
En Judée nous ferons bombance
Ah ! ah ! oui mon z'ami
Tous nos malheurs y seront finis. (bis.)

VII

Si not' Dreyfus est acquitté...
Si not' Dreyfus est acquitté...
Nous goût'rons un r'pos mérité
Nous goût'rons un r'pos mérité
A moins que... l'Français qu'on domine,
S'aperçoit qu'il y a trop d' vermine...
C'est alors mon z'ami
Qui n' l'ra plus bon... même à Paris !
Gyp de Blidah.

ÉCHOS

Les Pionniers de l'Algérie. — La Société fait appel aux travailleurs français, colons et ouvriers, pour exécuter à la tâche, par petits groupes ou individuellement, divers travaux d'empierrement dont elle est chargée aux environs d'Alger, de Douéra, Cherchell, Ténès, Orléansville, Boghar.

S'adresser au directeur, 45, rue Sadi-Carnot, Mustapha.

Les membres de la Société sont convoqués en assemblée générale, pour lundi, 26 juin, à 8 h. 1/2 du soir, à la Bourse du Travail.

— 0 —

A Bab-el-Oued. — C'est irrévocablement aujourd'hui dimanche, 25 juin, qu'aura lieu le concert populaire donné par la Société philharmonique l'Union de Bab-el-Oued, sur la Place Lelièvre, de 5 à 6 h. du soir.

Voici le programme du concert :

Le Tapageur, allegro, XX. — Menuet du quintette, ouverture, Gibert. — Bouquet de pensées, valse, Bousquet. — Souvenirs du Guers, fantaisie, Bard. — Le Petit Troubadour, quadrille, Bléger.

Cagayous Antijuif

LES PHOTOGRAPHIES !

De bon matin Gaspurette et Loulou y sont venus me lancer le signal à la maison pour que je descends vite.

— Quoi c'est vous voulez ? j'y demande par la fenêtre. Qu'est-ce que vous allez caler les palangres que vous venez em... le monde avant que le soleil y sort ?

— Viens, viens, amène-toi qu'à ce qui paraît nous sommes dessus la photographie qu'on s'est tirée dans la rue. Tous y vont voir. Dégrouille-toi, Cagayous !

— Pour ça vous venez faire le potin ici ? Qu'ça me f... à moi la photographie. Tant qui me fait le plaisir on m'en donne des portraits. Aspère que je prends la café et je descends, pisque vous avez peur aller tout seuls.

— Pêche-toi qu'on va peut-être les ôter de le magasin.

Comme le café il était pas encore fait, je me coupe un morceau du pain, je me serche quèque chose pour mettre dessus dedans la caisse oùsqu'on cache ça quif reste du manger, et je m'attrape un bout du boudin d'Espagne, un oignon, un peu du sel, et marche la route !

Dans la rue tous on m'attendais. Pour s'amuser, Loulou et Eugène le louette y s'écrivaient dessus les murs vec du charbon des enguelades contre les juifs.

Eugène qui s'a appris à dessiner vec un homme qui fait les lettres à les bateaux, en bas la marine, y sortait des têtes de youpins qui z'avaient le nez la même chose une aubergine.

Le temps c'était qu'on mettait dessus les magasins des planches et des affiches pour qu'on sait que la maison elle était pas juive.

Pour embrouiller le monde nous avons écrit un tas des histoires dessus la porte des marchands.

A un qui rouspète toujours quand on touche les étoffes, nous avons arrangé l'écriteau pour qu'on croit c'est un juif. Lui y s'avait mis :

La Maison est catholique.

En dessous j'ai dit à Eugène qui met ça :

Le Marchand, basta, il est juif.

A un autre que jamais vous avez vu un sale type comme ça, qu'ont peut pas s'arrêter devant la vitrine sans qui vous jette de l'eau en ayant l'air arroser, nous y avons écrit en gros pour qu'on li casse tout :

A bas Régis !

Gaspurette y me parle :

— Si jamais l'homme y le voit pas, avant

qui soye nuit on li f... la boutique en l'air tu vas voir le coup.

— Mella qu'on li démouisse la fatche par dessus le marché a ce mec-là ! qui dit Tape à l'œil à cause qu'il a reçu une fois un coup de serviette du type pourquoi y grifouillait vec un canif les trucs dorés qu'un peintre il avait faits dessus les volets du magasin.

— Alorss y t'a tapé vec une serviette ? j'y demande à Tape à l'œil.

— Bien sûr !

— Eh ben moi si j'aurais le magasin et que je m'attrape un fourachaux qui s'abime la couleur, par la peau du c... je me l'accroche au clou de les volets.

— Quel mal y a ?

— Quel mal ? Achète moi le magasin primo, et après moi je t'apprends comment on parle à les fouraines. Spèce de voyou ! On était arrivé à la place du cheval.

— A quel photographe nous allons ?

— Rue Babazoun.

Et voilà qui se f... tous à courir, de pressés qui z'étaient pour voir les photographies. Je laisse qui z'adropent et je m'amène doucement.

Fartasse quand y s'a vu son portrait, y vient fier et y croit tout le monde y va le connaître.

Vous savez la figure du juif-Errent qu'elle est dedans les cacaouettes, juste grand comme ça la tête de Fartasse elle était. Et encore un doigt, gros, d'un agent de poulice qui se trouve en devant de lui il y mange le moitié de la poitrine.

A Gasparette on li voit que les jambes ; et encore on sait pas si c'est lui, malgré qui s'aye reconnu à la pièce d'une aute couleur qu'il a au patalon.

Loulou il a été coupé en deux au bord du papier, et Çaïlà qu'il a la calotte jaune, quand mêm' il est le pluss petit de touss, dessus la photographie y se semble le plus grand.

Seurement comme y bouge toujours, il a sorti trouble qu'on croit qu'il est en coton.

Bacora y sort qu'un pied ; les autres y sont passes, et moi je me tiens derrière une voiture.

Ça fait qu'on voit rien.

— Serchons pour voir dedans les autres, y dit Fartasse qu'il en pince pluss pour sa fiote qu'une chanteuse de le Casino.

— Pas la peine que tu serches va, nous avons pas été dans ces endroits-là.

— Ça fait rien ; peut-être qu'on nous a tirés quand même.

Aouat ! pas moyen li faire rentrer dedans le melon qu'on se peut pas faire photogaphier là oùsqu'on n'a pas été.

Allez, décampons ; nous allons à chercher des branches de palmier pour donner à M. Drumont qu'il arrive demain.

En route par en bas le Jardin-d'Essai ! Ceuss qui veulent se prendre la calèche personne y l'empêche !

Fartasse il est resté tout seul chez le photographe, pour sercher son portrait dans les autres cadres oùsqu'il est pas.

(A Suivre).

LE UHLAN

Souvenir de la Guerre de 1870-71

Tout le jour, les balles avaient plu, le canon avait tonné, et le soleil, qui s'effondrait dans une gloire sanglante, semblait n'être qu'un sinistre reflet.

Geneviève Laudel, communément appelée dans le pays Mme Geneviève, se décida, lorsque, après une longue attente, elle n'entendit plus rien, à remonter l'escalier de la cave où, depuis le matin, elle était restée dans l'ombre, à trembler et à pleurer.

Elle promena un regard navré sur sa maison déserte éventrée par les obus, que les serviteurs avaient fui dès l'aube, mais qu'elle avait voulu garder en capitaine qui ne se reconnaît pas le droit d'abandonner son bord.

Cette maison, c'était, après son fils Jean, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle y était née, tous les siens y étaient morts, chaque pierre lui en était sacrée ; on la tuait au milieu des décombres, ou bien elle en rendrait le dernier débris à Jean... s'il revenait !...

Car lui aussi se battait, essayait, bien loin, elle ne savait pas où, hélas ! de conserver à d'autres fils leur maison et leur mère...

Elle s'avança, sortit de la cour. La grande prairie précédant la vieille demeure apparaissait toute brune, de cette affreuse couleur du sang qui sèche lentement... Ça et là, quelques touffes se dressaient, intactes et fraîches, implacables d'ironie parmi les formes vagues, lugubres, des objets sans nom. Et le crépuscule tombait, comme une délivrance, enveloppant de ses voiles gras l'horreur du champ de bataille, anéantissant dans le repos infini de la nuit les perspectives dévastées de ce qui, le matin encore, constituait les horizons verts de la gaie campagne normande.

Un sanglot monta du cœur de Mme Geneviève et elle pressa contre sa poitrine ses mains agitées d'un tremblement convulsif. Oh ! les Vandales ! Voilà donc ce qu'ils avaient fait du coin de terre béni qui, pour elle, plus étroitement que la grande France, représentait la Patrie !...

Sa révolte fut courte. Elle courba le front sous la fatalité, sous le poids de l'incompréhensible fureur qui pousse les hommes, nés frères, à s'entr'égorger, et reprit sa promenade morne.

Elle marchait, accablée, sans pensée, presque sans âme. Elle arrivait à l'extrémité de la prairie, quand une sorte de cri, de plainte inarticulée frappa son oreille. Elle fit quelques pas en avant et recula aussitôt, instinctivement, comme lorsqu'on effleure un serpent.

Un homme, un enfant presque, agonisait à ses pieds mais celui-là n'avait pas droit à sa compassion : il portait l'uniforme maudit des uhlands et le casque à pointe gisait à terre, près de sa tête b'onde, trouée d'une étoile rouge par où lentement, en un filet noirâtre, la vie s'en allait...

Un flot tumultueux de fiel, de haine sauvage, la traversa toute, ainsi qu'une marée montante. Ah ! il pouvait mourir, l'euvahisseur !... la mort était encore trop douce pour lui !...

Et les mots de malédiction et de colère affluaient à ses lèvres, prêts à tomber en insulte suprême sur ce mourant, qui avait le tort irréparable d'être l'ennemi !

Cependant l'homme continuait sa plainte monotone de bête blessée. Il n'avait pas paru voir Mme Geneviève ; ce qui lui restait d'âme n'était plus là ; envolée au pays sans frontière où l'on plaint ceux qui s'en vont pour jamais...

Machinalement, Mme Geneviève prêta l'oreille. Les lèvres décolorées du blessé balbutiaient une parole, la même toujours qu'elle ne comprit pas d'abord. Mais autrefois, à l'époque lointaine des années de pension, Mme Geneviève avait appris l'allemand, et elle se rapprocha, dominée par la curiosité étrange, invincible, de pénétrer la dernière pensée du uhlan.

Elle tressaillit violemment, remuée jusqu'au fond des entrailles. Le uhlan murmurait le dernier mot du soldat de tous les pays ; le uhlan appelait sa mère !...

Mme Geneviève sentit de grosses larmes gonfler ses paupières. C'était vrai, pourtant, qu'il avait une mère, le uhlan, l'ennemi. Elle n'y avait pas pensé. Et peut-être qu'à cette heure même, son Jean, son fils bien-aimé, expirait sur quelque champ de bataille, en balbutiant aussi : « Maman !... »

En proie à la frémissante émotion qui annihilait la Française au profit de la mère, elle se pencha et effleura de la main la manche du blessé. Il ouvrit les yeux, de pauvres yeux cernés, effrayants d'angoisse où un reste de vie, c'est-à-dire de souffrance, alluma une courte flamme. Péniblement, en français, cette fois, il articula :

— « A boire !... »

Mme Geneviève ne bougea pas. Une révolte nouvelle, plus violente, revenait l'assaillir. Non certes ! elle ne donnerait pas à boire au uhlan au massacreur de petits soldats français. Il avait peut-être tué son fils, celui-ci, de cette main qui pendait inerte et déjà glacée ?

Mais le uhlan répétait, de la voix dolente, lointaine comme un écho d'autre monde, et qui jetait à l'âme une plainte épouvantable :

— A boire !... Mon Dieu... Mère, mère.

Les genoux de Mme Geneviève fléchirent sous elle. Sa mère, toujours !... Et qui sait si Jean, son Jean, ne demandait pas maintenant une goutte d'eau pour étancher la terrible soif d'agonie ?...

Toute une perspective d'horreur s'ouvrit devant ses yeux, devant son cœur, tandis que les sentiments d'humanité revenaient impétueusement, démontrant que ce verre d'eau surtout ne resterait pas sans récompense...

A quelques pas, un petit ruisseau chantait dans les feuilles, tout comme si la plus sombre tragédie ne s'était pas déroulée là. Mme Geneviève y courut remplir le casque, que ses mains ne supportaient pas sans

un frisson de répugnance haineuse. Et domptée, imposant silence à ses nerfs de toute la force de sa volonté tendue, elle l'approcha des lèvres desséchées du soldat, en disant avec douceur :

— Buvez... mon ami !...

Plus tard, elle ne se rappela jamais comment elle avait su trouver le courage de prononcer ce mot....

(A Suivre)

Nouvelle à la main

— Dites donc, père Mathurin, pourquoi que vous bourrez votre cochon à le faire éclater, un jour, et que, le lendemain, vous ne lui donnez rien du tout à manger ?

— Ah ! v'la, m'sieu ? C'est que j'aimons à avoir du lard ben assorti : une couche ed'gras et pis, une couche ed'maigre.

Chez un marchand de vin de huitième ordre, devant le comptoir.

Le client :

— J'ai très soif, je prendrais bien quelque chose avec de l'eau.

Le garçon étourdiment :

— Un verre de vin, alors ?

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

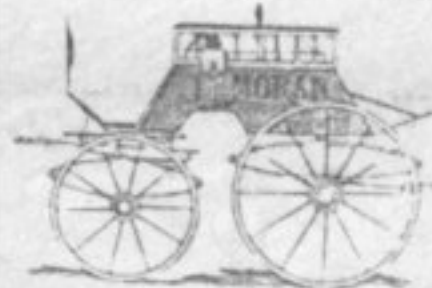
Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Chapellerie du Progrès

ROMOLI

19, Rue Bab-Azoun, 19

MAISON FRANÇAISE

HAUTES NOUVEAUTÉS

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôt..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Jeandet



LE MAT DE COCAGNE



Supplément illustré du Nouvel Antijuif

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la Porte les Juifs !



Avant l'Exposition de 1900

NOS GRAVURES

Avant l'exposition de 1900.
— Pour que la grande fête de l'industrie brille en paix de tout son éclat, il faut que les appétits de nos ennemis soient satisfaits.

L'Algérie sera livrée à l'Angleterre et aux juifs et pendant qu'elle supplie la France de l'entendre, Laferrière et Lutaud la poignent par derrière, poussés par les impérieuses injonctions de l'vieille Albion et l'horrible Rothschild le cyclope.

Deux alcooliques et deux borgnes !

Derrière la Justice. — Autrefois derrière le juge il y avait un magistrat suprême, qui l'assurait contre les menaces du pouvoir et lui permettait de laisser parler sa conscience.

Aujourd'hui il n'est plus que l'accessoire nécessaire encore pour abuser le peuple. Il ne rend plus des arrêts, car derrière lui, il a les valets des juifs pour le forcer à exécuter des ordres.

L.A.

On dirait qu'est moi !

Air : On dirait qu'est toi, de Xanrof.

I

Je suis un juif qu'à de la veine
De n'pas être à sec ;
Je prête à la p'tite semaine
Comme Me'chissédéc.
Il a fait un' gross' fortune
En marge des lois,
Avec des trous à la lune !
On dirait qu'est moi.

II

Lorsque je lis dans la presse,
Qu'un madré Youpin,
Vient de soulager la caisse
Et d'changer d'pat' lin
Je songe, avec allégresse :
V'aiment, par ma foi !
Il opère avec adresse...
On dirait qu'est moi.

III

Nathan gobe par nature
Le Commerce et l'Or ;
Il aim' Jehovah, Mercure,
La méthod' Ricord...
Et, pour ses larcins sans nombre,
Deux années sur trois,
Il blanchit sa poire à l'ombre...
On dirait qu'est moi.

VI

Ce vieux roublard de Moïse
N'a pas hésité
A vendre son Héloïse,
Sugg'st'iv' beauté !
Ce placement d'pèr' de famille
Lui fait tous les mois
Un' cagnott' dans l'bas de sa fille...
On dirait qu'est moi.

V

Quand j'aperçois dans la glace
Un' énorme blair,
Un' bouch' lippue et torace,
Comme on voit Deibler ;
Je me fais peur, ça m'étonne
Et m'remplit d'émot...
Car, en r'lquant ma personne,
On dirait qu'est moi.

IV

Je vois, en lisant l'Affaire,
Que l'ami Dreyfus
N'a trahi que pour se faire
Un peu de quibus ;
A risquer un coup semblable,
J'pense avec effroi,
Qu'en voyant mon air pendable,
On dirait qu'est moi.

Jean LEVENGE.

Les Fêtes de la "Lyre"

C'est décidément aujourd'hui dimanche que, au Square Bresson, notre vieille et sympathique Société chorale, *La Lyre Algérienne*, donne sa fête d'été.

La quantité d'attractions que les joyeux drilles formant cette Société ont su réunir est incalculable. Aussi, la matinée, réunira sous les frais ombrages du Square tout ce qui, à Alger, aime la gaieté de bon aloi, le fou rire et les jeux, aussi bien d'adultes que les enfants.

Les décorations et illuminations sont confiées aux soins de la maison Bolufer si justement recommandée pour l'entreprise des fêtes.

Et au plaisir des yeux, si nous ajoutons celui des oreilles — et celui des jambes — que, par son orchestre choisi et bien connu de ceux qui sacrifient à Terpsichore, cette même maison nous gratifiera. Nous ne pouvons hésiter à dire que nombreux seront les heureux mortels qui passeront une agréable journée.

Matinée : 0 fr. 50 par personne ; les enfants au-dessous de dix ans ne paieront pas.

Le soir : un cavalier 1 fr. ; une dame, 0 fr. 50.

NOTA. — Les Membres honoraires bénéficieront d'une réduction de 50 p. 0/0 pour toutes les fêtes.

Le Melon fantaisiste

Sapeck déambulait dans le jardin du Luxembourg, portant précieusement un paquet de forme sphérique, lorsque avisant une bonne tête de flâneur il le pria de lui tenir un instant cet objet, sous prétexte de rattacher un cordon de soulier.

Aussitôt en possession du colis — très fragile, avait ajouté Sapeck, — le complaisant factotum de circonstance s'entendit tenir, non sans frémir de peur, passant alternativement du blanc au bleu et au rouge, le petit discours suivant :

— « Ne bougez pas ! nous sauterions immédiatement tous les deux. Vous portez en ce moment la marmite à renversement la plus parfaite, attendu qu'elle est sphérique et qu'un seul point mort, presque imperceptible — un millimètre carré environ — exactement la position dans laquelle ma marmite se trouve en ce moment, l'empêche d'écarter et d'envoyer votre âme de crétin, d'idiot et d'imbécile rejoindre celles plus idiotes et plus imbéciles de vos crapuleux ancêtres.

— Cependant, comme je vous vois saisi d'une frousse épouvantable, que la disparition d'un cuisinier et d'un fesse-mathieu de votre trempe ne servirait en aucune façon mes projets de réformes sociales, je veux bien descendre, chétif vermineux que vous êtes, à vous laisser le peu de vie que votre lâcheté peureuse mérite.

— A une condition, cependant, c'est que vous ne ferez pas un mouvement, que vous ne pousserez pas un cri avant que j'ai pu joindre la porte de sortie que vous voyez devant vous. Je vous dirai alors, de vive voix, comment vous devez déposer la bombe sans danger pour vous. »

A quelque cinquante mètres de l'endroit indiqué, lentement, sans se presser, Sapeck gagna la porte de sortie, jouissant, se délectant des transes épouvantables qu'il infligeait à sa victime ; puis, se retournant, dans le cornet formé de ses deux mains, il lança d'une voix de stentor :

— Reposez... Melon !...

Et, en présence de la galerie de promeneurs que cette mimique avait peu à peu amassée, le mystifié, craintivement, non encore rassuré, déposa son fardeau sur le sable de l'allée.

Un loustic, peut-être un complice, déchira alors un coin du journal qui enveloppait la fameuse bombe, et, au milieu des quolibets, des lazzi et des rires, on aperçut un melon magnifique, un superbe cantaloup, doré à point, sur lequel l'infortunée victime de cette fumisterie, blême de colère et de honte, put lire, en caractères appaernts :

« Le plus melon des deux n'est pas celui qu'on pense. »

Comme Sapeck n'est plus là pour me démentir, nos lecteurs sauront nous départager.

Béné d'Iryval.

Une jeune demoiselle d'Alger, a fait ces vers que nous nous empressons de publier sans y rien changer.

La pensée y est gracieuse, celle qui a écrit ces vers, empreints de tant de dévouement, mérite nos sympathies que nous lui accordons avec plaisir.

Baigné par les flots bleus, dans ce fort solitaire,
Où l'atmosphère est lourde, entre ces murs de pierre,
Quel est ce beau jeune homme au visage si doux ?

Comment, si jeune et déjà enchaîné !

Quel mal a-t-il donc fait ?

Que lui reprochez-vous ?

Comment ? semblant si libérales ces puissantes mains
Ont-elles su un jour nuire au genre humain ?
Comment ? ces yeux reflétant la science,
Peuvent-ils voir un crime au fond de leur conscience ?
A-t-il volé, trahi, blasphémé sa patrie ?
Non, rien de tout cela. Il souffre et il sourit
Et devant ce vaillant, amis, découvrez-vous ;
Il supporte ces chaînes et tous ces maux pour nous.

Il a voulu parler contre l'envahisseur
Contre tous les tyrans et toutes les horreurs
Que les juifs ont semé sur notre cher pays ;
Les échus ont apporté en France les clameurs et les cris
De vengeance, que nous répétons tous avec notre frère :
Car c'est ainsi que tous les jeunes le considère.
Les vieillards lui disaient : « Merci, tu nous donnes le

courage
Que les douleurs nous avaient dérobé. Nous voulons
malgré l'âge

Reconquérir toutes les libertés
Que les juifs nous ont usurpées.
Nous voulons, comme avant, dans un pays si beau,
N'entendre partout que joies, que chants nouveaux ;
Lorsque le travailleur, fatigué de ses peines,
Rentre, qu'il trouve sa famille à la mine sereine,
Au lieu d'y voir la trace de toutes les douleurs
Qu'ils subissent en silence. Détruisez le ver rongeur
Qui depuis tant de temps cherche à anéantir
Le beau pays français qui ne veut pas périr.
Nous sommes ses enfants, nous prenons sa défense.
En avant ! au drapeau ! car c'est trop de souffrances !
Et à tant d'éloquence, et à tant d'orateurs
Qu'ont-ils donc répondu ces vils insulteurs ?
Ils ont pris notre chef et l'ont emprisonné,
Pour ébranler notre fermeté.

Ah ! qu'ils sont sots : que Régis dise un mot,
Et nous nous rallierons tous autour du drapeau ;
Et ils verront comment on venge son honneur.
Mais, avant qu'on les touche, ils périront de peur.
Ils croient, par la souffrance, lui dérober sa force :
Par l'ennui, de dégoût lui faire plier le torse :
Mais ils ne savent pas notre stratagème :
Régis n'est jamais seul dans sa prison lointaine.

A tous les chérubins qui viennent parmi nous,
Nous apprenons ce nom sympathique et si doux :
Régis, voilà le mot que leurs petites lèvres
Des qu'elles balbutient prononcent sans trêve.

Puis traversant les ondes,
Lorsque Phœbé la blonde

Sur leurs jolis yeux bleus jette sa poudre d'or ;
Lorsque l'oiselet las sous son aile s'endort,
Ils vont prendre leurs ailes qu'ils ont laissé aux anges,
Et leurs frimousses roses qui en esprits se changent,
Volent, ombres légères, embaumant les sentiers,
Malgré les sentinelles vers le cher prisonnier
De leurs petites mains potelées et bénies
Le caressent et leurs voix chantent des symphonies.
Puis ils disent : « Régis, un jour nous serons grands,

Comme toi, nous voulons combattre les tyrans ;
Tu seras notre chef, nous serons tes soldats.
Vers les opprimés ta main nous guidera.
Et alors lui, bercé par la douce musique
S'abandonne à Morphée ! Ne riez pas, sceptiques,
Voilà, oui, j'en suis sûre, voilà le talisman
Qui lui donne la force et qui le fait vaillant :
Oui, lorsque on a pour soi les vieillards, les enfants,
La Cause est bénie, on sera triomphants.

Alger, le 10 Juin, 1899

Mlle Marie Pignodel.

Cagayous Antijuif

DRUMONT IL ARRIVE

Le bateau qui s'amenait Drumont il a ren-
tré dans le port si tant à bonne heure que
les soldats et la poulce y z'ont pas eu le
temps de boucher les rues.

Ça fait que moi et mes camarades nous
sommes été les premiers arrivés en bas la
marine, vec la palme que nous avons fabri-
quée, qu'elle était dorée vec tout plein des
rubans que Çuilla qu'il a la calotte jaune il
avait barbotés pendant le cassage des maga-
sins juifs.

Le boulevard il était noir du monde et, en
bas, sur les quais, y avait tout plein des ca-
lèches vec Louis Régis, Réjou, Mallebay,
Martin Saint-Léon, Masson et des autres
chefs antijuifs que je les connais pas.

Drumont y descend de le bateau avec
Guérin et Jean Drault, ses camarades, et
oïlà que tous on s'embrasse.

Après on parle ; après on si donne à Dru-
mont des couronnes, des bouquets, des
palmes qui sait plus comment les tenir.

Alors quand je vois ça, j'empoigne la
branche du palmier qui se portait Bacora, et
je marche en devant Drumont.

Gardez de là vous autres ! Place !

— Qui c'est Drumont ? je parle.

— C'est moi qui me répond en riant un
mecieu qu'il a les grands cheveux, la barbe
et les lunettes.

— Ça va bien. Moi je suis Cagayous ! Touss
qui sont là-bas, c'est mes camarades et tous
ceuss que vous voyez par en haut y me con-
naissent et y pourront vous parler que si les
juifs y sont vivants c'est pas ma faute, à
cause que si on fait ça que je dis, moi, au-
cun y mange assez pour ch... !

C'qui paraît que vous, vous y en bouchiez
un coin à euss tous les jours et que vous ve-
nez ici pour qui f... le camp. Vive Vous !

Si jamais quelqu'un y vous touche seure-
ment un poil de ça que vous voulez ; si ja-
mais un y vous lance le broumitche ; si ja-
mais un y parle mal de vous, vrai comme le
bateau il est ici et que je m'appelle Cagayous
çuilla-là j'y mange les... et j'y crève la
marmite !

Oïlà une palme que nous y avons enlevée
à un palmier de le Jardin d'Essai, esprès
pour vous. C'est Cagayous qui vous l'apporte,
mais c'est touss ceuss-là qui sont en Algérie
qui vous la donnent : Vive Vous ! et En bas
les juifs !

Drumont du goût qui se tenait, y m'attrape
la tête et y m'embrasse la figure. La brous-
saille de la barbe elle m'a chatouillé le nez
que d'un peu je choppe le rhume de cerveau.

Vive Drumont !

En bas les Juifs !

Vive Régis !

En bas les Juifs !

Après la bande de nous autres, elle s'a mis
autour de la voiture et elle l'a plus lâchée
jusqu'à la Villa Antijuive.

Vous parlez vous autres !

(A Suivre).

ECHOS

Grande Ménagerie Algérienne. — Décidément, la
courageuse Mme Alisse va devenir célèbre. Sans
souci du danger, elle pénètre cranement dans la cage.
Tout le monde voudra voir Mme Alisse ainsi que
le dompteur Emmanuel et Miss Hélène. Espérons que
pour la clôture définitive, la salle sera comble.
Dernière représentation aujourd'hui. Rideau à 9 h.

Bal au Vélodrome. — Ce soir à 8 h. 1/2, grand bal
au Vélodrome.

On vient maintenant de très-loin danser dans la
magnifique salle d'été dont le parquet glissant paraît
si agréable aux valseurs.

Des surprises sont réservées aux cavaliers et aux
dames. — Prix d'entrée modique.

L'ANGUILLE

J'avais une petite cousine — il n'y a rien d'extraor-
dinaire à avoir une petite cousine, même deux — Mais
ma petite cousine, à moi, se distinguait par une mali-
gnité surprenante. Elle avait, sur ce chapitre, rendu
des points à un singe : c'est, du reste, la seule res-
semblance qu'elle avait avec cet animal, car, au physi-
que, elle était la perfection même.

Elle savait se tirer, avec un esprit plein d'à-propos,
des situations les plus embarrassantes. En voici la
preuve.

Nous nous trouvions réunis tous les ans à l'épo-
que des vacances, chez mon frère, dans une petite
propriété, véritable nid de verdure, qu'il possédait sur
les bords de la Loire, près de Cosme. Ce dont rafo-
lait ma chère petite cousine, et moi aussi d'ailleurs, c'était
des baignades en pleine eau. La Loire formait précisément,
à quelques mètres de notre habitation, une espèce de
golle assez profond, dont le principal avantage était
d'atténuer sensiblement la rapidité du courant.

C'est là que nous prenions nos baignades aquatiques. Si
nous nous étions écoulés, nous y aurions passé pres-
que tout notre temps.

Ce qu'elle aimait beaucoup, c'était d'essayer d'attrap-
per, avec la main, les poissons qu'elle voyait de temps
à autre passer auprès d'elle. Il aurait mieux valu es-
sayer de mettre un grain de sel sous la queue d'un
moineau. Mais pour une fois que, par le plus grand
des hasards, elle avait réussi à saisir au vol un tout
petit poisson qui s'était bêtement laissé prendre, elle
s'imaginait que son truc était infailible, et elle espérait
arriver, par suite d'un exercice réitéré, à un degré
d'habileté suffisant pour pratiquer avec une certaine
chance de succès ce genre de sport.

Et il fallait que je la regarde faire, il fallait, sous
peine de m'exposer à d'interminables bouderies, que je
m'astreigne à me tenir à ses côtés, ayant de l'eau
jusqu'aux aisselles, sans bouger, dans l'attente qu'un
malheureux poisson, rassuré par notre apparente
tranquillité, s'oubliait à venir rôder à portée de sa
main.

Que voulez-vous, c'était ma petite cousine, et je me
croyais obligé à condescendre à tous ses caprices, à
satisfaire ses moindres volontés.

Puis j'éprouvais un certain charme à la sentir ainsi
près de moi, frémissante d'impatience, adorable dans
le déshabillé de son costume de bain. Ce frôlement de
femme me faisait l'effet d'une caresse et me remplis-
sait d'un je ne sais quoi agréable et voluptueux.

Une après-midi que nous étions ainsi à l'affût, elle
vit ou crut voir, à ses côtés, la silhouette scintillante
d'un poisson. D'un mouvement rapide comme l'éclair,
elle étendit le bras pour le saisir au passage, mais
ayant mal calculé son élan, son corps fut entraîné en
avant et tout entière elle disparut sous l'eau.

Comme je me précipitais pour l'aider à reprendre
pied, en lui servant d'appui, je vis sa jolie figure
émerger, radieuse, et je l'entendis s'écrier joyeuse-
ment :

— Je la tiens... je la tiens... c'est une anguille !

Hélas ! ce qu'elle tenait, ce que dans sa précipita-
tion elle avait attrapé, n'avait de l'anguille que la
forme. Mieux que personne j'étais fixé sur la nature du
poisson qu'elle s'imaginait avoir capturé.

J'eus beau lui expliquer, lui dire qu'elle se trompait,
que ce qu'elle tenait dans ses mains sans vouloir lâ-
cher prise, n'avait rien de commun avec les anguilles,
elle ne voulut rien entendre. Bon gré, mal gré, je dus
regagner la rive, mené par elle, par le bout de...
l'anguille.

Ce ne fut que lorsque je n'eus plus de l'eau qu'au-
dessus du genou, qu'elle voulut bien reconnaître son
erreur.

Alors, sans montrer plus d'effarouchement que ça
et d'un ton où perçait plus de surprise que de confu-
sion, elle s'écria, narquoise :

— Tant pis pour vous, mon cousin : je la tiens...
je la garde.

Et de fait, elle l'a si bien gardée, qu'elle est devenue
ma femme voilà tantôt six mois.

Nous nous rappelons souvent cette pêche à l'an-
guille et quand on lui demande si je la rends heu-
reuse, elle répond invariablement avec son air mali-
cieux — ce qui n'a de sens que pour nous :

— Mon mari, mais il fait tout ce que je veux... je
le mène par le bout de l'anguille.

Georges Verneuil.

Grand Hotel des Bains Romains

près d'Alger, par Saint-Eugène

Tenu par **Auguste GALIAN**

dit **GALINETTE**

TRAMWAYS A VAPEUR ET A CHEVAUX

Belle Plage, Cuisine recommandée

Spécialité de Bouillabaisse

Langoustes Américaines

Déjeuner : 2 fr. 50 — Dîner : 3 fr.

ON NE REÇOIT PAS LES JUIFS

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Salon de Coiffure à Vendre

BELLE SITUATION DANS UN BEAU QUARTIER
Ville de Mustapha

Recette par mois, 300 francs. — 30 abonnés.
— Loyer, 35 francs. Magasin et logement, pouvant
sous-louer une chambre, 10 francs. — Mise en
vente : 1.500 francs.

S'adresser pour la vente, chez Loranzi Palanca,
parfumeur, 3, rue du Laurier, Alger.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.
Alger)

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôtir..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : **JEAN JEANDET**

Imprimerie FALCA



DERRIERE LA JUSTICE

A detailed political cartoon titled "Le spectacle financier algérien" (The Algerian financial show) by E. Herzi. The scene is set on a stage with a curtain backdrop. Several caricatured figures represent different financial entities:

- Leftmost figure:** A man in a top hat and formal attire holds a circular sign that reads "Délégation Financière Supérieure du Budget Algérien". Below him, a small sign says "ALGERIE aux JUIFS".
- Second figure from left:** A man in a ruff collar and formal wear holds a circular sign that reads "CAISSE des CHEMINS VICINAUX".
- Center figure:** A man in a tuxedo stands next to a pedestal holding a globe labeled "FONDS SECRETS".
- Fourth figure from left:** A large, muscular man in a suit holds a sign that reads "CAISSE au PETIT ALGERIEN".
- Fifth figure from left:** A man in a military-style uniform with a plumed helmet holds a sign that reads "CAISSE de la SOCIETE".
- Far right figure:** Another man in a military-style uniform with a plumed helmet.

In the background, a large man in a tuxedo is visible. At the bottom of the frame, several audience members are shown watching the performance. The artist's signature "E. Herzi" is located in the lower right corner.

UNE TROUPE DE SALTIMBANQUES

NOTRE GRAVURE

Une Troupe de Saltimbanques. — Là, on ne paie ni en entrant ni en sortant. Le peuple a payé d'avance et il paie toujours, même quand la troupe aura disparu car elle est composée de troupeurs de l'âme.

Entrez ! Mesdames et Messieurs, entrez ! Jamais vous n'avez vu des hommes si pansus, des hommes si barbus, des hommes si ténus, des nez aussi crochus, des gens si corrompus et tant d'argent foutu ! Entrez, entrez ! Ceux qui ne seront pas contents seront collés dedans.

Gérente Méphisto, explique le spectacle ; ça le dispense d'expliquer ce qu'il fait avec les Anglais.

Vous verrez la Magistrature, qui d'un ours a pris la tournure, dansant sous le fouet du juif qui en rigole à plein pif ! Vous y verrez les bras tendus, Sidi-Moussa ce gros ventru.

Vous y verrez le long Litaud, des consciences le tombeau, jonglant des fonds vicinaux en traitant la Justice en chameau !

Vous y verrez le révérent qui répond au nom de Laurens, qui très légèrement vêtu, du jupon qu'on nomme tutu, sur la boule des fonds secrets, de jolies rentes toujours se crée. Il est léger, c'est une mouche, mieux que les fonds qu'on lui confie il se maintient en équilibre.

Enfin, Laferrière alchimiste, de ses truc vous montre la liste :

Petits décrets alambiqués, décret des juifs révisé, puis deux gouttes de son extrait de délégations financières, quantité de vaches qu'on trait — Évaporation continue du su rage universel avec la sueur du Sahel. Précipité dans la boue du vase : l'Algérie aux juifs est vendue et des Français... il n'y en a plus !

L.A.

La culotte du petit Jonas

Ché veux bas, ché veux bas redire mon guloite. — Ché m'en vais te tonner une ponne galoite...

Ché veux bas... Tu veux bas, ah ! flâne carnement ! Ainsi, dialoguaient Jonas et sa maman.

Toto ne voulait pas se coucher sans ses chaussons, Comme il se démenait, hélas ! le petit gosse ! Mais il fallait céder et déposer son fond.

Or voilà que soudain se fait entendre un son : Dix gros sous ont roulé sur le pavé sonore.

Ah ! ah ! mousié Chonaz, je vous y brende engore Clamat terriblement Madame Schoulhagen.

Vous m'avez pris ces sous-là. C'est bas vrai, ce madin Au petit Jean Bongoy je les ai pris en glasse.

Mais il ne t'a pas vu, chéri ? parle de « rickas Oh ! maman ! — mais alors, ces camins adoré Pourquoi donc voulais-tu gouché tout hapillé ?

C'est que papa, tu sais, a touché la manie De fouiller ma guloite — ah ! çaouille chérie, Que tu le connaît bien, ton babas Schoulhagen !

Et maman à ces mots avec transport le jette Le pétris dans ses bras ; — allons, mon cher camin Tu vas faire à brésent ton bédide bréire...

Et le jeune Jonas, les yeux au firmament a Tié de Jacob, d'Issac, ainsi que d'Abraham, Tei, le maître absolu de la machine ronde

Ché né temande bas tous les piens de ce monde, Mais veuillez quelquelque me placer seulement A côté des Mosaïes qu'ont beaucu te l'archent. »

Marseillaise Algérienne

I
Allons enfants de l'Algérie !
Il faut agir, l'heure a sonné.
Contre nous de la Juiverie,
Portent des traits empoisonnés,
Les voyez-vous, ces sans patrie,
Semer l'argent à pleines mains ?
C'est pour mieux livrer demain
À l'Angleterre, l'Algérie !...

REFRAIN
Aux armes algériens ! formez vos bataillons !
Colon, colon,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons

II
Depuis Nemours jusqu'à la Calle,
On a prison d'angoisse a passé ;
Que dans un élan formidable,
Ce cauchemar soit effacé !
Le Juif, suprême insolence
A craché sur nos drapeaux.
Il faut un buste nouveau
À l'effigie de notre France !

III
Pour assurer notre pensée,
Le Juif redouble son effort,
Il nous emprisonne à l'instinct,
Il emprisonne dans un fort.
Mais l'idée grande, généreuse,
Sortira un jour du caveau
Qui leur servira de tombeau,
Sous votre poussée furieuse !

IV
Las d'un joug aussi ténébreux,
Nous nous révolons à la fin,
Juifs et cédant à la chaudière !
Votre ruse est sur son déclin.
Debout enfants de l'Algérie !
Vengez les outrages, les affronts
Imprimés sur vos nobles fronts
Par la race puante et courbe !

V
Vengez vos enfants et vos femmes,
Qu'ont souillés ces affreux bandits.
Que dans le sang de ces infâmes,
Se lavent leurs forfaits maudits !
Que votre bras puissante et libre,
Frappe sans trêve et sans merci !
L'heure a sonné pour eux aussi,
Que notre triomphe s'achève !

VI
Plus d'oppression, plus de bastille !
Nous connaissons notre liberté.
Sous l'égide et l'estampille
Des lois de la Fraternité
O ! quatre vingt-sept héroïque
Charte de nos droits, a nos vœux,
Ombres chéries de nos aïeux
Rendez-nous notre République !

VARIETES

Le Casque du Président

Au Conseil des Ministres.

DEPUT. — Je crois, cher Président, avoir été à la hauteur de la tâche difficile qui vous semblait insurmontable. Votre huit-redits non seulement est resté immaculé à la journée du Grand Prix, mais je suis parvenu à vous faire sceler.

LOUDET. — Un peu maigrissent, les acclamations, mais enfin ça vaut encore mieux que les œufs pourris.

DEPUT. — J'ai pourtant fait de mon mieux fouchtre, et le me croyais en droit d'obtenir un peu plus de reconnaissance, bougre de bougre !

LOUDET. — Oh ! mon cher collègue, calmez-vous de grâce, ma vie toute entière est consacrée à vous démolir, et ce n'est que justice, puisque cette vie, le vous la dois, dans la terrible lutte que j'ai dû soutenir à Autueil.

DELCASSE. — C'est un peu votre faute, on a fait à l'aventurier Marchand un accueil qui n'a jamais été dans mes goûts, c'est lui qui a éclipé votre prestige et le nôtre et qui a provoqué la rétrocession des manifestations au cric à l'adieu de « Vive l'Armée ! »

KRANTZ. — Il est de fait que ce cri me porte singulièrement sur les nerfs ; impossible de faire un pas dans la rue sans en avoir les oreilles écorchées.

LOUDET. — Heureusement, ce n'est pas à vous qu'il s'adresse.

KRANTZ. — Comment l'entendez-vous ? Serait-ce une insulte ?

LOUDET. — Mais non, très cher, c'est au contraire ce qu'il y a de plus flatteur pour vous et pour nous tous, et même, à ce propos, je donnerais volontiers mon tube défoncé, pour me voir épargner le désagrément d'assister à la revue du 14 juillet, l'un des jours d'avance, rien qu'à la pensée d'être contraint de présider la défilé de tous ces sauteurs que le public va sceler en me narguant. Ah ! malheur ! et les coups de canne !

DEPUT. — Rassurez-vous ; pas plus que vous, je ne

gobe l'armée, mais c'est un instrument docile de protection qui peut nous servir comme moyen de défense, et même, dans notre intérêt commun, le proposer au Conseil une mesure de prudence pour abriter notre vénérable chef contre les cannes intempestives. Au lieu du galurin haut de forme, je tiens à ce que le Président de la République parlementaire se coule d'un casque solide. Ce sera une dépense insignifiante que les contribuables trouveront même plus opportune que celle de l'allaillage du rapport de Balthé. Qu'en dites-vous, Messieurs ?

— A l'unanimité, le casque présidentiel est voté.

MM. LOUDET, qui écoutait à la porte. — Dis donc, Émile, pour être plus rupin, tu pourras mettre au cimier de ton casque, le plumeau de Joseph Fabre.

Alaric.

Cagayous Antijuif

A LE METINGUE

Au métingue qu'on s'a fait au Tréâtre-Cirque, aucun il a manqué parce que les métingues c'est des endroits où tout le monde il a le droit de faire le potin battel et de dire ça qui veut, sans que la police y l'empêche.

Dans ce métingue-là, Drumont il a devait parler politèque pour qu'on sait qui veut monter député desur Samary qu'il est pas si tant antijuif que lui.

Temps le sable y avait du monde, et tout le temps les soldats à patte ou à cheval y gardaient autour. Bientôt on se pourra plus faire une fête sans qu'on se met des soldats partout.

Eufin, ça fait rien ! Drumont il a parlé bien ; Guérin il a parlé bien, Réjou il a parlé bien ; Louis Régis il a parlé bien, et tous on était contents.

Domage qu'on m'a pas laissé que je monte desur le théâtre pour dire ça qui faut faire pour que les juifs y décampent d'ici. Je m'avais préparé le discours ver des mots qui coûtent cher, que même j'y ai recité avant à tous mes camarades, que la tête il y tourne d'esbrouffade et qui se font les yeux de chien de mer du goût qui se tenaient.

Ca que je voulais dire, c'est qu'on se ramasse toutes les femmes juives et qu'on se les garde à la maison. Moi je m'en choisis trois ou quatre si on veut. Défense à les hommes juifs qui fabriquent des enfants.

Si des fois y en a qui s'en font en cachette, y paye vingt mille francs à le Gouvernement.

Comme les juifs y s'aiment plus l'argent que tout, jamais y touchent une femme.

A la fin, à la fin, y viennent vieux et y laissent aucun petit pour les remplacer.

Si j'étais député, je fais la loi qui commande comme ça.

Une autre chose j'arrais dit.

J'arrais dit qu'on fait attention véc les juifs qui sont plus loutelles que nous autres, quand même on se croit c'est des couyons et tout. Gardez qu'un jour y rentrent pas dedans l'Antisémitisme, eusses aussi, et qui nous niquent ! Pourquoi non ! Les juifs parlent y sont, partout y vont, tout y font. Ouvrez l'œil !

Les juifs y se pensent que quand les élections elles seront finites et que les baroufies elles seront oubliées, les femmes elles se viendront encore acheter dedans les magasins d'eusses comme avant, et que les hommes y crieront plus, et que les gosses y chanteront plus, et qui se recommenceront embrouiller le monde plus, mieux qu'avant.

Des dattes

D'abord qui c'est qui commence ? Nous autres on eusses ? Quand y sont ensemble y parlent en juif et y disent des mauvaises paroles à les Français. Quand y montent dedans un tramway, y s'amusent des confins, des paquets, des poules et y s'attrapent les meilleures places. Quand y se peuvent vous coller la pièce trouée, jamais y manquent et toujours y s'essayent. Quand vous allez acheter deux mètres de l'astique chez eusses, à la maison vous mesurez et y s'en

manque un morceau. Quand y parlent à les femmes de nous autres y s'y disent des saloperies comme si ça serait des mauvaises femmes. Quand vous faisez une affaire véc eusses, tout le temps y veut vous le mettre. Quand un juif y fait un sale coup, tous y prennent sa défense.

Quelle race c'est ça ?

Même que nous autres nous arrions mille fois plus de la patience, eusses y nous le raient venir l'envie qu'on les f... à la mer rien qu'à la cause de leurs truquages qui veulent pas s'ôter de la tête.

Mais maintenant le feu est allumé. Qu'on se jette la cendre par en dessus, toujours y brûle, et gare qu'un jour y se les fait pas cuire tous ensemble pareil les brochettes du passage Mantout. A présent, tant plus y voudront faire le malin et tant plus fort on y tapera, pourquoi tout le monde il est antijuif.

Demain le Gouvernement y le sera aussi.

Qu'ils s'a yu le métingue de le Tréâtre-Cirque, y s'aye compris que avant qui soye dix ans, toute la France y criera : En bas les juifs !

(A Suivre).

Le Million imaginaire

L'un des rois de la mystification fut sans contredit Sapeck, le morne et mélancolique étudiant de 20 ans que nous avons tous connu au Quartier.

Ce fallacieux monteur de drôleries coasses, parole spirituelle, n'avait jamais la mine la plus sombre, faire le plus décevant, qu'un moment où il méditait ou perpétrait ses joyeuses fumisteries à l'insu de ses contemporains.

Un jour, nous le retrouvâmes discorant gravement, cette cote à côté, au Square de Cluny, avec une bonne grosse ménagère affligée, en guise de maintien, d'un énorme et paillard ridicule, quand survint à la place rentée libre sur le banc hospitalier, un monsieur dévot et correctement vêtu.

— Vous voyez cette personne, dit Sapeck, se penchant vers sa voisine ? Eh bien, c'est un pick-pocket habillé.

— Pas possible ! s'exclama la ménagère, il a cependant fait comme il faut.

— C'est néanmoins, comme j'ai l'honneur de vous

le dire, un malfaiteur dangereux ; aussi, pendant que je vais aller quérir un agent, méfiez-vous de l'olibrius en question.

Ékaré, la bonne femme se voyant déjà dévalisée, s'empressa d'assuettir son ridicule au poignet en poussant des ah ! des oh ! et des mai ! peu rassurée, se dant notre lumiste profita pour glisser à son voisin :

Monsieur, j'aurais deux mots à vous dire, je vous prie.

Étonné, mais obtempérant au désir poli qui lui était formulé, notre quidam s'éloigna de quelques pas avec Sapeck.

Monsieur, lui dit celui-ci, cette dame que vous voyez-là est ma tante, une seconde mère pour moi. Malheureusement, ses facultés se sont affaiblies et de vécement destructives.

— Hier, je la surpris jetant ses bijoux dans le feu de sa cheminde, pour en faire des lingots d'or, me disait-elle. Aujourd'hui, voulant conjurer la porte de tout son avoir, — car elle est fort riche, ma tante, — je profite d'un moment de lucidité pour la décider à déposer toutes ses valeurs chez mon notaire, à deux pas d'ici. — Or, vous comprendrez les tracas qui m'assièlent ; ma tante, qui a plus d'un million dans son ridicule, me disait, tout à l'heure, qu'en jetant tout cela dans une bouche d'égout, elle aurait peut-être la chance de faire la fortune de quelques malheureux.

— Je me confie à vous, monsieur, parce qu'un besoin pressant que, qui... enfin urgent m'oblige à m'absenter un instant, et que je compte sur votre obligeance pour surveiller ma tante.

Le monsieur promit et Sapeck s'éloigna.

Mais ce concubinaire, entre son voisin et le soi-disant pick-pocket, n'avait pas été sans grandement intriguer la pseudo tante, tout en augmentant encore, si possible, son inquiétude. Aussi prodigant du va-et-vient qui se produisait à cette heure de plein soleil, dans les allées d'aqueduc, se décida-t-elle à gagner le boulevard Saint-Michel où, pensait-elle, on la dévaliserait moins facilement.

Fidèle à la consigne librement acceptée, notre prometteur décoré suivit la brève dame, et au moment où elle franchissait la grille qui sépare des laque du boulevard, doucement, il l'interpella, lui mettant la main sur le bras, en le priant d'attendre le retour de son arveu.

Effrayée, celle-ci poussa des cris d'orfraie, clamant — au voleur ! à la garde ! on m'assassine ! — d'où rassemblant, intervention des agents et, en route pour le poste où chacun s'expliquerait...

Le million de Sapeck, c'était un million de laines à trioter avec des aiguilles, une tablette de chocolat et un porte-monnaie contenant 17 sous.

Le pick-pocket était un brave capitaine en retraite, sacrant, pestant et ronchonnant contre le mauvais plaisant dont il se promettait les deux oreilles, si jamais celui-ci se reconstruit à portée de sa main.

Révé d'Alaric.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1808



VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie
Peinture et Garnitures

Salon de Coiffure à Vendre

BELLE SITUATION DANS UN BEAU QUARTIER
Ville de Mustapha

Recette par mois, 300 francs. — 30 ébénés.
— Loyer, 35 francs. Magasin et logement, pouvant sous-louer une chambre, 10 francs. — Mise en vente : 1,500 francs.

S'adresser pour la vente, chez Loranzi Palanca parfumeur, 3, rue du Laurier, Alger.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte-Alice)

EN VENTE
Choucroute de Strasbourg, Saucisses et Petit-Salé fumé en toute saison.

Graisse de ménage..... 1 55 le k.
Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.
Graisse Brune de Rôtir..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA
Succursale au Marché de l'Alger, rue Clausel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Le meilleur marché de tous les Tailleurs et Confectionneurs de l'Algérie

Victor BLAISE

ALGER — 4, Rue Arago — ALGER (Touchant le n° 14 de la Rue de Constantine)

APERÇU DES PRIX POUR LES DEUX SAISONS — Vente à prix fixe. Marque en chiffres connus

NOTA — Je crois devoir rappeler à ma nombreuse clientèle et au public que le seul moyen de vendre bon, beau et bon marché ne peut être obtenu que par son propre travail et la modicité de frais généraux de sa maison, tel a toujours été et restera mon principe.

RAYON DE COMMANDE

Complet, habit noir extra (1).	150	Gilet drap noir extra (1).	15
Id. redingote extra (1).	120	Gilet piqué blanc et fantaisie de 10 à 16	10
Id. armure (1).	75 à 100	Gilet toile anglaise.....	9 à 12
Id. cheviotte (1).	70 à 80	Pardessus drap et cower coat de 60 à 80	80
Id. nouveauté (1).	70 à 80	Pardessus nouveauté.....	55 à 70
Id. croco (1).	60 à 75	Pantalons drap nouveauté (1).	30
Id. serge (1).	55 à 65	Id. haute nouveauté.....	27 à 32
Id. à fil (1).	50 à 60	Id. damier véritable.....	25 à 28
Id. coutil fant. pur fil. de 35 à 50	14	Id. drap divers, laine.....	22 à 25
Id. toile anglaise.....	35 à 55	Id. toile anglaise.....	10 à 15
Jacquette et Gilet alpage.....	55 à 65	Id. satin crème.....	13
Veston et Gilet alpage noir.....	45 à 55	Id. coutil fant. pur fil. de 12 à 14	14
		Id. blanc.....	8 à 12

La coupe qui est irréprochable est assurée par le Chef de la Maison et le travail exécuté dans mes Ateliers

AVIS — Messieurs les Employés des Administrations de l'Etat et autres sont informés que les mensualités peuvent être réduites à 15 francs par mois et que toute ouverture de compte et d'avance accordée. La Maison n'a pas de Vagabond. Il n'est ouvert aucun compte pour les commandes inférieures à 15 fr

Consulter le tarif ci-contre pour se convaincre que même une concurrence malhonnête n'a pas de prix aussi inférieurs

FIN DE SAISON — Rabais de 15 0/0 du 10 au 25 Juillet sur tous les articles de confection — FIN DE SAISON

VENTE AU COMPTANT — TOUS LES ARTICLES SONT MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS

L'ENTRÉE DU MAGASIN EST INTERDITE AUX JUIFS

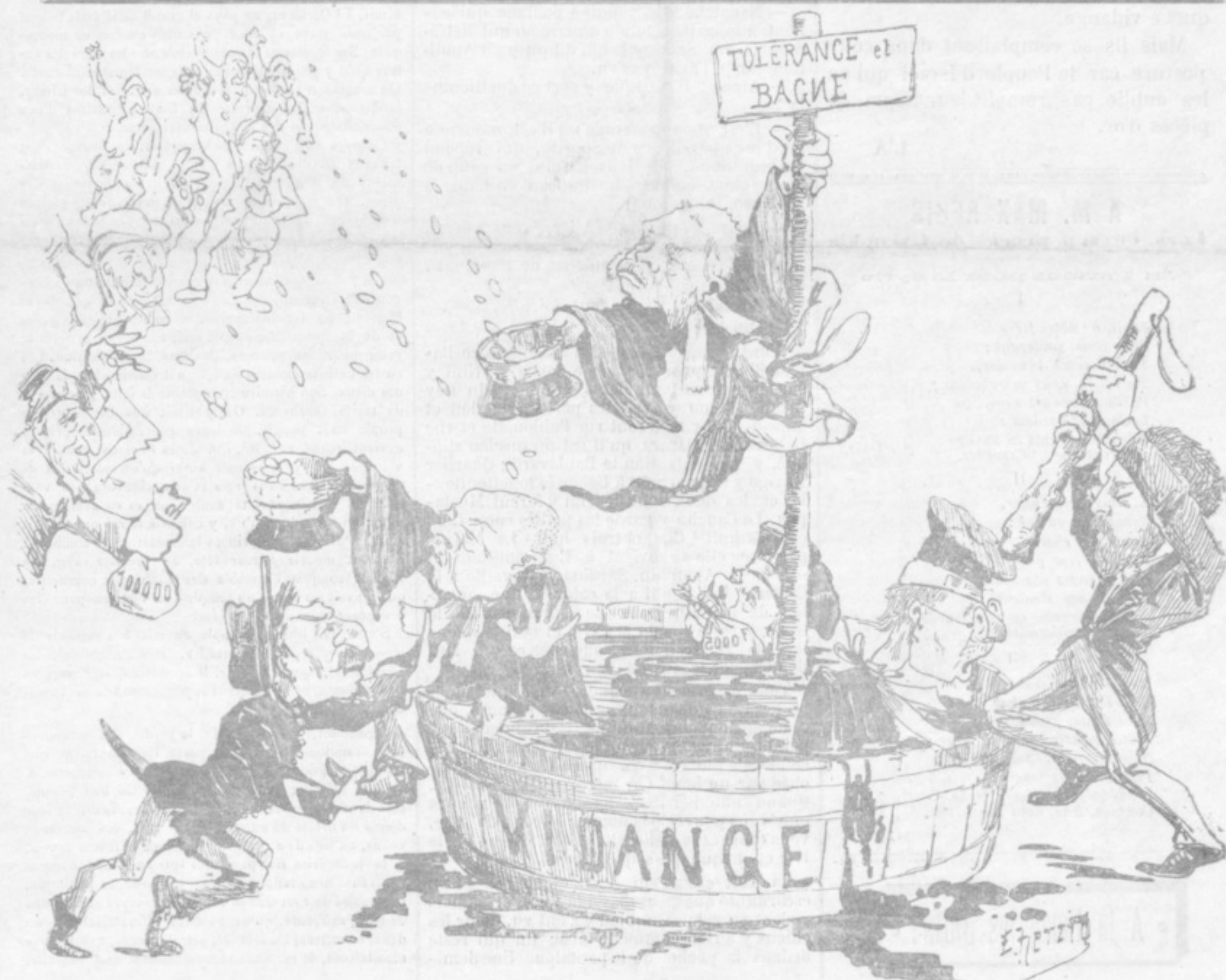


Supplément du Nouvel Antisémite

L'Algérie aux Français!

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la Porte les Juifs!



NOS MAGISTRATS

NOS GRAVURES

Dernière bataille. — Le jour de la dernière bataille que nous représente aujourd'hui Herzig n'est pas très éloigné.

Si les juifs et leurs souteneurs ont osé relever la tête pendant la détention arbitraire de Max Régis, les antijuifs remettront tout en ordre. L'Algérie en ce moment menacée sera délivrée. Lutaud qui cherche à chouriner l'Algérie, est saisi à la gorge par Max Régis. De leur côté Chaze et Lionne infligent aux youpins le châtement qu'ils méritent.

Ce jour-là sera un jour de victoire et un jour de délivrance.

Nos Magistrats. — Certains magistrats algériens sont si mal tombés qu'on les voit barbotter dans un baquet à vidange.

Mais ils se complaisent dans cette posture car le Peuple d'Israël qui ne les oublie pas, remplit leur toque de pièces d'or.

L.A.

A M. MAX RÉGIS Lors de son procès de Grenoble

Air : Partons pour la Syrie

I

Régis, ô ! notre frère
Nous vous imiterons ;
Et sous votre bannière,
Tous fiers, nous marcherons ;
Puisant dans votre courage
La force et l'ardeur ;
Même les enfants en bas âge
Suivront leurs défenseurs.

(bis.)

II

Et vous Mère-Patrie,
Venez vous rallier :
Votre fille chérie,
Pleure et crie pitié.
Oh ! ne soyez pas sourde
A toutes nos douleurs ;
France ! la peine est trop lourde
Voici la dernière heure

(bis.)

III

Malgré toutes les chaînes,
Dont Régis est chargé,
Nous serons comme un chêne
Plutôt mourir que nous plier ;
Nous ne serons pas lâches,
Plus fort nous crierons :
A bas les juifs sans relâche
Courage, Max, nous gagnerons.

(bis.)

M. P...

• A la Porte les Juifs ! •

Cagayous Antijuif

LES AFFICHES

Le jour qu'on s'a commencé coller les affiches de ceuss-là qui veulent venir député, j'y fais signe à tous les camarades qui viennent, et j'y arrange le travail de chaque.

A ceuss-là qui sait pas lire, j'y fait voir comment elles sont les affiches de Drumont, et j'y commande à tous qu'on fait entention qu'aucun y les touche, sinon une raclée bien appliquée.

Les autres affiches vous pouvez laisser qu'on se les arrache, nous s'en foutons pas mal. Seulement vous en déchirez aucune quand même y serait écrit le nom de Vibert !

— Et celles-là là de Samary, y parle Embrouilloun, pas moyen en sortir une ou deuss, histoire de rigoler ?

Défense ! Samary il est pas tant antijuif que Drumont ; mais quand même c'est un type brave. D'abord si c'est lui qui se se les colle dessus le mur, vous poudrez monter trois ou quatre dessus les autres, jamais vous vous les attrapez, n'ayez pas peur !

— Nanatche tous youdis à poutane qui sonent à fougatte a fondu à mare ou qui tistramourte ou Samary ! qui dit un petit Apollitain que je l'avais pas vu.

— Atché ! D'ausque y sort ce ouallioum-là ?

— C'est mon camarade qu'il est mousse à bord les « pareilles » de Sposito, qui répond Embrouilloun. Si ti as besoin un coup de main pour enlever le drapeau en haut la Mosquée, lui y monte.

— Laissez-le qui reste. Allez, vous autres, écoutez ici ! Vous vous connaissez tous comment elles sont les affiches de Drumont ?

Tous y répond : Oui !

— Vous savez ça qui faut faire ?

— Oui !

Bon ! Gasparette y s'en va prendre Bablouette jusqu'au rocher de Cancale. Nini y gardera par en haut, depuis l'Hôpital du Dey jusque là où y avait les portes. Loulou et Tape-à-l'œil y resteront rue Bablouette et rue Bab-Azoun. Bacora qu'il est un mecieu distingué, y fera entention le Boulevard ; Quartier Rovigo y s'appartient à Eugène le louette. Boulot et les deux fout la faim y feront Mustapha. Le Caucho y garde les petites rues. Cinq et trois huit ! Cinq et trois huit ! La Marine par force elle se revient à Embrouilloun et son petit Apollitain. Sardina y travaille à la Casbah. Quilà qu'il a la calotte jaune, quartier de la Cathédrale. Le Courro, qu'il a la force, y reste rue de la Lyre, et moi je m'en-voie la rue Randon. Vous avez ça qui faut pour parler la nuit. A voir ?

Tous y z'avaient quéque chose : un bâton, un fer, un couteau, un casse-os en plomb, une castagne en corde, un nerf de bœuf, une pointe, un rasoir... Moi je me tenais une seconde de guitare avec une balle grosse attachée par un bout. Ça, mieux qu'un revolver. Quand une bande y tombe dessus vous et que vous pouvez pas donner le coup de tête, vous tournez la balle vite et fort en dessus la tête et chaque qui s'approche y tombe.

La nuit c'est bon. Avec ça, moi je m'est escarminté quatre arabes à la fois, et jamais y z'ont su rien. Du bleu y z'ont vu. Pour les chiens y a rien comme le tabac fin qui reste dedans la poche de le pantalon. Une demi-

poignée dans le museau d'un et y f... le camp comme si il avait le feu au c...

Après la distribution, nous avons parti chacun d'un côté et nous avons gardé les affiches.

Je sais pas si les juifs y savaient qu'on faisait sentinelle, mais aucun il a touché rien. Tous les soirs, comme ça, nous avons fait la surveillance. Tous on a bien travaillé, excepté le camarade à Embrouilloun qui s'a déchiré quatre affiches Drumont qui se croyait c'était à Samary pourquoi elles étaient rouges.

J'y a f... un coup de pied au c... pour qui s'apprend à lire, et y s'a mis à pleurer en disant qui m'attrapera dans un coin pour me donner un coup de couteau en retraite.

Quand j'ai entendu ça, j'y ai pris la calotte bleu et j'y ai jetée du boulevard en bas.

(A Suivre).

VARIÉTÉS

Conte de la Mille et deuxième Nuit

Il existait jadis, il y a bien longtemps, un grand peuple dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais dont, néanmoins, la renommée de gloire et de munificence est parvenue jusqu'à nous. Ce peuple habitait, à l'Occident, un pays si grand qu'il était baigné par trois mers et bordé par trois chaînes de montagnes. Ses frontières étaient si éloignées les unes des autres qu'il y régnaient des climats totalement différents. On ressentait au Nord les froides atteintes des frimas, tandis que les contrées du Sud jouissaient d'une douce chaleur et des brises bienfaisantes.

Ce pays était sillonné de rivières et de fleuves dont les eaux fertilisaient ses plaines. Les côtes produisaient un nectar délicieux, véritable boisson des dieux. On y rencontrait aussi de vastes forêts pleines d'ombre et de fraîcheur. Parmi ces plaines et parmi ces côtes étaient disséminés de nombreux villages coquets et riants.

Les habitants avaient une grande réputation de bravoure et de générosité. Les hommes étaient grands et blonds ; les femmes avaient la renommée de la grâce et de la beauté. Ce peuple était toujours au premier rang pour les sciences, les arts, la civilisation. Les autres nations disaient de lui qu'il était ici-bas le bras des dieux. Son histoire était pleine de faits glorieux et de traits touchants. On y lisait que depuis que ce peuple était peuple, plusieurs générations de princes avaient régné sur lui, qui toutes l'avaient mené à la victoire. On y apprenait aussi qu'un jour, las de servir d'esclaves à ces rois et aux seigneurs ses vassaux, il s'était révolté contre eux et en avait mis à mort un grand nombre, y compris le roi qui régnait alors. Pourtant ces princes le menaient au combat et savaient mourir à leur tête, au premier rang. Ils avaient conquis ensemble des trophées si nombreux, qu'on avait dû élever un temple à la Victoire pour les y exposer tous.

S'étant fait libre, ce peuple se mit à conquérir le monde au cri de « Liberté ! ». Il affranchissait les peuples et chassait les rois. Il semblait devoir vaincre et dominer à jamais dans le rayonnement de sa splendeur.

Cependant, sa générosité le perdit. Des étrangers vinrent un jour frapper à sa porte. Ils racontaient que les autres nations les avaient chassés ignominieusement, « sans raison aucune », disaient-ils. Ce bon peuple, pris de pitié pour leur infortune, les accueillit et leur donna les droits du citoyen. Cependant, ces nouveaux venus, au lieu de contribuer, comme c'était leur devoir, à la prospérité du pays qui leur avait donné une si généreuse hospitalité se mirent à spolier les habitants, incapables de tout travail ; ils durent vivre aux dépens de leurs sauveurs, qu'ils volaient effrontément. L'un deux, en autres, amassa en peu de temps, une fortune scandaleuse, et ses amis reconnaissaient son autorité.

Son or maudit corrompait tout ce qu'il touchait, et comme quelques habitants du pays élevaient la voix contre ces gens, ils soudoyèrent quelques égarés qui prirent parti pour eux contre leurs frères. Leur audace, cependant, fut cause de leur perte. Un de ces étrangers, non content de voler ses sauveurs, vendit aux ennemis de la nation des secrets qui assuraient la sécurité de celle-ci. Le bon peuple, au lieu de prendre cet homme et de le pendre, comme c'était son droit, le déféra devant les tribunaux publics qui le condamnèrent à être banni du territoire. Mais ses amis voulurent le réhabiliter et l'innocenter, bien qu'il fût patent qu'il était coupable. Ils corrompirent les juges, subornèrent de faux témoins et supprimèrent occultement, par le fer ou le poison, ceux qui gênaient leurs desseins criminels. Ils allaient arriver à leurs fins lorsque le bon peuple, dans un éclair suprême de raison, comprit enfin quels maîtres il s'était donnés. Il mit à mort tous les étrangers, et de leurs cadavres engraisa le sol. Quant à leur roi il le pendit par les pieds, afin que les corbeaux vinssent dévorer son corps.....

Samson.

ECHOS

Chambre Syndicale des Peintres en bâtiment. — La Chambre Syndicale des ouvriers peintres en bâtiment a l'honneur de convoquer les ouvriers syndiqués pour le lundi 17 courant, à 9 h. 1/2 du soir. Présence indispensable.

Ordre du jour : Questions diverses et versement de cotisations.

Concert wagnérien

C'était jour de concert militaire au Luxembourg.

Jamais nous n'avions vu Sapeck aussi sombre, la mine aussi renfrognée ; signes certains qu'il se promettait un plaisir énorme d'une nouvelle fumisterie sagement et mûrement combinée.

Mais laquelle ?... Nul d'entre nous n'aurait su le dire.

A toutes nos questions, Sapeck se contentait de répondre qu'il se promettait une grande joie d'entendre du Wagner inédit intercalé dans le Faust de Gounod.

— Du Wagner avec du Gounod ?... Quelle bonne blague !...

— Vous verrez tout à l'heure, mes petits agneaux !... Je ne vous dis que cela...

— Ah ! j'oubliais de mentionner que Sapeck était porteur d'un sac d'allure respectable, représentant assez bien une livre ou deux de pruneaux d'Agén ou d'ailleurs.

Très intrigués, nous suivions attentivement les allées et venues de notre fumiste-chef autour des nombreux auditeurs groupés autour du kiosque, pour entendre l'admirable musique de la Garde Républicaine.

De ci, de là, nous remarquons que Sapeck s'arrêtait pour tapoter les joues des enfants et leur offrir d'énormes fondants, avec un sourire aimable pour les mamans.

Sapeck a dû faire un héritage, disions-nous, voilà au moins pour 10 francs de fondants qu'il distribue en moins de cinq minutes ; d'autant que ses libéralités sucrées avaient amassé, en un clin d'œil, toute une foule enfantine attirée par la gourmandise.

La musique, depuis un instant, jouait en effet Faust, lorsque attaquant la fameuse valse, un immense hurlement, une clameur de cris désespérés sortit, presque à la fois, de toutes ces petites bouches tordues, contractées par la douleur et la souffrance ; les mamans et les bonnes étaient à l'unisson, ayant,

elles aussi, voulu goûter aux fameux bonbons, causes de tant de plaintes et de gémissements. Mais voilà qu'au même moment, du parterre des auditeurs, un hurvari épouvantable se produit : les cris — à la garde ! à l'assassin ! — retentissaient de toute part ; et nous vîmes, qui des dames, qui des messieurs, tenter de desserrer les pinces d'énormes écrevisses, accrochées les unes aux oreilles, d'autres cramponnées à l'appendice nasal, dans le cou, sur les mains de bon nombre de ces paisibles assistants. Chacun accusait son voisin ou sa voisine de la détestable plaisanterie :

— C'est vous monsieur !

— C'est vous madame !

— Vous êtes un grossier !

— Et vous, une mal élevée !

Les épithètes, les coups d'ombrelles ou de cannes se mirent de la partie, tant et si bien qu'il fallut une escouade de gardiens de la paix pour calmer cette petite émeute et conduire au poste, les plus exaltés.

Mais, bon Dieu ! quelle cacophonie !... De temps immémorial, onques le Luxembourg n'avait retenti de cris aussi peu... humains...

Et après avoir distribué ses fondants, qu'il avait frotté d'une gousse de féroce petit piment algérien et lorsqu'il eut lancé à la volée, la gueule ouverte, le sac qui contenait les écrevisses, sans se préoccuper autrement des effets que produirait cette pluie de crustacés sur ses contemporains, Sapeck s'en alla nonchalamment siroter son absinthe au Café de Médecins.

— Quelle belle musique, n'est-ce pas, mes amis, que la musique de Wagner ?

— Du bruit, beaucoup de bruit, il n'y a que cela de vrai et de sincère en musique. Ne me parlez donc jamais de Faust ou de Gounod : c'est trop mièvre !

Ainsi nous accueillit ce joyeux misanthrope, en nous priant de régler les deux sous-coups qu'il nous abandonnait, s'en allant vers d'autres parages, nous dit-il, chercher la « poire » qui lui offrirait son dîner.

Se ravisant :

— Que les enfants d'aujourd'hui sont donc mal élevés. Pas un seul ne m'a dit merci, lorsque je leur distribuais mes bonbons.

Béné d'Irval.

— 0 —

Nouvelle à la main

— Quel air navré, mon pauvre ami !

— Ah ! ne m'en parle pas ! Ma mère vient de mourir, mon frère est malade, mon père est à l'agonie... Je ne sais plus sur quel pied danser.

— 0 —

« Il y a véritablement de singulières anomalies dans nos coutumes, on mange des crêpes en signe de réjouissance, et on en met à son chapeau en signe de deuil ».

— 0 —

Au dessert :

— Prenez donc des fraises, mon cher monsieur, insiste la maîtresse de la maison ; vous savez, les fraises, il paraît que c'est très bon pour la goutte.

Boisreau, versant dans son assiette un demi grand verre de cognac ;

— Et la goutte donc, madame, c'est encore bien meilleur pour les fraises.

— 0 —

Un père de famille surprend son fils en train de se pendre ; il le dépend, lui fait la morale. Il termine par ces mots :

— Et maintenant mon fils, repens-toi.

— 0 —

Un avocat de Genève a écrit à Aurélien Scholl, demandant un autographe pour son album.

Scholl, qui a toujours de l'esprit à revendre, a expédié l'autographe terminé par ces mots : « Je vous envoie mes salutations franco-suisses : Suisse par le cour, franco par la poste.

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

JUNOD
DOLIN

Par sa finesse et sa vieillesse ainsi que par ses propriétés fébrifuge et rafraichissante l'absinthe Junod est devenue la consommation des vrais gourmets.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER

Le plus agréable et le plus fin des Vermouts est le Vermout

DOLIN

Le Vermout Dolin, de Chambéry servit très frais est le plus délicat, le plus tonique et le plus agréable rafraichissant de tous les apéritifs.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 41, Rue d'Isly, 41 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Salon de Coiffure à Vendre

BELLE SITUATION DANS UN BEAU QUANTIER
Ville de Mustapha

Recette par mois, 300 francs. — 30 abonnés.
— Loyer, 35 francs. Magasin et logement, pouvant sous-louer une chambre, 10 francs. — Mise en vente : 1,500 francs.

S'adresser pour la vente, chez Loranzi-Palança parfumeur, 3, rue du Laurier, Alger.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.
Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Jeandet

DERNIERE BATAILLE



SUPPLÉMENT DE "L'ANTIJUIF"



ENTRÉE TRIOMPHALE DE LAFERRIÈRE DANS SA CAPITALE

AUX ANTIJUIFS

Aujourd'hui s'ouvre réellement l'enquête prescrite par Coco-bel-Œil, à la suite de la demande de sectionnement d'Alger en 4 cantons municipaux, formulée par les citoyens de la Ligue du Sifflet : Sogler, déménageur (A la Concurrence) ; Masclaux, débitant ; Garnier, marchand d'appareils photographiques, (tous trois, rue de Strasbourg) ; Dorez, bijoutier, boulevard de la République, 4 ; Faure, débitant de vins à Bab-el-Oued.

Les dires des habitants d'Alger sont reçus depuis ce matin par le Commissaire enquêteur, M. Blasselle, avocat, nommé par Lutaud le Borgne.

Tous les antijuifs d'Alger doivent donc aller à la Mairie d'Alger, de même ceux de Mustapha dans la leur et protester contre le complot infâme de la juiverie.

Haut les cœurs, antijuifs ! le moment est critique ; allez tous en masse, inscrire vos protestations légitimes sur les registres de l'enquête.

N'oubliez pas que vous n'avez que 3 jours pour le faire. Aujourd'hui dimanche, demain lundi et après-demain mardi.

Pas d'abstentions !

Sus aux juifs !

C'est pour la liberté et la sincérité du Suffrage universel.

L'A.

L'ARRIVÉE de LAFERRIÈRE

La police est sur pied ; toutes les brigades d'agents en tenue ou de la secrète encombrant les quais, les rampes : il y en a partout, dans tous les coins et recoins.

Bientôt arrive Lutaud senior et junior, le Montjarret de Son Excellence Curaçao-Laferrière.

Il passe un rapide examen des troupes qui tout-à-l'heure, rendront les honneurs dus au Grand Citoyen, à l'Aonnette Gouverneur.

Tous les piqueurs et sous-piqueurs, garçons d'écurie ou du chenil, se rangent sur deux files, de chaque côté du ponton.

Une délégation de youtres des rues de la Lyre et Randon est conduite par Sebaoun, l'homme au rasoir, représentant Chouraqui en villégiature à Maison-Carrée.

La Synagogue et la haute juiverie est représentée avec Honel.

Sur les boulevards, une foule sympathique attend le moment du débarquement ; ils sont tous musiciens à Alger, car ils ont tous un petit morceau de flûte dans la main.

Voilà le moment solennel.

Tous les regards convergent à la coupée pour voir descendre Laferrière.

Rien ! il ne descend pas !

Gare de dessous ! crie le maître de manœuvres. Les yeux se lèvent et on voit un colis informe, amarré après le filin des bagages, glisser lentement sur une poulies : C'est l'infortuné Laferrière, blême de frayeur qu'on a ficellé sur une chaise percée comme un vieux gaga.

On amène le pavillon et aussitôt les musiciens qui sont sur les quais font entendre une sérénade aigüe qui va crescendo ; toutes les sirènes d'une escadre ne pourraient donner une idée de ce vacarme !

A bas les juifs !

Le défilé commence : il est piteux, grotesque.

Sur un brancard improvisé, on juche le malade sur sa chaise : quatre juifs soulèvent l'encombrant bonhomme et en route.

Montjarret-Lutaud, sur une vieille Rossinante, précède le cortège, ayant devant lui, Honel, musicien.

Le docteur Gèrente, pour préserver son malade, a ouvert sur sa tête le parapluie de l'escouade des sifflomanes pour le garantir des ardeurs solaires et des bouquets maraîchers qui pleuvent drus ; plein de prévenances, ce brave docteur a accroché à portée du malade, le biberon curaçaoïque : marque Paillard.

Laurens en frère quêteur, emporte l'escarcelle du « Télé-Mouche » pour la faire remplir.

Moussat - Cat, fraternellement accotés, remplissent les rôles de chefs de claqué.

Cat, comme général des 33 ligueurs donne des ordres brefs et bœugle, à l'unisson de ses infirmiers : Vivè Laferrière.

Un formidable écho répond : A bas les juifs.

Suivent derrière, les sous-ordres, les figurants, les habitués du sous-sol du « Café de Bordeaux et de la Croix-Rouge ; tous les comparses de la Synagogue et de la Préfecture, les mouchards et les agents.

Le sympathique malade est très abattu

La dislocation du cortège a lieu devant le quartier général des troupes à Cat : le « Bordeaux ».

Il n'était que temps, la pitié allait bientôt faire place à la haine.

Et pendant ce temps, l'ouvrier, le Peuple, que les exhibitions de semblables comédies ne touchent plus, laissent indifférent, qui n'a aucune sympathie pour ce pauvre Laferrière, le regarde passer, ironiquement guoguenard devant cette infortune méritée.

Il interrompt à peine un instant sa tâche : c'est pour lui un fait divers, un accident vulgaire : Laferrière.

Ah ! si c'était pour Max Régis... Il quitterait son tablier, ce forgeron, et de sa rude main, il irait serrer la sienne : c'est qu'il aime affectueusement le défenseur des travailleurs, le lutteur de la Grande Cause : Max Régis.

Mais pour Laferrière...

Ainsi eut lieu, en l'an de grâce 1899, et le mardi 19 juillet, l'entrée triomphale de Laferrière-Curaçao dans sa bonne capitale.

Plaignez-le si vous en avez le temps ; il est bien malade.

L'A.

L'Omnibus de la Préfecture d'Alger

Parodie de l'Omnibus de la Préfecture

I

Pas besoin de tram électrique
Quand je veux faire une promenade
J'ai qu'à flanquer un bon coup d'trique
Sur le premier qui s'balade
Je suis empoigné aussitôt
Par les agents de Laferrière
Et on me colle subitôt
Dans la voiture cellulaire

II

En cour d'assis le lendemain
Quelques fois en correctionnelle
J'en ai, le fait est bien certain,
Pour 15 jours ou 6 semaines
Mais puisque c'est pour l'bon motif
Que l'on me mène à Barberousse
J'crierais toujours : A bas les juifs
Malgré l'omnibus et la rousse

III

Chaque antijuif grâce son nom
Dans cette voiture hospitalière,
On leur fait peur, cré nom-de-nom !
Puisqu'ils y mettent deux cognes derrière
Traîné par traits d'un vieux carcan
L'omnibus doucement fait la route,
Et il arrive triomphant
A la prison de Barberousse.

IV

Lorsque Régis était dedans,
Tout Alger est monté en foule
Lui offrir une clef en argent
Pour qu'il puisse ouvrir sa lourde
cuis une fois en liberté,
Les femmes, les enfants de toute nature
Embrassent le pauvre prisonnier
De l'omnibus de la préfecture.

V

Ce que le peuple demande, enfin,
Que ce grand scan sale se termine !
Dreyfus et ses frères les youpins
Sur les places, qu'on les guillotine.
En quatre-vingt-treize, nos aïeux
On les conduisaient en charrette.
Qu' l'omnibus plein de scrofuleux
Fasse le voyage de la Roquette.

G. Lakmé.

Cagayous Antijuif

LE COUP DU MOLE

Le plus chic coup qu'on s'aye fait, c'est le coup du mole.

Deux peintres qu'on se connaissait, moi, Embrouilloun, Bacora, Quilà qu'il a la calotte jaune, Gaspardette, nous avons pris le bateau du père à Sardina, et nous sommes été le soir dessus le mole en montant par les escaliers en fer. On s'avait emporté des pots de la couleur rouge et des gros pinceaux.

Sardina qui gardait le canotte y surveillait côté de la mer pour voir si y vient personne.

Embrouilloun au tournant de le mole y regardait si le monde y vient pas, Bacora par l'autre bout y faisait la même chose.

Quilà qu'il a la calotte jaune y tient la

peinture, Gasparette le fanal et moi je promène de vigie en dessus les blocs.

Pendant ce temps, les deux peintres y marquent vite les lettres et après, vingà les garnir vec de la couleur à grands coups de pinceau.

Quand ça été fini, coup de sifflet, les autres y viennent y régarre un peu, on se ramasse les affaires, on les f... dedans la canotte et vogue, en chantant :

Il y a trop longtemps qu' nous somm's dans la misère
En bas les juifs !

Le lendemain matin touss on s'a vu écrit dessus les blocs :

Vive Drumont

Mais oilà que quèque jours après il a venu une concurrence qui s'a défacé les lettres et qu'elle a écrit à côté :

Vive Samary

De pluss, on s'avait mis une insulte après Drumont.

Vergogna ! Encore nous prepons le canotte à Sardina la même chose l'autre fois, et nous montons dessus le môle pour arranger les lettres de Drumont, pourquoi les autres y z'avaient mis : « bas là ousqu'y avait Vive.

Bacora et Embrouilloun y s'empoignent deux balais vec de la chaux et, frotte que tu frottes, pour défacé Vive Samary.

Après les peintres y refont bien comme y faut les lettres de Drumont, quand tout d'un coup Gasparette y jette le signal.

Mata !

Tout de suite on s'embusque dedans les blocs.

C'était une troupe des hommes vec des lanternes et des bidons. Juste y s'arrêtent à la place de nous autres, et y commencent blaguer qui s'en vont tout défacé.

La concurrence c'était !

Oilà nous sortons en même temps et nous commençons disputer.

— Quilà là qui touche ces blocs y se réveille pas vivant demain, j'y parle à l'homme qui blagué le plus fort.

— Toi d'abord, qui répond, va-t-en voir à la Carrière si j'y suis !

— Pas besoin déranger le monde pour ça ! A la Carrière, des c... y en a plus aucun depuis que vous avez déménagé.

— Espèce d'insolent ! qui dit l'homme, décampe où je te fais prendre un bain froid !

— Tâchez moyen d'être poli où moi je vous mets sur la tête un chapeau pareil lès pompiers, bougre de mouchard ! Même temps, j'y arrache un pot de la peinture rouge qui portait un peintre et j'y verse sur la fatche à l'homme.

Attrapage numéro ouahad !

Tous or, se saute dessus et vingà de bourrer à coups de pinceaux, à coups de bidons, à coups de lanternes.

— J'y f... une poussée à l'homme qui me l'envoie piquer une tête dans la mer. Pendant ce temps, un que je l'ai pas vu, y m'arrée par derrière un coup de canne qui me fait saigner la carabasse...

Quand on s'a bien réglé le compte tous, on s'a tiré des pieds pour pas faire des histoires. Nous autres nous avons descendu dedans le canotte qui tenait Sardina.

Qui nous voyons ? Quilà qu'il a la Calotte jaune qu'un y s'avait f... à l'eau et l'homme que moi aussi j'y ayais donné le bain froid que lui y voulait me payer.

Aïe qué binette y faisait ! La couleur rouge il y faisait la figure comme si elle serait dans le feu de bengale, et les babits y semblaient qu'on l'avait assassiné. Et mouillé jusqu'à la pointe des cheveux, hein !

— L'eau elle est bonne ? j'y parle. Quand

c'est le temps de baigner, vous, vous m'apprenez à nager, et moi je vous montre de plonger, comme ça talba

Lui y rouspétait bésèfement.

— Laisse-le ! y me dit un peintre qui z'avait la peinture blanche tout plein dans la moustache.

— Qué je laisse ! Lui y m'accompagne à la Carrière pour voir si-il est ; pas pluss !

— Voyou ! y dit l'homme.

— A qui vous dîsez ça ? Si vous avez encore soif, parlez : la tasse elle est là !

— Laisse le, Cagayous, y me dit le peintre.

— Nous l'emmenons vec nous, en condition qui crie : Vive Drumont ! oilà !

— Jamais ! y dit l'homme.

— Et ben alors criez : En bas les juifs !

— A bas les juifs ! tant que vous voudrez.

— Touchez la main ici ; puisque vous êtes pas avec les juifs, moi je vous prête le paletot pour rentrer à votre maison, pourquoi vous allez choper la fuxion de poitrine.

— Merci ! y répond l'homme.

il a sauté dessus le quai et il a parti côté du square.

(A Suivre).

Le Portrait de Panama !^{ER}

« Le portrait officiel de
M. Loubet est commandé à
M. Bonnat. »
(Atr du Crime du Poqu)

L'usage voulant qu'en peinture
On r'produis le chef de l'Etat.
D' m'sieur Loubet dont c'est l'état
La Franc va s'payer la figure,
Or la plus respectable des lois
D'un artiste imposait le choix.
Donc ce n' s'ra pas Mad'leine Lemaire,
Tatt'grain, ni Carolus, ni Besnard, ni Carrière,
C'est chez monsieur Bonnat
Que Mariann' s'abonna
Pour peindre tous les présidents qu'ell' nous donna
Le vrai, le seul Bonnat
Celui dont la bonne a
Tant d'peine à préparer tout l'chocolat !
Celui-ci suivant son usage
Pour s' mettre à l'œuvre sur-le-champ,
S' fit gâcher une aug' de ciment
Et tout d' suite commença l'ouvrage :
En palissandre il fit l'habit,
Les deux mains en sapin verni,
L' nez en pitchpin, le front en pierre,
Les dents en macadam, la moustache en meulière,
Dans les omb' il fourra
L' bitum' qu'on prépara
Pour paver en bois tout l'av'nu' de l'Opéra,
Puis le tout calfa.
Et certes il nous gâta,
Car tout le fond spirituel'ment il nougata !
Devant c't ouvrag' considérable,
On ne dira pas songea-t-il,
Que l' Président est mal bâti,
Car c'est peint à chaux et à sable !
Puis pour le signer sans retard
S' fit donner un tonneau d'coalte !
Ce n'est pas d' la peintur' vulgaire
C'est un vrai monument que m'sieur Bonnat vient d'
(laire. (bis)

Et même on veut, dit-on
Sans exagération
Y mettre un concierg' pour tirer le grand cordon !
XXX...

ECHOS

Chez Mme Alisse. — Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'Etablissement Zoologique de Mme Alisse fait merveille dans l'intérieur.
Toutes les fois que notre vaillante amie entre dans les cages, il y a une telle affluence de monde que l'on risque de s'étouffer.
C'est qu'aussi Mme Alisse a un tel courage ! Ses lions se dressent sur elle et elle les embrasse ; en un mot, c'est épatant : aussi, que tout le monde se le dise.
L'Etablissement Zoologique de Mme Alisse va débiter, hier samedi, à l'Arba, et y restera jusqu'au 26 courant ; puis, elle ira s'installer à Maison-Carrée, jusqu'après les fêtes de ce si chaamant endroit.

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

JUNOD
DOLIN

Par sa finesse et sa
vieillesse ainsi que par
ses propriétés fébrifuge
et rafraichissante l'ab-
sinthe Junod est devenue
la consommation des
vrais gourmets.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir. 2 — ALGER

Le plus agréable et le
plus fin des Vermout
est le Vermout

DOLIN

Le Vermout Dolin, de
Chambéry servi très frais
est le plus délicat, le
plus tonique et le plus
agréable rafraichissant
de tous les apéritifs.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence
Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

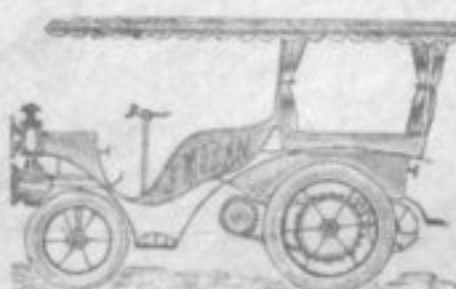
Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouver.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

Salon de Coiffure à Vendre

BELLE SITUATION DANS UN BEAU QUARTIER
Ville de Mustapha

Recette par mois, 300 francs. — 30 abonnés.
— Loyer, 35 francs. Magasin et logement, pouvant
sous-louer une chambre, 10 francs. — Mise en
vente : 1,500 francs.

S'adresser pour la vente, chez Loranzi-Palança
parfumeur, 3, rue du Laurier, Alger.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.
Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.
Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.
Graisse Brune de Rôti..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALÇA

Jeandet



Supplément du Nouvel illustré ANTISUIT

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antiquité, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la Porte les Juifs !



SALUEZ!

REMERCIEMENTS

Max Régis très touché de la grandiose réception qui lui a été faite avant-hier, nous prie de remercier la vaillante population.

Toute la soirée de vendredi et même une partie de la nuit, une foule sympathique a stationné devant la villa Mustapha était pavoisé comme un jour de fête nationale.

Max Régis très fatigué et retenu à Alger n'a pu arriver que fort tard.

Il exprime ses regrets à ses amis de Mustapha et se propose de se mettre prochainement en contact avec eux.

A bas les Juifs !

ECHOS

Les Fêtes de la « Lyre Algérienne ». — Depuis hier, de belles affiches annoncent aux amateurs de danse les fêtes que la « Lyre Algérienne » organise au Jardin Marengo, pour la journée et la soirée d'aujourd'hui.

Rien ne manque au programme : concert par la « Lyre » et ses pupilles, jeux de toutes sortes, farandoles pour les enfants, bal pour les grandes personnes, lancement d'un ballon, etc...

Mais ce qui semble appelé au plus grand succès, c'est le concours de bébés ; c'est là le clou de la fête et le jury aura force à faire pour désigner les heureux vainqueurs.

Tous ceux qui se rendront aujourd'hui au Jardin Marengo n'auront pas à le regretter.

MOS GRAVURES

Le Phlegmon de Laferrière. — Pauvre Algérie ; elle connaissait les sept plaies d'Egypte ; une huitième, plus dangereuse : les Juifs ! il lui en fallait une encore : Laferrière.

Sous la forme d'un phlegmon, ce bonhomme avait emmagasiné toutes les pourritures, toutes les plus repoussantes et nauséabondes puanteurs.

Lutaud, en chirurgien habile, maniant aussi bien le sécateur ou le bistouri que la pince-monseigneur fit cette opération peu ragoûtante — rien ne peut répugner à ce bon Lutaud — l'extirpation de cette purulence.

Ne voulant pas se piquer à la corne pour endormir la douleur, le patient préfère se piquer le nez avec du curaçao.

De la plaie béante s'échappe le pus : les Gérantes anglicans, les Moussat-cochonnières, les Chouraqui, les Sebaoun et toute la youpinerie.

C'est la neuvième plaie d'Algérie. On y appliquera un antidote violent : le balai.

Saluez ! — Ran-Ran... Ra... taplan :

Il est fait assavoir à tous les citoyens français, que conséquemment, à la circulaire de Lutaud 1^{er}, il est impérativement ordonné de saluer obséquieusement le turban consistorial, sans rouspétance, nonobstant les peines qui subséquemment feront f... dedans les délinquants.

Les argousins, mouchards et pandores sont instamment requis pour prêter main forte à l'exécution de cet ordre.

Ran-Ran... Rataplan...

Et c'est pour n'avoir pas voulu obtempérer à cet ordre grotesque que notre ami Chaze

est en prison ; sous ce nouveau chapeau de Gessler il avait vu un youpin : il l'a salué au cri de : A bas les Juifs !

L'A.

BALLADE du PRINCE ALBERT

I

Quel indiscret que ce petit Albert !
De Monaco, maigre principicule...
Tirant ses revenus du tapis vert,
Tripot qui lui prête sa particule ;
C'est, à la fois, honteux et ridicule.
Et par surcroît, ce prince des croupiers
Offre un asile aux volages caissiers
Qui vont d'autrui dissiper la galette,
Comme aux joueurs crédules et rentiers
Escomptant les chances de la roulette.

II

Pour sa liste civile, il s'est offert
Avec la main, le pesant réticule
De la Juive Heinn, épouse qui lui sert
A gérer le fastueux édicule,
Où l'on voudrait que le balai d'Hercule,
Pour nettoyer, en cet endroit, circule
Et chasse le couple de tenanciers.
Fourbes Youpins, à museau de belette
Qui s'en iraient, au trot de leurs coursiers,
Vers d'autres lieux engraisser leur cassette.

III

Songeant que l'ami Dreyfus a souffert,
Son bon petit cœur chavire et bascule...
Il écrit : « Viena chez moi passer l'hiver,
De peur qu'à Paris, Guérin te bouscule ;
Frangin, je te serre la tentacule,
Et baise, martyr, ton matricule !
Sois le gouverneur de mes cent troupiers,
Toi, qui sais si bien porter l'épaulette,
Au lieu de moisir chez ces va-nu-pieds,
Bien capables de se payer ta tête... »

ENVOI

Vous avez chez vous, Prince hospitalier,
Pareils à Judas, au champ du potier,
Des pendus à plus d'une cordelette.
Il vous faut, gourmand, encore ce gibier ?
Nous le conservons, mais prenez Georgette.

Jean Leveuge.

« A la Porte les Juifs ! »

Cagayous Antijuif

LES ANARCHISSES

Quand on a su que les anarchisses y z'étaient venus par le bateau pour monter un coup à Drumont, Embrouillon et Bacora y rappiquent à ma maison pour me demander ça qu'on va faire pour empêcher qu'eusses y jettent la dynamite.

— D'abord qu'est-ce que c'est la dynamite, y me dit Bacora, et comment on s'éteint ce truc-là pour qu'il éclate pas ?

— La dynamite c'est de la poudre forte qu'on z'a mélangée vec du poivre, de l'esprit de sel, du pétrole et de la moutarde. On se serre bien tout dedans une boîte vec des clous, des morceaux de fer ; on y met la mèche de mine, on allume, et pis après on f... le camp pressa-pressa.

— C'est noir, y dit Embrouillon ; mon père il a pêché avec. Un jour d'un peu la cartouche elle y enlève la main, à cause qu'elle s'a éclaté avant de rentrer dans la mer.

— Qu'est ce ti blagues ! Alors tu te crois la dynamite des pêcheurs c'est la même que celle-là des anarchisses ?

— Pourquoi non ?

Mais bougue de c... que ti es, tu sais pas que si tu pêches vec la dynamite que je parle, la mer, les rochers, les poissons, le bateau et tout y sautent en l'air et que jamais plus on trouve rien.

— Moi je crois pas ça. La dynamite que mon père y se sert quand même c'est défendu, y se l'achète à les mineurs ; oïlà ça que je sais.

— Core une fois, moi je te dis que la dynamite de pêche elle est plus douce que l'autre.

— Quoi c'est y manque ?

— Le poivre y manque, spèce de tourte !

— Moi je savais pas.

— Eh ben alors, de quoi tu te mêles de parler !

— Alors, y dit Bacora, pas moyen qu'on s'empêche que les anarchisses y s'écabouille le monde ?

— Laisse qu'on les connaît et après nous verrons.

— Moi je te les fais voir.

— Ou c'est que tu les a vus !

— A le ponton des traslantiques, quand y sont débarqués.

— Ça va bien. Deux jours y restent pas ici.

— Qu'est-ce ti vas faire ?

— Ça que je vais faire ?

— Oui.

— Y chauffer la peau à coups de tampon, basta ! Si eusses y se croient que nous autres nous avons peur de leurs marmites, nous allons y faire danser une saragate qu'il y fait passer le goût de la dynamite. Ousqu'y sont les autres ?

— A côté la place Mahon.

— Allez descendons. Tu vas voir rire.

C'est pas pour dire, mais les anarchisses y z'ont pas fait long feu. A peine un y rentrait dedans un café, qu'on se l'escarmintait.

Je m'en rappelle que je m'en ai choppé un dedans une pissotière, et que j'y a fait boire toute la pissat d'un coup de gambette. Tellement y s'avait engalifé la barbe et les effets de la saloperie, qu'il avait pas le courage sortir.

— Je me l'ai tiré par une patte en dehors pour que tous on y voit bien le portrait.

Ma qué gueule y faisait.

— Ehou ! Ehou ! Ehou !

Forcé de s'attraper une caleche pour s'en sauver.

Seurement, des fois on s'a trompé. J'a f... une castagne à un Anglais qu'il était pas anarchisse, pourquoi ce fant de... de Bacora y me disait qu'il avait vu dessus le ponton des traslantiques vec une boîte de la dynamite.

La boîte de la dynamite c'était l'appareil pour tirer la photographie.

Pour qui pense plus à la castagne, j'a invité l'Anglais à boire un verre vec moi ; mais lui il a pas voulu.

— Ça sera pour une autre fois, j'y parle. Adios, hein !

Par la faute de ces rosses d'anarchisses on s'a f... Guérin à Barberousse où y s'a fait huit jours.

C'empêche pas qu'eusses y z'ont décampé grande vitesse, Plus rien savoir y voulaient t

(A Suivre)

Elections au Conseil des Prud'hommes

Patrons

Il y a ballottage pour un siège dans la 1^{re} catégorie.

Bonnetiers, Chapeliers, Cordonniers, Brodeurs, Tailleurs d'habits, Passementiers, Fileurs d'or et de soie, Selliers, Bourrelliers, Tanneurs, Mégissiers, Corroyeurs, Tapisseries, Tisserands, Teinturiers, Cordiers, Drapiers.

Ouvriers

L'élection a lieu dimanche (c'est-à-dire demain) — Le scrutin sera ouvert de 2 à 5 h. du soir dans les Mairies de St-Eugène, Alger, Mustapha, Hussein-Dey.

Nous prions instamment nos amis d'aller voter. Voici la liste républicaine socialiste antijuive c'est-à-dire celle des comités antijuifs.

1^{re} catégorie

Bonnetiers, Chapeliers, Cordonniers, Brodeurs, Tailleurs d'habits, Passementiers, Fileurs d'or et de soie, Selliers, Bourrelliers, Tanneurs, Mégissiers, Corroyeurs, Tapisseries, Tisserands, Teinturiers, Cordiers, Drapiers.

— A élire pour 6 ans, le citoyen **Osteur Auguste**, sellier ; le citoyen **Combe Amédée**, tailleurs d'habits.

2^e Catégorie.

Charpentiers, Menuisiers, Ebénistes, Chaisiers, Tonnelliers, Tourneurs, Semeurs de longs, Charrons, Carrossiers, Peintres, Entrepreneurs Maçons, Marbriers, Sculpteurs, Tailleurs de pierres, Plâtriers, Cimentiers, Exploiteurs de Carrières.

— A élire pour 6 ans : le citoyen **Mayneris Eugène**, menuisier, à élire pour 3 ans : le citoyen **Doms Joseph**, tailleurs de pierres.

3^e Catégorie

Armuriers, Couteliers, Ferblantiers, Maréchaux-Ferrants, Mécaniciens, Ajusteurs, Fondeurs, Forgerons, Serruriers, Chaudronniers, Usines à gaz.

— A élire pour 6 ans : le citoyen **Breil Jean**, mécanicien.

4^e Catégorie

Cigariers, Coupeurs de tabac, Doreurs, Graveurs Bijoutiers, Horlogers, Relieurs, Imprimeurs, Vanniers, Brasseurs, Distillateurs, Layetiers, Savonniers, Potiers, Fabricants de pâtes, de chocolats, Minotiers, Fabricants de crin végétal.

— A élire pour 6 ans : le citoyen **Simounet**, typographe, candidat de la Chambre syndicale typographique d'Alger.

A bas les juifs !

Ouvriers amis, aux urnes, pas d'abstention pour la liberté la République, contre les juifs.

LES COMITÉS ANTIJUIFS

Le Retour du Gouverneur

Ah ! mes amis, quel retour, Quelle réception, quel four !
Laferrère, quelle débène,
Eut bien mieux fait, c'est certain,
De rester jusqu'au matin
Enfermé dans sa cabine,
Il y avait là, au ponton,
Dix à douze gros moutons,
Aux gestes épiloptiques,
Belant : « Viv la République !
Jusque là, ça promettait
Le Gouverneur exultait,
Sourires mélancoliques
Qui présageaient les coliques.
Mais, je suis poud d'une oreille ;
Oh ! les bons sifflets stridents,
C'était une vraie merveille :
Les moutons grinçant des dents :
Elles rageaient, les pauvres bêtes !
Ah ! il fallait voir les têtes
De la maigre bande folle
Des mouchards et des vendus,
La vieille bande de droles
Les coquins — futurs pendus.

Coco, ne soit pas fâché
Si le drapeau s'est caché.
Mais vas embrasser plutôt
Tes braves, braves sergots.
Et oui, pauvre Gouverneur,
On sifflait votre retour,
C'était hier notre tour
De devenir sifflomanes.
Vas, tu peux nous traiter d'ânes,
De voyous, de propres à rien,
Même de gens sans aveu,
Suis ce conseil si tu veux,
« Pars, quitte les Algériens,
Fais-le donc, je te promets
Que nous irons t'applaudir
Ne reviens plus jamais
Chez nous pour te faire maudire.
Penses-y, tu n'es pas sot,
En buvant ton curaçao.

Hadj Red.

Histoire pour rire

MORDU...

Le casque d'or de Phébus commençait à poindre au lointain horizon, et, ce matin-là, Sapeck repu de mangeaille, gonflé, gonflé comme une outre de liquides divers, absorbés par lui et payés par d'autres, en cette nuitée entière passée dans les cabarets noctambules qui gravitent aux alentours des Halles, Sapeck, mélancoliquement abruti, songeait aux misères humaines et à la nécessité de les egayer un brin.

Gravement alors, il s'assied sur le revers du trottoir, contournant le square des Innocents et, enlevant prestement sa chaussure droite et sa chaussette dont le talon était dévoré par une ouverture insolite, il étala son pied dans l'eau du ruisseau, après qu'il l'eût préalablement enveloppé, à la hauteur de la cheville, d'une loque douteuse décorée pompeusement par lui du nom de mouchoir. Ceci fait, notre hidalgo, consciencieusement, s'aspergea la cheville avec l'épuisette formée du creux de sa main.

Ce petit manège n'avait naturellement pas raté son effet et, au bout de soixante secondes, soixante badauds recrutés parmi la nombreuse clientèle matineuse du Ventre de Paris, étaient rassemblés, s'apitoyant sur le pied foulé, tordu ou cassé de Sapeck qui, sans qu'une plainte s'échappât de ses lèvres closes, (quel courage !) continuait à humecter le pied mignon qu'il gantait avec un petit 45.

— Qu'est-ce que vous avez, mon ami ? questionna l'un.

— J'ai été mordu, répondit Sapeck.

— Par un chien ?...

— Pas par ma belle mère, je suppose, puisque je suis célibataire.

— Vous devez souffrir ?...

— Oh ! non je ne sens plus rien.

— Il faut venir dans une pharmacie, on vous cautérisera.

— J'aime mieux mettre de l'eau ça fait moins mal.

— Mais vous ne pouvez pas rester comme ça, mon ami ; on va vous conduire à l'Institut Pasteur...

— Pas la peine mon brave ! j'aime des trous dans le gruyère, mais pas dans ma peau.

Pendant ce colloque, la petite badaudière, les derniers venus amplifiaient sur la situation.

— Puisque je vous dit qu'il est presque mort, disait l'un, la balle est entrée par une oreille et ressortie par l'autre...

— Ah ! bien oui, vous n'y êtes pas, mon bonhomme ; il a reçu le couteau en plein cœur, même que le manche est entré dans la plaie... une boucherie, quoi !

Etc., etc., les contradictions et les affirmations galopèrent comme des petites folles.

— Ousqu'est l' mort ? demanda un sergent de ville, fendant la foule.

— C'est pas un macchabée, c'est un chien enragé, repartit un loustic...

— Ah ! c'est vous qu'êtes le mordu ?...

— Je ne sais pas, monsieur l'agent, fit Sapeck, continuant à humecter son mouchoir.

— Alorss' faut v'nir au poste... l' médecin, vous passera un fer rouge...

(A Suivre)

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

J
U
N
O
D

Par sa finesse et sa vieillesse ainsi que par ses propriétés febrifuge et rafraichissante l'absinthe Junod est devenue la consommation des vrais gourmets.

Le plus agréable et le plus fin des Vermout est le Vermout

D
O
L
I
N

Le Vermout Dolin, de Chambéry servi très frais est le plus délicat, le plus tonique et le plus agréable rafraichissant de tous les apéritifs.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER
Succursale sous l'Hôtel de la Régence
Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

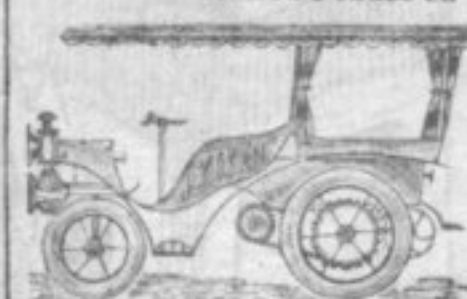
Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Charras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.
Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.
Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.
Graisse Brune de Rôt..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Jean JanDET



Le phlegmon de Laferrière



Supplément illustré du Nouvel Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la Porte les Juifs !



DERNIERE CONSOLATION

Elections au Conseil des Prud'hommes

OUVRIERS

Les seuls candidats des Comités républicains, socialistes, antijuifs d'Alger, Mustapha, Saint-Eugène et Hussein-Dey sont :

Pour la 1^{re} Catégorie : **M. COMBES Amédée**, tailleur d'habits.

Pour la 2^{me} Catégorie : **M. MAYNERIS**, menuisier.

Que les ouvriers écartent sans autre considération, tout autre candidat qu'ils connaîtraient pour être de nos amis les plus dévoués, qui seraient même leurs amis de Comité antijuif, parce que, pour le triomphe, il faut de l'abnégation, du désintéressement, de l'union et par dessus tout de la discipline.

Etre plusieurs candidats antijuifs pour la même catégorie, c'est faire le jeu de nos adversaires et compromettre le succès de notre liste. Aux urnes, donc, ouvriers amis, et de la discipline.

Le citoyen **Combes** pour la 1^{re} Catégorie.

Le citoyen **Mayneris** pour la 2^{me} Catégorie.

Les urnes seront ouvertes dans les Mairies d'Alger, Mustapha, St-Eugène, Hussein-Dey, de 1 h. à 4 heures de l'après-midi.

Vive la République !

A bas les juifs et les judaïsants !

GRAND PUNCH POPULAIRE

Sur l'initiative des Comités antijuifs d'Alger, Mustapha et St-Eugène, un grand punch populaire sera offert, demain soir à 9 heures, au Vélodrome, à Max partant le lendemain pour France.

Max ayant exprimé le désir de se trouver avec toute la population ouvrière, le prix d'entrée a été fixé à 0 fr. 30. donnant droit à une nomination.

Cette soirée ne revêtira pas le caractère d'un meeting, mais d'une simple réunion amicale.

Les tickets d'entrée seront délivrés au Vélodrome, bureaux de l'Express et de la Revue Algérienne, Café Glacier de Mustapha, kiosque Dianoux, Cafés du Stand et de la Vigie, à Bab el-Oued, Café National, au Plateau de St-Eugène.

« A la Porte les Juifs ! »

OS GRAVURES

Dernière consolation. — Ça craque dans cette galère de la rue des Consuls.

Débarquement général : les rats et les punaises quittent le bâtiment ; Sicard et Casteran sont allés sous d'autres cieus exploiter leurs petits talents.

Laferrère est parti : Moussat et Laurens ont demandé, comme dernière consolation, une embauche au gouverneur en déconfiture. Laurens, étant plus apte à faire la sou-brette, remplit des fonctions délicates auprès de Rothschild.

Moussat, lui, s'occupera de la besogne du ménage : vider les ordures, cirer les croque-nots du roi de l'or.

Autant ça que rien ; il préfère broser des

souliers que de se broser le ventre.

Ils ne peuvent finir que dans la peau de larbins !

La Curée. — Les juifs ont mis l'Algérie en coupe réglée ; elle n'agonisait pas assez vite à leur gré ; sur leur ordre, on a expédié Laferrère, Lutaud, Gèrente.

Ces trois compères lui ont administré le coup du lapin.

Et maintenant ces vautours, ces corbeaux vulgaires s'acharnent sur leur victime ; chacun la déchire et chaque lambeau formera la part des juifs, des Anglais et des cambrioleurs.

Triste !

L'A.

Cagayous Antijuif

LES VOYOUS.

Chaque coup que la voiture de Drumont elle sort, vingà de taper des mains et de courir derrière.

Vive Drumont !

Vive Régis !

En bas les juifs !

Seurement, comme Max Régis il est toujours à Barberousse, le monde il est pas content dessus la Justice qui s'a attrapé un homme que tous on l'aime à cause qu'il a le courage, des c... au c... et tout. C'est les juifs qui commandent qu'on le laisse au bloc pourquoi y z'ont la cagade de lui.

Drumont député

Max Régis en liberté !

A les métingues, dedans les rues, partout où qu'on fait la réunion, on demande ça. Mais on se lâche pas Régis et ceuss-là qui blaguent tout le temps que le peuple il est roi, que le peuple il est le chef, que le peuple y commande, quand le peuple y demande seurement qu'on lui rend ça ila qui goust le plus on s'y f... des coups de baïonnette dedans le derrière.

Tout tant que nous sommes, on nous a sorti le nom voyous à cause que nous voulons pas que les juifs y fassent la loi ici.

Oilà la chanson qu'un que je le connais y m'a copiée, pour que tous les voyous y se la chantent.

LA CHANSON DES VOYOUS

Air des Cambrioleurs du Papa de Francine

I

Nous somm's tous de la canaille

Nous conspuons Paysan (bis)

Qui n'admet pas que l'on baille :

A bas les judaïsants ! (bis)

Quand un sergot nous renverse,

Quant un turco, bourrument,

Nous met la barrique en perçé,

C'est pour notre amusement. (bis)

Charmante existence !

Rien ne vaut, je pense,

Le métier d'voyou.

Souvent on nous pass' les menottes ;

A grands coups de bottes,

On nous conduit au clou !

A bas les sémites !

A bas les youpins !

Marchand d'zalamites

Et de peaux d'lapins.

Si l'on chasse tous les Schloumous

Il ne rest'ra que les voyous !

II

L'on'chambarde et l'on houspille,

On fout sans dessus-dessous,

Les youdis de bon famille

Et leurs bazars à neuf sous

Puis, ô bonheur, ô délice !

O jeu tout plein d'agrément !

On engueule la police

Place du Gouvernement !

Charmante existence !

Rien ne vaut, je pense,

Le métier d' voyou.

Parfois on nous meurtrit l'échine.

On nous turlupine

Et l'on nous fourre au clou !

A bas les sémites !

A bas les youpins !

Marchands d'zalamites

Et de peaux d'lapins.

Chassons chassons tous les Schloumous

Et restons les maîtres chez nous !

(A Suivre)

ECHOS

Matinée au Vélodrome. — Cette après-midi, à 3 heures, sur le ring du Vélodrome, grande matinée par le *Gaiety Lyonnais*, de MM. Moanier et Capus. Qui n'a pas vu ce joli spectacle, ne peut s'en faire idée : qui s'a vu en devient un fervent.

Prix d'entrée modiques : six sous pour les grands et les petits : quelques chaises réservées, 50 centimes.

Le soir, dans la salle du skating, grand bal à brillant orchestre. Ces bals du dimanche au Vélodrome, obtiennent un succès de plus en plus mérité.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts défectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc l'**Absinthe Conilh** : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'**Absinthe Conilh** est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbages de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est l'adopter.

Dépôt général : chez M. Desseigne, transitaire, Boulevard de la République.

CONTES ET NOUVELLES

UN HOMME A LA MER

Je m'embarquai à Nantes, en qualité de novice, sur le brick goélette *La Marie-Jeanne*, faisant voile pour Dunkerque avec un chargement de sardines.

La *Marie-Jeanne* comptait huit hommes d'équipage commandés par un Marseillais, gros homme au teint fleuri, à la panse rebondie, bourlingant depuis l'âge de huit ans et dont le cuir épais s'était tanné sous toutes les latitudes, cuit et recuit à tous les soleils : au demeurant excellent marin, homme d'énergie et de décision et adoré de ses matelots, qu'il traitait bien plutôt en associés qu'en inférieurs.

Le « Père-la-Joie », comme ils l'appelaient, joignait à ces qualités un courage et une sûreté de coup d'œil à toute épreuve. Nul mieux que lui ne savait juger instantanément une situation, en tirer tout le parti possible et agir sur le champ avec vigueur et résolution.

Nous venions de nous engager dans la Manche et nous naviguions au plus près. Les lames courtes et pressées fatiguaient horriblement notre navire, l'em-brun moutonnait sous nous, le ciel, jusqu'alors d'une pureté irréprochable, devenait rapidement d'un noir d'encre, et de gros nuages, semblables à des escadrons chargeant en rangs serrés, emportés dans un galop affolé, accouraient du bout de l'horizon, balayés par un vent endiablé. Tout faisait prévoir une de ces tempêtes soudaines d'une violence inouïe, que ne connaissent que trop les riverains de la Manche.

— Eh bien, petit ! me cria le « Père-la-Joie » tu vas en voir de belles pour débuts de carrière et nous recommençons à naviguer au plus près. Dans cette position et par un pareil temps, nous tanguions au point qu'on avait toutes les peines du monde à ne pas rouler sur le pont.

— Attrape à prendre un ris dans le beaupré ! tonna le capitaine. Ah ! pour le coup, l'enthousiasme parut faire complètement défaut. Quel que fut le courage de mes compagnons, habitués à se mouvoir à toute heure du jour et de la nuit, par tous les temps et à des hauteurs vertigineuses sur un bout de corde, la perspective d'enfourcher ce mât de l'avant qui tantôt menaçait le ciel de sa pointe, et tantôt plongeait à pic, ne tenta personne.

— Ah ça ! m'a-t-on entendu, trou'n' de l'air ? hurla le « Père-la-Joie » la figure menaçante et les yeux étincelants.

— Allons, vieux ! dis-je à Legonnet, fin gabier breton, souple et solide, viens-tu faire une promenade sur le beaupré ?

— Tout de même, petit !

— Saisissant le moment où le navire se redressait, nous primes notre course ; le traversant à fond de train de bout en bout, nous escaladâmes le bordage, et nous voilà serrant la toile.

Tout à coup, comme Legonnet, à plat ventre sur le bois, se penchait pour saisir un cordage, le beaupré plongea brusquement en même temps qu'une manche de vent heurtait violemment la toile. En un clin d'œil, mon malheureux camarade disparut dans le vide.

« Un homme à la mer ! » m'écriai-je en sautant tout pâle sur le pont.

— Veux-tu te taire ! mousaillon de malheur ! Et d'un geste découragé, me montrant la mer démontée : qu'est-ce que tu veux que nous y fassions, gronda le « Père la Joie » ; elle a faim, la gueuse !

À l'arrière, l'homme de barre, vieux timonnier breton, « Matelot » de Legonnet, avec lequel il avait navigué trente ans, la face contractée, mâchonnant fébrilement sa courte pipe, les mains crispées sur la roue, continuait à gouverner, cloué à son poste par le devoir. « Vois-tu, petit, me dit-il, il est neuf heures, je le connais, il nagera jusqu'à deux heures. »

Et ce fut là toute l'oraison funèbre du gabier Legonnet.

Histoire pour rire

MORDU !...

— Ah ! non, par exemple !... le fer est contraire à ma santé... d'ailleurs l'eau me suffit.

V' s'êtes mordu, faut que vous veniez au poste...

— Enfin, puisque vous y tenez, je vais vous suivre ; mais je vous affirme que ce n'est rien, dit Sapeck.

— S'fit, s'fit, l'médecin n'est pas là pour des prunes... Vous pouvez vous appuyer sur moi, j' suis solide...

Arrivé au poste et confortablement assis dans le fauteuil du brigadier, Sapeck attendit patiemment, sans sourciller, l'arrivée du docteur qu'un planton était allé quérir.

Aussitôt arrivé, c'est-à-dire vingt bonnes minutes après, le praticien commença par enlever le mouchoir imbibé d'eau qui recouvrait la cheville du patient, et... s'aperçut que celle-ci était nette, blanche, sans apparence d'aucune blessure... si, cependant, une toute petite cicatrice ancienne, provenant d'une érosion quelconque ou de tout autre accident.

— Mais vous n'avez rien... vous n'avez pas été mordu... qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?...

— Pardon, monsieur le docteur, je le sais bien que je n'ai rien. Quant à n'avoir pas été mordu, c'est autre chose... J'ai été bel et bien mordu, il y a de cela une quinzaine d'années, et le docteur qui m'a soigné a eu le soin de me recommander d'imbiber la cicatrice chaque fois que je ressentirais des picotements dans le pied, et ce, à l'endroit même où je trouverais de l'eau à ma portée. Comme vous le voyez, c'est ce que j'ai fait ce matin.

— Votre médecin était un âne ! clama le praticien.

— C'est possible, monsieur le docteur ; je me suis souvent dit que cet état d'esprit devait être particulier à la profession... et puisque vous me l'assurez, je suis trop poli pour vous contredire.

Maintenant, laissez-moi vous dire que j'ai affirmé, à plusieurs reprises, aussi bien aux témoins de ma douche matinale qu'à l'agent, que ce n'était rien. On a voulu m'emmener au poste, j'y suis venu parce que j'ai toujours déferé aux ordres de l'autorité.

Ce disant, Sapeck, fort tranquillement, remettait sa chaussure, jouissant intérieurement. — bonne âme ! — de la colère et de la stupefaction de ses auditeurs.

— F'tez à la porte c' cochon-là ! mencla le brigadier, ou je l'fourre dedans !...

Et poussé par deux poignes vigoureuses, notre lumiste, sans demander son reste, prestement fila dans la direction du bouf Mich' !

René d'Irval.

Aux cabanonniers de Max-Ville

Cabanonniers doublés de citoyens sincères. Dans vos plaisirs paisibles, vous n'avez oublié Max, le prisonnier d'ignoble Laferrière. Détenu en vertu d'un droit spolié !

Ce héros, tant aimé de toute l'Algérie, Saura nous délivrer d'un joug longtemps porté. Au profit des youpins et de leur coterie. Venue, dit-on, ici exprès pour nous mâter.

Cabanonniers, bravo ! d'avoir, (mais c'est superbe) ! Qualifié l'endroit du charmant nom de Max. Pour le coup, tous les youtres, la trouveront acerbe. Aussi, par charité, je leur conseille Dax !!

COMMYS R.

Nouvelles à la main

Entre commerçants. — Quatre honorables commerçants causent entre eux :
— Et les affaires ?...
— Peuh ! répond le pâtissier, ça ne va pas ; avant peu, je serai en « déconfiture ! »
Et vous ?
— Moi, dit le boulanger, « je suis dans le pétrin » !
— Quant à moi, dit le charcutier, il y a déjà longtemps que mon commerce tourne « en eau de boudin ! »
— Et moi, conclut l'épicier, « je suis jusqu'au cou, dans la mélasse ! »

Guibollard rencontre un ami qui dit :
— Je viens de voir ta belle-mère... comme elle se casse !
— Bon Dieu ! si ça allait m'en faire deux ?

— 0 —

B... souffre horriblement des dents.
Un ami, farceur à froid, le croise sur le boulevard et regarde sa joue qui avait pris des développements formidables.
— Ah ! un remède ! un remède !
— J'en ai un.
— Donne-le ; toute ma fortune est à toi !
— Bien simple, fait l'ami gravement, tu mets une pomme dans ta joue et ta tête dans un four, tu laisses chauffer ; quand la pomme est cuite, tu es guéri.

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

JUNOD
DOLIN

Le plus agréable et le plus fin des Vermouts est le Vermout

DOLIN

Par sa finesse et sa vieillesse ainsi que par ses propriétés fébrifuge et rafraichissante l'absinthe Junod est devenue la consommation des vrais gourmets.

Le Vermout Dolin, de Chambéry servi très frais est le plus délicat, le plus tonique et le plus agréable rafraichissant de tous les apéritifs.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2 Rue de l'Abouvoir, 2 — ALGER

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES
MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence
Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gov.

Carrosserie Moderne

Maison Fondée en 1868



J. MORAN

6, Rue Chartras

11, Rue Michelet

AGHA

VOITURES NEUVES ET D'OCCASION

Sellerie et Articles d'Ecurie

Peinture et Garnitures

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.
Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et
Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.

Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.

Graisse Brune de Rôtir..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

LA COURRIER



537

PREFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL



Supplément du Nouvel Illustré ANTI-JUIF

WEL'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la Porte les Juifs !



LA GRÈVE DES SERGOTS !..

NOS GRAVURES

Lutaud est repu. — Pendant que ce grotesque Préfet se gave et fume des londrès aux frais de la princesse, les affamés, les malheureuses mères de famille mendient, aux coins des rues, la pâture des pauvres petits êtres.

Une mère décharnée par les privations, la faim, tend à Lutaud son enfant, chétif, maladif, débilité par le manque absolu de nourriture.

A côté, un vieillard, — peut-être un brave de 1870, — demande lui aussi, à ce misérable Pantagruel, le secours qui lui permettra de vivre quelques jours encore.

Lutaud pignouf allume un cigare, boit une coupe de champagne et appuyant sur un timbre, demande un larbin :

— Dites à ces mendiants, à ces miséreux, qu'il ne viennent pas troubler ma digestion par leurs pleurnicheries, et, afin qu'ils n'en ignorent, faites savoir, par ordre de service, à ces grincheux trop humains du Conseil municipal antijuif, que je supprime dès maintenant le budget des secours aux pauvres.

Garçon, une chartreuse et un cure-dents !!

La Grève des Sergots.

Laferrière. — C'est rien décourageant, mon vieux Lutaud, que de voir une population qui gueule « Vive Régis ! » sans nous donner l'occasion de taper dessus.

Lutaud. — Consoles-toi, ma vieille branche ; nous avons tellement commis d'ignobles attentats contre ces gueux d'antijuifs que nos subalternes, nos vulgaires sergots se dégoûtent de les provoquer ; y a trop de gnions à recevoir et puis ils deviennent tous antijuifs !

En chœur : C'est si tant tellement navrant que nous allons f... le camp ! Y a pu rien à fricoter ici !

Laferrière. — Je pars demain !

Lutaud. — Moi après-demain !

Au revoir vieux frangin !

L.A.

MARQUÉS!

A ALBERT MONNIOT.

V'a avec beau lair', beau vous débattre,
Vous avez beau serrer vos rangs,
Youtres, francs mecs, et les cent quatre,
Band' de vendus, chacals errants ;
Ben, l'heure a v'nu, la chose est sûre,
Trinquons, trinquez,
« Hé donc, tout l'tas... dans la voiture ! »
J'vous ai marqués.

Charlot su' l'cul, Waldeck se montre
Avec un cortège magistral.
Un, deux, trois, quatre... garçons not' montre,
Je vas boucler l' Palais-Royal.
Mais c'est assez comme ça d'histoire,
Trinquons, trinquez,
Le vin est tiré, faut le boire :
J'vous ai marqués.

Triponassez vot' ministère.
Prenez Yousouf, prenez Reinach,
Prenez qu'euqu' aut' macaq' son frère.
Partout ça flanche et ça fait crac.
Vot' gibus n'est plus qu'un galotte,
Trinquons, trinquez,
Et vot' dos... quoi ? Moi j'aim' l'om'lette :
J'vous ai marqués.

Pour vos becs c'est chaq' dimanche,
On dans' su' l' ventre à Populo,
Vos coffres seuls rêv'nt de revanche,
Moi je trouve pas ça rigolo.
Saute, Bertrand, saute Macaire,
Trinquons, trinquez,
Le Panama s'ra vot' suaire :
J'vous ai marqués.

J'vous ai marqués. Chaussez vos bottes.
Sérrez vous rangs contr' les bons fils,
Ma foi, tant pis... pour vos culottes,
C'est là qu'iront choir vos délia.
Mon poing est l'évé, sur vous, il tombe,
Trinquons, trinquez,
Et l'il' du Diab' sera vot' tombe :
J'vous ai marqués.

PAX

ECHOS

Toujours au Vélodrome. — Aujourd'hui à 3 heures, grande représentation gratuite par la célèbre troupe du Guignol Lyonnais si artistement dirigée par MM. Monnier et Capus.
Le spectacle sera desopilant, car Guignol a choisi la pièce la plus amusante de son répertoire.
Les enfants non accompagnés de leurs parents ne seront pas reçus.

Les fouées à Ain-Taya. — Une partie de la population de la charmante petite ville d'Ain-Taya se réjouit, l'autre est dans la crainte. En effet, la ménagerie de Mme Alisse qui vient d'obtenir un si joli succès à Alger et à Maison-Carrée, va s'installer pour quelque temps à Ain-Taya.

Les quelques juifs qui se trouvaient dans ces parages, ont pris la prudente résolution de partir et d'aller prendre des bains de mer.

La ménagerie Alisse et son dompteur Emmanuel, obtiendront à Ain-Taya, le grand succès qu'ils ont obtenu partout.

LES TRAHISONS JUIVES

L'intéressante brochure de Chalon-Valette, portant ce titre, paraîtra demain lundi.
La mise en vente se fera dans nos bureaux, à 4 heures précises du soir.

Cagayous Antijuif

DRUMONT DÉPUTÉ

Enfin le 8 mai il était arrivé !

Moi j'ai pas vu voter pourquoi j'a pas l'âge qu'on donne la carte, et aucun il a voulu me donner la sienne.

Si je m'avais choppé la carte d'un juif, quand même je la jette dedans la boîte, je m'en f... Qui c'est qui connaît quèque chose !

Mais ça fait rien, quand même j'a pas voté. tous y z'ont mis le papier dessus le nom de Drumont, et dedans la montagne, dessus le nom de Marchal qui fait camarade vec lui.

Amane qué fête on s'a fait le soir à la place de la Tréâtre, quand on s'annonçait les numéros gagnants dedans une grande boîte que le *Télégramme* y s'avait arrangée par dessus le Café Tantonville, vec une chose de photographe.

Tout le temps Drumont y sortait premier. Samary, le povre, y se ramassait des balais chaque endroit, vec un autre Mecieu qu'on y dit Bertrand.

Adieu pauvre,
Adieu pauvre,
Adieu pauvre Samary !

Pour dire la vérité, à moi ça fait la peine qu'on chante ça, pourquoi Samary il est pas méchant. Et j'y ai f... une patate à Gasparette pour qui ferme son plomb.

— Alorss tu marches vec les vendus ? qui me dit ce f... de p... que le bon Dieu il y lève la rrimille million de sa mère !

Mécago ! si Embrouilloun et le Courro y me le sort pas des mains, je me le mange tout habillé !

— Va-t-en d'ici, f... le camp loin et que jamais je te voye, si tu veux pas que moi je te casse bougue de bâtard !

Le noir y m'a f... ce sale pataouet de misère, que si j'y lève pas la faim de la bouche combien des fois, y s'en va crever à la bouchée de pain ! Vendu, moi ! Amane

Les autres y me disent que j'y pense plus, que Gasparette y s'a pas fait exprès ; mais ça fait rien, dedans la poitrine y reste écrit ça qu'il a dit lui lui. Vendu ! Voir moi ça ! Aousqu'il est ce fourachoux que j'y mets le nez au c... que je me l'étouffe

— Allez assez ! Laissez-le, hô ! il est à moitié tonto, y parle Bacora. Viens, nous allons toucher la main à Drumont si y a moyen. Il est par en haut l'Hôtel de Genève. Allez, viens !

— Bien sûr j'y vais, et si un y m'empêche monter l'escalier, j'y fait rouler jusqu'en bas, pourquoi la patience il en reste plus.

Plein du monde la maison elle était, et j'a pas pu parler beaucoup à Drumont, mais quand même j'y a serré la main fort que lui il a venu tout blanc.

Moi et Bacora — les autres y z'ont pas eu le courage monter — nous avons bu le Champagne avec le verre qui se ressemble ça qui z'ont les curés pour dire la messe et qui s'entient pas beaucoup. Après nous avons touché la main à Louis Régis, à Guérin, à Jean Drault, à Réjou et nous avons parti à faire la fête.

Vive Drumont !
En bas les juifs !

Les champoreaux, le rhum, le cassisco, le punch je sais pas combien des tournées on s'a payées à le Café du Progrès.

Vive Drumont !

Et tous ensemble y répondaient :
En bas les juifs !

Aie qué tasse !

Embrouilloun il était tant schispoune qui se pouvait plus se bouger. Par force y se voulait qu'on y donne le drapeau qu'il est en devant le Café pour aller y porter à Drumont.

Quand même ma tête elle était embrouillée je m'en rappelle que Bacora y s'embrassait Quilla qu'il a la calotte jaune, et qui se croyait c'était Lola la cigarière qui se fréquente.

Tape à l'œil y pleurait. Loulou y gueulait des choses qu'on comprend pas.

Le Courro tout y voulait casser, et chaque pas qui fait y tombe dessus son derrière.

Les autres y en a qui dormaient, y en a qui se disputaient dessus la polétique.

Oilà que tout d'un coup y me sort Gasparette qui s'avait suivi et que les autres y z'y avaient passé à boire en dehors. Plein il était, pareil un oursin fumelle.

Je le régarre dedans les œils pour savoir si j'y casse la tête ou si je le laisse. Mais lui y

J. J. Condit



LUTAUD EST REPU !!

NOTRE GRAVURE

L'Entrepreneur Laferrière écrasé sous le poids de ses travaux. — Jamais un imbécile n'empilera autant de gaffes l'une sur l'autre que le vieux gaga-crétin Laferrière.

Les bonnes actions, dit-on, sont marquées par un petit caillou blanc ; Laferrière marque ses crapuleries par des pavés kif-kif les blocs de la jetée.

Et quels pavés, bon Dieu !

Analysons les superficiellement et voyons si vraiment chacun d'eux, pris à part pourrait former, étant réunis ou bloqués, une base solide pour le curaçaoïque maboule.

Opérons par échantillons :

1° Carrière des Oulad Sidi-Cheikh ; poreux, vaseux, conspiration :

2° Carrière des sifflomanes, Croix-rouge : trop de silice : mouchardage ;

3° Carrière municipale : Sectionnement d'Alger : grains serrés, tranchants ; résistent au pic gouvernemental ;

4° Carrière des fonctionnaires, larbins et vendus, Desclaux, Peyreimoff, Angéli : Informateur Algérien, Barbézieux, Sabatier, Dupuy : ces divers échantillons de pavés, provenant cependant du même sol et mis à découvert par le margouillat Laferrière, présentent tous un manque d'homogénéité, sans consistance sérieuse, craignant les atteintes du grand jour et l'œil de la justice ; impropres à des travaux sérieux et de résistance.

D'autres échantillons, extraits des carrières de la justice (cour d'assises) et par bancs (de la correctionnelle) : Assassinat Régis, Niemowska, Expulsion des Naturalisés (Oliver) et beaucoup de spécimens semblables doivent être rejetés impitoyablement : trop de veines, de boursoffures laissant échapper les émanations aurifères, argentifères, ou tous autres éléments métalliques et résistant, au profit d'une bande de tâcherons, de sous-traitants ou de moucheron parasites, et au détriment des ministères des Travaux Publics et des Finances

A la réception définitive des travaux un praticien de grand talent et non suspect de tendresses pour les rastaquouères et les pots de viniens — Max Régis — délégué dans l'intérêt public et pour la sécurité des intéressés, vérifie les travaux exécutés par l'entrepreneur Laferrière, et constatant les fraudes criminelles de ce cynique trafiqueur, ordonna le boisage et l'étalement des dits ouvrages avant démolition.

Pendant cette opération, le crapuleux Laferrière fut écrasé sous l'effondrement subit des blocs.

Il avait voulu trop voler et user trop de ficelles illégales et malhonnêtes pour tromper l'Etat.

Il en est crevé !

Requiescat in-pace !

Et pendant ce temps, Max Régis, incorruptible, contemple la débacle et assiste, impassible, à l'écrasement des faussaires. Il y avait trop de pavés de nature différente. Que diable !!

L'A.

A NOS AMIS

Votre élu, Voinot mairé d'Alger, sera de retour de France, demain dimanche, vers une heure de l'après-midi.

Choisi par les suffrages libres et indépendants du Peuple souverain, il fut, on s'ensouvient, victime d'odieuses machinations gouvernementales.

Nous comptons sur vous, amis, pour recevoir dignement le premier magistrat de la Cité.

L'Antijuif.

LES DRAPEAUX

Air : Voyez par ci, voyez par là.

I^{er} COUPLET

Quand dans nos Palais, en fête
Du dieu travail on s'apprête
A célébrer tous les bienfaits ;
Lorsque la fanfare guerrière
Appelle nos fils à la guerre...
Bleu, Blanc, Rouge... à jamais

REFRAIN

Mais, toi, youtron au sale museau,
Pour conduire ton laid troupeau,
As-tu le plus petit lambeau ?
Comment donc est ton drapeau ?
Où, toi, youtron, au sale museau
Etre oïl, affreux troupeau
Plus immonde que le pourceau
Dis nous quel est ton drapeau ?

II^e COUPLET

Quand on voit nos Indigènes
Nonchalants, qui, dans les plaines
Vont pour prier, près de leurs saints,
Leur esprit naïf et honnête
Choisit les couleurs du Prophète
Pour orner les satins
Des étendards divins (Refrain).

III^e COUPLET

Soit libre, ou sous l'esclavage,
Le peuple le plus sauvage
Aime et vénère, certain signal ;
C'est une loque informe, infime,
Qui représente le sublime
De l'amour sans égal
Qu'en doit au sol natal. (Refrain)

VI

Réponse du youtron.

Que veux-tu, dit l'être immonde.

Depuis que le monde est monde

On nous pourchasse, et de partout ;

Nous n'avons ni sol, ni Patrie,

Du genre humain, c'est nous la lie,

Aussi n'adorons nous

Que l'or et les bijoux

REFRAIN

Que ferions nous donc d'un drapeau

Pourquoi nous fair' trouver la peau

Nous aimons vivre en vrai troupeau

Où de moutons ou de pourceau

Hélas ! sait-on ce que demain

Deviendra le pauvre yougin ;

Pourquoi donc nous embarrasser

D'un Drapeau qu'il faut protéger !

Chandeuil.

Un de nos amis désire vendre, pour cause de départ : Chambre à coucher, meubles de salon, originaux et autres, piano, table de salle à manger vieux chêne, bureaux, glaces, tableaux, etc.

Bonne occasion urgente. — Adresse au journal et chez Mme Vve Andrémy, articles de voyage, 9, rue Colbert.

En route pour Blida

Après que nous avons bien parlé chacun son tour pour voir comment c'est qu'on s'en va à la fête de Blida, tous on s'a touché la main et embrassé le doigt manière les Arabes pour qu'on marche vec le vélocipède.

Moi, Gasparette et pis Embrouilloun nous grimpons dessus des machines neuves que je m'avais guignées à chez M. Chose, Bacora, Quila qu'il a la Calotte jaune, Loulou, Tape à l'Œil, le Gourro, Uguène le louette, Fartasse, Nini, le Cauchon et les autres y se débrouillent comme y veut : ça, ça me regarde pas.

Bon matin, nous commençons nous amener à la maison de M. Chose où qu'y se tient des tas de bicyclettes, des trois-plettes, des quatre-plettes et je sais pas combien des autres choses en caoutchouc et en fer pour s'arranger ça qu'on se casse des fois qu'on tient la poste.

Dedans la cour, je me vois Péruvien qui se collait de l'astique dessus la roue.

— Saba Péruvien, ça va ou quoi ? Amène ici le patron que nous faisons des affaires qui vient riche premier coup.

— Combien vous êtes, aujourd'hui, amène ?

— Laisse, tu blagues pas la fleur de Babouette, nous faisons société qui vous le met à touss le record d'aousque tu veux. Si ti as besoin de l'huile de genoux, donne ici une bouteille tu te fais provision pour monter la Bouzaria.

— Ah ! m... !

— Allez, rigole pas, va-t-en chercher le patron que nous foutons le camp avant que le soleil y tape sur la citrouille.

Quand Péruvien il a parti, nous commençons regarder les machines qu'elles étaient dehors. Je m'en choisis une chouette qui se tenait un morceau de trompette grosse pareille les tramwailles à vapeur. Aie qué potin en entrant dedans Blida : un bateau Touache je vous jure ! Embrouilloun, Gasparette et ceuss-là de la bande on s'en attrape une chaque, jolie. Oila M. Chose qui vient et y demande qu'est-ce qui a pour notre service. J'y parle qu'on veut louer le vélocipède pour marcher à Blida et combien c'est.

— Ces machines-là, on ne les loue pas, y répond M. Chose à cause que les patrons d'eusses on va venir les sercher tout à l'heure.

— Miséria ! Faisez voir ceusses-là la qu'on joue, alors !

— Impossible. Mais si vous seriez été que trois, je pourrais vous prêter une machine forte de l'ancienne mode qui file comme le vent.

— Combien des roues elle a ?

— Quatre. Tenez la oilà.

Saouna ! Si vous arriez vu cette machine, elle vous fait peur de tant de fer qu'elle a par en bas, que si un y vous enganche le pied, adios ! vous jouez à la marenne toute la vie. Et combien de la rouille, tsss ! Ça, pour moi, c'est un carricolocipette que les Turcs de l'ancien temps on s'a jeté dans le port, de rage.

— C'est pas pour dire, ça roule très bien, y blague M. Chose en rigolant une miquette. Essayez.

— Pourquoi je monte pas ? Alorss vous croyez que je contrais rien. Allez, sargez les trous vec de l'huile et posez par en haut te manche, une trompette forte qui fait f... le camp à tout le monde.

M. Chose il arrange bien le carricolocipette vec Péruvien et pour qu'aucun y soye jaloux, il accroche une corne à les trois places et y sort le truc par le rue.

Toute la bande nous marchons par derrière et nous faisons un roglé qu'on se ressemble les joueurs de boules.

— En selle, Messieurs, y dit M. Chose.

Personne y bouge.

— Quand je vois le coup, je grimpe dessus la première place et j'y commande à Embrouilloun et à Gaspardette qui se met en arrière. Bessif, vous savez aussi non je me les escarmines à tous les deux !

— Entention que nous remuons les jambes tous ensemble même côté ; moi je gouverne, confiance !

Allez ! Salut la compagnie, hein ?

Oilà nous f... le camp par la rue Constantine. Les camarades y se met à courir à côté nous, en criant et en lâchant des coups de sifflet.

Cbristo ! donnez-y de la force que nous perdons en route ces fouraines qui nous casent les c...

Fur à mesure qu'on roulait cette fant de... mécanique arabe y venait lourde qu'on s'arrêterait dit un tombereau de la caillasse. L'eau elle me coulait de la tête jusqu'en bas le dos. Embrouilloun y se pouvait plus respirer et Gaspardette y s'avait lâché les pieds et tout le temps y gueulait qu'on descend.

— Travaille bougue de feignant, autrement nous arrivons pas à Blida la fin du mois, déjà que nous avons pas attrapé les portes.

Aouah ! Embrouilloun et Gaspardette y commencent à rouspéter contre moi à cause que le sang y s'y éclate les yeux de tant de trimer vec les pieds.

Quand j'entends les insultes qui lancent dessus moi, je me retourne et j'y allonge une topza récommandée en pleine figure à Embrouilloun.

(A Suivre)

SUR LA PISTE

(Souvenirs de jeunesse)

J'avais attendu ce dimanche des courses avec une impatience fébrile ; j'étais déjà sur la piste bien avant l'heure fixée et je sentais courir en tout mon être un frisson de joie et d'orgueil, en songeant que cet essaim de jeunes et jolies femmes qui garnissaient les tribunes m'acclameraient le héros, le vainqueur de cette radieuse journée. J'étais si sûr de gagner.

Nous étions cinq concurrents, tous forts et bien dé-

couplés, lorsque vint s'adjoindre à nous une jeune fille de dix-huit à vingt ans à peine. Tous les regards s'étaient immédiatement fixés sur elle : je la contemplais avec un mélange de curiosité et de pitié. Quoi, cette audacieuse petite blonde pensait-elle vraiment à lutter avec nous ! des hommes ! Elle nous examinait à la dérobée, lorsqu'elle s'approcha de moi jugeant ma physionomie plus sympathique peut-être que celle de mes camarades, elle venait me demander un renseignement quelconque au sujet de la course. Nous liâmes conversation, j'étais très correct, sentant instinctivement qu'elle était une femme à laquelle tout respect est dû.

— Vous aimez beaucoup la bicyclette, Mademoiselle ?

— Je l'ai aimée passionnément autrefois, me dit-elle, maintenant... elle cut un geste vague et après une légère pause, reprit : je désirerais cependant gagner le prix : oh oui ! je serais si heureuse, non pour moi, mais pour d'autres. Elle adressa un sourire très doux à une personne âgée, vêtue de noir qui se tenait aux tribunes des deuxièmes.

Nous voilà tous lancés : nous devions faire dix fois le tour de la piste : pour mon compte, j'avais fait neuf tours et tenais la tête avec une bonne avance. Derrière moi, j'avais pu m'en rendre compte du coin de l'œil, à un détour, venait mon concurrent féminin. Je ne sais quelle défaillance me prit, mais au moment d'atteindre le but, mes jambes se ralentirent et je vis devant moi, au milieu des acclamations frénétiques de la foule, la jeune fille victorieuse. Ce fut un éclair. Nous étions battus et bien battus, mais je fus largement payé de ma défaite volontaire par le regard ému et reconnaissant que je reçus.

Les deux dames avaient disparues presque aussitôt : je m'informais auprès du Directeur du Velodrome, voulant connaître celle qui, après tout, me devait son succès. J'appris que Mme X... veuve d'un militaire et sa fille Renée vivaient à Alger d'une façon très précaire par suite de la mort du père et de la perte de la totalité de leur modeste fortune. Autrefois, ajouta le directeur, Mlle Renée faisait de la bicyclette pour son agrément, mais je crois fort que le mobile qui l'a poussée aujourd'hui à concourir, c'est...

A quelque temps de là, je passais dans une rue solitaire et peu fréquentée ; quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir à un deuxième étage d'une modeste maison, Mlle Renée ; en homme bien élevé, je ne la saluais pas, mais je ne pus m'empêcher de lui jeter un regard : elle me vit aussi et rougit bien fort : pour moi j'étais radieux de l'avoir retrouvée enfin...

Au mois de novembre, je quittais Alger pour satisfaire à la loi militaire ; j'étais versé dans l'artillerie à Oran. Au régiment, entraîné par ma vie de garçon, j'oubliais vite les courses et l'incident qui les avaient marquées : si parfois la pensée de Renée se présentait à ma mémoire, je la chassais ne voulant pas mêler le souvenir de la pure jeune fille avec celui de mes maîtresses d'un jour. Ma période finie, je rentrais dans ma famille à Alger ; quelques jours après, je passais comme par hasard devant le logement qu'occupait Renée. Brusquement, tous mes souvenirs se ravivèrent : je regardais sa fenêtre mais je fus déçu dans mon attente, les volets étaient hermétiquement clos. Je ne sais quelle poussée me conduisit à m'informar auprès de la concierge.

— Oh ! monsieur, me dit-elle, ces dames sont parties : Mlle Renée est institutrice à X... (elle me cita le nom d'un petit village de l'intérieur) ; c'est une chance, car vraiment je ne crois pas que ces pauvres dames en eussent lourd.

Je glissais une étreinte à la brave femme et je sortis très vite. Sur le trottoir, je ne pus m'empêcher de lever les yeux vers la fenêtre que j'avais vue un jour toute illuminée de jeunesse et de beauté, et ces volets clos me donnaient la sensation d'une barrière infranchissable, élevée désormais entre nos existences. Je hâtais le pas, le cœur serré sans savoir pourquoi. Bien des mois se sont écoulés depuis ; mais j'ai gardé de cet incident de ma jeunesse le plus délicat, le plus pur souvenir.

Rex.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et au Doubs. La goûter c'est l'adopter.

Dépôt général : chez M. Desseigne, transitaire, Boulevard de la République.

Nouvelles à la main

Picquiseau, fixé momentanément à la campagne, tombe en arrêt devant une affiche annonçant la mise en adjudication de terrains aliénés par la commune.

— Des terrains aliénés, murmure-t-il, je vois ça d'ici... Ça atteindra des prix fous !

— o —

Lui et Elle viennent de dîner en cabinet particulier. Lui se regarde dans la glace avec mélancolie et s'écrie :

— Dis qu'autrefois j'étais blond comme les blés !

Et Elle de répondre immédiatement :

— Dire qu'aujourd'hui, tu es gris... comme un Polonais !

— o —

Dans un café de dixième ordre, un consommateur, au moment de sortir, ne trouve plus son chapeau. Après l'avoir cherché inutilement, il appelle le garçon et le lui demande.

— Vous me dérangez pour ça ? fait ce dernier avec humeur, — cherchez-le votre chapeau, je ne l'ai pas mangé.

— Hé ! Hé ! qui sait ! fait le client, ça n'aurait rien d'in vraisemblable, il est en paille !

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

JUNOD

Par sa finesse et sa vieillesse ainsi que par ses propriétés fébrifuge et rafraichissante l'absinthe Junod est devenue la consommation des vrais gourmets.

Le plus agréable et le plus fin des Vermout est le Vermout

DOLIN

Le Vermout Dolin, de Chambéry servi très frais est le plus délicat, le plus tonique et le plus agréable rafraichissant de tous les apéritifs.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

J. Jeandet



Supplément du Nouvel Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antiquité, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la Porte les Juifs !



Pour ces pauvres anarchos !

NOS GRAVURES

Pour ces braves anarchos !
— Les marmitards Dupont, Boinot, sous la haute direction du professeur ambulant Cat, sont partis pour Paris ou Rennes.

Leur but : certainement jouer un mauvais tour à Max Régis ou tout au moins se joindre à Sébastien Faure, pour organiser le pétard dans la rue.

Le Coco-bel-Œil s'est empressé de frusquer ces messieurs et a poussé la complaisance jusqu'à leur porter la malle au bateau et leur remettre leurs passages gratuits.

Honel, le Président du Consistoire, porte les instruments de musique : nerfs de bœuf, matraques, cannes plombées, kif-kif un colis d'ombrelles ou de parapluies.

Il n'oublie pas le précieux talisman qui doit rendre la vue à nos lascars.

Bon voyage, Messieurs du pécarié !

Quelle dèche ! — Dans une salle de rédaction d'un journal ; table boiteuse, ciseaux, chaise dépaillée, un coffre-fort vide, fréquenté par les rats, toiles d'araignées partout ; ça a des relents de misère.

Laurens, dépenaillé, appelle un typo. — J'attends les épreuves, dépêchez-vous...

Le typo. — Moi, j'attends la galette : pas de sou, pas de travail.

Moussat. — T'as raison, mon vieux. Je contemple mon nombril depuis quelques jours et je constate que les affaires ne vont pas, je maigris trop ; je suis le vrai baromètre de la situation financière de la maison : il y a baisse.

Gérente, assis sur le coffre-fort. — Moi, je fonce plus ; la débâcle commence et si la caisse est vide, il me reste quand même une feuille d'échéances comme fiche de consolation.

Moussat. — Adieu mes goinfrieries !

Le typo. — Adieu le composteur !

Laurens à Gérente. — Vous êtes rien pigouf pour nous lâcher après nous avoir fait faire de la besogne aussi dégoûtante. Vieille canaille !

En chœur. — A bas Gérente ! Vive Régis ! Vive l'Antiquif !

L.A.

Coups de Fouet

L'honorable M. Sabatier, l'ami des fous à chaux, vient de faire une chute terrible du haut du boulevard de la République et s'est broyé les deux jambes.

Avec une endurance de Spartiate, le sympathique directeur des prisons a ramassé tranquillement ses tibias et s'en est allé se faire panser à la pharmacie de la Régence.

On espère qu'il sera complètement rétabli dans deux jours.

M. Finance, commissaire de police, vient de recevoir, de M. le Préfet, un témoignage officiel de satisfaction pour l'acte de courage qu'il a accompli, dimanche dernier, en sauvant la vie à une vieille morue qui était en danger de se noyer près de la Cartoucherie.

Nous joignons nos félicitations à celles de M. le Préfet.

Une riche compagnie anglaise, pour la fabrication des capotes en peau de chagrin, vient d'offrir à notre ami M. André, commissaire de police, la somme de mille livres sterling contre remise posthume de la peau de son visage.

Notre ami a refusé, alléguant qu'il l'avait déjà vendue, pour la même somme à un marchand d'écume de la rue de la Lyre.

E. B.

« A la Porte les Juifs ! »

LE "COCARDIER"

La scène se passe à Rennes, dans un des salons de la villa Godard, où sont réunis Hadamard père, Hadamard fils, le professeur Bach et un délégué de Zadoc Kahn... Il est midi... Tous attendent avec impatience l'arrivée de M^{re} Demange et Labori pour passer dans la salle à manger... Un coup de sonnette... Voici les deux avocats, le bras embarrassé sous une lourde serviette.

BACH. — Eh bien ! maîtres, comment notre cocardier a-t-il passé la nuit ?

HADAMARD PÈRE. — Au lieu de parler du cocardier, si nous nous mettions d'abord à table... nom d'un goym, j'ai l'estomac qui me descend aux talons.

BACH. — De grâce, mon cher, mon bon, mon divin monsieur Hadamard.

LE DÉLÉGUÉ DE ZADOC KAHN, interrompant sévèrement. — Je vous prie de ne pas empiéter sur le domaine de Picquart... lui seul est divin.

BACH, tombant à genoux. — Pardonnez-moi, mon cher, mon bon, mon abrahamesque délégué... ma langue a fourché... c'est bien excusable... Je suis Français depuis si peu de temps !

LE DÉLÉGUÉ DE ZADOC KAHN. — C'est un avantage que vous avez sur moi qui suis tout ce qu'il y a de plus Alleboche.

M^{re} DEMANGE. — Vous demandiez donc, monsieur Bach, des nouvelles du prisonnier...

HADAMARD PÈRE, à part. — Oh ! mon estomac ! mon estomac !

M^{re} DEMANGE. — Les nouvelles sont excellentes. Lorsque je me suis présenté...

M^{re} LABORI, sèchement. — Lorsque nous nous sommes présentés...

M^{re} DEMANGE. — Lorsque nous nous sommes présentés ce matin, à 9 h. 1/2, dans la cellule de mon client...

M^{re} LABORI, aigrement. — De notre client...

M^{re} DEMANGE. — Notre client dormait encore d'un profond sommeil...

BACH. — Pauvre martyr !

HADAMARD PÈRE, à part. — Heureux veinard ! Lorsqu'on dort on n'a pas faim... Oh ! mon estomac ! mon estomac ! S'il ne ressemblait pas à un goret, je crois que je serais capable d'avaler illico tout cru ce Bach...

BACH. — Que murmurez-vous entre vos judaïques lèvres, mon cher, mon bon, mon dé... pardon... mon du... mon de... mon dé... licieux monsieur Hadamard ?...

HADAMARD PÈRE. — Je dis comme vous : pauvre martyr (à part)... de la faim, que je suis !

M^{re} DEMANGE. — Je le secouai par la tête.

M^{re} LABORI. — Et moi par les pieds...

M^{re} DEMANGE. — Nous le secouâmes par les deux extrémités de son être... Il s'éveilla...

BACH. — Admirable !

M^{re} DEMANGE. — Il se leva...

BACH. — Sublime !

M^{re} LABORI. — Il passa ses culottes.

HADAMARD PÈRE, à part. — J'aimerais mieux passer à table...

BACH. — Héroïque !

LABORI ET DEMANGE, ensemble. — Et...

BACH, haletant. — Et ?

LABORI ET DEMANGE. — Et il nous dicta le menu de son déjeuner...

HADAMARD, à part. — Auquel il fait honneur en ce moment, tandis que je me brosse le ventre.

BACH. — Heureux beau-père, d'avoir un tel gendre !... Et après, monsieur l'avocat ?

LABORI. — Hein ?

BACH. — Après, messieurs les illustres avocats ?...

M^{re} DEMANGE. — Après...

M^{re} LABORI. — Ensuite.

M^{re} DEMANGE. — Il me pria...

M^{re} LABORI. — Il m'abjura...

M^{re} DEMANGE. — Il nous supplia d'adresser à qui de droit un mémoire contre...

BACH. — Ce brigand de Mercier ?

HADAMARD FILS. — Ce scélérat de Boisdelfre ?

LE DÉLÉGUÉ DE ZADOC KAHN. — Cette crapule de père du Lac...

M^{re} DEMANGE. — Ne vous emballez pas... Un mémoire contre le cantinier qui, la veille, lui avait servi une langouste qui n'était pas fraîche...

BACH. — Le monstre ! Il faut le faire dynamiter par la bande à Sébastien... Et enfin...

HADAMARD PÈRE, à part. — J'en crève, moi, de faim, et que Juda me coupe le piton si je ne me sens pas capable de dévorer une andouille en ce moment !

M^{re} DEMANGE. — Et enfin, mon cher Bach, il nous a remercié de notre visite.

M^{re} LABORI. — Vous oubliez de dire que j'ai rédigé vingt-quatre douzaines de conclusions contre le cantinier...

BACH, se précipitant aux pieds de M^{re} Labori. — Permettez-moi de dénouer les galons de vos souliers.

LABORI. — Je suis chaussé de bottines.

BACH. — Alors, de baisser le tirant de celles-ci.

LE DÉLÉGUÉ DE ZADOC KAHN. — Mort aux tyrans.

DEMANGE. — Et moi, je suis un zéro ?

BACH. — Non, mon cher, mon bon, mon di... da... mon dé... mosthène... Je vais vous carresser les côtes...

LE DÉLÉGUÉ DE ZADOC KAHN, à part. — Pourvu qu'elles ne soient pas de porc...

UN DOMESTIQUE. — Madame attend ces messieurs dans la salle à manger.

HADAMARD PÈRE, à part. — Ouf ! Je respire.

Destrelle.

En route pour Blida

(Suite)

A la faute de ça, j'y donne le coup du gouvernail en travers et où nous trabouquons par un côté juste au même moment où le tramaille à vapeur il arrive. D'un peu y nous esclaffe tous les trois, la machine avec. Aie qué flème ! Aie qué manche ! Aie qué bœuf !

Vite je me lève, je pose la machine droite, j'y choppe la casquette à Embrouilloun et le chapeau à Gasparette.

— A présent si vous travaillez pas bien jusqu'à Blida, la paillasse je vous crève.

Une heure nous avons disputé. A la fin, à la fin, y monte dessus la selle d'eusses et força par le pavé de les portes d'Isly.

— Combien des kilomètres y reste pour qu'on arrive à Blida ? y parle Gasparette avec la voix d'un qui va clasper.

— Personne y connaît. Seulement c'qui parait quand c'est la fête on se fait le chemin

pluss petit. Allez travaille bien que des femmes elles te regardent, s'pèce de c...

Tout d'un coup Embrouilloun et Gasparette y se f... à faire machine en arrière espres. Le corricolocipette y fait demi-tour et tchaf ! y tombe contre le trottoir.

— Qui c'est qu'il a fait ça ? j'y demande à les autres en sortant du feu de les yeux. Qu'on y lève la main s'il a le courage moi j'y lève la trimille d'sa sœur !

— Peut-être la machine elle a eu peur, y dit Gasparette.

Si y avait pas eu du monde autour de nous autres, je sais pas en combien des morceaux je me les casse ces m... là. Patience ! Aspéra que nous soyons sur la route de Blida.

Malheureusement une chatte elle s'avait dégraffée d'une petite roue, et y s'a fallu revenir à Alger à pattes...

— Comment, déjà de retour ? y parle M. Chose. Vous avez bien rigolé à Blida... ?

— Ho ! dessez-moi tranquille pour la mort de Dieu ! Jamais j'a vu une machine comme celle-là.

— Elle ne marche pas ?

— Disez qu'elle file plus qu'un chemin de fer. Seulement comme elle a l'habitude coucher dans la cave de chez vous, elle s'a pas voulu rester à Blida. A peine nous avons rentré dans la fête, elle s'a fait demi-tour et es-capà, ventre à terre jusqu'à la maison.

CINETTIS

Oilà, c'est moi !

Je m'en vais vous raconter une chose de nous autre, pour faire voir à ces malafacches que le c... il y tombe ! — si c'est la vérité que je m'ai mouru par là-bas les Turcs.

Ensoyez-vous par terre et qu'aucun y bouge, qu'aucun y parle, aussi non moi j'y fait sortir la fumée par les oreilles.

Qui c'est de vous autres, tant que vous êtes, qui connaît « Cinettie » !

Pas besoin qu'on se serche dedans les livres ; vous savez rien !

Rien vous connaissez ; moi jé parle !

Un enfant qui se met les dents y connaît ça que je dis, et vous que vous faisez le malin vec le paletot, le chapeau et tout, vous savez la peau, basta !

Apariez un paquet des cigarettes que jamais vous avez joué au bilboquet vec un bout de bâton et une pomme de terre ?

Alorss pourquoi vous avez venu au monde ?

Allez à ramasser le crottin des chevaux de bois, allez, et dessez que je m'allume une pointe !

Pour la mour de Dieu !... Ho !

Vous voulez je vous splique ça qu'on s'appelle « Cinettis » ?

Oilà comment c'est le jeu :

Quand rien y vous sort pour rigoler et que la fième elle vous rentre dedans la tête, vous vous empoignez le chapeau d'un, vous y lancez en l'air et vous parlez « Cinettis », pas plus.

Après, vingà des coups de pied dessus le chapeau, vite, hein !

L'autre il a pas le droit rien dire, si vous avez prévenu que c'est « Cinettis ».

Patience, qué !

Tant des astings qui vous fait plaisir vous y tapez, et si vous savez bien, vous me le descendez jusqu'en bas la Pêcherie.

Si des fois vous manquez, çuila à qui il est le chapeau y se le ramasse, y se l'essuie un peu, et oia c'est fini.

Un jour j'a voulu faire « Cinettis » à un homme qui se tenait un gibus touil, et ce fan

de garce est-ce qui m'a pas foutu un coup de soulier numéro un dedans la pastèque !

Vergà ! Si on me tient pas, j'y sors un baquet du sang par la bouche.

Tout ça à cause qu'on connaît pas « Cinettis » dans le monde bien habillé !

(A Suivre)

A MAX RÉGIS

Elle luit, votre Etoile, ô Max, jeune héros,

Entendez-vous, Régis, retentir les échos ?

Du cœur fidèle, rempli de gratitude,

Malgré votre sombre et triste solitude.

La Roche Tarpéenne vous mène au Capitole,

Pose sur votre front la brillante auréole

Des jeunes martyrs qu'inspire le devoir,

Et qu'enchaîne toujours un ignoble pouvoir.

Vous subissez une blessure douloureuse,

Mais notre affection pour vous est chaleureuse.

Courage ! Régis : tout honnête homme est pour vous ;

Vous êtes aimé : vous reviendrez parmi nous ;

Car l'univers se remplit de pure allégresse

En voyant en vous, le sauveur de notre détresse :

Jamais le peuple n'abandonne son enfant,

Surtout quand il voit en lui un fier combattant.

La foule par votre présence est ranimée,

Car elle comprend que par vous elle est aimée.

Puis, en ces jours innoubliables, solennels,

Nous nous unissons tous par des liens fraternels,

Pour nous conduire, oui, partout où vous irez,

Afin d'arriver au but que vous désirez.

Et, avec l'orgueil de vous voir à notre tête,

Où vous passerez, nous serons tous en fête ;

Joyeux, agitant nos fiers drapeaux,

Nous vous soutiendrons par nos chants si beaux.

Comme ange protecteur, vous avez la femme,

Repoussant avec dédain celui qui la blâme ;

Recevez Régis, ses chères bénédictions,

Elles vous soutiennent dans vos nobles actions !

Une jeune Algérienne.

Nouvelles à la main

Que ferons-nous de nos fils ? — A propos de cette question que se posent journellement les pères de famille, un journal anglais raconte cette amusante histoire :

« Un jour, un brave Londonnien, très perplexé au sujet de la carrière dans laquelle il allait diriger son rejeton, eut l'idée suivante : il plaça dans la chambre de son fils, sur sa table d'étude, une pièce en or, une Bible et une bouteille de whisky.

« — S'il prend la pièce d'or, se dit-il, j'en ferai un négociant ; s'il prend la Bible, j'en ferai un clergyman ; s'il prend la bouteille, il ne fera jamais rien de bon.

« — Et il se mit en observation.

« L'enfant entra et, sans une minute d'hésitation, mit la pièce d'or dans sa poche, déboucha la bouteille de whisky, en but deux verres, mit la Bible sous le bras et sortit en sifflant.

« — *God gracious* s'écria John Bull, cet enfant a tout pour faire un excellent député. Il prend tout. »

CHARADE. — Mon premier est ce que M. Rouher disait à l'empereur en lui présentant une députation d'Ajaccio.

Mon second est ce que dit une mère à son enfant pour l'endormir.

Mon tout est un dépuratif puissant.

— M. Rouher a dit à l'empereur : « Sire, oh ! des Corses ! »

La mère a dit à son enfant : « Dors, ange à mère. »

Le tout est donc : « Sirop d'écorces d'oranges amères. »

Le rapin Z... est fort mal avec son tailleur :

— Voyons, un paletot de plus sur une note, qu'est-ce que cela vous fait ?

— Du neuf ? Non... c'est impossible, vous me devez trop. Mais si vous avez des réparations à faire...

Et Z..., tirant vivement un bouton de sa poche ;

— Tenez, veuillez me recoudre un veston à ceci.

Biscornet, un gros bouquet à la main, se dirige vers le cimetière Montmartre.

Depuis douze ans, dit-il à un ami, je n'ai manqué qu'une fois à l'anniversaire de la mort de ma femme, de porter des fleurs sur sa tombe... Et encore avais-je une excuse : on m'avait donné deux places pour une matinée du Théâtre Cluny !

Zède est très monté contre sa belle-mère et se répand en récriminations.

— Je t'assure, mon ami, lui dit Mme Zède, que tu connais mal maman... Il y a deux femmes en elle...

— Sacrébleu ! se récrie Zède... C'est déjà bien assez d'une !

On parle d'un incorrigible tapeur, sans cesse à la poursuite d'une pièce de cent sous, voire de quarante.

— Ma parole ! disait une de ses victimes, il finira par se faire conduire au poste pour tapage... diurne !

Un de nos amis désire vendre, pour cause de départ, Chambre à coucher, meubles de salon, originaux et autres, piano, table de salle à manger vieux chêne, bureaux, glaces, tableaux, etc.

Bonne occasion urgente. — Adresse au journal et chez Mme Vve Andrémy, articles de voyage, 9, rue Colbert.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour l'absinthe que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts destructeurs provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hyssop, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et au Doubs. La goûter c'est l'adopter.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE

J
U
N
O
D

Par sa finesse et sa
vieillesse ainsi que par
ses propriétés fébrifuge
et rafraichissantes l'absinthe Junod est devenue
la consommation des
vrais gourmets.

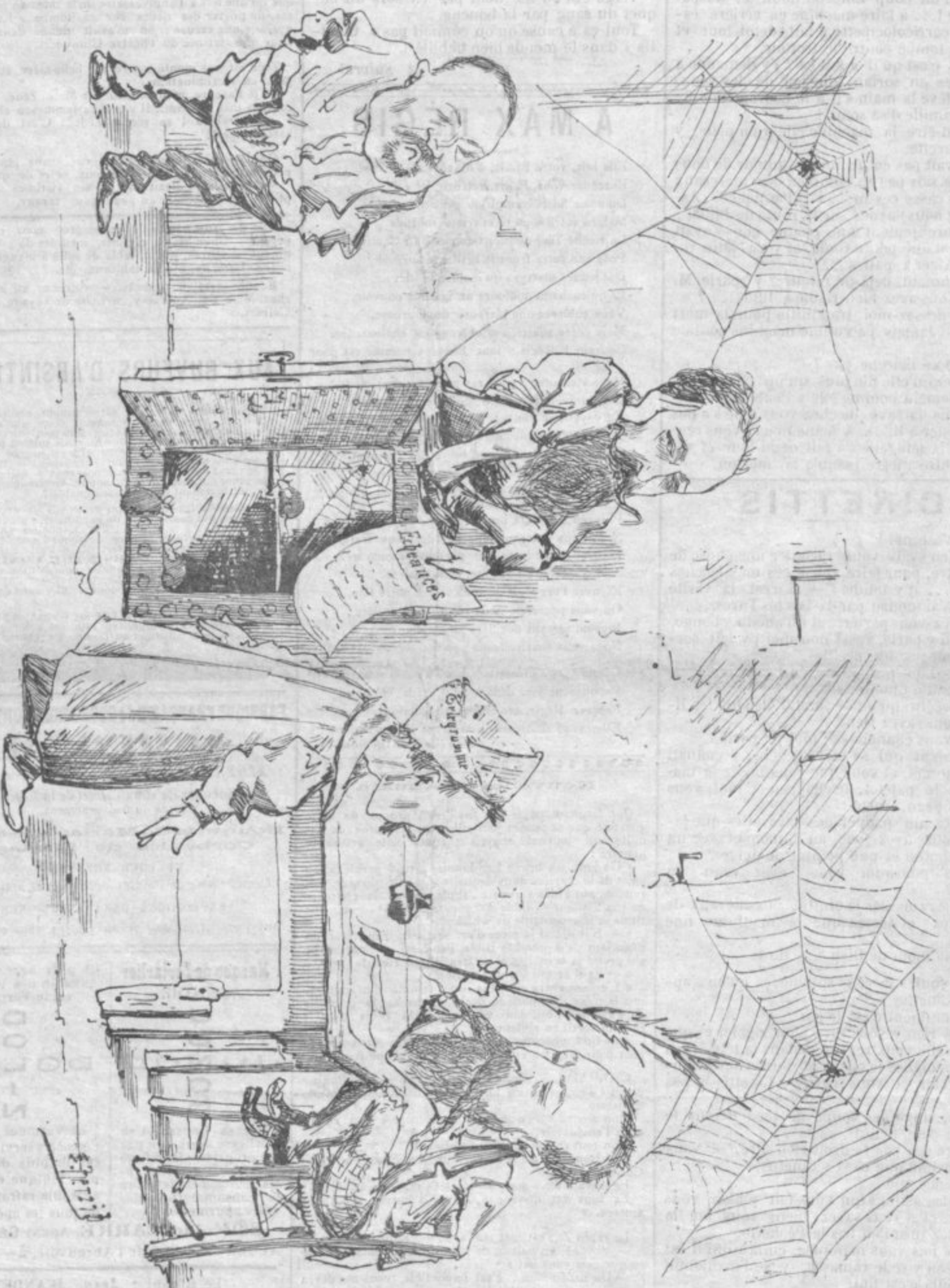
Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

J. JeanDET

QUELLE DÉCHÈE



SUPPLÉMENT DE "L'ANTI-JUIF"



CAMPAGNE DE KHROUMIRIE.

Entrée triomphale de Lutaud et Cie dans la ville de Kairouan.

NOTRE GRAVURE

CAMPAGNE DE KHROUMIRIE. Entrée triomphale de Lutaud et C^{ie} à Kairouan. — Madama bono ; madama, bono... boum-boum... Madama, bono...

You... you... youyouyou....

C'est aux accents de cette musique enragée que sa Lutaudesque Excellence Coco I^{er} fait son entrée dans la bonne ville de Kairouan avec une délicieuse Houris, très galbaudeuse.

Juché sur la bosse d'un chameau de haute envergure, — comble de l'assimilation — il tient amoureusement les trésors de Fatma.

Elle est diantrement belle : elle a des yeux, des yeux !

De palanquin ? A quoi bon ! Simple ombrelle à poignée de petit lapin, suffit à tous les deux : plus on est près l'un de l'autre, plus on s'aime. Heureux Lutaud !

Suivi de derbouka, tam-tam et flûtistes, avec accompagnement de la fantasia abracadabrante de la cavalerie mozabite, il est vraiment beau, ce chameau, non... Coco !

Ajoutez à cela toute la vermine grouillante des ghettos qui joint ses cris harmonieux de *ya baba ! Tia Sadek !* au tintamare des musiciens et vous aurez l'escorte de Coco en mission, à la recherche du complot orléaniste et dont le fil conducteur est sûrement dans l'aumônière accrochée à l'ombrelle de la belle houris ou... ailleurs peut-être.

Précédé de l'étendard de Mahomet, il s'approche des portes de la ville de Kairouan où se tiennent déjà tous les gouns avec leurs cheiks, leurs caïds...

Madama bono, madama bono... you you... youyouyou...

Quelles gueules font les fonctionnaires français venus pour recevoir son excellence Lutaud I^{er}.

En le voyant dans ce drôle d'équipage, ils sont stupéfaits, ahuris.

Comment ! c'est ça Coco !

Le commissaire de police n'en revient pas ; il est écoeuré (et vous savez cependant s'il en faut à un sergot, pour l'épater).

Le plus à plaindre est encore ce malheureux officier français : il est tellement indigné qu'il en oublie tous les principes de la plus élémentaire galanterie : tendre la main pour déposer à terre la belle houris !

On s'en souviendra longtemps dans Kairouan, de cette phénomale exhibition.

Il a dû fuir, ce vadrouilleur de Coco, laissant là bas son cœur attaché par le fil du complot orléaniste.

Houris ! En v'là de tes coups !

Madama bono...

L'A.

DÉLÉGUÉS

Pièce en 1 acte en vers.

Personnages : ROUANET. UN DOMESTIQUE. MARDOCHÉE, délégué. ABRAHAM, CHLOUMOU, personnages muets. — A Paris, chez Rouanet.

Scène I

Rouanet seul, puis un domestique.

(Rouanet est assis à son bureau, un manuscrit devant lui : il corrige, rature, fait des renvois, puis il se lève et frappant de la main sur le papier qu'il tient.)

Cela va bien, très bien ; en trois points, je divise Le discours que demain, il faut que j'improviser.

Relevant la tête.

Non, non ! mon dernier mot n'est pas encore dit... Le peuple d'Israël est un peuple maudit, Je le sais ; que l'on met partout sur la selette, Mais que m'importe ? Il a de la bonne galette Et généreusement, il m'en donne une part. Aussi je le défends, je deviens son rempart Et vous me paierez cher, (montrant le voing) lâches antisémites,

Les coups qu'à mon endroit, (il tâte son postérieur et sourit amèrement.)

On frappe, la porte s'ouvre, un domestique paraît.

ROUANET

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE

Trois étrangers qui demandent à voir Monsieur le député.

ROUANET

Bien, mais je veux savoir Leurs noms, leur âge, leur état, leur profession, Posé des questions... et d'abord quelles têtes ?

LE DOMESTIQUE

Oh ! des gueules, le mot, pour eux, n'est pas trop fort.

ROUANET

Triple sot ! de parler ainsi vous avez tort, Ce sont, vous l'ignorez, des ministres, peut-être ? Allez et dites-leur de se faire connaître.

Le domestique sort.

ROUANET

Jamais je n'ai trouvé plus stupide farbin, Je m'en ferai donner un par le grand rabbin.

LE DOMESTIQUE, rentrant, un papier à la main
Pas de cartes... Comme ils ne savent pas écrire J'ai pris leurs noms moi-même.

Il regarde le papier et s'esclaffe.

ROUANET, sévère

Eh ! qu'avez-vous à rire ?

Ce papier !...

Le domestique le lui donne.

ROUANET, lisant

Mardochée, Abraham et Schloumou !... (avec enthousiasme)

Des juifs, de nobles juifs !

au domestique :

Mais vous êtes donc fou ! De faire poser des gens de cette sorte ! Ouvrez, sans plus tarder, à deux battants la porte.

Le domestique ouvre, les youpins font leur entrée et saluent profondément, ils sont habillés de vêtements sordides et coiffés de bonnets noirs. Le domestique sort.

Scène II

Rouanet, les trois juifs.

MARDOCHÉE

Monsieur le député, salut à l'avocat Des enfants d'Israël, au penseur délicat Qui trouva des accents émus pour nous défendre.

ROUANET

Merci, mes chers amis, vous savez me comprendre Mais, moins de compliments et causons à présent : Vous devez m'apporter quelque riche présent... D'abord, d'où venez-vous ?

MARDOCHÉE

De bien loin, d'Algérie

Et d'une grande ville, entre toutes, chérie De Constantine !

ROUANET, faisant un bond

Ah ! diable, un fâcheux souvenir

Il porte la main à sa joue

Que je veux oublier, mais sans y parvenir...

MARDOCHÉE

Nous sommes délégués par notre consistoire Pour vous dire ceci : votre œuvre est méritoire Et sur vous s'étendra la bénédiction De Jéhovah...

ROUANET

Merci pour la prédilection,

Mais... un petit cadeau serai bien préférable,

MARDOCHÉE

Le cadeau, le voici... il sort de sa poche un bouquin absolument dégoûtant.

C'est un livre admirable,

D'un prix exorbitant, car il vaut mille fois Son poids d'or. Ce vieux livre appartient autrefois Au rabbin Manassès, captif à Babylone. Il fut, voilà mille ans, trouvé sous un pylône C'est le Talmud !

ROUANET, il s'incline profondément, puis il prend du bout des doigts le livre et l'ouvre avec précaution.

Pour sur le bouquin n'est pas neuf

Il regarde la première et à mi-coix

Il vient de Leipzig, mil-sept-cent-trente-neuf...

Il fait la grimace.

MARDOCHÉE, sortant un nouvel objet de forme

bizarre du fond de sa houppelande

Voici, plus précieux encor, si c'est possible,

Un instrument en or.

ROUANET radieux

Ce présent m'est sensible.

MARDOCHÉE

Cet objet, qu'ont décrit nos plus anciens auteurs Fut surnommé par eux : le roi des sérateurs. Il vient de Salomon !

ROUANET, sceptique

Glissons sur l'origine,

Mince détail, il le prend et le gratte avec l'ongle Il est bien en or, l'imagine ?

MARDOCHÉE

Titre premier !

ROUANET

Eh bien, je vous fais un marché,

Je suis un homme droit, n'ayant jamais cherché Qu'à faire honnêtement de petits bénéfices : Pour vous, je me résigne aux plus grands sacrifices, Je ne suis qu'un profane, indigne de garder D'aussi sacrés objets, qu'on ne peut regarder Qu'avec respect et crainte et puisqu'on me les donne Amis, je vous les vends...

MARDOCHÉE

Que le ciel vous pardonne

Un tel blasphème !... Enfin, combien demandez-vous ?

ROUANET

Nous ne voudrions pas marchander entre nous... En me les présentant d'une façon aimable, Vous l'avez dit : le prix en est inestimable. Je parle sans détours, comme moi, soyez francs. J'y perds, je vous les laisse à... quatre-vingt-cinq francs !

Les trois juifs partent d'un immense éclat de rire, en se tordant, et se tenant les côtes.

MARDOCHÉE, redevenant sérieux et prenant le livre Oh ! monsieur, regardez donc ce bouquin sordide Vous avez vraiment cru ?... Vous êtes trop candide ! Il vient de Babylone, autant que vous et moi,

Il prend le sérateur,

Quant à cet instrument, souvenir du grand roi, Franchement, je l'avoue, et sans peur qu'on me raille, Un jour, je l'ai trouvé dans un tas de ferraille Au « Caravansérail ». Par Chloumou que voici, Il fut doré, il montre un défaut.

très mal, donc écoutez ceci :

Je vous offre, du tout, dix sous et c'est énorme. Vous pouvez, c'est certain, discuter pour la forme, Mais inutilement, car c'est mon dernier prix.

ROUANET

Donnez-moi donc dix sous /à part/ c'est toujours ça (de pris.)

Mardochee compte dix sous, Rouanet les empoche.
ROUANET, à part.

Pour mon tabac d'un jour... à Mardochee

Ah ! vous êtes sévère !
Par dessus le marché, vous paieriez bien un verre ?

MARDOCHÉE, durement, tout en reprenant les objets
Macache ! les trois juifs sortent.

ROUANET, seul

Ce youpin est bien indélicat
Je vais, sans plus tarder, me plaindre au syndicat.

Il mit un revolver dans sa poche, se coiffe d'un
air décidé et sort.

RIDEAU.

Paterne.

Du Républicain de Constantine

POUR LA GRÈCE

Depis je sais pas combien, tous les jours
nais y vous sortent un sac des histoires des-
sur le pays qu'on l'appelle la Turquie, à
cause que la Grèce elle veut s'embrouiller
un autre pays qu'on appelle la Crète, et per-
sonne y comprend rien.

Oilà ça que c'est.

Touss ceuss-là qui z'ont mangé le nougat
qu'on tire avec les dents dans les boîtes en
fer, et la caca de cheval qu'on se vend dans
la rue Randon (aie que goût !) y connaissent
qu'est-ce que c'est les Turcs.

Les Turcs c'est la même chose des Arabes,
seulement qui fument des pipes pareilles les
choses en lastique que les pharmaciens y
vendant à ceuss-là qui se boivent l'eau par
en bas.

Pas besoin qu'on s'a gagné le prix d'hon-
neur à chez les Frères pour connaître que les
Arabes y touchent pas le cochon à cause
que Mohammed, que c'est le Jésus-Grist
d'eusses, y veu pas. Bon !

Alorss les Turcs, que tout le temps on se
les a mis à côté la Grèce (Khallouf) y com-
mencent à rouspéter et chercher dispute à
les autres pourquoi c'est pêché.

Pour ça, basta, la guerre il a venu.

Moi que j'aime pluss mieux les Grecs qui
z'ont chaud à la tête, le courage et tout, je
me pense que si on laisserait qui tapent, une
tannée numéro un y z'y f... à les Turcs, que
pas un y sort de dedans la mer.

Mais les autres pays, c'qui parait qui veut
pas.

Ho ! laissez ! quand même la barouffe elle
viendra ! Arrégardez si c'est pas la vérité.
Partout y s'amène des hommes qui se de-
mandent marcher à côté les Grecs, et per-
sonne y l'empêche. C'est vrai ou non ?

Qu'on fait ça qu'on voudra, moi je pars !
Et tous ceuss-là qui z'ont des c... au c... la
même chose y font.

Embrouilloun, Gaspardette, Tape à l'œil.
Qu'il a la Calotte jaune, Loulou, Nini,
Le Courro, Ugène le louette et pis encore des
autres, nous avons acheté la chimise rouge,
patalon blanc des soldats et la gorra des ma-
telots.

Cauchy y reste ici, pourquoi le pòvre y
peut pas marcher bien, mais quand même y
s'a sorti la chimise garibalde pour qu'on croit
qui vient.

Une fois bien habillés, nous avons été tous
ensemble à la Mairie pour qu'on nous splique
où c'est qu'on donne le fusil et quand c'est
qu'on prend le bateau.

D'un peu, l'homme qui garde la porte par
en bas, y nous empêche rentrer. Mais moi je
me l'enganche par le paletot et j'y dis à les
autres :

— Allez ! montez, n'ayez pas peur ! Et après,
je passe derrière.

Aucun de ces fant d... il a voulu parler.
Alors nous avons marché à le bureau de
bienfaisance oùque Gaspardette y se connaît
un mecieu. Mais le mecieu il était pas.

— Où nous allons, où ? Parlez vous autres
que vous savez comment on fait, spèce de
naz !

Embrouilloun y demande qu' on va au
Mont-de-Piété pour voir si des fois ça serait
pas là.

Gaspardette y dit qu'on s'en aille à voir
l'Amiral, premier, pour qui donne la permis-
sion ; après à chez le général pour qui donne
le fusil ; après à chez le Gouverneur pour qui
donne quelque chose à boulotter jusqu'à la
Grèce ; après vingà à la Compagnie Traslan-
tique pour qu'on fait le papier battel pour le
bateau...

Nous faisons comme y dit lui, et pour que
tous il y vient l'habitude marché bien, je
commence les arranger dessus la route pareil
les soldats. Moi je commande :

— Dimi tour En avant ! Guide à gauche !
Un deux ! Un, deux !

Si Ugène y s'avait pas laissé le clairon à la
maison, comme des mouches le monde y
vient.

Cauchy y restait en arrière et chaque mo-
ment y se f... à crier qu'on marche pas vite.
A la fin, à la fin, on se l'a perdu.

Partout oùque nous avons été, on n'a pas
voulu que nous rentrons. Oilà comme c'est
le monde riche !

Ho ! pas besoin qu'on fait des embarras !
Qui se garde le fusil et la permission du ba-
teau, si ça li fait plaisir ! A la nage nous
allons dans la Grèce, et si là-bas y z'ont pas
des couteaux, des pistolets ou des matraques
pour nous autres, à coup de tête basta, nous
nous escarmintons à les Turcs !

Laissez que l'eau y soye venue chaude, pas
pluss !...

(A Suivre)

ECHOS

Matinée de famille au Vélodrome. — Guignol qui
s'était installé pour huit jours seulement au Vélodrome
y est depuis un mois et poursuit imperturbablement le
cours de ses succès.

Ce soir à 3 heures et demie toute la troupe du po-
pulaire " gone " lyonnais jouera la grande pièce mili-
taire la prise d'Alger en 1830.

Trois représentations de ce magnifique drame n'ont
fait qu'en accroître le succès.

Petits et grands, allez donc cet après-midi au Vélodrome
et hâtez-vous de prendre votre place, car il y
aura sûrement salle comble.

ENIGME

ON nous adresse la pièce de vers suivante.
Nous réservons une surprise à titre de ré-
compense à toutes les personnes qui devine-
ront les noms des personnages mis en scène :

ELLE

Elle a quarante-huit ans et pas de poitrine,
Sa robe est bien close et monte au menton,
Rien n'en a gonflé la chaste lustrine,
Elle est faite ainsi qu'on rêve un bâton.
Ses épaules maigres ont des courbes folles,
Qui feraient l'orgueil des angles brisés,
Ses longues dents en fureur dans leurs alvéoles
Semblent dire : Arrière ! au cours des baisers.

LUI

Vous savez, cet oiseau qui chante sur les eaux,
Dans les beaux lacs d'azur, au milieu des roseaux,
Et qui dans Rome, un soir, de sa voix si crieurde

Signala les Gaulois et réveilla la garde,

Vos portraits sont dépeints en de bien mauvais vers :
[mais vous en répondez,
Car c'est vous, chère Madame, et vous, cher Monsieur,
[qui me les inspirez !

Des yeux d'un gris trouble, des cils courts et rares
Ombrent tristement un front bas et plat,
Qu'oppriment encore, de frisons bizarres
Des petits cheveux châtains, sans éclat :
Heureux celui qui fit tomber la ceinture
De cette bien angélique créature ! ! !

Elle a voulu pourtant se changer en vraie femme,
Je me doute au moyen de quel talisman,
Car pour perpétuer cet être sans âme.
Bientôt un mioche piaillera : Maman !

Mais qui donc a rempli ce devoir austère ?
Ne cherchons pas loin... Dieu dans sa bonté
A créé pour elle, et cela sans mystère,
Un bel et grand Arabe tout de rouge habillé.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un
vêtement, vous portez sûrement votre choix sur
l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par
l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la
bonne qualité de la marchandise ; pourquoy n'en
feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez
et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des
absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais
ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des
absinthes qui contiennent de la badiane, produit des
plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait
entrede la réglisse, pour en masquer les goûts de-
fectueux provenant de l'infériorité des produits em-
ployés, buvez donc L'ABSINTHE CONILH :
les plantes qui entrent dans sa composition sont :
la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope,
l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'al-
cool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement toni-
que, apéritive et digestive elle est colorée aux
refrains de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est
l'adopter.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

l' Marque de Portarlier
ABSINTHE

J
U
N
O
D
D
O
L
I
N

Par sa finesse et sa
vieillesse ainsi que par
ses propriétés fébrifuge
et rafraichissantes l'ab-
sinthe Junod est devenue
la consommation des
vrais gourmets.

Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER

Le Gérant ; JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

Le plus agréable et le
plus fin des Vermout
est le Vermout

D
O
L
I
N
D
O
L
I
N

Le Vermout Dolin, de
Chambéry servit très frais
est le plus délicat, le
plus tonique et le plus
agréable rafraichissant
de tous les apéritifs.

Handwritten signature



Supplément illustré du Nouvel Antijui

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

À la Porte les Juifs !



COMBAT DE COQS

NOS GRAVURES

Combat de coqs. — Deux coqs à poigne avaient été envoyés en Algérie pour combattre l'antisémitisme : Lutaud et Laferrière.

Ils furent longtemps d'accord pour traquer les antijuifs et les incarcérer à Barberousse.

Mais rien n'est durable en ce bas monde, et les amitiés fondées même sur les complicités les plus criminelles, n'ont que la durée d'un feu de paille, lorsqu'une femme intervient entre deux copains.

C'est ce qui se passe actuellement pour l'Algérie.

Les deux sycophantes Coco-Vadrouille et Laferrière-Niemoswka, se sont pris aux cheveux pour avoir les faveurs d'une belle poule : l'Algérie.

Curaçao I^{er} devait se retirer complètement de l'Algérie, bafoué et ridiculisé.

Il apprend que son pseudo complice Lutaud — celui qui vadrouille et qui ambitionne les faveurs de la Marianne judasante — casse du sucre sur son dos (pas vert...)

Il accourt, débarque clandestinement comme un homme en rupture de ban, et, avec acharnement, bec et ongles marchant, il lutte contre son adversaire.

Et pendant ce temps, l'Algérie, en bonne maman-poule, regarde du coin de l'œil, avec dédain, les deux lutteurs qui combattent pour ses charmes et *in-petto*, se dit :

Mangez vous comme larrons en foire. Je rigole de votre acharnement mutuel, car je ne me livrerai, quelque soit le résultat, qu'à des patriotes, à des Français : **Aux Antijuifs !**

Petits gallinacés, boulottez-vous.

Vous êtes trop c... bêtes et trop ridicules.

Revue de la Presse à tout faire. — *Le Cri Social.* Ça y est, je suis mort !

La Vérité. — Ah, sales juifs !

La Parole Française. — Cochon de Laferrière, tu me laisse crever comme un chien.

Le Radical. — Que nous sommes lâches ! Si Grégoire était encore avec nous, il nous botterais comme des juifs !

Le Français. — A peine éclos, j'ai dû mourir.

Le Combat. — J'ai beau eu crier, menacer avec de la dynamite, ça n'a pas réussi ! Ah, l'Antijuif !

La Lanterne. — Ma lanterne est morte... je n'y vois plus rien... **Morto !**

En chœur. — Vieux filou, canaille, cambrioleur, nous te rendrons ça avec intérêt : A bas Laferrière ! Ton petit veau de lait, la Liberté fait ses premiers pas.

Et déjà ce canard réclame de la monnaie : quand, quand !

La Vigie. — Jamais, jamais !...

Le Télégramme. — J'en crève, j'en crève... Oh, l'indigestion de la pièce cachire !

En chœur. — Nous barbotons en eau trouble ! A bas Laferrière... A bas les juifs ! Vive l'Antijuif ! Et allons nous pendre !

Requiescat in pace !

L'A.

VIVE LA CLASSE !

C'est ce soir, à 8 h. 1/2, que nos joyeux et futurs défenseurs de la Patrie donneront leur bal au square Brésson, sous la présidence d'honneur de M. Drumont, député d'Alger, et de Max Régis, et sous le haut patronage de M. Voinot, Maire d'Alger avec le Conseil Municipal.

A 10 h. 1/2 M. Voinot et les membres du Conseil, feront leur entrée aux accents de la *Marseillaise*.

Embrassement et salves d'artillerie.

M. Bolufer, l'entrepreneur bien connu de tous les antijuifs, a promis de faire du square, une petite merveille.

En raison de la chaleur accablante qui ne cesse de régner, la commission d'organisation du bal a décidé de ne pas donner de matinée. Personne n'y perdra pour attendre.

Nul doute que nos charmantes Algéroises et amateurs de la danse, viendront en foule à cette fête.

Le prix d'entrée est fixé ainsi : Le cavalier 1 fr. la dame 0 fr. 50.

Il ne sera délivré de contremarques, qu'à partir de 1 heure du matin.

Une buvette de premier choix sera tenue par un sincère antijuif.

Vive la classe 1898 !

MAX A ALGER

Nous recevons à l'instant de notre vaillant Directeur la dépêche suivante :

Nous débarquerons à Alger Dimanche 17 Septembre pour aller immédiatement sur la tombe de Grégoire.

De nombreux journalistes parisiens nous accompagneront.

J'espère que la population algéroise toute entière aura à cœur d'apporter, au vaillant martyr de la cause antijuive, le témoignage affectueux de son souvenir et de son inaltérable dévouement.

Il est nécessaire que le calme le plus complet soit observé pendant l'exécution de cette cérémonie.

Nous apportons avec nous de nombreuses couronnes offertes par différents groupes parisiens.

Amitiés à tous.

Max Régis.

LA NEUVIÈME CROISADE

Dans un des salons du château de Rambouillet, M. et Mme Loubet, accoudés à la balustrade d'une fenêtre, aperçoivent dans le lointain un nuage de poussière soulevée par l'arrivée de nombreux véhicules.

MME LOUBET. — Enfin, voici que tu te dérides, mon Mimile, ils te tiennent donc au cœur, ces gens-là qui nous arrivent à une heure aussi tardive ?

M. LOUBET. — Pas le moins du monde, ma chère femme, mais j'ai hâte d'avoir des nouvelles du siège.

MME LOUBET. — Mais le siège de quoi ?

M. LOUBET. — Mais du fort Chabrol, que diable ! on dirait vraiment que tu reviens de Pontoise. Tu ne sais donc pas que si nous sommes vainqueurs, mon nom sera inscrit dans l'histoire à côté de ceux de Godfrey de Bouillon, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur de Lion... mais, il me semble que tu ris, ma femme !

MME LOUBET. — Pas du tout, Mimile, mais je dois t'avouer que « Cœur de Lion » m'a frappée, et dame ! en te regardant... Voyons ! regarde-moi bien en face !

M. LOUBET. — Trêve de plaisanteries, voici Waldeck.

WALDECK. — Salut ! bonsoir ! Ils tiennent toujours, les monstres ! ma police est sur les dents, et nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour, d'autant plus que le Ciel conspire avec eux, il leur a envoyé de l'eau.

LÉPINE, arrivant comme une trombe. — [De l'eau ! de l'eau ! Eh bien ! moi, je vous le déclare, c'est par l'eau que nous les ferons capituler, et au besoin nous les submergerons.

PUYBARAUD. — Nous les affamerons, nous les asphyxions, nous les incendions.

GALLIFRET. — Nous les fusillerons.

MME LOUBET. — Combien sont-ils donc, dans cette forteresse, 50.000, 100.000, peut-être ?

M. LOUBET. — Pardon, Messieurs, ma femme n'est pas au courant des affaires, elle ignore qu'ils ne sont que 40, et que sur ce nombre, il y a déjà pas mal de malades.

MME LOUBET. — S'il en est ainsi, je ne vous fais pas mes compliments. Si jamais, mon cher Emile, ton nom figure dans l'histoire, comme tu le disais tout à l'heure, dans cette neuvième croisade, tu seras appelé « Cœur de lièvre », et quant à vous, Messieurs, vous êtes des lâches ! là-dessus, je vais me coucher.

Alarie.

LE DÉPUTÉ MUSULMAN

Alors c'est la vérité qu'un homme y sa habillé pareil un bicot pour venir député à Paris ?

Voir moi comme c'est les choses ! Ici, si jamais un akchiche y se rentrait dedans la Préfecture ou dedans la Mairie, à coups de soulier au c... on le fait décamper dehors.

Là-bas, rien que qu'à la cause qu'il a le burnous et la calotte rouge, comme ceuss-là qui chantent à la *Lire*, tous on li sort le chapeau et on le régarre la même chose que si ça serait le bon Dieu.

C'est rigolo ou non ? Allez, parlez !

Qu'est-ce qui connaît de le truc des Arabes, ce député de misère ? Ousqu'y s'a appris travailleur marabout, où ? Qui prouve ici.

Apariez que jamais de sa p... de vie y s'a enfourné un kouskous véritable, un coup de rhot ou pizi ? Moi si jamais y s'amène Alger, j'y apprend comment on se suce un zlabia par la queue.

Combien il a des poux dedans la gandoura et comment y se les apprivoise pour qu'aucun y f... le camp ?

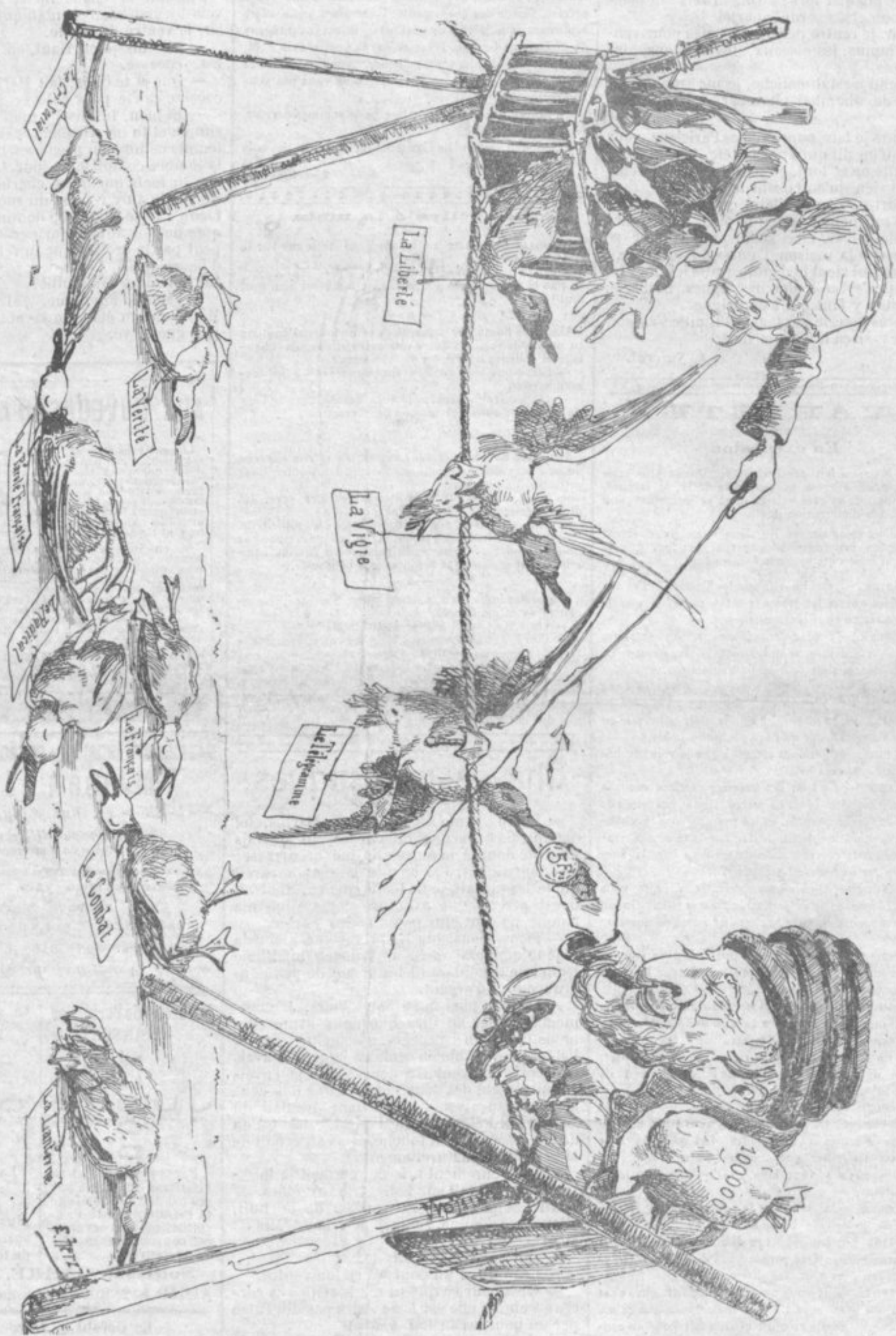
Pas tant des histoires. Qui répond, basta !

Et après, devant tous, moi j'y demande qui me splique ça que ça veut dire : Terkhaf ! A la bentek neskha !

Si besoin, pas plus, s'habiller en arabe pour qu'on vient grand mecieu et tout, moi je me sors le costume de Kebaili ou de m'zabite et je marche à Paris oùsque je me fais marchand de la rue ou moutchou.

Premier, je m'achète deux ou trois couffins des olives vertes, une corbeille des œufs, et

узелок



Revue de la Presse à tout faire

638

PREFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL2^{me} Année N° 41

5 CENTIMES

Dimanche 17 Septembre 1899



Supplément

du Nouvel

Antisémite

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antiquité, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la Porte les Juifs !



AVANT LE VERDICT

L'ARRIVÉE DE MAX RÉGIS

Une dépêche de l'Agence Havas, évidemment inspirée par le gouvernement, a fait répandre le bruit que Max avait ajourné son voyage.

Or, cette manœuvre est déjouée. Voici, en effet, la dépêche que nous a adressée Max Régis, hier soir.

Marseille 11 h.

Antjuif, Alger

Arriverai demain Alger avec nombreux amis. Courage chers amis ! A bas les juifs !

Max Régis.

RETOUR DE MAX RÉGIS

Max Régis débarquera aujourd'hui à Alger accompagné d'amis qui diront, à leur retour, aux Parisiens, l'énergie et la sincérité de nos convictions.

Les voyages de Max Régis en France ont toujours eu d'heureuses conséquences pour l'Algérie. Celui qu'il vient d'accomplir nous attirera de nouvelles sympathies.

L'arrivée de notre Directeur coïncide avec l'anniversaire de la mort de Fernand Grégoire qui fut le précurseur du mouvement antijuif à Alger. La population toute entière, après avoir reçu Max, le suivra sur la tombe de ce martyr de notre Cause. Là, elle s'associera, dans le plus grand calme, au pieux hommage qui sera rendu à un héros dont la mémoire évoque tant d'émouvants souvenirs.

Ce n'est point sans émotion que l'ANTI-JUIF rappelle cette page de l'histoire algérienne. C'est à l'initiative de ce journal, en effet, que l'on doit la célébration de cet anniversaire ; c'est sur les côtes de Mustapha qu'il y a trois ans, Max Régis lança pour la première fois les vibrantes paroles qui devaient enthousiasmer la population toute entière et la mener aux premières victoires. C'est sur la tombe de cet enfant du peuple mort pour l'idée, qu'a pris naissance l'admirable mouvement qui a enflammé tous les cœurs et terrorisé la maudite race sous le joug de laquelle l'Algérie agonisait.

Aujourd'hui nous serons tous là pour affirmer notre foi et puiser de nouvelles forces en vue des derniers combats que les exactions des juifs et du gouvernement qui les protège nous forcent à livrer.

Haut les cœurs ! En avant pour la France et pour l'Algérie opprimées par la juiverie !

D'ignobles suppôts d'Israël ont dit ou écrit, qu'à cette occasion l'autorité ne manquerait pas de sévir.

Il n'en sera rien, car le bon droit et la justice sont pour nous. A bas les juifs !

L'Antijuif.

NOS GRAVURES

Avant le verdict. — Forts de la puissance de leurs millions et comptant sur la lâcheté et la veulerie de nos gouvernants, les juifs ne doutaient pas que leur Dreyfusserait acquitté.

Aussi ont-ils préparé tout ce qu'il faut pour manifester bruyamment leur joie : pétards, ballons, lampions, feux d'artifices, rien ne manque à la collection !

Il n'est pas jusqu'au drapeau allemand que le petit youtron s'apprête à arborer aux fenêtres du ghetto !

Dans le fond, l'illustre martyr exhibe son profil aquilin d'où se dégage un parfum d'innocence qui ferait rêver Cornély.

Après le verdict. — Mais voilà que tout à coup passe un camelot criant l'affreuse nouvelle :

Dreyfus est condamné !... Ah ! Adonai, qu'il maïhor !... Barchichat en perd son turban ; Rachel s'évanouit ; le bedid Chonas verse des torrents de larmes, et la vieille Barchichat s'arrache la tignasse de désespoir.

Ce qui horripile le plus cette honorable famille israélite, ce n'est pas précisément la condamnation du traître ; ce sont les frais inutiles qu'ont occasionnés les ballons, lampions etc...

A quoi pourra bien servir maintenant tout cet attirail ?

Si au moins on pouvait s'en servir pour le 14 juillet...

Mais les juifs n'illuminent pas ce jour-là ; et puis d'ici là... il en aura passé de l'eau sans le pont...

L'A.

A LA CASBAH

Un soir, histoire de passer le temps, nous avons monté, tous ensemble, moi, Embrouilloun, Gasparette, Quilâ qu'il a la Calotte jaune, et Bacora, par en haut la Casbah pour faire marronner les femmes !

Aïe ! qué bacchanal !

Ça c'est une invention à Quilâ qu'il a la Calotte jaune qui se tient le manche pourquoi il a pas l'âge pour qu'on laisse qui prend le café vec les mauresques.

Vous parlez, vous autres ! Jamais vous avez rigolé comme ce coup-là

Primo, Gasparette y commence par embrouiller deux bâtons grands que les nègres on se blanchit les maisons avec. D'un y lève le balai et y s'enganche fort au bout un petit

cerceau que Bacora y s'avait enlevé à une bordelaise, Bon.

Embrouilloun lui, y se tient l'autre bâton et y trempe le balai d'en haut dedans de la gargaria toute fraîche que tout plein y en a dans les coins.

Moi je fais la mère, pourquoi je me connais toutes les magatailles d'Alger et, marche la route !

Moment après, sans qu'aucun y fait du bruit, doucement, doucement, nous rentrons dedans une rue qu'on voit pas le ciel et qu'un cordonnier si y veut travailler au milieu, y se casse tout de suite la pointe de les coudes chaque côté.

Entention ! J'y fais un œil à Gasparette pour qui se met le bâton du cerceau juste de rond autour une petite fenêtre par en haut le mur, et moi je commence de faire psst ! ya didou ? vec la voix d'un qu'il a le goût.

Tout de suite y sort une tête de mauresque que si jamais elle s'embrasse un papier blanc elle se tire le portrait, et Gasparette y sarge vite le cerceau et y me la choppe par le cou, la même chose une souris. Tout d'un coup la femme elle se f... à gueuler je sais pas quoi en arabe. Alors pour qu'elle fait pas du potin pour des dattes, Embrouilloun il y barbouille bien comme y faut la figure vec le balai eugalisé de la saloperie

Coup de sifflet, on se lâche tout et escapa ventre à terre.

Six, nous avons travaillées comme ça vec le truc que je parle.

Mais d'un peu y nous arrive une barouffe qu'on nous f... tous au bloc.

Dedans la rue Marmol, Gasparette y pose le cerceau dessus une fenêtre. Embrouilloun y tenait le balai prêt vec de la saleté toute neuve qui s'avait ramassée à côté une épicerie moutchou. Je lance un coup ou deux de « psst » et zac ! on s'empoigne la tête d'un agent de poulce qui faisait le kif dedans la chambre vec une Ouled Nail vieille.

Maladetta ! si vous arriez entendu qu'il a quand y s'a senti le balai

Comme de juste, nous nous avons ensauvé grande vitesse ; mais l'homme y s'avait f... à gueuler par le respirail :

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les !

Juste y passe la patrouille des zouaves. Amane

Quand je vois ça, je commande dimi-tour et nous se cavalons par eu bas vec les soldats au c...

Pendant qu'on décanillait, j'y souffle à les camarades que chacun y s'enfile une rue tout seul pour que les zouaves on sait plus quel côté courir, et dix minutes après tout le monde y s'a perdu

Ça fait rien, vous savez, si au lieu de jouer à les dominos ou à les cartes dans le café, les mecieux y se montent deux bâtons comme je dis moi, les cheveux d'eusses jamais y tombent !

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

LA PERMISSION

Le corps penché en avant, suant, soufflant, seul au milieu de l'immense cour du quartier, Polochon, le bleu, ramasse des pierres, que méthodiquement, il entasse dans sa brouette et c'est à peine si, du col relevé de son bourgeron émerge un cou rouge inondé de sueur et une petite face cramoisie, hérissée de poils roux.

Il fait si chaud que les boules blanches de ses yeux, sous la poussée de l'effort intérieur, semblent sur le point de rouler à terre comme deux boutons mal cousus.

Depuis un mois, il vit ainsi sans autre pensée et si,

tout d'abord, il s'est révolté à l'idée de cette corvée indéfinie, petit à petit il s'y est fait.

C'est entendu, il est chargé de ramasser les plus grosses pierres de la cour, il y en aura toujours, évidemment, de « plus grosses » que les autres, l'adjudant Chall l'a fort bien compris, il n'y a qu'à s'incliner.

Et puis, qu'importe qu'une corvée soit éternelle, puisque l'éternité militaire ne dépassera jamais trois ans pour Polochon, le bleu !

Ah ! la classe ! vivement la classe ! plus que 843 demain matin ; oui, mon pays.

De temps à autre, il jette un regard indifférent sur le désert aride qui l'entoure et se remet au travail.

Dans la cour, tout est blanc de soleil : personne.

Mais voici qu'un soldat de garde se détache du poste, traverse au pas gymn et vient vers Polochon : que lui veut-on encore ?

L'homme tient à la main un petit papier bleu.

— C'est bien toi Polochon ? Polochon Zephyrin ? fait-il en appuyant sur ce prénom brusquement révé-
lément ; tiens, c'est une dépêche pour toi, d'ta connaissance.

Il dit et s'en va.

Polochon reste là tout interloqué, le papier bleu entre les mains. C'est le premier télégramme qu'il reçoit de sa vie et, voyez comme les choses arrivent, sans prévenir, au moment où il ramasse des pierres, sans qu'il ait le temps de se faire à cette idée étrange : recevoir un télégramme.

Polochon lit et relit l'adresse, il admire son nom imprimé, il ne l'a jamais vu ainsi, il s'effraye des recommandations et déchire prudemment en suivant religieusement le pointillé.

Des chiffres d'abord, il n'y comprend plus rien, mais au-dessous une phrase nette.

Tante Léocadie décédée — viens demain.

HONORAT POLOCHON.

Polochon s'assied sur sa brouette et la tête entre les mains il réfléchit : Tante Léocadie qui est morte. Il n'y a personne là, inutile de pleurer comme on fait en pareil cas.

Polochon se souvient à peine de tante Léocadie, une vieille vieille qui vivait retirée dans les écartés du village.

Décidément cela le laisse froid. Mais brusquement le jour se fait dans son cerveau :

— Un deuil !... l'enterrement demain !... Une permission ! Ma pauvre tante Léocadie !

Polochon pleure, il fait si chaud ! Il s'assied, se relève, repart, retombe sur sa brouette, enfin, comme une flèche, il traverse la cour et monte au bureau du chef.

Son élan se ralentit en arrivant, il n'est plus très sûr de son fait. La pancarte collée sur la porte ornée de dessins multicolores l'intimide : « DURET, sergent-major ». Et brusquement, pour se couper la retraite, il frappe. Une voix endormie : — Entrez ! Le chef est couché sur son lit, l'heureux homme ! Il écarte le mouchoir étalé sur sa figure et découvre une face congestionnée, luisante de sueur.

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a encore ?

Polochon prend son courage à deux pattes.

— Chef, voilà, je viens ici vous demander pour vous dire rapport à un télégramme que je reçois de tante Léocadie, qui est ma tante par mon père Honorat, mais ma parente qui elle est morte, et dame qu'y faut l'enterrement demain, c'est fait qu'on me demande au pays. C'est pas que ça soye loin, mais encore faut-y aller et revenir.

Eh bien quoi, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse à votre tante, c'est pas moi qui vais y aller n'est-ce pas ? Allez, allez, établissez-moi une permission.

Polochon est là, les bras ballants. Cela va trop bien, ce n'est pas normal. Il regarde au mur, les pancartes savamment alignées, les affiches colorées de rebut, hommages des dispenses de la compagnie, il attend l'explosion. Elle ne tarde pas. Brusquement le chef se réveille tout à fait et saute de son lit.

— Mais, bon Dieu, j'y pense ! c'est vous Polochon ! C'est vous l'homme-pierre ; mais, mon ami, vous ne pouvez pas lâcher votre corvée, impossible de vous donner une permission, vous n'êtes pas comme les autres.

Polochon tristement, original malgré lui, reste là. Oui, c'est vrai, il n'est pas comme les autres. Cependant, pour un deuil de famille, il espérait une exception.

Le chef le regarde, voyant sa mine défaits, il hésite et, comme au fond ce n'est pas un mauvais garçon :

— Polochon, dit-il, ça m'ennuie de vous refuser une permission pour un deuil ; seulement, vous comprenez, cette corvée...

Impossible de vous donner vingt-quatre heures ni la nuit, c'est signé du colonel ; mais voyons, pouvez-vous être rentré à deux heures du matin sans faire de blagues, on ne sait jamais avec un type comme vous ?

Polochon se perd en vaines protestations de fidélité, tandis que le chef repasse en sa tête des petites combinaisons connues de lui seul, de tacites arrangements avec le capitaine, enfin, il ajoute confidentiellement !

— Eh bien voilà, vous partirez demain matin après la soupe... l'après-midi je vous ferai remplacer... et puis dame, pour le soir... Enfin, vous vous arrangez comme vous voudrez pour votre enterrement... je vais vous donner une permission de théâtre... aussi, que voulez-vous, mon garçon, vous n'êtes pas non plus comme les autres.

W. de Pawlowski.

ECHOS

Au Velodrome. — Aujourd'hui à trois heures, Guignol et sa troupe joueront l'incomparable féerie : *Les Poires d'argent* dont quatre représentations n'ont pas épuisé le succès.

Rappelons que la vaste salle du ring, fraîche à souhait est à l'abri du soleil et du vent et que le prix d'entrée est des plus modiques.

Bal offert aux dames. — Ce soir, au Velodrome à 9 heures, grand bal offert aux dames : une dame accompagnée d'un cavalier ne paiera pas : deux femmes paieront pour une seule.

En outre, il leur sera offert gratuitement un billet de tombola qui se compose de trois jolis lots.

Le tirage de la tombola se fera à midi.

M. ZADOK KAHN, grand rabbin, et ses collègues de Francfort, Berlin et autres lieux ; M. Gaston THOMSON, député des youtres et des phosphatiers de Bône ; M. ROUANET, député, grand tripoteur devant Jéhovah ; les Consistoires israélites de Constantine, Ain-Beida et autres lieux ; les comités des journaux *l'Indépendant* et *la Paix* ; MM. Jérôme et Dominique BERTAGNA, conseillers généraux phosphatiers ; et le Syndicat de trahison, ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Alfred DREYFUS

Agent de l'Etranger

Officier traître à la Patrie Française

référé et recondamné par la justice française, en la ville de Rennes, le 9 septembre 1899, à l'âge de 35 ans, muni des sacrements et des subsides du ghetto.

Et vous prie de vouloir bien assister à la fermeture de la Caisse du Syndicat qui aura lieu simultanément, demain mardi 12 du courant, dans toutes les banques d'Israël.

Pour le Synpicat

ADOUNAI

Des prières seront dites à la synagogue de Constantine pour implorer Jéhovah, afin d'adoucir le sort de cette noble victime du XIX^e siècle.

AVIS

Docteurs ou Accoucheuses

Pour cause de fatigue et pour se retirer, on céderait de suite appartement et cabinet de consultations occupés depuis dix-huit ans par accoucheuse.

S'adresser rue Michelet, 46 ou 49.

Nouvelles à la main

Entendu sur le boulevard de Strasbourg, au Havre : — Pourriez-vous m'indiquer un restaurant à vingt-trois sous ?

— Certainement, tenez, en face.

— Merci. Et maintenant, voudriez-vous me dire où je pourrais trouver les vingt-trois sous ?

— O —

Un vieil usurier en était hier à l'article de la mort. Le prêtre lui tend un Christ à baiser.

Et le moribond, qui se souvient de sa profession : s'exclame :

— Ah ! monsieur, je ne peux pas prêter grand'chose sur cet objet-là !

Recette charivarique pour avoir une bonne tasse de café :

Un chasseur entre dans une auberge.

— Mon ami, dit-il, à l'aubergiste, je trouve qu'il n'y a rien de plus rafraîchissant qu'une infusion de chicorée... En avez-vous ici ?

— Certainement.

— Montrez !

L'aubergiste apporte un petit paquet.

— Vous n'avez que ça ?

— J'en ai encore un... Le voici... Mais s'il vous en faut d'autre, il ne m'en reste plus.

— Bien, dit le chasseur... Maintenant, faites-moi une tasse café... je vous rendrai vos paquets après.

— O —

Dans la loge.

Le monsieur du 1^{er} passe devant la concierge.

— Eh bien ! madame Gibon, êtes-vous contente de votre petit dernier ? A-t-il fait cette année, des progrès à l'école ?...

— Je vous crois, monsieur !... Depuis que ma vue baisse... c'est lui qui me déchiffre toutes les lettres de la maison !

— O —

Un affreux gredin, ancien machiniste de théâtre, est accusé d'avoir jeté sa femme du haut du pont des Arts.

— Votre profession ? demande le président.

— Metteur en scène !

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber d'absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la rapine, pour n'y masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colormée aux herbages de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est l'adopter.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

**Bouquets de Mariages, Gerbes
Corbeilles de Mariages**

ET POUR THEATRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPEDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

**1^{re} Marque de Portarlier
ABSINTHE**

J
U
N
O
D

Par sa finesse et sa
vieillesse ainsi que par
ses propriétés fébrifuge
et rafraîchissante l'ab-
sinthe Junod est devenue
la consommation des
vrais gourmets.

**Le plus agréable et le
plus fin des Vermout
est le Vermout**

D
O
L
I
N

Le Vermout Dolin, de
Chambéry servit très frais
est le plus délicat, le
plus tonique et le plus
agréable rafraîchissant
de tous les apéritifs.

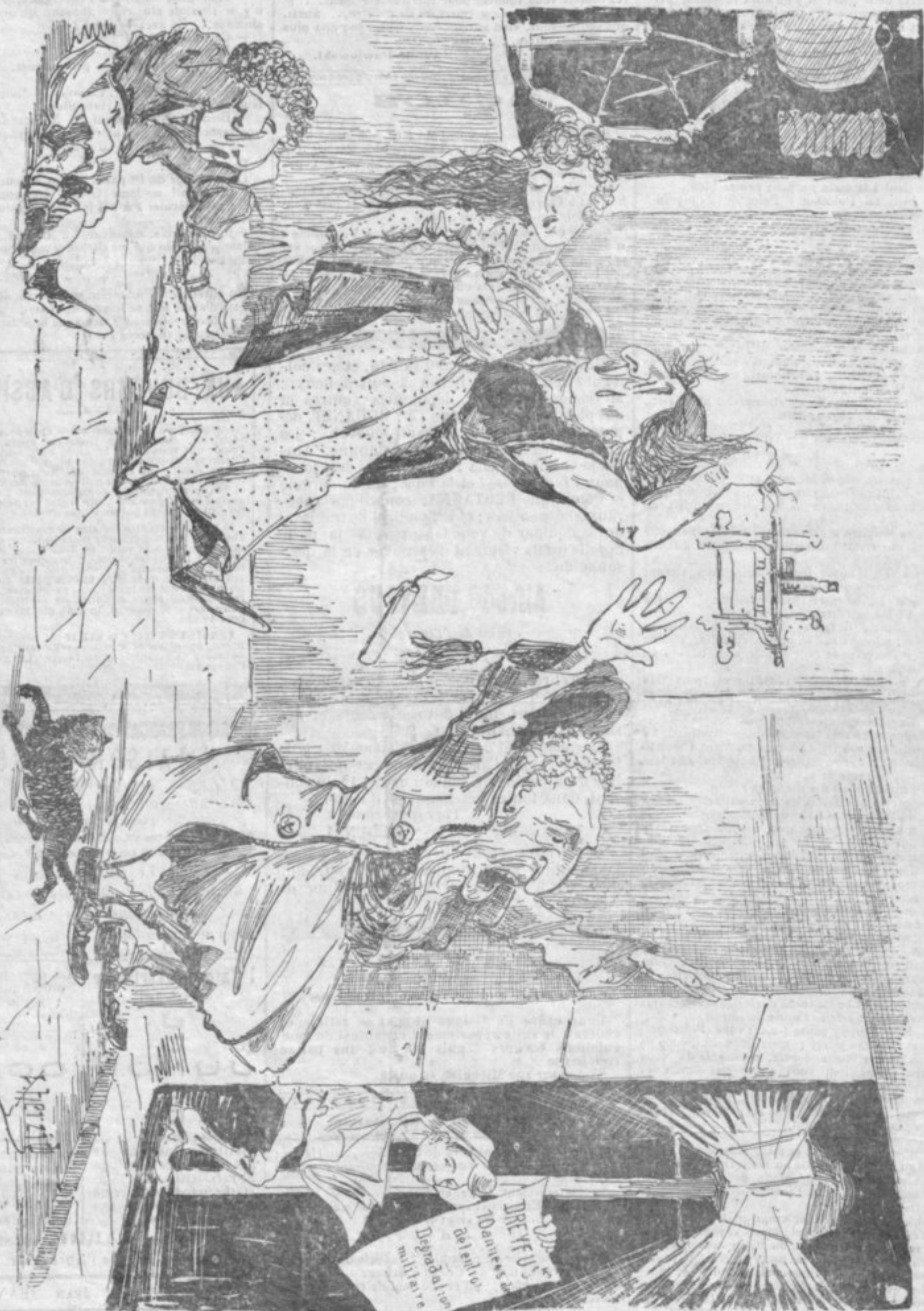
**Solférino CARRÉ, AGENT GÉNÉRAL
ALGER — 2, Rue de l'Abreuvoir, 2 — ALGER**

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

J. Jeandet

APRÈS LE VERDICT



Alfred

SUPPLÉMENT DE "L'ANTIJUIF"



LA PRISE DE LA BASTILLE ANTIJUIVE

NOTRE GRAVURE

La prise de la Bastille anti-juive. — Nous venons de publier une gravure qui représente la prise de la Bastille anti-juive. Tous nos lecteurs savent que la Bastille est un lieu de détention pour les juifs. Nous espérons que cette gravure leur fera connaître la vérité sur la situation des juifs en France.

On voit dans la gravure un homme à cheval, armé d'une épée et d'un pistolet, qui se bat avec un juif. Le juif est armé d'un couteau et d'un bâton. Le chevalier est blessé à la tête et tombe à terre. Le juif, voyant que son adversaire est blessé, se précipite sur lui et le tue. Cette gravure est une œuvre d'art qui a été gravée par un artiste célèbre.

La prise de la Bastille anti-juive est un événement important de l'histoire de France. Elle a été célébrée par tous les Français. Nous espérons que cette gravure leur fera connaître la vérité sur la situation des juifs en France.

On voit dans la gravure un homme à cheval, armé d'une épée et d'un pistolet, qui se bat avec un juif. Le juif est armé d'un couteau et d'un bâton. Le chevalier est blessé à la tête et tombe à terre. Le juif, voyant que son adversaire est blessé, se précipite sur lui et le tue. Cette gravure est une œuvre d'art qui a été gravée par un artiste célèbre.

La prise de la Bastille anti-juive est un événement important de l'histoire de France. Elle a été célébrée par tous les Français. Nous espérons que cette gravure leur fera connaître la vérité sur la situation des juifs en France.

On voit dans la gravure un homme à cheval, armé d'une épée et d'un pistolet, qui se bat avec un juif. Le juif est armé d'un couteau et d'un bâton. Le chevalier est blessé à la tête et tombe à terre. Le juif, voyant que son adversaire est blessé, se précipite sur lui et le tue. Cette gravure est une œuvre d'art qui a été gravée par un artiste célèbre.

NOTRE GRAVURE

La Prise de la Bastille anti-juive. — Nous avons tenu à fixer dans tous les esprits, et pour la postérité, le tableau de ce fameux épisode de la guerre juive. Tous nos lecteurs voudront posséder le magnifique dessin dans lequel notre ami Hertzog a crayonné, avec sa maîtrise habituelle, la scène et les personnages principaux d'un fait d'armes aussi mémorable.

Sur les visages des chefs de l'armée assiégeante s'épanouissent des rayonnements de gloire, des griseries d'alcool ou les traces de coliques incompréhensibles. Chacun selon son tempérament.

On sait d'ailleurs que l'attaque décisive a été menée au pied-levé, et qu'elle a réussi au-delà de toutes espérances. Voilà pourquoi sa vice-majesté Curaçao I^{er} sera nommé ambassadeur au pays de Berne, et Lutaud grand quart-d'œil honoraire spécialement chargé de la surveillance des mœurs les jours de sortie. Quant à Finances, il va beaucoup mieux, affirme-t-on de bonne source, et s'estime fort satisfait de se retrouver dans les culottes propres que lui a rapportées la blanchisseuse de la Villa Bon-Accueil.

L'A.

ACTUALITÉ

Souvenir de la campagne de Don Cul-y-Racaou

La scène se passe dans une salle du Château Olivera, résidence du Gouverneur de la ville d'Albaceta.

Personnages : DON CUL-Y-RACAOU, gouverneur. — DON PEDRO-Y-MORVO, son mignon et secrétaire.

DON CUL-Y-RACAOU, en petite tenue de général, examine avec attention sur une carte de la ville, la position de la « citadelle » ou le révolutionnaire DON MAXIMO s'était retiré avec ses partisans. La citadelle et toutes les artères y aboutissant sont piquées d'épingles à tête noire, rouge, bleue, jaune etc. figurant les troupes d'investissement. S'adressant à Pedro-y-Morvo. — Mon plan d'attaque était savamment combiné et le succès certain. En 1^{re} ligne, mes aguazils ostensibles et inostensibles, puis les gendarmes à pied et à cheval ; en 2^{de} ligne, les Turcomans appuyés par la cavalerie, et tous disposés de telle façon qu'un lièvre n'aurait pu franchir le cercle d'investissement et cependant...

PEDRO-Y-MORVO, gouailleux. — L'aiglon et les faucons se sont tirés de l'aile.

DON CUL-Y-RACAOU. — C'est un fait certain, mais c'est qu'alors ils ont été prévenus.

PEDRO-Y-MORVO, toujours gouailleux. — Parbleu ! on a même fait plus, on a favorisé son départ.

DON CUL-Y-RACAOU, rouge de colère. — Je voudrais bien connaître le misérable qui...

PEDRO-Y-MORVO. — Moi !

DON CUL-Y-RACAOU, effrayant et livide. — Toi ?... Toi, que j'ai tiré de la misère et de l'ombre ; toi, que j'ai élevé jusqu'à moi ; toi, qui partage mon pouvoir, mes honneurs, qui puises à mains pleines dans ma bourse ; toi, enfin que je chéris comme un fils, tu as... oh ! (il s'écroule sur un siège comme une loque).

PEDRO-Y-MORVO, sans se presser, débouche une bouteille de curaçao des Iles, en remplit un grand verre et le présente à don Cul-y-Racaou qui l'absorbe à petits coups, avec des gloussements de satisfaction. — Oui ! moi, et en agissant ainsi, je vous ai sauvé.

DON CUL-Y-RACAOU. — Tu m'as perdu, malheureux ! Jamais, entends-tu, jamais le 1^{er} ministre VACCA-ROUSSA ne me pardonnera cet insuccès, et tu m'as enlevé ma seule joie : celle d'avoir Don Maximo sous la main et de le torturer à plaisir pour me venger de toutes les injures qu'il me sert journellement.

PEDRO-Y-MORVO. — La haine ou la faveur de Vacca-Roussa nous importent fort peu. Quant à votre vengeance, vous la savourerez plus tard ; ce qu'il fallait, c'était conserver votre place, et sans votre échec, vous étiez destitué.

DON CUL-Y-RACAOU. — ?... ?...

PEDRO-Y-MORVO. — Ecoutez et répondez. Où était votre préfet DON CYCLOPO quand vous avez ordonné le siège de la Citadelle ?

DON CUL-Y-RACAOU. — Dans la capitale, intriguant et me desservant auprès de Vacca-Roussa et de PANAMINO I^{er}, aussi mon échec a dû le combler de joie.

PEDRO-Y-MORVO, d'un air méprisant. Décidément, vous n'êtes pas diplomate. Votre insuccès ou échec a, au contraire, déjoué les projets du Ministre et de Don Cyclopo et c'est ce que les deux larrons ne vous pardonneront pas. Supposez Don Maximo pris, emprisonné ; ses lieutenants, et ils l'ont juré, soulevaient la population pour arracher leur idole de la prison. Vous mobilisez les troupes, le sang coulait et votre nom était voué à l'exécration générale. Les Nationalistes, les Antisémites, les Modérés même tonaient contre vos atrocités, criaient à un nouveau Fourmies, et Vacca-Roussa pour leur donner satisfaction s'empressait de vous destituer et vous remplaçait par Don Cyclopo et vous étiez complètement fini, vidé et moi... sans place.

DON CUL-Y-RACAOU, qui a suivi avec attention, l'induction de son secrétaire. — Oui, oui ! c'est bien cela ! Les deux birbanos m'avaient tendu un piège, mais Maximo est en liberté, c'est...

PEDRO-Y-MORVO. — Maximo en liberté, c'est notre bouclier, et c'est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête de Don Cyclopo, qui pour l'instant fera patte de velours. Ah ! celui-là, c'est bien votre véritable ennemi.

DON CUL-Y-RACAOU. — Mais comment nous en débarrasser ?

PEDRO-Y-MORVO. — Offrez-lui un festin et un bon plat... de champignons.

DON CUL-Y-RACAOU. — Dans mes bras, mon fils, tu es mon maître. (Ils s'embrassent).

Le Rideau tombe. Pour copie conforme.

E. Stoc.

LA Polka des Youpins

Air très connu

I

V'là qu' dans les rues d' Paris
On n' trouve plus qu' des youdis.
A chaque pas sur votre chemin
Vous n' voyez qu' des youpins.
C'est une race de vermine,
Ils ont de tristes mines,
On d'rait les expulser
Ou bien les assommer.

II

Ils sont marchands d' assiettes
Ou bien de bicyclettes,
Ils sont très r'connaissables
A leurs gueules détestables.
Mais c' qu'embête les youpins
C'est que Jules Guérin
Leur a promis des pains
S'ils faisaient les malins.

III

Ils sont tous établis
Dans le centre de Paris
Et dans leur société
Ils sont très bien r'nommés.
Dreyfus vendait des puces,
Schnider vend des cuillères,
Mais comme bric-à-brac
C'est Reinach qui tient le sac.

IV

D'après leurs renseignements
Dreyfus est innocent,
Ma's ils sont incapables
D' découvrir le coupable.
On peut l' dire sans vergogne
Ils ont triste besogne,
Quand leur race périra
Alors chacun chantera.

V

C'est vraiment une sale clique
Qu' ces mangeurs de mastic,
Ils sont fourbes et menteurs,
Orateurs, beaux parleurs,
Ils sont très braves aussi,
Rien que l' jour, pas la nuit.
Mais au premier coup d' feu
Ils s' sauvent à qu' mieux mieux.

VI

Tous ceux qui les soutiennent
Sont des amis d' Bazaine,
Quoiqu'habitant Paris,
Ce sont des sans-patrie ;
Faut chasser l'espèce
A coups d' pieds dans les fesses.
Mort à tous les youdis !
C'est le cri de Paris.

REFRAIN

Tra la la la la
La la la la la
Chassez ces crétiens
Oh ! les sales youpins.

Félix Sordin.

Demander dans tous les cafés la nouvelle Absinthé CONILH.

Coups de Fouet

Nous lisons dans l'officiel : M. Lutaud, officier de la Légion d'honneur, Préfet d'Alger, est nommé préfet de la Corse.

Interviewé par un de nos rédacteurs, M. Lutaud a répondu qu'il venait de télégraphier à Paris pour refuser carrément ce poste. On ignore les motifs de cette détermination subite et imprévue !

Il a été perdu dans un restaurant de la place de Chartres un flacon précieux de sel attique.

Le rapporter, contre bonne récompense à M. Moussat du Télégramme, qui l'aurait égaré dans un plat de couscous.

L'honorable sénateur d'Alger, M. Géroente, vient de faire, auprès du Ministre de l'Agriculture, une démarche des plus intéressantes au sujet de la colonisation algérienne.

Dans un rapport très documenté sur l'influence pernicieuse de la tomate, M. Géroente aurait demandé l'interdiction de ce genre de culture pour tout le département d'Alger.

On croit, dans les milieux bien informés, que M. Géroente ne vise, dans cette démarche, que l'assouvissement d'une vieille rancune qu'il aurait contre l'innocent légume.

A la dernière heure, on nous informe que M. Thomson a fait la même demande pour le département de Constantine et que M. Etienne s'apprête à en faire autant pour le département d'Oran.

Plus de tomates !

E. B.

ECHOS

Aujourd'hui, dimanche, au Chalet du Cycle, aura lieu une grande fête gymnique, musicale et vélocipédique. Plusieurs sociétés prendront part à ce grand festival artistique.

Vu la modicité du prix d'entrée (50 centimes), nous engageons nos amis à aller au Chalet du Cycle, passer une agréable matinée.

Matinée au Velodrome. — A 3 heures, grande matinee de famille. Guignol et ses compagnons joueront un *Voyage dans les Mers de glace*.

Il est inutile de dire que la foule partira enchantée du Velodrome.

Le Bal du soir. — Comme tous les dimanches, il y aura le soir, un grand bal sur le ring brillamment illuminé.

Les amateurs de danse sont de plus en plus empressés à venir dans le grand établissement sportif du Champ-de-Manceuvres.

UN NEZ UTILE

Poussah, reporter émérite
Va braver les flots d'amphitrite :
Il a, dit-on, fait le pari,
De voir l'rou d'ball de Labori.

TUYAU

Son nez à pomper la Mélasse
De suite en trouvera la place.

E. Spar.

Jeannette, ce matin, la mine déconfite,
Me déclara, confuse et l'âme très contrite,
Qu'elle avait laissé choir, dans certain cabinet,
Oh bien, sans le vouloir ! un charmant bracelet
Ce fâcheux accident me rendit fort perplexe :
Retirer le bijou... c'était chose complexe.
J'avisai Tralalon de mon grand embarras,
Le priant de trouver un remède à ce cas
— Un Pernod, me dit-il, et je vous débarrasse.
— Deux, quatre, dis-je ? — Eh bien, voyez
Pompe à Mélasse.

E. Pinget.

AVIS

Docteurs ou Accoucheuses

Pour cause de fatigue et pour se retirer, on céderait de suite appartement et cabinet de consultations occupés depuis dix huit ans par accoucheuse

S'adresser rue Michelet, 46 ou 49.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

FIN DE JOURNÉE

Polochon, le bleu, redescend l'escalier en courant. Il ne se sent plus de joie : demain il aura sa permission, il partira pendant que les autres seront encore à manœuvrer et ce jour de congé pris sur le temps d'exercice lui semble quelque chose d'énorme, de monstrueux.

Dans la cour, tout est encore désert et silencieux. Seule, sa brouette reste en détresse ; impuissante à compléter d'elle-même sa provision de pierres. Au loin, la cantine avec ses stores verts figurerait assez bien une oasis, mais les oasis sentent-elles autant le graillon ? Ce serait à éclaircir : pour cela, il faudrait aller en Afrique, biribi, pensons-y toujours, n'en parlons jamais.

Contre les murs, des hommes noirs se faufilent, debout, à genoux, couchés, civils ou militaires ? Il est difficile de le dire, car ce ne sont que des silhouettes, peintes là pour habituer les recrues à viser l'ennemi sans trembler.

Sont-ce des Allemands ? Ils n'ont pas l'air bien méchants. En tous cas, ce serait une occasion exceptionnelle pour l'homme qui a perdu son ombre de venir en chercher une ici.

Tiens ! contre les bâtiments blancs, des croix byzantines cerclées d'auréoles ; mais non, ce sont des cibles. Plus loin, les appareils de gymnastique dressés vers le ciel semblent organiser quelque mystérieux sauvetage.

La haute façade de la caserne est dessinée par un enfant. On a, sans doute, découpé les trous carrés de ses fenêtres dans une feuille de carton pour piano mécanique, mais c'est toujours le même air.

Enfin, par la grille large ouverte, les sections rentrent l'une après l'autre en tenue de gymnase, la journée terminée, boxe et bâton, pendant des heures, contre les arbres du boulevard qui ne s'en émeuvent plus.

Les hommes vont au pas petit gymnastique, les poings aux hanches, serrés dans leurs bourgerons et leurs pantalons de treillis, faisant saillir leurs formes dans des vêtements trop étroits, les fesses, les mollets et même la poitrine (*). Mais pourquoi n'ont-ils qu'un sein ? Sans doute se coupent-ils le téton droit comme les amazones pour n'être point gênés et conservent seulement le gauche ? Mais non, c'est tout bonnement leurs mouchoirs et leurs pipes qui gonflent les poches gauches de leurs bourgerons.

Le sergent qui les accompagne, tout en sueur lui aussi, ne les quitte pas d'une semelle ; il semble croire qu'ils ne peuvent faire un pas sans lui, l'endroit est peut-être dangereux ? Puis, brusquement, confiant en l'avenir, il se désintéresse de tout, s'arrête court comme le 120, il commande : *Marchez vos rangs !* et c'est une bousculade, un flot montant vers les chambrées dans l'escalier sonore.

Bientôt, le clairon sonne la soupe, et, dans les couloirs, près des cuisines, sur le pavé graisseux, c'est un défilé de bleus qui vont chercher d'énormes terrines remplies jusqu'au bord d'un liquide prêt à déborder, et s'en retournent lentement avec d'innombrables précautions, l'homme regardant le bouillon les yeux dans les yeux, semblant porter le viatique vers le réfectoire.

Le rouge soleil qui s'écrase et s'étale en fusion sur l'horizon dore encore les dernières poussières du jour. On sent déjà la nuit cachée sur le boulevard dans l'épais feuillage des marronniers, guettant son tour, prête à paraître.

Polochon, la soupe finie, monte dans la chambrée et s'étend sur son lit ; les dépenses sont déjà partis depuis longtemps vers les restaurants de la ville ; les autres sortent encore un à un, se hâtant, s'inspectant, pour ne pas faire demi-tour au poste.

Maintenant Polochon est seul. Il reste là, pensant à sa permission du lendemain. Au motif de ce voyage, à l'enterrement de tante Léocadie, il n'y songe guère, la mort de cette vieille lui importe peu ; mais revoir sa maison, ses camarades, cela lui retourne les rangs.

Depuis près d'un an qu'il est au régiment, Polochon n'est allé qu'une fois chez lui, à la Noël ; mais il était encore si bleu, tellement écrasé par son nouveau métier qu'il ne s'en souvenait plus. Puis le service de chaque jour, la vie régulière de la caserne, l'ont changé petit à petit. De plus en plus, il s'est séparé du monde, ne sortant que rarement le soir, demeurant dans la chambrée déserte tandis que les autres, sitôt la soupe finie, s'en vont vers la ville pour ne rentrer qu'à l'appel.

Il reste là des heures étendu sur le dos, n'osant pas se coucher complètement avant les autres, de peur d'être plaisanté ou de voir sa couchette retournée regardant les mouches qui se promènent sous la planche à pain ou reposant ses yeux sur l'alignement des paquets, corrects sous leurs mouchoirs d'instruction.

Puis, comme il ne voit plus les mouches, à huit heures il allume la lampe, retape son lit par petits coups secs, du plat de la main, donne un coup de balai à la *carree* bien qu'il ne soit pas de *chambre* et près de la lourde table en chêne il s'installe devant un cahier de chansons prêt par le caporal.

Il saute les chansons ordurières qu'il ne comprend pas et, le souffle court, son gros doigt écrasé sur la page, il épèle une vieille rengaine sentimentale dont il ne connaît pas l'air.

Dès lors, il devient insensible à tout, aux appels du clairon et aux bruits du dehors. Il ne voit même plus la grande ville sombre qui, par delà les fenêtres larges ouvertes, s'étend au loin rayée d'ombres et de lumières, morte, le ventre en l'air avec ses hautes cheminées d'usines, comme un animal monstrueux aux pattes déjà raidies vers le ciel.

W. de Paulowski.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

MAISON B. CAVALIÉ

Rue de Chartres, 10 (Angle de la Rue Sainte.

Alger

EN VENTE

Choucroute de Strasbourg, Saucisses et Petit-Salé fumé en toute saison

Graisse de ménage..... 1 55 le k.
Graisse 1^{re} qualité..... 1 25 le k.
Graisse Brune de Rôtir..... 0 75 le k.

SAUCISSES DE TOULOUSE EXTRA

Succursale au Marché de l'Agha, rue Clauzel. — Must.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous avise le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en ferez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber d'absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc L'ABSINTHE CONILH : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est l'adopter.

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariages

ET POUR THÉÂTRES

Grand Choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTERIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence Pl. du Gouvern.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

J. JeanDET



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive 84, B^{is} Bon-Accueil
Alger - Hippodrome

A la porte les Juifs



HANNEDOUCHE

NOS GRAVURES

Hannedouche. — (Prière au typo de respecter l'orthographe). — A-t-il donc l'air assez heureux, ce brave Auguste ? (pas pour les dames seulement, pour tout le monde). A-t-il l'air assez serein ? assez baigné dans une atmosphère de satisfaction souriante et de grasse béatitude ?...

Tel Hercule, affaissé légèrement sous le poids de sa gloire, en l'extase de ses grands travaux achevés.

La Gymnastique, ses premières amours, ne lui a pas donné le ruban rouge. Le barreau non plus, ni la célébrité. Seul le Comité des Fétards lui décerne un titre ; mais qu'est-il donc, ce titre, à côté de celui dont quatorze aimables farceurs viennent de le décorer en le portant à la présidence du Conseil Général ?

Il en oublie le boire et le manger. Il en oublie jusqu'à la dignité de ses très hautes fonctions ; il en oublie jusqu'aux règles de l'honneur, jusqu'à ses anciens honneurs eux-mêmes !

Il en oublie — je vous le donne en mille ? — il en oublie jusqu'à ses propres électeurs !

Mais aussi, faut-il qu'ils aient une santé ces électeurs de réclamer à cor et à cri sa démission ? Pour avoir ce triste courage il faut évidemment qu'ils ne l'aient pas regardé depuis sa dernière aventure.

Tournez la page et regardez-le donc, vulgaires électeurs à l'âme de carrare. Et dites-moi si vous maintenez encore vos cruelles prétentions ?... Non, n'est-ce pas ? Ce serait un crime de déranger un homme si heureux, si béat, si serein... (Attention, typo, à l'orthographe).

Le trou de balle. — Ce fut une opération de guerre mémorable que la recherche de ce trou qu'une balle aurait fait dans le tronc d'un arbre placé au coin de la villa antijuive.

Les commissaires étaient armés de fortes et pons lorgnettes. Les sergots, revolver en bandoulière et sabre au poing, s'avancent avec mille précautions tenant, de l'autre main, une puissante loupe blindée. Le photographe du Parquet est là, également posté derrière son appareil formidablement armé.

Enfin, les troupes de la Préfecture réussissent, non sans danger, à cerner le pin séditieux. Elles l'arrêtent sans qu'il oppose la moindre résistance, le fouillent jusqu'en les moindres replis de son écorce et, finalement, se retirent en bon ordre sans avoir pu saisir autre chose que les ironiques soupirs de ses vertes aiguilles.

On assure que le délinquant sera poursuivi pour complicité de tentative d'homicide. Son cas est grave. Il a été néanmoins laissé en liberté provisoire, sous la surveillance, bien entendu, d'un planton permanent.

A la suite de cette glorieuse opération, des nombreuses décorations ont été demandées aux ministres par le maire de la Commune, M. Pradelle. Ce dernier affirme, d'ailleurs, qu'il n'en gardera point pour lui.

L.A.

NOTRE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Le numéro paraissant aujourd'hui inaugure la série des améliorations que doit subir notre Supplément Illustré.

Nos lecteurs s'apercevront que tous nos efforts tendent à satisfaire les plus difficiles.

Aussi, afin que rien ne soit négligé pour rendre notre supplément du dimanche le plus intéressant possible, un rédacteur sera spécialement attaché à sa rédaction à partir d'aujourd'hui.

Nous prions donc les amis qui auraient l'intention de collaborer à notre « Supplément Illustré », de bien vouloir adresser leurs articles à M. Henri Remiège, rédacteur du « Supplément Illustré de l'Antijuif », Villa Antijuive, 34, boulevard, Bon-Accueil, Mustapha.

Il est bien entendu que tous les articles humoristiques, vers, etc., ne doivent ridiculiser que la juiverie et ses souteneurs.

Les dépositaires de l'intérieur doivent adresser les commandes à la Villa Antijuive, il en sera de même pour les ANNONCES que nous recevons directement au bureau du journal.

« Eabout, peuple d'Alger ! c'est l'heure du combat,
« Edoublant de fureur le juif qui rien n'abat,
« Surpe tous nos droits et de sa bave immonde
« Acule l'étendard qui fit le tour du Monde,
« Ublions sa puissance et vengeons ses forfaits,
« Nous redirons ce chant cri de haine profonde :
« Nous les juifs à la porte et la France aux Français ! »

Raoult.

A MONSIEUR LA FERRIÈRE

Souvenez-vous, Monsieur le Gouverneur, De votre arrivée en notre Algérie, Les uns criaient : « A bas les juifs ! » sans peur, Les autres : « Vive la France chérie ! » Vous avez bientôt semé le désordre, Et vouliez, sans doute, nous diviser Vous avez pris des journaux à vos ordres. Lesquels vous devez bien favoriser.

Les juifs, à vos yeux, étaient des martyrs, Les antijuifs de vulgaires assassins ; Ces derniers devaient bien vite partir Et laisser la place aux sales youpins ! Vous vous trompez, Monsieur le Gouverneur, Nous resterons sous ce beau ciel luisant ; Ce fort soleil, qui fait notre bonheur, Ne laisserait pas partir ses enfants.

Cessez votre politique néfaste ; Revenez à d'honnêtes sentiments, Mais votre amour pour les juifs est trop vaste, Vous ne m'écoutez pas sûrement... Allez Quittez notre terre estimée, Ce serait pour vous facile et prudent ; Nous disons donc, d'une voix... embaumée : « Partez ! Partez ! Nous serons tous contents ! »

Henri Fiori.

L'ÉTAT-MAJOR DE L'AVENIR

Par Ordre

Nous nous inclinons devant l'acte qu'un sentiment de profonde pitié a dicté à M. le président de la République.

Je vous demande, et si c'était nécessaire je vous ordonnerais, d'oublier le passé.

Ordre du jour du général de Galliffet.

SCÈNE I

Décor : Le cabinet du ministre de la guerre.

Personnages : Le général marquis de Galliffet, des officiers.

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET (arrogant). — J'espère, messieurs, que vous avez bien saisi toute l'importance de l'ordre du jour que je vous ai adressé la semaine dernière.

Silence des officiers.

LE GÉNÉRAL. — Ceci dit, je vous poserai aujourd'hui une simple question. Si demain, par exemple, votre ex-collègue Dreyfus était réintégré dans son grade, hésiteriez-vous à lui tendre la main ?

LES OFFICIERS (en chœur). — Oh ! ça, jamais !

LE GÉNÉRAL (narquois). — Jamais ?

LES OFFICIERS (très pâles). — Mon général, nous préférons donner notre démission.

LE GÉNÉRAL (furieux). — Ne vous gênez pas, alors, messieurs, votre démission est acceptée à l'avance (rageur)... et avec joie.

Les officiers se retirent.

SCÈNE II

Un mois plus tard. Nombre de démission ont été données et acceptées... avec joie.

Le général marquis de Galliffet fait, au hasard, appeler un certain nombre d'officiers qui, pour l'instant, roulent des yeux admiratifs en le contemplant.

LE GÉNÉRAL. — Je vous ai fait venir, messieurs, afin de connaître exactement l'état des esprits dans vos corps respectifs. J'ai fait également venir ici, il y a un mois, plusieurs de vos collègues — démissionnaires, du reste, aujourd'hui, — et leurs réponses, je dois l'avouer, ne m'ont pas paru des plus satisfaisantes.

LES OFFICIERS (en chœur). — Mon général, l'état des esprits dans toute l'armée française est excellent. Nos soldats lisent l'Ordre ou Les droits du Youtre, à l'heure actuelle, très assidûment : dans les chambres, le buste de M. Joseph Reinach est à la place d'honneur, et chacun se découvre respectueusement chaque fois qu'on prononce les noms vénérés du grand rabbin Zadoc-Kahn et de MM. de Rothschild.

LE GÉNÉRAL (se frottant les mains). — Parfait ! parfait ! je vois alors que tout est pour le mieux.

LES OFFICIERS. — Mon général, nous aurions maintenant à vous adresser, du fond du cœur, une petite mais bien ardente supplique.

LE GÉNÉRAL (les yeux brillants). — Accordé d'avance, messieurs, accordé.

LES OFFICIERS. — Eh bien, mon général, ce serait de réintégrer dans son grade, au plus vite, notre cher et loyal ex-collègue Alfred Dreyfus.

LE GÉNÉRAL (rayonnant). — Ça vous ferait donc bien plaisir ?

LES OFFICIERS (la bouche en cœur). — Ce serait la seule joie que vous pourriez nous causer.

LE GÉNÉRAL (à part). — C'est très curieux, depuis que ces imbéciles d'officiers nationalistes ont démissionné, il ne se passe pas de jours que pareille supplique ne me soit adressée. (Se retournant vers ses interlocuteurs). A propos, messieurs, vos noms, s'il vous plaît ?

LES OFFICIERS (en chœur). — Aaron, Blum, Lévy, Mardoché, Josué, mon général.

Raphaël Vial.

LA VEINE D'UN REPORTER BIEN TROMPÉ

Moussat, reporter émérite, Va braver les flots d'amphitrite ; — Il a dit-on, fait le pari, De voir l'« trou à ball » de Labori.

TUYAU : Son nez à pomper la mé...lasse, De suite en trouvera la place.

A. Stie.

MAX-VILLE

Air : Les Pioupious d'Auvergne

I

Tout près de Saint-Eugène
Sur les grands flots bleus,
Se mire, sans gêne,
Max-Ville joyeux,
Quand la mer immense
Caress' nos récifs,
Sa voix, en cadence,
Murmure : « A bas les Juifs ! »

REFRAIN

Amis, chantons ce refrain de Max-Ville
Vive Max Régis !
A bas les youddis !
Chacun y vit heureux, libre et tranquille
Et les circoncis,
Sont chassés comme des bandits !

II

Il est sans limite
Le bel boujon,
Et charme de suite
Le cœur, la raison ;
Spectacle grandiose
De l'immensité,
C'est l'apothéose
De notre Liberté !

(au refr.)

III

Près de la falaise,
Narguant son prochain,
On attend à l'aise
Le moment du bain,
Là, point d'étiquette,
Rien n'est freiné,
La mise est simplette,
Et c'est l'Egalité !

(au refr.)

IV

Puis, lorsque les voiles
D'une douce nuit,
Se couvrent d'étoiles,
Quand le jour s'enfuit,
Vite, on se rassemble
Et, plein de gaieté,
On célèbre, ensemble,
La Fraternité !

(au refr.)

V

On vit là, tranquille,
Loin de tous soucis,
Notre beau Max-Ville
Est un paradis
Mais, que Max décrète,
L'jour du grand chambard,
Pas un d' nous, j' répète,
Ne s' trouve'ra en retard !

(au refr.)

Clandeuil.

La fureur de M. Béranger

Le cabinet de Monis. Monsieur Béranger entre
outré, rouge d'indignation, soufflant comme
un teuf-teuf qui ne parvient pas à démarrer.

BÉRANGER (bégayant de colère). — Monsieur
le mimi... monsieur le mimi...

MONIS. — Comment, monsieur le mimi !

BÉRANGER. — Monsieur le gaga... mon-
sieur le gaga...

MONIS (se fâchant). — Ah, mais dites donc...
tâchez d'être poli !

BÉRANGER. — Monsieur le garde des sceaux,
je viens vous rendre mon tablier.

MONIS. — Votre tablier... maçonnique ?

BÉRANGER. — Mon tablier de président de
la commission d'instruction... Je ne veux
plus m'occuper du complot... j'en ai assez,
j'en ai plein le dos, j'en ai par-dessus les
oreilles !

MONIS. — Diable !...

BÉRANGER. — Qu'on cherche un autre sénate-
teur de bonne volonté !... vous le savez, je
ne marchais pas déjà de bon cœur...

MONIS (facétieux). — Dame ! Vous n'avez
que vos principes de rigides !

BÉRANGER (continuant). — Mais après ce
qui vient de se passer, je ne marche plus du
tout.

MONIS (familier). — Vous avez les pieds
poilus, quoi !

BÉRANGER (étonné). — Tiens ! qu'est ce qui
vous l'a dit ?

MONIS. — Personne !... C'est une plaisan-
terie... Mais, mon cher M. Béranger, appren-
nez-moi la cause de votre colère...

BÉRANGER. — Ah monsieur le ministre, en
quels temps vivons-nous ! quelle immoralité
! quelle perversion !... La corruption a
gagné jusqu'au barreau !... Les avocats des
prévenus souillent le Luxembourg ; ils le désho-
norent par de folles orgies ; et pour rien
au monde, je vous le répète, ma dignité ne
continuera à supporter plus longtemps la
promiscuité de pareils débauchés !

MONIS. — Vous m'effrayez... : qu'ont-ils
donc fait ?

BÉRANGER. — C'est épouvantable !

MONIS. — Je le crois, mais encore ?

BÉRANGER. — J'ose à peine vous le répéter.

MONIS. — Vogons, courage !... Aurait-ils
osé amener des femmes ?

BÉRANGER. — A là là !... c'est bien pis !
Imaginez-vous que ce matin, à la première
heure, ils sont arrivés au greffe...

MONIS. — Oui.

BÉRANGER. — Là, ils ont demandé commu-
nications des dossiers... Naturellement, on
les leur a confiés... Savez-vous ce qu'ils en
ont fait ?

MONIS. — Des cocottes en papier ?

BÉRANGER. — Ah ! ouiche !... Tenez, j'aime
mieux vous le dire, vous ne le devineriez
pas, vous donneriez votre langue aux chats...

MONIS. — Peut-être !

BÉRANGER. — Et bien... abomination de la
désolation !... quand ils ont eu les dossiers
entre les mains... ils les ont retirés de leur
chemises et ils se sont mis... à en relever les
cotes !

(Il s'arrête suffoqué)

A. Cistelle.

Heureux habitants du quartier Michelet.
Sous peu le doyen des figaros de Mustapha,
qui, après avoir fait le poil pendant plus de
20 ans au Hig-Life, va prendre la poêle. C'est
sous le titre tout-à-fait gaulois :

Au Coq Blanc

que le père BAUX ouvre son coquet restau-
rant. Les gourmands afflueront certainement
chez le nouveau Vatel.

Les amateurs de la bonne Choucroute, des
Raviolis, des Nouilles ne prendront pas d'au-
tre chemin que celui du « Coq Blanc », 39,
rue Michelet.

ECHOS

Bal. — Un groupe d'anciens musiciens de l'« Afri-
caine » (société dissoute), se sont réunis pour donner
une matinée dansante au Bois-de-Boulogne, aujour-
d'hui dimanche, à 2 heures précises.

Nul doute qu'il y aura foule pour encourager cette
jeunesse.

La « Lyre Algérienne » — Il est rappelé aux
pupilles de la Société, que les cours de solfège et chant
ont lieu le mardi et le vendredi de chaque semaine,
de 5 h. 1/4 à 6 h. 1/4 du soir.

Les personnes désireuses de faire inscrire leurs en-
fants sont priées de s'adresser au siège de la Société
(anciennes voûtes de l'Exposition).

Le montant de la cotisation mensuelle est de un franc.

Birmandreïs. — A l'occasion du départ de la classe
1898, un grand bal public et gratuit sera offert diman-
che 8 octobre, sur la place d'honneur de Birmandreïs,
par les Conscrits de la classe.

Ce bal sera donné sous la présidence d'honneur de
M. le Capitaine Berger. Les organisateurs de cette fête
n'ont rien négligé afin de pouvoir lui assurer un gros
succès.

Un service de voitures est établi : départ de la place
du gouvernement, à 7 heures du soir, départ de Bir-
mandreïs pour le retour, à 11 heures du soir.

THÉÂTRE MUNICIPAL

Les personnes qui ont retenu par lettre des places
pour la représentation d'ouverture du 10 courant, sont
instantamment priées de les retirer au guichet du Théâtre
dans la journée de lundi. Passé ce délai, la Direction
en disposera.

Le bureau de location ouvrira aujourd'hui à 10 heu-
res du matin : on peut, dès cette date, se procurer des
places pour cinq représentations d'avance.

CASINO MUSIC-HALL

Signalons l'immense succès obtenu, cette semaine
par Cromwel, avec son théâtre électro-mécanique ;
cette attraction merveilleuse sera sûrement d'un excel-
lent rapport pour Provost, car elle est parfaite.

Aujourd'hui Dimanche, deux grandes représen-
tations : à 2 heures, matinée populaire à prix réduits.
Paraîtront pour la première fois, en matinée d'abord :
Cromwel et ses fantômes, ensuite les Rey, les désopi-
lants duettistes-bouffes. N'oublions pas Laurvald, le
sans égal toréador, et tous les autres artistes de la
troupe.

Demain Lundi, nouveaux débuts.

MATINÉE AU VÉLODROME

Comme toujours et en attendant les grandes cour-
ses vélocipédiques qui auront lieu le mois prochain,
le Vélo-drome donne, le dimanche des matinées de
famille qui sont toujours très courues.

Celle d'aujourd'hui aura lieu à 3 heures. Le pro-
gramme en est des plus attrayants. Comme toujours
le populaire Cuignol plaira aux grands et aux petits.

Le bal du soir

A 9 heures, ouverture du grand bal hebdomadaire.
Le public qui s'y presse tous les dimanches s'accroît
de plus en plus et il ne saurait en être autrement,
tant la vaste salle cimentée du Skating est agréable
aux danseurs.

Rappelons à propos de ces bals qu'ils ne seront pas
interrompus pendant la saison hivernale : la salle des
fêtes d'été du Vélo-drome étant transformée en salle
d'hiver complètement à l'abri des frimas.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. —
Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VÉLODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à vi-
rage pour les cyclistes. — Piste plate pour les
dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. —
Tous les soirs à 8 h. et demie, Cuignol Lyonnais. —
Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Res-
taurant, entrée libre.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un
vêtement, vous portez sûrement votre choix sur
l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par
l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la
bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en
feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez
et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des
absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais
ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des
absinthes qui contiennent de la badiane, produit des
plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait
entrer de la rapette, pour en masquer les goûts de-
fectueux provenant de l'infériorité des produits em-
ployés, buvez donc L'ABSINTHE CONILH :
les plantes qui entrent dans sa composition sont :
la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope,
l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'al-
cool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement toni-
que, apéritive et digestive elle est colorée aux
verbes de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est
l'adopter.

Le Gérant : JEAN JEANDET

Imprimerie FALCA

MAX-VILLE



A LA RECHERCHE D'UN TROU DE BALLE



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 34, B^e Bon-Accueil
Alger - Musakappa

A la porte les Juifs



Est-ce bien la peine de me donner tant de mal pour y rester si peu de temps

NOTRE GRAVURE

Le Fauteuil gubernatorial. — La vacance du Gouvernement général de l'Algérie est virtuellement ouverte.

Après Lépine, Laferrière en est dégringolé malgré ou à cause de Rothschild.

La place est bonne, et Lutaud voudrait bien en tâter. Il a pour lui la gent juive qui a su apprécier ses mérites et les services rendus.

Aussi tente-t-il l'escalade accompagné des vœux et de l'appui de tout Israël. Mais l'échelle est vermoulue : Lutaud à son tour pourrait bien s'y casser les reins, car il a le mauvais œil.

A Vendre. — Il reste encore une bonne partie à vendre de notre belle France et les courtiers marrons, dont notre pays est envahi, travaillent de leur mieux pour trouver acquéreurs.

Avec ces gens-là, il suffit d'y mettre le prix. Ils ne regardent pas aux procédés, sûrs qu'ils sont de l'impunité.

La justice a pour eux, des tendresses de mère : c'est vrai qu'ils ont envahi, souillé, corrompu tout ce qu'ils ont touché.

Ceux, à qui sont confiées les destinées de notre pays sont à leur solde.

Dépêchons, dit Dreyfus ; j'ai perdu cinq ans à l'île du Diable pendant lesquels je n'ai rien pu livrer à nos amis.

Il faut rattraper le temps perdu : « Rebrenons not' betite gommece. »

H. R.

LA SEMAINE

La Direction de l'*Antijui* a bien voulu m'admettre au nombre des rédacteurs du *Supplément Illustré*. Je prends aujourd'hui mes nouvelles fonctions.

N'attendez pas de profession de foi. D'ordinaire, elles sont ennuyeuses et d'ordinaire encore on ne les respecte pas. Il est donc inutile de se mettre en frais : vous de patience et moi de phrases sonores autant que creuses.

Mais cependant... A bas les Juifs !

— 0 —

Le poste envié de Gouverneur de l'Algérie est virtuellement vacant.

A part la candidature de l'ami Lutaud et celle du dreyfusard Jonnart, on en annonce d'autres. Parmi les plus en vue, citons celles de Jais (pas le décoré, l'autre), de Sébastien Faure et de Sémont.

Le nom du chef incontesté du parti celtogaulois semblerait devoir réunir la majorité des suffrages.

— 0 —

Un écho des fêtes de Rouiba.

Par suite d'un... défaut d'organisation, la course de tricycles à vapeur et d'automobiles n'a pu avoir lieu.

Les nombreux sportsmans qui s'étaient rendus à Rouiba ont dû renoncer à se mesurer.

M Lutaud qui, paraît-il, affectionne beaucoup ce genre de sport a été fortement déçu de ce contre-temps. Il en a jeté le mauvais œil au président de la fête.

Avez-vous lu les journaux espagnols de la semaine dernière ? Tous ceux qui se publient à Barcelone, et aussi d'autres parlent en terme élogieux du jeune chef de l'Antisémitisme Algérien. Il en est même qui lui consacrent des notices biographiques et l'un d'eux publie son portrait.

Il est vrai que l'Espagne est un pays où l'on n'aime pas beaucoup les Juifs.

— 0 —

Le complot, vous savez, ce fameux complot qui devait renverser la République, me semble bien malade.

Les pères conscrits de la Haute-Cour ont beau chercher, scruter ; ils ne trouvent rien. Ils commencent à être vexés du rôle passablement ridicule qu'on leur fait jouer et si les Juifs n'y mettent bon ordre, il se pourrait que le ministère () supportât bientôt le poids de leur sénile courroux.

— 0 —

Il en est de même du complot d'Alger. Les magistrats instructeurs tournent et retournent les dossiers, mais ils ne trouvent pas de quoi fouetter un juif.

Tout porte à croire que la comédie finira bientôt.

Henri REMIÉGÉ.

Le Duel de Campistrous

M. Campistrous a invité à dîner M. et Mme Ragot des amis qu'il n'a pas vus depuis longtemps.

Le dîner est pour sept heures.

Les Ragot arrivent à l'heure juste ; Mme Campistrous est prête ; la cuisinière n'attend plus que l'ordre de servir.

— Chère madame, dit Mme Campistrous à Mme Ragot, que vous êtes aimable d'être venue.

MME RAGOT. — Il y a un siècle que nous ne nous sommes vus.

CAMPISTROUS. — Je ne me rappelle plus : est-ce avant ou après mon duel ?

RAGOT. — Vous avez eu un duel ?

CAMPISTROUS. — Vous ne saviez pas ? Un duel à mort, mon cher monsieur. Mettez-vous à table, je vous raconterai cela.

MME CAMPISTROUS. — Tu sais bien que cela va te mettre dans tous tes états.

Les convives prennent place autour de la table.

CAMPISTROUS (s'asseyant). — Figurez-vous que j'ai failli avoir un duel terrible.

RAGOT. — Ah bah !

CAMPISTROUS. — Oui, monsieur, aussi vrai que je vous parle en ce moment.

C'était un dimanche ; nous étions allés à la campagne, ma femme et moi, en partie de plaisir. Nous avions emporté des provisions, du jambon, du saucisson, du vin, parce que, vous savez, le dimanche, à la campagne, on ne trouve rien, et dans les restaurants on vous écorche tellement.

MME RAGOT. — Cela est bien vrai.

CAMPISTROUS. — Je portais le panier qui était lourd en diable ; il faisait une chaleur accablante ; j'étais éreinté. Enfin, nous nous arrêtons sur une route, nous nous installons dans le fossé ; je déballe les provisions, voilà un orage épouvantable qui éclate.

MME RAGOT. — Comme c'est désagréable !

CAMPISTROUS. — Et pas de parapluie ! Nous voilà mouillés jusqu'aux os, nos provisions perdues, aucune habitation à l'horizon.

MME CAMPISTROUS. — Mon chapeau, madame, tout abîmé ; un chapeau neuf.

CAMPISTROUS. — Nous rentrons à Paris trempés comme des soupes. J'étais d'une humeur massacrante. Nous trouvons une station d'omnibus, naturellement l'omnibus était complet. Nous attendons une demi-heure, toujours complet, impossible de trouver une place et une pluie battante ! Enfin, on appelle notre numéro ; je me précipite. Une dame me barrait le passage ; je la prends par un bras et je la flanque de côté.

— « Malhonnête ! » qu'elle s'écrie...

— « Ne m'embêtez pas, que je lui réponds, autrement vous auriez affaire à moi ! »

MME CAMPISTROUS. — Mon mari est si violent.

CAMPISTROUS. — Alors, un individu qui était derrière moi, un grand maigre, décoré, dit à haute voix :

— « En voilà un malotru qui bouscule les femmes ! »

— De quoi vous mêlez-vous ? que je lui dis ; je vous préviens que je ne suis pas de bonne humeur et que je n'ai pas envie de plaisanter.

— Je ne plaisante pas, qu'il me répond ; vous êtes un grossier personnage, un pleutre et un lâche.

Je le regarde bien en face.

— Monsieur, que je lui demande, est-ce que vous auriez l'intention de m'insulter ?

MME CAMPISTROUS. — Oui, madame, mon mari lui a dit cela.

CAMPISTROUS. — Il reprend :

— Qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse, faut-il que je vous tire les oreilles ?

A ces mots, monsieur, la moutarde me monte au nez.

— Essayez un peu pour voir, que je redis, grand faignant !

Je n'avais pas fini, monsieur, que je reçois une gifle à vous renverser.

Je ne perds pas de temps, je me retourne, vlan !... j'en reçois une autre !

— Cela ne se passera pas comme cela ! que je m'écrie.

— Je l'espère bien, qu'il me répond : voici ma carte. Je la prends, je lis :

Des ORTOLANS

« Capitaine de cavalerie en retraite »

— Très bien, monsieur, je n'ai pas la mienne sur moi, je vous l'enverrai.

— J'attendrai, qu'il me fait.

L'omnibus partait ; je monte avec ma femme dans l'intérieur.

Là, je me contiens.

MME CAMPISTROUS. — Je ne sais pas comment tu as fait, toi qui es si violent.

CAMPISTROUS. — Je me suis contenu à cause des dames ; mais, monsieur, rentré à la maison, voilà la colère qui me prend.

MME CAMPISTROUS. — Oui, madame, si vous l'aviez vu, il me faisait peur.

CAMPISTROUS (éclatant). — Ah ! si j'avais tenu en ce moment, ce capitaine, il aurait passé un mauvais quart d'heure ! Je l'aurais broyé sous mes pieds ; je lui aurais mangé le foie, monsieur ! Je lui aurais cassé les membres les uns après les autres : je l'aurais coupé en morceaux !

Vous voyez cette pomme ? Je la lui aurais fait manger par le nez, par les oreilles.

MME CAMPISTROUS. — Il voulait le tuer.

CAMPISTROUS. — Un duel au deraier sang ; n'importe quelle arme ! Au revolver, à bout portant ; à l'épée, au sabre, au couteau ! N'importe quoi, pourvu que nous y restions tous les deux.

MME RAGOT. — Vous me faites trembler.

CAMPISTROUS. — Je ne tremblais pas, moi. Je lui aurais appris à vivre, à ce capitaine !

RAGOT. — Et vous lui avez envoyé votre carte ?

CAMPISTROUS. — Cela n'a tenu qu'à un fil. Au moment où j'allais la lui faire porter, ma femme s'y est opposée.

— « Auguste, quelle m'a dit, tu ne te battras pas. »

— « Je me battraï ! »

— « Tu ne feras pas cela, Auguste. »

— « Je me battraï à mort ! »

Alors, monsieur elle s'est jetée à mon cou ; elle s'est mise à pleurer.

Vous savez ce que c'est, on ne peut pas résister à une femme.

RAGOT. — Les femmes ne comprennent pas les choses comme nous.

MME CAMPISTROUS. — Il était dans un état ! Je lui disais : « Couche-toi donc ! » il ne voulait pas.

RAGOT. — Il y avait de quoi se mettre en colère.

CAMPISTROUS. — J'ai pris une chaise, je l'ai brisée en mille morceaux !

MME CAMPISTROUS. — Une chaise du salon, j'étais assez furieuse ; il en a cassé trois, madame. Cela a duré comme cela toute la nuit ; il s'est relevé huit fois. Je ne pouvais pas le calmer.

CAMPISTROUS (se levant et prenant sa chaise). — Si je l'avais tenu !

MME CAMPISTROUS. — Je t'en prie, ne casse pas celle-là.

MME RAGOT. — Apaisez-vous, monsieur Campistrous.

CAMPISTROUS (se rasseyant). — Je voulais vous montrer ce que j'en aurais fait si je l'avais tenu entre quatre z'yeux. Je voulais aller le trouver pour l'étrangler ! Ma femme m'en a empêché. le lendemain, je prends une carte pour la lui envoyer, décidé à me battre, monsieur ; mais pas un duel pour rire, un duel à mort.

CAMPISTROUS. — J'ai cédé. Eh bien, monsieur, je le regrette ; il avait besoin d'une leçon, ce capitaine.

RAGOT. — Il est certain que deux gifles, c'est dur à avaler.

CAMPISTROUS. — Les gifles ne sont rien, mon cher monsieur ; c'est le procédé. Entre gens bien élevés, on ne va pas se colleter devant des dames.

Il aurait dû me prendre à part.

MME CAMPISTROUS. — Ne parle plus de cela.

MME RAGOT. — Oubliez, monsieur Campistrous.

CAMPISTROUS (galant). — Je vous obéis, belle dame un peu de poulet, mille diables.

E. Fournier.

Peut-être est-il difficile d'établir dès une première

Et maintenant, rebrenons notre bedide gommeree !!!!!



207

PREFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉGAL

2^e Année N° 45

5 Centimes

Dimanche 22 Octobre 1899



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Redaction et Administration
Villa Antiquaire, 34, Bd Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



Voilà la Vérité!!

NOTRE GRAVURE

Nous inaugurons aujourd'hui, en ce qui concerne notre gravure, les modifications que nous avons annoncées pour notre supplément.

L'excellent accueil qui a été fait à notre publication nous encourage dans cette voie.

Nous ferons mieux encore pour prouver à nos bons amis les juifs et à leurs valets, à quel point leurs calomnies, porte atteinte à notre vigueur.

A bas les juifs !

Voilà la Vérité ! — Point n'est besoin de longues phrases. L'image est vivante et parle par elle-même.

Le clown que par suite d'une plaisanterie les Conseillers généraux ont élevé à la vice-présidence est représenté tel qu'ont pu le voir les personnes présentes lors de l'incident auquel il est fait une allusion des plus transparentes.

Il s'affale sur la vigueur du bras de notre ami Lucien Chaze pendant que le Président prolongeant la plaisanterie s'écrie : « Mais, messieurs, la séance n'est pas ouverte »

Un pochon sur l'œil : Voilà la Vérité !

H. R.

LES FRANÇAIS

soumis aux règles du Talmud

Fable à l'envers

Un mal qui chez nous répand la terreur, mal que le ciel de Jacob ou de David, en sa faveur, inventa pour, aux dépens du Français, s'enrichir : le juif, puisqu'il faut appeler la gangrène par son nom, capable en un jour, par exactions, d'engraisser ses Rothschild, fait aux dits Français soude et terrible guerre.

Tous étaient frappés ou blessés, mais tous n'en moururent pas.

Il en resta qui, le cœur en place, l'ardeur patriotique dans l'âme, voulurent, coûte que coûte, résister à la contagion de cette infectieuse maladie.

L'union parmi eux, semblait bien parfois n'être pas assez compacte et serrée.

Mais la réflexion vint :

Plus d'union, partant plus de force.

Il fut, oui, le le dévoile, parmi les nationalistes, tenu conseil.

Un petit baudet de prolétaire sur lequel nous criâmes haro ! car notre cœur au sien s'unissait, et qui, de la veille n'avait de pain mangé que ce qu'avait eu de trop sur sa table, son engraisseur patron, tint ce discours et dit :

— C'est un sacrifice qu'il faut pour nous guérir du juif. Mais il y a longtemps que je suis prêt. Je n'attends que le signal.

Pour le moment que faire ?

Un contre tous ? Je n'ai qu'un sou pour le salut, contre des milliards puis-je lutter ?

Puis vinrent le loup, l'ours et le chacal, dont l'union s'appelait Triplec.

Nous avons bien essayé, dirent les associés de nous débarrasser de la rongeuse plaie juive, mais ce fut en vain. Dame Russie mieux que nous réussit, en jetant toute la graine au vent.

Mais nous ne savons vraiment, contre cette maladie, quel remède employer.

Ce fut le tour du Renard, d'aucuns disent que Français il était ; en se présentant il dit :

— Je ne suis point grand clerc en l'espèce, mais, à mon avis, pour nous débarrasser de cette lèpre, il n'est il me semble, besoin que d'un instrument qu'ensuite je décrirai, puis d'un coq, (je fus souvent friand de sa race, mais pour cette fois je le ménagerai, car son bec et ses ergots seront au service du pays).

L'instrument serait un monumental balai nous débarrassant des miasmes pestilentiels nous environnant et nous empoisonnant.

Le coq serait celui de la Gaule, pour nous chanter victoire !

Ce bon Lafontaine en sa morale nous dit que, suivant notre état, puissant ou misérable, les jugements de cour nous rendent blancs ou noirs.

Est-ce à travers les nimbos ombreux de l'avenir que le malin fabuliste aperçut à la fois, et l'affaire du tralatre et l'horoscope qu'il devait en tirer ?

Je ne sais.

Mais en tout cas, sa morale est fin de siècle !

E. Zan.

LA SEMAINE

Les manœuvres sont terminées : la première portion du contingent des réservistes a gagné ses foyers et y goutte un repos gagné par bien des fatigues.

La seconde portion, des veinards ceux-là, coupent à ces contremarches mais non aux corvées de quartier.

Comme d'habitude, nos bons z'raclites tirent au flanc tant qu'ils peuvent. Mais ils

n'y réussissent pas toujours, la caserne n'est pas la place de Chartres ; il n'y a rien à vendre et rien à acheter dans la maison militaire.

Aussi, nos bons juifs font ils triste mine sous l'habit de nos soldats, si peu fait pour eux. Dire qu'on ne peut pas les mettre à la porte de la caserne comme on les chasse de toutes nos bonnes sociétés.

— 0 —

Il y a toujours quelques juifs au Théâtre et au Casino. L'indifférence de nos amis encourage l'arrogance de nos sales « concitoyens ». Il est vrai que ceux-ci ont pour eux toutes les protections. Je n'en veux pour preuve que l'incident qui s'est produit Samedi dernier.

Une dame ayant constaté à mi-voix qu'un noble hébreu avait « une sale tête de juif » fut appréhendée par le commissaire de police de service et déposée à la geôle municipale où elle resta jusqu'au lendemain.

Pendant que la police se livre à une si jolie besogne, les escarpes cambriolent à leur aise les appartements des chrétiens.

— 0 —

Belle journée, belle fête au Fort-de-l'Eau dimanche. Mais pourquoi confier la direction de ces parties à des incapables. Les journaux sont remplis de récriminations et de plaintes contre l'organisation du Comité d'hivernage et contre celui qui en était plus spécialement chargé.

Lorsqu'il faut un calculateur, pourquoi prendre un sauteur ?

— 0 —

La guerre entre l'Angleterre et les Républiques du Transvaal et d'Orange permet de faire une heureuse constatation. Il n'y a pas de juifs dans ces deux derniers pays.

La vie que mène le Boërs est bien trop rude pour les parasites juifs ; ils attendront la création et le fonctionnement des institutions de crédit pour aller y installer l'usure. A moins qu'ils ne reculent encore devant la rudesse du pays et de ses habitants.

Aussi les Boërs n'ont-ils aucun traître parmi eux.

— 0 —

Nous avons eu un commencement de grève cette semaine ; les employés de la société des Messageries de Belcourt ayant vu leur salaire réduit dans une proportion très sensible, se sont mis en grève et ils ont bien fait.

Tout est aujourd'hui arrangé et les employés ont reçu la satisfaction qui leur était due.

Il y a cependant ceci de bizarre que dans l'espèce, si l'employé a satisfaction, l'employeur l'a également et dans de meilleures conditions.

Les patrons ont bien cédé, mais ce sont les communes d'Alger et de Mustapha — c'est-à-dire nous tous — qui paieront les frais de la Campagne. C'est, en effet, sur la promesse d'obtenir une réduction sur les droits de stationnement payés aux deux villes, que la société a consenti à accorder l'ancienne rétribution.

Ça n'est pas du tout maladroite.

— 0 —

Mouchardages, délations, perquisitions, tout cela continue avec un entrain remarquable. Tantôt sur un point de la Ville, tantôt sur un autre, la police opère mais hélas, toutes ses recherches n'amènent que quelques nouvelles vexations ; quant au fameux complot, rien, rien.

La justice, représentée par André et Finances, n'est-elle pas venue ces jours-ci perquisitionner à la Villa pour voir si Max n'y était pas réplermé ?

Continuez, faites comme le nègre, votre tour passera.

Henri REMÈGE.

La Charité

Au fond de leurs palais, pétris de sang humain, Du sang divin jailli des veines misérables : Ils règnent les Cresus juifs à la longue main Et ricanent avec des fronts inexorables. Nul remords n'obscurcit leurs prunelles d'érafin, Nulle pitié ne fait incliner ces coupables, Au fond de leurs palais pétris de sang humain ; Ils jouissent repus du pain des pauvres diables

Mais un cri d'affamé en vibration fanébre, Cri monstrueux sorti du sein de nos ténèbres, Vient heurter leurs vitraux flamboyants de c'arté, Et pris de peur alors égorgés par l'angoisse ; Le riche de ses mains que l'or saignant empoisse, Jette alors sur le pauvre l'infâme charité.

Athos.

UNE EXPULSION ARABE

Je viens d'avoir l'occasion de causer avec l'une des victimes du régime que nous subissons à Alger depuis l'an dernier. Il s'agit d'un indigène que l'autorité qui pompeusement se qualifie de supérieure avait renvoyé dans sa tribu.

Voici du reste son histoire qui montre à quel degré de crétinisme peut arriver une administration que les Zoulous ne veulent plus nous envier.

L'indigène dont il s'agit vendait l'Antijui sur la place du gouvernement il y a quelques mois. Cela ne plut pas à un jeune israélite qui l'invectiva dans la langue élégante de ses nobles aïeux et qui le menaça de le battre.

Malheureusement Ahmed, appelons-le ainsi, n'est pas patient. Il répondit aux menaces du jeune hébreu par un pain non cacher qui lui mit en marmelade la plus laide partie du visage.

La police intervint et, selon la noble habitude de Thémis, c'est l'antijui provoqué par le youpin qui fut condamné. Il écopa de quinze jours de prison après lesquels, l'Administration — toujours supérieure — décida qu'il y avait lieu de reléguer dans sa tribu ce dangereux malfaiteur — il a seize ans.

Jusqu'à-là, direz-vous, c'est un fait banal. Tous les jours l'Administration — supérieure, comme Mustapha — ramasse de malheureux arabes dont la figure ne revient pas à un youddi quelconque et le renvoie dans sa tribu, qu'elle soit à Blida, au M'zab ou à Biskra.

Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est la façon dont s'opère cette sorte de rapatriement.

Donc Ahmed reçut un beau matin, à l'expiration de sa peine une nouvelle visite de dame Justice sous la figure aimable de deux pandores dont un indigène.

Sans lui donner d'autres explications, on lui lia les mains, on le plaça au milieu des deux gendarmes, l'oublia de dire qu'ils étaient à cheval, et... en route.

On le menait tout simplement, et dans ce simple appareil, dans sa tribu, au fond de la province d'Oran.

Arrivés à l'étape, les deux gardiens lui passait un licol aux jambes et le lendemain matin, on repartait, les gendarmes toujours à cheval et Ahmed toujours à pied.

Cela dura ainsi douze jours. Puis l'un des pandores tomba malade, c'était son droit. Pendant quatre jours Ahmed goûta les douceurs d'un repos relatif. Puis le gendarme rétabli, il fallut repartir — Queques jours après, Ahmed se retrouvait au milieu des siens et les deux gendarmes, leur mission remplie et la conscience tranquille, reprenaient le chemin d'Alger.

Et voilà comment l'administration — de plus en plus supérieure — comprend la simplicité des affaires.

Si vous en avez été chargé, vous auriez simplement en admettant que le rapatriement soit nécessaire, embarqué l'indigène dans un wagon de chemin de fer jusqu'à la gare la plus proche de son bled. On voit bien que vous n'êtes pas administratif.

Il est bien plus commode de faire voyager deux gendarmes pendant un mois pour accompagner un malheureux. Ces procédés de l'administration seraient ridicules s'ils n'étaient tristes. Puisqu'il est admis que l'administration — toujours comme Mustapha — réserve ses faveurs aux juifs, qu'au moins elle ne gaspille pas en pure perte la bonne galette que nous lui donnons sous forme de contributions de toutes sortes. Si l'on faisait le compte de ce voyage on verrait qu'il a coûté cent fois plus que le prix d'un transport par chemin de fer.

Mais qu'importe ? N'êtes-vous pas là pour casquer ?

H. R.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

Le concours que nous avons annoncé pour les lecteurs du « Supplément de l'Antijui », comprendra 25 problèmes ou jeux d'esprit.

Cinq prix seront attribués par la Direction aux cinq personnes qui auront envoyé le plus de solutions justes.

Ces prix consisteront en un objet d'art et en ouvrages de réelle valeur.

Les noms ou pseudonymes des personnes qui auront répondu exactement seront insérés chaque semaine.

N° 3. — MOT EN LOSANGE

1, Une consonne. — 2, Métal solide et précieux. — 3, Bien cher aux Algériens. — 4, Image de la joie. — 5, Encore une consonne.

Les mots en losange se construisent de la façon suivante :

.....
.....
.....
.....
.....

N° 4. — MOT CARRÉ

1, Peuple héroïque. — 2, Terre argileuse. — 3, Qui marche sans but. — 4, Certain.

SOLUTIONS

N° 1. — MOT CARRÉ

J U I F
U R N E
I N C A
F E A L

Solutions justes. — J. Vois. — A. B. C. — A. H. B. — Ernest Glaive. — Un du Fort Bon-Accueil. — Petitjean. — Taven. — Bleuet. — P. C. Potard. — Helvétie.

N° 2. — MÉTAGRAMME

Le nom du sympathique (!) conseiller général est HANNEDOUCHE.

Le changement successif de deux lettres donne :

Hunne.....douche
.....couche
.....bouche
.....touche
.....souche
.....louché
.....mouche

Solutions justes. — J. Vois. — Petitjean. — A. H. B. — Un du Fort Bon-Accueil. — Ernest Glaive. — P. A. — J. Avoustin. — Taven. — Bleuet. — P. C. Potard. — Helvétie.

Envoyer les solutions Jeudi à 5 heures au plus tard.

Le Sphinx.

VARIÉTÉS

Le Complot spécial

M. Dufroussard s'était proposé et se réjouissait à l'avance de réunir dans un dîner intime ses vieux amis d'enfance ; déjà les invitations avaient été lancées ; à la chasse, il avait eut le fusil heureux, sa cave était bien garnie, et le festin promettait d'être tout à fait réussi ; quand deux jours avant cette petite fête de famille il voit arriver chez lui M. Prévoyant, l'un de ses futurs hôtes, avec une figure décomposée par la terreur.

DUFROUSSARD. — Qu'as-tu, mon cher ami, te serait-il arrivé malheur ? Pourquoi cet air sombre, et ce visage lugubre ?

PRÉVOYANT. — Je viens te remercier de ton invitation, je ne veux pas me compromettre dans ta société, je ne compte pas, moi !

DUFROUSSARD. — Mais ni moi non plus, saperlotte ! je suis républicain, mes votes en sont la preuve. Je ne suis ni orléaniste, ni bonapartiste, ni Dérouté, ni antisémite ; je ne demande que la paix et la tranquillité ; je ne cultive que les légumes de mon jardin et aucunement la politique, et c'est moi qui, en fait de journaux, ne reçois que le « Moniteur financier », c'est moi que l'on oserait suspecter de complot ; allons donc ! contre qui ? contre quoi ?

PRÉVOYANT. — Tu essaies en vain d'ergoter, et de te débattre, tu n'en es pas moins sous le coup de perquisitions, et même d'un mandat d'amener, car tu fais partie du complot spécial.

DUFROUSSARD. — ???

PRÉVOYANT. — A quoi bon barguigner et faire le cachotier avec un ancien camarade ! Tout t'accuse, mon bon, n'ai-je pas vu dans ton vestibule un chromo qui représente Cavaignac ? Le dernier perdreau que tu m'as envoyé était enveloppé dans un numéro du « Petit Caporal ». Tu prends ton épicerie chez Baize abonné à « l'Antijuif ». Par conséquent tu complotes... spécialement, et ton affaire est claire.

DUFROUSSARD. — Jour de Dieu ! et c'est sur de pareilles futilités que je serais traduit devant la Haute-Cour ?

PRÉVOYANT. — Il n'en faut pas d'avantage, et, circonstance aggravante pour toi, c'est que tu as là un calendrier qui représente une femme un peu trop décolletée et sur ce point le père la Pudeur ne plaisante pas.

DUFROUSSARD. — Que faire ? Jarnicoton, que faire ?

PRÉVOYANT. — Jarnicoton ! c'était le juron de Henri IV ; tu te trahis !

DUFROUSSARD. — Oh ! mon Dieu !

PRÉVOYANT. — Calote par-dessus le marché !

Dufroussard s'évanouit.

Latrique.

Nouveau Soufflet à la Mouche

A Monsieur le Directeur du *Télégramme*,

En réponse à une note parue dans ce journal, le 30 octobre « Soufflet à la Municipalité ».

Sous la rubrique « Soufflet à la Municipalité », vous avez publié dans le *Télégramme* de vendredi dernier, un arrêté du Conseil d'Etat rejetant un pourvoi contre deux arrêtés préfectoraux annulant deux délibérations, du Conseil Municipal d'Alger.

Votre information est exacte, en ce qui concerne le rejet de la requête ; mais elle cesse de l'être en ce qui concerne les dates des délibérations annulées.

Involontairement, je veux le croire, vous attribuez au Conseil Municipal actuel des délibérations prises par l'Assemblée précédente, les 21 janvier et 4 février 1898.

Ce soufflet ne saurait donc m'atteindre.

J'ose espérer que vous ne ferez aucune difficulté pour rectifier l'erreur commise.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Maire, E. VOINOT.

ECHOS

Un étudiant de nos amis passant avant-hier sur la place du gouvernement a été investie par un Sadoun, habitué cachir des écoles de droit. Notre ami a fort ment secoué, son interlocuteur pour lui apprendre qu'un juif ne devrait jamais lever la main sur un français. Ainsi maltraité, notre youpin des futures « classes dirigeantes » s'est sauvé à toutes jambes sans accepter, bien entendu, la continuation du combat sur un autre terrain, mais en prononçant contre son dompteur de terribles menaces de mort... inoffensives. Notre ami n'en a pas moins demandé l'autorisation de porter des armes, ce qui lui a été accordé.

Ne t'y frottes plus, suave Sadoun, ton ennemi, à l'instar des Anglais, use d'armes prohibées. Il te poursuit brandissant de sa dextre vengeresse une tranche de porc faris enveloppée dans une page de l'*Antijuif*. Jehovah préserve Sadoun du contact de la viande maudite.

POUR FINIR. — Le Président demande à un juif accusé de nombreuses escroqueries ses noms, prénoms et profession ; puis il s'informe : avez-vous déjà été condamné ?

— Non, monsieur le président.

— Parfait, asseyez-vous, vous allez l'être.

— On m'accuse à faux ! Un voleur et moi, cela fait deux !

— Sans doute cela fait deux voleurs.

Sous les arcades : Tralala se heurtant à tous les passants :

Ah ! ça, voyons, y sont donc tous saouls aujourd'hui ?

VOUS ÊTES SI JOLIE

Sérénade chantée Impasse Randon par le jeune et élégant A. Tubiana

I
Vous en êtes si jolie, ô mon bilange blond
Que mon boushe amoureux de brasser votre front
Il en meurt de l'envie
Mon boutique, place de Chartres, où j'y fais mon métier
Tout plein d'ia cotonnade, je le mets dans vot' pied
Vous en êtes si jolie !

II
Vous en êtes si jolie, ô mon bilange blanc
Que mon zyeux lagagnousse y vous cherchent tôt le
Faites pas tention et foule le temps
Je vends pas des bouteilles, j'i sours grand brocanteur
Ji compte sur ton bonté et sur votre bon cœur
Vous en êtes si jolie !

III
Vous en êtes si jolie, ô mon bil ange blond
Que j'vous en aime oullah ! blous que j'déteste Dru-
L'en l'rai oune maladie mont
Pour te plaire j'souis capable de tout fa re hakarbi
Je lirais l'*Antijuif*, j'embrancherais Max Régis
Vous en êtes si jolie !

Petits Avis et Boîte aux Lettres

B. P. C. — Nous ne pouvons insérer la note que vous nous avez envoyée car elle concerne des Français — Nous nous attaquons aux juifs.

— 0 —

A partir du Lundi, 30 octobre courant, l'*Antijuif* paraîtra les lundis, mercredis et samedis de chaque semaine.

— 0 —

V. Mérie. — Merci de votre envoi ; sera inséré dans le prochain numéro. Pouvez continuer. Passez au bureau si vous le désirez.

— 0 —

H. F. — Impossible pour le moment. Verrons plus tard, en décembre par exemple.

— 0 —

Nous prions nos lecteurs qui auraient quelques notes ou nouvelles à nous envoyer de le faire sans crainte : la discrétion absolue est la règle chez nous. Tous les jours des mesures sont prises pour éviter que les collaborateurs qui désirent garder l'anonyme soient reconnus.

— 0 —

Arthur Dhicy. — Recevons votre jeu d'esprit trop tard — Passera dans le prochain numéro.

H. R.

LE RETOUR DE LAFERRIÈRE

Notre Proconsul revient parmi nous, cet après-midi, par le courrier de France.

Ce vieillard vient chercher ses malles ; que nos amis le laissent donc passer en paix. Coco-bel-œil ira recevoir son adversaire.

L'ANTIJUIF.

THÉÂTRES & SPECTACLES

Au Municipal

Continuation des débuts. La troupe d'opéra-comique en a d'ailleurs terminé avec ces épreuves redoutées.

Mmes Faure et Charton, MM. Boulo et Sentein nous restent définitivement et c'est justice. M. Mounet, moins heureux, s'est vu repoussé par un public cependant bienveillant.

La troupe de grand opéra — à part Mlle Rose Ger-vais, l'étoile de la saison — est beaucoup plus disculpée. Après une représentation assez bonne des *Huguenots*

une franchement mauvaise de *Guillaume-Tell*, voici *La Juive*...

Lorsque Saugey aura réparé les quelques ablutions nécessaires, l'ensemble sera satisfaisant et il n'y aura plus qu'à souhaiter des entractes moins longs surtout pour des pièces comme le *Grand M. Poirier* et le *Sous-Préfet de Château-Buzard*, où il n'y a aucun changement de décor.

Demain dimanche, deux grandes représentations : En matinée, à prix réduits : *Mirille*, opéra-comique en 3 actes, de Gounod, et *Don César de Bazan*, drame en 5 actes.

Le soir : *Les Pirates de la Savane*, drame en 5 actes.

Au Casino

où le succès couronne aussi les efforts du directeur. On ne chôme pas, non plus dans cette usine. Après les chiens savants, un jongleur étonnant ; après le sympathique Laurvald, le talentueux Mayol, et ce n'est pas fini !

A l'« Algérienne »

Cette charmante société conviait hier ses invités à une soirée intime dans les salons de la *Lyre Algérienne*.

Après un concert charmant et une saynète amusante une sauterie a clôturé cette fête que l'« Algérienne » se propose de renouveler bientôt.

Baty.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VELODROME (Champ-de-Manceuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. — Tous les soirs à 8 h. et demie, *Guignol Lyonnais*. — Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Restaurant, entrée libre.

Petite Correspondance

Blida. — Prière à notre correspondant et à ses amis de bien vouloir nous adresser les renseignements sur Manguin et son état-major. Nous allons continuer notre campagne sur des valets des juifs et sur leurs protecteurs youpins que nous ne ménagerons. Les youpins et leurs souteneurs peuvent se bien tenir nous ne les lacherons pas de sitôt.

Boufarick. — L'ami H. est prié de nous envoyer un peu plus souvent de ses bonnes attaques contre les juifs de son district. Nous comptons absolument sur lui pour ne pas nous faire trop attendre. Qu'il veuille bien n'écrire que d'un seul côté du feuillet afin de faciliter la composition.

Delys. — L'ami P. L. est avisé que son article paraîtra mardi sans faute, prière d'envoyer le plus souvent possible.

Rouiba. — La correspondance paraîtra mardi, attendons vos articles pour les publier, prévenez vos amis que nous publierons les renseignements qu'ils nous feront parvenir Castiglione. Pouvez continuer, envoyer renseignements sur les juifs de votre arrondissement.

A VENDRE pour cause de départ, une **ÉPICERIE** aux environs d'Alger, très bonne clientèle. — S'adresser au bureau du journal.

EN VENTE CHEZ

CAVALIÉ, Chareutier

Rue de Chartres, 10 (angle rue Saintes), Alger

Graisse de ménage, le demi kilog. 0 80
— première qualité, le demi kilo. 0 70
Graisse ordinaire, le demi kilo 0 50
— de rôt, le demi kilo 0 40

Par kilogramme, 0 05 de réduction

Choucroute nouvelle à 0 20 le demi kilog.

Fûts de 25, 50 et 100 kilogrammes

JAMBONS, POITRINES et SAUCISSES FUMÉES

CHARCUTERIE FRANÇAISE

Seule Succursale au Marché Clauzel, à Alger

A VENDRE de suite une Triple machine travaillant le bois, contenant une scie circulaire, une mouture et une perceuse, plus une sauteuse avec coussinet en bronze.

BONNE OCCASION

A vendre une petite voiture à deux roues, toute neuve, et bourricot tuteur attelé. S'adresser au bureau du journal.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du drap, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour choisir ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** ; les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritif et digestif elle est cotée aux herbages de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est l'adopter.

Le Gérant : **PIERRE BAZILLE**

Imprimerie FALGA.

MAISON FRANÇAISE

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE

COURONNES & ARTICLES FUNÉRAIRES

EN TOUS GENRES

E. SIFFREDI et E. MAGLIONE

Médailles d'Or et d'Argent — Grand Prix d'Honneur, Paris

LA PLUS IMPORTANTE MANUFACTURE ALGÉRIENNE

FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DU P.L.M., DIVERSES SOCIÉTÉS & ADMINISTRATIONS

A l'occasion des Fêtes de Toussaint et des Morts

Plus de 10,000 Couronnes ou Objets Funéraires en magasin

PERLES -- MÉTAL -- ALUMINIUM -- CELLULOÏD -- ARTIFICIELLES -- IMMORTELLES

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE

ALGER, 2, RUE BAB-EL-OUED, 2, ALGER

AGHA, 12, RUE BAUDIN, 12, AGHA

Seuls Dépositaires Représentants
la Société Française des Celluloïds

des Maisons Vannier frères, Abadie-Collin, Javey, Amand-Huget
DE PARIS

Expédition franco d'emballage

SUR LETTRE OU DÉPÊCHE

MAISON FRANÇAISE

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE

E. Bazile



SUPPLÉMENT

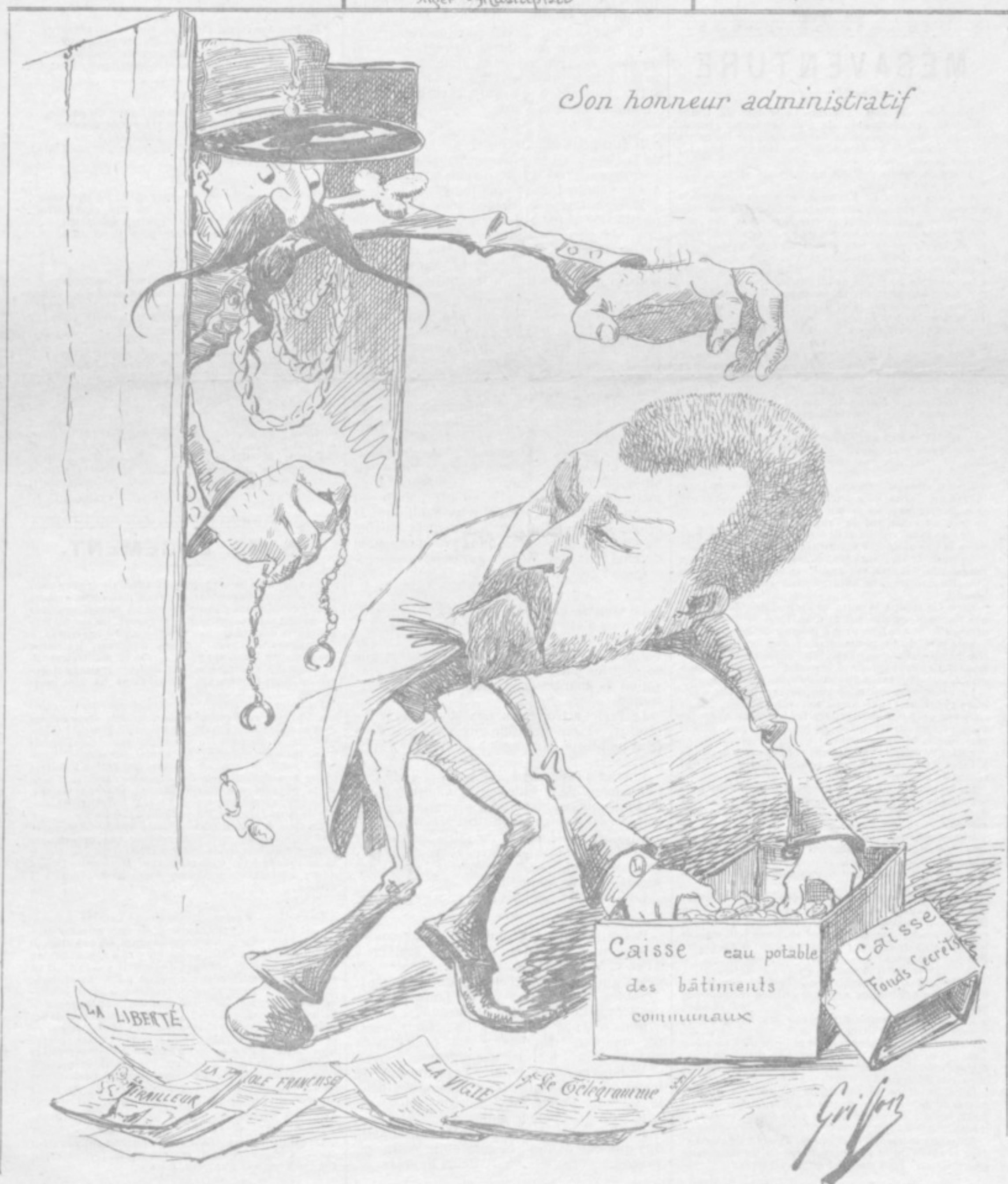
illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 34, Bd Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs

Son honneur administratif

NOTRE GRAVURE

Son honneur administratif. — Coco veut à tout prix mater les antijuifs. Mais les mouches coûtent trop cher, surtout aux approches de l'hiver où la moindre atteinte du froid les fait mourir. Il faut donc entretenir une chaleur bienfaisante qui permettra de prolonger l'existence de ces utiles auxiliaires.

Et Coco fouille avec entrain dans une caisse qui n'est pas la sienne ; à ce moment, une voix se fait entendre.

Est-ce la voix de la conscience ?

Non ; Coco en est dépourvu.

C'est celle du gendarme qui guette, depuis longtemps, celui qui ose dire qu'il tient par-dessus tout à conserver son honneur administratif. Il est vrai que certaines gens ont une façon toute spéciale de traduire le mot honneur.

Et Coco est de ceux-là. Lorsqu'il parle de son honneur, c'est le moment de crier : Au voleur !...

L'A.

MÉSaventure

L'histoire est déjà ancienne : elle date du temps lointain où, en compagnie de quelques jeunes gens de mon âge, nous apprenions l'arabe assis sur les nattes du café maure de la place d'Isly, en face une tasse fumante de bon caoua.

Je n'y changerai rien que les noms des acteurs, toujours vivants à Alger.

La jeune et gentille Emma B. se voyait poursuivie depuis quelques jours des assiduités d'un élégant youpin, Tabet quelconque. Les attentions dont elle était l'objet de la part de ce beau mais puant rejeton d'Israël ne plaisaient pas du tout à la jeune fille qui se décida à en parler à son fiancé, Marcel A., l'un des nôtres.

Le premier mouvement de celui-ci fut de se mettre à la recherche du juif et de lui administrer une correction qui l'empêchât de recommencer. Mais au lieu de donner suite à cette idée, il imagina de mystifier le Tabet de malheureuse façon.

Il nous fit part de son projet et à l'unanimité il fut approuvé.

Pour arriver au but, il nous fallait la complicité de l'une des négresses qui à ce moment encore, vendaient sur le marché d'Isly, des sardines frites et de petites galettes, les « kouika ».

Je vois encore Marcel dépensant des trésors d'éloquence pour séduire la vieille négresse qui finit par se décider dans le seul but de jouer un bon tour à un juif. Je vois encore son rire silencieux, découvrant une bouche à peu près édentée où se mouvaient seulement deux ou trois touches noires qui avaient été des dents.

Emma, mise au courant, se montra moins sévère à l'égard du Tabet ; elle sembla se laisser toucher par sa persévérance et lui permit enfin de la venir trouver, un soir, chez elle, rue de Tanger.

Le soir venu, chacun était à son poste. Il faisait nuit noire et une pluie fine tombait sans interruption.

Le jeune Tabet n'eut garde de manquer à son heureux rendez-vous. Il était aux anges, se voyait aimer d'une fille charmante qui ne lui demandait rien : c'était tout bénéfice.

Emma le recut à la porte et l'introduisit dans l'unique chambre qu'elle habitait, au fond de laquelle se dressait le lit que fermait d's rideaux de dentelles.

La ruelle du lit communiquait avec la cuisine qui elle-même ouvrait sur l'escalier : ce sont ces dispositions qui avaient permis à Marcel d'imaginer un plan diabolique qui réussit au delà de toute espérance.

Le Tabet, plus enflammé que jamais et échauffé d'ail-lours par Emma qui jouait son rôle à ravir, fit coup sur coup des déclarations brûlantes et après lui avoir pris un baiser qu'on ne lui rendit pas, voulut entraîner la belle vers le lit.

Emma se défendait faiblement et finalement demanda à Tabet d'éteindre la lampe, ce que celui-ci, sûr maintenant du succès, fit aussitôt.

Emma simula un déshabillage et, pendant qu'à son tour le juif se hâtait de se dévêtir, elle se réfugia dans la ruelle du lit, non sans remuer draps et cou-vertures.

Elle ne répondit plus que par monosyllabes presque étouffés aux propos de Tabet qui tout heureux se glissa à son tour dans les draps.

C'est là que commençait la mésaventure du malheureux youpin.

Emma ne répondait pas à ses étreintes passionnées comme il l'aurait désiré ; il ne rencontrait pas, non plus les... résistances ni les... difficultés qu'il espérait, mais bah ! l'essentiel pour ce jeune juif, était de posséder une chrétienne ; quant au reste, il n'y regardait pas de si près :

Qu'importe la façon pourvu qu'en se livrant à l'acte impudique il lui semblait que l'air se remplissait d'une odeur huileuse de sardines grillées mélangée de musc.

De plus, il lui semblait percevoir des rires étouffés venant de la pièce voisine.

L'odeur devenant plus forte et le bruit plus sensible, Tabet, qui venait de vaincre pour la deuxième fois, descendit du lit, fouilla dans sa poche et alluma une allumette. Horreur !

Dans les draps blancs du lit tranchait le corps à moitié nu de la vieille négresse qui riait silencieusement, en découvrant deux ou trois dents longues et jaunes.

Au même moment, la chambre s'emplit de clarté et dans la ruelle du lit apparurent cinq ou six têtes, dont celle d'Emma. Tous riaient à gorge déployée.

Pris de terreur, Tabet ramassa à la hâte ses vêtements et sans prendre le temps de s'habiller, se précipita dans les escaliers, poursuivi par nos éclats de rire, au milieu desquels il lui semblait distinguer nettement la voix de la vieille négresse qu'il avait si amoureusement attaquée.

Jamais on ne revit plus Tabet ; quant à la vieille négresse, grassement payée, nous la vîmes longtemps encore exercer son petit commerce de galettes et de sardines, au marché d'Isly. Elle avait, paraît-il, conservé un excellent souvenir de cette aventure.

V. Mérie.

LA SEMAINE

La Classe ! C'est le moment de la libération des contingents de France et d'Algérie.

Toute la semaine, les bateaux de nos compagnies de navigation ont embarqué pour notre beau pays de France les soldats qui viennent de payer leur dette à la Patrie.

Parmi ceux qui s'en vont, beaucoup nous reviendront, attirés par notre beau soleil. Il en reviendrait davantage si notre pays n'était infesté de la horde juive. Mais tous ceux qui resteront par là-bas de l'eau diront à leurs frères pourquoi nous détestons les juifs qu'ils ont pu voir de près.

Ils leur diront aussi que les camarades d'ici, qu'ils ont rencontrés au régiment sont de bons soldats de bons français et qu'à part les juifs, qu'on devrait rejeter de la caserne, tous ont à un égal degré le culte de l'honneur et de la Patrie.

— 0 —

Il faut nous réjouir aussi de la libération de la classe. Ce sont de nouveaux soldats de l'armée antijuive qui vont venir prendre part à notre combat de chaque jour.

Et c'est ainsi que chaque jour s'accroît le nombre de ceux qui acquièrent le droit de dire aux pouvoirs publics et aux fonctionnaires enjuivés que les électeurs d'Algérie, parlant au nom des autres habitants, détestent les juifs et ceux qui les soutiennent.

— 0 —

La Haute-Cour continue péniblement ses travaux. Elle se raccroche à toutes les perches que lui tend Israël pour donner au fameux Complot une allure présentable ; elle y parvient difficilement et après avoir maintenu contre Guérin, l'accusation de menaces à agents, elle finira par condamner les autres détenus à un franc d'amende pour tapage nocturne.

Ici, les choses sont menées plus mystérieusement. La Basse-Cour n'a pas comme son aînée, des personnalités de marque à se mettre sous la dent ; elle en est réduite au menu fretin, et le malheureux Saïd, dont le crime fut de faire excellemment la cuisine de son maître, paraît le plus grand coupable de tous ceux que Thémis garde jalousement.

Quand cela finira-t-il ?

— 0 —

Le Conseil général a terminé sa session. La fin en a été légèrement mouvementée.

Il s'agissait de la création d'impôts nouveaux et il nous fait plaisir de constater que ce sont les nôtres qui ont combattu l'aggravation de charges demandées par l'Administration.

Le Préfet a trouvé en eux des adversaires résolus, et en M. Broussais un « mâleur » pour employer l'expression admise par l'antijuif.

Lutaud a également été battu pour le sectionnement de la Ville, autre affaire montée de toutes pièces par l'Administration avec le concours des Sogier et autres Masclaux.

Il a même été obligé de faire des excuses pour l'injure que dans la chaleur de la discussion il avait laissé échapper à l'égard des Algériens et de leurs élus.

Lutaud battu n'a plus qu'à faire ses malles.

— 0 —

Passons à un sujet plus gai, voulez-vous ? Avez-vous été au Casino cette semaine ? Allez-y. Vous y verrez une charmante de pigeons qui fait parler d'elle depuis longtemps.

Toutes ces dames vont en foule prendre des leçons de la savante professeur.

Nous n'avons plus qu'à bien nous tenir, car toutes ces manœuvres sont évidemment dirigées contre les éternels pigeons !

Ne nous révolterons-nous pas à la fin ? Je le croirai cependant, car on m'annonce pour la semaine prochaine, les débuts sensationnels d'un dresseur de lapins.

J'espère que nous serons alors aussi assidus que ces dames ; ce sera enfin notre revanche.

Henri REMNÉZ.

Conseils à M. Laferrière

I

*Cher Monsieur Laferrière, en arrivant ici,
De protéger les juifs, vous avez le souci
C'était l'ordre formel qu'on avait intimé ;
Et, vous, en bras' garçon, vous y êtes conformé
Sur l'air du tra, la, la, la (bis) ;
Sur l'air d's tra-téri, dera, ta, la, la.*

II

*Mais après quelques mois, au contact des youpin',
Votre opinion changea sur ces êtres malins ;
C'est pourquoi faiblement, vous demandiez, anxieux
Que l'on revise un peu, l'affreux décret Crémieux.
Sur l'air du tra, etc...*

III

*Id d'sus, les gouvernan's vous tournèrent le dos,
Ils voulaient que toujours, vous souteniez les ghettos
Et d'un autre côté, tout le peuple algérien
Vous trouvait trop fade et capable de rien.
Sur l'air du tra, etc...*

IV

*C'est ainsi que, partout, ayant des ennemis,
Parmi les antijuifs et parmi les youddis,
Vous revenez vaincu, sans même l'illusion
De pouvoir obtenir un p'tit' compensation.
Sur l'air du tra, etc...*

V

*Eh bien ! puisqu'à Paris, ils sont si dreyfusards,
Et qu'à tout le peuple républicain ces queusards,
Pour vous mettre d'accord avec les deux partis,
Vous n'avez qu'à bien suivre le conseil que j'vous dis.
Sur l'air du tra, etc...*

VI

*Réquisitionnez vite tous les vaisseaux du port,
Entassez y les juifs Matou, Thomson, Sapor ;
Ajoutez Pourailly et l'élan judaïsant,
Faites expédier tout ça sur Marseille... et rondement.
Sur l'air du tra, etc...*

VII

*On leur trouva des plac's et même on en créera...
L'agriculture en France, grâce à eux s'accroîtra...
Le Commerce et les Arts s'y sont en jubilation,
Ce s'ra un vrai succès pour notre Exposition.
Sur l'air du tra, etc...*

VIII

*Matou, souple et malin fera l'introduit-eur,
Pour les ambassadeurs... c'est un poste d'honneur !
Et pour que sa Nénèt', non plus, n'ait pas d'souci,
On lui trouva qu'quelque chose à introduire aussi...*

IX

*Ayant tous des emplois, les juifs seront heureux.
Ici, en Algérie, nous n'souffrirons plus d'eux,
On chant'ra vos louangs, à Alger, à Paris,
Vous aurez, croyez moi, mérité du Pays.
Sur l'air du tra, etc...*

X

*Alors vous pourrez dir' : « C'est à chacun son tour,
On m'posa un lapin, je n'eux pas être en retour ».
Puis à M. Waldeck, vous direz : « Mon ga-con,
J'crois qu' c'est moi, aujourd'hui qu'il pose le
Sur l'air du tra, etc... »
Clandeuil.*

SANS LOGEMENT

En raison de sa corpulence il souffrait énormément de la chaleur. Cependant, il avait juré de ne prendre aucun repos avant d'avoir trouvé un chouet intérieur de maison mauresque pour y prélasser les sientes languoureuses des pensionnaires du Comité d'Hivernage.

Plusieurs tentatives venaient d'échouer, les riches propriétaires indigènes de la Casba se montraient inflexibles et les portes massives de leurs maisons étranges restaient sourdes aux sollicitations les plus pressantes.

Pourtant rien n'avait été ménagé pour les convaincre. Phrases ronflantes, mots à grands effets comme ceux-ci : Comité d'Hivernage ! Conseil général ! Gymnastique et Barreau ! avaient été savamment prodigués, mais sans produire le résultat attendu. — Nul motif ne pouvait décider les arabes à laisser violer leur domicile par cet homme gras dont le nom et la physionomie indiquaient un juif, un maudit. D'aucuns, effrontément, firent même connaître les motifs de leurs refus : « Toi youddi ! balek ! »

En vain, le malheureux s'efforça de leur démontrer que, s'il avait un nom à ne coucher que dehors, ses aïeux en étaient seuls responsables, que lui n'était sûrement pas juif, mais seulement judaïsant. Quand ils s'y mettent les indigènes sont têtus et durs à la détente.

•••

Cependant ses rares amis avaient foi en ses influences. Il s'était allégrement chargé de cette mission délicate que son nom et son profil sémitiques (ah nos aïeux !) faisaient échouer. Qu'allait-on lui dire à son entrée au comité ? A quelles féroces bagues il s'exposerait en avouant son « Chou-Blanc ? » Et puis, aurait-il la patience de supporter les moqueries ? Non, il se connaissait bien, lui. Avec son tempérament fougueux il ne faudrait pas badiner. Un jour, tenez ! un de ses collègues avait essayé de le tourner en bourrique — ce qui ne nécessite pas, d'ailleurs, de pénibles efforts ; lisez plutôt l'Express — eh ! bien, il s'est carrément emballé, mais emballé comme Pégase. Et se précipitant à bride abattue sur l'imprudent, il parlait déjà de n'en faire qu'une demi-bouchée. Un coup de poing fut seul capable de maîtriser sa fougue... Gare aux autres !

De sa main puissante, il presse maintenant son front étroit. Il songe. Puis il presse encore, furieusement, son front bas qui n'en peut, mais...

Eh! une idée jaillit, lumineuse — voyez-vous cette maison mauresque là-bas, où luit une lanterne bleue? On enlèvera son écriteau et, aussi mal famée soit-elle, il faudra bien que la curiosité des hivernés s'en satisfasse.

Quelques misérables douros à la propriétaire, et le tour sera joué. D'un pas gaillard il va de nouveau tenter le sort!

Alors il nous fut permis de déplorer le comble des infortuns du plus malheureux des mortels. Il frappe à la porte bariolée, un judas s'ouvre, un grand œil noir l'examine sur toutes les coutures, puis une voix fraîche, mais ironique, s'exhale ainsi: « Dis fatan! ma andouch bizouan la grine di jouif ici! »

Et tandis que le désespoir le clouait sur le seuil de l'unique étage, une main irrévérencieuse faillit l'inonder de l'odorante rosée d'un fond de cuvette.

... O génie! que de douleurs tu occasionnes!...
Epilogue. — On ne l'a pas chiné longtemps au comité. On n'en rit même pas. On se contenta d'en sourire. Mais ces sourires tombèrent en douche...

Noël.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

Nous rappelons que le concours que nous avons annoncé pour les lecteurs du « Supplément Illustré de l'Antijuif » comprendra 25 problèmes ou jeux d'esprit.

Cinq prix, consistant en objets d'art et en ouvrages de valeur, seront attribués aux cinq personnes qui auront envoyé le plus de solutions justes.

Les noms ou pseudonymes des personnes qui auront répondu exactement seront insérés chaque semaine.

N° 5. — MÉTAGRAMME

Avec mes cinq pieds, je me tiens sur quatre. — Si l'on change ma tête, je deviens successivement une corde. — Matériaux de construction. — Partie appréciée du lièvre. — Histoire morale.

N° 6. — MOT CARRÉ

1. Contrée de l'Afrique. — 2. Enervé. — 3. Canoter. — 4. vaste mer-bloqué.

SOLUTIONS

N° 3. — MOT EN LOSANGE

R
F E R
R E G I S
R I S
S

N° 4. — MOT CARRÉ

B O E R
O C R E
E R R E
R E E L

Solutions justes. — N° 3 et 4, Violette d'Alger. — Le Bonzigue. — Ernest Glaive. — J. Vois. — A. Kœnig. — Helvétie. — P. C. Potard. — A. H. B. — Taven. — Paul O. — C. Juste. — Lætitia T. — Saint. — Franck-Delort. — Un du Fort Bon-Accueil. — Petit-Jean. — Margot. — Deux antijuives. — Helvra-Dira. — De Bellune. — Idorah.

N° 3. — Seulement. — Nemo. — Léon de Seigneules. — Biellet Mestre. — Toto A. — Lufa B. — Emma Z.

N° 4. — P. A.

Envoyer les solutions Jeudi à 5 heures au plus tard.

Le Sphinx.

Certificat de Baptême

Nous soussignés, Abraham Mardochée LÉVY, négociant en poils de chameaux et en reconnaissances (du Mont-de-Piété), changeur de pièces en bois, 1^{er} Rabbia de la Synagogue de Volcequippeu et Monsieur Nathan Isaac KAHN, négociant bouché, achète les vaches enragées; fournisseur des armées sous-marines, 1^{er} assistant et Monsieur David Eschériel BERNEIM, négociant en objets de piété et bijoutier religieux (repasseur d'argenterie au clou), 2^e assistant au sécateur.

Déclarons et certifions que le nommé Ch'oumou LATAUD a été baptisé entre nos mains au sécateur, conformément à la loi (de Moïse), à l'endroit prescrit, et appartient de ce fait, à la première noblesse du monde.

Le Rabbia, Le 1^{er} Assistant, Le 2^e Assistant,
LÉVY. KAHN. BERNEIM.

Bouts de cigares

Hier je trouvais dans un article fort complet sur le tabac, un renseignement qui m'a paru mériter la reproduction:

« Savez-vous par approximation quelle somme produit, pour les industriels nomades qui l'exploitent, la revente des bouts de cigares ramassés à Paris seulement? »

« Cette revente produit par an environ 52.000 francs. »

« Les bouts de cigares ainsi récoltés s'en vont à l'étranger, ou des usines sont établies. »

« Là on vous nettoie, on vous hache la marchandise, qui ensuite redevient simple tabac à fumer ou sert à fabriquer des cigarettes vendues pour de purs produits orientaux. »

Et comme j'avais encore l'esprit arrêté par ce détail bizarre des commerces inconnus, je me pris à songer à tout ce qui se ramasse et aussi se perd, ici-bas, de bouts de cigares en tout genre.

Prenez une existence, et défalquez-en toutes les minutes, tous les quarts d'heure dépensés en pure perte.

Attente dans les antichambres: dialogues oiseux échangés au coin de la rue avec l'importun qu'on rencontre; politesse banale et visites de cérémonie, menues bribes non utilisées entre le travail et la promenade, entre la rentrée au logis et l'heure du repas, etc., etc.

Tout cela ce sont les bouts de cigares de la vie.

Bouts de cigares perdus.

Ah! si à l'heure du grand départ on pouvait les rapprocher tous! On en ferait alors un an, deux ans, cinq ans peut-être de sur-sis. Cinq ans qui ont été vécus sans le savoir, déchets qu'on a pas pris la peine de ramasser!

Et les bouts de cigares de la conversation!

Il en est — et plus d'un, je puis l'affirmer, — qui, à table, dans l'entraînement de la répartition, trouvent de charmantes choses qu'emporte le vent.

Celui-là, souvent la plume à la main, reviendra court, terne, flasque.

Pourquoi ne fait-il pas provision de ses bouts de cigares? Pourquoi un sténographe n'est-il pas là pour les recueillir?

Ce serait certainement plus tard le meilleur de son bagage.

N'oublions pas les bouts de cigares de l'art.

C'est tantôt un croquis jeté sur un coin de papier, tout en causant, tantôt un bonhomme crayonné au mur d'un auberge, en un moment d'inspiration.

Ceux là aujourd'hui, on s'est mis heureusement à les collectionner.

Mais jadis que de trésors gaspillés! Que de bouts de cigares dont on aurait pu dès lors tirer profit!

Pour ce qui est des bouts de cigares littéraires c'est différent...

L'Album est-là, l'album, ce chiffonnier élégant qui ramasse tout, au hasard du croquet.

Grand bien lui fasse!

L'amour non plus ne laisse généralement rien traîner.

Les bouts de cigares, c'est un vieux ruban passé, un ruban ridicule et cheri, c'est une fleur fanée dont la hotte ne voudrait pas mais dont le cœur veut bien lui; car il la refait fraîche et parfumée.

Tant pis pour qui vit de ces bouts de cigares là!

Le souvenir, c'est l'espérance à reculons... a dit un penseur.

Et une fois sur cette pente, j'aurais eu grande envie de ne pas m'arrêter. Mais je craignais d'abuser de votre patience, et je tiens à ce que vous ne fassiez pas de ces quelques lignes ce qu'on fait précisément du pauvre bout de cigare dont je viens de vous parler.

J. G.

THÉÂTRES & SPECTACLES

Au Municipal

Encore des débuts cette semaine! Mais c'est bientôt la fin. Il n'y a plus maintenant qu'à boucher les trous que les votes des abonnés ont apportés dans la troupe amenée par Saugéy.

Le bilan de la semaine? Oh! peu de chose! L'assassinat de Robert le Diable qu'on avait au préalable amputé; une représentation à peine passable du Maître de Châtelaine, ce petit chef d'œuvre inachevé et de Mignon, l'opéra toujours populaire et enfin une supportable des Dragons de Villars.

Mignon a valu à Mlle Flavigny un échec un peu prévu, quand à Bouffé, il a mieux réussi dans les Dragons. Mlle Gervais, qui n'a pas encore effectué son 3^e début et Charton sont toujours les étoiles de la troupe.

On annonce la rentrée de Rey de l'an dernier; tant mieux; il ne restera plus qu'à remplacer le baryton d'opéra comique et la 1^{re} dugazon qui n'ont pu trouver grâce devant les bulletins de vote.

La troupe de drame et comédie tient bon. Travaille-t-elle assez? Il semble qu'il y ait un peu d'hésitation.

On annonce également Achard, avec la Dame de chez Maxime, le dernier succès de Paris. Avis à ceux qui aiment rire.

Aujourd'hui, en matinée

Au Casino

Après Laurwal, c'est Mayol à qui les spectateurs ne laissent plus quitter la scène. Heureusement que tous deux ont d'excellents poumons. La Neige, parmi les chansons de Mayol, tient la corde comme les autres étaient la préférence du répertoire Laurwal.

N'oublions pas les autres, plus drôles ou désopilants les uns que les autres et le sauteur, et les clowns, et la charmante de pigeons.

Allez voir cela mes demoiselles et retenir les bons principes.

Baly.

Petite Correspondance

Claudeuil. — Acceptons avec plaisir.

V. Mérie. — Pouvez continuer. Nous tiendrons compte de la recommandation; mais elle était inutile. Les personnes qui nous envoient des solutions pour les jeux d'esprit sont priées de nous indiquer le pseudonyme qu'elles désirent adopter, à moins qu'elles ne préfèrent publier leur nom.

Helvétie. — La poste n'accepterait pas; il n'y a que les imprimés, factures et épreuves d'imprimerie et papiers d'affaires qui puissent être affranchis de la sorte. M. la laissez au Café Glacier ou au kiosque Donato, place du Gouvernement.

J. P. — Nous n'insérons que si vous pouvez nous fournir la preuve d'être un écrivain et qui ferait un joli petit chef d'œuvre.

Nous prions nos lecteurs d'envoyer sans crainte notes et nouvelles, le secret sera bien gardé.

Eva M. — Acceptations volontaires, mais craignons que le format réduit de notre journal soit un empêchement absolu.

Livide. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro votre article, avec plaisir nous acceptons votre collaboration.

La Société le « Bengali ». — Regrettons que votre communication soit arrivée trop tard.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et 1/2 demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. — Tous les soirs à 8 h. et demie. Guignol Lyonnais. — Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Restaurant, entrée libre.

A VENDRE UNE JOLIE VILLA avec rez-de-chaussée, étage et cave. Prix: 12.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antjuive, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE pour cause de départ, une **ÉPICERIE** aux environs d'Alger, très bonne clientèle. — S'adresser au bureau du journal.

EN VENTE CHEZ CAVALIÉ, Charcutier

Rue de Chartres, 10 (angle rue Saintes), Alger

Graisse de ménage, le demi kilo..... 0.80
— première qualité, le demi kilo..... 0.70
Graisse ordinaire, le demi kilo..... 0.60
— de rôt, le demi kilo..... 0.40

Par kilogramme, 0.05 de réduction

Choucroute nouvelle à 0.20 le demi kilo.

Fûts de 25, 50 et 100 kilogrammes

JAMBONS, POITRINES et SAUCISSES FUMÉES

CHARCUTERIE FRANÇAISE

Seule Succursale au Marché Clauzel, à Alger

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH**: les plantes qui entrent dans sa composition sont: la grande et petite absinthe, le mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apétitive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et au Doubs — la goûter c'est l'adopter.

Le Gérant: PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA,



Une partie de chasse.

IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS

Impressions Commerciales

P. DUVERT 

FAUBOURG BAB-EL-OUED

SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

P. Bazille



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Redaction et Administration
Villa Antiqua 34, Bd Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



AVIS
En raison des fêtes de la Toussaint et des Morts, nos ouvriers ont chômé et notre gravure paraît sans être coloriée. Ce n'est qu'une exception et la semaine prochaine, nos « pocheurs » ne chômeront pas.

NOTRE GRAVURE

Les Ingrats. — Ce sont nos gouvernants qui se conduisent vraiment en ingrats, à l'égard de ces pauvres journaliers de la « Mouche Officielle ».

Regardez donc les mines déconfites de Laurens et de Moussat, que le synagouenot Gérénte fait f... lanquer à la porte, comme des larbins maladroits qui auraient versé le pot de chambre sur la descente de lit.

Faut-il cependant qu'ils en aient commis des saletés, ces malheureux pour avoir dégouté jusqu'à ceux qui les leur payaient ?... Nous serions encore assez bêtes pour les plaindre, si leur déchéance officielle n'était surtout la preuve de l'effondrement même de la maison d'imposture, de jésuitisme et de lâcheté qui les abritait depuis un an.

La baraque s'écroule ; on congédie la valetaille. Les ruines et les immondices sont à vendre — c'est d'ailleurs tout ce qui reste à vendre la-dedans.

L.A.

Ce qu'admire le Juif dans une Armée

C'était au retour des manœuvres. Nos braves troupiers regagnaient fièrement la caserne qu'ils avaient quittée pendant quelques semaines pour aller faire au loin des essais de combat. Je regardais ces braves soldats avec admiration, car après les nombreux kilomètres qu'ils avaient parcourus depuis leur départ, pas un seul ne portait sur sa physionomie la trace de la moindre fatigue.

A ce moment la musique venait d'entamer la marche du Régiment. Lorsque la colonne de tête fut passée, je pus apercevoir à travers les balonnettes, qui l'entouraient le drapeau du 1^{er} Zouaves, cet emblème de la Patrie, qui nous ferait marcher à nous, patriotes français, sur des aiguilles pour aller le défendre. Aussitôt je saluai cet admirable drapeau et m'empressai de crier ces deux mots qui ont eu leur retentissement ces jours-ci.

Vive l'Armée ! Vive l'Armée.

A ce moment un individu à mine suspecte, qui s'était dissimulé dans un chalet de nécessité — pour se soustraire aux yeux de la foule admiratrice de cette belle armée — portant une redingote crasseuse ainsi du reste que tout ce qui l'habillait, s'approche de moi, et dans un langage que je reconnus être de l'hébreu francisé, me dit : « Pardon ya M'sieu, cit litre et cit galone, sont en or, n'est-ce pas », en me désignant le drapeau. Cette frange, lui répondis-je, oui elle est en or. Le youpin, que vous avez reconnu non seulement sous son costume, mais encore sur sa demande intéressée, parut satisfait. Il s'éloigna de quelques pas de moi, et s'empressa d'admirer le drapeau avec des yeux d'envie.

De mon côté, pour rattraper le temps que m'avait fait perdre mon interlocuteur, je criais de toutes mes forces : « Vive l'Armée ! Vive la France ! » aussitôt le juif de s'époumoner à crier : Vive la frange ! il y en or, vive la frange.

Comprenant de suite, ce que le juif avait trouvé de plus beau, dans cette vaillante armée, je voulus savoir la suite et me faufilaient derrière lui ; je pus arriver à le suivre. J'apprenais que cet infecte youtre était un de ces brocanteurs, marchands de rubans et de galons de la rue de la Lyre, et que son seul désir, eût été je crois, de posséder dans son ghetto ce beau drapeau que j'avais vu défiler devant moi, quelques instants auparavant, à seule fin de le déponiller de ses beaux fils d'or, pour lui permettre d'augmenter son « bitit gommirce ».

Lyvède.

LA SEMAINE

Les journaux autrichiens, sont remplis de détails, au sujet du nouveau crime rituel que l'on vient de découvrir.

Ils vont bien, les Juifs ! Non contents de voler l'or des chrétiens, il leur faut le sang de leurs enfants !

C'est égal, nous ne conseillons pas à ces fervents disciples du Talmud d'appliquer ici leurs sanglantes pratiques. Si pareil malheur arrivait chez nous, il n'est pas de rabbins ni de gouverneur qui arrêteraient la fureur vengeresse du peuple.

— 0 —

Nos bons amis les Anglais reçoivent de sérieuses brossées dans l'Afrique du Sud.

Les Boërs ne sont pas quantité négligeable et leurs succès contre l'arrogante Albion sont loin de nous déplaire.

E-t-ce que pour l'Angleterre, l'heure de la justice immanente, aurait sonné ?

Quelle que soit la disproportion des forces, nous avons confiance dans le résultat final. Encore une nation que les Juifs auront anéantie.

— 0 —

La Toussaint ! Les Morts ! Journées de deuil et de visite aux chers morts. C'est une tradition qui ne faiblit pas.

A côté des démarches, guidées seulement par l'ostentation, que de larmes sincères versées sur la tombe de l'absent !

— 0 —

Serait-ce l'approche du 13 novembre ? Nous traversons une période des plus mouvementées : chaleurs prolongées, siroco inusité, perturbations sismiques, en attendant le choc final de la Comète qui doit nous envoyer tous dans les mondes inconnus, sinon meilleurs... Pourvu qu'il n'y ait pas de Juifs !

Henri REMÈGE.

Guerre aux Pitons

AIR CONNU

I

Dans Alg.r, le juif puitiz
Et r'prend son air arrogant,
Lorsqu'il promèn' ses pustules
Place du Gouvernemen',
M'sieu Lutaud, lorsqu'il chemine
Est même obligé, oui da,
D' lui crier, quoiqu' ça le chagrine,
Pour jour du panagrama.

« O'i donc ton nez d' là
« Que j' vois la marine !
« O'i donc ton nez d' là,
« Que j' vois la Casbah ! »

II

Même entre eux, c' piton infâme
Les place, car il faut les voir
Quand l'infect « Bar des Réclames »,
Les réunit chaque soir ;
Chouamou, d'une voix éteinte,
S'adressant au fils Semha
L'apostrophe ainsi, sans crainte,
Dans un affreux charabia.

« R'tir donc ton nez d' là,
« Qui j' boir mon abrinthe !
« R'tir donc ton nez d' là
« Qui j' boir ma méhia ! »

III

A Blida, sur la Plac' d'armes,
Ils grouill'nt comm' des anticots,
Puants, crasseux, faisant vacarme,
Secouant les pue's de leurs ghettos,
L' oïdén, s' paît leur biastie
Et rigole tout son saoul.

Et galment, crié à tue-tête,
Au passag' d' ces porte pour :
« R'tir donc ton nez d' là
« Qui j' aperçois Nénette !
« R'tir donc ton nez d' là
« Qu' j' aperçois Matou ! »

IV

Miliana est la rivale
De Bida, pour ces bras's gens ;
Là, y n' sont pas aussi sales...
Mais, ils sont plus dégoutants,
Pier comme un roi comm' un doge,
Dans les rues, places ou boulevards,
Le youtre, point ne déroge ;
Il faut qu'il étal son lord :
« R'tir donc ton nez d' là
« Qui j' aperçois l'Horloge !
« R'tir donc ton nez d' là
« Qu' j' aperçois Zaccar ! »

V

Oran, la rill sans pareille
Belle, se mir' dans les flots bleus...
Mais il faut que cet m' rreci le
Soit aussi sale par eux ;
Car, là, c'est la même antienne
Il n' pleut... on en abus'
Ou qu'on aille, d'où qu'on vienne,
Le youpin trafrique et rus'
« O'i donc ton nez d' là
« Qui j' aperçois Etienne !
« O'i donc ton nez d' là
« Qu' j' vois Santa Cruz ! »

VI

A Bôn', comm' à Constantine,
Ils empièsonn'nt tout l' pays,
Et l'on rencon'r' o'it' vermine,
Père des vols qu'elle a commis,
L'cont la tél', faisant d' l'pate,
Parlant haut, faisant fracas,
Croyant qu'à jamais la gratte,
Maintenant lui appartiendra...
« R'tir donc ton nez d' là
« Que j' vois les phosphates !
« R'tir donc ton nez d' là
« Qu' j' s'atun' Bertagna ! »

VII

Quoiqu'en dise et quoi qu'en pense
Au Parlement dreyfusard,
« Itendons avec confiance,
L' jour prochain du grand chambard,
Alors à tout la Juif' it
Qu'on chass'ra avec excès,
Nous crions, l'âme ravie,
Heureux d' notre succès.
« R'tir donc ton nez d' là
« Que j' vois l'Algérie !
« R'tir donc ton nez d' là
« Qu' j' vois des français ! »

Glandeuil.

VARIÉTÉ

TOUTES BACHELIÈRES

Intérieur bourgeois. — Mobilier riche et élégant, mais mal entretenu.
La scène se passe au vingtième siècle.

I

Monsieur farfouillant avec impatience dans les tiroirs de sa commode. — Sapristi ! pas de bouton de ma chemise ! C'est toujours comme ça quand on est pressé !... (appelant), Anne ! Anne !... Où est-elle, cette femme de chambre ?... Allons, il me faut aller trouver ma femme.

II

Madame est dans sa bibliothèque. Entourée d'in-folios, elle travaille à son grand mémoire pour l'Académie. (Des différentes formes de la jarretière au temps de Sémiramis.)

Monsieur, gracieusement, sa chemise à la main. — Dis donc, chérie, voudrais-tu me recoudre un bouton ?
Madame. — Vous dites ?
Monsieur. — Je demande si...

Madame (pompusement). — Monsieur, je suis docteur en lettres...
Monsieur. — Hélas !
Madame. — ... ancienne élève de l'école des Chartes, lauréate de l'Institut, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de...

Monsieur. — Je sais !... je sais !
Madame. — Et vous voudriez que... (d'un ton méprisant), Vous êtes bien bouffon, mon cher !

Monsieur, timidement. — Alors, dis-moi où est la femme de chambre.
Madame. — A la Sorbonne.
Monsieur. — A la Sorbonne ?
Madame. — Sans doute. C'est aujourd'hui qu'elle soutient sa thèse de licence.

Monsieur, effaré. — Alors, ma chemise ?...
Madame, agacée. — Assez de grâce !
Monsieur, avec résignation. — Après tout, la cuisinière doit savoir coudre un bouton.

(Il sort).

III

A la cuisine. — Les fourneaux sont allumés. D'un côté une casserole, d'où s'échappe une odeur infecte, de l'autre, des cornues et des alambics.
Un cuisinier, examinant le contenu d'une éprouvette. — 100 H₂ ; c'est pourtant bien la formule !... Acide nitrocyannhydrique, protoxyde d'hydrogène...

Monsieur (entrant). — Caroline, pouvez-vous me coudre un bouton ?
La cuisinière (agitant sa chemise éprouvette). — Voyez, Monsieur, comme ça se combine... Il n'y manque que le réactif... Où donc est-il ?

Monsieur (lui tendant sa chemise). — Voilà !
La cuisinière. — Non... mon sulfhydrate d'ammoniaque... Ah ! je me souviens... j'ai dû le jeter dans le bœuf à la mode.

Monsieur (effrayé). — Hein !... Mais vous allez nous empoisonner.
La cuisinière. — Ça ne fait rien. Ça qui me contrarie, c'est qu'alors j'ai dû mettre les carottes dans l'alambic. Encore une expérience manquée !

Monsieur (commençant à donner des signes d'impatience). — Ma parole ! Je crois que toutes les femmes aujourd'hui sont toquées.

IV

À la nursery. — Les bébés braillent à tue-tête et se tirent réciproquement les cheveux. Au milieu du vacarme, la nourrice, les yeux au ciel, l'air inspiré, compose une légie.

La nourrice, déclamant :
O nuit ! ô nuit d'azur ! splendeur firmamentale !
O lune ! astres errants ! cieux étoilés !...
Il faudrait une rime à tales.

Monsieur. — Et vous, nounou, saurez-vous coudre un bouton ?
La nourrice. — Bouton ?... mais ça ne rime pas avec tales. (Elle reprend).

O lune ! astres errants !...
Monsieur (levant les bras au ciel). — Même la nourrice !... Au diable !

V

Il sort furieux et court chez le Directeur d'une agence de publicité.

Monsieur (très monté). — Ça ne peut pas durer comme ça !... Monsieur, veuillez faire passer dans tous les journaux, l'annonce suivante : « On demande pour maison bourgeoise, une bonne ne sachant ni lire ni écrire, 500 francs par mois et des cadeaux. »

Le directeur. — Ni lire, ni écrire ?... Poste !... c'est le merle blanc que vous demandez.
Monsieur (insistant). Mais enfin si...
Le directeur. — S'il en existait une ?...
Soyez tranquille, je ne vous la donnerais pas... Je l'épouserai !

M. T.

CADRE ET TABLEAU

Notre gouvernement s'encadre
D'officiers et de généraux,
Soit de l'Armée, soit de l'Escadre ;
L'effet produit est des plus beaux.

Galliflet rajeunit les cadres !
Fichtre, ça va faire du beau !
Pour les Armées et les Escadres
C'est chic, c'est snob, et c'est nouveau

Mais, l'Populo, qui n'est pas ladre
Dit, en versant ses monacos,
« Puisque vous rajeunissez l'cadre...
« Rajeunissez aussi l' tableau ! »

Claudeuil.

Au Héros Ane-Douche

H. Cinq-vingt fois plus noble qu'Auguste le Conquérant.
A. Ton geste noble et fier, les cohortes armées.
N. Accablant que ta voix, qu'il toi noblesse.
N. Agitant pour de rien, se sont mobilisés.
F. A-tu pour les mener à l'assaut ?... au siège.
D. « In Vindicta » (Vindicta du Conseil général).
D. A-tu, croque-tu encore une plate d'œuf... à la neige.
U. Ne douches, des moutons ; as-tu pour qu'on t'empale ?
C. Rats-moi, c'est dur : Douche les électeurs ?
H. On lâche son monocle ou son gibus luisant.
E. I. Ils seront calmes, quand tu leur auras dit :
Je suis deux fois plus noble qu'Auguste le Conquérant.

Arthur Dhicy.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

N° 7 — MOT EN LOSANGE

1. Le commencement du monde. — 2. Textuel. — 3. une des îles Cyclades célèbre par ses marbres. — 4. passé d'un verbe synonyme de payer. — 5. savant qui dès son jeune âge fut célèbre par sa science. — 6. ville d'Espagne célèbre par ses églises. — 7. tribu sauvage rendue célèbre par Gustave Aimard. — 8. liqueur de prédilection des Anglais. — 9. consonne la plus employée.

N° 8. — MÉTAGRAMME

1. Sur mes quatre pieds, je vins avec les rois mes frères saluer le seigneur. — 2. En supprimant ma tête je masque la vie des hommes ; en la changeant je deviens successivement. — 3. Fleuve d'Europe. — 4. Prison. — 5. Jeune seigneur. — 6. Garantie. — 7. Maladie terrible. — 8. Gentil. — 9. Moyen de locomotion.

SOLUTIONS

N° 5. — MÉTAGRAMME

T A B L E
C A B L E
S A B L E
R A B L E
F A B L E

N° 6. — MOT CARRÉ

M A R O C
A G A C E
R A M E R
O C E A N
C E R N E

Solutions justes. — N° 5 et 6. De Bellune. — Helgran-Dira. — Taven. — Paul O. J. vois. — Un du Fort Bon-Accueil. — Micoud.

N° 5. — Toto A. — Bleu. — Violette d'Alger. — Deux antijuives. — Une Bouzaréenne antijuive. — C. Juste. — Lætitia T. — Helvétie. — Margot. — P. S. Frank-Delort. — Lulu B. — Ernest Glaive. — P. C. Potard. — A. H. B. — N° 6. — Petitjean.

Omissions du dernier numéro. — N° 3 et 4. C. L. E. — F. Martel et Blanc. — 4. Bleu.

Quelques lecteurs me demandent de fixer au n° 3 le commencement du concours des Jeux d'esprit. C'est en effet lors du 2^e numéro que l'on a pu savoir exactement en quoi consistait le concours.

Cette proposition me paraît juste et l'on s'y conformera. Le concours comprendra donc les problèmes du n° 3 au n° 27 inclusivement.

D'autres lecteurs me demandent s'ils peuvent envoyer des jeux d'esprit.

Je réponds oui volontiers ; les problèmes envoyés et insérés seront comptés comme solutions justes à leur auteur.

Envoyer les solutions Jeudi à 6 heures au plus tard.

Le Sphinx.

Petite Correspondance

M. P. — Regrettons, mais nous n'avons pas de chroniqueur spécial sport. Nous allons nous mettre en quête pour combler cette lacune.

Bienet. — Nous croyons que les Magasins du Louvre, qui s'élèvent à l'arrière d'une maison française, nous n'aimons rien quand il s'agit de présent.

N. — (Midi). Nous commençons, dans quelques jours, notre campagne contre Mangou. Elle sera dure pour le patron de l'Alcazar et cette fois nous ne le lâcherons que lorsqu'il sera définitivement terrassé.

Théâtre Municipal

Demain dimanche, deux grandes représentations. En matinée, à prix réduits : LA JUIVE. Le soir : LE BOSSU, grand drame en cinq actes.

A LOUER ensemble ou séparément deux chambres meublées à neuf, vue sur la mer, maison bien habitée (Plateau-Sauvage). S'adresser au bureau du journal.

ECLIPSE CONJUGALE

Le mariage et l'amour ne se réunissent même plus — sans doute parce qu'ils ne se rencontrent jamais.

Donc l'éclipse conjugale est une et invisible.

C'est une éclipse de lune, appelée par antiphrase « lune de miel ».

D'une part, mademoiselle a été bien aise de sortir de tutelle et de devenir maîtresse de maison. De l'autre, monsieur était las de la vie de restaurant et avec le premier rhumatisme avait clandestinement sonné l'heure de prendre un garde-malade. Aussi on s'est épousé.

Pendant trois mois la lune a fait honnêtement sa besogne et donné une bonne petite lumière bien froide, bien blafarde ; lumière de veillesse sur une faible nuit.

Au bout de ce temps l'éclipse a commencé.

— Bonjour, petit cousin. On vous attendait, mon ami. Vous voici, tout est dans l'ordre.

Et la pauvre lune disparaît, disparaît, disparaît !!!

Il ne reste bientôt plus qu'une corne. Vous m'entendez bien ?

Quand le petit cousin n'arrive pas du côté de madame, c'est une danseuse qui survient du côté de monsieur.

D'ailleurs, mêmes symptômes, même marche, même corne.

Si cousin et danseuse apparaissent en même temps, l'éclipse est totale, ce qui fait que monsieur et madame ne voient pas, ou feignent de ne pas voir la corne réciproque.

Assez d'autres la voient pour eux.

J. C.

PETITES CHRONIQUES

Les armes de Loubet

De braves gens, vont fremir en lisant ce titre ; ils penseront de suite au règne de la terreur, que nous avons goûté durant quelques jours. Qu'ils se rassurent, ce n'est pas de cela que je veux les entretenir aujourd'hui. C'est simplement... Mais ils vont bien le voir.

Je suis l'ami intime du président de notre République (entre nous n'est-ce pas ?) c'est moi qui reçois ses doléances. Voici celle qu'il me dit l'autre jour.

M'ayant pris à part dans son cabinet (un chic cabinet vous savez), il me dit :

« Mon cher copain (entre nous pas de gêne) mon grand esprit est torturé depuis quelques jours ! Oui, j'ai trouvé dans ma vaste cervelle (35 grammes), qu'il manquait quelque chose à l'immense prestige que j'ai en France. (Qui c'est un tigre) et comme je te sais bon frère (rien des franc-maçons), je vais me confier à toi, en toute sincérité. L'empereur de Russie, d'Allemagne, celui d'Autriche et tous les autres souverains ont leur blason ; et moi ; moi le plus grand (je dois vous dire qu'il est un peu orgueilleux) je n'en ai pas ! »

« Durant 1 mois j'ai cherché un emblème — pour en avoir un, du moins durant l'Exposition — et je n'ai rien trouvé. Aussi je fais appel à ton immense savoir, pour m'aider dans mes recherches ! »

Comme je ne suis pas très fort en science héraldique ; j'en appelle moi aussi, à l'immense savoir de mes lecteurs...

Ne cherchez plus, car j'ai trouvé, s'écrie l'un d'entre eux.

Les armes de notre Président, voulez-vous que je les dise :

« Queue cassée sur champ de course ».

Les voilà !

Adrienne.

CHEMINS DE FER

de Paris-Lyon-Méditerranée
L'HIVER A LA CÔTE D'AZUR

Nice, Cannes, Menton et toutes les
gares de Cannes à Menton

Billets d'aller et retour collectifs de 2^e et 3^e classe
pour familles

Ces billets sont délivrés du 1^{er} Octobre au 15 Novembre 1930, pour un parcours simple minimum de 500 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes, les services étant considérés comme faisant partie de la famille. Le prix du billet collectif est calculé comme suit : quatre billets simples pour les deux premières personnes, un billet simple pour la troisième personne, la moitié du prix d'un billet simple pour chacune des personnes en sus de la troisième. — Arrêts facultatifs. — Faire la demande quatre jours au moins à l'avance.

STATIONS HYVERNALES

Nice, Cannes, Menton, etc.

Billets d'aller-retour collectifs, val. 33 jour.

Il est délivré du 15 Octobre au 15 Mai, dans toutes les gares du réseau P. L. M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, pour les stations hivernales suivantes : Hyères et toutes les gares situées entre St Raphaël-Vence, Grasse, Nice et Menton exclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples (pour les trois premières personnes) le prix d'un billet simple pour la quatrième personne ; la moitié de ce prix pour la cinquième et chacune des suivantes.

Les demandes de ces billets doivent être faites quatre jours au moins à l'avance à la gare de départ.

Voyages circulaires à coupons combinables sur le
réseau P. L. M.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares du réseau P. L. M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe des voyages

circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 500 kilom. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 % du tarif général.

La validité des carnets est de 30 jours jusqu'à 1000 kilom. ; de 45 jours de 1001 à 2000 kilom. ; de 60 jours pour plus de 2000 kilom. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 25 ou 30 jours suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 % du prix total du carnet, pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire. Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de s'adresser à une gare, qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P. L. M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte à jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 fr. Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

Voyages à itinéraires facultatifs en Algérie et en Tunisie

Il est délivré pendant toute l'année des carnets de 1^{re}, 2^e et 3^e classes pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des réseaux : Paris-Lyon-Méditerranée, Est, Etat, Nord, Orléans, Ouest, P. L. M., Algérie, Est-Algérien, Franco-Algérien, Ouest-Algérien, Bône-Guelma, et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, par la Compagnie de Navigation Mixte ou par la Société générale des Transports maritimes à vapeur. Les voyages d'ont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, au même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens ; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilom. au moins ou être complétés par 300 kilom.

Les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même Compagnie.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, non seulement un circuit fermé dont chaque portion n'est parcourue qu'une fois, mais encore des sections à parcourir dans les deux sens, sans qu'une même section puisse y figurer plus de deux fois (une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens).

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours. Validité : 30 jours avec faculté de prolongation de 30 à 90 jours, moyennant le paiement d'un supplément de 10 % chaque fois.

Voyages circulaires à itinéraires fixes

Il est délivré toute l'année à la gare de Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter en 1^{re} ou 2^e classe, à des prix très réduits les contrées les plus intéressantes de la France ainsi que l'Algérie, la Tunisie, l'Espagne, l'Australie et la Havane.

Avis important. — Les renseignements sont réunis dans le *Livre-Guide* officiel, édité par la Compagnie P. L. M. et mis en vente au prix de 50 cent. dans les gares, bureaux de ville et envoyé contre 0.85 adressés en timbres-poste au service Central de l'Exploitation P. L. M., 20, boulevard Diderot, Paris.

Billets d'aller et retour, valables 20 jours, délivrés
pour Nice, Cannes et Menton

A l'occasion :

1^{re} Des Fêtes de Noël et du Jour de l'An ;

2^e Des Courses de Nice ;

3^e Du Carnaval de Nice ;

4^e Des Fêtes Internationales de Cannes et de Nice et des Vacances de Pâques ;

Des billets d'aller et retour de 1^{re} classe, à des prix réduits, sont délivrés pour Nice, Cannes et Menton.

Les dates d'émission et les prix de ces billets sont indiqués au public quelques jours à l'avance, par voie d'affiches et de prospectus.

La validité des billets est de 20 jours y compris le jour de l'émission, avec faculté de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 %.

Ces billets permettent aux voyageurs de s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à des gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets des arrêts aux gares d'arrêt.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à vitesse pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. — Tous les soirs à 8 h. et demie, *Guignol Lyonnais*. — Le dimanche à 1 heure, matinée de famille. Bar-Restaurant, entrée libre.

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave.
Prix : 13.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antiqua, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

EN VENTE CHEZ

CAVALIÉ, Charentier

Rue de Chartré, 10 (angle rue Saintes), Alger

Graisse de ménage, le demi kilo, 0.80
première qualité, le demi kilo, 0.70
Graisse ordinaire, le demi kilo, 0.50
— de rôt, le demi kilo, 0.40

Par kilogramme, 0.05 de réduction

Choucroute nouvelle à 0.20 le demi kilo.
Fûts de 25, 50 et 100 kilogrammes

JAMBONS, POITRINES et SAUCISSES FUMÉES

CHARENTIER FRANÇAIS

Seule Succursale au Marché Clauzel, à Alger

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez évidemment votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et manger ? P. Urquid, continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE COULI** ; les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la menthe, l'aysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans du fût de vin.

L'ABSINTHE COULI est véritablement la liqueur, apéritive et digestive, elle est connue aux bords de la Suisse et du Doubs. La goutte d'est adoptée.

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

MAISON FRANÇAISE

FONDÉE EN 1838

Maison de Confiance

LA

MAISON LARADE

LA PLUS IMPORTANTE MANUFACTURE DE VÊTEMENTS DE L'ALGÉRIE

Quatre-Nations et Maison Modèle réunies

ALGER -- 26, RUE BAB-AZOUN, 26 -- ALGER

VIENT DE RECEVOIR TOUS SES ASSORTIMENTS

POUR LA

SAISON D'HIVER

1899-1900

EXPOSITION GÉNÉRALE ET MISE EN VENTE

DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS & DERNIÈRES CRÉATIONS POUR L'HIVER

La Maison LARADE, ayant traité tous ses achats avant la hausse considérable qui frappe aujourd'hui les Laines et Tissus, peut maintenir, **POUR LA SAISON D'HIVER** les prix auxquels sa clientèle est habituée, tout en continuant à ne donner que des marchandises de premier choix garanties à l'usage.

P. Bagny



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 34, B^{is} Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs

ACTEUR
EN
CHEF



NOTRE GRAVURE

La Presse d'Israël — Si les gens de bonne foi pouvaient douter un instant de la justesse de notre Cause, ils n'auraient qu'à méditer sur les moyens employés pour nous combattre. Ils n'auraient qu'à rechercher la façon dont vivent les adversaires que l'on dresse contre nous, à remonter jusqu'à la source des calomnies et des sottises que l'on nous adresse, d'ailleurs si maladroitement.

La meilleure preuve que nos idées sont bonnes et partagées par le peuple, c'est que l'Opinion seule nous fait vivre en achetant nos journaux. Il n'en est pas ainsi, loin de là, pour les torchons officiels qui ne se vendent pas et dont les affaires se soldent par un déficit perpétuel.

Cependant ces journaux continuent de paraître. Comment ? C'est bien simple : avec de l'argent de ceux qui sont directement intéressés à leur campagne. Or qui donc est plus intéressé à combattre les antijuifs que les juifs eux-mêmes ?

Notre dessinateur présente aujourd'hui, en sa logique simplicité, la conclusion vivante de ce raisonnement déjà si limpide et si clair.

Mais cette image n'était-elle pas déjà dans l'esprit de tout le monde ? Et faut-il insister encore sur cette évidence : la presse d'Israël payée par le Veau-d'Or ?

L'A.

+++++ O +++++

LA SEMAINE

C'était prévu. Après la Haute-Cour de Paris, la Basse-Cour d'Alger a rendu des non-lieu pour les malheureux qu'une justice prévoyante maintenait dans les cachots comme de grands criminels.

Saïd, lui-même, Saïd, le plus grand coupable de tous puisque c'est lui qui préparaient les mets succulents qu'on servait aux invités de la ville, Saïd va être libre.

A quand les autres ?

—O—

Morinaud se plaint en termes amers du Cabinet Noir et de ses frasques. C'est ici monnaie courante et toutes nos lettres sont cambrilées sans pudeur.

Mais les malheureux à qui leurs chefs commandent une pareille besogne en sont souvent pour leurs frais.

Cela me remet en mémoire la mésaventure arrivée à l'un quelconque des mouchards qui perquisitionnèrent chez nous si fréquemment. Parmi les documents saisis se trouvait une feuille remplie de chiffres soigneusement alignés.

Cette feuille qui, dans l'esprit des policiers, devait renfermer des secrets énormes, faillit rendre fous une demi-douzaine des spécialistes qui perdirent tous quelques cheveux à la traduction du grimoire.

Naturellement personne ne put rien trouver : il s'agissait simplement d'un tableau d'amortissement préparé par un de nos amis pour la réalisation de je ne sais plus quelle combinaison financière.

—O—

Depuis lundi, les Délégations financières sont réunies et discutent gravement les questions économiques algériennes, après que nos amis de l'Oranie ont donné à celui qui est encore notre gouverneur la leçon que vous savez.

Espérons que de toutes ces délibérations il sortira, pour notre Algérie, autre chose qu'un volume de plus à ajouter à la bibliothèque déjà si complète des ouvrages écrits sans profit pour le développement de notre colonie.

—O—

Mort aux rats ! Tel est le cri de guerre que la Municipalité vient de pousser sur l'ordre des membres de la Faculté.

Il paraît que ces vilaines bêtes (je parle des rats), sont, non seulement désagréables, mais encore dangereuses.

Aussi leur fait-on une chasse active. Les égouts de la ville sont soigneusement nettoyés et expurgés de ces parasites.

Il n'en reste plus dans les égouts... ils sont tous remontés dans les appartements.

Echo des 28 jours.

Mercredi dernier, deux accidents légers se sont produits lors du tir exécuté par la batterie des Arcades.

Deux artilleurs transportant des obus ont été blessés : ce sont deux juifs. Le contact seul des boulets leur a fait perdre la tête.

N'est-ce pas caractéristique ?

Henri REMIÈRE.

L'Armée selon le cœur d'Israël

LA CIRCULAIRE

Après la circulaire du général de Gallifet aux officiers sur le port obligatoire de l'uniforme, voici qu'une nouvelle circulaire a été lancée depuis quinze jours. Un de nos agents secrets en a pris copie dans le bureau même de Joseph Reinach.

Article premier. — A partir du 17 octobre courant, tout officier en activité devra inscrire, chaque matin, sur un registre déposé chez son concierge, le nom et l'adresse des personnes qu'il doit visiter dans la journée (un agent du reste, s'assurera, de temps à autre, de la véracité des déclarations inscrites au registre).

Art. 2. — Il est enjoint à tout officier passant devant l'Elysée d'avoir à s'arrêter cinq minutes devant la demeure du Président de la République et de chanter, d'un air respectueusement joyeux, l'air de Robert le Diable :

Ah ! l'honnête homme.
Le galant homme.

Il interpellera ensuite le portier-consigne de l'Elysée en ces termes :

— Plaise au ciel que notre vénéré président ait passé une nuit heureuse !

Si le portier consigne-répond :

— M. le Président a en effet bien dormi.

Il s'écriera :

— Loué soit le Dieu d'Abraham ! Je vais avoir le cœur en liesse aujourd'hui.

Si le portier-consigne déclare :

— M. le Président a une légère diarrhée ce matin.

Il gémera :

Ah ! que ne puis-je, pour lui, m'alimenter de bi-muth un an durant !

Art. 3. — Devant la demeure de MM. Rothschild, Reinach et Zadoc-Kahn, les officiers s'arrêteront un bon quart d'heure en poussant les exclamations suivantes :

— Salut demeure chaste et pure !

Si c'est le matin, ils diront aux passants :

— Je salue cet immeuble asile de vertueux qui avant nous ont vu l'Aurore.

Art. 4. — Comme le métier d'agent de la sûreté est très pénible, il est enjoint aux officiers qui se verront auvis, d'avoir à offrir une place dans leur voiture à l'honorable fonctionnaire dont ils auront constaté la présence à leurs côtés. Par les grandes chaleurs le bock frais bien tiré s'imposera ; par contre, en l'hiver, la saison, le grog américain corsé sera de rigueur. Au premier de l'an, un large pourboire devra être indiqué.

Art. 5. — Etant donnée comme certaine, la prochaine réintégration dans son grade de l'honorable capitaine Alfred Dreyfus, il est enjoint à tous les officiers de l'Armée française, de souscrire, d'ores et déjà, au banquet d'honneur (25 francs), qui aura lieu le lendemain de ce grand acte de justice, sous la présidence de M. le Général de Gallifet.

Signé : EMILE LOURET,

Président de la République Française.

Pour copie conforme :

Raphaël VIAT.

+++++ O +++++

TYPES DE JUIFS

Le Marchand d'Allumettes

Zallimites bougie ! Zallimites en bois ! Trois boîtes pour un sou !...

Qu'elle est, cette voix nasillarde qui du soir au matin vous déchire le tympan ?

C'est celle du petit juif, marchand d'allumettes. Sa physionomie pourtant jeune, reflète déjà le vice, la sensualité et le vol !

Son costume est loin d'être élégant, il consiste en un vieux pantalon tout rapiécé, retenu par une vieille corde, et en une chemise crasseuse et usée. Sur la tête un vieux chapeau trouvé aux ordures : ses pieds sont nus, Tel est l'accoutrement de ce rejeton de la première aristocratie du monde.

Partout, sur la place, au square, aux abords du Théâtre, dans les restaurants, vous le rencontrerez, vous barcelant, jusqu'à ce que vous lui ayez pris sa marchandise ou flanqué votre pied au... derrière.

Voleur de race, le marchand de z'allimettes, sait très bien d'une boîte, en faire deux ; il ajoute aux bénéfices de son commerce ceux plus lucratifs que lui rapporte la vente des cartes transparentes, car prudemment il tient en réserve, cet objet immoral que la loi défend de vendre. Mais le juif, pour qui la conscience est un vain mot se moque de cette défense et avec toutes sortes de précautions il vient vous offrir les cartes en question. Si vous achetez, il jette autour de lui des re-

gards inquisiteurs et s'enfuit comme une flèche ; dans la crainte d'être pigé par la police.

Quand le marchand d'allumettes commence à grandir, il lache sa boîte et devient colporteur ; là il met toutes ces qualités pour activer la vente de la *pon camelotte*, et ramasser le plus d'argent possible.

Plus tard il devient commerçant et après deux ou trois bonnes faillites il se rend acquéreur des plus beaux immeubles de la ville.

Combien, de ces youpins copurchics (!) et élégants (!!) ont commencé la série de leurs crapuleries dans la vente des allumettes ?... Combien de ces grands voleurs qui aujourd'hui portent redingote ont revêtu les frusques du petit marchand d'allumettes lorsqu'il au lieu d'être les *de David ou les de Fassina* d'aujourd'hui, ils étaient les vulgaires camelots rebutés et chassés de partout.

Hélas ! si un staticien faisait la généalogie des barons juifs d'aujourd'hui, combien en retrouverait-on de ces voleurs de grands chemins qui avant d'avoir hôtels et pignons sur rue, venaient obséquieusement vous assiéger de leurs cris nasillards :

Zallimites bougie, zallimites en bois, trois boîtes pour un sou !...

Arthur Dhicy.

+++++ O +++++

UNE FIN DU MONDE RATÉE

Air : de Paillasse ou du Bal à l'Hôtel-de-Ville

I

Des astrologues, des vrais malins,

Pour le treize novembre

Avait dit que goyms et youpins

Fraient l'saut dans la mém' chambre.

Un astre furieux

Portant un longu' queue

D'cât balayer la Terre,

Et mettre au mém' rang

Le judaïsme

Et l'antijuif sincère. (bis)

II

Sachant ça, déjà les youtrons,

N'récont' qu' recett's nouvelles,

Avait fait de gross's provisions

De p'tit's et grand's échelles

Pour louer très cher

En ce jour amer,

Aux diars's gens débonnaies

Pressés d'arriver

Sans se fatiguer

Au paradis d' leurs pères. (bis)

III

Mais heureux'ment que veill' sur nous,

Un certain M'sieu Emile,

Dont l' galoubet est tendre et doux,

Et qu'est un homme habile

Comme il est au mieux

Avec les Crémieux

Et ceux du Consistoire

Il a, pour notr' bien,

Trouvé le moyen,

D' régler cett' sale histoire. (bis)

IV

Il s'est dit : « Com'm' le Juif, ici,

« Fait l' beau temps et l'orage

« De la comète que voici,

« Judaisons le passage »,

Sans r'mettre au lend'main

Il mand' le Rabbïn.

Zadoc Kahn vient ; c'est bête,

Bon opérateur,

D'un coup d' sécateur

Coup' la queue de la comète. (bis)

V

Alors, pour nous, plus de danger,

La comète cachire

Ne pourra plus nous saccager,

Et d'ell' nous allons rire,

La terre restera

Toujours tournera,

Sans accroc, sans malice

Et quitt' nous en s'rions

Sans chocs, ni horions

Pour un feu d'artifice. (bis)

VI

C'est encor' un gueux d' dreyfusard

Qui nous vaudra cett' affaire,

D'éviter ce coup d' Trafalgar

Qu'aurait partagé la terre

Des youtr's malsains,

Des sales youpins

Qu'on conspu'e à la ronde ;

C'est pourquoi, volé,

Je suis désolé

D' rater la fin du Monde. (bis)

Claudeuill,

Bien mal acquis ne profite jamais



Yacoub vient d'échanger un billet de quelques francs avec un de ses débiteurs, contre une superbe bicyclette.



Mais il fit Barakous, ce qui réduisit son vélo en miettes et son corps en accordéon.



Toujours pratique, il ramassa les morceaux pour la place de Chartres.

J. Bazille



SUPPLÉMENT

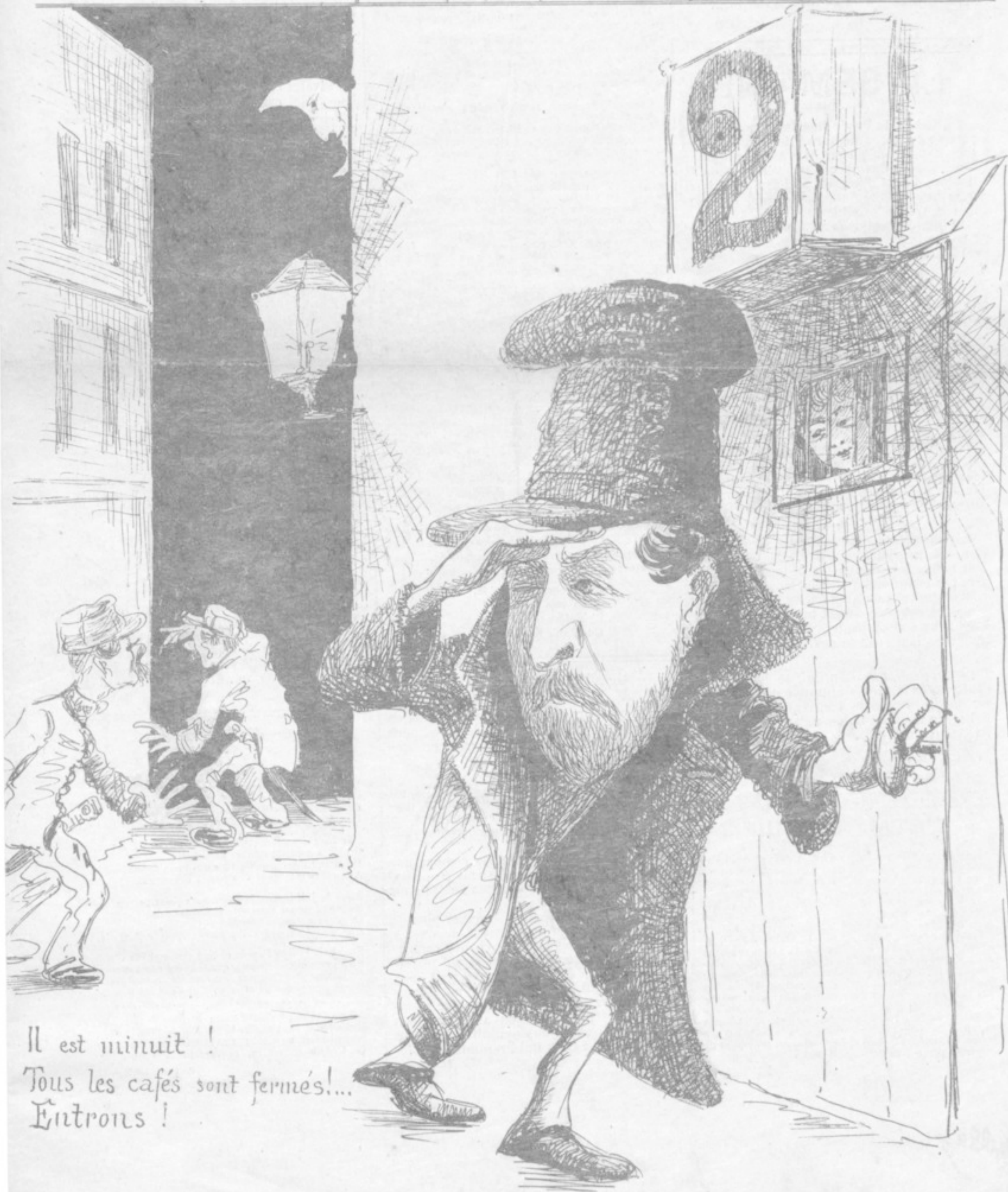
Illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antyenne, 34, B^d Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



Il est minuit !
Tous les cafés sont fermés!...
Entrons !

NOTRE GRAVURE

On se demandait avec anxiété quels motifs avaient bien pu décider Lutaud, à prendre à l'encontre des cafetiers, un arrêté qui portait un si réel préjudice à une catégorie de citoyens, qui ne méritaient certes pas, de la part du cyclope préfectoral une telle sollicitude.

Nous sommes allés aux renseignements, et nous n'avons pas été surpris d'apprendre que les motifs étaient absolument personnels à Lutaud, qui est garçon, et qui éprouvait le besoin, passé minuit, de pouvoir se réfugier à son aise dans des endroits que la loi tolère, mais que la morale réprouve.

Il sera maintenant plus facile au célèbre Coco, de se livrer passé minuit à ses... petites fantaisies, sans avoir l'ennui de subir le contrôle d'une population indiscrete au possible.

Notre dessinateur surprend Lutaud au moment où il met à profit les bienfaits de son arrêté.

Nos lecteurs comprendront facilement que nous soyons obligés de tirer le rideau....

L.A.

LA SEMAINE

Le théâtre du Palais-Bourbon a rouvert ses portes ; on peut s'attendre à des belles représentations. Déjà nos artistes à 25 francs par jour, jaloux des succès des vétérans de la haute-Cour ont offert aux dilettantis deux ou trois premières sensationnelles sous la direction de Waldeck-Gallifet.

Et cela durera jusqu'au jour où le peuple, lassé, jettera à bas d'un coup d'épaule tout cet attirail vermoulu et corrompu.

—0—

L'événement de la semaine est ici l'élection de la 3^{me} circonscription des délégations financières.

Les électeurs accueillent par un éclat de rire les candidatures Sogler et Bohrer. Celle du grand Mélia ne les retient pas davantage et c'est avec la plus vive satisfaction qu'ils ont appris que M. Broussais acceptait la candidature.

Les électeurs se rappelleront avec quelle énergie, M. Broussais s'est dressé au Conseil général devant un préfet autocrate qu'il a fait capituler malgré la majorité servile sur laquelle il s'appuyait. Ils savent aussi quel homme de science est ce candidat que ses adversaires osent à peine attaquer !

—0—

Les cheminots commencent à être un peu plus rassurés sur leur sort. De tous côtés leur arrive l'assurance que leur situation ne sera pas compromise et que leurs droits seront respectés quoi qu'il arrive.

Malgré cela, ils feront bien de se tenir en éveil : il y a des juifs dans l'affaire, c'est plus qu'il n'en faut pour se méfier.

—0—

Le Supplément de l'Antijuif se joint à ses confrères de la presse antijuive pour souhaiter une respectueuse bienvenue au Général Griset, le nouveau Commandant en Chef du XIX^e Corps d'Armée.

Vive l'Armée !

A bas les Juifs !

Henri REMIÈGE.

C'ÉTAIT UN JUIF

Il faisait une de ces nuits d'hiver, nuit glacée ! Pas une étoile souriait au firmament ! La lune, cachée sous d'épais nuages, n'envoyait pas sur la terre son faible rayon de lumière...

La-bas, dans le lointain, la cloche d'une église, qui tintait d'heure en heure, emplissait l'atmosphère d'un bruit monotone, plutôt lugubre...

Qu'était ce bruit ? Pourquoi les cloches sonnaient-elles ? Et dame ! C'était la Noël !... Les bons croyants assis autour de leur table, mangeaient, buvaient, chantaient ; reyeillaient quoi ! Attendant l'heure propice : minuit, pour assister à cette messe coutumière où l'on fête l'anniversaire de la naissance du Divin Maître.

Ils étaient heureux ces braves gens ! La rigolade était leur devise... Ils ne se doutaient pas, hélas ! qu'à quelques centaines de pas d'eux, sous le portail d'une ferme, appartenant à un riche banquier, un enfant de dix ans à peine grelottait, avait faim !

Ce pauvre petit, de temps en temps frappait de ses mains, que le froid avait crispées, à la porte de cette ferme. Seule, la grosse voix d'un chien de garde lui répondait. Et le jeune gas, glacé d'épouvante, se remettait dans son coin et claquait des dents...

Enfin ! Il s'endormit !...

Les cloches qui, au début, sonnaient un glas funèbre se mirent à carillonner à toute volée ; l'heure de la messe approchait. Ce bruit qui déchirait les airs, avait réveillé et tiré d'un rêve, oh ! combien doux ! l'enfant abandonné.

Il se mit à pleurer à chaudes larmes, en se voyant à la même place où il s'était couché. Pourquoi pleurait-il ainsi ? Pourquoi était-il si peiné ? C'est qu'il venait de rêver qu'il était fils de famille, bien habillé, bien pommadé, bien logé, bien nourri. Il toucha ses hailions, ses cheveux embrouillés, écouta son estomac qui criait famine, et son rêve n'était pas la réalité...

Ah ! Misères de la vie ! Pendant que les uns, riches bourgeois, font bonne chère, d'autres, malheureusement trop nombreux, meurent, pour la plupart, de faim ou de froid !

Tout à coup, l'enfant entendit un bruit sourd : bruit que fait une personne en marchant ; il tendit sa fine oreille ; c'était bien cela : quelqu'un approchait. Ses yeux clairs comme un miroir, aperçurent une forme humaine, il se leva et alla au-devant. C'était le propriétaire de la ferme. De sa faible voix, entrecoupée de sanglots, il dit à ce gros bourgeois :

— M'sieur !

— Pas de réponse.

— M'sieur ! M'sieur !

— Que veux-tu, petit vaurien ! lui fait d'une voix féroce et... nasillarde cet être inhumain.

— J'ai faim, m'sieur ! J'ai froid ! Secourez-moi je vous en supplie !

— Toujours la même rengaine ! Fiche-moi donc la paix ! Que je ne te voie plus !

Et il allonge le pas. L'enfant le suivit.

Arrivé chez lui, cet homme sans cœur apercevant encore le petit, lui dit méchamment :

« Vas-t'en au diable ! » Il ouvrit la porte et la referma immédiatement.

Le mioche se remit sous le même portail et sanglotta amèrement.

La faim lui causait de terribles souffrances, le maudit froid le faisait trembler. A bout de forces il se coucha, s'endormit, mais hélas ! ne se réveilla plus... Il était mort !...

Et les cloches qui sonnaient joyeusement pour le sortir de la messe et pour célébrer l'entrée dans le monde du Christ, pouvaient tinter funèbrement, pour l'entrée dans l'éternité d'un pauvre chérubin !...

Vous devinez, sans doute, quel était ce personnage écorçant qui préférait laisser mourir de faim et de froid cette petite créature, que de lui donner l'hospitalité, ou même un morceau de pain ? Inutile de le dire : « C'était un juif !... »

Réjane.

Ca n' se voit pas !

C'étaient : M^{ssieu} Schlomou avec M^{ddme} Esther, Passant avec Chacab, leur fils, chétif et maigre ; Tous trois vêtus de neuf, ils avaient le ton fier, Portant très haut le front, marchant d'un pas allégre : Schlomou disait : « Mon fém^m, vois, avec notre argent « Comme nous sommes mis aussi bien que des princes... « Quic' qui tu veux qu'on voie ?... un air intelligent... « Nos vêtements tout neufs, tes bijoux des moins minces... « Mais nous avons le chic... tout pareil aux français ! « Et je parie... un sou, que le plus difficile « Puisse nous désigner, comme s'^{ra}llites... en ville, « Et nous trouver un fil qui ne soit pas parfait ! »

A ce moment croisant deux jeunes cagayous, [lade !] Ceux-ci crient : « Tiens, vois-tu, des youpins en bal ! Puis continuent joyeux, leur lente promenade, Se mettent à chanter aux youdis, rendus fous :

R'tir' donc ton nez d' là,

Que j' voie la Marine !

R'tir' donc ton nez d' là,

Que j' voie la Casbah !

L'Ami B. B.

Concours... presque poétique

Pour répondre à la demande qui nous en a été faite par plusieurs de nos lecteurs, nous ouvrons aujourd'hui un concours... presque poétique.

Voici en quoi il consiste :

Le Comité de rédaction de l'Antijuif et du Supplément illustré de l'Antijuif recevra jusqu'au 15 décembre prochain les nouvelles, en prose ou en vers, que les concurrents voudront bien lui envoyer.

Ces nouvelles ne devront pas comprendre plus de soixante vers, si elles sont en prose, elles devront compter un soixantaine de lignes au plus.

Chaque auteur ne pourra envoyer plus de deux nouvelles en prose et autant en vers.

Les dix nouvelles (cinq de chaque catégorie), classées en première ligne seront imprimées et publiées dans notre Supplément.

Elles devront être signées d'un pseudonyme non transparent ET AUTANT QUE POSSIBLE INTERESSER LA QUESTION ANTIJUIVE, soit qu'elles s'adressent aux antijuifs, aux juifs eux-mêmes ou à ceux qui les soutiennent.

H. R.

BOUTS RIMÉS

CONCOURS

Nos lecteurs savent certainement ce que sont les bouts rimés.

Étant donné un certain nombre de mots de même rime, constituer des vers ayant un sens.

Ainsi, avec les mots *tenace, blason, vorace et raison*, constituer un quatrain ayant un sens complet.

Tel est le sujet de notre nouveau concours. S'il donne des résultats comme nous l'espérons, nous établirons un programme régulier avec classement des meilleures solutions qui seront imprimées et attribution de prix aux lauréats.

Les envois devront nous être faits le jeudi 21 novembre, à 5 heures au plus tard.

H. R.

TYPES DE JUIFS

Le Brocanteur

Qui en a des bo...o...till's !... gueule à tuer-tête matin et soir, soir et matin le vieux brocanteur juif.

Tous les algériens le connaissent. Vêtu d'un vieux serouel déchiré, sans chemise, une vieille redingote rapée, jetée sur ses épaules voilà sa tenue habituelle. Aux pieds des vieilles savates et des bas bleus, sur sa tête pouilleuse, une casquette noire laissant échapper des floes de cheveux frisés, aussi épais que crasseux.

Le brocanteur achète tout : vieux métaux, vieilles bouteilles, vieux papiers, peaux de lapins, vieux souliers, etc., etc... Tout, est bon pour lui, il tire argent de tout.

Le brocanteur, si habilement croqué par le crayon habile de notre ami Herzig, est sale et répugnant. C'est le plus beau modèle de cette race qu'on voudrait assimiler à la notre. Il descend en droite ligne des dignes hébreux de la Bible, et possède tous les vices propres à sa religion.

Syphilitique, pourri, rempli d'ulcères, dégoûtant, transpirant de sueur, couvert de boutons, le brocanteur, sillonne nos rues. A sa vue les passants s'éloignent en se bouchant le nez, mais, lui toujours impassible, sa corbeille sur l'épaule continue sa route en brillant désagréablement : « y en a des bo...o...till's ! »

Le brocanteur est un des plus actifs éléments de la police secrète.

Quand, en quête d'une bonne affaire, il se glisse dans votre logement, méfiez-vous, car un rien lui suffit. Soigneusement il empile les renseignements, les classe en ordre compulse le tout et le porte aux Desclaux présents, passés ou à venir.

Le brocanteur, sait découvrir votre opinion, il connaît par cœur les antijuifs de son quartier et il sait se renseigner sur vos sentiments les plus intimes et même vos secrets de famille.

Aussi, méfiez-vous de ce youtre infect et puant qui tous les jours, excepté le samedi, parcourt notre ville en la faisant retentir des échos de sa voix de cigale qui, matin et soir, soir et matin braille sans cesse :

Qui en a des bo...o...till's !...

Arthur Dhicy.

Le Juif Roi

A mon oncle Etienne Rainier, exilé à Barcelone.

Voilà plus de cent ans, que le Peuple de France, Fatigué de courber le front devant un roi, Détruist la Bastille, coups sans défaillance Des têtes de seigneurs, disant : « Le roi c'est moi ».

Sur les ruines fumantes des Châteaux et du Trône, Il planta aussitôt l'Arbre de Liberté, De cette Liberté, noble Idée qui nous donne A tous les mêmes Droits par la Fraternité.

Alors le Juif immonde qui nous vole et nous pille, Se glissa parmi nous en nous volant nos droits, Et silencieusement restaura la Bastille, Sur laquelle il grava ces mots : Temple des Lois.

Et depuis le Bon Peuple obéit à des maîtres Plus tyranniques encore, que tous les anciens rois, Le Juif est plus puissant que tous les anciens prêtres, Il trône au Pouvoir et Loubet va dans ses bois...

Allons Peuple, debout ! assez courber la tête, Renversons sans tarder la royauté de l'Or. Aujourd'hui, au combat !... Demain sera la fête Du Peuple souverain, renversant le Veau d'Or.

Arthur Dhicy.

Offert aux dames antijuives insultées
journalièrement par les affreuses youpines
du boulevard Gambetta

Sur l'air de : Manon

I
Connais-tu l'échantillon
De ce bien triste chiffon,
De cette vilaine grain,
C'est sous notre beau soleil,
Dans notre pays vermeil
Que trop longtemps elle traîne,

II
La youpine du youpin,
Cet être vil et coquin,
Est une sale begueule
Prenant son air langoureux,
Près du français amoureux,
Pouah ! J'aurais qu'il la veuille !

III
Laisse-moi tout doucement,
Te conter son dur tourment
S'il s'agit de la galette.
Car vois-tu il faut casquer
Quand on veut bien s'amuser,
Et pouvoir payer la fête.

IV
Choumou bien tranquille dort
Auprès de son coffre-fort,
Bourse de Rach ! est p.ate...
Si elle donne sa peau,
Ses charmes en vrai crapaud,
Choumou satisfait se flatte.

V
C'est dans la Ville d'Alger,
Qu'il faut les voir se traîner
Avec leurs museaux foinés,
Le samedi viens les voir
Sous les arcades le soir,
Comme de grandes serines.

IV
Assez de regards jaloux,
Youpines pleines de pour !
Fuyez de notre présence !
Notre tour est arrivé,
Parasites méprisés,
Je suis prête à la vengeance !

Une Viettime

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

N° 7. — MOT EN LOSANGE

1, Une consonne. — 2, Interjection. — 3, Etat fréquent de la mer. — 4, Traître ou parjure. — 5, Une partie de l'intestin. — 6, Le commencement de l'ennui. — 7, Consonne (Envoi de Bert).

12. — MOT EN TRIANGLE SIMPLE

1, Homme sympathique entre tous. — 2, Garnir avec goût. — 3, Colonie anglaise. — 4, Indique le lieu de naissance. — 5, Marchandise précieuse. — 6, Le commencement de toute chose. (Envoi de Ps. Frank. — Delort.

13. — MOT EN TRIANGLE

1, Fleur chère aux antijuifs. — 2, Tardif. — 3, Très lié. — 4, Conjonction. — 5, Consonne. (Envoi d'un assidu collaborateur).

SOLUTIONS

N° 8. MOT EN OCTAGONE

A N
O B E I
A B R I T É
N E I G E S
I T E M
E S

N° 9. — MOT EN TRIANGLE SYLLABIQUE

HAN NE DOU CHE
NE FAS TE
DOU TE
CHE

(Quelques-uns de nos lecteurs ont écrit :
ANE DOU CHE

On ne saurait leur en vouloir.

Solutions justes. — N° 8 et 9, Kadour. — Ernest Glaive. — Taven. — G. Deviné. — Deux antijuives. — P. C. Potard. — Helgran-Dira. — Paul O. — Léon de Seigneules. — Bleuet. — J. Vois. — De Bellume. — J. Ré. — Violette d'Alger. — Un du Fort Bon-Accueil. — A. H. B. — C. Juste. — Lulu B. — F. Martel et L. Blanc. — Tota A.

N° 8. — Franck-Delort.

N° 9. — T. Nés.

Envoyer les solutions jeudi à 5 heures au plus tard.

Le Sphinx.

Gentlemen

Dans le brouillard gris et la brune fine
Implacable, avec des regards aigus
A la foule en rut, l'infâme machine,
Là bas vers la Mort lève ses bras nus.

Des lueurs de sang, fleur des Saturnales,
S'allument au fond de tous ces yeux clairs
Et les femmes ont des cris de Cavales,
Quand du couperet tombent les éclairs.

Sur l'échafaud, hors de l'ombre inquiète,
Sinistre et correct aux flambeaux du soir
Qui jettent aux murs lointains sa binette,
Monsieur de Paris est en habit noir.

Athos.

MOTS POUR RIRE

A la Cour d'assises, entre membres du jury :
— J'ai bien cru de ne pouvoir siéger aujourd'hui,
J'avais un commencement de grippe.
— Prenez garde, vous n'avez pas le droit de vous
laisser « influencer ».

— L'entente conjugale à la campagne :
Elle. — J'allions tuer le cochon pour le 25^e anni-
versaire de not' mariage.
Lui. — A quoi bon ! est-ce de sa faute à c'te pau-
v' bête si j'ons fait la sottise de t'épouser.

— Un maire de campagne vient d'avoir les palmes aca-
démiques.
— Les palmes académiques !... lui dit un jaloux ;
qu'est-ce que vous avez écrit pour avoir cela ?
— Une lettre à not' député, répond le brave homme.

— Au village :
— Oui, Monsieur le Maire, mais si je place mon
argent à la caisse d'épargne, quand est-ce que je pour-
rai le retirer ?
Le Maire (d'un air capable). — Mais quand vous vou-
drez. Ainsi si vous versez votre argent aujourd'hui,
vous pouvez le retirer demain en prévenant quinze
jours à l'avance.

— Fin de chapitre d'un roman feuilleton :
« Après avoir examiné le malade, les deux méde-
cins s'éloignèrent en se secouant la tête ».

— A propos de la guerre du Transvaal.
Taupin à Calino :
— Que fais-tu, lorsque tu veux te rafraîchir ?
Calino. — Par Dieu ! je bois.
Taupin. — Pas du tout, mon vieux : si tu veux
boire, avant, il faut trinquer.

F.-E. C^{ie} RAIRE.

POUR FINIR

Un écho du siège du fort Bon-Accueil. — Un passant
interrogeait un gardien de la paix :
— Alors vraiment, vous ne leur permettez même pas
de recevoir un paquet de tabac de temps en temps ?...
Et le représentant, très digne :
— S'ils veulent du tabac, nous sommes là !

THÉÂTRES & CONCERTS

Au Municipal

Semaine bien remplie sur la grande scène. Représen-
tation sensationnelle de *Werther* avec Mlle Gervais
dans Charlotte et Boulo dans Werther. Débuts insi-
gnifiants de Mlle Pradon, 1^{re} dugazon et de M. Gas-
pard, baryton d'opéra-comique sur qui le jugement est
très réservé.

Assez bonne reprise de *Faust* avec un Méphistophé-
les merveilleusement diabolique comme Seintein.
Puis la troisième des *Huguenots* pour permettre à
Mlle Pradon d'effectuer un début honorable.

Aujourd'hui Dimanche, deux grandes représenta-
tions :
En matinée à prix réduits : la deuxième du *Bonheur
Conjugal*, un désopilante comédie en 5 actes : *Les
Noces de Jeanette* et le grand ballet de *Faust*.
Le soir : deuxième de la *Traviata* et *Denise*, comé-
die en 4 actes d'Alexandre Dumas, un des gros suc-
cès de la quinzaine.

Au Casino

Le succès de la désopilante parodie, *La D'oiselle
de chez Maxim* va grandissant. La même grenouille et
Sinoël sont roulants. Ce vaudeville seul vaudrait la
soirée sans compter les attractions et distractions
accumulées dans ce coin de la rue d'Isly.
Après Mayol, Ferrand : vas y Bertrand !

Baby.

Matinée et Bal au Vélodrome

Les représentations de Guignol et les courses de
bicyclettes avaient forcé pendant quinze jours la Direc-
tion du Vélodrome d'interrompre les bals hebdoma-
daires qui ont conquis une si grande vogue. Les jolies
mustaphéennes en étaient absolument navrées ; nous
sommes heureux de leur apprendre, que ces bals vont
reprenre tous les dimanches, sans interruption.

Donc, demain soir dimanche à 8 h. 1/2, rendez-vous
dans la splendide salle du Skating complètement mise
à l'abri du mauvais temps.

Le bal du soir sera précédé d'une matinée dansante
à 2 heures de l'après-midi. Tandis que les grandes
personnes danseront dans la salle du Skating, les
bébés s'ébattront sur la pelouse.

ECHOS

Garçons limonadiers. — Dans sa dernière
réunion, l'assemblée générale du Syndicat des garçons
limonadiers, restaurateurs et assimilés a procédé à la
nomination de la commission chargée d'organiser la
fête annuelle de la corporation, elle a nommé président
Paul Coude ; secrétaire, Pommeraud Denis ; trésorier,
Bourlier René.

Le Conseil d'administration de la commission du
bal se recommande à Messieurs les patrons et notabil-
ités, pour leur faire un bon accueil lorsqu'ils auront
l'honneur de se présenter chez eux.

Le bal est définitivement fixé pour le 14 février
1900 ; il aura lieu au Théâtre Municipal.

La commission peut assurer d'avance à nos char-
mantes Algéroises qu'elle fera tout son possible pour
donner à cette fête de charité le plus grand éclat.

Une grande tombola terminera cette fête.

La Sainte-Sécile. — Cette Société donnera,
aujourd'hui dimanche, à 9 heures du soir, un grand
bal de nuit dans son vaste local si connu du public,
lequel réunit tout le confort nécessaire pour fêtes.
Avis aux amateurs de danse et de bonne musique.

On nous annonce également que cette Société se pré-
pare à fêter dignement, cette année, leur patronne
(Sainte-Cécile) par une grande fête avec le concours
d'amateurs distingués des plus connus et appréciés.

La commission des fêtes s'est déjà mise à l'œuvre et
tout nous fait espérer qu'avec un programme, tel qu'il
a été arrêté, ceux qui y assisteront en emporteront un
agréable souvenir.

Nous en reparlerons.

Nécrologie. — Maître Méneau, avocat de grand
renom, littérateur, membre de la société des gens de
létres, ancien élève de l'école polytechnique, s'est sui-
cidé d'un coup de pistolet dans la tête. Ses obsèques
ont été suivies par le barreau de Blida en corps et par
une foule recueillie.

Nous présentons à sa famille nos condoléances les
plus attristées.

— Nous apprenons le décès survenu hier, à Batna,
de M. Garrot, père de notre excellent ami et collabo-
rateur Henri Garrot.

Que ce dernier veuille bien recevoir, à l'occasion de
cette triste circonstance, l'expression de nos sentiments
de condoléances les plus attristées et les plus sincères.

L'INCOMPARABLE

31, rue Bab-Azoun

Est transféré, 2, rue des Tanneurs au 1^{er}

ENTRE POTIN ET LE CASINO

Chaussures pour Hommes, Dames, Fillettes et Enfants
à 20 0/0 meilleur marché que partout ailleurs

LA MAISON FAIT LA COMMANDE

ET TOUTES LES RÉPARATIONS DE CHAUSSURES

Alger. — 2, Rue des Tanneurs, au 1^{er}. — Alger

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. —
Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à vi-
rage pour les cyclistes. — Piste plate pour les
dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. —
Tous les soirs à 8 h. et demie, *Guignol Lyonnais*. —
Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Res-
taurant, entrée libre.

Cordonnerie Franco-Américaine

Chaussures sur mesure & Confectionnées
pour Hommes, Dames et Enfants

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

M. SALERNO

7, rue Bab-el-Oued. — ALGER

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave,
Prix : 13.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la
Villa-Antijuive, Mustaha). — S'adresser au bureau du
journal.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un
vêtement, vous portez sûrement votre choix sur
l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par
l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la
bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en
feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez
et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des
absintnes qui peuvent avoir bonne apparence mais
ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des
absintnes qui contiennent de la badiane, produit des
plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait
entrer de la realisse, pour n'en maquer les goûts de-
fectueux provenant de l'infériorité des produits em-
ployés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** ;
les plantes qui entrent dans sa composition sont :
la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope,
l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'al-
cool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement to-
nique, apéritive et digestive elle est colorée aux
herbes de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est
adopter.

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

AMURÏ PAR LE "BITÏT ANTÏRÏ RÏSONABLE"



IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS

USINE A VAPEUR *Impressions Commerciales* A BAB-EL-OUED
P. D UVERT
FAUBOURG BAB-EL-OUED

SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR



SUPPLÉMENT

illustré de

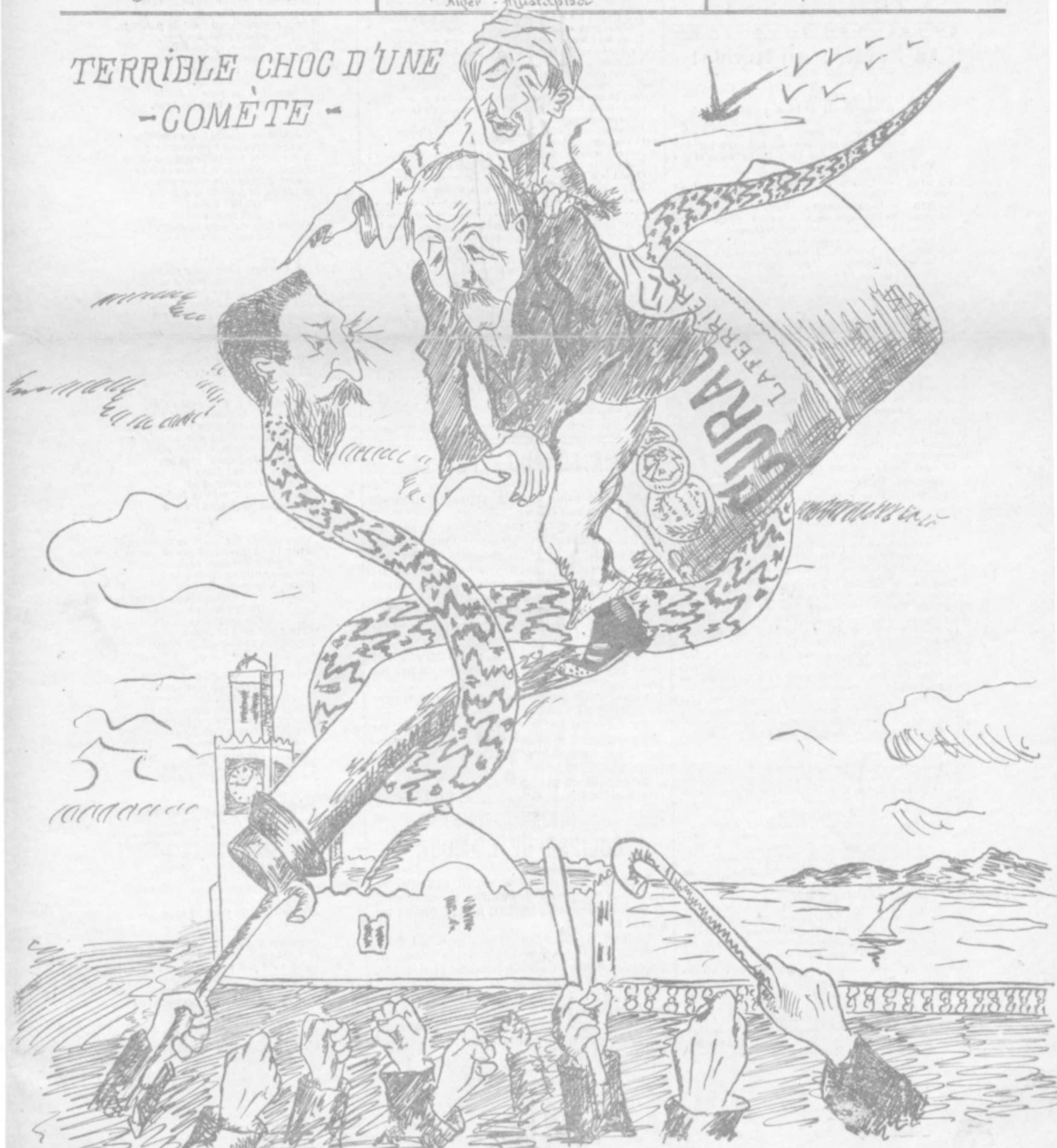
L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Redaction et Administration
Villa Antiqua, 34, B^{is} Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs

TERRIBLE CHOC D'UNE
- COMÈTE -



NOTRE GRAVURE

Notre dessin des plus suggestifs se passerait pour aujourd'hui de commentaires.

Quelle calamité plus grande pouvait en effet atteindre l'Algérie que l'arrivée des deux valets d'Israël.

L'un le grand chef, le moins dangereux des deux, arrive avec sa provision de Curaçao, que lui servira à pleins verres, Israël dont le but et d'annihiler le peu de force et de volonté restant au vieillard d'El-Biar afin de le diriger au gré de ses désirs.

Le second est le serpent venimeux, hypocrite et lâche, dont l'appétit est grand et qui ne demanderait pas mieux tout en servant Israël de dévorer son compagnon de route.

Le peuple qui n'a pas su, au moment voulu, rejeter à la mer ces deux monstres juifs attend avec impatience l'occasion de rattraper le temps perdu.

L'A.

Au Revoir ! Au Revoir !

A Lucien Chéré.

A la gare de l'Ouest.

Un couple marié se livre au désespoir de la séparation : la dame est installée dans un wagon de 1^{re} classe, tandis que le mari reste sur le marchepied. Elle est jeune et élégante, il a une belle barbe noire et des yeux vifs.

LA DAME. — Encore combien de temps avant de partir ?

Le mari. — Cinq minutes environ.

La dame. — Dire que je vais rester quinze jours sans vous voir ! Si je m'écroulais, je resterais.

Le mari. — Ne faites pas l'enfant, vous savez que votre mère vous attend... Il ne faut pas la contrarier.

La dame. — Je me demande comment vous allez faire pendant que je ne serais pas là... Comment passerez-vous vos soirées ?

Le mari. — J'ai un peu chez des amis, un peu au cercle.

La dame. — Et vous m'écrirez.

Le mari. — Oui, des lettres longues, très longues...

La dame. — Tous les jours ?

Le mari. — Tous les jours.

La dame. — Ça me rend un peu de courage... Oh ! cette province si morne ! Pourvu que mamère n'ait pas sa goutte !...

Le mari. — Pourquoi cette crainte ? Elle nous a encore écrit avant-hier qu'elle était en bonne santé.

La dame (soulignant). — Enfin !... (Après une pause). C'est entendu... Dans quinze jours, vous viendrez me rejoindre... Oh ! que ce jour-là je serai heureuse !

Le mari. — Et moi, ma chérie !

Regard. Extase.

La dame. — Prenez garde !

A ce moment, un jeune homme de vingt-deux ans, presque imberbe, pousse le mari qui descend du marchepied. Le jeune homme, après s'être excusé, monte dans le compartiment et fait ses adieux à une petite, toute blonde, toute rigolette qui l'accompagne.

La petite. — Eh bien ! il était temps !... Si le cocher n'avait pas poussé son cheval...

Le jeune homme. — Je manquais le train...

La petite. — Et ta mère, ce qu'elle en aurait dit !

Le jeune homme. — Dame ! moi qui depuis huit jours lui annonce mon arrivée !...

La petite. — Elle va te garder six semaines... Elle n'est pas malheureuse !

Le jeune homme. — Oui, mais c'est papa qui va faire une tête !

La petite. — Parce que tu as été recalé à ton examen ?... En voilà une affaire !... Dans ta famille, tu travailleras... Et au mois de novembre tu seras reçu.

Le jeune homme. — Surtout n'oublies pas de m'écrire.

La petite. — Non.

Le jeune homme. — Tous les jours ?

La petite. — Oui, mon chéri, tous les jours.

Le jeune homme. — Des lettres longues, bien longues...

La petite. — Oui, de quatre pages.

Un employé. — Attention ! Messieurs ! Attention ! Mesdames !

Il ferme la portière d'un coup sec.

Le mari et la dame. — Au revoir !... au revoir !...

Le jeune homme et la petite. — Au revoir !... au revoir !...

Le train se met en marche.

La dame et le jeune homme, penchés à la portière, envoient des saluts auxquels répondent le mari et la petite. Celle-ci a pris son mouchoir et l'agite furieusement, comme un drapeau. Puis le train file, file...

La petite (criant toujours). — Au revoir !... au revoir !...

Quand elle a constaté que son dernier salut s'adresse au fourgon de queue, elle donne un petit coup de la main à ses frisons ; puis, déglottée et frémissante, elle se penche en avant, un aimable déhanchement. A la sortie, elle heurte le mari qui l'a précédée.

La petite. — Oh ! pardon, Monsieur !

Le mari. — Il n'y a aucun mal, Mademoiselle.

Le mari regarde la Petite. Son visage qui était soucieux s'éclaire, puis il reflète l'étonnement heureux d'un homme qui, maintenant libre, peut aller et rentrer comme il veut et regarder les jolies femmes.

Dans la cour, au moment où il va prendre une voiture, il revoit la Petite qui monte dans un fiacre en tête du sien. De nouveau, leurs regards se croisent. Il sent une petite chaleur lui piquer les joues.

Le mari (après un instant de réflexion, à son cocher) — Suivez la voiture qui est devant nous.

Et les deux fiacres vont... Tantôt celui du mari dépasse celui de la Petite : tantôt l'effet inverse se produit. Et, toujours, la Petite fait des yeux en coulisse ; et, peu à peu, la physionomie du mari s'est transformée. Elle n'est plus sombre du tout ; elle n'a plus cet air morne que produisait l'angoisse de la séparation. Au contraire, les yeux brillent, la bouche sourit. Et voici que tout à coup, comme les deux fiacres, à cause d'un embarras de voitures, sont à côté l'un de l'autre, le mari met deux francs dans la main de son cocher et saute dans le sapin de la Petite.

(A suivre.)

AUGUSTE GERMAIN

Les Révoltés

Les meurt-de-faim.

C'est nous les meurt-de-faim hirsutes, gens velus, Chemineaux sans travail, écopés, pauvres hères ; Nous les hôtes des ponts et des portes cochères, Et des fossés herbeux et des flancs des talus ; Les bises ont brûlé nos yeux taris de larmes ; Et nos cheveux flottants ignorent le ciseau ; Nous avons pour rasoirs le fil de nos couteaux, Nos bâtons pour amis et nos deux poings pour armes, Nos vêtements ne sont qu'un ramassis de trous, Cousus ensemble : veste fripée et culotte Veuve de ses boutons ; pour chaussure la botte Grimaçante et béante avec d'énormes clous. Nos couvre-chefs : chapeaux informes, vieilles toques ; Nos ongles : contournés, fantastiques et noirs... Quant le givre blanchit d'un la frisson des soirs, L'après-bise nous mord au travers de nos loques.

C'est nous les meurt-de-faim hirsutes, gens velus !... Par les chemins poudreux, par les sentiers battus, Par la fraîcheur des bois, la raideur de la côte, Par les prés verdoyants, les champs et les guérets, Par la lande rêveuse où le hibou sanglote, Par les vallons riant, par les larges forêts, Par la ville opulente et par les bourgs austères, Nous allons, gens maudits, farouches, solitaires, Cuirassés de dédain, campés dans notre orgueil, Mêler à vos plaisirs un peu de notre deuil, Car nous avons pour nous le grand et triste rôle D'être le permanent et le grave symbole De l'injustice humaine.

Par le monde rempli d'injustices dévotes, Pourquoi le sort obscur nous a-t-il donc jetés, Symboles du néant de vos divinités.

Jean de Mostaganem.

MAISON DU... PEUPLE

Cet après-midi, grande représentation de gala à la maison célèbre.

Causerie, concert, monologues, danse du ventre, grand match de soulographie exercices d'équilibre, etc. On descendra le piano du premier ; enfin, rien ne manquera. Les ligueurs tous plus français plus républicains et plus travailleurs les uns que les autres s'exhiberont dans leurs dernières créations.

On criera ferme « Vivent les juifs » et on devra boire jusqu'à plus soif.

Les grotesques pantins qui s'agitent tant pour gagner la maigre pitance jettée par les juifs en seront pour leurs frais.

Le véritable peuple, les travailleurs savent où sont leurs amis.

Ils ne vont pas à ceux qui se servent de leurs doctrines et de leurs personnalités comme d'un tremplin pour vivre et satisfaire leurs ambitions.

Vivent les ouvriers !

A bas les fumistes !

A. BALÉJUIF.

ECLIPSE DE L'AMOUR

L'amour !... un astre capricieux qui se lève souvent quand les autres se couchent, et se couche aussi souvent, hélas ! quand les autres se lèvent.

Comme il est beau ! Comme il est pur ! Comme il brille ! C'est le soleil des soleils !... Il éclaire et il éblouit, il chauffe et il brûle, il féconde et il dessèche.

N'importe. Tout le monde veut aller à ce feu-là. Allons-y !

Jeanne aime Jules, Jules aime Jeanne... Chère Jeanne ! Cher Jules ! Le rayonnement est complet et mutuel.

Soudain le ciel d'azur s'obscurcit : c'est l'éteignoir qui passe, c'est l'éclipse qui commence.

Pourquoi commence-t-elle ? Pour peu de chose : pour un chapeau qui a semblé disgracieux à Jules ; pour une robe que l'on a refusée à l'idole ; pour un mot qu'on a entendu, pour une ride qu'on a surprise..., ou bien encore pour rien du tout.

Ce rien c'est l'habitude qui décolore toute chose.

L'éclipse de l'amour est totale dès qu'elle est. L'amour ne fait rien à demi.

NOTA. — Le soleil de l'amour ne s'éteint jamais ; seulement, il se rallume pour ou dans d'autres yeux. Je sais des gens qui en sont à leur vingtième éclipse.

SECOND NOTA. — En amour, l'éclipse est tantôt du masculin, tantôt du féminin, quand il n'est pas des deux genres à la fois.

J. C.

Conseils d'un Rabbín prudent

Air : Allez vous-en, gens de la noce

I

Nous avons trop arugé la France
Les goyim ont fini par s'lasser ;
Il faut craindre qu'à bout de patience,
De nous, pour se débarrasser,
Ils ne leur vienne, enfin, l'idée
De nous casser jambes et bras

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

II

Nous avons pourri leurs familles
Par notre contact pernicieux ;
Nous avons souillé femmes et filles
Par nos regards des plus vicieux ;
Aussi, depuis près d'une année
Il rêvent de faire le bran-bas

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

III

Nous avons, pour jouer plus vite,
Dans le Commerce, tout à nous,
Entassé faille sur faille...
Les Tribunaux étaient si doux !
Mais d'un peu de temps est démodée
Cet manière d'agir ici-bas ;

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

IV

Nous avons réussi, c'est raide,
A diriger l'Gouvernement ;
Chaque ministre nous v'nait en aide ;
La Presse marcha par notre argent.
Mais la Mariann s'est déridée...
Et le Populo gronde tout bas

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

V

Nous avions des soutiens notables
Dans la Chambre, au Sénat, partout ;
En Algérie, des gens capables,
Des Pourtales et des Matou !
Hélas, leur ficelle est usée...
Demain, où s'ront ces fiers à bras ?

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

VI

Déguerpissons avant que l'orage
Ne gronde sur ce pauvre Israël !
Le danger vient... avec courage
Filons vite sous un autre ciel ;
Aux premiers gouttes de l'ondée
Faut s'mettre à l'abri au fracas...

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

VII

Partons avec tout's nos richesses,
Demain, peut-être, il s'ra trop tard ;
On nous dépouillera... le temps presse ;
N'attendons pas le grand chambard !
Quand la foule est bien décidée
Satan même ne l'ar'êt'rai pas

Oh la ! Baba !

J'ai peur déjà !

Filons bien vite vers la Judée :

Jérusalem nous tend les bras.

VIII

Que Dieu protège tous les nôtres
Et nous guide à Jérusalem...
Nous nous vol'rons les uns les autres,
Vivant mieux comm' Mathusalem,
Plus tard nos fils auront l'idée,
Peut-être, de venir voir ces climats ;

Oh la ! Baba !

Mais avant ça

Filons bien vite vers la Judée :

C'est l'instant, n'hésitons pas.

Claudeuil.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

N° 14. — CHARADE

Mon premier est une éminence; mon second, un métal; mon troisième un rongeur et mon tout un duché d'Italie. — (Envoi de de Bellune).

N° 15. — MOT EN TRIANGLE SYLLABIQUE

1, moyen de locomotion rapide. — 2, rendre du lieu même où l'on est. — 3, Vêtement de pénitence chez les trappistes. — 4, Mesurer, compter avec un instrument spécial. — 5, La moitié d'un demi. — (Envoi de de Bertr).

N° 16 — MOT EN LOSANGE

1, Se trouve dans le café. — 2, Substance sacrée. — 3, Chez la blanchisseuse. — 4, Un mois de l'année. — 5, Fleuve de France. — 6 Ce qu'on dit d'une femme titrée. — 7, Le début de Rome. (Envoi d'Ernest Glaive).

SOLUTIONS

N° 7 ou 11. — LOSANGE

L
H A I
H O U L E
L A U R E N S
I L E O N
E N N
S

12. — MOT EN TRIANGLE SIMPLE

V O I N O T
O R N E R
I N D E
N E E
O R
T

12. — MOT EN TRIANGLE

R L U E T
L E N T
U N I
E T
T

Solutions justes. — N° 7 ou 11, 12 et 13. — Violette d'Alger. — P. C. Potard. — J. Vois. — Helgran-Dira. — Ernest Glaive. — Deux antijuives. — Taven. — Kaddour. — Paul O

N° 7 ou 11. — Bertr.

N° 12 et 13. — G. Deviné. — Lulu B. — Toto A. — De Bellune. — C. Juste. — Léon de Seigneules. — Bleuet. — Margot. — Ps. Franck-Delort.

Omis du dernier numéro. — 4, 7 et 8. — Idorah.

Envoyer les solutions avant jeudi, 5 heures.

Le Sphinx.

TYPES DE JUIFS

La Youpine

Je ne sais plus au juste quel est l'écrivain qui écrivit cette phrase restée célèbre : « La femme est la joyau de l'humanité », mais je suis persuadé que dans sa citation il ne voulait pas parler de la femme Juive.

Ce type que je vais essayer aujourd'hui de croquer sur le vif, est en effet, loin de mériter cette appréciation flatteuse.

En général la youpine, conserve toujours la tenue de l'ancien temps. Qu'elle soit d'une situation élevée ou d'un rang ordinaire, elle porte peut-être, la mode Française dans ses premières années, mais passé la quarantaine, elle reprend toujours la mode cachire.

Une longue gandourah décolletée, retenue à la ceinture, laissant échapper deux seins énormes et flasques; sur la tête un foulard de soie noire, un fichu jeté sur les épaules, aux pieds des babouches. C'est tout !

Le corps de la youpine laisse dégager une odeur de brebis. La chair est molle et pantelante, les dents blanches et les cils noirs.

Lorsqu'elle est jeune fille, la juive a des traits très fins, le corps est moulé et la peau d'une blancheur extrême est très lisse. Mais

de cet ensemble, il ne ressort pas de ces beautés qu'on en trouve dans les pays latins tésou chez les maures.

Lorsqu'elle a enfanté, la youpine perd la régularité de ses traits, le corps se ratatine et malgré qu'elle se farde, elle conserve toujours un aspect de vieillesse.

La Juive est insensible aux violents amours. La passion chez elle fait place à l'intérêt et l'on ne retrouve pas ces sentiments élevés qui font la femme noble grande et respectée.

Un mariage cachir, cache toujours une question d'appât et si chez les juifs la femme se lie à l'homme, elle ne le fait que lorsque ses intérêts le lui commandent.

Aussi ce bonheur conjugal, cette joie familiale qu'on rencontre chez les autres peuples ne les retrouve-t-on pas chez les juifs !

Quand la youpine enfante, elle ne ressent pas cette joie maternelle qui fait faire à nos jeunes mères des prodiges de bonté et de dévouement.

Masson, dans sa *Silhouette*, parlant d'une juive, nouvellement mère, s'exprime en ces termes : « Une truie vient de mettre au monde deux pourceaux ». On ne pouvait trouver une autre phrase qui expliqua mieux la scène de l'enfantement israélite; car le juif restera toujours à l'égard de la youpine, ce qu'une bête mâle est à l'égard d'une bête femelle.

Telle, en ses grandes lignes, est esquissée la Juive. D'une beauté superficielle, sans aucun sentiment, elle ne saura jamais être femme. Elle restera toujours... une youpine.

C'est tout dire !

Arthur Dhicy.

PETITES CHRONIQUES

Cat la Pudeur

L'autre jour, Cat était heureux, « il s'était levé du bon côté », aussi résolûment-nous d'aller faire avec lui, un tour dans la haute ville.

Nous voilà donc armés de pied en Cat; nos cat-squettes sur l'oreille, nous grimpons allègrement les petites rues de la Cat-sba, rencontrant ça et là des ânes cat-allant (catalans); (vulgo: bourriquets arabes). Sautant de petits ruisseaux, qui dégringolaient les escaliers en cat-scaques formant bientôt des cat-saractes. Dans ces rues sombres, nous nous croyions vraiment dans les cat-scombres craignait continuellement des cat-astrophes.

On ne pourrait cat-aloguer tous les types différents que l'on rencontre dans ce quartier. Tous les cris s'y croisent; ceux du marchand de cat-cat-souettes jusqu'à celui du gosse à sa mère :

Maman, je veux faire cat-cat-sba.

Nous approchions des hauteurs, aussi n'étions-nous pas des cat-saplasmes, nous avançons fébrilement.

Mais aussitôt arrivés dans la rue cat-arougil, Cat a rougi, et a refusé cat-égoriquement d'avancer davantage.

Nous fûmes donc obligés de rebrousser notre cat-sade jusqu'à la Cat-sbérale, où nous fûmes enfin nous reposer.

Adrienne.

BOUTS RIMÉS

Notre premier concours

Pour un premier essai, nous avons reçu neuf solutions.

Nous en publions cinq seulement, les quatre autres n'ayant pu être classés.

Le youtre est notre roi... il est vil et tenace...

Son sceptre c'est l'orgueil... la honte est son blason ! Malgré tout, nous vaincrons cet ignoble vorace, Et saurons de l'infâme avoir bientôt raison.

Claudefuit.

Dans sa lutte toujours plus tenace,

Le vaillant antijuif avec raison Englobe avec le juif vorace, Tous ceux qui lui prêtent leur blason.

Kaddour.

Pauvre youddi, chevalier sans blason,

Pour un peu d'or ton appétit vorace, A notre sol t'a rendu bien tenace, Mais nous saurons te mettre à la raison.

P. C. Potard.

Bravo, vaillant Régis, soyez toujours tenace,

Tenez bien haut et fier, du parti, le blason, Nous tomberons alors, le juif, ce vorace Qui n'a jusqu'à présent entendu la raison.

Franck-Delort.

Max Régis, nous le savons, est tenace,

Et d'Alger il a promis d'embellir le blason, En jetant à la porte le juif vorace, Parce qu'il ne veut entendre raison.

Léon de Seigneules.

Nous ouvrons aujourd'hui un second concours. Les rimes imposées sont : Service, po ice, tourments, s r-ménis.

Les mots peuvent rimer deux à deux ou alterner et dans l'ordre qui plaira aux concurrents.

H. R.

MOTS POUR RIRE

Visite du docteur. Le malade est dans un lit; sa femme parlant au médecin :

— Il est paralysé des deux jambes... Et maintenant ses bras se prennent docteur.

— Cela ne veut rien dire, Madame... Le jour où il pourra faire de la bicyclette il sera sauvé.

— 0 —

Un couple britannique commande deux ailes de volaille.

— Monsieur, il n'y en a qu'une.

— Aoh !... que mangera mon fême ?

— 0 —

Un bon Gascon raconte au cercle comment il a été, la veille, victime, ou plutôt héros d'une « attaque nocturne ».

Ils étaient quatre, sans compter ceux qui venaient au loin... Quand j'ai vu ça, j'ai compris qu'il ne fallait pas perdre son sang-froid... J'ai commencé par les « entourer »...

— 0 —

Dans le salon du coiffeur.

Le barbier. — Vos cheveux commencent à être clair-semés.

Le client. — Oui, je les traite pourtant de la meilleure manière. Je n'aime pas les cheveux trop forts.

Le barbier. — Vous devriez vraiment mettre quelque chose dessus.

Le client. — Aussi, c'est ce que je fais tous les matins.

Le barbier. — Puis-je vous demander quoi ?

Le client. — Mon chapeau.

— 0 —

Chez un loueur de voitures :

Un postulant se présente comme cocher.

— Vous avez déjà l'habitude ? lui demande-t-on.

— Non, j'étais garçon de café.

— Mais alors...

— Pardon, c'est moi qui versais.

— Ah ! c'est différent !

On l'embauche séance tenante.

L'INCOMPARABLE

31, rue Bab-Azoun

Est transféré, 2, rue des Tanneurs au 1^{er}

ENTRE POTIN ET LE CASINO

Chaussures pour Hommes, Dames, Fillettes et Enfants à 20 0/0 meilleur marché que partout ailleurs

LA MAISON FAIT LA COMMANDE

ET TOUTES LES RÉPARATIONS DE CHAUSSURES

Alger. — 2, Rue des Tanneurs, au 1^{er}. — Alger

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. — Tous les soirs à 8 h. et demie, Guignol Lyonnais. — Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Restaurant, entrée libre.

Cordonnerie Franco-Américaine

Chaussures sur mesure & Confectionnées pour Hommes, Dames et Enfants

RÉPARATIONS EN TOUTS GENRES

M. SALERNO

7, rue Bab-el-Oued. — ALGER

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave, Prix : 13.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antijuive, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

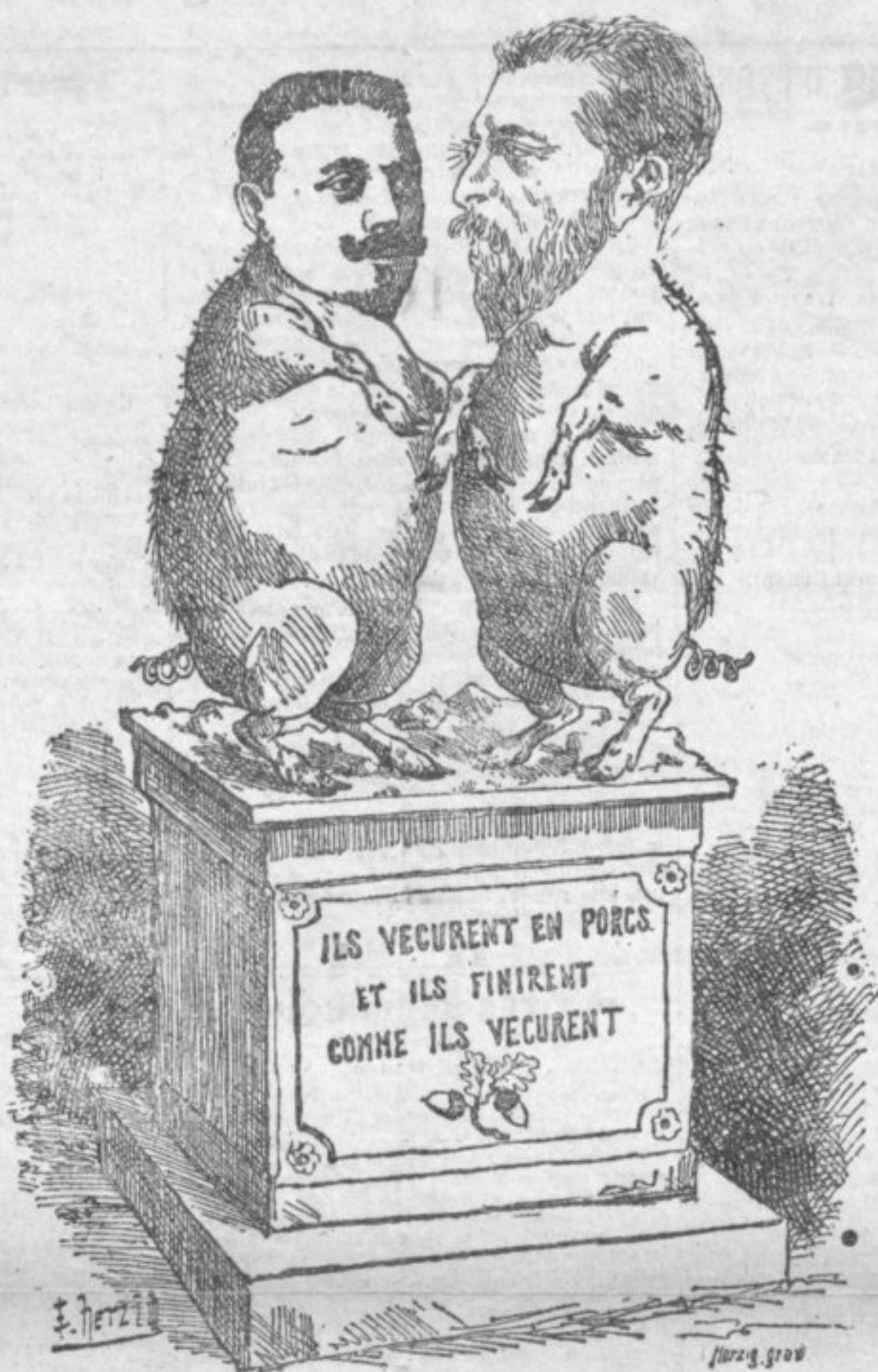
Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc L'ABSINTHE CONILH : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est l'adopter.

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

P. Bazille



IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS

Impressions Commerciales
P. D UVERT

FAUBOURG BAB-EL-OUED

SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

André



SUPPLÉMENT illustré de L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 34, Bd Bon-Accueil
Alger - Illustrapla

A la porte les Juifs

Ils n'imitent pas nos gravures!!...



Rionel

NOTRE GRAVURE

Pour une fois, nous faisons de la réclame au *Juif Algérien*, feuille de choux que Lutaud s'offre le luxe de grignoter, moyennant une légère compensation.

Le talent s'acquiert par la copie des maîtres, et le *Juif Algérien* s'inspire, comme on peut le voir, des œuvres de notre dessinateur pour servir à ses clients consistoriaux ses gravures intelligentes.

Nous laisserons désormais ce farouche républicain à la Juive, voguer à la recherche de la célébrité, espérant qu'il n'oubliera pas, l'ingrat, la réclame que nous lui faisons.

L'A.

LA SEMAINE

Tout est au noir dans le Sud Africain pour nos chers amis les Anglais. Encore quelques victoires comme celles autour desquelles ils ont fait si beau tapage, et il ne leur restera plus un soldat.

Ils s'en rendent bien compte et leurs journaux exhalent leur mauvaise humeur. Mais c'est sur nous que cette mauvaise humeur voudrait retomber.

Battus sur terre par une nation minuscule, les Anglais voudraient bien prendre leur revanche sur mer où, évidemment, ils sont redoutables. Qu'ils y prennent garde cependant : la série est pour eux à la noire et là encore, ils pourraient se heurter à des difficultés qu'ils n'ont certainement pas prévues.

Ouvrons l'œil ! Les Anglais nous ont, depuis des siècles habitués à toutes les vilénies : ne nous endormons pas.

—O—

Le drame héroï-comique qui se déroule devant la Haute-Cour menace de s'éterniser : on s'y amuse trop et l'on parle d'une grève des théâtres subventionnés.

Feydeau, Bisson, Gavault et tous les auteurs des joyeuses comédies qui nous font tant rire ne quittent plus le Luxembourg, et font ample provision de sujets.

Un résultat inattendu de la prolongation des débats, un statisticien a calculé que si les audiences durent encore un soixantaine de jours — Rochefort dit 300 — il restera vingt-trois sénateurs pour prononcer le jugement. Tous les autres seront fourbus.

—O—

Ici, l'instruction, toujours sur le point d'être close, se poursuit lamentablement. On a reconstitué la *Scène du crime* à la villa, on s'est tordu.

Tous les jours, on parle de la mise en liberté des détenus et tous les jours arrivent de la Préfecture de nouveaux ordres pour retarder la seule solution que le juge d'instruction a indiquée depuis longtemps : le non-lieu.

Henri REMIÈGE.

TYPES DE JUIFS

Le Colporteur

Parmi les différents types qui distinguent la race juïfrique, le colporteur a une place spéciale et bien personnelle.

Son tempérament, ses coutumes, sa tenue le classent parmi un rang qui différencie par beaucoup de points de celui de ses autres corréligionnaires des douze tribus de Judas.

Sobre et avare le colporteur, parcourt les villages, poussant devant lui une charrette à bras où gissent, pêle-mêle, les bidons, les casseroles, le savon, la parfumerie, la chapellerie et un tas d'autres bibelots indispensables dans les ménages.

Le colporteur juif fréquente tous les marchés, il installe en plein vent sa boutique et constitue, pour les autres commerçants, une concurrence redoutable, contre laquelle du reste, ils ne peuvent lutter.

Dénué de tout sentiment honnête, le colporteur, se fait le complice des grands voleurs d'Israël.

C'est lui qui écoule la camelotte, sortant des bouges infectes et louches ; c'est lui qui fait filer les marchandises provenant des faillites juives et c'est lui enfin qui vend du *mauvais drap* pour des *produits d'Elbauf* et de l'eau parfumée pour du *foin coupé* ou de l'*élixir*.

Comment lutter contre des gens qui, en employant de tels procédés commerciaux, ruinent les familles des colons et qui volent nos indigènes par leurs prêts sur gages ou à la petite semaine.

C'est impossible, avouez-le ?...

D'autant plus que le colporteur israélite déjeune d'un sou de pain et de deux sous de poisson, et se vêt de loques qu'il trouve à la place de Chartres ou dans la rue Randon.

L'âme viciée, ne s'enthousiasmant devant rien, ne pensant qu'aux vols et à la rapine, tel nous apparaît le colporteur youpin, qui, au bout d'une dizaine d'années de *commerce honnête*, trouve le moyen d'avoir des millions en banque et des immeubles au soleil, ce qui, du reste ne lui fait pas changer sa manière de vivre dans l'avarice et de se vêtir misérablement.

Son seul idéal est celui de contempler ses lingots d'or, de les manier, de les voir briller dans ses doigts. Il faudrait un volume écrit de la plume d'un maître pour décrire cette *soif de l'or* qui anesthésie le tempérament du youpin au point de le rendre insensible à tout sentiment noble, grand et élevé.

Le colporteur juif est bien connu dans nos campagnes et si l'on veut se rendre compte du degré de canailleries de ces gredins ambulants, on n'a qu'à consulter nos braves ménagères des villages.

Ce qu'elles vous diront sera plus éloquent que tout ce que je pourrais écrire sur ces bardits qui nous volent et nous pillent pour le seul plaisir de *voler* ! *voler toujours* !... Voler sans cesse !...

Arthur Dhiey.

BOUTS RIMÉS

Notre second concours

Nous avons reçu quinze solutions. Nous ne pouvons les insérer toutes et nous en avons classé neuf.

Mentir, prêter de faux serments,
Aux anti-juifs, faire des tourments,
C'est le résumé du service
Que fait, aujourd'hui la police.

Clarendon.

Tandis que les juifs volent aux yeux de la police,
Max et ses compagnons subissent des tourments,
Au loin de leur Patrie ! Ainsi va le service
De Lutaud qui viole les lois et les serments.

Commiss H.

Coco dans son ghetto a, pour lui, la police,
Il a prêté aux Juifs les plus nobles serments,
De nous assassiner pour leur rendre service
Et nous occasionner d'innombrables tourments.

Un Sincère.

Parmi tous nos fringants, commissaires de police,
Le plus beau de ces pitres, qui font de faux serments,
Est *maré la passoire*. Lorsqu'il est en service,
Nul s'entend mieux que lui pour créer des tourments.

Arthur Dhiey.

Français ! nous-mêmes faisons notre police.
Et d'aucun pouvoir n'attendons de service !
Asses longtemps trompés par de faux serments,
Du juif sans trêve augmentons les tourments.

Kaddour.

A Rachel Chloumou, en partant au service,
Dit : « De l'amor il souffre les tourments,
Ji pens'rai à toi dans la salle di police,
Sois bien tranquille ji t'en fis les serments ».

Lady Stance.

Au juif voulant rendre service,
Lépine, un jour, se fit agent de police,
Puis gouverneur, il prêta les serments
De faire subir à Régis des tourments.

Lord Nitrotyrk.

N'entrer jamais dans la police,
Car c'est un bien vilain service,
On y endure mille tourments,
Et on y prête faux serments.

P. C. Potard.

De la faim étouffant les tourments,
Des fainéants entrèrent dans la police,
Mais avant de se mettre en service,
D'aimer le juif, ils prêtèrent les serments.

Miss Terre.

Troisième Concours

Les rimes imposées sont au nombre de six : *vaseur*, *voleur*, *insolence*, *silence*, *regal*, *fatal*. L'ordre ci-dessus n'est pas absolu.

Quelque soit le nombre de solutions, nous n'en publierons que cinq.

H. R.

LA DÉCORATION DE L'AVENIR

Ce jour-là — c'était dans la première semaine du mois de janvier, — le président du conseil réunit ses collègues et leur tint ce langage :

— Messieurs, il se passe une chose étrange ! J'avais déjà remarqué que depuis quelques années le nombre de demandes des décorations de la Légion d'honneur diminue dans des proportions inquiétantes...

— Nous l'avions remarqué aussi, firent plusieurs autres ministres.

Mais, continua le président, je ne pouvais guère prévoir qu'un jour viendrait où ce nombre se réduirait à 0. Oui, mes chers collègues, à 0 ! Je n'ai reçu cette année aucune demande de décoration... Vous m'en voyez tout saisi.

— Moi non plus, s'écria le ministre de l'instruction publique, je n'ai rien reçu !

— Ni moi ! dit un autre.

Tous les ministres consultés répondirent de la même façon et le président du conseil tomba dans une profonde rêverie.

— Le ruban de la Légion d'honneur aurait-il perdu son prestige ?... Allons donc ! c'est impossible ; on ne voit dans les rues que des gens décorés...

— Si nous mandions le grand-maitre ? proposa le ministre du commerce. Il y a quelque chose là-dessous.

Un quart d'heure après, le grand-maitre se trouvait en présence de la noble assemblée et on lui soumettait le cas.

— En effet, voilà qui est particulier, fit cet illustre personnage. Permettez que je consulte le livre des décorations.

Alors, il se mit à faire quelques calculs, puis, tout à coup, on le vit pâlir et se frapper le front. Il murmura : « Ah ! mon Dieu ! »

— Quoi ? quoi ? demandèrent tous les ministres.

— Je ne m'étonne plus, continua le grand-maitre qui avait reconquis son sang-froid, que personne ne demande à être décoré de la Légion d'honneur.

— Et pourquoi ?

Il articula froidement :

— TOUT LE MONDE L'EST.

Ce fut une exclamation générale de doute et d'angoisse. Mais on additionna le nombre des Français, le nombre des décorés, on compara et il fallut se rendre.

— C'est inouï ! Comment faire ? Comment récompenser les dévouements ?

— Si on allait ne plus se dévouer ? hasarda une voix.

— Fonder une nouvelle décoration, ce serait de la folie. Rien ne remplacera jamais la Légion d'honneur.

Soudain le président du conseil se leva et dit, en s'adressant au ministre du commerce et de l'industrie :

— Mon cher collègue, veuillez me dire le nom de l'homme qui a fait cette année-ci l'invention la plus utile.

— C'est, sans contredit, M. Durand ; il a découvert l'anti-bombe. C'est une sorte de poudre qu'on se met sur tout le corps et qui a le merveilleux privilège d'écarter les projectiles lancés par les substances explosibles. Mais il n'y a rien à faire avec lui. Il est déjà chevalier de la Légion d'honneur.

— Vous allez voir, dit le président.

Il traça quelques mots.

— Cette note paraltra demain matin à l'Officiel.

Et il lut à ses collègues étonnés le décret qui règle, à partir ce jour, le système des promotions dans notre grand ordre national : « M. DURAND, chevalier de la Légion d'honneur, est autorisé à ne plus porter sa décoration. Services exceptionnels ».

Alfred Capus.

Au Revoir ! Au Revoir !

(SUITE ET FIN)

La petite. — Eh bien, vous en avez du toupet, vous !
Le mari. — N'est-ce pas ?
La petite. — Est-ce que je vous ai invité ?
Le mari. — Je m'invite, voilà tout.
La petite. — Vous avez quelque chose à me dire ?
Le mari. — Oui, tous les deux, à cause de la séparation, nous sommes tristes...

La petite (riant). — Vous surtout, vous en avez l'air.

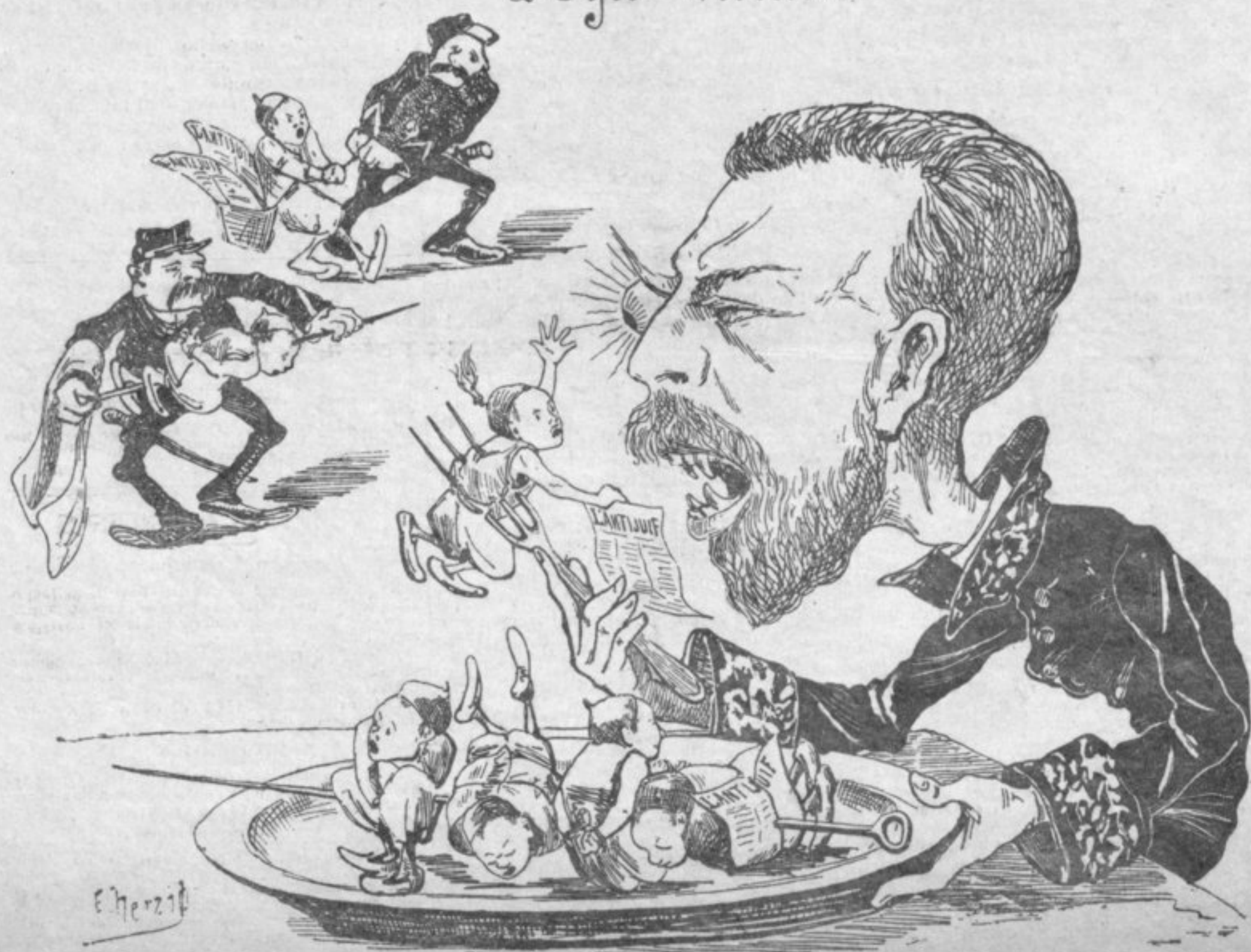
Le mari. — Ça se passe en dedans...

La petite. — Tout au fond, bien au fond... Vous êtes marié ? C'est votre femme que vous venez de quitter ?

Le mari. — Oui.

La petite. — Elle est gentille... Vous n'avez pas honte ?

L'Ogre Sultand



IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS

USINE A VAPEUR *Impressions Commerciales* A BAB-EL-OUED
P. D UVERT
 FAUBOURG BAB-EL-OUED

SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES
 EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

P. Bazilly

810

PREFECTURE D'ALGER
DEPÔT LÉGAL

2^e Année N° 52

5 Centimes

Dimanche 10 Décembre 1899



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 84, Bd Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



Je ne vous demanderai qu'une chose, chers amis qui lirez ces simples lignes; veuillez croire à l'authenticité de ce fait qui s'est passé non loin de vous. Puisse cela vous aider à connaître et à... juger nos bons youpins. Et vous, parents désireux de bien placer vos fils, oncles qui vous occupez de vos neveux, je tiens à votre disposition l'adresse de l'agence matrimoniale israélite à quatre bourzent de gommission!

SYLVA.

PETITES CHRONIQUES

Pourquoi Lutaud n'a pas été nommé Gouverneur

La scène se passe dans un cabinet de travail, chez Rothschild.

Le gros banquier est assis devant une table couverte de journaux; il lit l'Aurore et fume flegmatiquement une « ponne pipe ».

L'huissier ouvre la porte. « Monsieur Loubet ! » Rothschild plie soigneusement son torchon, et sans se déranger :

— Eh bien ! cher ami, quel pon vent fous amène, quelle ponne nouvelle fenez-vous m'ennencer ?

LOUBET. — Ah ! mon excellence (il salue), une bien mauvaise nouvelle, au contraire !

ROTHSCHILD (sévère). — Qu'y a-t-il donc ! expliquez-vous ?

LOUBET. — Sa majesté m'avait bien dit de nommer M. Lutaud gouverneur d'Algérie ?

ROTHSCHILD. — Parfaitement, je fous l'avais ordonné; il matra consciencieusement, je crois; ces sales algériens qui commencent à m'ennuyer.

LOUBET (timide). — Oh vout, Baron ! seulement...

ROTHSCHILD. — Seulement, quoi ?

LOUBET. — Je ne puis pas le nommer.

ROTHSCHILD. — Pourquoi ne pouvez-vous pas lui confier ce gouvernement ?

LOUBET (plus timide). — Parce que Drumont et toute sa bande, trouveraient encore à dire qu'il l'eut töt (Lutaud).

Rothschild en est mort.

Adrienne.

LE FUMISTE PRADELLE

Tiré d'une pièce de D. Bonnard et Numa Blès.

Allons préparez-vous, musiciens et choristes, Car nous allons chanter le plus beau des fumistes, C'est un homme éminent, c'est un vaillant smyrnien, Devenu depuis peu un bien piètre algérien.

Sa naissance fut comme toute naissance smyrnienne, Elle ne fut marquée par aucun phénomène, Seul un vieux docteur put lire sur son nombril, Qu'il deviendrait quelqu'un, un de ces jours, dit-il.

A l'âge de trois mois, ce fait est remarquable, Il faisait déjà, d'une grâce admirable, Des vers, comme le font tous les petits bimbins, Ils ne ressemblaient guère à ceux de Richepin.

Ensuite il fut placé dans un fort beau collège, De toutes les vertus il eut le privilège, Il était, nous dit-on, fort en récitation, Et obtint aisément un prix... de soustraction.

En son jeune âge Félix aimait très bien sa mère; Cela, à Smyrne n'était pour personne un mystère, Et les mustaphéens pour ce fait peu banal, Firent de lui un conseiller municipal.

Et comme Mustapha avait besoin d'un maire, Et qu'il continuait à bien aimer sa mère, Ses concitoyens de plus en plus épatés L'élurent pour leur maire à l'unanimité.

C'est alors qu'il rêva chose extraordinaire, D'être un homme politique. Ses amis estimèrent Que comme il n'avait jamais rien inventé, Il était mür à point pour faire un député.

Il courut à Paris avec une ardeur folle, On ne vit plus que lui à la Libre Parole, Il se voyait déjà député, sénateur, Peut-être qu'il serait ministre de l'Intérieur.

Il éclipserait même les rayons du soleil, Il deviendrait un jour président du Conseil, Il serait grand ministre; ô splendeur rêvée, Il se voyait déjà trônant à l'Elysée.

Lorsqu'il entendit tous les cris de la foule, Le bruit était plus fort que celui de la houle, Le Peuple réclamait avec un geste vengeur, La démission de ce sinistre farceur.

Et depuis, notre Pradelle pleure sa splendeur passée; Lui qui rêvait déjà si glorieuse destinée, Se réveilla un jour en restant tout baba, De n'être seulement plus maire de Mustapha.

Arthur Dhiey.

CRAPULE I^{er}

L'immonde préfet d'Alger, Crapule I, arrive de France cet après midi.

Beau cadeau de Noël que la Mère-Patrie nous envoie.

Malgré tout, Vive la France, Vive la République, A bas les juifs.

A. Balutaud.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

20. — MOT EN TRIANGLE

1, L'ennemi des Algériens. — 2, Réunion d'enfants. — 3, Extrémité d'un aimant. — 4, Baignée par les eaux. — 5, Négation. — 6, Le premier début d'Emile de Girardin. (Envoi de Taven).

N° 21. — MOT CARRÉ

1, Autre ennemi des Algériens. — 2, Engin redoutable de guerre. — 3, Presbytère. — 4, Ce que va faire l'homme hardi. (Envoi de Bert).

N° 22. — MOT EN LOSANGE

1, Consonne. — 2, Sœur de la mort. — 3, Compositeur célèbre. — 4, Poète de Rome. — 5, Dignité romaine. — 6, Baignée par l'eau. — 7, Voyelle. (Envoi d'Ernest Glaive).

SOLUTIONS

N° 17. — ENIGME. — C'est la lettre Z

N° 18. — MÉTAGRAMME

P O E T E

P O N T E

P O S T E

P O R T E

N° 19. — MOT EN TRIANGLE

(et non en losange comme il a été dit par erreur)

L U T A U D

U R I N E

T I R E

A N E

J E

D

Solutions justes. — Nos 17, 18 et 19. De Bellune. — Ernest Glaive. — J. Ré. — Claudiu. — J. Vois. — Deux Antijuives. — Kaddour. — Taven. — Paul O. — Violette d'Alger. — Belgraa-Dira. — P. C. Potard. — A. H. B.

N° 17 et 19. — Léon de Seigneules. — Lulu B. — G. Deviné. — C. Juste. — Bleuet. N° 17. — Margot.

Omissions du dernier numéro. — Solution juste des nos 14, 15 et 16. — Toto A. — Bleuet.

Envoyer les solutions avant le Jeudi à 5 heures.

Le Sphinx.

YACOB

Sur l'air de : MALBROUCK

Yacoub bart bor la guirre,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Yacoub bart bor la guirre,
Manarf quand lou vini !

(ter)

Bit itre' ci bor la Pâque,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Bit-it' ci bor la Pâque,
O bor l' f' e di Poules !

(ter)

L' fite di Poules kr' las,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
L' fite di Poules kr' las,
Yacoub macach' vini !

(ter)

Rachel grimpi' sor l'tirasse,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Rachel grimpi' sor l'tirasse,
Plo haut qu'i po grimpi !

(ter)

Akarbi ! ci Zouzeff,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Akarbi ! ci Zouzeff,
Tout de noir habilli !

(ter)

Zouzeff mon b'did' Zouzeff,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Zouzeff, mon b'did' Zouzeff,
Quil noville abborti !

(ter)

Ya ma ! tot' bill' figore
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Ya ma ! tot' bill' figore
Chouia ti va grati !

(ter)

Quitti li rob's francises,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Quitti li rob's francises,
I tous vo braci !

(ter)

Madam' j'dis l' virité,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Madam' j'dis l' virité,
Yacoub il i criet !

(ter)

J'li vi borti en tirre,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
J'li vi borti en tirre,
Bor quatre ben djifas !

(ter)

L'on borti son seroual,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
L'on borti son seroual,
Qu'on z'avi nittoyi !

(ter)

L'aut' borti si baboches,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
L'aut' borti si baboches,
Afic son vio torban !

(ter)

Li troisièm', son z'ami
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Li troisièm', son z'ami
Son comptabiliti !

(ter)

L'dirnier, mandich borti,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
L'dirnier, mandich borti,
Bor ça i ci brossi !

(ter)

Yacoub ploumi l' roumi,
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
Yacoub ploumi l' roumi,
Adonai l' gardi !

(ter)

J'li vi glissi dans l'tro
Ya Krouia, ya baba, ya ini !
J'li vi glissi dans l'tro
Afic l'dicrit Crimio !

(ter)

Bon Mendjel.

Petite Correspondance

Taven. — Reçu vos aimables critiques. Prenons nos mesures pour éviter d'égarer si gentille personne (du moins nous le supposons).

Toto A. — Votre quatrain est arrivé trop tard. Quant à la pièce de vers, il est arrivé un accident à la composition; impossible de la reconstituer.

De Bellune. — Votre renseignement passera dans l'Antijui. Merci.

Léon de Seigneules. — Envoyez-moi une petite note sur l'affaire dont vous me parlez. Très court s. e. p.

Violette. — Le concours de bouts-rimés comporte un nombre de vers égal au nombre de rimes imposées.

H. R.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

CIRQUE DUCOS (Esplanade Bab-el-Oued). — Tous les soirs, à 8 h. 1/2, représentation variée. — Dimanche à 2 heures, matinée.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. — Tous les soirs à 8 h. et demie, Guignol Lyonnais. — Le dimanche à 3 heures, matinée de famille. Bar-Restaurant, entrée libre.

Fêtes de Noël BAZAR A UN SOU

Rue Bab-el-Oued, 14

GRAND CHOIX D'OBJETS POUR CRÊCHES

La maison est française, non juive

Cordonnerie Franco-Américaine

Chaussures sur mesure & Confectionnées pour Hommes, Femmes et Enfants

Hommes, 6,75; Femmes, 2,90

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

M. SALERNO

7, rue Bab-el-Oued. — ALGER

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave, Prix : 13 500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antijuive, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir bonne apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc L'ABSINTHE CONILH; les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritif et digestif; elle est colorée aux herbages de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est adopter.

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

Entre son devoir et l'or juif 'LURAUD' n'hésite pas : Il s'incline du côté de l'Or.





SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive, 34, Bd Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs

LE SOMMEIL DE LUTAUD.



Quand l'urne vers le ciel
Il orne soudainement
Son œil artificiel
Veille attentivement.

Ricard

Jean Goudeski.

Pourquoi ?...

Il chercha dans un autre amour à oublier l'amour défunt, mais l'image de l'aimée, de celle qui la première lui avait pris son cœur revint toujours devant ses yeux.

La vie pour lui ne fut plus qu'un long martyre, il ne put avoir assez de forces pour surmonter cette épreuve, et un matin de printemps alors que tout riait dans la nature, alors que les oiseaux gazouillaient gaiment et que les fleurs s'épanouissaient plus belles, il se logea une balle dans la tête.

J'ai revu là-bas sa modeste tombe. La capricieuse pleurait à genoux. Elle planta près de lui un pied de myosotis tandis que deux gouttes perlèrent sur ses joues.

Larmes de pitié et d'amour, larmes de compassion et d'espérance puissiez-vous arroser la fleur du souvenir et la faire croître plus belle et plus gracieuse pour rappeler toujours à l'insensée, l'image du pauvre amoureux, mort pour le caprice d'une femme.

Arthur Dhiey.

ECHOS

A la Lyre. — Aujourd'hui en soirée, à 8 h. 1/2, au local de la Lyre algérienne, deuxième de la revue locale *Alger qui chante*, de notre concitoyen Fernand Ripp. La soirée se terminera par un grand Bal. Avis aux amateurs de danse.

Au Théâtre Municipal. — Aujourd'hui, en matinée, à prix réduits : le premier acte des *Huguenots* et le duo du quatrième acte du même ouvrage, avec Mlle Gervais et M. Dangosse. Au même programme : *La Tour de Nesle*, grand drame populaire.

Une première, appelée à un énorme succès, sera donnée le soir : *Le Régiment*, drame militaire à grand spectacle, en 5 actes et 8 tableaux. La musique des zouaves, au grand complet, et plus de 80 figurants militaires prêteront leur concours à ce spectacle.

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

CONCOURS

N° 23. — CHARADE

Mon premier est un ordre,
Mon second est un ordre
Et mon tout un désordre.

(Envoi de C. Juste).

N° 19. — MOT EN TRIANGLE

1, Collaborateur du « Supplément ». — 2, Un couple. — 3, Temps passé. — 4, Personnage politique, algérien et sympathique. — 5, Négation. — 6, Consonne. (Envoi de Kadour).

N° 25. — MOT CARRÉ

1, Profession. — 2, Fort mince. — 3, Petite baie. — 4, Détruire. (Envoi de Bert).

SOLUTIONS

N° 20. — MOT EN TRIANGLE

L E P I N E
E C O L E
P O L E
I L E
N E
E

N° 18. — MOT CARRÉ

C O C O
O B U S
G U R E
O S E R

N° 22. — MOT EN LOSANGE

V
V I E
V E R D I
V I R G I L E
E D I L E
I L E
E

Solutions justes. — N° 20, 21 et 22. — C. Juste. — Elgran-Dira. — Taven. — Toto A. — Lulu B. — J. Vois. — Alice B. — Idorah. — J. Ré. — Kaddour. — Clauvieu. — P. C. Potard. — Violette d'Alger. — Deux Antijuives. — Meindès. — De Bellune. — Félix de Langogne. — G. Deviné. — Ernest Glaive. — Paul O.

Notre premier concours prendra fin avec les problèmes qui seront publiés dans le prochain numéro.

Nous en publierons les résultats dans le numéro suivant, en même temps que nous ouvrirons un second concours.

Nous rappelons qu'il y aura cinq prix attribués à ceux qui auront le plus de solutions justes.

Envoyer les solutions avant Jeudi 5 heures.

Le Sphinx.

CASINO MUSIC HALL. — A 8 h. et demie. — Grand concert par toute la troupe. Attractions.

CIRQUE DUCOS (Esplanade Bab-el-Oued). — Tous les soirs, à 8 h. 1/2, représentation variée. — Dimanche à 2 heures, matinée.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. —

Fêtes de Noël BAZAR A UN SOU

Rue Bab-el-Oued, 14

GRAND CHOIX D'OBJETS POUR CRÈCHES

La maison est française, non juive

Cordonnerie Franco-Américaine

Chaussures sur mesure & Confectionnées pour Hommes Femmes et Enfants

Hommes, 6,75 ; Femmes, 2,90

RÉPARATIONS EN TOUS GENRES

M. SALERNO

7, rue Bab-el-Oued. — ALGER

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave, Prix : 13.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antiqua, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

AUX BUVEURS D'ABSINTHE

Lorsque vous allez chez votre tailleur choisir un vêtement, vous portez sûrement votre choix sur l'étoffe qui vous agré le plus, non seulement par l'heureuse disposition du dessin, mais surtout par la bonne qualité de la marchandise ; pourquoi n'en feriez-vous pas de même pour tout ce que vous buvez et mangez ? Pourquoi continuez-vous à boire des absinthes qui peuvent avoir une apparence mais ne sont sûrement pas de bonne qualité ?

Si vous voulez être certains de ne pas absorber des absinthes qui contiennent de la badiane, produit des plus nuisibles à la santé, et dans lesquelles on fait entrer de la réglisse, pour en masquer les goûts defectueux provenant de l'infériorité des produits employés, buvez donc **L'ABSINTHE CONILH** : les plantes qui entrent dans sa composition sont : la grande et petite absinthe, la mélisse, l'hysope, l'anis vert et le fenouil, le tout distillé dans de l'alcool de vin.

L'ABSINTHE CONILH est véritablement tonique, apéritive et digestive elle est colorée aux herbes de la Suisse et du Doubs. La goûter c'est adopter.

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

VENTE A PRIX FIXE

LE MEILLEUR MARCHÉ

DÈ TOUS LES TAILLEURS ET CONFECTIONNEURS DE L'ALGÉRIE

VICTOR BLAISE

ALGER - 4, Rue Arago, 4 - ALGER

(Touchant le n° 14 de la rue de Constantine)

APERÇU DES PRIX POUR LES DEUX SAISONS

Rayon de Commande

Complet, habit noir extra (t).....	120	Gilet drap noir extra (t).....	15
Id. redingote extra (t).....	120	Gilet piquet blanc et fant.....	10
Id. armure.....	75	Gilet toile anglaise.....	9
Id. cheviotte.....	70	Pardes drap et cower coat.....	60
Id. nouveauté.....	70	Pardesur nouveauté.....	55
Id. croco.....	60	Pantalon drap noir extra (t).....	30
Id. serge.....	55	Id. haute nouveauté.....	27
Id. fil à fil.....	50	Id. d'antier véritable.....	25
(10 fr. en sus p. jacquette et 20 fr. p. redingote)		Id. drap divers laine.....	12
Complet, couill fant pur fil.....	35	Id. toile anglaise.....	10
Id. toile anglaise.....	35	Id. satin crème.....	13
Jacquette et gilet alpaga.....	60	Id. couill fant pur fil.....	12
Veston et gilet alpaga noir.....	50	Id. id. blanc.....	9

La coupe qui est irréprochable est assurée par le Chef de la Maison et le travail exécuté dans nos Ateliers

Avis. — Messieurs les Employés des Administrations de l'Etat et autres sont informés que les mensualités peuvent être réduites à 15 francs par mois, et que toute ouverture de compte et d'avance, accordée. La Maison n'a pas de Voyageur.

Il n'est ouvert aucun compte pour les commandes inférieures de 15 francs

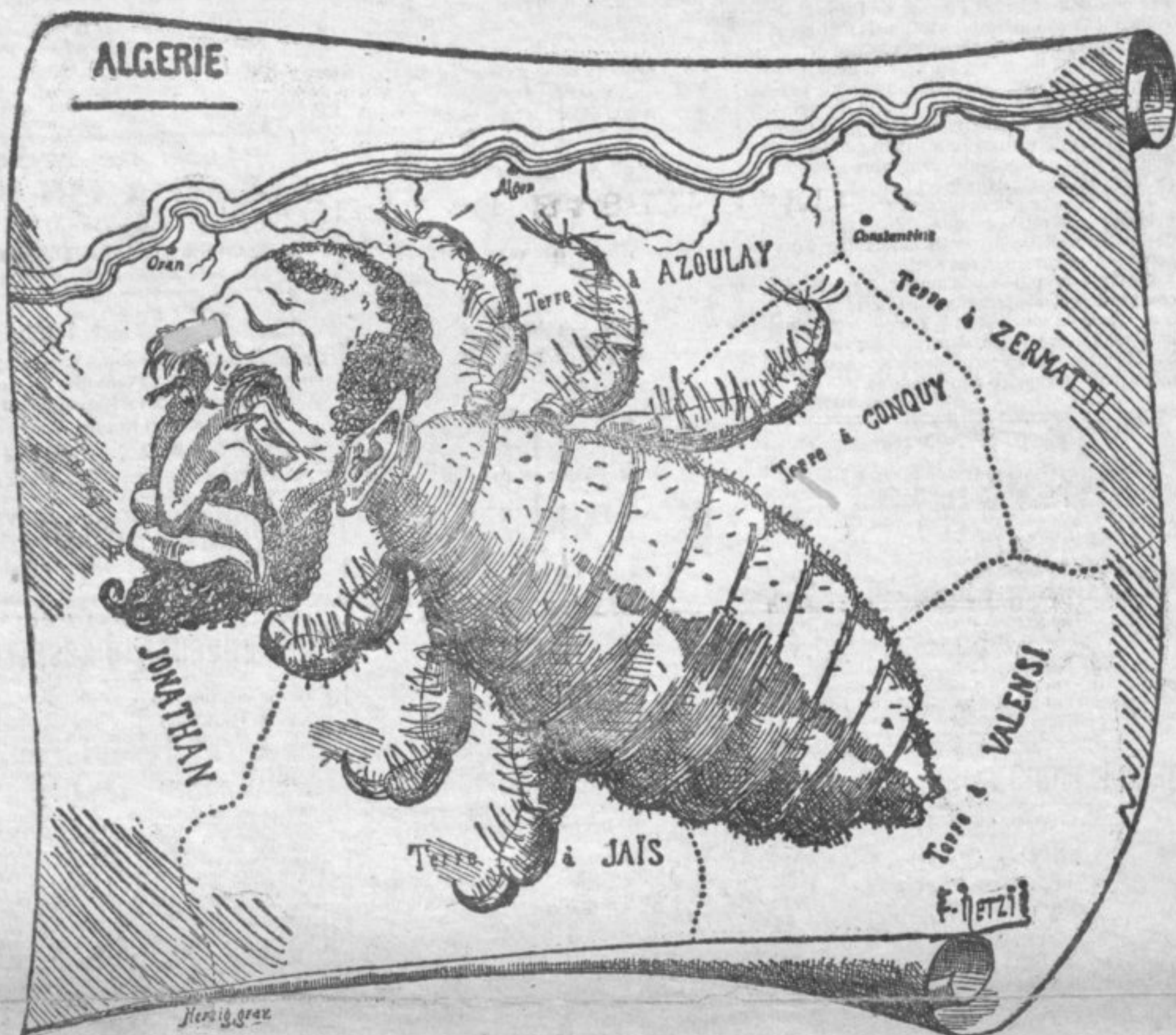
NOTA. — Je crois devoir rappeler à ma nombreuse clientèle et au public que le seul moyen de vendre bon, beau et bon marché, ne peut être obtenu que par son propre travail et la modicité des frais généraux de sa maison, tel a toujours été et restera mon principe.

Consulter le présent tarif, pour se convaincre que même une concurrence malhonnête n'a pas de prix aussi inférieurs

L'ENTRÉE DU MAGASIN EST INTERDITE AUX JUIFS

ETRENNES. — Une prime consistant en un Gilet de chasse, d'une valeur de 5 francs, sera remise à tout acheteur de vêtements confectionnés, ayant fait une commande de 45 francs, pendant la période du 15 décembre au 15 janvier.

P. Bazille



IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS

Impressions Commerciales

P. D UVERT

USINE A VAPEUR A BAB-EL-OUED

FAUBOURG BAB-EL-OUED

SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR



SUPPLÉMENT

illustré de

L'ANTJUIF

L'Algérie aux Français

 Rédaction et Administration
 Villa Antijuive, 34, B^{is} Bon Accueil
 Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



A baoula calotte!... — Le clercyman vient de prendre une toute petite souxis à la fameuse Maison,
 C'est la calotte qu'il offre à l'appétit du bon Peuple.
 Mais il se garde bien d'attraper les gros rats des Loges et des Synagogues.

NOTRE GRAVURE

Le clergyman Cat-a-Cloum a suivi les conseils de la Synagogue et de l'Angleterre, il a créé la souricière qui devait prendre le bon peuple, heureusement ce dernier a éventé le truc. La fameuse maison restant vide, Cat n'a pu trouver qu'une petite calotte, que sous forme de souris, il présente, au peuple transformé en chat.

Le peuple qui comprend le rôle qu'on veut lui faire jouer, regarde dédaigneusement l'appât.

Il préférerait qu'on lui présente les gros rats de la synagogue et des loges dont il ne ferait qu'une bouchée. Mais cela ne fait pas l'affaire de Cat dont la mission ne correspond pas exactement avec les désirs du peuple.

L.A.

UN SUPPLÉMENT DES EXILÉS

Le 4 janvier prochain, notre Directeur et ses compagnons d'exil feront paraître, à Alger, un supplément de l'Antijuif sur lequel nous prions Lutaud de vouloir bien ouvrir l'œil. Son seul titre, en effet, **Caisses Vicinales**, en dit déjà plus long que tous les alléchants sommaires.

Ce supplément, grand format, entièrement consacré à notre fripouille préfectorale, et la première page nous donnera son image peinte sous ses plus belles couleurs.

Il sera vendu dix centimes, au bénéfice de nos chers exilés.

Mais... n'anticipons pas trop. Nous y reviendrons.

Pour les annonces, s'adresser au bureau du journal.

LA SEMAINE

Les représentations continuent au Luxembourg, tristes ou gaies, suivant le tempérament des personnes qui y prennent part, toujours suivies.

Le régisseur général, l'aimable M. Fallières, a toutes les peines du monde à assurer la marche des représentations. Malgré tous les « bouchons » dont il peut disposer, les figurants se livrent à chaque instant à des écarts de... langage.

Le grand troisième rôle qui, pendant quelques jours, avait cédé sa place à une doublure de moindre mérite, a repris sa robe rouge et c'est lui, de même que dans les sombres mélos, est chargé de la préparation et de la distribution des poisons et des coups de poignards.

Dérouté, qui de simple accusé s'était fait accusateur, a supporté le premier le poids de la haine des Luxembourgeois. Il suffit de parler Patrie et Drapeau à ces gens-là pour leur rappeler qu'ils sont à la solde des juifs.

Cela va-t-il durer encore longtemps ?

—0—

Les jeunes du Palais Bourbon ne veulent pas rester en retard sur les vieux du Luxembourg. La main du juif et ce qu'elle contient s'y retrouvent. Morinaud a beau exposer le cas d'un Brunswick déserteur, et que le Gallifet a médallé, il se trouve suffisamment de dreyfusards, pour assurer que si le Brunswick en question avait simplement trahi, c'est la croix et non la médaille militaire qui lui aurait été attribuée.

Beau gouvernement et beaux représentants !

—0—

De nouveau les juifs envahissent tout : le Casino en est rempli, le théâtre en regorge, la plupart des cafés les reçoivent et vendredi, il y en avait trois qui déjeunaient au Café d'Apollon.

Et les Algériens impassibles ou indifférents acceptent cette promiscuité dont ils s'étaient affranchis si vigoureusement.

N'y a-t-il plus rien à faire ?

—0—

Puisque nous parlons théâtre signalons que nous avons été à la veille d'y constater une nouvelle grève.

Il s'agit des musiciens de l'orchestre. Ces messieurs estiment que le nombre de doubles croches qu'on les oblige à tirer de leurs instruments n'est pas en rapport avec leurs émoluments et que leur temps de travail est trop long.

Il paraît que les cordes sont moins tendues et que les cuivres raisonnent mieux mais ce ne serait qu'une trêve, les musiciens étant résolus à demander la réduction des répétitions.

Espérons voir revenir et régner l'harmonie que des artistes comme les nôtres ne sauraient chasser de son véritable sanctuaire.

Henri REMIÈRE.

CONTE POUR LES HOMMES

NOBLE TACHE

EN VISITE

— Groyez-bien, ma chère, qu'il m'en coûte beaucoup de tant insister sur ce point délicat : l'amitié a ses devoirs souvent pénibles. J'espère que vous me comprendrez...

— Je vous comprends.
— Et que vous m'excuserez aussi.
— Vous êtes d'autant mieux excusée qu'en me renseignant sur les bruits qui courent à mon sujet, vous me rendez service.
— Je ne pouvais avoir d'autre intention que celle-là.
— Qui est excellente. Ainsi, à vous en croire, ma liaison avec X... ne serait plus un mystère...
— Que pour votre mari.
— C'est utile à savoir ! Je me défierai, je prendrai plus de précautions.
— Navez-vous pas mieux à faire ?
— Quoi donc ?
— Mais... changer de conduite, revenir à de meilleurs sentiments.
— C'est-à-dire rompre avec mon amant ?
— Oui.
— Impossible.
— Vous tenez beaucoup à rester la maîtresse de X... ?
— Que j'y tiens ou non, je ne puis le quitter encore.
— Il vous plaît ?
— Non. J'aime trop mon mari pour cela.
— Je ne pense pas que ce soit la fortune de l'autre qui...

— Nous sommes assez riches pour que je ne sois pas vénale.
— D'ailleurs, votre mari ne sait que faire pour aller au-devant de vos fantaisies. Il n'est rien de trop joli, de trop cher pour vous.
— C'est un être exquis, un cœur d'or : on ne saurait trop l'admirer.
— Il a tout pour lui.

— Mais... vous êtes encore là, voyez-vous, ma chère, il n'y a que moi, sa femme, qui puisse apprécier dignement ses rares et grandes qualités morales : sans compter qu'il a du chic, de la désinvolture.

— Beau garçon, élégant cavalier.
— Avouez que je puis être fière de porter le non d'un homme aussi charmant, aussi distingué aussi accompli à tous les points de vue.

— Pourquoi lui donner un rival ?
— Parce que je l'adore... et que, grâce à l'influence de X..., j'espère encore lui procurer ce qui manque encore à son bonheur.

— Je m'explique votre désir de contenter un mari modèle, mais pouvait-il être nécessaire de le tromper pour cela ?

— Hélas ! oui... C'était le seul moyen de le faire décorer.

M. B.

PETITES CHRONIQUES

La Rue Randon

De toutes les rues d'Alger, la rue Randon est certainement la plus sale. Essayez de la traverser vers le soir ; à l'heure où tous les ignobles bouis-bouis débitent leurs poisons ; tandis que les « restaurants cachirs » regorgent de pimpants israélites. Vous ne pourrez marcher droit dans le grouillement de cette foule, bousculé d'un côté par une énorme matrone, dont les maquillages nombreux dégouttent en sueur ; arrêté de l'autre par un rassemblement de « fils de bonne famille » discutant avec ardeur les dernières nouvelles de la journée. Vous ne pourrez respirer sans que ces âcres odeurs de musc vous prennent à la gorge, sans que ces lourdes puanteurs de graisse vous soulèvent le cœur.

Et sûrement alors ; vous penserez à ce que serait un pays qui n'aurait que de tels êtres pour habitants. Vous vous demanderez forcément ce que deviendrait la Palestine si elle ne possédait que de tels sujets. La peste y naîtrait bientôt, les maux les plus affreux y régneraient, tout ce que l'Humanité a de corruption s'y concentrerait, ce serait un foyer de fléaux pour le monde entier.

Vous en conclueriez donc que les juifs tuent tout ce qu'ils touchent.

D'où vous verriez que le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'est encore de tous les flanquer à l'eau.

Et vous auriez raison.

Adrienne.

Souliers de Noël

AIR CONNU

Noël, c'est jour heureux ;
Chacun, pour s'égayer,
Cherche un foyer joyeux
Pour placer son soulier.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

En le suc comme un boeuf
Et rigole en r'tirant
Un panama tout neuf
Pour les courses de Longchamps.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

L' Sénateur, follichon,
A ses yeux voit s'offrir
Un énorme bouchon.
Et l' moyen d' s'en servir.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Tab urique a l' plaisir
D' découvrir tout à coup,
Un belle veste cachir
Avec des trous d' ball' partout.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Not' Chef reçoit un flacon
D'un curacao précieux,
Parc' qu'il a, nous dit-on,
Trouvé l' Kummel odieux !
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Coco, l' collectionneur,
Ramène, furibond,
Un pot d' chambre d' gouverneur
Avec son œil au fond.
Lariffa flâ, flâ, etc.

Mon Facteur est charmé,
Il trouve près d' son dodo
Un savon parfumé,
J' crois qu' c'est du Mikado.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Mad'moisell' Quiqueneut,
Crie et fait du potin,
Car, Noël facétieux
Lui pose... un gros lapin.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Schloumou, au désespoir,
Va gagner la campagne
Il voit dans un miroir,
Un Max retour d'Espagne !
Lariffa, flâ, flâ, etc.

L'Anglais troué, c'est notoir
Et ça va l' tracasser,
Dans un' chanson à boër,
Un refrain pour danser.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Pour un méfait pareil
L'juif a, nous dit-on,
Trouvé à son réveil,
Un log' pour Charenton.
Lariffa, flâ, flâ, etc.

Glandeuil.

BOUTS RIMÉS

Voici les solutions retenues :

Le Français, que l'on dit et léger et frivole,
Dès le jeune âge apprend sur les bancs de l'école.
Comment il lui faudra, un jour, sur le rempart,
Défendre la Patrie et sauver de l'étendard,
Ces nobles sentiments et ceux de Charité,
Se gravent dans son cœur et sans rivalité.

Glandeuil.

Etonnés et jaloux, qu'au sortir de l'école,
A l'âge où tout sourit, le vin, l'amour frivole,
Max ait pu nous grouper sous son noble étendard,
Les Dreyfusards d'Alger, dont Cat est le rempart,
Peuvent bien provoquer quelque rivalité...
Pour l'exilé, toujours amour et charité.

Félix de Langogne.

Entre Laferrère et Lutaud le fricote
(Deux hommes qui, ici, veulent faire école),
Soudain est apparue la rivalité,
De Waldack implorant sans cesse la charité.
Le préfet pense faire d'Alger son rempart.
Et y maintenir, malgré tout, son étendard.

Kaddour.

OMISSION DU DERNIER NUMÉRO

A la fête de Max, en toute liberté,
On a levé le verre pour célébrer sa gloire,
Dans ces transports de joie, rien n'est frelaté.
Imitant nos amis, aussi nous allons boire,
Aux exilés qui luttent avec l'espérance,
D'abattre le pouvoir juif malgré sa résistance.

Comme R.

Dans le prochain numéro, nous établirons les bases d'un concours avec prix, pour les bouts-rimés auxquels nos lecteurs semblent s'intéresser.

H. R.

ÉCHOS

Nous informons nos amis qu'exceptionnellement, les magasins de M. Blaise, tailleur, rue Arago, resteront ouverts lesdimanche 24 et 31 décembre et les 7 et 14 janvier, jusqu'à 5 heures du soir.

—0—

Notre ami Caton nous a apporté une foule de dessins comiques. Avec son talent habituel, il a su croquer sur le vif les youpins et leurs... amis.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de ses dessins.

P. Bazille

VENTE A PRIX FIXE

MARQUE EN CHIFFRES CONNUS

LE MEILLEUR MARCHÉ

DE TOUS LES TAILLEURS ET CONFECTIONNEURS DE L'ALGÉRIE

VICTOR BLAISE

ALGER - 4, Rue Arago, 4 - ALGER

(Touchant le n° 14 de la rue de Constantine)

APERÇU DES PRIX POUR LES DEUX SAISONS

Rayon de Commande

Complet, habit noir extra (1)	120
redingote extra (1)	120
gilet... de 75 à	100
chemise... de 70 à	90
gilet... de 70 à	100
gilet... de 60 à	75
gilet... de 55 à	75
gilet... de 50 à	65
(10 fr. en sus p. Jaquette et 10 fr. p. redingote)	
Complet, coutil fant. par fil	de 35 à 50
id. toile anglaise	de 35 à 55
Jaquette et gilet alpaga	de 60 à 70
Veston et gilet alpaga noir	de 50 à 60

Gilet drap noir extra (1)	de 10 à 15
Gilet piqué blanc et fant.	de 9 à 12
Gilet toile anglaise	de 9 à 12
Pardessus drap et cower coat	de 60 à 80
Pardessus nouveauté	de 55 à 70
Pantalon drap noir extra (1)	de 27 à 30
id. haute nouveauté	de 27 à 32
id. damier véritable	de 25 à 28
id. drap divers laine	de 15 à 20
id. toile anglaise	de 10 à 15
id. satin crème	de 12 à 14
id. coutil fant. par fil	de 12 à 14
id. id. blanc	de 9 à 12

La coupe qui est irréprochable est assurée par le Chef de la Maison et le travail exécuté dans nos Ateliers

AVIS. — Messieurs les Employés des Administrations de l'Etat et autres sont informés que les mensualités peuvent être réduites à 15 francs par mois, et que toute ouverture de compte et d'avance accordée. La Maison n'a pas de Voyageur.

Il n'est ouvert aucun compte pour les commandes inférieures de 15 francs

NOTA. — Je crois devoir rappeler à ma nombreuse clientèle et au public que le seul moyen de vendre bon, beau et bon marché, ne peut être obtenu que par son propre travail et la modicité des frais généraux de sa maison, tel a toujours été et restera mon principe.

Consulter le présent tarif, pour se convaincre que même une concurrence malhonnête n'a pas de prix aussi inférieurs

L'ENTRÉE DU MAGASIN EST INTERDITE AUX JUIFS

ETRENNES. — Une prime consistant en un Gilet de chasse, d'une valeur de 5 francs, sera remise à tout acheteur de vêtements confectionnés, ayant fait une commande de 45 francs, pendant la période du 15 décembre au 15 janvier.

Rayon de Confection faite Exclusivement par la Maison

Complet chev. noir et bleu	de 50 à 55	id. chev. n. et bl. cadet	de 25 à 30
id. uni et serge	de 40 à 45	id. armure sergé	de 25 à 30
id. croco couleur	de 40 à 45	id. croco coul. id.	de 25 à 30
id. cheviotte fantaisie	de 30 à 40	id. drap fantaisie	de 25 à 30

Dans le but de satisfaire entièrement sa clientèle, les pantalons des vêtements ci-contre sont tous faits sur mesures et livrés 5 heures après la commande, ce qui permet à tout acheteur de pouvoir, sans augmenter le prix de son vêtement, avoir un veston et gilet d'une nuance et un pantalon fantaisie.

Maison unique dans ce genre

Pardessus drap en cuir, col vel.	de 40 à 45	Pantalon drap fantaisie	de 10 à 15
id. croco	de 30 à 35	id. drap noir cérémonie	de 10 à 15
Veston et gilet cheviotte	de 25 à 30	id. toile anglaise	de 9 à 12
Veston et gilet armure	de 25 à 30	id. coutil blanc	de 7 à 10
Complet coutil fantaisie	de 15 à 20	id. coutil fantaisie	de 10 à 15
Costumes de communion	de 15 à 25	id. satin crème hussar	de 10 à 15
Gilet drap noir, habillé	de 7 à 9	Pélerine drap	de 10 à 15
id. fantaisie	de 7 à 9	id. id. cadet	de 7 à 10
Gilet toile anglaise	de 6 à 8	id. id. enfant	de 6 à 8
Veston trouville	3,50 à 4	Pardessus caoutch. (div. form.)	de 15 à 20
id. tussor	de 4 à 5	Pélerine id.	de 10 à 15
id. et gilet alpaga double	de 20 à 27	Gilet chasse	de 5 à 10

RAYON DE CHEMISES, CRAVATES & VELO

IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS



SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR



SUPPLÉMENT illustré de L'ANTI-JUIF

L'Algérie aux Français

Rédaction et Administration
Villa Antijuive 34, B^{is} Bon Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs



A nos Lecteurs,

A l'occasion de la nouvelle année
Daignez permettre qu'au milieu de vous,
Nous faisons une petite tournée
A seule fin d'amasser quelques sous.

Le Bélimouche

SUPPLÉMENT de L'ANTI-JUIF

à ses Amis et Lecteurs

A bas les juifs.

A nos Lecteurs

A cause du *Nouvel An*, notre numéro paraissant d'ordinaire le lundi, ne paraîtra que mardi à l'heure habituelle.

L.A.

NOTRE GRAVURE

Le mangeur de couscous sentant venir sa fin ou plutôt celle de son canard enjuivé, fit venir Guilauchain et lui parla sans témoins :

— Nous ne pouvons soutenir plus longtemps une lutte qui devient dangereuse et dans la quelle je puis laisser un peu de ma graisse et même autre chose. Gérante ne casque plus, Lutaud ferme l'œil qui lui reste, le Consistoire nous fait poser à la porte, Jais ne veut plus rien savoir, il faut trouver autre chose et nous sortir d'embarras. Etourdi par ce flot de paroles qui mettait à jour le désespoir du gros Poussah, Guilauchain manqua de suffoquer, mais ne tarda pas à reprendre ses sens et demanda à réfléchir. Au bout de quelques minutes il s'élança en coup de vent dans le bureau de Poussah, qui croyant à une invasion d'antisémites manqua se trouver mal, *Eureka* s'écria-t-il et Poussah rassuré lui tendit les bras. Qu'as-tu trouvé cher Guilauchain ? — Une chose bien simple, les fonds pour relever le canard. Nous allons promettre aux capitalistes qui voudront bien venir à nous, autre chose comme dividendes que les bouillons du *Télé*. En leur assurant que nous avons les fournitures du gouvernement général et de la préfecture les actionnaires croieront à une reprise d'affaires et verseront l'or à pleines mains dans nos escarcelles. Vive Dreyfus ! s'écria Poussah en tombant dans les bras de son copain.

Et depuis ce moment, les deux confrères vont pleurant de joie frapper aux portes pleines d'espoir en de victimes nouvelles...

L.A.

LA SEMAINE

Fin d'année, nouvelle année !

Après tant d'autres si autorisés je ne referai pas le bilan de l'année expirante.

Je me bornerai à constater avec le plus vif regret que le juif, notre implacable ennemi, relève la tête avec une nouvelle arrogance, encouragé par l'appui d'autorités sans pudeur et par la coupable indifférence de mes concitoyens...

Voilà pour l'année qui s'écoule. Quant à celle qui se lèvera demain, j'ai la conviction qu'elle verra l'écrasement définitif du reptile juif.

Pour vous, chers lecteurs, recevez les vœux sincères que forme l'« Anti-juif » pour la réussite de vos projets.

Notre énergie n'a pas faibli et en 1900, comme en 1899, encore et toujours « A bas les juifs ! »

Nos Etrences

Il est de coutume, au jour de l'an de formuler des souhaits. Pour ne pas échapper à cette habitude, je souhaite à :

LOUBET : Un galurin tout neuf, mode Panama.
FALLIÈRES : Une clochette nickelée.
BÉRANGER : Une feuille de vigne.
OSCAR BERNARD : Le buste de Fouquet-Tinville.
A TOUS LES SÉNATEURS : Un bouchon.
LAFFERRIÈRE : Une bouteille de curaçao et le portrait de Max Régis.
LUTAUD : Un œil en fer battu et une vue du Palais d'Hiver.
ROUANET : Un prolétariat juif doré sur tranches.
THOMSON : Des tomates.
ETIENNE : Un sécateur tout neuf.
MAUGUIN : Un bouquet de violettes à la Nénette.
SABATIER : Des béquilles et un peigne fin.
EON : Une casquette à trois ponts.
DELAVIGNE : Une galette cachire, pas de Tarbes.
CAT : Une marmite à renversement.
BATAILLE : Un cheval en bois et un pistolet de paille.
HANNEDOUCKE : Un monocle et une tête d'âne sans guêtres.
MÉLIA : Un turban, un sarouel et des bas bleus.
LETELLIER : Quelques Jais à caser et des galettes rekaka.
PRADELLE : Une veste pour les prochaines élections.
MONROZIER : Un carnet de bons à souche.
RIBIÈRE : La copie de pièce de sa faillite.
FINANCES : Un honneur administratif repoli.
ANDRÉ : Une passoire à café.
FAURE : Une petite statue du Veau d'Or.
BLOCK : Un gibus.
DELAÏE : Une pièce de vingt francs toute neuve.
LESCHENAULT : Un rabot pour sa bosse et une glace pour qu'il puisse la voir.
AU PRÉSIDENT DU COMITÉ DU BALLIVERNAGE : Un escalier d'honneur.
AU PRÉSIDENT DU SYNDICAT COMMERCIAL : Une carte d'identité pour qu'on ne le confonde pas avec celui du Comité d'Hivernage.
MOUSSAT : Un plat de couscous et des d... de juifs à lécher.
TRALALA : Une bouteille d'absinthe.
A tous les youpins : LA POTENCE.

Arthur Dhley.

A TRAVERS L'IDÉAL

— Jour de l'An

Encore un feuillet de la vie qui se tourne aujourd'hui ; encore une année qui s'en va pour laisser libre champ à une année nouvelle.

C'est jour de fête, fête où l'hypocrisie humaine s'étale librement et descend dans la rue, c'est jour de l'an.

— Tiens, c'est vous, je vous la souhaite bonne et heureuse !... et en disant cette phrase, tant de fois répétée, on souhaite peut-être les pires malheurs à celui à qui elle s'adresse.

Le bourgeois jettera dédaigneusement cent sous à son employé ; et l'employé accepte cette aumône, il est joyeux aujourd'hui, mais demain...

Demain, sa vie d'esclave recommencera, demain, il retournera à l'usine, demain il trimera encors, si la maladie ne l'oblige pas à « crever de faim ».

Il en est ainsi de la vie. Jouissance du côté des uns et misère du côté des autres.

Mais on feint d'oublier, pour un moment, on est presque heureux, c'est jour de l'an.

C'est jour de l'an et l'on s'embrasse. Le père embrasse ses enfants, la femme son mari, le fiancé sa promise et le gendre, oui le gendre embrasse sa belle-mère. Et il lui souhaite une année heureuse tout en désirant la voir à cent pieds sous terre tout comme le neveu qui envoie ses meilleurs souhaits à l'oncle à héritage en attendant fébrilement d'apprendre sa mort.

Jour de l'an, jour d'étrences !

Combien en est-il qui sont sincères de ces souhaits. Il n'y a guère que l'amoureux qui parle avec son cœur en ce jour de bonheur.

Et encore, en ce siècle de prostitution et d'avachisme, tout a été contaminé, même l'amour.

L'amour se vend comme la viande, la

femme se livre moyennant salaire et le jeune homme trompe l'ingénue, qu'il rend fille-mère, lui ouvrant ainsi la porte à la porte à la débauche et à la prostitution.

Jour de l'an ! Année nouvelle ! de jolis mots n'est-ce pas qui ne signifient plus grand chose.

Tout est mensonge, tout est pourri, tout craque et tout s'écroule.

Voilà la constatation qu'on fait au seuil de l'année nouvelle. Voilà la constatation qu'on fera encore l'année prochaine, jusqu'à ce que cet amas de boue et de pourriture fasse éclorre la société nouvelle.

Le fumier rend la terre meilleure. Il doit en être de même pour la vie.

Mais je m'aperçois que je moralise à présent. Joublais, en effet, que c'est jour de l'an. Et pour faire comme le commun des mortels, je vous souhaite chers lecteurs et à vous aussi charmantes lectrices, beaucoup de bonheur et assez de forces pour rendre meilleur et moins corrompu le siècle qui s'ouvre aujourd'hui avec l'année nouvelle.

Arthur Dhley.

Pour la bonne année

AIR : La bonne aventure.

Nous voici au Jour de l'an
Tout le monde est en fête ;
Chaque papa et chaque maman
Court faire son emplette ;
Car si l'on n'a point des souhaits
Faut répondre par des jouets
Pour la bonne année ;
Oh ! gué
Pour la bonne année

On dit qu'à Montélimar
Partout, on s'cotise
Pour faire sans aucun retard,
L'aimable surprise
A l'Emil qui s'est distingué,
D'avoir sa statue toute en nougat
Pour la bonne année
Oh ! gué
Pour la bonne année

Un youpin tout peladeux,
Le fait est notoire,
A reçu, avec des vœux,
Un peigne en iroir
En voyant ça, quoiqu'il surpris,
Ce vieux sale poutr' chauv' sourit
A la bonne année,
Oh ! gué
A la bonne année

Pour me mettre bien d'accord
— Avec ma belle mère
J'ai fait cadeau... j'ai p'têt' tort !...
— D'un joli riviore ;
Et je fais l'souhait, en même temps
Qu'j'ai la chance qu'il tombe dedans
La nouvelle année ;
Oh ! gué
La nouvelle année

Nous savons, nous, Algériens
— Qu'à la Préfecture,
Tous nos flics sont musiciens
— (La chose est très sûre)
On leur fera un cadeau boeuf
A chacun d'un violon neuf
Pour la bonne année ;
Oh ! gué,
Pour la bonne année.

Le Tribunal c'est con' nu
De nouveau s' prépare
Quand les anti-juifs connus
Passeront à la barre
Tous serrés comme des harengs.
A bien saier leurs jug' ments
La nouvelle année ;
Oh ! gué
La nouvelle année ;

A l'av'nir, n'ayons plus l' trac
Qu' l'agent verbalise ;
On n' pass'ra plus à tabac
Que les gens d' bonn' prise
Et not' Préfet à l'orgueil
D' nous offrir tout ça... à l'œil
Pour la bonne année ;
Oh ! gué,
Pour la bonne année

A voir l'Exposition
Vrai, tout nous engage :
Sur les pag's bots... suppression
D' routs et d' ténage ;
Même les fil's d' conduit léger
N' craindront plus le... mal de mer
La nouvelle année ;
Oh ! gué,
La nouvelle année,

Tous nous semblera plus doux
Et va nous séduire.
Régis r'viendra parmi nous...
Les juifs n'ont pas r're...
A coups d' pied dans... l'bas du dos.
On les chass'ra d'eux ghettos ;
La nouvelle année ;
Oh ! qué,
La nouvelle année

Pour vous, lectrice et lecteur,
Mon souhait est sincère ;
Et j'vous donn' pour votre bonheur
C' conseil salutaire :
Si vous voulez d' l'agrément
Lisez toujours l' Supplément
La nouvelle année ;
Oh ! qué,
La nouvelle année.

A Max
Tout ce qu'un cœur a d'amour,
D'amitié sincère
Nous l'adressons en ce jour
Sans aucun mystère
Dans un vers noble et viril
A Régis, dans son exil
Pour la bonne année
Oh ! qué,
Pour la bonne année.

Claudeau.

TYPES DE JUIFS

Le Marchand de Brochettes

Si les hasards de la promenade vous amènent au BAZAR MANTOUT, vous serez pris par une forte odeur de viande pourrie et de d'huile rance.

C'est que le juif marchand de brochettes, tient ses pénates dans ce boui-boui ou se réunit la Haute Société cachire.

Le juif, marchand de brochettes, tient boutique en plein vent. Un fourneau arabe, un trois-pied, quelques brochures en fer, un plat sale et huileux, voilà son matériel.

Pour un sou, il vous donne cinq ou six morceaux de foie cachir, que les chats même ne mangeraient pas tellement il empuante.

Ce foie sauté dans de l'huile qui sert indéfiniment, est coupé en morceaux que le youtre pique ensuite dans des brochettes.

Les youpins se pressent autour de ce restaurateur nouveau genre, ils raffolent de ce foie sauté, et le dimanche, lendemain du jour de sabbat, c'est une véritable cohue autour de son installation.

Il y a là toute une série de ces rejets de l'aristocratie cachire. On y voit des Zermati millionnaires des commerçants genre Tubiana, des pouilleux comme le chand si boutiller, des mondaines habillées à la mode française, des youpines revêtues de frusques cachires, des gamins en souliers vernis et des voyous comme le petit marchand d'allumettes.

Ils bouffent tous ensemble comme des cochons à l'engrais.

Quel beau tableau pour les intellectuels qui clament urbi et orbi que les juifs sont assimilables à notre race et qui nous représentent comme des faméliques et des sauvages martyrisant ces pauvres résistants.

Allons messieurs les Humanitaires, venez prendre cet instantané.

Il vous édifiera.

Jean.

LA FIN D'UN MONDE

Ainsi que l'a prédit la comète dernière
Nous allons être témoins d'un fait tout nouveau ;
La race d'Israël et son maître Laferrère
Vont prendre le fil de l'air, de même que sire Lutaud

Nous pourrions voir alors, ces sinistres bandits
Devant qui, l'Algérie se redressait soudain,
S'accrocher de leurs ongles tels que des chiens maudits
Que le peuple assommera d'un air de dédain

Avec cette race immonde disparaîtront aussi
Les Valets du Veau d'Or, ennemis du danger,
Que nous antijuifs, leur donnons le souci,
De servir le torchon de la rue de Tanger

A ces chiens, fils de chiens, se joindront tous les lâches
Du pauvre Trémouche, défenseur de Dreyfus
Que le fameux Veau d'Or a converti en vaches
Et que nous, patriotes, appelons des fétus

C'est ainsi que cette bande de vautours en furie
Se dévorant entre eux, ainsi que des démons,
Quitteront sans retour, notre belle Algérie
Grâce à nos deux héros, Max Régis et Drumont.

Lyvède.

THÉODORINE

Je me promenais un soir, l'âme triste. La nuit était sombre ; il n'y avait pas de lune.

Avez-vous remarqué comme les nuits sans lune sont noires ? Le jour ça passe encore...

Et je me disais : Oh ! que je voudrais aimer parce que je m'ennuie... Et je m'ennuie. Eh ! bien justement parce que je voudrais aimer.

Mais aimer qui ? Une brune ?... Ah ! non, c'est toujours la même chose. Une blonde ? Peuh ! c'est banal, et puis elles sont toutes blondes aujourd'hui, les femmes. Alors qui ? Quoi ? me disais-je, prêt à me flanquer des calottes. Mais calotte-t-on un cœur qui veut aimer ?...

Eh ! bien, finis-je par l'avouer, ce n'est plus une femme que je voudrais aimer.

Les femmes c'est continuellement pareil. (imitant la voix de femme) : « Monsieur, pour qui me prenez-vous ?... » — « Eh ! bien oui, ce soir !... Je t'adore... » — « A moi tes lèvres !... — Ciel, mon mari !... » ou mon père !... — Ma couturière, ma modiste... » pas d'argent... — Ah ! vous n'aimez pas !... Indigne ment trompée !... etc., etc.

Non, les femmes c'est bon quand on est tout petit. On les tète, elles vous mouchent, vous donnent des fessées. C'est charmant. Mais après ça devient banal comme un parapluie.

Evidemment mon cœur avait soif d'imprévu, de palpitations neuves, sans chemises de nuit opposées.

Ayant passé en revue les différents êtres dont je pouvais me rendre amoureux, je fixai mon choix, et je m'écriai :

Je veux aimer une guenon !... (Vous savez ! une guenon, la femelle du singe.)

Ce n'est plus tout à fait une femme, mais ça l'est tout de même encore un peu. L'homme descend bien du singe, la femme peut bien aussi descendre de la guenon. Et l'émancipation alors ?...

Huit jours après j'avais trouvé mon affaire. Une petite guenon, mignonne, aux yeux rêveurs ; le poil noir et lustré, l'air réservé, ne montrant son derrière à personne.

Enfin un idéal !

Je m'empressai de la mettre dans ses meubles et je m'occupai de son éducation.

Ah ! ici une parenthèse. Je ne voudrais pas que des personnes malicieuses vissent dans cette affection amoureuse un dérèglement de mœurs ou l'immoralité galipetteuse se donne pleine fantaisie. Non, il faut que ce point d'histoire — je ne fais pas un mot — soit fixé. Le besoin de prolonger ma race ne m'ayant jamais taquiné, l'aimable guenon à qui j'allais vouer un culte ne devait connaître de moi que l'amour le plus platonique, quelque chose dans le genre de Dante et Béatrice.

Trois points, c'est tout.

Bientôt nous nous aimâmes !

Théodorine — c'est le nom que je lui avais donné, pour des raisons que je ne veux pas vous dire... Non, non, je ne le dirai pas. — Théodorine ayant tout de suite senti la beauté de mon rêve, m'avait livré son cœur sans retour.

Ah ! quelles soirées délicieuses nous avons passées, lorsque, à la clarté scintillante des étoiles, Théodorine, rien qu'avec une pression de patte, m'initiait aux mystères de la création !

Que de métaphysique chez une guenon ! « Darwin, me palpait-elle, a pressenti le vrai en affirmant que vous descendez du singe, seulement il s'est trompé de route : l'homme ne descend pas du singe, il y remonte. »

Bref, j'étais heureux, lorsqu'un jour que je terminais un chapitre de mon ouvrage sensationnel : *La clef des stades*, Théodorine sauta sur mon bureau et m'avoua qu'elle allait être mère !... (un silence).

Quand je revins à moi, la situation n'avait pas changé, Théodorine était toujours déshonorée. Je voulais douter, mais les détails qu'elle me fournissait me prouvèrent, hélas ! comme à 15 et 3 font 18, que des petits singes commençaient à éclore dans son sein !

L'explication ?... Oh ! elle est bien simple. Un locataire voisin possédant un magnifique singe, la nature entremetteuse s'était chargée du reste.

Je l'ai déjà dit, la fibre paternelle ne vibre pas chez moi, je voulais bien que Théodorine me cherchât l'époux, c'est-à-dire cherchât l'époux en moi et non le père.

Je la mis donc à la porte d'où elle s'en alla aussitôt. Je l'ai revue deux ans plus tard. Elle était tellement changée qu'elle ne m'a pas reconnu.

Elle dansait sur un orgue de Barbarie en imitant Sarah Bernhart.

Quant à moi, mon cœur est resté vide. Si vous pouviez m'aider à trouver de quoi aimer, vous m'obligeriez.

Recommandation expresse : Ni femme, ni guenon ! Et surtout, que ce soit quelque chose qui ne fasse pas de petits.

Aristide Philos.

La Complainte de Lady-Smith

On diminue les rations

(Dépêche anglaise venant de Lady-Smith).

Jingo ! jingo ! !
On diminue le gigot, [de
Nous avons la bouche gran-
Et le ventre d'un limande.
Ces Boers étaient indignés,
Nous manquons de plum-
Jingo ! jingo ! ! pudding
Ils auront la peau de nô !

Jingo ! jingo ! !
Rosbif, Pale ale, Porto,
O ! vieille Queen Victoria
Notre Dame d'ou Chocolat
Pour boxer l'Boer indigne
Envoyez du plum-budding
Jingo ! jingo ! !
Kruger veut la peau de nô.

R. VIAU.

Pour le Nouvel An ANTI-JUIFS

N'achetez rien chez les juifs

P. Bazille

RÉCRÉATIONS & JEUX D'ESPRIT

SOLUTIONS

N° 26. — MOT EN TRIANGLE

M U S I Q U E
U R A N U S
S A I S I
I N S U
Q U I
U S
E

N° 27. — MOT EN LOSANGE

U
A N E
U N I O N
E O N
N

Notre dernier numéro n'a pu insérer le nom de tous les Œdipes et Sphinx qui nous ont envoyé des solutions justes.

Ce fait s'est reproduit plusieurs fois. Pour éviter qu'il se renouvelle, nous avons arrêté d'autres dispositions pour le second concours que nous ouvrirons dans le prochain numéro.

Les solutions seront reçues jusqu'au samedi qui suivra la publication des problèmes, elles ne seront insérées que le second dimanche. De cette façon, il ne se produira plus aucune erreur.

Le prochain numéro contiendra le résultat définitif du concours qui s'est terminé avec les deux problèmes dont les solutions sont publiées aujourd'hui.

Et maintenant recevez tous les souhaits du SPHINX.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

THÉÂTRES & CONCERTS

Au Municipal

Aujourd'hui, dimanche, en matinée : FAUST, opéra en 5 actes.

Le soir, à 8 heures : Première représentation du MAÎTRE DE FORGES, et UNE FÊTE CHINOISE, grand ballet.

Au Casino

Aujourd'hui dimanche et demain lundi, à l'occasion des fêtes de l'An à 2 heures : Matinée avec toutes les Étoiles et Attractions. — Le soir, à 8 heures, Soirée select avec le concours des Vernier-Odetto, Irène Henry et de toute la troupe.

Cirque Ducos

Deux grandes représentations, Matinée à 2 heures, Soirée, à 8 heures, avec le concours de toute la troupe.

Etrennes Utiles

Nous engageons nos amis à acheter chez M. BOLUFER, rue Bab-el-Oued.

Fêtes du Jour de l'An

BAZAR A UN SOU

Rue Bab-el-Oued, 14

GRAND CHOIX DE JOUETS à PRIX MODÉRÉS

La maison est française, non juive

Cordonnerie Franco-Américaine

Chaussures sur mesure & Confectionnées pour Hommes, Femmes et Enfants

Hommes, 6,75 ; Femmes, 2,90

RÉPARATIONS EN TOUTS GENRES

M. SALERNO

7, rue Bab-el-Oued. — ALGER

A VENDRE UNE JOLIE VILLA

avec rez-de-chaussée, étage et cave, Prix : 13.500 francs. (Rue du 14 Juin, près de la Villa-Antijuive, Mustaha). — S'adresser au bureau du journal.

CIRQUE DUCOS (Esplanade Bab-el-Oued). — Tous les soirs, à 8 h. 1/2, représentation variée. — Dimanche à 2 heures, matinée.

VELODROME (Champ-de-Manœuvre). — Piste à virage pour les cyclistes. — Piste plate pour les dames et les débutants. — Tennis, croquet, boules. —

Le Gérant : PIERRE BAZILLE

Imprimerie FALCA.

VENTE A PRIX FIXE

MARQUE en CHIFFRES CONNUS

LE MEILLEUR MARCHÉ

DE TOUS LES TAILLEURS ET CONFECTIONNEURS DE L'ALGÉRIE

VICTOR BLAISE

ALGER - 4, Rue Arago, 4 - ALGER

(Touchant le n° 14 de la rue de Contantine)

APERÇU DES PRIX POUR LES DEUX SAISONS

Rayon de Commande

Complet, habit noir extra (1).....	130	Gilet drap noir extra (1).....	15
Id. redingote extra (1).....	120	Gilet piquet blanc et fant.....	16
Id. armure.....	75	Gilet toile anglaise.....	9
Id. cheviotte.....	70	Pardes drap et cower coot.....	60
Id. nouveauté.....	70	Pardesur nouveauté.....	55
Id. croso.....	40	Pantalon drap noir extra (1).....	30
Id. sergé.....	55	Id. haute nouveauté.....	27
Id. ni à fil.....	50	Id. damier véritable.....	25
(10 fr. en sus p. jacquette et 20 fr. p. redingote)		Id. drap divers laine.....	12
Complet, coutil tant pur fil.....	35	Id. toile anglaise.....	10
Id. toile anglaise.....	35	Id. satin crème.....	12
Jacquette et gilet alpaga.....	60	Id. coutil tant pur fil.....	12
Veston et gilet alpaga noir.....	50	Id. id. blanc.....	9

La coupe qui est irréprochable est assurée par le Chef de la Maison et le travail exécuté dans mes Ateliers

Avis. — Messieurs les Employés des Administrations de l'Etat et autres sont informés que les mensualités peuvent être réduites à 15 francs par mois, et que toute ouverture de compte et d'avance accordée. La Maison n'a pas de Voyageur.

Il n'est ouvert aucun compte pour les commandes inférieures de 15 francs

NOTA. — Je crois devoir rappeler à ma nombreuse clientèle et au public que le seul moyen de vendre bon, beau et bon marché, ne peut être obtenu que par son propre travail et la modicité des frais généraux de sa maison, tel a toujours été et restera mon principe.

Consulter le présent tarif, pour se convaincre que même une concurrence malhonnête n'a pas de prix aussi inférieurs

L'ENTRÉE DU MAGASIN EST INTERDITE AUX JUIFS

ETRENNES. — Une prime consistant en un Gilet de chasse, d'une valeur de 5 francs, sera remise à tout acheteur de vêtements confectionnés, ayant fait une commande de 45 francs, pendant la période du 15 décembre au 15 janvier.

Les Magasins resteront ouverts, les dimanches 31 décembre, 7 et 14 janvier, jusqu'à 5 heures du soir.

Rayon de Confection faite Exclusivement par la Maison

Complet chev. noir et bleu		Id. chev. n. et bl. cadet	25	30
Id. uni et sergé.....	50	Id. armure sergé id. .	25	35
Id. croso couleur.....	40	Id. croso coul. id. .	30	35
Id. cheviotte fantaisie	30	Id. drap fantais. id. .	25	30

Dans le but de satisfaire entièrement sa clientèle, les pantalons des vêtements ci-contre sont tous faits sur mesures et livrés 5 heures après la commande, ce qui permet à tout acheteur de pouvoir, sans augmenter le prix de son vêtement, avoir un veston et gilet d'une nuance et un pantalon fantaisie.

Maison unique dans ce genre

Pardes, drap en cuir, col vel.	40	45	Pantalon drap fantaisie.....	10	15
Id. croso.....	30	45	Id. drap noir cérémonie.....	9	13
Veston et gilet cheviotte.....	25	38	Id. toile anglaise.....	7	9
Veston et gilet armure.....	25	38	Id. coutil blanc.....	7	9
Complet coutil fantaisie.....	15	30	Id. coutil fantaisie.....	3	10
Costumes de communion.....	15	25	Id. satin crème husar de 10 a	11	11
Gilet drap noir, habillé.....	7	9	Pélerine drap.....	10	12
Id. fantaisie.....	7	9	Id. id. cadet.....	7	11
Gilet toile anglaise.....	6	9	Id. id. enfant.....	6	7
Veston trouville.....	3,50	15	Pardes caoutch. (div. form.)	35	55
Id. tussor.....	4	13	Pélerine id. id. .	22	32
Id. et gilet alpaga double	20	27	Gilet chasse.....	5	30

RAYON DE CHEMISES, CRAVATES & VELO

IMPRIMERIE DE MAXVILLE

GRAVURE * LITHOGRAPHIE * CHROMOS



SPÉCIALITÉ POUR ÉTIQUETTES

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR